
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7344


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

TOME HUITIÈME



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME HUITIÈME

MOIS D'AOUT



BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1873

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR D'AOUT

LE B. PÈRE LIVIN, DE FRANCE

MARTYR

1345. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Perfection religieuse du bienheureux Père Livin. — Sa soif du martyre. — Départ pour Jérusalem. — Voyage au Caire. — Ses prédications. — Son courage en présence des menaces, et son désintéressement en face des promesses du sultan. — Martyre du bienheureux. — Son apparition au Père Jean de Paris.

Nous trouvons dans le martyrologe de l'Ordre, à la date du 1er août, le souvenir d'un glorieux Français, le Père Livin. Il avait fait ses premiers pas dans les voies du Seigneur, sous l'habile direction du Père Adam, de Paris, prédicateur fameux qui l'avait décidé à entrer dans l'Ordre, en lui annonçant qu'il y laisserait un grand nom.

Le Père Livin était un religieux parfait. Aussi humble qu'il était savant, il refusa une chaire de théologie à la faculté de Paris, et préféra demeurer dans la solitude et l'obscurité. Ses extases fréquentes et ses méditations prolongées sur la passion de Notre-Seigneur lui mirent au cœur un immense désir de verser son sang pour la

foi et de cueillir les palmes du martyre. Il obtint d'abord la permission d'accompagner en Terre-Sainte le Père Adam, son maître, et il habita pendant quelque temps le couvent de la montagne de Sion, à Jérusalem.

Envoyé ensuite au Caire, pour administer les sacrements aux chrétiens de cette ville, il les engagea par des écrits et des prédications à demeurer fermes dans leur foi lorsque viendraient les jours d'épreuves, et à être toujours prêts à sacrifier leur vie pour la sainte cause. C'est là qu'il eut le bonheur d'apprendre, de la bouche même de la sainte Vierge, que Dieu, en récompense de ses vertus, lui accorderait un jour ce qu'il désirait depuis si longtemps, la palme du martyre.

Il travaillait d'ailleurs à la mériter. Tous les jours, dans les rues, sur les places, dans les mosquées, il répétait à haute voix que les prières qui s'adressent à un autre qu'à Jésus sont des prières vaines et impies, parce que lui seul est Dieu, et le sultan lui-même n'était pas à l'abri de ses sévères avertissements. Livin avait appris l'arabe en quelques secondes, comme les Apôtres, par l'opération du Saint-Esprit, et il parlait aux Turcs étonnés leur propre langage. C'était trop d'audace; le sultan le fit arrêter et ordonna de le mettre à mort sur-le-champ. Puis tout à coup, changeant d'avis, il lui offrit de le nommer grand-vizir et de le combler de richesses, s'il voulait abjurer sa foi pour la religion de Mahomet : « Hé quoi », répondit le courageux apôtre, « pensez-vous m'intimider par des me-« naces ou me séduire par des présents ? Eh bien ! moi, « au nom du Dieu que je sers, je vous promets la vie éter-« nelle si vous vous faites chrétien ». On le crut fou ; on ne pouvait s'expliquer une telle audace que chez un homme

privé de raison. Ordre fut donné de l'interner dans la maison d'un Turc ; le lendemain, le Turc était converti.

Une deuxième fois, on amena le Père Livin en présence du sultan. « Jésus m'ordonne de travailler à votre salut », lui dit-il, « tant qu'il me restera un souffle de vie « je ne vous abandonnerai pas au milieu des périls « immenses où je vous vois ». On le reconduisit en prison, et bientôt on se décida à le faire mourir. Ce furent les prêtres de Mahomet qui se chargèrent du rôle de bourreaux. Ils le chargèrent de chaînes, le frappèrent de coups, et en même temps ils lui disaient : « Appelle donc main« tenant à ton secours ton Sauveur Jésus ! Voilà le « moment de l'invoquer ». Puis ils lui tranchèrent la tête. (1345.)

Quelque temps après le glorieux martyr apparaissait, à Jérusalem, au Père Adam, de Paris, et lui montrait un livre d'or, où étaient inscrits les noms de tous les frères mineurs qui étaient morts pour la foi.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX BARTHOLOMÉ PUCCIO

1320. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe V.

Ce saint homme, qui naquit à Montepulciano, en Italie, de la riche et illustre famille des Puccio-Franceschi, épousa d'abord une jeune fille riche et noble comme lui, qui lui donna de nombreux enfants. Mais ensuite, éclairé de l'esprit de Dieu, il renonça au bonheur de la paternité et prit l'habit de l'Ordre Séraphique.

Il ne tarda pas à se signaler par ses vertus, en particulier par une profonde humilité, et mérita de recevoir le don de miracles. Dans une année de famine, il fournit du pain et de la viande à des milliers de malheureux.

Ce saint homme mourut, en grand renom de sainteté, au couvent de sa ville natale, vers l'an 1320. De nouveaux miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa réputation.

Les restes précieux du bienheureux sont enfermés dans une châsse en argent, et sa fête se célèbre encore avec pompe. On peut voir son portrait, entouré de rayons lumineux, non-seulement dans les maisons des membres de sa famille, mais encore au couvent des Observantins et des Conventuels de Montepulciano, à Cortone, au Bourg-Saint-Sépulcre et dans quelques autres endroits.

(Silvain Raggi.)

Le couvent de Montepulciano a été fondé en 1270 par Ange Danès, qui en fut le premier protecteur et contribua de ses aumônes au bien-être des moines. Plus tard, il prit l'habit des Tertiaires, et ses vertus furent si agréables au Seigneur, qu'il l'honora après sa mort par un grand nombre de miracles.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX ROBERT

COMTE DE BATIFOLLE

1305. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

C'est le 1er ou le 2 août 1315, que mourut à Assise le bienheureux Père Robert, comte de Batifolle, qui, après avoir renoncé à un nom illustre et à une immense fortune pour vivre ignoré et pauvre dans un couvent de Frères Mineurs, se signala par ses vertus éclatantes et mérita de recevoir le don de miracles.

Le prince Pierre, frère de Robert, roi de Sicile, et saint Louis, évêque de Toulouse, venus en pèlerinage à la Portioncule, tinrent à honneur d'assister à ses funérailles.

(Wadding.)

DEUXIÈME JOUR D'AOUT

—

DÉDICACE DE NOTRE-DAME DES ANGES

OU DE LA PORTIONCULE

A ASSISE, DANS LES ÉTATS DE L'ÉGLISE

1222. — Pape : Honorius III. — Roi de France : Philippe-Auguste.

SOMMAIRE : Motifs de cette fête. — L'église Notre-Dame des Anges. — Comment elle devient un sanctuaire très-fréquenté. — Indulgence qui y est attachée. — Tentation. — Roses miraculeuses. — Conditions pour gagner cette indulgence.

Les Ordres de Saint-François célèbrent partout cette fête avec beaucoup de solennité : premièrement, en mé-

moire de la dédicace de l'église de Notre-Dame des Anges, située aux portes de la ville d'Assise, dans l'Ombrie, la première église qui leur ait été donnée et le premier héritage qu'ils aient possédé dans le monde; secondement, en actions de grâces de leur propre établissement: parce que c'est dans ce même temple qu'ils ont pris naissance et qu'ils ont été fondés par le glorieux patriarche saint François; troisièmement, en reconnaissance de la célèbre indulgence plénière que Jésus-Christ notre Sauveur, et, après lui, le souverain Pontife Honorius III, son vicaire sur la terre, ont accordée à tous ceux qui visiteraient en ce jour ce lieu de dévotion. Mais les fidèles y honorent aussi la sainte Vierge sous l'auguste qualité de Reine des Anges, qui lui est attribuée non-seulement par saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne et plusieurs autres saints Docteurs, mais aussi par l'Eglise universelle, qui la salue si souvent de cette manière: *Ave, Regina cœlorum; ave, Domina Angelorum:* « Je vous salue, Reine des Cieux; je vous révère, « Maîtresse et Souveraine des Anges ».

Pour une plus grande intelligence de ces raisons, il faut savoir que Notre-Seigneur ayant touché d'une grâce extraordinaire le cœur de saint François d'Assise et lui ayant dit trois fois par la bouche du crucifix: « Allez, « François, et réparez ma maison qui tombe entièrement « en ruine », ce grand Saint, qui ne conçut pas tout à fait le mystère de cette voix, s'appliqua d'abord à réparer trois églises matérielles qu'il trouva presque ruinées et démolies dans le pays de sa naissance. La première fut celle de Saint-Damien, dans Assise même, pour la réparation de laquelle il n'eut point de honte de de-

mander l'aumône dans une ville où il passait auparavant pour un des plus riches, et de porter des pierres et du ciment au lieu des riches étoffes qu'il avait coutume de manier dans son emploi de marchand. La seconde fut celle de Saint-Pierre, à quelque distance de la même ville, qu'il rétablit avec d'autant plus d'affection qu'il avait plus de dévotion pour le grand apôtre saint Pierre. La troisième, enfin, fut celle de Notre-Dame, au faubourg, que sa vénération pour la sainte Vierge lui faisait respecter singulièrement. Saint Bonaventure nous apprend que celle-ci s'appelait dès lors Notre-Dame des Anges et Notre-Dame de la Portioncule, parce qu'elle était située dans un petit champ que les religieux Bénédictins du Mont-Sabace regardaient comme le moindre héritage de leur monastère. Quelques auteurs ont cru que ces noms lui avaient été donnés depuis l'établissement de l'Ordre de Minimes, parce que saint François y fut souvent visité par les Anges, en la compagnie de Notre-Dame, leur Souveraine et leur Maîtresse, et qu'elle était au commencement l'unique possession que ses enfants eussent sur la terre; mais il est plus à propos de s'en rapporter au témoignage de saint Bonaventure, qui croit ces noms plus anciens, quoiqu'il soit fort vraisemblable que ces mêmes noms furent dans la suite confirmés à cette église pour les raisons que ces auteurs apportent.

Après que le saint eut rétabli cette troisième église, il la chérit et l'aima plus que tous les autres lieux du monde. Ce fut là, dit le même saint docteur, qu'il commença avec humilité la vie évangélique qu'il a inspirée à tout son Ordre; ce fut là qu'il fit ce grand progrès dans la vertu, qui l'a fait considérer comme la merveille de

son siècle ; ce fut là qu'il consomma heureusement le grand ouvrage de sa perfection et qu'il trouva la fin de ses travaux. Dieu fit voir à un saint personnage, dans une révélation, l'abondance des bénédictions qui sortiraient de cette église pour la consolation du peuple chrétien. Il aperçut devant ses portes et autour de ses murs un nombre infini de personnes aveugles, qui, à genoux et ayant les mains levées vers le ciel, imploraient, avec de grands cris et avec beaucoup de larmes, les effets de la divine miséricorde ; et, au même instant, une lumière descendit d'en haut, qui leur rendit la vue et les remplit de consolation et de joie.

Nous expliquerons plus en détail, dans la vie du même saint François, les choses qui se sont passées en cette église et dans la petite maison qu'il fit bâtir auprès pour loger ses frères. Etant la première de l'Ordre et la plus considérée du saint patriarche, elle devint un sanctuaire de merveilles et un lieu tout céleste, où cet homme séraphique reçut des consolations et des grâces inexprimables. Aussi on ne peut croire combien elle était fréquentée par la dévotion des peuples. On s'y rendait de tous côtés, et le séjour ordinaire qu'y faisait le bienheureux patriarche y attirait non-seulement ses enfants, qui ne croyaient pas suffisamment participer à son esprit s'ils n'avaient été à Notre-Dame des Anges, mais aussi beaucoup de personnes séculières de toutes sortes d'états et de conditions. On ne pouvait rien voir de plus pauvre, soit par sa structure, soit par la qualité de ses ornements, qui n'étaient ni d'or, ni d'argent, ni de soie, ni d'aucun autre métal ou étoffe précieuse ; mais la vertu de Dieu la remplissait et on y respirait un air de dévotion qui ra-

vissait le cœur de ceux qui y entraient et les enrichissait de l'esprit de pénitence et d'un désir ardent de servir Dieu.

Notre saint, faisant un jour oraison dans sa cellule, un ange lui ordonna, de la part de Dieu, de se transporter au plus tôt dans ce sanctuaire, parce que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, avec une multitude innombrable d'esprits bienheureux, l'y attendaient. Il s'y transporta au plus tôt, et y trouva effectivement cette adorable compagnie qui lui donna mille témoignages d'amitié et de bienveillance. Notre-Seigneur lui dit qu'il agréait son zèle pour le salut des âmes et les larmes qu'il versait pour leur conversion et leur sanctification ; et que, pour lui faire voir combien ses vœux et ses prières lui avaient charmé le cœur, il lui donnait permission de demander pour les pécheurs ce qu'il lui plairait. Saint François, sous l'impression d'une telle majesté et d'une douceur si admirable, fut ravi hors de lui-même ; mais étant revenu à lui, il dit au Sauveur : « Puisque vous voulez bien, « mon aimable Père, exaucer mes désirs pour les pé- « cheurs pénitents, je vous supplie que tous ceux qui « viendront en cette église après avoir suffisamment « confessé leurs péchés aux prêtres, en obtiennent à per- « pétuité l'indulgence plénière, sans qu'il leur reste rien « à payer au sévère tribunal de votre justice ; et je prie « en même temps la sainte Vierge, votre Mère et l'avo- « cate du genre humain, de me servir de médiatrice « pour obtenir de vous cette faveur ». Notre-Seigneur lui répondit : « Ce que vous demandez, François, est quelque « chose de bien grand ; mais je vous l'accorde, et je vous « promets même de vous accorder des choses encore plus

« considérables. Cependant je désire que vous alliez « trouver le pape, mon vicaire, à qui j'ai donné le pou- « voir de lier et de délier, et que vous lui demandiez par « mon ordre cette faveur ». Les religieux, qui étaient dans leurs cellules autour de l'église, entendirent tout ce colloque et virent même la splendeur qui remplissait ce sanctuaire, et les Anges sous forme humaine ; mais nul n'osa sortir de sa chambre, ni entrer dans l'église, où ces grandes merveilles se passaient.

Dès le lendemain, le saint, ayant pris frère Massé de Marignan pour compagnon, partit pour Rome, et alla trouver le pape pour lui demander la grâce de cette même indulgence. Le pape refusa d'abord une indulgence si ample et si facile à gagner ; mais lorsque saint François eut déclaré qu'il était venu de la part de Dieu, et que l'indulgence était déjà accordée par Notre-Seigneur, qui est infini dans ses miséricordes, le souverain Pontife se rendit à sa prière. Le saint, bien joyeux, s'en retourna à Assise, mais sans emporter la bulle ni se faire marquer le jour où on pourrait gagner cette indulgence si considérable, s'en rapportant pour cela à la Providence, et voulant lui laisser achever ce qu'elle avait commencé.

Deux ans après, ce grand saint se sentant une nuit tenté de relâchement par le démon, sous prétexte de conserver sa vie et de n'être pas homicide de lui-même, se roula si longtemps, le corps nu jusqu'à la ceinture, au milieu des ronces et des épines, qu'il se fit une infinité de plaies et se mit le corps tout en sang. A l'heure même, il se vit environné d'une grande lumière ; et quoique ce fût au mois de janvier et qu'il fît un froid

trés-aigu, les gouttes de son sang se changèrent en de très-belles roses blanches et vermeilles ; une compagnie d'Anges vint en même temps le féliciter de sa victoire, et lui ordonna d'aller promptement à l'église, parce que Jésus-Christ et sa sainte Mère l'y attendaient. Il cueillit douze roses blanches et douze roses vermeilles, et, se sentant miraculeusement revêtu d'un habit céleste d'une blancheur admirable, il entra dans l'église de Notre-Dame des Anges, où il trouva son souverain Seigneur avec son aimable Maîtresse, qui lui firent de grandes caresses. Le saint, après avoir adoré Jésus-Christ et l'avoir remercié des grâces inestimables dont il avait la bonté de le combler, le pria humblement de lui déclarer le jour de l'indulgence qu'il lui avait accordée, et la manière dont il voulait qu'elle fût publiée. Notre-Seigneur lui répondit que, pour le jour, il voulait que ce fût celui auquel son Apôtre saint Pierre avait été délivré de la prison d'Hérode et dégagé de ses liens ; que, pour la manière de la publication, il devait retourner vers le pape et lui porter quelques-unes des roses qu'il avait cueillies au milieu de la forêt, et qu'indubitablement il ferait publier l'indulgence qu'il lui donnait.

Saint François, sur cette assurance, retourna à Rome, accompagné de trois de ses disciples, et ayant exposé au pape les volontés du Fils de Dieu, et lui ayant montré, en témoignage de la vérité de ce qu'il disait, les roses qu'il avait apportées, dont la beauté et l'odeur étaient admirables et au-dessus des plus douces roses du printemps, il en obtint ce qu'il demandait, à savoir : qu'il y aurait à perpétuité indulgence plénière en son église de la Portioncule, depuis les premières vêpres du jour de

saint Pierre-ès-Liens jusqu'au lendemain au soir, pour tous ceux qui, étant contrits et ayant confessé leurs péchés au prêtre, y entreraient dévotement et y feraient leurs prières. Le pape écrivit à sept évêques de l'Ombrie et des environs de s'assembler tous à Assise le premier jour d'août suivant et de publier cette indulgence. Ils s'y assemblèrent effectivement, et, malgré le mandement de Sa Sainteté, ils voulaient limiter l'indulgence à dix ans; mais ils ne purent jamais prononcer que ce que Notre-Seigneur avait ordonné, ce qu'ils prirent eux-mêmes pour un grand miracle. Ainsi l'indulgence de la Portioncule fut publiée.

Depuis ce temps-là, les souverains Pontifes Sixte IV, Léon X, Paul V et Grégoire XV, non-seulement l'ont approuvée et confirmée, mais aussi l'ont étendue à toutes les églises du Premier et du Tiers Ordre de Saint-François, et ont accordé aux religieuses du même institut de la pouvoir gagner dans leurs maisons. Le pape Urbain VIII, par une bulle du 31 juillet de l'année 1624, a déclaré que l'indulgence de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule n'était point suspendue dans l'année du jubilé. Sainte Brigitte y étant allée pour la gagner, Notre-Seigneur lui apparut et l'assura de la vérité de cette indulgence, comme elle le rapporte en ses révélations ; le concours des pèlerins, depuis la concession de cette indulgence, est immense; on dit qu'il y va quelquefois jusqu'à cent mille personnes.

Cette indulgence plénière de la Portioncule est une des plus précieuses faveurs qui soient sorties des trésors de la miséricorde divine. Lorsqu'on s'est *confessé* et qu'on a *communié*, on peut gagner cette indulgence *autant de*

fois qu'on visite les églises auxquelles elle est attachée, en priant aux intentions des souverains Pontifes, depuis l'heure des premières vêpres jusqu'au soir du 2 août. (Décret du 22 février 1847.) Cette indulgence est applicables aux âmes du purgatoire. (Bref du 22 janvier 1689.) Sauf un indult particulier, elle n'existe que pour les églises franciscaines *publiques*, non pour les chapelles internes des couvents. (Décret du 16 juin 1819.) Quand une église a été abandonnée par les Franciscains, elle perd ce privilége. (1856.) Mais il y a exception pour la France, où Pie VII a confirmé ou concédé de nouveau ce privilége à toutes les églises ayant appartenu aux Franciscains ou aux Franciscaines. (20 juin 1817.) En France, cette indulgence se gagne le dimanche qui suit le 1er août. (4 mai 1819.)

Les hérétiques, et, entre autres, l'impie Chemnitz, se sont étrangement emportés contre cette grâce et ont tâché de la faire passer pour une fable; mais il ne faut pas s'en étonner. C'est que, par l'histoire de cette même grâce, trois vérités de notre foi sont confirmées : la première est celle des indulgences; la seconde, celle de la confession des péchés que l'on doit faire au prêtre; la troisième, celle du souverain Pontife, à qui Jésus-Christ a donné le pouvoir de lier et de délier. Car ces trois vérités sont comprises dans la révélation que Notre-Seigneur fit à saint François. Aussi le cardinal Bellarmin, qui a si savamment réfuté les mensonges de ces imposteurs, a fait voir contre eux que cette indulgence de la Portioncule était très-solidement établie. Baluze en rapporte aussi deux témoignages authentiques, au livre IV de ses *Mélanges*. (*Petits Bollandistes.*)

LE BIENHEUREUX GAUTHIER

1258. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Mission des bienheureux Zacharie et Gauthier en Portugal. — Comment ils sont reçus par la population. — Fondation de plusieurs couvents. — Vertus de Gauthier. — Sa mort. — Culte dont il est l'objet.

Lorsque saint François, après avoir entrepris, en 1213, le voyage d'Espagne, dans l'espoir de conquérir les palmes du martyre chez les Maures, fut contraint par la maladie et la souffrance de rentrer en Italie, il envoya en Portugal, l'an 1216, les bienheureux Zacharie de Rome et Gauthier, avec quelques autres frères mineurs.

La nouveauté du costume de ces saints religieux, leur vie austère et leur humilité profonde, leur valurent une réception peu amicale ; on refusa de croire à leur mission, et traités comme des intrigants et des malfaiteurs, ils eussent peut-être été forcés de quitter le pays, si la reine Urraque ne les eût hautement pris sous sa protection et ne leur eût fait construire un petit couvent près de Coïmbre. Peu à peu ils triomphèrent, par leurs vertus, du mauvais vouloir qu'on leur avait témoigné tout d'abord, et furent assez heureux pour fonder de nouveaux monastères à Lisbonne et à Alanquer, puis à Vimarano.

C'est dans cette dernière maison que le bienheureux Gauthier acquit par ses miracles une grande réputation de sainteté. Il convertit une foule de pécheurs, et non-seulement concilia à son Ordre les sympathies de la population, mais encore il détermina bon nombre de Portugais à prendre l'habit des Frères Mineurs.

Il mourut le 2 août 1258, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau qui devint par la suite un lieu de pèlerinage. Il en sortait une source d'huile surnaturelle, merveilleuse pour la guérison de toutes les maladies. C'est de ce moment que date la création de la foire de Vimarano, qui subsiste encore aujourd'hui.

En 1271, le premier couvent de Vimarano étant devenu trop petit pour contenir les nombreux religieux qui s'y pressaient, on en construisit un nouveau, et l'on y transporta les reliques du bienheureux.

En 1573, on fonda une confrérie et une église placée sous son invocation. Enfin, en 1577, on éleva au Père Gauthier une magnifique chapelle qui fut inaugurée par l'archiprêtre de la ville, fils du duc de Bragance. En même temps une procession solennelle fut instituée en l'honneur du bienheureux. Plus tard le pape Grégoire XIII attacha des priviléges et des indulgences au pèlerinage de Vimarano.

(WADDING.)

SŒUR LOUISE BULTEEL

CLARISSE-URBANISTE

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vocation religieuse de la vénérable Louise. — Piété des autres membres de sa famille. — Ses mortifications. — Elle devient successivement maîtresse des novices, puis abbesse. — Son humilité. — Elle reçoit le don de la contemplation et de l'extase. — Réforme du couvent de Gérardsberg. — Mort de sœur Louise.

La vénérable Louise Bulteel naquit à Ypres, dans les Flandres, de parents nobles. Sa jeunesse pieuse et modeste

annonça ce qu'elle serait un jour. Elle n'était âgée que de seize ans, quand elle se sépara, quoique avec peine, de sa famille, qu'elle aimait beaucoup, pour prendre le voile dans un couvent de Clarisses-Urbanistes. Son exemple détermina trois de ses frères à entrer dans les Ordres, et l'un deux devint même par la suite général des Carmes Déchaussés.

Le plus grand souci de Louise, dès le jour où elle eut prononcé ses vœux, fut de mater sa chair rebelle par des mortifications. Toujours revêtue d'un cilice, faisant couler son sang sous les coups de discipline, elle ne goûtait ni viande ni vin, et vivait de soupe et de légumes cuits à l'eau. Après un sommeil de deux heures à peine, elle s'agenouillait dans sa cellule ou à la chapelle, et méditait tout le reste de la nuit. Pendant la journée, elle s'occupait d'œuvres pies et accomplissait les exercices prescrits par la règle.

Ses vertus lui valurent la charge de maîtresse des novices, puis, en 1617, la dignité d'abbesse. Elle avait d'abord refusé cet honneur, autant par humilité que par crainte de n'en pouvoir supporter le fardeau; mais le Fils de Dieu lui-même prit soin de la rassurer et la détermina à accepter.

Elle s'était choisi pour retraite un petit coin sombre, où elle persistait à demeurer malgré sa dignité ; mais le gardien du couvent des Frères Mineurs d'Ypres, dont elle relevait directement, lui ordonna de se choisir une cellule, et même de prendre, comme toutes les abbesses, une coadjutrice, ce qu'elle n'avait pas fait jusqu'alors, par humilité.

L'administration de la vénérable Louise fut telle qu'on

pouvait l'attendre de ses vertus. Elle s'appliqua surtout à maintenir la stricte observance de la règle, et écrivit à ce sujet plusieurs livres remarquables. D'ailleurs, comme elle payait elle-même d'exemple et prenait sa part des travaux les plus pénibles et les plus rebutants, elle rencontra chez ses sœurs une soumission sans bornes et une volonté à toute épreuve.

En récompense de tant de mérites, Dieu accorda à Louise le don précieux de la contemplation et de l'extase. Elle goûta à plusieurs reprises la félicité incomparable de voir son Sauveur face à face, sans voiles, et de s'entretenir avec lui sur les mystères de la religion et les joies célestes des élus. Aussi tous ceux qui la connaissaient lui témoignaient-ils une grande estime ; on aimait à converser avec elle, et on sortait toujours de ces entretiens avec une piété plus ardente et un plus vif désir de la perfection.

Quand les sœurs noires de Gérardsberg adoptèrent, en 1631, la règle des Urbanistes, Louise, à la prière du révérend Père Pierre Marchant, se rendit à leur couvent avec cinq de ses religieuses, pour y diriger la réforme. Elle y demeura cinq mois, et y laissa pour lui succéder la vénérable sœur Madeleine de Saint-Joseph, de l'illustre famille de Baillincourt, autrefois abbesse au couvent des Bénédictines de Metz.

Il y avait quelques semaines à peine que sœur Louise était rentrée dans son cher couvent d'Ypres, quand elle commença à cracher le sang et à souffrir violemment de la poitrine. « Que le nom du Seigneur soit « béni », répétait-elle au milieu d'atroces douleurs, « j'ai « souvent désiré être la femme la plus éprouvée de la

« terre ; et voici que Dieu exauce ma prière : il me retire « la santé du corps ». Le jour de la fête de saint Bonaventure, c'est-à-dire le 14 juillet 1634, elle reçut le saint Viatique et les saintes Huiles, récita avec ferveur les actes de foi, d'espérance et de charité, et parut s'abîmer dans une contemplation profonde. Elle vécut encore quelques jours, et ne mourut, comme elle l'avait prédit, que le jour de la fête de la Portioncule. Elle apparut, après sa mort, à plusieurs religieux.

(Archives des Clarisses-Urbanistes d'Ypres.)

SŒUR ÉLISABETH SAMSON, D'YPRES

1519. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

Au temps où les Clarisses-Urbanistes d'Ypres habitaient encore en dehors de la ville le couvent de la Vallée des Roses, l'une d'elles, sœur Elisabeth Samson, atteignit à un haut degré de perfection et se rendit célèbre par ses luttes contre le démon, le monde et la chair.

Considérant ses moindres péchés comme autant de crimes horribles, bourrelée de remords sans raison, la sainte fille, qui voulait racheter à force d'austérités ses prétendus péchés, ne prenait de repos ni jour ni nuit. Elle mourut d'une étrange façon. Au commencement de septembre, un jeune homme vint la demander à la porte du couvent, et lui remit une lettre, en lui recommandant d'aller en toute hâte prier à la chapelle. A midi, l'abbesse, ne la voyant pas au réfectoire, l'envoya chercher ; on la rouva prosternée devant l'autel du Très-Saint-Sacrement,

dans l'attitude de la prière, un papier à la main. On fit venir le gardien du couvent des Frères Mineurs, qui seul avait le droit de lire cette lettre, et il y trouva ces mots : « Sœur Elisabeth est morte, le 7 septembre 1519, tuée « par l'ardeur de son amour pour Dieu ».

(*Archives des Clarisses-Urbanistes d'Ypres.*)

LA VÉNÉRABLE ERMENTRUDE

VIERGE

Vers 1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

L'Ordre de Sainte-Claire a été introduit dans les Flandres par Ermentrude, vierge, issue d'une riche et noble famille de Cologne. Une vision, qu'elle eut dans sa jeunesse, lui apprit qu'elle était destinée à conquérir à Dieu les âmes d'un grand nombre de femmes ; et, devenue orpheline, elle commença par se retirer dans la solitude et vécut d'abord dans un ermitage, à deux lieues de Cologne, avec une autre sainte fille.

Plus tard l'idée lui vint de se faire Clarisse, et après avoir fondé en Flandre un certain nombre d'hospices, elle prit le voile et alla demander au pape la permission d'établir des couvents dans les villes voisines de Cologne. Le pape repoussa sa prière. Tout attristée par ce refus, la sainte fille eut alors recours à l'oraison ; elle supplia Dieu de modifier les sentiments de son premier représentant sur la terre. Quelques jours après, elle rencontra le pape avec ses cardinaux, et, se jetant à se

pieds, elle obtint, avec sa bénédiction, l'autorisation qu'elle demandait.

Aussitôt elle retourna en Flandre, et fonda un couvent à Bruges, où elle prononça elle-même les vœux des Clarisses, et son exemple fut suivi par un grand nombre de jeunes filles nobles. Plus tard, elle fût élevée à la dignité d'abbesse.

La vénérable Ermentrude fut tenue en haute estime par sainte Claire, qui lui envoya plusieurs lettres de consolations et d'encouragements ; et, ce qui vaut encore mieux, elle reçut de Dieu des faveurs toutes particulières, entre autres le don de seconde vue et celui d'extase. C'est ainsi que, lors de la fondation du deuxième couvent de Bruges, en 1262, elle annonça à ses compagnes étonnées les futures destinées du couvent.

Il faut attribuer à la vénérable Ermentrude la création du couvent de Langemark, en 1258, et celle du couvent de la Vallée des Roses, dans un faubourg d'Ypres. On ne connaît pas au juste la date de sa mort.

(*Archives des Clarisses-Urbanistes de Bruges.*)

SŒUR ADRIENNE HILL

CLARISSE

Cette pieuse fille est morte au couvent des Clarisses de Bruxelles, vers le temps de la fête de la Portioncule (2 août). Elle connut d'avance le jour de sa mort, et l'annonça à son confesseur. Quelques moments avant d'expirer, voyant pleurer ses compagnes autour de son lit, elle leur dit : « Ne vous affligez pas, ré-

« jouissez-vous bien plutôt ; car je vais prier au ciel « pour vous ; la glorieuse Mère de Dieu, saint François, « sainte Claire et sainte Barbe, me préparent une place au « milieu d'eux »; et elle rendit l'âme sans effort, le visage éclairé par un sourire divin.

(Archives des Clarisses de Bruxelles.)

SŒUR VICTOIRE DE CORDÈS

CLARISSE

Sœur Victoire, d'une noble origine, abandonna de bonne heure le monde pour la religion. Elle reçut du Seigneur l'esprit de prophétie. C'est ainsi qu'elle annonça au comte de Tuentès, gouverneur général de la Hollande, que son armée aurait l'avantage dans une guerre qu'elle soutenait alors ; et le succès confirma sa prédiction. Un jour, un éclair parti du tabernacle vint faire le tour de sa tête et la couronner d'une auréole ; et la pieuse fille annonça que jusqu'à sa mort on ne l'entendrait plus prononcer une seule parole. Elle mourut en effet dans le mutisme le plus absolu.

(Archives des Clarisses de Bruxelles.)

SŒUR CÉCILE SMOLDERS

CLARISSE

Sœur Cécile Smolders a donné au même couvent l'exemple de toutes les vertus, et en particulier d'une grande dévotion au saint enfant Jésus. Plus d'une fois,

dans ses extases, elle entendit les Anges chanter le cantique de joie, qu'ils entonnèrent lors de la naissance du Sauveur : « *Gloria in excelsis Deo,* gloire à Dieu, au plus « haut des cieux ».

Guérie miraculeusement d'une surdité qui dura six ans, elle remplit, pendant neuf années, les fonctions d'abbesse. On ne connaît pas au juste la date de sa mort.

(*Archives des Clarisses de Bruxelles.*)

ANNE DE MÉDINE, VIERGE

DU TIERS ORDRE

1602. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Enfance merveilleuse d'Anne de Médine. — Ses austérités, ses prières et ses extases. — Sa charité chrétienne. — Sa patience dans le malheur. — Elle pardonne aux ennemis de sa famille. — Elle obtient de ses parents la permission de se consacrer au Seigneur. — Miracle qui signale sa prise d'habit. — Cruelle maladie de la sainte fille. — Sa constance dans les souffrances. — Comment elle envisage la mort. — Ses funérailles. — Elle apparaît à sa sœur Isabelle.

Anne de Médine naquit à Villena, en Espagne. On a rarement vu des effets de la grâce plus surprenants que ceux qui signalèrent l'enfance de cette pieuse fiancée du Christ. A peine âgée de quatre ans, à l'âge où, d'ordinaire, on ne sait pas ce que c'est que prier, elle passait déjà en oraisons la plus grande partie de son temps. A cinq ans elle tombait dans de profondes extases, où elle demeurait plongée pendant des heures entières, quelquefois toute une journée; et comme on la découvrit un jour dans cet état, elle s'enferma désormais dans sa chambre pour prier en silence.

En grandissant, Anne, qui avait sous les yeux l'exemple de sa sœur, la vénérable Isabelle de Médine (1), célèbre par ses vertus et sa sainteté, développa de plus en plus les belles qualités qu'elle avait reçues de la nature. A dix ans, on la jugea assez pieuse et assez avancée dans la connaissance de la religion, pour lui permettre de s'approcher de la sainte Table, et pendant quatre années de suite elle ne laissa pas passer un seul jour sans recevoir le pain des Anges.

Son extérieur était agréable et sa figure charmante ; mais en même temps elle inspirait tant de respect que jamais on n'eût osé se permettre en sa présence une parole inconvenante ou légère, et l'ont peut dire qu'aucun souffle impur ne souilla le beau lis de sa virginité. Elle s'attachait à prévenir par des mortifications les moindres révoltes de la chair. Des bracelets de fer aux mains et aux pieds, un cilice sur le corps, une ceinture garnie de pointes autour des reins, elle se donnait encore la discipline avec une chaîne d'acier et sa petite chambre de jeune fille était maculée de taches de sang. Elle mangeait peu et des mets fort grossiers, et, pendant les sept carêmes de saint François, ne vivait que de pain et d'eau.

Cependant ses parents, fort riches autrefois et tout-puissants, avaient été frappés par de cruelles adversités et étaient devenus si pauvres que bien souvent le pain manquait à la maison. Dans ce malheur, non-seulement Anne ne manifesta aucune colère contre les gens qui avaient réduit sa famille à un tel état de misère, mais

(1) Voir dans le *Palmier Séraphique*, tome IX, mois de septembre, treizième jour du mois, la vie d'Isabelle de Médine.

encore elle conseilla à ses parents d'oublier et de pardonner, à l'exemple du Christ.

Peu à peu l'aisance revint avec le travail, et un tourment nouveau commença pour la sainte fille ; ses parents, qui l'aimaient beaucoup et qui voulaient la marier en haut lieu, lui faisaient porter des bijoux et des robes de soie. Cependant elle obtint la permission de revêtir l'habit du Tiers Ordre, pendant un an d'abord, puis plus longtemps encore, et enfin ses parents, voyant bien qu'ils ne pourraient triompher de sa résistance, et que la seule idée de mariage la rendait malade et mettait ses jours en danger, consentirent à lui laisser prononcer ses vœux.

Il y avait trois mois que la pieuse fille était aveugle, et c'est là ce qui avait en grande partie déterminé son père et sa mère à accéder à ses désirs. Le jour de la fête de saint Antoine de Padoue, elle se rendit à l'église du château, appuyée sur le bras de sa sœur Isabelle, et soutenue, tant elle était faible, par trois caméristes. Au moment où le prêtre prononçait les paroles de la consécration et élevait l'hostie dans ses mains, Anne sentit une chaleur vive parcourir son corps ; les forces lui revinrent, et le voile qui obscurcissait sa vue disparut comme par enchantement. Quelques jours après arrivait la permission du général de l'Ordre, nécessaire dans la province de Saint-Jean-Baptiste pour des femmes âgées de moins de quarante ans, et Anne, qui était alors dans sa vingt-huitième année, recevait le voile des Tertiaires et faisait vœu de chasteté et d'obéissance.

Elle devint par la suite le modèle des religieuses du Tiers Ordre, et mérita par ses vertus que Dieu lui accordât le don de prophétie.

Son pèlerinage sur cette terre de douleurs ne devait pas être bien long; le Seigneur semblait avoir pris à tâche de la purifier rapidement par de fortes et rudes épreuves et de la faire mûrir pour le ciel, selon l'expression originale du chroniqueur, sous le soleil ardent de la souffrance. Toutes les maladies imaginables s'abattirent à la fois sur son pauvre corps débile : douleurs de tête et d'entrailles, paralysie, hydropisie, plaies toujours suppurantes, en un mot tout ce qu'il faut pour changer en quelques mois l'être le plus robuste en un squelette vivant. Elle inspirait de l'horreur aux personnes mêmes qui la soignaient. Elle, cependant, le visage toujours souriant, conservait une sérénité d'âme que n'altéraient pas un moment les souffrances les plus aiguës ; elle voyait approcher avec joie le jour de la délivrance, et les portes du ciel s'ouvraient déjà devant ses yeux ravis.

Cette terrible agonie dura un an, à la grande stupéfaction des médecins qui ne comprenaient pas que ce corps si faible pût résister si longtemps à ces rudes secousses. Anne seule, quelque impatiente qu'elle fût de quitter la terre, ne s'en étonnait pas : elle était fixée sur son sort. Quand vint la fête de sainte Anne, elle dit à sa sœur Isa- « belle : Il m'eût été doux de mourir le jour de la fête de « ma sainte patronne; mais Dieu en a décidé autrement, « ce sera pour l'octave ». Et elle ajouta : « Ne crains rien, « d'ailleurs, ma sœur chérie, ma mort ne te coûtera au- « cune larme ».

Elle prépara elle-même les bandelettes et le linceul dont on devait envelopper son cadavre, et adressa de minutieuses recommandations aux personnes chargées de ce triste soin. Puis elle reçut les Sacrements, donna

quelques pieux conseils à ses parents et à ses amis, et parla de sa mort prochaine avec la même joie que les jeunes filles parlent de mariage et de fiançailles.

C'est qu'elle allait en effet retrouver le Fiancé céleste des vierges, qui, au milieu de ses tourments, ne l'avait pas oubliée et était venu plusieurs fois la consoler et soutenir son courage. Elle expira le 2 août 1602, à l'âge de trente-trois ans, en murmurant les noms de Jésus et de Marie.

Son visage resta beau et souriant au sein de la mort ; son corps même parut reprendre une apparence de force et de santé. Ses funérailles furent célébrées au milieu d'un grand concours de peuple ; on la regardait comme une sainte, et on se disputait comme de précieuses reliques tout ce qui lui avait appartenu. Un vénérable serviteur de Dieu, le Père Antoine Sobrino, prononça son oraison funèbre.

Plus tard, la bienheureuse apparut à plusieurs reprises à sa sœur Isabelle, entourée d'âmes saintes comme elle, pour l'engager à persévérer avec constance dans le chemin de la perfection.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

TROISIÈME JOUR D'AOUT

LE PÈRE THOMAS BELCHIAM

MARTYR

1537. — Pape : Paul III. — Roi d'Angleterre : Henri VIII.

Quand le roi d'Angleterre, Heuri VIII, commença la persécution qui devait priver le monde catholique de tant de savants et pieux religieux, les Frères Mineurs furent naturellement désignés aux persécuteurs pour être les premières victimes. Plus de deux cents, d'autres disent trois cents, furent jetés en prison.

De ce nombre faisait partie Thomas Belchiam, professeur de théologie, à peine âgé de vingt-huit ans. C'était un saint religieux, animé d'un grand zèle pour les intérêts du prochain, en même temps que d'une passion ardente pour la prière et la contemplation, à quoi il consacrait toutes les heures qui s'écoulaient entre les matines et sa messe.

Sa charité l'excita à montrer au peuple et au roi d'Angleterre leur aveuglement et la profondeur de l'abîme où ils allaient se précipiter. Il écrivit un livre éloquent où il flétrissait les vices et les débauches des courtisans, l'orgueil insensé du roi, la complaisance des évêques et des prélats qui renonçaient à leur foi par crainte ou par ambition.

Cette audace ne pouvait passer impunie; le roi, furieux,

fit saisir et jeter en prison l'auteur de l'ouvrage. Du fond de son cachot sombre et humide, mourant de faim, chargé de chaînes qu'il ne pouvait porter, le saint homme élevait son âme vers le Dieu dont il avait voulu défendre la cause, et lui offrait son sang et sa vie. Il mourut de consomption et de faiblesse, en récitant le premier verset du trentième psaume : « *In te, Domine, speravi,* « *non confundar in æternum.* Seigneur, j'ai mis en « vous ma confiance : je ne serai pas confondu dans l'éter- « nité ».

Cette mort effraya le roi, et, bourrelé de remords, il voulut qu'on donnât une sépulture honorable au martyr; en même temps il ordonna la mise en liberté de huit frères mineurs. Un grand nombre durent la vie à ce moment de générosité, car le conseiller qui fut chargé d'accomplir l'ordre du roi était dévoué aux Franciscains, et en profita pour en faire évader le plus possible. Mais malheureusement beaucoup restèrent dans les prisons, et, parmi ceux mêmes qui s'échappèrent, le Père Thomas Pakingont, le Père Bonaventure Roo, le Père Jean Fuit et le Père Richard Carteret, moururent par suite des mauvais traitements dont ils avaient été l'objet.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE JEAN PUTEANUS

MARTYR

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le Père Jean Puteanus est l'une des plus illustres victimes de la fureur des Gueux ou hérétiques hollandais, qui ensanglantèrent les Pays-Bas pendant la seconde moitié du seizième siècle. C'était un religieux savant et éloquent, que ses frères avaient en grande estime et que tous les chrétiens révéraient. Il venait de célébrer à Louvain la fête de la Portioncule, et retournait au couvent de Denain, quand il tomba entre les mains des hérétiques.

En ne le voyant pas rentrer à l'heure accoutumée, les religieux de Denain commencèrent à concevoir des inquiétudes sur son sort, d'autant plus que des bruits alarmants avaient couru sur la présence des Gueux dans le pays. Ils envoyèrent en toute hâte l'un d'entre eux au couvent de Louvain, pour savoir si, par hasard, il y était resté ; les religieux de Louvain répondirent qu'il était parti depuis plusieurs jours.

Ce fut un pieux catholique de cette ville qui vint apprendre aux Frères Mineurs la triste nouvelle ; il avait vu le Père Jean au milieu d'un parti de Gueux, qui le frappaient, l'injuriaient et se préparaient sans doute à le mettre à mort. On fit immédiatement des recherches sur la route de Denain à Louvain, et on finit par découvrir le bienheureux martyr étendu au milieu d'un petit bouquet d'arbres qui bordait la route, la tête appuyée sur une

pierre, comme s'il dormait. Aucune blessure sur le corps : le Père Jean était mort étranglé.

On transporta son cadavre à Louvain, au milieu des cris de douleur de la population qui le pleurait comme un père. Un prêtre éloquent prêcha sur ce texte du Prophète : « Les pécheurs m'ont mis une corde au cou, mais ils « n'ont pu me faire oublier vos commandements ». (3 août 1579.) (BARREZZO.)

QUATRIÈME JOUR D'AOUT

LE B. CHÉRUBIN DE SPOLÈTE

1484. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Chérubin avant son entrée dans l'Ordre. — Ses premiers sermons ; reproches que lui adresse son gardien et comment il se corrige. — Son éloquence. — Effet produit par ses sermons. — Miracles. — Il travaille perpétuellement à se perfectionner. — Estime et amitié que lui témoignent successivement les souverains Pontifes Calixte III et Sixte IV. — Son humilité. — Il est nommé définiteur général par le chapitre des Observantins. — Prédications à Florence, Pérouse, etc. — Dernière maladie, sainte mort et funérailles du bienheureux.

Le bienheureux Chérubin naquit dans l'île de Négrepont, en Grèce, de parents originaires de la ville italienne de Spolète, et c'est de là que lui est venu son surnom. Dès son enfance, on remarqua en lui de grandes qualités morales et intellectuelles. A dix ans il parlait le latin ; de douze à seize, il étudia la philosophie et la théologie, puis il se rendit en Italie, passa quelque temps à Spolète, au milieu de sa famille, et entra dans un couvent de l'Observance.

Sa science le désignait naturellement pour la prédication : il fut en effet chargé de porter la parole de Dieu dans les villes et dans les villages de l'Italie. Au début, le bienheureux Chérubin parut s'inquiéter bien plus d'acquérir une vaine gloire que de sauver les âmes ; ses sermons étaient ornés et fleuris plutôt que vigoureux et austères ; on l'écoutait avec trop de plaisir pour bien profiter de ses enseignements. Ses supérieurs le lui firent remarquer ; et un jour qu'il venait, avant de monter en chaire, demander sa bénédiction au vénérable Jean Bonvisio (1), son gardien, le saint homme lui dit : « Voulez-vous « être encore le prédicateur arrogant et babillard, qui a la « prétention d'embellir la parole de Dieu avec des orne- « ments terrestres et impies ? Loin de moi alors, car je re- « fuse de vous bénir, et je ne vous verrai plus avec plai- « sir qu'à partir du jour où vous prêcherez simplement et « fortement, comme il convient à un ministre du Seigneur. « Ce ne sont pas les louanges des hommes qu'il vous faut « chercher, mais leur amélioration et leur conversion ; « et vous avez à leur mettre sous les yeux, non pas des « phrases plus ou moins brillantes, mais leurs péchés et « leurs vertus, les peines ou les félicités éternelles qu'ils « se préparent ».

Dès lors la manière de Chérubin changea du tout au tout. Il étudia les sermons de saint Bernardin, y trouva ce qui lui manquait, et fit par la suite le plus grand bien dans toute l'Italie.

Son éloquence, débordant d'un cœur qui ne songeait qu'à la gloire de Dieu et au salut du prochain, était em-

(1) Voir la vie du vénérable Jean Bonvisio au vingt et unième jour de mai (*Palmier Séraph.*, tome v, pages 409 à 435).

preinte d'une vigueur extraordinaire ; nombre de jeunes gens des deux sexes, après avoir entendu quelques-uns de ses sermons, entraient dans la vie religieuse ; des personnes pieuses redoublaient de piété, des femmes de mauvaises mœurs faisaient pénitence, des commerçants distribuaient aux pauvres des gains illégitimes ; en un mot, partout où il avait passé régnaient en souveraine la piété, la justice et la charité.

Les jours de sermon étaient jours de fête pour les habitants des villes où il était en mission. Dès le matin les boutiques se fermaient, et on courait retenir sa place à l'église ou dans le marché quand l'église était trop petite pour contenir la foule des auditeurs. A l'arrivée de l'éloquent religieux, un grand silence se faisait dans cette multitude devenue recueillie et calme ; on eût entendu une mouche voler. Le sermon terminé, tout ce monde s'agenouillait et recevait la bénédiction du Père Chérubin ; après quoi on se précipitait au-devant de lui en implorant son intercession pour la guérison des malades. Il avait en effet reçu de Dieu le don de prophéties et de miracles. A Bourg-Saint-Sépulcre, il rendit la santé à un paralytique en lui imposant les mains. Une femme, depuis longtemps mariée, et qui n'avait pas encore d'enfants, eut recours à lui : Chérubin lui donna sa bénédiction, et, cette même année, il lui naissait un fils. A Florence, il annonça au seigneur Antoine Malagonelli que son fils, alors âgé de cinq ans, serait un jour un grand prédicateur et l'une des lumières de l'Ordre Séraphique. L'événement confirma cette prophétie, etc., etc.

C'est ainsi que le Père Chérubin travailla à la vigne du Seigneur jusque dans la plus grande vieillesse, sans que

ni l'âge ni les fatigues l'arrêtassent jamais, toujours enseignant la parole de Dieu, non-seulement dans les villes, mais encore dans les villages qu'il traversait et sur les routes qu'il suivait. Tout le temps que lui laissaient ses sermons, il l'employait à méditer, à prier et à travailler. « Pourquoi toujours étudier ? » lui demandait un jour le cardinal Jean-Baptiste Sabelli, légat d'Ombrie, qui le connaissait et l'aimait beaucoup. « Depuis quinze ou « vingt ans que vous prêchez, n'êtes-vous pas bien assuré « que ni les mots ni les pensées ne vous feront défaut ? » — « C'est vrai », répondit le saint missionnaire ; « mais pen- « sez-vous que la parole de Dieu ne doive pas être enseignée « avec réflexion et recueillement ? Pour moi, je croirais « commettre une faute grave et manquer de respect à « Celui qui m'a envoyé, si je ne me préparais à chacun de « mes sermons par une méditation et une oraison de sept « ou huit heures ».

Comment s'étonner ensuite de l'effet produit ? Quand le laboureur a bien travaillé son champ, la moisson est abondante, et celui qui sème beaucoup peut espérer de beaucoup recueillir.

Le bienheureux Chérubin était aimé et estimé des princes de l'Eglise et des prélats de son temps ; les papes eux-mêmes lui témoignaient beaucoup d'affection. Calixte III avait chargé quelques frères mineurs de prêcher la guerre sainte contre les Turcs, entre autres le Père Antoine de Montfaucon, religieux d'une science si profonde et d'une vertu si éprouvée, qu'après la mort de Nicolas V, il avait été question de l'élever à la papauté. Le bienheureux Chérubin eut l'honneur d'être choisi pour collaborateur de ce saint homme, et il s'acquitta de

sa tâche avec tant de succès et d'éclat, que le pape lui adressa une lettre de félicitations et de remerciements, et lui promit, au nom du Seigneur, s'il continuait comme il avait commencé, la félicité éternelle.

Sixte IV, autrefois général des Frères Mineurs, qui connaissait sa science et ses vertus, lui donna, en 1473, l'autorisation de prêcher dans toutes les provinces de l'Ordre et de se faire accompagner par quatre religieux sur qui il aurait pleins pouvoirs. Le même pape accorda aussi, à sa demande, une indulgence plénière au quart des pécheurs qui seraient ensevelis dans l'habit de l'Ordre, et une indulgence de quarante jours à ceux qui réciteraient l'*Angelus*, quand retentit la cloche du couvent.

Ces faveurs, ces amitiés dont tout autre que le bienheureux Chérubin n'eût pas manqué de s'enorgueillir, n'étaient pour lui qu'un prétexte de plus pour s'humilier. « Que suis-je autre chose », disait-il à ceux qui venaient lui demander sa bénédiction, « que suis-je autre chose que « le plus misérable des serviteurs de Dieu ? » Et lorsque, en 1484, il fut désigné, par le chapitre général des Frères Observantins, pour prononcer le premier sermon sur le mot *Alverne* à la fête de la Pentecôte, il supplia le bienheureux Bernardin de Feltre d'accepter cet honneur dont lui-même se trouvait indigne.

C'est à ce même chapitre qu'il fut élu définiteur général, et envoyé à Florence par le nouveau vicaire général, le bienheureux Ange de Chivasso, pour y prêcher à l'occasion de grandes fêtes, en présence de toute la noblesse italienne. A son retour, il prêche à Castiglione, à Cortone, à Pérouse, toujours au milieu d'une foule im-

mense, accueilli comme un ange du ciel partout où il se présentait, convertissant les pécheurs, guérissant les malades, et le peuple plein d'admiration et d'enthousiasme, se disputait les morceaux de son manteau.

Cependant la fin du bienheureux approchait. Comme il se trouvait à Assise vers la fin du mois de juillet, le gardien lui demanda de demeurer encore quelque temps pour prêcher le jour de la fête de la Portioncule : il s'excusa et répondit que la mort ne lui en laisserait pas le temps. En effet, quelques jours après, il fut obligé de prendre le lit. Durant sa maladie, qui dura deux semaines, il reçut plusieurs fois la visite de saint Jérôme, à qui il avait une grande dévotion, et il eut le bonheur d'apprendre de sa bouche que, depuis l'institution des Frères Mineurs de l'Observance, quarante-quatre mille religieux avaient vu s'ouvrir devant eux les portes du ciel.

Quand on lui apporta le saint Viatique, il se leva et se mit à genoux malgré sa faiblesse extrême. C'est le vicaire général, le bienheureux Ange de Chivasso, qui lui administra l'Extrême-Onction, et quelques heures plus tard, après avoir engagé, par quelques paroles éloquentes, les frères qui l'entouraient à pratiquer la règle et à donner l'exemple de l'obéissance, il s'endormit dans le sein de Dieu, le 4 août 1484, au couvent de Notre-Dame des Anges. Il était âgé de soixante et onze ans.

Au moment où il expirait, le bienheureux Bernardin de Feltre, à Florence, et la bienheureuse Euphrosine, à Bourg-Saint-Sépulcre, annonçaient sa mort à différentes personnes et déclaraient qu'ils avaient vu son âme s'élever au ciel, entourée et protégée par Notre-Seigneur et sa sainte Mère, saint François et saint Jérôme.

Le surlendemain eut lieu la cérémonie des funérailles, présidée par le vicaire général de l'Ordre, qui emporta ensuite à Florence et fit enfermer dans une châsse en argent le manteau du bienheureux. Les habitants de Pérouse et d'Assise se disputèrent son corps à main armée, et il fallut l'intervention du pape Innocent VIII pour rétablir le calme. La victoire resta à Assise, qui éleva dans le couvent de Saint-Damien une chapelle au bienheureux Chérubin. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau. On cite entre autres la guérison de Laurent de Médicis, père du pape Léon X, qui fit placer sur le sépulcre de Chérubin sa statue en argent.

En 1638, Tégrimius Tégrimi, évêque d'Assise, obtint du sacré Collége la permission de transporter les reliques du bienheureux dans un autre tombeau : il fut placé dans le mur même de la chapelle de Notre-Dame des Anges, le 6 janvier 1639.

(GONZAGUE.)

JEAN DE SAINT-CONSTANCE

ET BERNARD VIGILANT

La célèbre église de Notre-Dame des Anges renferme les précieux restes d'un grand nombre de saints personnages, entre autres de huit ou neuf des douze premiers compagnons de saint François. Rappelons ici le bienheureux Constance, ou, suivant d'autres, Jean de Saint-Constance, qui vécut dans l'humilité et la pauvreté la plus absolue, et mérita de recevoir dès son vivant le don de

miracles ; — et le bienheureux Bernard Vigilant, né à Assise, d'une noble origine, qui entreprit avec le patriarche François le pèlerinage de Syrie et enseigna la divine vérité aux hérétiques et aux schismatiques de l'Orient. Ses mortifications et les miracles qu'il a accomplis pendant sa vie et après sa mort (1250) ont rendu son nom fameux. (GONZAGUE.)

LE B. FRÈRE JACQUES SIMPLEX

C'est encore dans la même église que reposent les restes du bienheureux Jacques Simplex, ou le Simple. C'était un saint religieux d'une charité évangélique, compatissant aux souffrances du prochain, et qui passa sa vie à soigner les lépreux. Il a possédé le don de l'extase et celui des miracles. (GONZAGUE.)

BONAVENTURE DE BASTIA

FRÈRE LAI

1408. — Pape : Grégoire XII. — Roi de France : Charles VI.

Le bienheureux Bonaventure est mort en 1408, au couvent de Bastia, dans les environs d'Assise. C'était un modèle de pauvreté, d'humilité chrétienne et d'obéissance. Ses vertus lui ont mérité les faveurs de Dieu, qui lui accorda le don d'accomplir des miracles pendant sa vie et après sa mort. (GONZAGUE.)

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS CICHE

DU TIERS ORDRE

1350. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Fondations pieuses du bienheureux François. — Sa vie dans la solitude. — Ses vertus, sa charité et ses extases. — Sa mort. — Miracles sur son tombeau.

Ce saint homme naquit à Pesaro, en Italie, de parents riches, et, touché de bonne heure par la grâce de Dieu, il s'adonna dès sa plus tendre jeunesse à la pratique de toutes les vertus.

Après la mort de ses parents, il donna tous ses biens aux pauvres, prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, et commença, à partir de l'an 1300, à vivre dans la retraite et dans la solitude.

Il fonda tout d'abord, à l'exemple du saint patriarche d'Assise, trois petites églises : l'une auprès d'une rivière qui coule à une demi-lieue de Fano, sous l'invocation de Notre-Dame ; l'autre, près de Pesaro, sur la route de Fano, sous l'invocation de Sainte-Marie du mont Granario ; et la troisième, également près de Pesaro, sur le mont Saint-Bartholomé.

C'est dans cette dernière église qu'il passait en contemplation la plus grande partie de ses jours et de ses nuits ; c'est dans l'obscurité de son humble cellule qu'il luttait contre l'esprit malin. Presque toujours plongé dans l'extase, il acquit une connaissance merveilleuse des mystères de la religion et mérita d'être considéré

par les plus savants hommes comme un théologien de première force. Quand il passait dans les villages de la montagne, pour y recueillir des aumônes, on s'estimait heureux de pouvoir couper les franges de son manteau.

Dans sa charité inépuisable, il s'occupait non-seulement des besoins de ses compagnons de solitude, mais encore il dotait les jeunes filles, rachetait les prisonniers, payait les dettes des pauvres, élevait ou embellissait des églises. La nuit, tout fatigué qu'il était de ses longues courses à travers la montagne, épuisé par le jeûne, il se donnait la discipline jusqu'au sang et dormait quelques heures à peine sur une planche raboteuse. Son manteau, fait d'étoffe grossière et rude, lui déchirait les épaules, et il y avait des semaines entières où tout son corps n'était qu'une plaie.

Dieu accorda à ce fidèle serviteur le don d'accomplir des miracles. Enfin, après cinquante ans d'une vie austère et remplie de bonnes œuvres, il tomba malade dans son ermitage du mont Granario, et mourut en odeur de sainteté, en 1350, après avoir reçu les Sacrements. Il fut enseveli avec grande pompe dans l'église de Pesaro, sous l'autel de la Très-Sainte-Vierge.

De nouveaux miracles s'accomplirent sur son tombeau. On cite entre autres la guérison de la princesse Elisabeth de Pesaro, qui souffrait depuis longtemps d'une violente douleur à la jambe, et qui recouvra la santé à la suite d'un pèlerinage au tombeau du bienheureux. Une procession solennelle fut instituée en mémoire de ce prodige.

(WADDING.)

LE PÈRE ANDRÉ D'AYALA

ET LE PÈRE FRANÇOIS GIL, MARTYR

1585. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Etat des peuples de la Nouvelle-Espagne avant l'arrivée des Franciscains. — Le Père André d'Ayala. — Sa science et son intelligence. — Ses prédications chez les Guaïnamotes. — Mort d'André et de François Gil.

Avant l'arrivée des Frères Mineurs dans la Nouvelle-Espagne, les Chichimèques étaient le peuple le plus sauvage de toutes les Indes occidentales. Dispersés comme un troupeau de bêtes fauves sur les montagnes et dans les bois, sans rois, sans chefs, toujours en lutte avec les animaux féroces dont ils avaient fini par contracter les mœurs, vivant de viande crue et quelquefois de chair humaine, ils inspiraient de l'horreur même aux autres Indiens, qui n'osaient pas s'approcher de leurs tanières.

C'est cependant à ces hommes barbares que s'adressèrent d'abord les Frères Mineurs, et chose merveilleuse ! ce sont eux qui les premiers entendirent prêcher les vérités de la foi et se convertirent. L'œuvre fut difficile, il est vrai, et coûta des flots de sang chrétien ; mais qu'importe la mort de quelques créatures quand les intérêts de milliers d'âmes sont en cause !

Parmi les religieux qui furent assez heureux pour conquérir dans ces pays inconnus la palme du martyre, il faut citer le Père André d'Ayala, né à Guadalaxara, en Espagne, et dont un frère était évêque aux Indes occidentales. C'était un homme savant, doué d'une intelli-

gence prompte et rapide, et qui a appris en quelques mois la langue des Guaïnamotes, l'une des tribus les plus sauvages des sauvages Chichimèques.

Les Guaïnamotes habitaient au milieu des forêts, non loin de l'Océan Pacifique, de l'autre côté de l'isthme de Panama. Grâce à sa connaissance de leur langue, le Père André put pénétrer chez eux en toute sûreté, et il obtint d'eux tout ce qu'il voulut. C'est ainsi qu'il les décida à quitter leurs affreuses solitudes, à descendre dans la plaine, à cultiver la terre, à bâtir des villages, à construire des églises et des écoles, à laisser élever leurs enfants dans la religion chrétienne. Il leur apprit à prier, en baptisa un grand nombre, et eut le bonheur de fonder deux couvents et d'y voir entrer plusieurs de ses nouveaux convertis (1579).

Cependant de nouveaux religieux étaient venus aider le Père André, et, pendant six années consécutives, la sainte œuvre marcha de succès en succès. Mais tout à coup, en l'année 1585, les sentiments des Guaïnamotes à l'égard des bons Pères changèrent complètement ; ils accusèrent les vénérables religieux d'avoir attiré sur eux les malédictions du Très-Haut, et ils menacèrent de les faire périr. Le Père André fut averti du danger qui les menaçait, lui et ses compagnons, par un indien resté fidèle. Il ne s'en effraya point et ne songea pas un instant à se mettre en sûreté. Le 4 août 1585, après la messe du matin, le couvent fut soudainement entouré par une troupe d'hommes armés, et les Pères André et François Gil, qui étaient alors à table, n'eurent que le temps de courir à la sacristie et de se faire mutuellement l'aveu de leurs fautes.

Quelques instants après, le feu prenait au couvent, et les hurlements de la foule sauvage annonçaient aux religieux que leur dernière heure approchait. Des Espagnols, accourus pour défendre les saints martyrs, furent également mis à mort.

(GONZAGUE.)

GUILLAUME HORNÉE

MARTYR

En 1540, au temps de la persécution du roi Henri VIII, roi d'Angleterre, le Père Guillaume Hornée conquit la couronne du martyre, en même temps qu'un prêtre et quatre catholiques de Londres.

(GONZAGUE et BRUODUN.)

JUNIPÉRUS DE CASTANJAL

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Origine du frère Junipérus. — Son noviciat. — Tentations et triomphe. — Progrès du bon frère dans les voies du Seigneur. — Ses vertus religieuses. — Obéissance, pauvreté, austérités, humilité de Junipérus. — Son dévouement à ses autres frères. — Comment Dieu le récompensa de ses vertus. — Extases et contemplations. — Connaissance des mystères de la religion. — Prophéties et miracles. — Estime que l'on témoigne au bienheureux. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Nouveaux miracles. — Quelques mots sur le procès de sa béatification. — Culte dont il est l'objet.

Ce saint homme naquit à Castanjal, dans le diocèse de Plasencia, en Espagne, d'une famille de magistrats. Il reçut au baptême le nom de Jean ; mais quand il prit l'habit dans la province de Saint-Joseph, qui n'était alors

qu'une custodie, ses supérieurs lui donnèrent le nom de Junipérus, parce qu'ils trouvaient en lui la simplicité naïve du bienheureux compagnon de saint François qui porta ce nom.

Le noviciat du bon frère fut laborieux et pénible ; le démon, qui voyait avec rage son âme fleurir pour le ciel, le tourmentait continuellement et le poussait sans cesse à quitter le couvent. Mais l'assistance divine ne l'abandonna pas un seul instant. Au moment où la tentation devenait le plus forte, Junipérus entendait une voix qui lui disait : « N'y va pas, n'y va pas ! », et un jour que, vaincu, il avait déposé ses vêtements religieux et s'apprêtait à fuir, la même voix retentit avec le bruit du tonnerre : « Plutôt mourir », cria-t-elle, « que de quitter ce saint « asile ». Junipérus resta.

Il eut le bonheur d'avoir pour directeur, durant cette période de sa vie si tourmentée, saint Pierre d'Alcantara, l'austère réformateur, avec qui il habita pendant deux années le petit couvent d'Arénas. Il s'appliqua tout d'abord, avec un pieux zèle, à se bien pénétrer de l'esprit de la règle, et il fit en peu de temps de si rapides progrès dans les voies du Seigneur, que, quelques années après avoir prononcé ses vœux au couvent de Vitiosa, il fut désigné par la commissaire général pour remplir les fonctions de président, pendant une absence du gardien appelé au chapitre provincial. Plus tard on l'envoya dans les différents couvents que la custodie de Saint-Jean-Baptiste possédait déjà en Galice, avec mission d'en diriger les religieux selon l'esprit de saint Pierre d'Alcantara.

C'est là que pendant longtemps il donna à ses frères l'exemple des plus belles vertus. Pauvre, humble, soumis,

faisant abstraction de toute volonté personnelle au point de n'entreprendre jamais rien sans avoir tout d'abord demandé l'autorisation de ses supérieurs, il était le type accompli du religieux franciscain. Un jour qu'il sortait du couvent pour aller recueillir des aumônes, le gardien lui ordonna de se rendre à une lieue du couvent, dans un lieu isolé où se trouvait, croyait-il, une ferme. Junipérus était convaincu que la ferme n'existait que dans l'imagination du bon Père ; il faisait un temps affreux, la neige tombait avec abondance, et un verglas glissant rendait le chemin périlleux ; cependant il ne fit aucune objection et se rendit au lieu indiqué.

Une autre fois, fort bien accueilli dans une maison dont les maîtres étaient à table, il refusa de s'asseoir et de manger. « Mon supérieur », leur dit-il, « ne m'a pas commandé de prendre ma part de votre repas, mais seulement de vous demander un peu de pain et quelques légumes pour le couvent ».

Par amour pour la sainte pauvreté, Junipérus réclamait toujours l'honneur de porter l'habit le plus déchiré, le plus usé, le plus mauvais. Jamais il ne paraissait si heureux que lorsqu'il habitait dans les plus petits et les plus humbles couvents. Il refusait tous les présents, si mesquins qu'ils fussent, et ne voulut jamais posséder que sa robe de moine et son livre de prières.

Que dire de sa chasteté virginale, si péniblement conservée au prix de luttes effrayantes contre le démon toujours acharné contre le saint homme ? Tantôt l'esprit malin lui apparaissait sous la forme d'une femme jeune et belle, qui lui tenait des discours impurs et l'excitait à la luxure par ses gestes et par ses paroles ; tantôt il trou-

blait son sommeil par des rêves lascifs et énervants ; et le pauvre frère, plein de terreur, combattait avec désespoir et se réfugiait dans la prière et dans les larmes.

C'est surtout par ses mortifications et ses austérités qu'il triompha du démon et dompta les révoltes de la chair. Suivant dans cette voie l'exemple de son maître, saint Pierre d'Alcantara, il vivait presque absolument de pain et d'eau. Pendant l'Avent et le Carême, il restait souvent plusieurs jours sans manger ; les veilles des grandes fêtes de l'Eglise, le vendredi et le samedi saint, il distribuait aux pauvres la part de nourriture qui lui revenait. Jamais, ni dans ses maladies, ni dans sa vieillesse, il ne consentit à manger de viande. Toutes les nuits, soit au couvent, soit dans les maisons pieuses où on l'hébergeait, il se donnait la discipline, et sur son corps ensanglanté par les coups de fouet, il portait un cilice garni de pointes de fer qui lui déchiraient les chairs. Il couchait à terre, ou sur une planche, ou sur les marches de l'autel ; quelquefois même il dormait à genoux, ou debout, appuyé contre un des piliers de l'église. Nu-pieds, tête découverte, par la pluie et le vent, le soleil ou la glace, il bravait les intempéries des saisons avec un courage incroyable ; et lorsque, dans sa vieillesse, son gardien lui ordonna de porter des sandales, il les attacha à sa ceinture, disant qu'on ne lui avait pas commandé de se les mettre aux pieds.

Son humilité égalait ses autres vertus ; on l'estimait et on l'honorait ; il eût voulu être méprisé et tourné en ridicule. Quand un prêtre ou un religieux lui rendait son salut, il en était rempli de confusion et de honte. C'est lui qui se chargeait au couvent des travaux les

moins agréables et les plus fatigants ; serviteur de tous, il accourait au moindre signe, balayait les cellules, soignait le jardin du couvent, et, pendant l'hiver, allait sur la montagne chercher des fagots et du gros bois pour chauffer les chambres de ses frères. Il demanda même au provincial de réserver à lui seul ce soin pénible.

Ce bienheureux frère, qui se regardait comme le dernier des hommes, reçut cependant des grâces extraordinaires de Celui qui a dit : « Ceux qui s'élèvent seront « abaissés, et ceux qui s'abaissent seront élevés », et encore : « Bienheureux les pauvres d'esprit ». Ses extases sont restées célèbres ; il ne s'agenouillait presque jamais pour prier sans être aussitôt ravi en contemplation. A Priégo, petit couvent où il avait voulu être envoyé parce qu'il était pauvre et caché au fond d'un bois, ses frères, en entrant dans la chapelle, furent un jour éblouis par une lumière éclatante et, levant les yeux, ils aperçurent au-dessus du grand-autel le bienheureux Junipérus, les bras étendus, les yeux brillants comme deux étoiles, et dont la bouche répétait : « O amour ! amour ! divin amour ! » Le même fait se reproduisait fréquemment quand il servait la messe : « Je vois », disait-il, « les portes du ciel « s'ouvrir, et le Tout-Puissant assis sur son trône étin- « celant, près du Fils et de l'Esprit ; les Séraphins, debout « sur les marches d'ivoire, se voilent devant lui de leurs « ailes de flamme ; les Dominations sont prosternées à « ses pieds ; j'entends le céleste concert : Saint, Saint, Saint, « le Seigneur, le Seigneur Dieu ; tout l'univers est rempli « de sa gloire ».

Et voilà comment il se fait que cet humble religieux, si ignorant qu'il ne savait pas lire, si naïf qu'un enfant se fût

étonné de sa simplicité, acquit des mystères les plus élevés de la religion une connaissance que ne possédèrent jamais les plus illustres docteurs. Dieu lui-même et les saints prirent soin de l'éclairer, et l'on peut dire qu'il goûta dès cette terre, à cause de sa candeur, les jouissances qui sont d'ordinaire réservées aux habitants du ciel : contemplation, absorption en Dieu, extase.

Il eut aussi le don de prophétie et de seconde vue. Une femme se plaignait à lui de ce que Dieu n'avait pas béni son hymen ; il lui annonça la naissance d'un fils et lui ordonna de l'appeler François. — « Dieu vous accordera « un enfant », dit-il à une autre qui se nommait Léonore Guisarte ; « mais vous mourrez peu de temps après » ; et l'événement confirma cette prédiction.

Enfin il guérissait les malades, Pierre Hernando, de Villaconejos, souffrait depuis de longues années d'une maladie cruelle dont toute la science des médecins n'avait pu le soulager : frère Junipérus survint, fit un signe de croix au-dessus de lui et lui rendit la santé.

On ne s'étonnera donc pas du respect dont le bienheureux était l'objet parmi les populations qui le connaissaient. Telle était l'estime qu'il inspirait, que, lorsqu'il passait quelque part en compagnie du gardien ou du provincial, c'est toujours à lui que s'adressaient les hommages et qu'on venait demander une bénédiction. Les plus savants personnages du temps venaient le consulter sur les questions les plus difficiles, entre autres Arganda, professeur de théologie à Cuença, qui ne rougissait pas de s'abaisser devant lui et de baiser les pans de son manteau.

Le saint homme était parvenu à une grande vieillesse

et continuait à vivre dans la pratique de toutes les vertus, quand il tomba toup à coup malade. Il était alors à Priégo, à une demi-lieue du couvent, et n'eut que le temps de se faire transporter dans sa chère cellule. Là, après s'être confessé et avoir reçu les derniers Sacrements, il mourut dans la paix du Seigneur, le 4 août 1603. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans; il y avait soixante-dix ans qu'il portait l'habit de l'Ordre.

Les religieux cachèrent avec soin la nouvelle de son trépas; ils craignaient une trop grande affluence de peuple. Ils l'ensevelirent en secret, et quelques jours après, comme le comte de Priégo, qui avait toujours aimé le bienheureux Junipérus, demandait à le voir: « Il est bien maintenant », lui répondirent-ils; « car il est au ciel ».

Cependant il fallut bien enfin avouer ce qui était arrivé; le bruit s'en répandit avec une rapidité prodigieuse, le couvent fut envahi, on força la porte de la cellule qui avait appartenu au bienheureux, on fit main basse sur les objets qu'il avait touchés. « Le saint, le saint! » criait-on, « nous voulons voir le saint! » Des miracles s'accomplirent, qui accrurent encore ce pieux enthousiasme. Le Père Thomas del Peso, gardien du couvent de Priégo, le jeune fils de Marie Martinez, Clara Torquera, etc., etc., furent guéris de maladies plus ou moins dangereuses.

Vingt-cinq ans après la mort de Junipérus, on instruisit le procès de sa béatification, et l'une des principales pièces à conviction fut une pomme merveilleuse que le bienheureux avait donnée au licencié Liana, et qui, après avoir accompli de nombreux miracles, conservait encore, au bout de trente ans, tout son parfum et toute sa fraîcheur. C'est Jean de Péréda, chanoine de l'église

cathédrale de Cuença, docteur en théologie, et plus tard évêque d'Oviédo, qui eut l'honneur d'être le rapporteur du procès. Le pape Urbain VIII a permis à l'Ordre de célébrer la fête de Junipérus et d'exposer ses reliques à la vénération du peuple.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

FRÈRE SÉBASTIEN DE CASILLAS

Nous rappelons ici le souvenir de frère Sébastien de Casillas, qui mourut à peu près à la même époque que le bienheureux Junipérus, à une date qu'il est impossible de préciser. C'était un saint homme, humble et pauvre autant que le plus humble et le plus pauvre des fils de Saint-François, petit de taille et laid de visage, et si mal conformé qu'on ne pouvait le voir sans avoir envie de se moquer de lui. Il en était heureux ; car il se souvenait des paroles du Seigneur : « Réjouissez-vous, « vous qu'on humilie, parce que je vous élèverai ». Toujours vêtu d'un misérable manteau, nu-pieds, tête découverte, il se plaisait au milieu des pauvres et des malades, dans les chaumières et dans les hôpitaux. Il fut souvent en butte aux attaques du malin esprit, qui ne lui épargna aucune espèce de souffrances. Il triompha de lui par la prière, les veilles et les austérités.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

CINQUIÈME JOUR D'AOUT

LE B. PÈRE ÉVANGÉLISTE BALIONI

1494. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Origine illustre du Père Evangéliste. — Sa science et son éloquence. — Succès de ses prédications. — Effets produits par son exemple dans les couvents de l'Ordre. — Il devient gardien, puis provincial, puis vicaire général de l'Ordre. — Sa mort. — Miracles qui accompagnent ses funérailles.

La vieille et illustre famille des Balioni, dont les domaines étaient situés près de Pérouse, en Italie, et qui a fourni à l'Etat des généraux et des administrateurs éminents, à l'Eglise des évêques et des conseillers à la cour de Rome, a aussi donné à l'Ordre Séraphique le bienheureux Père Evangéliste.

Ce saint homme renonça au monde, à ses richesses, aux honneurs auxquels il aurait pu aspirer, pour entrer, en 1450, au couvent des Frères Mineurs de Pérouse. Devenu en peu de temps l'un des théologiens les plus distingués de son époque, il fut chargé par ses supérieurs de prêcher des missions dans les villes du centre de l'Italie ; comme il était aussi vertueux que savant et éloquent, il fit le plus grand bien partout où il passa.

Dans les couvents, l'exemple de ses vertus ne produisait pas un moins heureux effet : il inspirait, par ses manières douces et affables, par son humilité, par ses mortifications, l'amour de la vie religieuse et le désir de se conformer en tout à la règle.

Aussi fut-il promu d'abord à la dignité de gardien, puis à celle de provincial de la province d'Ombrie ou de Saint-François. Enfin, en 1487, son éloquence le fit choisir pour défendre, à la cour de Rome, en qualité de commissaire ou procurateur, les intérêts de l'Ordre des Frères Réguliers Observantins.

Plus tard le pape Innocent VIII, qui avait eu plus d'une fois à se louer d'avoir suivi ses conseils et qui connaissait sa prudence, l'envoya, avec le Père Isidore de Pérouse, en qualité de juge extraordinaire, terminer les différends qui venaient de surgir entre les villes de Cési et de Terni.

Enfin le chapitre général des Observantins le nomma vicaire général de l'Ordre, le 24 mai 1493.

Dans ces diverses missions ou fonctions, le bienheureux Evangéliste se montra digne de la confiance qu'on avait dans ses talents et dans ses vertus, et son zèle fut à la hauteur de toutes les difficultés. Sous son administration, la règle fut vigoureusement appliquée, et l'on vit refleurir la perfection des premiers temps.

Malheureusement le Seigneur ne le laissa pas travailler longtemps à sa vigne : car, tandis qu'il visitait les provinces de Dalmatie et de Bosnie, il mourut saintement au couvent de Raguse, le 5 août 1494.

Au moment où il rendait l'âme, le bienheureux Bernardin de Feltre (1), qui prêchait alors une station à Pavie, fut miraculeusement averti de la mort d'Evangéliste, et l'annonça au peuple au début d'un sermon.

Un autre miracle signala les funérailles du bienheu-

(1) Voir dans le *Palmier Séraphique,* tome IX, à la date du 29 septembre, la vie apostolique du bienheureux Bernardin de Feltre.

reux. Il y avait alors à Raguse, au-dessus du grand-autel, un groupe en marbre élevé par les soins de saint Jacques de la Marche, représentant Jésus crucifié et deux Anges avec des encensoirs, à genoux au pied de la croix. Quand on commença la cérémonie mortuaire, on vit tout à coup les séraphins de marbre se dresser comme des personnes vivantes, et fumer l'encens de leurs encensoirs. Ce prodige est rapporté tout au long, avec des pièces à l'appui, dans le procès de la canonisation de saint Jacques. Enfin les actes du chapitre général de l'Ordre, qui fut tenu à Rome en 1506, contiennent encore le récit d'un grand nombre de miracles accomplis sur le tombeau du bienheureux.

Une inscription, gravée sur la pierre tumulaire, rappelle l'origine, la sainteté d'Evangéliste et les grâces toutes particulières dont il plut au Seigneur de le combler.

(Jacobille.)

LES B. PÈRES ANDRÉ DE SARDAIGNE

ET JEAN D'ANGLETERRE

Au couvent de Stammo, à dix milles de Raguse, reposent les restes précieux des bienheureux Pères André de Sardaigne et Jean d'Angleterre qui, sans jamais avoir appris la langue slave, reçurent du Saint-Esprit le don de la parler comme leur idiome paternel, et purent ainsi prêcher avec succès dans les environs de Raguse. Leur tombeau, près duquel s'accomplirent des prodiges, de-

vint, par la suite, un lieu de pèlerinage. On cite, entre autres miracles qu'on leur attribue, la guérison d'un gentilhomme aveugle.

(*Idem.*)

LE BIENHEUREUX PÈRE JEAN BUCA

1350. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

Le Père Jean Buca, originaire d'Albanie, a honoré par ses vertus la province de Dalmatie. Il a connu d'avance le jour et l'heure de sa mort, qui arriva, comme il l'avait prédit, vers l'an 1350, au couvent de Tragurio. Beaucoup de malades furent guéris en buvant quelques gouttes de l'eau qui avait servi à laver son cadavre avant l'ensevelissement.

(*Idem.*)

LE B. PÈRE MICHEL D'ALBANIE

Ce saint homme fut un compagnon assidu du bienheureux Père Jean Buca, aux travaux duquel il prit une grande part, et qu'il accompagna dans les longues courses qu'il accomplit pour le bien des âmes. Il termina par une sainte mort, au couvent de Cherso, une vie d'abnégation, de dévouement et de charité, et Dieu accorda le don de guérison à ses restes vénérés.

(LE PISAN.)

LE B. PÈRE ANDRÉ D'ALBANIE

Le couvent de Breberio conserve le souvenir et les reliques du bienheureux Père André d'Albanie, dont la gloire s'affirma par les nombreux miracles qui suivirent sa mort. On cite, entre autres prodiges, son apparition à deux prisonniers qui avaient mis en lui leur confiance ; il les délivra de leurs chaînes et les fit sortir de leur prison.

(LE PISAN.)

SŒUR AGNÈS ÉVANGÉLISTE

CLARISSE

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Jeunesse pieuse de la bienheureuse Agnès. — Ses vertus religieuses : obéissance et mortifications. — Faveurs spéciales dont elle est l'objet. — Ses luttes contre le démon. — Sa mort.

Agnès Evangéliste, descendante d'une famille noble de Frexenal, en Espagne, commença, pour ainsi dire, son noviciat dès les premières années de sa vie. Jeune encore, elle s'exerçait aux jeûnes, aux veilles, à la contemplation, en un mot à toutes les pieuses pratiques qui font les parfaites religieuses.

Elle entra au couvent de fort bonne heure, et s'y signala tout de suite par ses vertus extraordinaires, et en par-

ticulier par son absolue soumission. Pour accomplir un ordre, aucune difficulté ne l'arrêtait, et elle suivait les prescriptions de la règle avec une exactitude scrupuleuse.

La vie de cette sainte fille fut pour ainsi dire une longue mortification. D'une abstinence incroyable, ne se nourrissant que de pain et d'eau pendant l'Avent, le Carême et la veille des grandes fêtes de l'Eglise, s'imposant même un jeûne absolu à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Marie et de la résurrection du Christ, elle se donnait encore la discipline tous les jours, portait un cilice et une ceinture garnie de pointes.

Elle aimait le silence et la solitude, et se retirait le plus souvent possible dans sa cellule, pour y méditer en paix sur les souffrances du Sauveur. Elle a mérité de contempler dès cette vie le Seigneur Jésus face à face. Ce n'est pas là, d'ailleurs, la seule récompense de ses vertus qu'elle reçut sur cette terre. Un soir qu'elle s'était rendue au chœur avec ses sœurs, pour chanter le *Salve Regina,* la voix manqua tout à coup aux autres religieuses, et il leur fut impossible de prononcer une seule parole. Sœur Agnès, au contraire, entonna le cantique à pleins poumons, en levant les mains et les yeux vers le ciel ; en même temps on apercevait, au-dessus de l'autel, un ange, les deux ailes étendues, et bientôt après on l'entendait répondre au chant de la bienheureuse et célébrer avec elle la gloire de la Reine du ciel.

Le prince des démons ne pouvait manquer de tourmenter une religieuse aussi parfaite ; car c'est le propre des élus du Seigneur d'être le plus exposés aux attaques de l'esprit du mal. Elle combattit fortement contre l'ange des

ténèbres, armée de sa foi comme d'une arme à toute épreuve, le crucifix à la main, les regards tournés vers le ciel, et elle triompha.

Sa mort arriva le 5 août 1628. Au moment où elle rendait l'âme, une triple lumière illumina sa cellule, comme pour témoigner que, à cette heure suprême, la sainte fille recevait les consolations et les promesses de la très-sainte Trinité, à qui elle avait toujours montré une extrême dévotion.

(*Chron. de la prov. de Saint-Michel.*)

SŒUR MADELEINE MOGOLLON

CLARISSE (1)

1627. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

Sœur Madeleine Mogollon fut élue abbesse du couvent de Frexenal à trois reprises différentes, et toujours à la grande joie de ses sœurs, mais aussi à son grand chagrin ; elle ne désirait autre chose que se faire la servante de tous et vivre dans l'obéissance. Dans cette condition, elle donna sans cesse aux religieuses placées sous ses ordres l'exemple de l'humilité et de la mortification. Vêtue en tout temps d'une robe d'étoffe grossière, elle portait, les jours de jeûne, un cilice qui lui tombait du cou jusqu'aux genoux ; par les froids les plus vifs, elle passait la nuit à prier, sous un ciel brumeux, dans la

(1) Nous plaçons à la suite de la vénérable sœur Agnès quelques religieuses du même couvent, sur lesquelles on a peu de détails.

cour du couvent; quelquefois elle s'étendait, les bras en croix, sur la terre glacée.

Cette sainte fille, pour ses mérites, a reçu de Dieu le dòn de l'extase et de la contemplation. L'enfant Jésus lui apparut plusieurs fois, et elle eut le bonheur de le voir auprès de son lit quand elle mourut, le 11 janvier 1627.

(*Idem.*)

SŒUR LÉONORE RONQUILLO

1530. — Pape : Clément VII. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

Sœur Léonore Ronquillo est une autre vénérable abbesse du même couvent, à qui ses vertus valurent également le précieux don de l'extase, et que ses sœurs virent plusieurs fois soulevée en l'air par une force mystérieuse et enveloppée dans un tourbillon de lumière. Elle avait une grande dévotion à saint Pierre d'Alcantara, et eut le bonheur, au moment de sa canonisation, de le contempler dans son pauvre habit de moine, tel qu'il était dans son couvent, mais la figure resplendissante comme un soleil, et les yeux brillants comme des étoiles.

L'enfant Jésus et saint Joseph lui apparurent aussi en diverses circonstances, particulièrement quand elle s'approchait de la sainte table. Elle est morte en odeur de sainteté, l'an 1530.

(*Idem.*)

SŒUR MARIE DE SAINT-DIDACE

CLARISSE

1535. — Pape : Paul III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

Cette pieuse fille entassa mortifications sur mortifications, austérités sur austérités, et fit de sa vie un long martyre. Après deux heures d'un pénible sommeil sur une planche raboteuse, elle se mettait à genoux dans sa cellule, et passait le reste de la nuit à prier et à méditer. Après les matines, elle demeurait au chœur jusqu'à huit heures du matin. Les jours où elle communiait, elle ne sortait de la chapelle que sur un ordre de l'abbesse.

Sa nourriture se composait exclusivement de pain et d'eau, et l'on a peine à comprendre comment son corps, épuisé par les mortifications, put contenir aussi longtemps les élans de son âme avide de retourner à Dieu. Sous les coups de la discipline tous ses membres étaient devenus autant de plaies affreuses, toujours en suppuration ; sa robe, trempée de sang, se collait sur sa chair, et quand elle changeait de vêtements, elle s'en arrachait des lambeaux. Trois fois par semaine elle faisait à genoux les stations du chemin de la croix, quelquefois même elle s'attachait au cou une grosse pierre, pour rendre ce pieux exercice plus pénible et plus méritoire. Dans ses prières à Dieu, elle ne lui demandait qu'une seule chose, à savoir : qu'il voulût bien l'éprouver et la faire souffrir. Elle fut exaucée : il lui survint au sein un cancer qui lui rongea la poitrine, et, au milieu d'atroces douleurs, elle

s'écriait, pleine d'une joie immense : « Je marche vers « vous, Seigneur, maintenant je marche vers vous ! »

Elle mourut en 1535, et alla recevoir au ciel la récompense de son courage. Pendant longtemps il s'exhala de son tombeau un céleste parfum, preuve certaine que sa vie avait été agréable au Seigneur.

(*Idem.*)

SŒUR ISABELLE DE SAINT-FRANÇOIS

CLARISSE

1660. — Pape : Alexandre VII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

Sœur Isabelle de Saint-François est une autre religieuse austère du même couvent. Comme la sœur Marie de Saint-Didace, elle dormait sur une planche, jeûnait au pain et à l'eau, portait un cilice, et se donnait la discipline trois fois par nuit. Tous les jeudis, à partir de cinq heures du soir, elle venait s'agenouiller sur les marches de l'autel, et demeurait dans cette position la nuit tout entière, occupée à méditer sur les mérites de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Son humilité, sa pauvreté, son obéissance passive, faisaient l'admiration de ses sœurs, qui l'élurent deux fois, malgré elle, à la dignité d'abbesse. Cet honneur même lui était un supplice, et chaque fois qu'elle était obligée d'user de son autorité, elle se prosternait à terre et en demandait pardon au Seigneur, comme d'un crime.

Elle s'acquittait d'ailleurs de ses fonctions avec un zèle infatigable. Toute dévouée à ses sœurs, toujours prête à

leur rendre service, elle les visitait lorsqu'elles étaient malades, et prévenait, dans les limites de la règle, les moindres de leurs désirs. Quand quelque difficulté l'arrêtait, elle avait recours à la prière, et l'aide de Dieu ne lui fit jamais défaut.

Dans ses moments de découragement et de tentation, la prière encore était son refuge : « Gloire soit au Père, « au Fils et à l'Esprit », disait-elle, et ces simples mots suffisaient pour lui rendre l'espérance et pour éloigner l'esprit malin.

Ses dernières années furent fort éprouvées par la maladie, et en particulier par l'hydropisie. Elle mourut cependant sans agonie, comme elle l'avait demandé au Seigneur, après avoir adressé à ses sœurs quelques suprêmes et utiles recommandations, vers l'an 1660.

(*Idem.*)

SŒUR CATHERINE DE SAINTE-CLAIRE

CLARISSE

1618. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Jeunesse de Catherine. — Ses inclinations pieuses. — Son horreur pour le mariage. — Elle entre au couvent de Zafra. — Charité, mortifications de sœur Catherine. — Sa constance dans les souffrances. — Comment elle supporte sa dernière maladie. — Consolations célestes qu'elle reçoit. — Sa mort. — Miracles qui l'accompagnent.

Sœur Catherine de Sainte-Claire a vécu au couvent des Clarisses de Zafra, dans la province de Saint-Michel, en Espagne. Dès sa jeunesse, elle montra ce qu'on pouvait attendre d'elle et les heureuses dispositions dont Dieu l'avait douée. Au lieu de se mêler aux jeux des enfants de

son âge, elle recherchait la solitude et allait prier dans les églises, d'où le sacristain était obligé de la chasser pour fermer la porte quand venait la nuit.

Devenue plus grande, belle, spirituelle, paraissant destinée à avoir ce qu'on appelle des succès dans le monde, elle refusa toujours de prendre part aux conversations frivoles dont les jeunes filles sont d'ordinaire si avides, et ne permit jamais qu'on lui parlât d'autre chose que de la religion et de Dieu. La seule idée du mariage lui inspirait une insurmontable horreur, et elle supplia instamment Dieu de lui épargner une aussi terrible épreuve.

Sa prière fut exaucée, et elle eut le bonheur d'entrer au couvent, où elle ne tarda pas à donner l'exemple de toutes les vertus.

Elle aimait la solitude et s'y retirait le plus qu'elle pouvait ; mais en même temps, pour ne paraître pas prétendre à plus de perfection que ses sœurs, elle venait converser avec elles, aux heures fixées par la règle. On lui avait, d'un consentement unanime, abandonné le soin des pauvres du couvent ; elle soignait ceux qui étaient malades à l'hospice, et savait découvrir les malheureux honteux qui n'osaient pas avouer leur dénûment.

Par ses mortifications prolongées durant plus de treize ans, elle finit par s'affaiblir au point de ne plus pouvoir quitter le lit ; une goutte cruelle aux pieds et aux mains l'y cloua jusqu'à sa mort. C'est dans ces souffrances, d'autant plus insupportables qu'elles sont continues sans être bien douloureuses, qu'éclata la patience admirable dè la sainte fille. Dans ses moments de crise, une jouissance inexprimable éclairait sa physionomie :

« « Encore, ô mon Dieu, encore », s'écriait-elle ; « que « sont ces douleurs au prix de celles que vous avez en- « durées pour moi ! »

Les consolations célestes ne lui firent pas défaut. Souvent son ange gardien, saint François, ou Jésus-Christ lui-même, son céleste Fiancé, lui apparurent ; souvent aussi elle entendit retentir dans les espaces éthérés le cantique *Pange lingua;* et lorsque, pendant son agonie, ses compagnes chantèrent autour d'elle le *Credo in Deum*, les chœurs des Anges y répondirent.

Après avoir reçu le saint Viatique, voyant le prêtre reporter à l'église le saint ciboire : « Vous me quittez, ô « mon Dieu », murmura-t-elle ; « mais, moi, je vais aller à « vous ». En effet, on eut à peine le temps de lui administrer l'Extrême-Onction, et elle s'endormit doucement dans le sein de Dieu.

Son visage, amaigri par la souffrance et ridé par l'âge, devint aussitôt poli comme un marbre et blanc comme la neige ; en même temps un parfum de myrrhe et d'encens s'exhalait de son corps et remplissait tout le couvent. Plusieurs religieuses furent guéries, par son intercession, de diverses maladies.

(*Idem.*)

SŒUR MARIE DE LA CROIX

CLARISSE

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

Sœur Marie de la Croix est une autre vénérable religieuse du couvent de Zafra. Elle est célèbre aussi pour

sa patience dans les épreuves, et montra en particulier un courage surprenant chez une femme, à l'occasion d'une maladie pour laquelle les médecins durent avoir recours au fer et au feu.

En récompense de l'ardente piété avec laquelle elle recevait la sainte communion, le Sauveur vint lui-même plusieurs fois, sous la forme d'une hostie, se placer dans sa bouche. Quand elle mourut, en 1636, un vénérable prêtre, qui avait été son directeur, vit son âme monter vers le ciel au milieu d'une éblouissante lumière.

(*Idem.*)

SŒUR MADELEINE BATALIA

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1652. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Education et jeunesse pieuses de Madeleine. — Beaux exemples qu'elle donne aux enfants de son âge. — Son mariage et son veuvage. — Comment Dieu lui permet de rester vierge. — Elle prend le voile des Tertiaires. — Ses vertus extraordinaires. — Obéissance. — Mortifications. — Extases. — Emploi d'une journée de Madeleine. — Ses luttes contre les démons. — Elle en triomphe avec l'aide de Dieu. — Sa patience durant sa dernière maladie. — Sa mort.

Madeleine Batalia vint au monde en 1577, à Termini, en Sicile. Elle appartenait à une famille riche et craignant Dieu, qui l'éleva dans le respect du Seigneur et la pratique de sa loi. Aussi sa jeunesse fut-elle exemplaire. Tandis que les enfants de son âge, fières de leurs vêtements coquets et de leurs bijoux, ne songeaient qu'aux petites vanités du monde, où elles se promettaient force plaisirs, Madeleine, silencieuse et grave, pleine de modestie et de retenue, revêtait une robe sombre et d'étoffe

grossière, se ceignait les reins d'une chaîne de fer, faisait couler son sang innocent sous les coups de discipline, jeûnait, priait et veillait. Elle possédait déjà ce profond sentiment de la pudeur et cet amour de la chasteté virginale, qu'elle conserva toute sa vie avec un soin jaloux.

Tandis qu'elle avançait ainsi, pour ainsi dire sans effort, dans les voies du Seigneur, son père songeait à la marier. Grande fut la terreur de la sainte fille, à qui la seule idée d'être fiancée à un homme paraissait un crime, et qui s'était promis à elle-même, dès l'âge le plus tendre, de garder pour le Seigneur la fleur de sa virginité. Elle dut se résigner cependant, et, ce qui parut étonnant à son père, elle se résigna de bonne grâce, parce qu'un ordre venu d'en haut lui avait commandé d'obéir. Le soir même qui suivit la cérémonie nuptiale, son mari tomba malade et mourut quelque temps après.

Une autre tentative que firent ses parents n'eut pas plus de succès; des différends surgirent entre les deux familles qui avaient projeté l'union, et tout lien fut rompu à la suite d'une discussion violente. Madeleine resta veuve et vierge. Désormais aucun obstacle de ce genre ne devait plus l'arrêter.

Enfin, quand les Pères Récollets vinrent, en 1614, à Termini pour y fonder un couvent, Madeleine put mettre à exécution le projet qu'elle avait conçu depuis longtemps; elle demanda et obtint le voile des Tertiaires. Dès lors, habilement dirigée par les bons Pères, elle perfectionna les précieuses qualités qu'elle avait reçues de la nature et dont elle avait conservé le dépôt sacré par une

observation de tous les instants, par la prière et la mortification. Elle commença par renoncer absolument à toute volonté personnelle : « Il faut », disait-elle souvent, « que je marche avec les pieds de mes confesseurs, que « je voie avec leurs yeux et que je parle avec leur bouche ; « je n'existe plus que par eux ». Un désir était pour elle un ordre, quelle que fût la personne qui le manifestât, s'il n'était pas contraire aux commandements de Dieu et de l'Eglise et aux préceptes de la règle des Tertiaires. Ses parents la trouvaient plus soumise et plus douce que pendant son enfance ; elle obéissait aux autres religieuses du Tiers Ordre, comme si elles eussent été chacune sa supérieure. Son confesseur lui ordonna un jour de garder ses vêtements jusqu'au jour où il lui permettrait de les quitter ; elle fit une longue maladie dans l'intervalle, et se coucha tout habillée.

De vieux religieux, endurcis par toute une vie de fatigues et de privations, eussent été effrayés de ses austérités. Tous les jours elle se donnait la discipline, d'abord pour obtenir le pardon de ses péchés, puis en faveur des âmes du purgatoire : elle portait un cilice, dormait peu, ne mangeait que très-peu de viande, et jeûnait souvent au pain et à l'eau.

Elle avait conservé l'amour de la solitude et du silence qui signalait déjà son enfance ; et Dieu l'en récompensa en lui accordant le don de l'extase. C'est ainsi que plus d'une fois elle s'agenouilla aux pieds de Jésus à côté de sa patronne, sainte Marie-Madeleine, et que ses sœurs la trouvèrent souvent plongée dans une contemplation muette, les bras levés au ciel, la tête entourée de rayons, les pieds ne touchant plus à la terre.

L'ardeur de son amour pour le Christ s'augmentait de plus en plus. Un jour qu'elle puisait de l'eau pour laver du linge, elle se rappela tout à coup le puits de Samarie et la sainte femme qui donna à boire à Jésus altéré, et ce seul souvenir la ravit en extase. Quelques heures après, inquiets sur son sort, ses parents, ne sachant ce qu'elle était devenue, la trouvèrent inanimée auprès du puits et serrant la corde avec une telle force que personne ne put la lui arracher des mains, jusqu'au moment où elle eut repris ses sens.

Voici quelle était à peu près l'emploi d'une journée de la vénérable Madeleine. Dès le matin, elle se rendait à l'église, entendait plusieurs messes et recevait la sainte communion ; après quoi elle demeurait si profondément absorbée dans ses contemplations, que les frères étaient obligés de la rappeler à elle pour fermer les portes ; elle consacrait ses soirées à des œuvres pies, visitait les malades et quêtait pour les pauvres ; la nuit, elle priait.

Dieu, qui purifie les belles âmes par l'épreuve, comme on purifie l'or par le feu, permit au démon de tourmenter sa pieuse servante. L'esprit malin épuisa contre elle tout l'arsenal de ses ruses, sans venir à bout de sa vertu, aujourd'hui se présentant à ses yeux sous la forme de beaux jeunes gens, demain exécutant devant elle des danses lascives, une autre fois lui brûlant sa robe, de manière à ce qu'à son réveil elle se trouvât sans vêtement, ou bien encore la noyant sous un torrent d'eau glacée, ou l'accablant de coups et de meurtrissures. Au milieu de ces tortures physiques et morales, la sainte fille conserva une inaltérable confiance dans la Providence qui ne lui fit jamais défaut. Elle songeait aux

souffrances que le Seigneur avait endurées sur sa croix, et comparant ses peines à la passion du Christ, elle se trouvait encore trop épargnée. Le Fils de Dieu lui apparut souvent et chassa lui-même les démons qui l'obsédaient. Après ces visions bienfaisantes, sa chambre se remplissait d'un parfum céleste qui éloignait pour longtemps les anges rebelles et lui permettait de se retremper dans la prière et la méditation.

Saint Antoine de Padoue et la très-sainte Vierge vinrent aussi plusieurs fois la consoler et la défendre.

Sœur Madeleine était âgée de soixante-douze ans quand elle ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter, et dont elle souffrit pendant trois années, sans que la science des médecins pût y apporter aucun adoucissement. Elle la supporta d'ailleurs sans se plaindre, et même avec joie : « Je fais mon purgatoire « sur cette terre », disait-elle à ceux qui lui témoignaient de la compassion ; « quel plus grand bonheur pouvait-il « m'arriver ? Je me sens nager dans un océan de félici- « tés ». Son confesseur venait la voir souvent et lui administrait les sacrements, où elle puisait sans cesse un nouveau courage. Elle mourut saintement, comme elle avait vécu, et alla recevoir au ciel la récompense qu'elle avait si bien méritée, le 5 août 1652, à l'âge de soixante-quinze ans.

(*Chron. de la prov. de Sicile.*)

SIXIÈME JOUR D'AOUT

LE BIENHEUREUX SIMON D'ASSISE

1244. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Grâces spéciales de ce compagnon de saint François. — Ses vertus. — Sa merveilleuse éloquence. — Effets produits par ses sermons. — Conversions. — Le novice de San-Severino. — Comment il repoussait les tentations. — Sa mort. — Miracles.

Ce saint homme eut le bonheur de recevoir l'habit de l'Ordre des mains du Patriarche séraphique lui-même. Comblé par Dieu de grâces toutes particulières, souvent ravi en extase et paraissant vivre, dès cette terre, plutôt de la vie des Anges que de la vie des hommes, il était, suivant l'expression du chroniqueur, un parfait miroir de sainteté.

On le voyait rarement hors de sa cellule, et jamais on ne l'entendait prononcer un mot n'ayant pas Dieu ou la religion pour objet. Simple et sans lettres, il avait reçu du Très-Haut une instruction sublime qui ne s'acquiert pas dans les livres et qui faisait de lui l'un des premiers théologiens de son temps. Quand il parlait de l'amour de Dieu, l'éloquence coulait de ses lèvres comme un fleuve de lait; on l'écoutait des nuits entières, sans songer que le temps s'écoulait et sans s'apercevoir qu'un nouveau jour allait luire. Il était si bien absorbé continuellement en Dieu, qu'il ne paraissait pas se douter qu'il avait un corps, et qu'il se soumettait d'une façon absolument inconsciente aux nécessités de la nature physique. Si on lui eût de-

mandé : « Avez-vous mangé et dormi aujourd'hui ? » il eût été presque toujours fort embarrassé de répondre; savait-il même ce que c'est que manger et dormir? « La « force de son amour pour Dieu avait détruit en lui la « force de la matière », comme dit saint Grégoire; il ne vivait que par l'esprit.

Tous les jours, vers midi, le bienheureux Simon adressait à ses frères quelque belle allocution ; il leur enseignait comment on nourrit son âme par la prière et la méditation; c'était là aussi l'un des thèmes favoris de ses sermons, qui, toujours empreints d'une éloquence enflammée, ont converti beaucoup de pécheurs et décidé beaucoup de mondains à entrer dans l'Ordre. De ce nombre était un jeune homme de San-Severino. A la suite d'une prédication de Simon, il renonça aux vanités de la terre, prit l'habit de frère mineur, et suivit de près son saint directeur dans la voie de la perfection. Son noviciat fut pénible; au contraire de Simon, la chair en lui était toute-puissante, et il lui fallut livrer de terribles combats pour en triompher. A ses moments de tentations, il venait s'asseoir à côté du bienheureux et lui raconter ses peines. Simon lui prenait les mains, priait avec lui, tombait en extase, et quand il retrouvait ses sens, son cher novice avait recouvré le repos et la paix.

« Voici », disait-il un jour au bienheureux Egidius, autre compagnon de saint François, « avec quelles armes je « lutte contre les tentations du démon de l'impureté. Je « remarque que la luxure est en horreur non-seulement à « Dieu, mais aux hommes, et que ceux qui s'en rendent « coupables cherchent à cacher leur crime. Cette seule « pensée me préserve de la tentation ».

Le bienheureux Simon est mort plein de gloire et de vertus, le 6 août 1244, au couvent de Bruforte : les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau montrèrent combien sa vie avait été agréable au Seigneur. On peut voir des portraits du saint, la tête couronnée de rayons, au couvent de la Portioncule et dans quelques autres endroits.

(Wadding.)

LE PÈRE PIERRE DE L'ESPÉRANCE

1590. — Pape : Sixte-Quint. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Noviciat pénible du Père Pierre. — Son ardeur pour les mortifications. — Son amitié avec le Père Gabriel de la Soledad. — Maladies du Père Pierre. — Sa patience dans les épreuves. — Sa sainte mort.

Le Père Pierre de l'Espérance a honoré par ses vertus la province de Saint-Joseph, fondée par saint Pierre d'Alcantara, et est parvenu par le chemin de la souffrance aux sommets les plus élevés de la perfection religieuse. Il avait eu pour maître et directeur pendant son noviciat le Père Benoît de Cogolludo (1), qui, remarquant en lui de précieuses qualités de cœur et d'esprit, mais en même temps un caractère capricieux et inconstant, s'occupa de lui avec un soin tout particulier et veilla sur chacun de ses pas, comme une mère sur son enfant. Benoît imposait à son jeune élève des mortifications qu'il interdisait aux autres novices ; il exigeait de lui une scrupuleuse

(1) Voir la vie du Père Benoit de Cogolludo, *Palmier Séraphique*, onzième jour de mai, tome V, page 184.

observance de la règle, lui adressait des reproches excessifs; en un mot, le purifiait par des épreuves et des pénitences.

Pierre supportait tout, sans s'apercevoir que son maître se montrait plus sévère à son égard qu'à l'égard de ses compagnons ; et il ne tarda pas à prendre tant de goût aux mortifications, qu'il supplia le Père Benoît de lui en infliger davantage encore.

Quand il eut prononcé ses vœux et qu'il se trouva ainsi libre de ses actions, il s'entendit avec le Père Gabriel de la Soledad pour s'exercer avec lui à l'austérité. Dans ce combat d'un nouveau genre, la victoire resta toujours au Père Pierre. Il se rendait souvent, avec le Père Gabriel, dans une chapelle située au milieu d'un bois, et là, après avoir prié pendant quelques minutes, il se dépouillait de ses vêtements et ordonnait à son compagnon de l'attacher à un arbre et de le frapper à coups de discipline jusqu'à ce que les forces lui manquassent. Comme s'ils s'étaient l'un à l'autre promis obéissance, le Père Gabriel était forcé de s'exécuter.

Au couvent, le Père Pierre choisissait pour lui les ouvrages les plus fatigants : il se faisait le serviteur de tous les religieux et implorait comme une grâce la permission de les aider dans tous leurs travaux.

Ce saint homme obtint du Très-Haut la grâce d'accomplir son purgatoire sur la terre ; les maladies dont il fut accablé le contraignirent à passer sur son lit les dernières années de sa vie. Son corps, labouré par les disciplines, déchiré par des ceintures de fer, n'était qu'une vaste plaie continuellement en suppuration ; il finit par ne plus goûter un seul instant de repos ; sa tête toujours en feu lui

paraissait exposée à la chaleur d'un brasier ardent ; une soif inextinguible le dévorait : ses pieds et ses mains étaient paralysés, il perdit même l'usage de la vue.

Ce dernier coup lui fut le plus sensible ; jusqu'alors il s'était réconforté par de pieuses lectures ; maintenant cette dernière consolation lui était refusée. Cependant il montra dans ce malheur sa soumission et sa patience habituelles : « Que le Seigneur soit béni », s'écriait-il, « mon « Dieu, faites de moi ce qu'il vous plaira ! je m'abandonne « entièrement à vous ».

Son courage et sa résignation frappaient d'admiration tous ceux qui s'approchaient de lui, et quand on le voyait presser sur ses lèvres l'image du Sauveur crucifié et lever vers le ciel ses yeux fermés et tout débordants de larmes, on se sentait pris d'une immense compassion. Il s'entretenait quelquefois avec le bienheureux frère Sébastien de Sainte-Marie, l'infirmier du couvent : « J'ai de- « mandé à Dieu trois choses sur lesquelles il m'en a déjà « accordé deux : de nombreuses maladies, la faveur de « n'en jamais guérir, et la grâce de mourir le jour de la « Transfiguration de Notre-Seigneur ».

Telle fut pendant trois ans la longue agonie de ce glorieux serviteur de Dieu. Durant tout ce temps, on ne l'entendit jamais pousser une plainte, encore moins se révolter contre les décisions du Seigneur. Il n'ouvrait la bouche que pour parler avec ses frères des jouissances ineffables réservées aux élus, et pour les engager à bien supporter les épreuves : « Ce que j'ai fait n'est rien », leur disait-il, « mon corps était trop faible pour mon âme ; « vous qui êtes plus robustes, apprenez à mieux souffrir ». Quand vinrent les derniers moments, il reçut le saint Via-

tique et l'Extrême-Onction avec la plus touchante piété, puis il mourut, comme il l'avait prédit, le jour de la fête de la Transfiguration (6 août 1590).

Dieu daigna instruire par une vision le bienheureux Sébastien de Sainte-Marie de la gloire du Père Pierre dans le ciel : il y est assis auprès du Prophète Job, dont il a imité la patience et la résignation.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph*)

LA VÉNÉRABLE CUNÉGONDE

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE

1532. — Pape : Clément VII. — Roi de France : Henri II.

Cette princesse est l'un des plus beaux joyaux de l'Ordre Séraphique. Albert, duc de Bavière, surnommé le Sage, la vit pour la première fois au palais d'Insprück, où elle grandissait en grâces et en vertus, sous la tutelle vigilante de son oncle Sigismond, frère de l'empereur Frédéric IV, et, touché de sa beauté moins encore que de ses qualités morales, il l'épousa. De ce mariage naquirent trois princes et cinq princesses.

Trois jours après la mort de son mari, qui eut lieu en 1520, la vénérable Cunégonde, quittant son palais sans pompe et sans suite, se rendit voilée de noir au couvent du Tiers Ordre de Munich. C'est là qu'elle vécut pendant douze ans, sous l'habit modeste des Tertiaires, dans la pratique de toutes les vertus, et en particulier de l'humilité. Tous les vendredis, elle allait s'agenouiller

au pied du grand crucifix de la chapelle, et là, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, elle restait à méditer sur la passion de Notre-Seigneur, ne recevant personne, tout entière à sa pieuse contemplation.

Elle s'astreignait d'ailleurs aux mêmes exercices que les autres religieuses, mangeait au réfectoire, à la table commune, et ne pouvait supporter qu'on se plaignît devant elle de la mauvaise qualité des mets : « Songez à ceux « qui manquent de pain », disait-elle, « et vous vous « trouverez encore trop heureuses ! »

Cette sainte femme est morte au couvent de Munich, et a été ensevelie dans ses vêtements de Tertiaire, dans le caveau des ducs de Bavière, le 6 août 1532.

(Extrait de la *Bavière pieuse*, de Raderi.)

SEPTIÈME JOUR D'AOUT

LES B. PÈRES ULRIC D'ALCHONIVEZ

MARTIN D'ALID ET QUELQUES AUTRES

MARTYRS

1342. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Courageuse réponse du Père Martin au duc de Lithuanie. — Supplice du bienheureux Ulric. — Supplice du bienheureux Martin. — Les barbares valaques et tartares en Pologne. — Destruction de la ville de Sambor. — Massacre des deux frères mineurs, Boguslas de Pologne et Jean de Hongrie.

Ces bienheureux apôtres de la foi, après avoir parcouru d'immenses étendues de pays, pour apporter la lumière

de la foi catholique aux peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, s'étaient enfin fixés à Vilna, place forte et capitale de la Lithuanie.

Dès le lendemain même de leur arrivée, ils se mirent à l'œuvre, et pendant que le Père Martin disait la messe, le Père Ulric, le crucifix à la main, parcourait les rues de la ville, les places publiques et les marchés, conviant le peuple assemblé à renier les faux dieux qu'il adorait et à se prosterner devant le seul Maître du ciel et de la terre. On l'arrêta, on le jeta en prison, et le duc de Lithuanie, après avoir en vain tenté de lui faire abjurer sa foi, ordonna qu'on le mît à mort.

Déjà on préparait les instruments du supplice, quand on apprit que le Père Ulric avait un frère et un compagnon d'apostolat. Aussitôt des soldats armés courent s'emparer du bienheureux Martin et le traînent, chargé de chaînes, devant leur cruel souverain. « Que viens-tu faire chez « moi? » demande le barbare. — « Vous tirer de l'erreur », répond le courageux martyr, « et vous montrer la splen- « deur de la vérité ». Pour toute réponse, on le jeta en prison, sans même lui permettre d'embrasser une dernière fois le bienheureux Ulric, que l'on conduisait au supplice.

Celui-ci cependant, joyeux comme pour une fête, marchait gaîment devant ses bourreaux tout étonnés d'une pareille sérénité, et, dans les rues où il passait, il proclamait encore la foi pour laquelle il allait mourir. Enfin les barbares, après lui avoir coupé le nez, les oreilles et les mains, l'attachèrent à un arbre et le tuèrent à coups de sabre ; puis ils coupèrent son corps en morceaux et le jetèrent dans la rivière. Des chrétiens fu-

rent assez heureux pour recueillir ces précieux restes et leur donner une sépulture chrétienne.

La mort de ce premier martyr ne suffit pas à assouvir la rage des infidèles. Ils se souvinrent qu'ils avaient entre leur mains un autre serviteur du Christ, et, altérés de sang, ils allèrent le chercher dans sa prison, lui firent subir les plus atroces tortures et l'attachèrent ensuite à un arbre, où ils le laissèrent exposé aux loups et aux vautours (1342).

Mais la sœur même du duc de Lithuanie, quoique schismatique, le fit ensevelir dans l'église du couvent où elle s'était retirée.

Cinq autres frères mineurs, dont on ignore les noms, eurent la tête tranchée.

En 1378, à Séreth, dans la Petite-Valachie, deux frères mineurs furent mis à mort par les païens de cette contrée, qui adoraient des dieux de pierre et de bois, comme les Lithuaniens. Ce sont les mêmes barbares qui envahirent la Pologne en 1498, livrèrent aux flammes la ville de Sambor et massacrèrent deux religieux franciscains, le frère Boguslas, Polonais d'origine, compagnon de saint Jean de Capistran, et le frère Jean de Hongrie, homme d'une piété profonde, d'une humilité et d'une chasteté à toute épreuve, et qui avait reçu de Dieu, en récompense de ses vertus, le don de la contemplation et de l'extase.

(WADDING.)

LES FRÈRES MINEURS DE BOHÊME

MARTYRS

1421. — Pape : Martin V. — Roi de France : Charles VI.

Quand les Hussites, secte d'hérétiques farouches, eurent pris d'assaut, en 1421, la ville de Beraun, en Bohême, ils enfermèrent dans une maison isolée l'archiprêtre de la ville, trente-sept prêtres et religieux, trois docteurs de l'université de Prague et tous les frères mineurs qu'ils trouvèrent dans le couvent de l'Ordre. Puis après avoir sommé en vain ces courageux serviteurs de Dieu de reconnaître les quatre articles qui faisaient le fond de la doctrine de Jean Huss, ils les brûlèrent vifs.

La même atrocité se renouvela quelques jours après à Czaslau, petit village où Venceslas VI, roi de Bohême, avait fondé un couvent de Franciscains. Que de glorieux martyrs dont on ignore même les noms, et qu'on est réduit à appeler, comme le Père Georges Crugier, de la Compagnie de Jésus : « *Sacri pulveres inclyti regni Bohe-* « *miæ!* Cendres sacrées de la Bohême ! »

(WADDING.)

LE PÈRE MARTIN DE SAINT-FÉLIX

MARTYR

1646 — Pape : Innocent X. — Roi d'Angleterre : Charles Ier.

SOMMAIRE : Origine du bienheureux Martin. — Son éducation chrétienne. — Ses études au séminaire anglais de Rome. — Sa faiblesse de constitution l'empêche d'entrer dans l'Ordre des Capucins. — Il prononce ses vœux au couvent des Frères Mineurs de Douai. — Sa soif du martyre. — Sa captivité et sa mort en Angleterre.

Le Père de ce saint martyr était un marchand anglais nommé Woodcocke, partisan forcené de l'anglicanisme et admirateur à outrance du roi hérétique Henri VIII ; mais sa mère était restée ferme dans la foi catholique ; elle éleva son fils dans sa croyance, et pour que le mauvais exemple n'exerçât sur lui aucune influence fâcheuse, elle confia son éducation aux Révérends Pères Jésuites de Saint-Omer.

Plus tard le jeune homme alla compléter ses études au séminaire anglais fondé à Rome par le pape Grégoire XIII. Il ne tarda pas à y acquérir un si grand renom de science et de vertu, que les supérieurs de divers Ordres se disputèrent l'honneur de le recevoir dans leurs couvents. Martin choisit l'Ordre des Capucins et se rendit à Paris pour y faire son noviciat. Malheureusement le gardien et le maître des novices, lui trouvant une constitution trop faible, refusèrent de lui donner l'habit et de lui laisser prononcer ses vœux.

Désespéré, il passa en Hollande, voyagea pendant quelque temps, et eut enfin la joie de voir s'ouvrir devant lui

les portes du couvent des Frères Mineurs de Douai, dans les Flandres. Cette fois son épreuve lui réussit mieux : ses vertus, son obéissance et son ardeur lui concilièrent l'affection et l'estime des autres religieux. En 1632, il reçut l'habit de l'Ordre des mains du Père Paul de Sainte-Madeleine, et quelque temps après il fut élevé à la prêtrise.

En 1643, le Père Paul de Sainte-Madeleine mourait à Londres de la mort des martyrs, et le Père Martin, désireux d'imiter un si glorieux exemple, écrivit au provincial de Flandre, pour obtenir la permission de passer en Angleterre. Il ne reçut même pas de réponse. Il renouvela plusieurs fois ses supplications, sans obtenir plus de succès.

Enfin arriva à Spa le commissaire général de l'Ordre, qui accorda au courageux apôtre l'autorisation si instamment désirée et si impatiemment attendue. Le Père Martin se mit aussitôt en route, plus enflammé de zèle que jamais par la nouvelle qu'il reçut chemin faisant de la mort du Père François Bel, son premier gardien. Après des vicissitudes de toute espèce, il aborda, le cœur plein de joie, sur le rivage de l'Angleterre, dans le comté de Lancastre. Son séjour n'y fut pas long ; dès le lendemain même de son arrivée, il fut dénoncé, saisi et emprisonné.

Durant deux années entières, plongé au fond des cachots du roi, il y souffrit tout ce que la cruauté de ces époques troublées a su inventer de tortures ; la faim, la soif, l'humidité, les lourdes chaînes, la paille pourrie et couverte de vermine, rien ne lui manqua. Ses amis et les catholiques, de qui seuls il pouvait attendre quelque

consolation et quelque soulagement, gémissaient comme lui, dans les prisons, ou bien, abattus par la crainte d'un sort semblable, ils n'osaient pas même lui témoigner un peu d'intérêt et de pitié. Les mois, les jours, les heures se succédaient avec une lenteur désespérante, et le pauvre martyr, sans forces, incapable de se soutenir, semblable, comme dit l'Ecriture, à un squelette vivant, ne pouvait qu'élever ses vœux vers le ciel et s'écrier avec des yeux pleins de larmes : « Jusques à « quand, ô mon Dieu, jusques à quand ? »

Enfin on instruisit son procès, et on l'appela devant les juges du parlement. Les débats ne furent pas longs : deux demandes, deux réponses et la sentence : « Votre religion ? » — « Catholique romain » — « Votre Ordre ? » — « Frère mineur ». — « La mort ! »

« Dieu soit loué ! » murmura le bon Père en rentrant « dans sa prison ; il y a longtemps que j'attends ma déli« vrance ! » Quand on se trouva au pied de la potence à laquelle il allait être suspendu comme un vil criminel, il se tourna vers le peuple hurlant et blasphémant qui l'accablait d'outrages, et lui donna sa bénédiction. Puis il monta à l'échelle, passa sa tête dans le nœud coulant, et expira. Quand il eut rendu l'âme, on détacha son cadavre, et on le coupa en quatre morceaux qui furent exposés chacun sur l'une des portes de la ville, le 7 août 1646.

(*Chron. de la prov. d'Angleterre.*)

SŒUR MADELEINE DAMEN

DU TIERS ORDRE

1858. — Pape : Pie IX. — Roi de Hollande : Guillaume III.

SOMMAIRE : Jeunesse pieuse et vertus précoces de Madeleine. — Elle se prépare à entrer dans le Tiers Ordre de Saint-François. — Fondation d'une école à Heythuizen. — Trois pieuses filles viennent s'adjoindre à Madeleine. — Leur courage et leurs succès. — Acquisition du Kreppel. — Les quatre pieuses filles prononcent leurs vœux. — Premier couvent du Tiers Ordre de la Pénitence. — Madeleine se démet de son titre d'abbesse en faveur de sœur Thérèse. — Dernières années de la vénérable fondatrice. — Elle voit prospérer sa création. — Sa sainte mort.

Madeleine Damen naquit, le 17 novembre 1787, à Laak, près de Stevensweert, dans le Limbourg hollandais. Elle reçut au baptême le nom de Catherine.

Dès sa plus tendre enfance, on vit bien qu'elle serait un jour une femme selon le Seigneur ; car elle avait reçu de la nature deux qualités précieuses et qui sont d'un puissant secours pour marcher dans les voies de la perfection: l'innocence et l'humilité. Ses parents, pauvres et de basse extraction, ne pouvaient lui donner une éducation brillante ; ils firent mieux : ils l'élevèrent chrétiennement ; et l'on peut dire que si le monde méprisa cette enfant modeste et vêtue de misérables oripeaux, Dieu, qui sait lire dans les âmes, découvrit dans la sienne un bien plus précieux que toutes les richesses du monde, à savoir : la splendeur de la vertu.

Quand elle fut devenue grande, Catherine, depuis longtemps résolue à se consacrer au Seigneur, demanda à faire partie des Tertiaires de l'Ordre de Saint-François, et elle s'appliqua tout d'abord à imiter les glorieuses

vertus du patriarche d'Assise, particulièrement son amour pour le prochain. Faire le plus de bien possible, voilà à quoi tendirent tous ses efforts.

Elle ne tarda pas à en recevoir la récompense qui pouvait lui être le plus précieuse. En 1825, le révérend Père Van der Zandt, curé de Heythuizen, petit village situé entre Ruremonde et Weerdt, ouvrit une école auprès de l'église et lui confia le soin d'enseigner aux jeunes filles les vérités élémentaires de la religion catholique, et de les préparer à devenir, par la suite, de bonnes femmes de ménage et surtout des mères et des épouses chrétiennes. Elle répondit à la confiance que lui témoignait le bon prêtre, en se mettant à l'œuvre avec ardeur, et bientôt le nombre des enfants qui vinrent se placer sous sa direction devint si considérable, qu'elle ne put plus suffire toute seule à la besogne, et fut obligée de s'adjoindre une pieuse fille, Marie-Jeanne Verkoulen, de Heythuizen.

Peu de temps après deux nouvelles servantes du Seigneur leur demandèrent de prendre part à leurs travaux : c'étaient Gertrude Kirkels, de Wessem, et Marie-Catherine Deckers, de Hunsel : elles furent accueillies avec joie.

Cependant les bâtiments étaient devenus insuffisants : il fallait songer à les agrandir. Catherine, qui possédait quelque argent, le consacra à acheter une vieille masure tombant en ruines, située dans le voisinage de l'école. Malheureusement, quand on voulut l'habiter, on la trouva dans un état si pitoyable qu'on dut y renoncer. Gertrude et Marie, pleines de confiance dans la Providence divine, mirent la main à la truelle comme de véritables

maçons et travaillèrent du matin au soir. Mais l'ouvrage n'avançait pas, et les courageuses ouvrières tombaient de fatigue : alors Catherine, pour qui Dieu avait déchiré les voiles de l'avenir, leur disait avec une noble assurance : « Espérez, mes sœurs ; Dieu pourvoira à nos be-« soins ; car il m'a promis que cette maison, si misérable « aujourd'hui, serait assez riche un jour pour fonder dix-« sept couvents ». En 1827, la masure devint habitable, c'est-à-dire que les pieuses filles purent s'y installer sans crainte de trouver, un matin, un pied de neige sur leurs planchers : c'est tout ceà quoi elles avaient prétendu arriver.

Cependant la pieuse Catherine, quoique déjà fort satisfaite des résultats obtenus, comptait bien ne pas s'arrêter en si beau chemin, et elle songeait dès lors à fonder un couvent. Elle s'entretenait souvent de ce projet avec ses compagnes, mais sans parvenir à leur communiquer l'inaltérable confiance dont elle était animée ; comment supposer en effet que, pauvres autant qu'elles l'étaient, sans ressources d'aucune sorte, dans un pays où il n'y avait pas de grandes fortunes et par conséquent pas de dons volontaires à espérer, on vînt jamais à bout d'une pareille entreprise ?

Catherine ne se découragea pas. Un jour qu'elle était allée conduire ses filles en promenade dans un endroit que les habitants du pays appelaient *Le Kreppel*, elle entendit une voix lui dire : « C'est ici qu'il faut commen-« cer à bâtir ». Après bien des hésitations de la part de ses compagnes, elle prit conseil du vénérable prêtre Van der Zandt, et sur ses indications, se rendit à Liége, accompagnée de M. Scheyven, curé de Nederweert, et se pré-

senta chez l'évêque du diocèse, Monseigneur Van Bommel. Elle exposa l'objet de sa visite avec tant d'éloquence, et parla de son projet avec une confiance si absolue en la divine Providence, que le prélat, convaincu que Dieu était avec elle, l'autorisa à mettre son dessein à exécution.

Restait à trouver l'argent nécessaire pour l'acquisition du Kreppel : « Dieu y pourvoira », dit Catherine, et elle se rendit chez le propriétaire et conclut l'achat. Enfin, le 10 mai 1835, après avoir entendu la messe et imploré les bénédictions célestes, Catherine, accompagnée de ses trois filles spirituelles, vint habiter sa nouvelle demeure. Une amie de Marie leur fournit de quoi subvenir aux premières nécessités de la vie : « Dieu y avait pourvu ».

Ainsi le couvent était fondé ; mais il n'y avait pas encore de religieuses, car aucune des quatre saintes filles n'avait prononcé ses vœux. C'est seulement le 11 février 1836 que le curé de Heythuizen, muni des pleins pouvoirs de l'évêque, reçut leurs serments d'obéissance et leur donna le voile. On chanta un *Te Deum* d'actions de grâces, pour remercier le Seigneur de la protection constante qu'il n'avait cessé d'accorder à ses pieuses servantes.

Les nouvelles religieuses s'appelèrent les Sœurs du Tiers Ordre de la Pénitence ; Catherine Damen prit le nom de sœur Madeleine ; Marie-Jeanne Verkoulen, celui de sœur Claire ; Gertrude Kirkels, celui de sœur Antoinette et Marie-Catherine Deckers, celui de sœur Françoise. Sœur Madeleine fut nommée abbesse du couvent, qui fut placé sous la protection spéciale et sous l'invocation de sainte Elisabeth.

Les vertus dont les bienheureuses filles avaient déjà donné tant de preuves ne firent que s'affirmer et se développer. On menait, au couvent, une vie à la fois austère et active. Tout le jour on s'occupait de l'éducation des enfants pauvres et du soin des malades ; la nuit, on chantait les louanges de Dieu.

Le 5 juin 1838, Pétronille Rooyackers, de Helmont, prit le voile sous le nom de sœur Thérèse. Elle apportait avec elle une assez forte somme d'argent, qui servit à fonder un ouvroir ; elle apportait surtout une grande intelligence et un zèle infatigable. Aussi Madeleine, qui aimait toutes ses filles avec une tendresse maternelle, avait-elle un peu de préférence pour sœur Thérèse. Elle lui confia la mission d'aller recueillir des aumônes en Belgique et en Hollande, et, le 12 mars 1840, elle se démit en sa faveur de sa dignité d'abbesse : « Mes sœurs », dit-elle à ses compagnes, « je vous présente sœur Thé-« rèse, qui est beaucoup plus digne et beaucoup plus « capable de vous diriger que je ne le suis moi-même. « Aimez-la comme vous m'avez aimée et obéissez-lui « comme vous m'avez obéi ». Puis, se tournant vers la nouvelle supérieure, elle ajouta : « Pour moi, ma mère, « considérez-moi comme la plus jeune et la plus sou-« mise de vos filles ».

Alors le bonheur de sœur Madeleine fut parfait. Dégagée de tout souci terrestre, enfermée dans sa cellule comme dans un tombeau, elle ne songeait plus qu'à se préparer à la mort. Tout le jour elle était là, abîmée dans l'extase, à genoux, baisant les pieds de Jésus crucifié. Sa vie était pour ses sœurs comme une règle vivante : humilité, mépris de soi-même, amour de la pau-

vreté, obéissance, charité, toutes les vertus, en un mot, lui faisaient un diadème plus précieux que toutes les couronnes des rois.

Dieu récompensa dès cette terre la pieuse Madeleine par des faveurs particulières. C'est ainsi qu'il lui révéla plusieurs fois l'état de l'âme de ses sœurs. On la voyait s'approcher tantôt d'une novice, tantôt d'une autre, pour lui dire : « Bon courage! ma chère enfant ; Dieu va faire « cesser les tentations dont vous souffrez tant depuis « quelques jours ». Ou bien encore : « Ma fille, priez et « préparez-vous à souffrir, le Seigneur va vous épouser », et toujours ses prédictions se réalisaient.

Cependant, l'Ordre de sœur Madeleine s'étendait peu à peu et avait institué un certain nombre d'écoles, d'ouvroirs et de couvents en Hollande et en Allemagne. Presque tous les mois arrivait à la maison-mère la nouvelle de quelque fondation. Alors la bonne sœur versait des torrents de larmes, son cœur débordait de reconnaissance et ses prières d'actions de grâces montaient de ses lèvres jusqu'aux cieux : « Merci, merci, ô mon Dieu », s'écriait-elle, « maintenant je puis mourir, car je n'ai « plus qu'une seule faveur à vous demander : c'est qu'il « vous plaise de me rappeler à vous ! »

Son désir ne tarda pas à s'accomplir. Au commencement de juillet 1858, elle fut obligée de garder le lit, et sentant que la mort approchait, elle s'y prépara par un redoublement de ferveur dans la prière et la méditation. On lui administra les derniers Sacrements au chœur. « Dieu est bon », murmura-t-elle, « infiniment bon », et sa figure respirait une telle félicité, qu'elle paraissait goûter par avance les joies du paradis. On la reporta dans

sa cellule, et, quelques jours plus tard, elle allait rejoindre au ciel le Fiancé des vierges (7 août 1858).

On l'ensevelit au pied de la grande croix, dans le jardin du couvent. Les larmes de ses sœurs montraient assez quel cas elles faisaient de ses vertus et quelle affection elles ressentaient pour leur glorieuse fondatrice; mais en même temps une douce sérénité remplissait leur âme, car elles étaient toutes bien certaines que Madeleine, assise maintenant dans le ciel au pied du trône de Dieu, y recevait la juste récompense de ses travaux et de ses bonnes œuvres.

(Extrait de sa vie publiée en Allemagne, en 1865.)

HUITIÈME JOUR D'AOUT

LE PÈRE ANDRÉ D'OLMOS

1551. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

SOMMAIRE : Origine de son nom. — Ses études. — Il prend l'habit de l'Ordre. — Il devient coopérateur du Père Jean de Zumarraga, dans la Biscaye. — Départ pour l'Amérique. — Le Père André apprend les idiomes mexicains. — Son zèle pour la prédication. — Conversion des Chichimèques. — Vertus du Père André. — Mortifications. — Humilité. — Ses voyages à travers l'Amérique du Nord. — Ses écrits. — Il calme une révolte chez les Chichimèques. — Sainte mort du Père André.

Le Père André, qui fut l'un des apôtres les plus infatigables de la foi dans les Indes occidentales, naquit à Burgos, en Espagne. Après la mort de ses parents, qu'il perdit jeune encore, il habita pendant plusieurs années à Olmos, dans la maison de sa sœur qui était mariée à un

riche habitant de cette ville, et c'est de là que lui vient son nom.

André fit de très-fortes études ; il s'adonna en particulier au droit civil et au droit canon, et devint l'un des légistes les plus distingués de son temps. Mais à la haute position et à la fortune qui l'attendaient dans le monde, il préféra la modeste condition de frère mineur, et, à vingt et un ans, il entra au couvent de Valladolid. Dès lors il reporta sur la philosophie et la théologie l'ardeur qu'il avait autrefois dépensée à l'étude du droit, et mérita d'être choisi pour collaborateur du Père Jean de Zumarraga, nommé par l'empereur Charles-Quint inspecteur catholique et inquisiteur de la Biscaye.

Quelque temps après le Père Jean devenait évêque de Mexico, et s'adjoignait, en qualité de grand-vicaire, le Père André, qu'il avait déjà vu à l'œuvre et dont il attendait merveilles. Son espérance ne fut pas déçue. Arrivé aux Indes en 1528, le Père André commence par apprendre, avec une prodigieuse facilité, les différents idiomes des pays de Mexico, de Totonaca, de Tepuaca, de Vaxteca. Ainsi armé, il se met à l'œuvre. Il parcourt les provinces les plus éloignées de la Nouvelle-Espagne, nu-pieds, franchissant les fleuves à la nage, escaladant des sommets inconnus et vierges de pas humains, traversant des forêts immenses, sans souci des bêtes fauves qui les peuplaient, abordant, le crucifix à la main et des paroles de paix à la bouche, des tribus sauvages, souvent plus redoutables que les lions et les tigres eux-mêmes. Les temples des faux dieux s'écroulent, et à leur place s'élèvent des églises chrétiennes surmontées de la croix du salut ; les images de Jésus crucifié et de sa sainte Mère

remplacent les idoles de bois et de pierre ; des milliers de païens se convertissent et reçoivent le baptême, des barbares qui se nourrissaient de chair humaine deviennent plus doux que de timides agneaux.

C'est à lui que revient en grande partie l'honneur d'avoir donné aux Chichimèques, en même temps que la connaissance des mystères de la foi, les premiers éléments de la civilisation. Tribu sauvage et redoutée même des autres peuplades indiennes, toujours en lutte avec leurs voisins dont ils faisaient leurs esclaves quand ils ne les tuaient pas, les Chichimèques étaient les ennemis les plus redoutables des Espagnols, qui n'osaient pas s'aventurer dans leurs solitudes. Mais ce que ne tentèrent pas d'intrépides généraux à la tête de soldats aguerris, un religieux de Saint-François, sans autre arme que son crucifix, sans autre défense que sa foi, l'accomplit à lui seul ; il dompta tout un peuple de barbares.

Il est vrai qu'il y fallut des miracles. Un jour les Chichimèques essaient de mettre le feu à la hutte de chaume du bon Père, et leurs torches s'éteignent d'elles-mêmes ; une autre fois ils l'attachent à un arbre pour le tuer à coups de flèches, les cordes de leurs arcs refusent de se tendre, ou bien les traits se retournent contre ceux qui les ont lancés. Ces sauvages eux-mêmes ne pouvaient méconnaître la protection évidente dont Dieu couvrait son serviteur, et ils ne tardèrent pas à lui témoigner un profond respect. Ils l'eussent volontiers adoré à l'égal de Dieu lui-même ; mais le saint homme, lorsqu'ils s'agenouillaient devant lui, leur montrait le ciel et son crucifix : « Ce n'est pas moi », leur disait-il, « devant qui il « faut vous prosterner, c'est devant le Sauveur Jésus, le

« Fils unique du Dieu unique du ciel et de la terre, « qui est mort sur la croix pour racheter les péchés des « hommes ».

La plupart des Chichimèques se convertirent; ils venaient de quarante lieues à la ronde pour entendre ses enseignements et recevoir le baptême, et longtemps après ils parlaient encore avec reconnaissance du saint apôtre André au gouverneur espagnol, Alphonse Orits de Zuniga.

Le Père André ne s'occupa pas seulement de la conversion des Indiens, il s'intéressait aussi du salut des soldats espagnols, pour la plupart pillards et dépravés, et dont il ramena un grand nombre dans les sentiers de la vertu. Chose étrange et qu'on ne peut rappeler sans rougir, le bon religieux eut plus de mal à vaincre l'endurcissement des Européens que l'aveugle ignorance des Indiens. Il supportait d'ailleurs leurs rebuffades avec une angélique patience, et, les yeux fixés sur sa croix, il répétait: « Qu'ai-je besoin d'autre chose que de ce cru-« cifix? J'aspirerais au repos et à la paix dans ce monde, « quand mon Dieu n'a pas dédaigné de se faire homme « et de mourir pour moi? Et moi aussi, Seigneur, je « veux porter ma croix à votre exemple, je veux monter « comme vous sur le Calvaire, je veux comme vous expirer « dans les souffrances ».

Et, pour se mortifier davantage encore, il portait un manteau déchiré, marchait nu-pieds, se couvrait d'un cilice, se donnait la discipline, dormait à peine deux heures sur vingt-quatre, vivait de pain, d'eau et de racines.

Que dire de son extrême humilité? Plein de science

et de vertus, d'une prudence et d'une sagesse dignes de Salomon, on voulait le nommer provincial de la province de Mexico; il refusa. Il persista toute sa vie à rester simple frère mineur, et pour éviter le respect que lui témoignaient religieux et laïques dans les couvents et dans les villes, il allait se cacher au milieu de peuplades inconnues, et pratiquait dans l'ombre de sublimes vertus. C'est ainsi qu'il habita longtemps les montagnes du pays de Tucapan, où il convertit et baptisa un nombre infini d'idolâtres. Plus tard on le retrouva sur les côtes de Guasteca, à Panuco, à Tampico et dans la Floride.

Jamais de cesse, jamais de repos; quand il ne prêche pas, il étudie, il écrit des ouvrages remarquables par leur élévation en même temps que par leur lucidité, et de la plus grande utilité pour les Indiens convertis : *le Jugement dernier*, *les Saints Sacrements*, *les Péchés capitaux*, *l'Instruction chrétienne*, *des Sermons*, tous en mexicain, en latin et en espagnol, et aussi profitables aux Européens qu'aux indigènes de la Nouvelle-Espagne.

Cependant le Père André approchait du terme de sa route, et après tant de chemin parcouru, il ne songeait pas encore à prendre de repos. Il était occupé à enseigner les vérités de la foi à une peuplade lointaine, quand il apprit tout à coup que les Chichimèques, qu'il avait convertis, s'étaient révoltés contre leur roi et leur évêque, et que personne n'osait aller leur porter des paroles de paix et de conciliation. Aussitôt il se met en route, tout vieux et tout cassé qu'il était, et, animé du zèle de ses premières années, il vient une dernière fois au milieu de ce peuple qui l'avait tant aimé. Il arrive, et le calme se

tait comme par enchantement; les plus obstinés se soumettent et implorent leur pardon; la paix est rétablie, et cette fois pour toujours.

Le Père André demeura pendant quelques semaines au milieu de ses chers Chichimèques, puis sentant que sa mort approchait, il convoqua toutes les tribus dans une plaine immense, pour leur adresser un dernier discours. Il les conjura de rester fidèles à la religion catholique, qu'il leur avait enseignée, et leur fit ses adieux : « Je m'en vais pour mourir », leur dit-il, « vous ne me « reverrez plus » ; et il partit en effet pour ne plus revenir.

En arrivant à Tampico, ville espagnole, le bon Père André ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Ses souffrances ne furent pas de longue durée ; en peu de jours, le mal prit un caractère si alarmant que, sur l'avis des médecins, on donna au patient les derniers Sacrements. Le calme du mourant faisait couler les larmes des assistants : « Aimez-« vous les uns les autres », disait-il à ses frères, « prati-« quez les vertus que vous a léguées le saint patriarche « d'Assise, c'est-à-dire la pauvreté et l'humilité ». Puis il leur demanda pardon du scandale qu'il avait pu causer, leur donna sa bénédiction et leur laissa comme souvenir de son affection tout ce qu'il possédait sur la terre, son manteau de religieux, sa discipline, son rosaire et une petite médaille bénite par le pape. Il expira le 8 août 1551, en récitant les paroles du *Credo*, et alla recevoir au ciel la récompense qu'il avait méritée par trente-quatre années de travaux apostoliques à travers le Nouveau-Monde.

On dit que, à l'instant même où il rendit l'âme, ses mains et son visage, noircis par le soleil ardent des tropiques, prirent tout à coup l'éclatante blancheur de la neige. Un parfum d'ambre et de miel s'exhalait de son cadavre, et quand on l'ensevelit, on entendit retentir au plus haut des airs les cantiques des Anges célébrant la réception de sa belle âme dans le ciel.

Des guérisons miraculeuses s'accomplirent sur son tombeau, qui devint par la suite un lieu de pèlerinage.

(GONZAGUE et DAZA.)

LE PÈRE JEAN DE TEXEDA

1550. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

SOMMAIRE : Pourquoi le Père Jean quitta son pays. — Arrivée à Xérès et départ de cette ville. — Retour du Père Jean à Serrejon. — Sa vie dans la solitude. — Nouvel exil volontaire. — Il entre au couvent des Frères Mineurs de Barcelone. — Sa vie austère. — Son amitié avec saint François de Borgia, duc de Gandie. — Admiration des Pères Jésuites de Gandie pour le Père Jean. — Sa science théologique. — L'évêque de Carthagène lui confère la prêtrise. — Ses extases, ses prédictions. — Son amitié avec le Père André d'Oviédo. — Mort du Père Jean.

Ce bienheureux serviteur de Dieu naquit à Serrejon, en Espagne ; mais il n'y passa que sa jeunesse. Son père ayant été lâchement assassiné, ses frères résolurent de le venger en tuant de leurs propres mains le meurtrier et ses complices. Jean, effrayé à l'idée de verser le sang du prochain, même pour une cause aussi juste, les quitta après les avoir en vain suppliés de pardonner, et s'exila volontairement.

Il se dirigea vers l'Andalousie et entra au service d'un chevalier de Xérès, en qualité de maître d'hôtel ; une

querelle qu'il eut, bien malgré lui, et par suite de malentendu, avec un autre serviteur, le décida à partir presque aussitôt. Il s'en alla, vêtu d'un misérable habit, un grand crucifix sur l'épaule ; et ceux qui le voyaient passer le prenaient pour un fou ; mais Dieu, qui lit dans les cœurs et qui l'avait marqué de son sceau, lui avait donné la vraie sagesse, celle qui consiste à mépriser les vanités de ce monde et à ne faire cas que des choses du ciel.

Sur un ordre mystérieux qu'il avait reçu du Très-Haut, Jean retourna à Serrejon, et à l'endroit même où ses frères avaient tué le meurtrier de leur père, il se construisit une humble et petite cabane, à l'instar des anciens solitaires. Là, pendant deux années, il essaya par une vie de mortifications d'obtenir de Dieu le pardon du crime qu'il n'avait pu réussir à empêcher.

Cependant ce n'était pas encore assez pour Jean, il aspirait à plus de perfection ; ses amis venaient le troubler dans sa solitude, et on commençait à parler de lui en termes beaucoup trop élogieux pour sa modestie. C'est alors qu'il quitta de nouveau Serrejon, et se dirigea vers Barcelone, capitale de la Catalogne, à cent trente lieues de Serrejon. Quelques jours plus tard, il entrait, en qualité de frère lai, au couvent de cette ville. C'est lui-même qui avait choisi cette humble condition ; car il n'oublia jamais que ceux qui s'abaissent sont aussi les plus agréables au Seigneur. Mais plus il voulut vivre dans l'obscurité, plus le Très-Haut le mit en lumière ; l'éclat de ses vertus et de sa sainteté a illuminé l'Espagne, et l'estime des hommes, qu'il essayait d'éviter, l'a accompagné jusqu'à ses derniers jours. En lui se confirmait une fois

de plus la vérité de cette parole de l'Evangile : « Ceux « qui s'humilient seront élevés ».

Dès son entrée dans l'Ordre, il s'imposa un genre de vie qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter. Jamais il ne mangea que du pain trempé dans de l'eau, persuadé que ce n'est pas le corps qu'il faut songer à bien nourrir, mais l'âme. Son existence fut un jeûne continuel ; on a peine à comprendre comment il la prolongea aussi longtemps. Il dormait à peine deux heures par jour, et remplissait à la fois, au grand couvent de Sainte-Marie de Jésus, les fonctions de cuisinier, de jardinier et de veilleur de nuit. Il se reposait de ses fatigues en priant et en méditant, passait quelquefois huit heures de suite à genoux, et mérita de recevoir, en récompense de tant de vertus, des grâces toutes particulières.

Dieu lui accorda entre autres faveurs le don de seconde vue et de prophétie. C'est ainsi qu'il annonça à saint François de Borgia, alors vice-roi de Catalogne et marquis de Lombay, les hautes destinées auxquelles le Seigneur le destinait. Comme autrefois il avait annoncé à Ananias la conversion de saint Paul, et l'avait choisi pour être le directeur de ce grand apôtre, ainsi Dieu semble avoir élu le frère Jean de Texeda pour guider saint François de Borgia dans les voies de la vertu.

En effet, il se prirent bientôt l'un pour l'autre d'une amitié qui devait durer jusqu'à leur mort : « J'ai trouvé un « joyau », disait saint François, « plus précieux que toutes « les richesses de la terre, un élu du Seigneur », et il demanda aux supérieurs de l'Ordre l'autorisation de garder Jean dans son palais. Il l'obtint, mais craignant qu'un jour le caprice de quelque provincial ne lui

ravît son trésor, il supplia le pape de confirmer la décision du général franciscain. Plus tard, devenu par la mort de son père, duc de Gandie, il se retira dans ses domaines, toujours accompagné du bon frère, dont l'exemple et les préceptes ne contribuèrent pas peu à le faire avancer rapidement dans les sentiers du Seigneur.

Comme les Frères Mineurs ne possédaient encore à Gandie aucun couvent, on réserva à Jean une chambre spéciale dans le collége des Pères Jésuites (1). Il ne tarda pas à étonner les bons Pères par ses vertus extraordinaires et surtout par sa science profonde. Ils aimaient à s'entretenir avec lui et à s'éclairer sur les points les plus obscurs des mystères à la lumière de cet esprit qui avait puisé dans la contemplation et l'extase des connaissances merveilleuses. Le frère Jean parlait avec netteté et exposait clairement sa pensée. Dès le début, il entrait tout d'abord au cœur même de la question, en faisait ressortir les difficultés, et les tranchait ensuite l'une après l'autre, ne laissant subsister aucun doute, ne donnant place à aucune incertitude. Aussi le Père Antoine d'Araoz avait-il coutume de dire que les plus savants docteurs en théologie n'eussent été à côté de lui que de fort médiocres élèves.

Jean n'avait d'autre ambition que de rester toute sa vie frère lai ; mais Dieu en décida autrement. Un jour l'évêque de Carthagène, Etienne d'Almeida, venu au collége des Pères Jésuites pour voir le saint duc de Gandie, entendit le bon frère traiter avec son éloquence

(1) C'est dans la biographie de saint François de Borgia, publiée par les soins des Pères Jésuites, que nous puisons tous ces détails sur le frère Jean, dont la vie se passa presque uniquement aux côtés du duc de Gandie, en dehors des couvents de l'Ordre Séraphique.

ordinaire une question de théologie, et tout étonné de rencontrer une telle science chez un pauvre frère lai, il résolut d'élever Jean à la dignité de prêtre. Il s'agissait d'apprendre le latin ; Jean se mit à l'étude avec sa bonne volonté habituelle, mais arrivé au verbe *amo*, *amas*, j'aime, tu aimes, il lui fut impossible d'aller plus loin ; aussitôt qu'il prononçait ce mot il tombait en extase. Il fallut renoncer au latin : « Jean le lit, c'est assez », dit l'évêque, « il n'est pas besoin qu'il le comprenne ; car la « science qu'il puiserait dans les livres n'égalera jamais « celle que le Saint-Esprit a mise en lui », et il lui conféra la prêtrise.

C'est surtout par ses extases que le Père Jean est resté célèbre au couvent des Jésuites de Gandie. Il était presque continuellement ravi en contemplation. Dès qu'on entonnait le *Gloria Patri*, il perdait le sentiment des choses extérieures, et son âme, franchissant les espaces et les mondes, allait s'abîmer au pied du trône trois fois saint de la très-sainte Trinité. Au réfectoire, à la chapelle, dans sa cellule, au jardin, à toute heure du jour et de la nuit, on le trouvait en extase.

Il étonnait aussi les bons Pères par la connaissance qu'il avait d'événements qui se passaient au loin, et de secrets qu'on croyait bien cachés dans les profondeurs de la conscience. « Seigneur, Seigneur, il va périr si « vous n'avez pitié de lui », s'écriait-il un jour en plein réfectoire, « et s'il meurt le voilà condamné au feu « éternel ! » Et quelques minutes après il ajouta : « Merci, mon Dieu, il est sauvé ! » Les Pères Jésuites étonnés se regardaient sans comprendre, quand tout à coup ils virent entrer tout ruisselant d'eau l'un de leurs

novices, qui fut depuis le Père Jean de Montoya. Dans un accès de fièvre chaude le malheureux s'était précipité dans l'Ebre, et il y aurait infailliblement péri si le Père Jean de Texeda n'avait pas à la fois eu connaissance du danger qu'il courait, et obtenu de Dieu qu'il en sortît sain et sauf.

Les prophéties du Père Jean feraient à elles seules un gros volume : nous n'en rapporterons que quelques-unes. Il annonce à son neveu, le Père Raphaël de Texeda, alors encore enfant, qu'il entrera un jour dans la confrérie de Jésus, et qu'il s'y distinguera comme latiniste et comme helléniste. A sa sœur, qui allait chercher à Serrejon ses deux filles pour les amener au couvent des Clarisses de Gandie, il déclare que l'une d'elles seulement sera religieuse ; et la pauvre mère, en arrivant à Serrejon, trouve l'autre morte, etc., etc.

Le Père Jean s'était lié d'amitié avec le Père André d'Oviédo, recteur du collége des Pères Jésuites de Gandie, et ils s'entretenaient souvent ensemble, celui-ci rappelant le passé, celui-là parlant sans cesse de l'avenir : « Autrefois », disait le Père André, « j'étais plus heu-« reux, j'avais plus de temps à consacrer à mes chères « études ; maintenant ma charge de recteur m'en em-« pêche». — «Patience», reprenait le Père Jean, « encore « quelques jours et l'on vous rendra votre liberté ». Et en effet, quelques jours plus tard, on donnait un successeur au Père André. — Un autre jour le Père André voit tout à coup le Père Jean dans sa cellule : «Je vous salue, « mon frère», dit le visiteur ; « vous mourrez évêque ». — « Mais les statuts de notre compagnie ne nous per-« mettent pas d'accepter un diocèse ». — « Eh bien,

« mon Père, on les violera en votre faveur ; je vous le dis « en vérité, un jour viendra où vous porterez la crosse « et la mitre, mais à partir de ce moment, vous souffri- « rez pour l'amour de Dieu un long martyre ». En effet, l'événement justifia la prophétie : le Père André d'Oviédo fut envoyé en Abyssinie par une bulle du souverain Pontife et promu à la dignité d'évêque et de patriarche ; il termina dans les prisons de l'empereur abyssin Papejan une vie dont les dernières années avaient été fort éprouvées.

Enfin le Père Jean annonça sa propre mort. Comme il se rendait à Valladolid pour présider à l'inauguration du couvent des Clarisses de cette ville, il fit à sa sœur ses adieux en lui disant qu'elle ne le reverrait plus. En effet, il tomba malade en arrivant au collége des Jésuites de Madrid, et se fit transporter en toute hâte au couvent des Frères Mineurs, où il mourut quelques jours plus tard, le 8 août 1550.

On l'ensevelit avec pompe dans le caveau de la grande chapelle.

(Extrait de la *Vie de saint François de Borgia.*)

SŒUR BÉATRIX HERMOSILLE

DU TIERS ORDRE

1485. — Pape : Innocent VIII. — Roi d'Espagne : Ferdinand d'Aragon.

Sœur Béatrix est la fondatrice du couvent du Tiers Ordre de Valladolid, qu'elle plaça sous la protection de

sainte Elisabeth. Elle a succédé à sa tante Jeanne dans la dignité de supérieure, et a mérité par ses vertus angéliques d'être appelée la sainte abbesse. Sœur Béatrix mourut en 1485. Ses restes précieux, exhumés quarante ans après sa mort pour être placés dans un tombeau particulier, répandaient un parfum de myrrhe et d'encens et ont accompli un grand nombre de miracles.

(WADDING.)

LE FRÈRE ANTOINE-JEAN OLIVIER

1649. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Education chrétienne de frère Jean. — Il entre au service du seigneur de la Barthalasse. — Sa belle conduite et amitié que son maître lui témoigne. — Il se fait soldat. — Miraculeuse apparition. — Retour à Avignon. — Le frère Jean chez les Pères Jésuites. — Il prend l'habit des Frères Mineurs Observantins. — Débuts de la réforme des Récollets. — Part glorieuse qui en revient au frère Jean. — Ses mortifications. — Ses extases. — Apparition du Père Bartholomé de Saluces. — Visite du duc de Montmorency. — Renommée du frère Jean. — Amitié que lui témoignent les plus grands personnages du royaume et de l'Eglise. — Le frère Jean à Aix. — Guérisons. — Prophéties. — Dernière maladie. — Mort et funérailles.

Le frère Antoine-Jean Olivier est l'un des plus saints hommes qui aient honoré les débuts de la province française des Récollets, qu'on appelle province de Saint-Bernardin. Il naquit en 1572, à Raillane, village de la Provence, de parents pieux et craignant Dieu. Il fut élevé chrétiennement, et cette première éducation, semence précieuse tombée en bonne terre, porta un jour ses fruits.

Devenu grand, Jean-Antoine se rendit à Avignon et se fit page du seigneur de la Barthalasse. Il s'acquit tout de suite l'estime de son maître et l'amitié d'une autre

noble famille amie du seigneur de la Barthalasse, la famille de Fougasses. C'étaient ses vertus qui lui valaient cet honneur : une servante du château avait essayé de le séduire, et le pauvre enfant, effarouché comme une timide colombe, et craignant de succomber, avait fait comme Joseph; il s'était enfui et avait couru demander à son maître la permission de le quitter. Celui-ci, qui l'aimait comme son propre fils, fit mieux, il renvoya la servante. Plus tard, Jean s'étant engagé pour servir dans les troupes du roi contre les Huguenots, le seigneur de la Barthalasse suivit son exemple et transforma son château en une forteresse.

Mais Jean ne devait pas pratiquer longtemps le métier des armes : Dieu lui-même l'avertit miraculeusement qu'il l'avait choisi pour un plus noble. Une nuit qu'il montait la garde, il se vit tout à coup entouré d'un cercle de feu, au milieu duquel ses armes resplendissaient. En même temps il entendit une voix lui dire : « Laisse-là « le sabre et le mousquet, et retourne à Avignon ; tu n'es « pas né pour massacrer tes frères, mais pour leur venir « en aide et travailler à leur salut ». Le lendemain même il reprit le chemin d'Avignon.

Après quelques mois passés dans le château de son ancien maître, il comprit que la piété trouve difficilement à se satisfaire dans les maisons des grands, et à force d'instances il obtint d'entrer, en qualité de tailleur, au collége des Pères Jésuites d'Avignon. Il songeait depuis longtemps déjà à se faire religieux, et n'hésitait plus que sur le choix d'un Ordre, quand la sainte Vierge lui apparut et lui commanda au nom du Seigneur d'entrer au couvent des Pères Observantins : « Dieu », lui dit-elle,

« vous a élu pour travailler à une grande réforme ».

Jean obéit à la volonté du Très-Haut, et commença son noviciat. Au bout de l'année d'épreuve, il fut admis à prononcer ses vœux, et l'ardeur qu'il manifesta tout d'abord ne se démentit pas un seul instant jusqu'à la fin de sa vie. Il commença par demander à ses supérieurs l'autorisation de passer en Espagne et d'adopter le genre de vie des Frères Mineurs Déchaussés, dont la réforme faisait déjà en France une certaine sensation. On le trouva trop jeune, mais sur ses instances, on lui permit du moins d'essayer d'introduire dans la province de Saint-Bernardin la réforme des Frères Récollets.

On l'envoya tout d'abord, avec quelques autres religieux, au couvent d'Aubagne, pour y faire une première tentative ; cet essai ne réussit pas : Dieu, sans doute, voulait que l'exemple fût donné non par le plus humble, mais par le plus important couvent de la province. C'est Avignon qui eut l'honneur de posséder dans ses murs les premiers Frères Mineurs Récollets de France : le frère Antoine-Jean Olivier se trouvait naturellement du nombre des plus zélés, avec le frère Pierre Martin. Charles Conti, vice-légat d'Avignon, fut nommé commissaire pontifical de la réforme.

Un nouveau genre de vie commençait pour le jeune frère Jean, genre de vie pénible et rebutant, et dans lequel il allait avoir besoin d'énergie et de constance. Il se montra digne de la confiance qu'on lui avait témoignée, en donnant l'exemple des mortifications. Aussi le Père Fouques, custode de la nouvelle custodie, le prit-il pour compagnon, lors de la mission qu'il alla prêcher à Bollène. Ses supérieurs lui imposaient des austérités

effrayantes; ils l'humiliaient tous les jours de quelque façon nouvelle, sans jamais lui arracher une plainte ou un mouvement d'impatience. On lui faisait porter dans les processions les insignes des novices ; à table, on le plaçait au dernier rang ; on lui ordonnait de se coucher, et tous ses frères lui piétinaient sur le corps. Pour lui, toujours soumis, il n'était jamais plus heureux que lorsqu'on le maltraitait. On l'appelait religieux indigne ; il répondait : « Je sais que je suis le plus misérable des « hommes ». On le frappait sur la joue droite, il tendait la joue gauche : « Maudissez-moi », s'écriait-il, « crachez-« moi au visage et foulez-moi aux pieds ; jamais vous « ne me mortifierez autant que je désire être mortifié ».

Voilà pourquoi il se faisait de lui-même le serviteur de ses frères. A l'infirmerie, nul n'était plus empressé auprès des malades ; c'est lui qui lavait la vaisselle, qui raccommodait les habits, qui balayait le couvent. Jamais on ne le trouvait inoccupé : après le travail, la prière ; après la prière, le travail. Il fuyait l'oisiveté comme la mère de tous les vices. Quand il avait passé la nuit entière à genoux dans la chapelle, il consacrait à travailler toute la journée du lendemain.

Dieu récompensa ce saint homme comme il le méritait, en lui accordant le don précieux de l'extase. Le frère Antoine-Jean fut en effet souvent ravi en contemplation, en particulier pendant les nuits. Ces extases commençaient de diverses manières : tantôt on le voyait agité de mouvements convulsifs et paraissant éprouver quelque vive souffrance; ou bien encore il s'arrêtait tout à coup au milieu d'une prière en poussant un grand cri; quelquefois il se mettait à chanter les louanges du

Seigneur avec une voix qui retentissait comme le tonnerre. C'était un chant en même temps puissant et harmonieux, modulé, dit la chronique, comme un chant de rossignol, où l'on ne distinguait aucune parole, et qui se prolongeait quelquefois pendant des heures entières; on l'entendait à de très-grandes distances.

En général, quand le frère Jean se trouvait dans l'état d'extase, ses yeux versaient d'abondantes larmes, sa figure regardait le ciel, et il avait les bras en croix. Souvent il était si blême et si pâle, et en même temps si immobile, qu'on eût dit qu'il était mort. Le sentiment des choses extérieures lui manquait alors complètement; des médecins, chargés de l'examiner, lui appliquaient du feu sur les chairs, sans qu'un seul frisson fît voir qu'il souffrait; un jour le frère chirurgien lui donna un coup de lancette à la main: le sang coula avec abondance, mais Jean ne parut pas s'en apercevoir. Une autre fois, monsieur de la Valette, grand veneur du roi et ami de l'Ordre, lui plaça dans la bouche une chandelle allumée; la chandelle brûla, mais Jean n'en sentit aucune douleur.

En ce temps-là, l'on parlait fort de la sainteté du Père Bartholomé de Saluces, et Jean, qui désirait beaucoup le voir, lui écrivit pour le prévenir qu'il allait demander la permission de passer en Italie: « C'est inutile », répondit le Père Bartholomé, « c'est moi-même qui irai « vous faire visite; car je me propose d'habiter la grotte « de sainte Marie-Madeleine, ma bien-aimée patronne ». Malheureusement le bon Père ne put réaliser ce projet; mais il tint parole au frère Jean, et il vint souvent le visiter en esprit. On entendait souvent, pendant la nuit deux voix, celle du frère Jean et une autre dont on ne

connaissait pas le timbre, s'entretenir des choses du ciel et de la félicité des élus : c'était le Père Bartholomé qui faisait visite au bon frère Jean.

Le duc de Montmorency, curieux de voir si les bruits merveilleux qui couraient sur cet homme aimé de Dieu n'étaient pas dénués de fondement, se rendit une nuit au couvent, avec son oncle, le marquis de Portes et le marquis de Perant. Jean, qui n'aimait pas beaucoup le contact des mondains, et qui craignait surtout d'être vu en extase par eux, sortit de la chapelle aussitôt qu'il apprit leur arrivée, et alla se cacher dans l'un des coins les plus reculés du couvent. On eut bien de la peine pour le découvrir, et c'est le marquis de Perant qui l'aperçut le premier. Il passait dans un couloir, une torche à la main, regardant de tous côtés, quand tout à coup il entendit une voix qui criait : « Mon Dieu, mon Dieu ! » — « C'est Jean », dit au marquis le religieux qui l'accompagnait. On s'avança dans la direction d'où partait le cri, et l'on vit le saint homme debout, les bras étendus, les yeux remplis de larmes. Le marquis le contempla quelques instants, puis il porta sa torche au visage du saint religieux, sans que celui-ci parût se douter du danger qu'il courait d'être brûlé. Alors il appela le duc : « Venez, Monseigneur », lui dit-il, « vous allez voir des prodiges ». Le duc accourut et fut à son tour si étonné et si pénétré de respect, qu'il s'agenouilla et baisa les pieds du frère Jean. Depuis cette époque il l'eut toujours en grande estime ; chaque fois qu'il venait à Avignon, il ne manquait jamais de lui faire visite, et il porta, jusqu'à sa mort, un *Agnus-Dei* que lui avait donné le saint homme.

Cependant la renommée avait peu à peu répandu non-seulement dans la province, mais encore dans toute la France, le bruit des extases merveilleuses du frère Jean. Ce fut là l'un des plus grands tourments de sa vie. Il aimait par-dessus tout la solitude et le silence, et il cherchait, autant que possible, à se dérober aux regards; mais le respect et l'admiration qu'il fuyait vinrent à lui. Il avait beau dire : « Je ne suis qu'un misérable frère lai, « et je n'ai pas le droit de vous bénir ; vous vous « trompez, messeigneurs, en vous adressant à moi ; allez « voir nos bons frères », sa cellule était presque continuellement pleine de visiteurs.

Les princes de la cour, les prélats du royaume, des archevêques, des cardinaux, s'honoraient de son amitié. Les reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche le supplièrent deux fois de venir à Paris. Henri de Bourbon, prince de Condé, ne manquait jamais de passer plusieurs heures avec lui, chaque fois qu'il se trouvait à Avignon. Le cardinal de Richelieu, le plus grand personnage du royaume après le roi, le faisait asseoir à sa table au milieu d'une foule d'évêques et de seigneurs, et son frère, Alphonse du Plessis, cardinal et archevêque de Lyon, témoignait au saint homme la même respectueuse affection.

Louis de Valois, duc d'Angoulême et gouverneur de la Provence, et la princesse sa femme, obtinrent un jour du supérieur la permission d'emmener avec eux le bon frère à Aix. Leur entrée dans la ville fut un véritable triomphe. Manants et bourgeois, nobles et magistrats, prêtres séculiers et religieux de tous les Ordres, se portèrent en foule au-devant de lui, et il eut bien de la

peine à parvenir jusqu'au couvent. Quand il y fut entré, on prit la pieuse maison, pour ainsi dire, d'assaut. Pendant que les hommes escaladaient les murs du jardin, les femmes enfonçaient les portes et parcouraient toutes les cellules pour le découvrir. Puis on le saisit, on l'enleva; deux hommes robustes le prirent sur leurs épaules et le promenèrent ainsi dans les rues de la ville. Quand on lui permit de rentrer au couvent, il ne lui restait plus que quelques lambeaux de vêtements; la piété populaire avait pris le reste pour en faire des reliques.

Cet événement, qui prouve jusqu'à quel point les contemporains du frère Jean l'ont aimé et vénéré, causa la plus grande douleur au saint religieux. Il quitta Aix en toute hâte, et, de retour à Avignon, pendant quinze jours il ne cessa de pleurer, et supplia instamment ses supérieurs de ne plus l'envoyer ainsi hors du couvent.

On devine que le frère Jean reçut aussi de Dieu le don de guérir les malades: « Au nom de Jésus, levez-vous « et marchez », disait-il aux moribonds, et les agonisants revenaient à la vie. Ou bien encore il invoquait l'intervention de saint François et du bienheureux Salvator de Horta, comme lorsqu'il guérit le Père Placide Bodin, dont la gorge était si abîmée qu'il ne pouvait plus prendre de nourriture et qu'il était sur le point de mourir de faim.

Si on venait lui demander la santé du corps, on lui demandait aussi la santé de l'âme, c'est-à-dire des conseils sur la façon de régler sa vie, des avis toujours bons à suivre dans les circonstances difficiles, et comme il avait le don de seconde vue, on pouvait dire que l'Esprit-Saint parlait par sa bouche. Le jeune seigneur de Lagnes

ayant été fort maltraité par des meurtriers et mis en danger de mort, le comte d'Orsan, son père, accourut au couvent et implora les prières et les conseils de Jean : « Laissez aller les meurtriers », lui dit le saint religieux, « et faites dire neuf messes sur l'autel de la très-sainte « Vierge de Rochefort, et votre fils sera guéri ». Le comte obéit au bon frère, comme il eût obéit à Dieu lui-même, et quinze jours plus tard son fils était en effet hors de danger.

Le seigneur d'Orion et le prince de Valois purent aussi constater, plus d'une fois, la vérité des prophéties de frère Jean.

Cependant la mort du vénérable religieux approchait à grands pas. Son pauvre corps, épuisé par des mortifications incessantes, fatigué par des maladies, usé par l'âge, commençait à refuser son service à l'âme, demeurée forte et vigoureuse. Jean lutta le plus longtemps possible contre la violence du mal ; il eût voulu attendre la mort debout, en priant et en travaillant. Mais une dyssenterie, compliquée d'un engorgement des poumons, le contraignit de se mettre au lit. Il comprit que son exil allait cesser, et il annonça son trépas prochain, en disant aux médecins que leur science et leurs soins seraient inutiles. En effet, le mal faisait des progrès rapides, et il fallut administrer au bon Père les sacrements des mourants. Il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec sa ferveur habituelle, puis resta pendant quelque temps abîmé dans l'extase. Quand il revint à lui, il fit ses adieux aux religieux agenouillés autour de son lit : « Allons, mes « frères », leur dit-il, « encore une heure ! »

Presque aussitôt l'agonie commença, et une heure plus

tard le bon frère s'endormait dans le sein de Dieu, le 8 août 1649. Il était âgé de soixante-seize ans; il y avait cinquante ans qu'il faisait partie de l'Ordre.

Ses vêtements, ses chapelets, le lit sur lequel il était mort, son scapulaire, en un mot tout ce qui lui avait appartenu fut partagé entre plusieurs grands seigneurs qui se disputèrent ces trésors et les conservèrent pieusement. Aussitôt que la nouvelle de sa mort se fut répandue, une foule immense accourut au couvent, et l'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chapelle, et de l'entourer de soldats, pour que la piété indiscrète des fidèles ne le mît pas en lambeaux. Les religieux étaient occupés continuellement à faire toucher au corps des médailles, de petites croix, des chapelets, des rubans, que l'on distribuait ensuite au peuple.

Au dehors, la multitude se pressait aux portes, en demandant à grands cris à voir le saint. Des seigneurs des environs et des dames demeurèrent des journées entières à l'entrée du couvent, et furent obligés d'attendre la nuit pour y pénétrer. On fit venir des peintres célèbres qui reproduisirent les traits chéris du bon frère, et le prince de Condé tint à honneur de posséder le portrait de Jean dans ses propres appartements.

C'est seulement au bout de huit jours qu'on put songer à l'ensevelir. La cérémonie des funérailles eut lieu le matin, pour éviter un trop grand concours de peuple; Jean fut couché à côté du frère Pierre Martin, et sur le tombeau commun des deux saints religieux, on plaça la statue de Jésus crucifié, qu'ils avaient adoré avec tant de piété pendant leur vie.

(*Archives du couvent d'Avignon.*)

NEUVIÈME JOUR D'AOUT

LE B. JEAN DU MONT-ALVERNE

1312. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Enfance extraordinaire du bienheureux Jean. — A dix ans il devient chanoine régulier. — A treize ans il reçoit l'habit de l'Ordre. — Ses vertus religieuses. — Humilité. — Pauvreté. — Mortifications. — Jeûnes. — Veilles du saint frère. — Extases et contemplations. — Effets de la grâce sur son corps. — Connaissance merveilleuse des mystères de la religion. — Jean se livre avec succès à la prédication. — Caractère de son éloquence. — Miracles qu'il accomplit. — Don de prophétie et de seconde vue. — Dernière maladie et mort du bienheureux Jean.

Ce saint homme naquit en 1259, à Fermo, en Italie. On l'a surnommé Jean du Mont-Alverne, parce qu'il a passé une grande partie de sa vie sur cette montagne célèbre où notre Sauveur a renouvelé, en l'honneur du vénérable Père séraphique saint François, les douloureux mystères de sa passion.

Dès son enfance, le bienheureux Jean annonça ce qu'il serait un jour. Tout jeune encore, à l'exemple du saint évêque Nicolas, il ne faisait qu'un repas les lundi, mercredi et samedi de chaque semaine. A l'âge de sept ans, il fuyait déjà la compagnie des enfants de son âge, et s'en allait seul habiter des plateaux isolés et méditer sur les souffrances de Notre-Seigneur. Il sentait si vivement la grandeur du sacrifice de son Dieu, qu'il en versait, dit son biographe, des larmes de sang. Il se frappait à coups de discipline, et, en revenant à la maison, il ajoutait encore à ses souffrances en mettant sous ses vête-

ments des épines et des ronces. Se mortifier, se faire souffrir à l'exemple de Jésus, c'était là l'objet de ses constantes préoccupations. D'une pureté angélique, la seule pensée qu'on pût pécher contre la charité lui causait des souffrances incroyables.

Aussi, malgré sa grande jeunesse, reçut-il, à l'âge de dix ans, le titre et l'habit de chanoine régulier. A partir de cette époque, il porta toujours sur son corps nu une chaîne de fer. On dit même qu'il s'était astreint à se charger d'une lourde cuirasse d'acier; mais un religieux eut pitié de son pauvre corps si faible, et remplaça cette lourde armure par une autre plus légère. Il s'était proposé encore de ne vivre que de pain; mais plus tard, sur les prières de ses parents, et surtout lorsqu'il fut entré dans l'Ordre franciscain, pour ne pas se distinguer d'une façon aussi absolue des autres religieux, il consentit à prendre sa part de la nourriture commune, et il ne jeûna plus aussi complètement que les seuls vendredis.

Ses parents et les chanoines de la cathédrale, ne pouvant s'expliquer ces austérités si précoces et si excessives, s'imaginèrent, pendant quelque temps, que le pieux enfant était fou. Mais Dieu manifesta ses complaisances pour le bienheureux Jean par tant de prodiges, qu'il fallut bien se rendre à l'évidence et reconnaître que, loin d'être fou, il avait, au contraire, reçu en don spécial la suprême sagesse, celle qui consiste à mettre l'amour de Dieu au-dessus de toutes les choses humaines.

Pendant trois ans, Jean vécut ainsi au milieu des Chanoines réguliers. Durant tout ce temps, il correspondait en secret avec les frères mineurs les plus célèbres, et en

particulier avec le Père Jean de Muro, qui devint par la suite général de l'Ordre et cardinal de la sainte Eglise. Puis il entra en qualité de novice dans l'Ordre Séraphique.

Son noviciat ne fut guère qu'une formalité qu'on lui imposa pour ne pas se mettre en désaccord avec la règle.

Il eut pour directeur le Père Jacques de Falerne, un homme d'une grande science et d'une grande piété, qui lui donna pour la suite de sa vie les conseils les plus salutaires. Il écoutait ses leçons avec une attention soutenue, et suivait ses ordres avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est par déférence pour lui qu'il ne s'imposa pas plus de mortifications, de jeûnes ni de veilles que les autres novices.

Quand il eut prononcé ses vœux, saint Bonaventure, qui était alors général de l'Ordre, l'envoya au couvent du mont Alverne, persuadé que cette jeune plante allait grandir pour le ciel sur cette terre féconde qu'avait sanctifiée François d'Assise. Dans cette solitude, l'esprit détaché de toute préoccupation mondaine, ne voyant que le ciel, ne songeant qu'aux choses du ciel, il purifia son âme déjà si pure par la méditation des bienfaits de son Dieu et de l'ingratitude des hommes. Il cultivait en secret, dit son biographe, les belles fleurs de toutes les vertus, soutenu qu'il était par les visites fréquentes que lui faisaient les Anges et la bienheureuse Vierge Marie.

Il semble avoir possédé au plus haut degré toutes les vertus religieuses. Patient, humble, infatigable, il ne se rebutait devant aucun ouvrage manuel, si pénible ou si désagréable qu'il pût être. Il remplissait à la fois les fonctions de jardinier, de portier et de cuisinier,

servait à table les autres religieux, raccommodait leurs vêtements, nettoyait leurs cellules, s'occupait de l'entretien de la sacristie, chantait au chœur, et tout cela sans un murmure, sans une réclamation, toujours prêt à rendre service et paraissant trouver qu'il n'avait pas encore assez à faire. On ne le trouvait inactif que lorsqu'il tombait en extase, bonheur que Dieu lui accordait souvent.

Il était pauvre comme saint François lui-même. Un jour il apprit, dans une lecture faite au réfectoire, que le saint patriarche de l'Ordre regardait la pauvreté comme le fondement de toutes les autres vertus religieuses, et en particulier de l'humilité ; le lendemain même il se débarrassa de quelques menus objets qu'il possédait encore, et depuis lors il ne conserva plus qu'un mauvais habit tout usé, la corde dont il se ceignait les reins et le petit bréviaire qu'il récitait dans ses voyages.

On ne l'entendit jamais dire une parole désagréable de qui que ce soit. Un jour, on médisait sur le compte d'un homme peu estimable, mais qui jouissait dans le public d'une assez grande considération : « Félicitons-« le plutôt, mes frères », dit le bon religieux, « d'avoir des « talents et des vertus secrètes que nous ne savons pas « découvrir, mais que connaissent et qu'admirent ses « amis ». Et sur la fin de sa vie, il disait à un jeune religieux : « Mon fils, mettez-vous bien dans l'esprit que vous « n'êtes pas entré dans notre Ordre vénéré pour com-« mander aux autres, mais pour faire à Dieu l'abandon « absolu de toute volonté, pour lui rendre grâces « des faveurs dont il vous a comblé entre tous ; et plus « importante sera l'église que vous desservirez, plus

« grand et plus riche le couvent que vous habiterez, plus « grande aussi sera votre reconnaissance ».

Les mortifications que s'imposait le saint frère dépassent tout ce qu'on saurait imaginer. Il passa toute sa vie, pour ainsi dire, dans les souffrances de la faim et de la soif, à peine couvert par les froids les plus aigus, et ses austérités semblaient dépasser les forces humaines. Chaque année, il pratiquait six grand jeûnes, en l'honneur du Saint-Esprit, de l'Assomption de la très-sainte Vierge, des saints Anges, à l'Avent, à la Toussaint, le carême de saint François et de saint Benoît, et le grand carême de l'Eglise. Durant tout ce temps, tous les vendredis et toutes les vigiles de l'année, il ne mangeait qu'un peu de pain trempé d'eau ; quelquefois il y ajoutait des racines et des légumes crus.

Pour tout vêtement, il ne portait qu'une vieille robe de moine, usée jusqu'à la corde et percée de mille trous, le couvrant à peine et ne le protégeant nullement contre le froid toujours assez vif qui règne sur le mont Alverne. Il habitait, à quelque distance du couvent, une cellule qu'il s'était construite lui-même sur le flanc de la montagne, et dont le vent, la pluie, la neige ou le soleil lui disputaient continuellement la propriété. C'est là qu'il passait la nuit, ou plutôt la petite partie de la nuit qu'il consacrait au repos ; car il arrivait toujours le premiers aux matines, tout éloigné qu'il était de l'église du couvent. Il n'y manqua jamais, si âpre que fût la saison, si glissants et si dangereux les sentiers de chèvres qu'il était obligé de suivre. Dieu, d'ailleurs, le préserva toujours de tout péril. Et quelquefois les religieux le virent avec étonnement, les vêtements couverts d'une épaisse

couche de neige, chanter au chœur, sans s'apercevoir que de l'eau glacée lui coulait de toutes parts sur la poitrine et sur le dos, puis retourner ensuite, tout mouillé encore, à son ermitage.

Ces mortifications avaient affaibli les forces du bienheureux frère et fait de son corps, selon l'expression du chroniqueur, un cadavre vivant. Mais telle était l'indomptable vigueur de son âme et son incroyable énergie, qu'il supportait les fatigues mieux que ses compagnons plus vigoureux, et qu'il relevait leur courage abattu, lui qui paraissait pouvoir à peine se tenir debout. Il marchait nu-pieds, les yeux levés au ciel, afin, disait-il, de n'éviter à dessein aucune pierre ni aucune épine, afin aussi de songer toujours au Créateur, en contemplant sans cesse le plus beau de ses ouvrages. Il portait une ceinture de fer, si lourde et si rude que ses chairs s'en allaient en lambeaux et que, lorsqu'il la détacha sur l'ordre de ses supérieurs, il fallut couper les excroissances charnues qui s'étaient formées à l'entour. Il la remplaça par une corde et un cilice. Son lit se composait d'une simple planche ; une pierre lui servait d'oreiller. Quelquefois même il dormait debout, appuyé contre le mur de sa cellule. Durant trente ans on ne le vit jamais assis qu'au chœur, au réfectoire et au chapitre. Pour tout dire en un mot, il avait si bien soumis son corps à son âme, qu'il avait, dès cette vie, annihilé en lui la matière au profit de l'esprit.

Mais ce qui contribua surtout à l'affaiblir, ce sont ses veilles continuelles. Il y gagna une paralysie qui le força de prendre le lit, et qui pendant quelque temps le rendit incapable de tout travail. Alors on vit le bon frère

passer de longues heures au pied de l'autel, les yeux pleins de larmes, et demandant à Dieu pardon pour l'avoir trop bien servi, suppliant qu'il lui fût permis d'être encore utile à son prochain, promettant qu'à l'avenir il ne ferait plus de ses nuits une veille non interrompue. Le Seigneur lui répondit par l'entremise de saint François. Un jour que le bienheureux Jean était en prières, le vénérable fondateur de l'Ordre lui apparut tout à coup et lui ordonna, au nom du Dieu tout-puissant, de mettre un frein à ses austérités et de conserver plus de forces pour le service du Très-Haut et pour le service de son prochain ; puis il lui fit toucher les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté, et retourna dans les célestes royaumes, en laissant le bon frère tout pénétré de joie et de reconnaissance.

Ce n'est pas là la seule fois que le bienheureux Jean reçut des consolations directes ou des ordres du ciel; Dieu l'avait jugé digne des plus grandes faveurs, et dès cette vie le récompensait de ses mérites extraordinaires. C'est ainsi qu'on le trouvait presque toujours abîmé dans une profonde extase, soit qu'il fût seul, à genoux sur la terre humide de sa cellule, soit qu'il priât à la chapelle avec ses frères, soit enfin qu'il se trouvât au milieu même de mondains.

Deux Pères franciscains qui ont écrit sa biographie rapportent qu'il s'entretenait souvent avec Dieu, et que, debout devant sa cellule, ils l'entendaient prononcer des paroles mystérieuses. Quelquefois on le trouvait étendu dans sa cellule, sans mouvement, le pouls insensible, semblable à un mort. Dans ces moments de suprême jouissance, il était tellement étranger aux choses du

dehors et, pour ainsi dire, à son propre corps, qu'un jour on put lui mettre, sans qu'il s'en aperçût, des charbons ardents dans la main.

D'autres fois, l'action de la grâce était si puissante qu'elle produisait sur lui l'effet d'un coup de foudre. C'est ce qui lui arriva un jour pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, au moment où il prononçait les paroles de la consécration ; « *Hoc est*, Voici... etc. » ; il lui sembla tout à coup qu'il était transporté dans le céleste royaume, au milieu des Anges, et qu'il contemplait la splendeur de Dieu. En même temps ses forces l'abandonnèrent, les jambes lui manquèrent sous lui, et il serait tombé lourdement à terre, si le gardien, qui depuis quelques instants observait le changement de sa physionomie, n'était accouru pour le recevoir dans ses bras. Tous les assistants étaient remplis d'une sainte terreur. Il fallut le transporter à la sacristie, plus mort que vif ; et il y demeura la journée entière et toute la nuit suivante sans reprendre ses sens. C'est seulement le lendemain matin, que, sur un ordre formel de son directeur, il s'éveilla de ce sommeil où il avait puisé comme un avant-goût des jouissances célestes.

Telle fut durant de longues années l'existence du bienheureux Jean du Mont-Alverne. Toujours plein des choses du ciel, on peut dire qu'il a vécu, même sous son enveloppe mortelle, bien plus au milieu des Anges qu'au milieu des hommes, mêlé aux chœurs des Séraphins, et prenant sa part des éternels concerts. Par là, il acquit des divins mystères de la religion catholique une connaissance vraiment extraordinaire. Quand on a les saints et Dieu lui-même pour maîtres, quelle science ne peut-on pas

acquérir ! Les saints apôtres Pierre et Paul, l'archange saint Michel, saint Joseph et la Vierge Marie, enfin Notre-Seigneur Jésus, tels furent, s'il est permis de parler ainsi, les compagnons de route du bienheureux Jean dans son voyage sur cette terre d'exil. Ils ne l'abandonnèrent pas un instant, le soutinrent dans ses faiblesses, le consolèrent dans ses afflictions, lui donnèrent enfin cette force d'âme si surprenante, qui fit d'un corps débile et exténué l'instrument souple et docile de ses volontés.

Ce n'est pas à dire que Jean n'ait pas eu, comme les plus grands saints, ses moments de tentation et de découragement. Qui peut se flatter d'une pareille perfection ? et n'est-ce pas au contraire en les éprouvant plus que les autres, que Dieu marque en quelque sorte de son sceau ceux qu'il a choisis entre tous pour en faire ses élus ? Le saint frère ne fut pas privé de ces peines, qu'il regardait d'ailleurs comme un bonheur. Mais aussi jamais son désespoir ne fut de longue durée. Quand il se sentait faiblir, il se retrempait dans la prière, et il y retrouvait aussitôt la force et la confiance. Le Sauveur, d'ailleurs, prenait soin lui-même de le consoler et de le soutenir.

Dans la seconde partie de sa vie, Jean se livra à la prédication. Pénétré qu'il était de la connaissance des divins mystères, cette tâche lui fut facile. Il parcourut les villes et les villages qui avoisinent le mont Alverne, convertissant les hérétiques, ramenant les pécheurs au giron de la sainte Eglise, raffermissant les convictions ébranlées. Sa parole était simple, sans pompe, sans prétention, mais d'une netteté et d'une précision admirables. Il portait la lumière dans tous les sujets qu'il traitait, si obscurs qu'il parussent tout d'abord.

Aussi l'écoutait-on avec une respectueuse attention, et les théologiens les plus célèbres venaient apprendre auprès de lui à pénétrer le sens des saintes Ecritures et à les commenter. Plus d'une fois il put voir dans son auditoire des prélats, des évêques et des cardinaux. Quand l'empereur Henri VII vint à Rome, en 1312, recevoir la couronne des mains du souverain Pontife, il ne voulut pas quitter l'Italie sans avoir visité la sainte montagne et le pieux ermite qui l'habitait ; et le chroniqueur prétend qu'il demeura plusieurs jours en compagnie du bienheureux frère, charmé qu'il était de s'entretenir avec lui de l'état de son âme.

Jean prêcha la parole de Dieu dans la plupart des villes de l'Italie du nord et du centre, à Florence, à Pise, à Sienne, dans toute la Toscane et l'Ombrie. Les dimanches du Carême et les jours de grandes fêtes, il prononçait deux sermons, soit dans la même église, soit dans deux églises différentes. Il les préparait dans le silence et le recueillement, sans livres et sans papier, et comme ses supérieurs lui disaient qu'il pourrait bien une fois se trouver court : « Quand je monte en chaire », leur répondit-il, « à l'exemple de notre saint Père François, je me persuade que ce n'est pas moi, misérable, « qui vais enseigner les divines vérités, mais Dieu lui-« même qui parlera par ma bouche ; croyez-vous donc, « mes frères, que les mots lui doivent jamais faire « défaut ? »

Des miracles signalaient ses prédications. Un jour qu'il avait prononcé, à Sienne, un de ses plus beaux sermons, redoutant l'enthousiasme de la foule, il essaya de s'y soustraire en allant se cacher dans le modeste couvent de

Columbario ; mais une colonne de flamme descendit du ciel au-dessus de sa tête, et l'accompagna jusqu'à la cellule qu'il s'était choisie. Le lendemain, les habitants de Sienne, témoins du prodige, vinrent en foule lui rendre visite et vénérer en lui la toute-puissance de Dieu.

Jean reçut aussi du ciel le don de prophétie et de guérison. Il lisait dans les âmes comme dans un livre ouvert et découvrait aux pécheurs les fautes qu'ils oubliaient ou omettaient d'avouer au tribunal de la pénitence. Il chassait les démons, qui, sentant qu'ils avaient en lui le plus redoutable des ennemis, s'acharnèrent sans succès contre son pauvre corps et ne négligèrent jamais l'occasion de le tourmenter. Enfin il connut d'avance et annonça à ses frères l'heure de sa mort.

Au moment où le Seigneur lui fit cette dernière et suprême révélation, il était en prières dans le couvent de Cortone, petite ville qu'il traversait pour se rendre à Assise. Il vint en toute hâte sur sa montagne d'Alverne, où il avait été comblé de tant de grâces ; et comme ses frères lui demandaient la raison de ce retour précipité, il leur répondit ces mots : « Je ne suis encore demeuré « que peu de temps au milieu de vous, et je veux passer « avec vous les quelques moments qui me restent en- « core ». On était alors aux premiers jours du mois d'août. Le 5, après avoir célébré le sacrifice de la messe, il se sentit tout à coup pris de violentes douleurs, et après avoir dit adieu aux religieux, il s'en fut se préparer à la mort dans sa cellule solitaire. Quelques frères l'y suivirent et le trouvèrent couché sur son crucifix, les deux bras étendus, et chantant les sacrés cantiques.

On le pria de se laisser transporter à l'infirmerie, il y consentit : « J'ai offert mon âme à Dieu », dit-il, « je « vous abandonne mon corps ; faites-en ce que vous « voudrez ».

Cependant le mal allait toujours empirant. Le jour de la fête de saint Laurent, il se traîna mourant à la chapelle, et pria longtemps. Tout le temps que dura la sainte messe, il fut ravi en extase. Puis, revenu à lui, il demanda les derniers Sacrements. On les lui administra au lit. Autour de lui les religieux lisaient les psaumes de la pénitence et contemplaient avec étonnement la sérénité de sa figure. Jean leur fit ses dernières recommandations, et paraphrasa avec son éloquence accoutumée ces paroles du Sauveur : *Ego sum via, veritas et vita*, « Je « suis la voie, la vérité et la vie ».

Quand il s'arrêta, les religieux, à sa demande, récitèrent à haute voix les prières des agonisants. Le saint homme les accompagna jusqu'au dernier moment, et les accents suprêmes de sa voix furent ainsi consacrés à chanter les louanges de Diéu. Enfin, le neuvième jour du mois d'août 1312, il s'éteignit dans la paix du Seigneur. Il était âgé de soixante-trois ans, et faisait partie de l'Ordre de Saint-François depuis cinquante.

Une grande foule de peuple accourut à ses funérailles qui furent célébrées avec pompe et signalées par des miracles. Pendant trois jours le corps, exposé à la vénération du peuple, répandit une odeur de myrrhe et d'ambroisie ; et au moment où on le descendit dans le caveau commun, un Ange apparut à un frère mineur qui avait été l'un des plus grands amis du frère Jean, et il lui annonça au nom du Seigneur que l'âme du saint religieux était

entrée au paradis sans s'arrêter un instant dans les flammes purificatrices du purgatoire.

Des miracles s'accomplirent par l'intercession du bienheureux ; aussi voulut-on l'honorer d'une façon toute particulière, et quelques années après sa mort, on exhuma ses précieux restes pour leur donner une sépulture plus digne de ses mérites. Le corps, enfermé dans une châsse précieuse, fut placé dans la sacristie du couvent ; la tête, détachée du tronc, fut conservée à Florence dans l'église de la Sainte-Croix, qui appartenait aux Pères Conventuels.

Enfin, en 1518, on éleva une chapelle à l'endroit de la montagne où avait été sa cellule.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX FRÈRE CLÉMENT

Le bienheureux frère Clément naquit en Toscane, à l'heureuse époque où saint François étonnait et convertissait le monde par l'exemple de ses vertus singulières. Il ne tarda pas à s'attacher aux pas du vénérable patriarche, et il fut l'un des premiers qui reçurent l'habit de l'Ordre.

En 1216, le glorieux Père l'envoya en Espagne avec les bienheureux Bernard de Quintavalle, Gauthier, Zacharie de Rome, et quelques autres illustres personnages, pour y établir l'Ordre Séraphique. Ses efforts furent couronnés de succès. Son humilité, sa pauvreté, son ardente piété, lui concilièrent presque tout de suite l'estime et l'affec-

tion des populations ibériques, au milieu desquelles il passa un certain nombre d'années.

Sur la fin de sa vie, il revint en Italie et mourut en grande odeur de sainteté au couvent du mont Alverne.

C'est encore au couvent du mont Alverne que reposent les restes du frère *Guillaume de Radicofano.* Il fut célèbre par sa piété, sa constance dans la prière et sa confiance en Dieu. Plusieurs fois ses frères virent sa tête entourée d'une céleste auréole.

(WADDING.)

LE B. FRÈRE BERNARD DE MANDELA

1491. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VII.

Ce saint homme naquit à Milan, de l'illustre famille des Mandela. Il reçut l'habit de l'Ordre dans sa ville natale, après avoir fait aux pauvres l'abandon de ses biens, et il vécut quelque temps au sein des privations, dans le cloître des Saints-Anges. Puis il vint s'enfermer au couvent du mont Alverne, où il fut le compagnon et l'ami du bienheureux Marianus de Lugo.

Frère Bernard parvint à la plus extrême vieillesse, s'il est vrai qu'il habita pendant quatre-vingt-trois ans le couvent de la montagne. Il y mourut en 1491, assisté, paraît-il, à ses derniers moments, de la bienheureuse Vierge Marie et de saint François, qui portèrent sur leurs ailes sa belle âme aux pieds du Très-Haut.

(WADDING.)

LE PÈRE LAURENT DE FERMO

1481. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux Père Laurent de Fermo, d'autres disent de Fabriano, fut pendant quarante ans l'un des plus saints habitants du couvent de l'Alverne. Ses austérités surtout l'ont rendu célèbre. Il marchait toujours nu-tête et nu-pieds, été comme hiver, par les ardeurs du soleil ou les rigueurs du froid. Il jeûnait presque perpétuellement, dormait peu et passait tout son temps dans la prière et la contemplation. Quand ses frères arrivaient à la chapelle pour les matines, il y avait déjà des heures qu'il était agenouillé au pied de la croix. Il était si petit qu'on lui avait donné le surnom de Zachée, et, qu'on avait été obligé de lui faire une chasuble et un surplis spéciaux pour dire sa messe.

Il mourut saintement, en 1481, dans la cent onzième année de son âge ; il y avait quatre-vingt-onze ans qu'il avait prononcé ses vœux.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX PÈRE ALGOT

1345. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Heureuse nature du bienheureux Père Algot. — Ses études à l'Université de Paris. — Il entre dans l'Ordre des Frères Mineurs. — Ses vertus extraordinaires et son éloquence. — Ses maladies. — Vision de sainte Brigitte, le concernant. — Sa mort.

Le bienheureux Père Algot naquit dans la province de Gothie, en Suède. Dieu, dit son biographe, le façonna d'un limon fécond en vertus, et comme le roi Salomon, il put dire qu'il avait reçu du Créateur une belle âme. La grande science qu'il acquit à force de travaux et d'études ajouta encore à l'éclat de ses brillantes qualités naturelles.

Ses parents, nobles et riches, l'envoyèrent à Paris compléter son éducation à l'Université de cette ville, qui passait alors pour la première du monde : il s'y distingua rapidement et ne tarda pas à obtenir le grade de docteur en théologie. Au milieu des écueils de la vie mondaine, il sut conserver intact le précieux trésor de ses vertus, et le spectacle des fautes et des péchés de son prochain ne fit que redoubler sa piété.

Revenu dans sa patrie, il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs. Dans cette condition, il se mit avec une ardeur sans pareille à développer ses vertus, et s'efforça, par tous les moyens en son pouvoir, d'atteindre aux limites de l'humaine perfection. Son humilité, son amour de la sainte pauvreté, son obéissance, dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. Ses

sermons, éloquents et pleins de flammes, inspiraient aux autres l'amour de Dieu dont il était lui-même animé. L'Esprit-Saint semblait descendre sur lui, comme autrefois sur les Apôtres, et lui donner la grâce de convertir et de convaincre.

Sur la fin de sa vie, et notamment lorsqu'il fut nommé gardien du couvent de Scaris, il fut sujet à de longues et douloureuses maladies, conséquence nécessaire de ses fatigues et de ses mortifications. Dans les trois années qui précédèrent sa mort, il souffrit de la gravelle, affection chronique et aiguë qui ne disparaît d'ordinaire qu'avec la vie. Il supporta tout sans se plaindre et presque avec joie, persuadé que Dieu n'éprouve que ses bien-aimés.

En ce temps-là vivait, à Scaris, sainte Brigitte qui avait pour le bienheureux Père Algot autant d'affection que d'estime. Un jour qu'elle priait avec sa ferveur accoutumée, et qu'elle demandait au Seigneur de prolonger la vie du vénérable religieux, elle entendit une voix qui lui disait : « Cet homme est un astre resplendisant; je « ne veux pas qu'il souffre plus longtemps, ni qu'il lutte « encore des années le rude combat de la vie ; il est « juste qu'il reçoive, dès maintenant, la récompense dont « il est digne. Dites-lui que je vais bientôt le délivrer des « liens du corps, et que son âme va entrer dans l'éter- « nel royaume ».

Le bienheureux Algot mourut en effet quelque temps après cette vision de sainte Brigitte.

(WADDING.)

LE B. FRÈRE ANDRÉ GROSSETTI

1501. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Frère André, qui appartenait par son origine à l'illustre famille des Grossetti, naquit à Florence et fit ses premières armes dans la carrière religieuse sous la direction du bienheureux Thomas de Florence.

Ses débuts dans l'Ordre furent pénibles et difficiles. Le démon, qui cherche toujours une âme à qui tendre des piéges, essaya de lui inspirer du dégoût pour la vie austère et régulière du couvent, et de le ramener dans le monde, où sa malignité s'exerce plus facilement et avec plus de sûreté. Mais Dieu déjoua les projets de l'esprit du mal et rendit au pauvre religieux, par une vision, la confiance qu'il avait perdue.

Dans la suite, grâce aux conseils du bienheureux Thomas, son directeur, André devint, dit son biographe, un miroir de perfection religieuse, surtout d'obéissance passive et absolue. Dieu le récompensa de ses vertus, conquises au prix d'efforts prolongés, par des grâces toutes particulières. C'est ainsi que ses frères le virent à plusieurs reprises soulevé de terre, les bras étendus vers le ciel, où il semblait prêt à s'envoler, la figure respirant une indicible félicité. Il eut aussi le bonheur singulier de contempler face à face la bienheureuse Vierge Mère.

André mourut en grand renom de sainteté au couvent de Nave, en Toscane, le 9 août 1501. Son tombeau fut

longtemps l'objet de la vénération des habitants du pays.

(Wadding.)

LE PÈRE TORIBIUS MOTOLINIA

1562. — Pape : Pie IV. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Arrivée du Père Toribius aux Indes occidentales. — Il prend le nom de Motolinia. — Ses vertus. — Il apprend le mexicain et prêche dans cette langue. — Ses travaux apostoliques dans le Guatemala et le Nicaragua. — Sa mort au couvent de Mexico. — Ses ouvrages.

Le Père Toribius naquit à Bénévent, en Espagne. Après avoir passé quelques années au milieu des Pères Observantins de la province de Saint-Jacques, il entra, par amour pour la sainte pauvreté et de la mortification, dans un couvent des Frères Mineurs de la province de Saint-Gabriel. Là, le bienheureux Toribius acquit à bon droit une telle réputation de vertu, qu'il obtint la permission d'accompagner aux Indes occidentales, en 1524, le bienheureux Martin de Valence et ses dix compagnons d'apostolat.

Grande fut la stupéfaction des habitants du Nouveau-Monde quand ils virent arriver au milieu d'eux ces douze vénérables missionnaires, si différents des Européens qu'ils connaissaient, nu-pieds, tête découverte, vêtus de misérables robes, l'air à la fois vénérable et bienveillant. Le Père Toribius les entendait souvent répéter à son approche, d'une voix dolente et plaintive : « Motolinia, « Motolinia », et ce mot, qu'il ne comprenait pas, excitait sa curiosité. Enfin un soldat espagnol lui expliqua

que, dans la langue du pays, Motolinia voulait dire : pauvre homme : « Je veux porter ce nom-là », s'écria le Père Toribius ; « il apprendra aux Indiens que nous ne « sommes pas venus vers eux pour prendre leurs richesses « et leurs terres, mais pour nous occuper du salut de « leurs âmes » ; et depuis ce jour il se fit appeler le Père Toribius Motolinia ; les Indiens le nommaient simplement Motolinia.

C'était un homme d'une grande science et d'une égale sainteté, théologien sérieux, en même temps que penseur et contemplateur. Il possédait toutes les vertus religieuses. Il professait pour la chasteté chrétienne en particulier un culte si profond, qu'il adressa un jour une sévère réprimande à un jeune frère qui avait baisé la joue d'une petite fille à peine âgée de trois ou quatre ans.

Comme il avait l'intelligence rapide et sûre, il apprit en peu de temps la langue mexicaine, et se sentit ainsi capable d'expliquer aux Indiens, dans leur propre idiome, les vérités essentielles de la foi catholique. Animé d'ailleurs d'un zèle infatigable pour le salut des âmes, il fit souvent plusieurs lieues, pour aller donner à des nouveau-nés le saint sacrement de baptême. Il parcourut à pieds, avec le Père Louis de Villalpando, le Père Martin de Léon et quelques autres courageux missionnaires, d'immenses étendues de territoire, renversant les autels des faux dieux, élevant des temples à Jésus-Christ, et il catéchisa presque tout le pays de Guatémala. Là, la tâche lui fut assez facile. Mais dans les provinces du Nouveau-Léon et de Nicaragua, il rencontra plus de difficultés. Les indigènes se refusaient absolument à

entendre les missionnaires, et renversaient les croix et les autels à mesure qu'ils s'élevaient. Ce qui contribua à augmenter encore leur résistance, ce fut l'arrivée d'un chef de parti espagnol avec une bande de soldats pillards, qui dévasta la plus grande partie du pays. Un miracle fort heureusement vint en aide aux courageux missionnaires.

Il y eut, une certaine année dont on ignore la date précise, une sécheresse extraordinaire, qui menaçait de faire périr les moissons sur pied. Inspiré par la grâce, le bienheureux Toribius se rendit en procession du couvent de Tetzcuco, dont il était gardien, à l'église de la Sainte-Croix, située à une lieue de là. Le long de la route, on chanta des cantiques et on invoqua la divine Providence. Le pieux cortége était à peine rentré au couvent, qu'il tomba du ciel une pluie abondante et bienfaisante ; les récoltes étaient sauvées, et les Indiens reconnurent le Dieu qui avait eu pitié d'eux.

D'autres prodiges, qu'il serait trop long de raconter, concilièrent au saint religieux l'affection et le respect des Indiens. Il parcourut durant quarante ans leurs villes et leurs villages, toujours prêchant et convertissant, et il eut le bonheur d'en baptiser plus de quatre cent mille.

Quand l'âge et les infirmités l'eurent contraint de renoncer à ses travaux apostoliques, il se retira au couvent de Mexico, où sa dernière maladie vint le saisir. Quelques jours avant sa mort, il voulut encore une fois offrir le saint sacrifice de la messe ; on essaya de l'en détourner à cause de son extrême faiblesse ; mais il puisa dans l'énergie de son âme assez de force pour goûter une der-

nière fois ce suprême bonheur. Le 9 août, vers midi, il reçut l'Extrême-Onction, et annonça à ses frères qu'il allait ce jour-là même les quitter pour l'éternel royaume. Le soir, après les complies, il pria les religieux de se réunir auprès de lui et de réciter avec lui les prières des agonisants ; puis cet ouvrier infatigable alla recevoir au ciel la récompense qu'il avait méritée par tant et de si périlleux travaux (9 août 1562).

Des douze apôtres qui étaient venus à la suite du bienheureux Martin de Valence, c'est lui qui mourut le dernier, et qui eut ainsi la joie de voir plus longtemps la foi du Christ se développer dans ces régions lointaines. Ses funérailles furent célébrées en grande pompe, au milieu d'un immense concours de peuple ; on l'ensevelit le jour de la fête de saint Laurent, et l'on chanta sur sa tombe entr'ouverte ces mots de l'introït du jour : *Confessio et pulchritudo in conspectu ejus*, paroles qui s'appliquaient parfaitement au vénérable religieux dont toute la vie avait été consacrée à la propagation de la foi. Toribius avait rempli les fonctions de sixième provincial de la province du Saint-Evangile. On a de lui un catéchisme ou abrégé de la religion catholique en langue mexicaine, les biographies des douze premiers frères mineurs qui pénétrèrent dans les Indes occidentales, enfin divers opuscules et brochures pieuses, écrits à la fois pour les Espagnols et les Indiens, et qui contribuèrent beaucoup à l'extension de la religion dans ces parages.

(Gonzague et Daza.)

LE PÈRE MICHEL DE GARROVILLAS

Le Père Michel était né à Garrovillas, en Espagne. Il reçut l'habit de l'Ordre des mains du bienheureux Père Jean de la Guadalupe, et entra tout d'abord dans la province de Saint-Gabriel.

En 1531, il s'embarqua pour les Indes occidentales, et quoiqu'il n'ait pu jamais apprendre à parler la langue mexicaine, il provoqua un grand nombre de conversions par l'exemple de ses vertus. Il marchait toujours nu-pieds et revêtu d'une misérable robe usée et déchirée, vivait de pain et de légumes, à quoi il ajoutait un peu de mauvaise soupe, et ne se résigna à manger de la viande et à boire un peu de vin qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur un ordre formel de ses supérieurs.

Il mourut au couvent de Tetzcuco, et par ses dernières paroles il essaya de prouver que les jeûnes et les austérités prolongent la vie au lieu de l'abréger, son exemple en est presque la preuve ; il avait dépassé la centaine et conservait encore l'usage de toutes ses facultés.

(Daza et Gonzague.)

DIXIÈME JOUR D'AOUT

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE DE PORTUGAL

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de Portugal : Jean II.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine illustre du bienheureux Amédée. — Son mariage. — Sa campagne contre les Maures. — Il renonce au monde pour entrer dans l'Ordre de Saint-Jérôme. — Ses voyages à Grenade et en Afrique. — Retour au couvent de Guadalupe. — Apparition de saint François. — Amédée entreprend le pèlerinage d'Assise. — Incidents de route. — Les voleurs. — Le saint ermite. — Passage à Gênes et guérison miraculeuse. — Amédée est repoussé par le général de l'Ordre et les supérieurs d'Assise. — Sa patience. — Prodiges. — Il reçoit l'habit de frère lai.

Le bienheureux Amédée descend d'une des plus illustres familles du Portugal. Son père avait nom don Amédée-Rodrigue Gomez y Silva, et sa mère, Isabelle Ménésès, était fille de don Pedro Ménésès, comte de Viana, duc de Ceuta, et fondateur de la branche des Villaréal. Son frère, Didace de Silva, était comte de Portalègre, et sa sœur, la bienheureuse Béatrix de Silva, fonda l'Ordre des Religieuses de la Conception.

Il reçut au baptême le nom d'Amédée, sur l'avis d'un personnage fantastique qui disparut aussitôt et qu'on ne retrouva plus. Ses premières années furent pénibles et douloureuses. Jusqu'à l'âge de neuf ans, il resta presque constamment malade, et d'une débilité extrême. Devenu grand, il fut recherché en mariage, à cause de ses ver-

tus, par les parents de plusieurs jeunes filles nobles et riches ; il épousa l'une d'elles par obéissance, mais il refusa toujours d'habiter la demeure conjugale, par esprit de chasteté, et parce qu'il avait fait vœu d'offrir à Dieu la fleur de sa virginité.

A vingt ans, il prit part à une croisade contre les Maures, sous le commandement de Jean II, roi de Castille, et, blessé au bras dans une bataille, il renonça au métier des armes. Après sa guérison, il quitta tout à coup le monde, son épouse, la cour et le roi de Portugal qui l'aimait beaucoup, pour entrer, en qualité de religieux, dans l'illustre couvent de Guadalupe.

C'est ainsi que, dans la fleur de l'âge et la force de la santé, le bienheureux Amédée échangea ses somptueux vêtements contre la robe et le cilice, tous les plaisirs d'une vie facile contre les austérités de la règle de Saint-François, les fêtes d'une cour royale contre la solitude et le silence. Comme il se rendait au couvent de Guadalupe, il se vit tout à coup entouré par trois meurtriers qui se préparaient à lui donner la mort, quand tout à coup surgit un brillant cavalier, l'épée au poing, qui mit en fuite les assassins. Puis il dit au pieux jeune homme : « Je sais que vous voyagez pour le perfectionnement de « votre âme ; allez, mon fils, Dieu vous accompagne ». A ces mots, il disparut.

Amédée acheva sa route sans nouvelle aventure, et parvint enfin au but si ardemment désiré, il reçut l'habit de l'Ordre de Saint-Jérôme.

De Guadalupe, où il resta dix ans, il se rendit à Grenade, qui était encore sous la domination des Maures. Arrêté comme chrétien et confesseur, il fut condamné à

être fustigé d'abord, puis à avoir la tête tranchée. Mais quand on le dépouilla de ses vêtements pour exécuter la sentence, on s'aperçut qu'il portait un cilice et une chaîne de fer autour des reins, et cette vue inspira aux bourreaux tant d'étonnement et d'admiration, qu'ils l'épargnèrent.

Le bienheureux Amédée passa alors en Afrique, dans l'espérance qu'il y rencontrerait la palme du martyre, qui venait de lui échapper à Grenade. Le navire qu'il montait fut assailli par une violente tempête, et il eût infailliblement péri, si Dieu, sur la demande de son pieux serviteur, n'eût calmé le courroux des flots.

Le bienheureux Amédée ne trouva pas, d'ailleurs, sur la terre d'Afrique plus qu'à Grenade, le martyre qu'il ambitionnait et, comprenant que ses désirs n'étaient pas agréables à Dieu, puisqu'il ne lui plaisait pas de les accomplir, il revint en Espagne et rentra au couvent de Guadalupe.

Ses supérieurs, pour favoriser ses dispositions à la prière et à la contemplation, le nommèrent aide-marguillier, fonction peu fatigante, qui lui laissait beaucoup de temps et qui, d'ailleurs, s'exerçait à la chapelle. Dans cette condition, Dieu l'honora par beaucoup de miracles. Un jour qu'il servait la messe, il s'aperçut tout à coup qu'il avait oublié d'emplir de vin la burette, et craignant de faire attendre le prêtre s'il allait en chercher, il adressa au ciel une courte prière; aussitôt l'ampoule se trouva pleine d'un vin exquis.

Une autre fois, il avait fort à faire, et s'occupait de mettre en ordre, dans la sacristie, les ornements du culte. Tout à coup il s'aperçut que le feu prenait à l'ar-

moire principale et menaçait de gagner la chapelle tout entière. Sans eau, seul, et loin de tout secours, que faire ? Amédée mit sa confiance en Dieu, et presque aussitôt il vit deux anges, sous la figure de jeunes hommes, lui apparaître, éteindre les flammes en quelques secondes, puis disparaître comme ils étaient venus, sans ouvrir les portes de l'église.

Le bienheureux Amédée faisait partie depuis six ans environ de l'Ordre de Saint-Jérôme, et il s'y distinguait par toutes sortes de vertus, quand saint François lui ordonna, au nom du Seigneur, de prendre le bâton de pèlerin et d'aller honorer son tombeau d'Assise, où Dieu voulait qu'il prît l'habit de l'Ordre Séraphique. Comme le bon frère ne paraissait pas se disposer à mettre cet ordre à exécution, le Sauveur lui-même, et sa divine Mère, se montrèrent à ses yeux ravis, et lui renouvelèrent l'injonction que lui avait faite le saint patriarche d'Assise. Il dit donc adieu à ses confrères les Hiéronymites, et s'en fut à Ubeda, en Espagne, demander l'habit de frère mineur, en même temps que des lettres de recommandation et des conseils pour mener à bonne fin le long voyage qu'il entreprenait.

Chemin faisant, il fut attaqué et dépouillé par des bandits, et, de plus, si indignement maltraité, qu'il dut se rendre dans un hôpital pour y guérir ses blessures et prendre quelques jours de repos. Là, il apprit qu'un saint ermite habitait un plateau solitaire du voisinage, et dès qu'il eut repris quelques forces, il alla le visiter sur sa montagne. Quel ne fut pas son étonnement quand il vit venir au-devant de lui deux jeunes gens, les disciples du saint solitaire, qui lui souhaitèrent la bienvenue

en l'appelant par son nom. Une révélation céleste leur avait appris l'arrivée du frère Amédée; et les Anges même avaient pourvu à sa nourriture en apportant miraculeusement du pain et de la viande.

Amédée eût désiré rester quelque temps à l'ermitage de la montagne; mais dès la première nuit qu'il y passa, il reçut de Dieu l'ordre formel de partir pour l'Italie. Il se remit donc en route le lendemain même, après avoir demandé au vieux solitaire sa bénédiction protectrice.

Toujours soutenu dans tous ses dangers par le secours du Tout-Puissant, Amédée traversa la France, en passant par Avignon, sans grandes difficultés; mais arrivé à Gênes, il tomba dangereusement malade. Grâce à l'intervention d'un médecin espagnol, il put entrer dans un hospice, où il se guérit rapidement. C'est la Vierge Marie, dit-on, qui lui apparut et qui, lui posant le doigt sur les lèvres, lui rendit la santé.

A Chiavari, quelques jours plus tard, le bon frère eut la joie de relever le courage et la confiance en Dieu d'une noble dame du Tiers Ordre, qui voulait déchirer ses vêtements religieux et rentrer dans le monde.

A Pérouse, il rencontra le général de l'Ordre et se jeta à ses pieds pour lui demander l'habit; mais celui-ci, qui ne le connaissait pas, ne voulut même pas l'écouter.

Enfin il arriva à Assise; mais quelle ne fut pas sa douleur quand il se vit repoussé par les supérieurs du couvent, comme il l'avait été à Pérouse par le général de l'Ordre. Les bandits qui l'avaient attaqué lui avaient enlevé, avec ses vêtements religieux, les lettres de recommandation dont il s'était muni, et il n'avait aucun moyen de se faire connaître. Dans cette crise terrible,

abandonné de tous, même de ceux qu'il regardait à si juste titre comme ses frères, il mit sa confiance en Celui qui l'avait envoyé et il espéra.

Il commença par se construire à Assise, non loin du couvent de l'Ordre, une petite cabane qu'il habita pendant trois ans. Tous les jours, avec la permission des religieux, il venait à l'église, servait la messe, aidait le sacristain. Il vivait des aumônes que lui faisaient les bons frères ou d'autres pieux personnages.

Sur ces entrefaites, le sacristain en second tomba malade, et, comme il avait remarqué depuis longtemps les grandes vertus d'Amédée, il se recommanda à ses prières et fut guéri. Cette cure merveilleuse fit grand bruit, et d'autres prodiges qui s'accomplirent ajoutèrent bientôt à la réputation du saint homme. Le général qui s'était refusé à l'admettre dans l'Ordre étant venu à mourir, son successeur, le Père Jacques de Moyanica, donna au pieux solitaire l'habit et le titre de frère lai.

Grande fut la joie d'Amédée, qui se voyait enfin parvenu au comble de ses vœux. Il y avait trois ans déjà que, sur l'ordre de saint François, il avait quitté les Hiéronymites et entrepris le pèlerinage d'Assise.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Basse jalousie des religieux d'Assise. — Ils font partir le bienheureux Amédée de leur couvent. — Le frère lai de Milan. — Vie contemplative du saint religieux. — Miracles qu'il accomplit. — Estime dont il est l'objet de la part du duc et de la duchesse de Milan. — Fondation de nouveaux couvents ou restauration de couvents anciens. — Voyage en Vénétie. — Epreuves. — Institution de la réforme des Amédéistes.

La renommée de la sainteté du bienheureux Amédée se répandait de jour en jour. Une foule de malades se

pressaient continuellement aux portes du couvent, réclamant à grands cris le bon frère, et attendant de lui leur guérison. Ce concours de monde ne tarda pas à déplaire aux religieux du couvent, dont la mauvaise humeur ne fit que s'accroître, après qu'Amédée eut reproché à plusieurs d'entre eux, d'une manière énergique et dans des termes rigoureux, la vie trop relâchée qu'ils menaient.

Ils se plaignirent donc et obtinrent qu'on envoyât à Rome, avec défense de revenir jamais à Assise, un homme qui n'était coupable que d'être trop vertueux. Amédée partit sans se plaindre, donnant ainsi l'exemple d'une nouvelle qualité, la soumission absolue et la patience. Mais dès la première nuit qui suivit son départ, il eut une vision qui changea brusquement sa conduite. Un ange lui apparut et lui ordonna d'aller à Pérouse, demander au provincial la permission de se rendre à Brescia, où séjournait le général, pour en référer ensuite à lui de l'injustice dont il était victime.

Le général l'écouta avec bienveillance et l'envoya à Milan, au couvent de Saint-François des Pères Conventuels, où il remplit, durant quelques mois, les fonctions de sacristain. Puis, comme cette fonction lui prenait beaucoup de temps et le détournait par trop de la vie contemplative qui lui offrait de si profonds attraits, il obtint la permission de se retirer, avec un autre religieux qui avait les mêmes goûts que lui, dans une petite cellule.

C'est là que le saint homme passa de longues années dans la pratique de toutes les vertus. Ses austérités effrayaient les habitants du couvent. Il ne faisait qu'un repas par jour, et se livrait aux plus terribles mortifi-

cations. Trois fois par semaine, il jeûnait au pain et à l'eau ; pendant tout l'Avent et tout le Carême, il s'astreignait au même régime, et il restait souvent deux jours entiers sans prendre aucune espèce de nourriture. Il portait toujours la même misérable robe usée et déchirée, se couvrait le corps d'un cilice, et marchait toujours pieds nus, même en hiver, par la neige et le verglas.

Ses manières étaient douces et modestes, sa démarche humble. Il parlait peu, et recherchait, autant que possible, la solitude et le silence. Mais malgré sa profonde humilité et le soin jaloux qu'il prenait de cacher ses mérites, sa réputation de sainteté allait toujours croissant. On l'aimait et on l'honorait non-seulement dans le couvent, mais encore au dehors, et plus d'une fois des princes, des évêques et des prélats de la sainte Eglise, vinrent lui faire visite et lui demander le secours de ses prières, et malgré qu'il en eût, il lui fallut plus d'une fois exercer le pouvoir que lui avait donné le Seigneur d'accomplir des miracles éclatants.

Le duc de Milan, François Sforza, et la duchesse Blanche, son épouse, lui témoignaient le plus profond respect, le recevaient dans leur palais, et prenaient ses avis dans les affaires importantes. Désespéré de tant d'honneurs, le bienheureux Amédée songea à quitter la Lombardie ; mais, sur un ordre formel de Dieu, il y resta encore plusieurs années. C'est seulement en 1457 qu'il obtint la permission de se rendre à Marignan.

Il y trouva un pauvre religieux qui vivait solitaire dans un couvent délabré. A peine le bruit se fut-il répandu que le bienheureux y faisait sa résidence, qu'une

foule de frères vinrent s'y établir. Le même fait se produisit au couvent d'Oren, petite ville de la Lombardie, où se trouve la première église qui ait été placée sous l'invocation de saint François. En peu de temps ces deux localités devinrent célèbres; les religieux y portaient le nom de Frères Mineurs Réguliers de l'Observance, mais y suivaient la règle des Frères Conventuels.

En 1459, sur l'ordre du Provincial, le bienheureux Amédée consentit à se laisser conférer la prêtrise, et dès lors il profita de sa nouvelle position pour faire plus de bien encore que par le passé. Il fut pendant six ans gardien du couvent d'Oren. C'est à cette époque qu'il jouit, à plusieurs reprises, de la faveur singulière d'être reçu par le souverain Pontife, Pie II, qui lui témoigna une estime particulière et lui accorda tout ce qu'il demanda en son nom, ou au nom de la duchesse Blanche, sa protectrice.

Cependant, il accomplissait toujours de nombreux miracles. A Marignan, le bourgmestre de la ville, qui était marié depuis six ans et n'avait pas encore d'enfant, obtint enfin un fils par son intervention. A Côme, il guérit un gentilhomme dont l'état était désespéré. A Pieve-d'Incino, il rendit la santé à une femme qui souffrait d'un cancer au sein, etc., etc.

Plus tard, on le retrouve à Castiglione, où il avait été envoyé sur la demande de la duchesse Blanche. Après avoir relevé les murs du couvent, qui tombaient en ruines, il y institua la réforme qu'il avait déjà établie à Marignan et à Oren. Ce ne fut pas sans difficultés. Les Pères Conventuels, qui avaient été obligés de lui abandonner ce couvent, mirent tout en œuvre pour l'en faire

partir, et il fallut au Père Amédée la toute-puissante protection du duc et de la duchesse, pour s'y maintenir.

Un miracle qu'il accomplit ne contribua pas peu à augmenter la prospérité de la nouvelle fondation.

Un jour qu'il était en prières dans la chapelle du couvent, des paysans qui travaillaient dans les champs virent tout à coup s'élever une vive lueur au-dessus du couvent, et, persuadés qu'elle provenait d'un incendie, ils coururent porter secours aux bons frères. On se précipita dans la chapelle ; mais quel ne fut pas l'étonnement des assistants quand ils s'aperçurent que ces flammes sortaient du cœur du bienheureux, transformé en brasier ardent. Sa figure resplendissait comme un soleil, et il paraissait abîmé dans une profonde extase.

Après le couvent de Castiglione, ce fut celui d'Acbusco, qu'il restaura, puis ceux d'Isé et de Quinzano, ce dernier bâti tout en terre et consacré à sainte Marie des Grâces, célèbre encore aujourd'hui par les prodiges qui s'y accomplissent tous les jours. Amédée lui-même obtint de Dieu, en ce lieu, dès les débuts de son installation, un éclatant miracle. Il était en prières dans la nouvelle chapelle, quand il entendit tout à coup une voix céleste qui lui disait : « Lève-toi et cours en grande hâte à Bor« dolano ».

Bordolano est un petit village situé non loin de Quinzano, et qui en est séparé par le cours de l'Oglio. Le saint prêtre obéit, traversa la rivière sur un bateau qui l'attendait, et, en arrivant à Bordolano, se trouva en présence d'un homme percé de quatorze blessures, dont plusieurs étaient mortelles. Il le confessa, et ayant reconnu qu'il avait devant lui un vrai chrétien, tout prêt à pardonner

à ses meurtriers et d'ailleurs fort aimé de ses concitoyens, il implora pour lui les miséricordes du Très-Haut, et quelques secondes après il se relevait guéri.

Comment croire qu'un aussi vénérable religieux que le Père Amédée ait pu avoir des ennemis? Cependant, quand les habitants de Caravaggio lui offrirent l'église de Sainte-Marie de la Fontaine et la cure y attenante, pour en faire un couvent, quelques mauvais hommes lui suscitèrent des difficultés et essayèrent de l'arrêter dans son œuvre. Parmi les plus acharnés se trouvait un certain François Staguino, qui osa un jour se porter à des violences sur la personne du bienheureux Amédée : « Prends « garde », lui dit le saint, « prends garde, Staguino ; il « se pourrait bien que ni toi, ni tes amis, vous ne vissiez « pas la fin de cette année ». Cette prophétie se réalisa ; la plupart de ces coquins moururent en peu de temps, les uns de la peste, les autres de mort violente.

De Caravaggio, le bienheureux Amédée se rendit à Borno, où il fonda un nouveau couvent. Il y rencontra des dangers plus graves : ses ennemis le dénoncèrent au Conseil des Dix, de Venise, comme un espion du duc de Milan, venu sous couleur de défendre les intérêts de la foi catholique et de bâtir des monastères et des églises, mais en réalité pour préparer les voies à l'ambition de François Sforza. Le saint homme fut obligé de quitter le pays; mais fort de son innocence, il se présenta hardiment devant le Conseil, et défendit si bien la justice de sa cause, que les Dix, revenant sur leur première décision, l'autorisèrent à continuer ce qu'il avait si bien commencé, et lui donnèrent même une forte somme d'argent pour l'aider à mener son entreprise à bonne fin.

Ainsi s'établissait peu à peu, sur tous les points de l'Italie, grâce aux efforts d'un seul homme aimé de Dieu, cette belle réforme qui plus tard portera son nom et d'où sortiront les religieux Amédéistes.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Nouvelles fondations du bienheureux Amédée dans le Milanais. — Calomnies indignes dont il est l'objet. — Miraculeuse proclamation de son innocence. — Le Père Amédée à Rome. — Restauration du couvent de Saint-Pierre. — Honneurs qu'on lui décerne. — Dernières années de sa vie. — Inspection des couvents de Lombardie. — Sa mort. — Miracles. — Fusion des Amédéistes avec les Observantins.

En 1465, le bienheureux Amédée revint dans le Milanais pour y prêcher une mission et y travailler au bien des âmes. C'est à cette époque qu'il se lia d'amitié avec Stéphane de Forti, archevêque de Milan, qui lui fit présent d'un oratoire, d'une maison et d'un jardin en dehors des portes de la ville. Il y fonda aussitôt, avec les aumônes des habitants, et en particulier du duc Galéas-Marie Sforza, un couvent et une église, qu'il plaça sous l'invocation de Sainte-Marie de la Paix. L'archevêque lui-même en posa la première pierre en 1466.

Ce couvent devint rapidement l'un des plus considérables de l'Ordre : il possédait trois grandes annexes; l'église, très-vaste et très-ornée, comptait quatorze chapelles. On y remarquait une magnifique statue en argent de la sainte Vierge portant sur ses bras l'Enfant Jésus, et qui fut longtemps l'objet de la vénération des fidèles.

A cette époque, une nouvelle tempête de calomnies fondit sur le bienheureux, qui fut abandonné même de l'archevêque, du duc et des principaux seigneurs de la

cour. Mais le Père François de Savone, général de l'Ordre, qui plus tard devint cardinal, dans un voyage qu'il fit à Milan, examina l'affaire avec attention, et proclama l'innocence d'Amédée. Néanmoins, ces dernières attaques l'avaient tellement impressionné, qu'il se rendit à Rome. Là il obtint du pape, par l'entremise du cardinal de Savone, la permission de confier la défense de ses intérêts au duc de Milan.

Ses ennemis mirent en œuvre tous les moyens possibles pour arriver à leurs fins ; ils le signalèrent au tribunal du duc comme un homme dangereux et turbulent, et, de plus, coupable d'apostasie. Amédée daigna à peine répondre à leurs calomnies ; il fut condamné à l'exil par le gouverneur Alexandre Sforza. Au moment où on prononça la sentence : « Je pars », dit le saint, « mais en priant Dieu et sa sainte Mère de donner une « preuve évidente de mon innocence ». Au même instant, Alexandre Sforza ressentit dans la tête et dans tous les membres de violentes douleurs, et reconnaissant la main de Dieu, il comprit son erreur, rappela Amédée, lui demanda pardon et en obtint sa guérison.

D'autres miracles, qu'il serait trop long de raconter, signalèrent la fin de la vie du bienheureux Amédée. Cependant, il continuait à fonder de nouveaux couvents. En 1468, il élève à San-Secondo celui de Notre-Dame des Grâces, et le pape Sixte IV, qui était en même temps général de l'Ordre, lui accorde la permission d'en construire encore six autres, le nomme custode de tous les couvents où l'on pratique sa réforme, et l'autorise à y recevoir des religieux du Tiers Ordre, ainsi que des Frères Mineurs Conventuels.

En 1472, le pape lui octroie le couvent du Saint-Apôtre Pierre, qui avait été jusqu'alors occupé par des Bénédictines.

Enfin, sur la prière du bienheureux, les souverains d'Espagne, Ferdinand et Isabelle, fondent un monastère avec une chapelle magnifique, destiné à l'instruction des religieux qui désiraient porter la foi chrétienne chez les Maures d'Afrique : on y enseignait la langue arabe.

Les cardinaux, les évêques, les princes convient de tous côtés le saint homme à venir établir des couvents dans leurs domaines. On lui témoigne tant de respect, on lui décerne tant d'honneurs, qu'il ose à peine se montrer en public ; il semble qu'il souffre davantage maintenant de l'affection qu'on lui porte, qu'autrefois des calomnies dont il était l'innocente et patiente victime.

Il était d'ailleurs resté l'austère et pieux religieux que nous connaissons, plus humble que le dernier des frères lais ; plus soumis à la règle, plus ardent à la prière et aux dévotions, plus avide de mortifications que jamais. Il passait des journées et des nuits entières à genoux devant les autels. Il jeûnait et s'épuisait de macérations, au point que le pape fut obligé de lui donner l'ordre de manger un peu de viande et de boire un peu de vin, pour soutenir ses forces qui s'en allaient.

En 1482, il entreprit l'inspection de ses couvents de Lombardie. C'est à cette époque que se placent les fondations de l'église de Saint-Bernard, à Plaisance, et de plusieurs monastères. Ce fut le dernier voyage qu'il accomplit. Comme il revenait de Milan à Rome, la maladie qui devait l'emporter le saisit à Lodi, et il retourna en

toute hâte sur ses pas, pour mourir à Milan, dans son cher couvent de Sainte-Marie de la Paix.

Le gardien et les religieux furent effrayés de la marche rapide de la maladie; on voulait en toute hâte lui administrer les Saintes-Huiles, il s'y opposa : « Pas maintenant », dit-il, « le temps n'est pas encore venu ». Il expira dans la matinée du 10 août 1482, comme il l'avait lui-même annoncé à ses amis.

La cérémonie des funérailles se fit au milieu d'un immense concours de personnes de tout âge et de tout rang, accourues pour contempler encore une fois les traits vénérés du bienheureux, pour baiser ses pieds et ses mains, et emporter, s'il était possible, quelques saintes reliques. On remarquait surtout une quantité considérable de malades qui venaient implorer leur guérison, et dont l'espoir ne fut pas trompé ; car un grand nombre de miracles s'accomplirent sur le tombeau du vénérable Père Amédée.

La piété reconnaissante des fidèles éleva à ses précieux restes un sépulcre magnifique, qui fut bientôt couvert d'*ex-voto* en or et en argent, et au-dessus duquel brûlait perpétuellement une lampe. Son manteau fut conservé dans la sacristie.

Amédée avait dans sa vie fondé plus de seize couvents. Il mérite à bon droit d'être compté parmi les plus illustres membres de l'Ordre Séraphique. C'est de lui que prit naissance la réforme des Amédéistes.

Un mois après sa mort, le pape Sixte IV confirma par une bulle la règle qu'il avait donnée à ses couvents, et en 1498, le pape Alexandre VI maintint, par un nouveau décret, la décision de son prédécesseur. Mais en 1518,

Léon X, à la demande de presque tous les souverains de la chrétienté, réunit les Amédéistes et quelques autres congrégations qui avaient une existence séparée aux Frères Mineurs Réguliers de l'Observance, et leur imposa la même règle.

(WADDING.)

LE PÈRE AMÉDÉE D'AUTRICHE

La ressemblance des noms nous rappelle ici le souvenir du Père Amédée, de la province d'Autriche, qui vécut au temps de Luther. Il est célèbre par ses miracles et par le zèle qu'il déploya dans la lutte du catholicisme contre l'hérésie naissante. Il reçut le don de la contemplation et de l'extase.

(GONZAGUE.)

LE B. FRÈRE SIMON DE CALASCIBETTA

1546. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : La réforme de l'Observance en Sicile. — Bulle du pape Clément VII. — Vertus du frère Simon. — Il demande en Sicile l'application de la bulle. — Les couvents de Piazza et de Juliana. — Simon et ses compagnons. — Miracles du bienheureux Simon. — Estime et respect dont il est l'objet. — Sa dernière maladie, sa mort et ses funérailles. — Les habitants de Juliana et de Clusa se disputent ses restes. — Son tombeau.

La réforme des Frères Réguliers de l'Observance, qui fut introduite en Sicile par le bienheureux Matthieu Gallo (1), y produisit dès le début de saints hommes,

(1) Voir la vie de Matthieu Gallo, *Palmier Séraphique,* tome I, septième jour de janvier.

devenus fameux par les miracles qu'ils accomplirent pendant leur vie et après leur mort, et dont on a conservé et conserve encore les restes précieux dans les principales églises de l'Ordre. Cependant, un siècle environ après son institution, cette belle réforme, par une conséquence nécessaire de la faiblesse et de la fragilité humaines, commençait à déchoir de sa splendeur première, quand Dieu suscita pour la relever le bienheureux Simon.

Il était né à Calascibetta, d'une très-noble famille. Tout jeune encore, il avait pris l'habit de l'Ordre chez les Frères Mineurs Observantins, et s'était signalé par ses vertus précoces. Vêtu de bure, toujours nu-pieds par les routes, il couchait sur des planches, ne mangeait jamais de viande, et jeûnait souvent au pain et à l'eau les sept carêmes de saint François. C'était un fidèle observateur de la règle ; il avait reçu de Dieu le don de la prière et de la contemplation, et il y consacrait souvent la plus grande partie de la nuit.

Ces vertus et d'autres encore avaient concilié au saint homme l'estime et l'amitié non-seulement de ses frères, mais encore des gens du monde.

Sur ces entrefaites, les Capucins commençaient à se séparer des autres Frères Mineurs, et bon nombre d'Observantins se rangeaient à leur parti. Le pape Clément VII, pour y remédier, ordonna, en 1532, par une bulle, qu'il serait fondé dans toutes les provinces de l'Observance plusieurs couvents, où le silence serait obligatoire pour ceux des frères qui seraient désireux d'atteindre à une plus grande perfection.

Dès 1533, au chapitre provincial de Sicile, le bienheu-

reux Simon réclama pour lui et pour quelques autres religieux le bénéfice du décret pontifical. Le chapitre lui octroya le couvent de Sainte-Marie de Jésus, situé non loin de Piazza. Simon eut le bonheur d'y voir accourir aussitôt le Père Paul, de Palazzalo, les bienheureux frères Louis et Thomas, de Calatagirone, Bonaventure, de Malte, et beaucoup d'autres religieux d'une sainteté déjà éprouvée. Leur nombre alla si vite croissant, que l'année suivante, en 1534, il fallut leur abandonner un nouveau couvent, celui de Juliana, dont Simon fut nommé gardien.

Tous ces hommes vénérables menaient dans ces deux maisons la vie de pauvres ermites, dans un dénûment absolu, vivant de pain, d'eau et de racines, pratiquant les sept jeûnes de saint François, ne sortant presque jamais, et soumis à un silence absolu. Quand ils marchaient pieds nus sur les dalles de leur cloître, on entendait retentir les chaînes de fer qui leur ceignaient les reins. Ils luttaient entre eux d'austérités et de mortifications, et se donnaient les uns aux autres l'exemple de la contemplation et de la prière. On eût dit, tant ils s'accordaient bien, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et jamais la paix de leur maison ne fut un instant troublée.

Mais parmi tous ces vertueux religieux, le plus vertueux, le plus saint, si j'ose le dire, était le bienheureux Simon. Il possédait au suprême degré toutes les vertus des frères qu'il avait sous sa direction. Aussi avait-il acquis au dehors une grande réputation de sainteté, il ne pouvait sortir du couvent sans voir accourir auprès de lui une foule d'hommes et de femmes qui lui deman-

daient le secours de ses prières et s'efforçaient quelquefois d'enlever un lambeau de ses vêtements.

Dieu accorda à ce pieux serviteur le pouvoir d'accomplir des miracles. Un jour l'huile manque au couvent pour alimenter la lampe du tabernacle ; Simon se met en prière, et tout aussitôt il s'en trouve une tonne pleine à la porte de la maison. Un autre jour, c'est le pain qui fait défaut et que le bienheureux gardien procure à ses frères de la même façon. Une autre fois il obtient de la pluie pour les habitants de Busachino, dont la sécheresse menaçait de faire périr les récoltes ; une autre fois enfin, le jour de la fête de sainte Anne, patronne de l'église et du couvent, il renouvelle, au nom du Seigneur, le miracle de la multiplication des pains, et trouve le moyen de nourrir plus de deux mille personnes avec la provision ordinaire du couvent.

Pendant quatorze ans le bienheureux vécut ainsi dans la pratique de toutes les vertus, aimé et estimé de tous. Cependant Dieu, jugeant qu'il avait assez travaillé pour le ciel, songeait à le rappeler à lui. Une maladie le saisit, qui ne devait le quitter qu'avec la vie. A la nouvelle que leur bon père allait les abandonner, une foule d'habitants des villes et des villages des alentours accoururent au couvent pour le voir encore une dernière fois et lui demander sa bénédiction. Quelques jours avant sa mort, il reçut la visite de saint François, accompagné d'autres vénérables religieux, qui lui annonça que le moment suprême était arrivé. Il expira en effet un peu après, en 1546 (1).

(1) Comme on ne connaît pas au juste le jour de la mort du bienheureux Simon, nous avons placé sa vie avant celle du frère Bonaventure d'Agrigente, qui, quelques années plus tard, reprit avec succès l'œuvre de Simon.

Les habitants de Juliana et de Clusa se disputèrent les restes du saint homme; ceux de Clusa obtinrent ses vêtements, ceux de Juliana, plus heureux, conservèrent son corps. On lui éleva, dans la chapelle du couvent, un tombeau magnifique, que la piété des fidèles enrichit chaque jour de nouveaux ornements. Des miracles s'y accomplissent.

(*Chron de la prov. de Sicile.*)

LE FRÈRE BONAVENTURE D'AGRIGENTE

1608. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse du frère Bonaventure. — Il entre dans l'Ordre de l'Observance. — Il reprend, avec le Père Paul de Palazzalo, la réforme de Simon de Calascibetta. — Il devient custode de l'Ordre après la mort du Père Paul. — Dieu le sauve de la fureur des pirates. — Progrès de l'Ordre. — Vertus excellentes du frère Bonaventure. — Il a le don de seconde vue et de miracle. — Dernières années de sa vie. — Départ d'Agrigente. — Il tombe malade à Palerme. — Sa mort.

Le frère Bonaventure Sciascia naquit à Agrigente, en Sicile. Sa jeunesse fut pieuse, soumise et laborieuse : il s'approchait souvent des sacrements, fuyait les mauvaises sociétés et évitait les paroles inutiles ; il faisait, en un mot, l'édification de tous ceux qui le connaissaient.

Sa mère, qui était une femme craignant Dieu et une vraie chrétienne, eut l'heureuse idée de lui mettre en mains les biographies des saints. Un jour, en lisant le récit de la mort du glorieux martyr Vitus, qui avait donné son sang pour son Dieu et sa foi, à l'âge de douze ans, Bonaventure, plus jeune encore que le saint enfant, mais aussi plein d'amour, s'écria dans un élan de l'âme :

« Et moi aussi, ma mère, et moi aussi, je serai un « saint ».

Il entra de bonne heure dans l'Ordre des Observantins, où il eut pour maître le Père Bonaventure de Palazzo, saint homme dont les leçons et les exemples le dirigèrent et le firent avancer rapidement dans la voie de la perfection.

La réforme commencée par le bienheureux Simon de Calascibetta avait été après sa mort violemment attaquée et semblait destinée à disparaître comme son fondateur. Un pieux religieux, le Père Paul de Palazzalo, l'un des admirateurs et des amis de Simon, essaya de la relever; mais ses efforts demeuraient infructueux, et il désespérait déjà du succès de son entreprise, quand Dieu lui envoya le frère Bonaventure. Ce fut une bonne fortune pour le Père Paul, qui, connaissant les vertus du jeune religieux dont il avait été pendant six ans le directeur spirituel, le reçut à bras ouverts et se mit aussitôt à l'œuvre avec courage.

En 1567, les deux courageux franciscains réclament au chapitre provincial la concession d'un couvent, conformément à la bulle du pape Clément VII. On leur abandonna, comme autrefois au bienheureux Simon, celui de Sainte-Marie de Jésus, situé à une demi-lieue de Piazza, misérable petite retraite qui ressemblait plutôt à l'ermitage d'un solitaire qu'à un couvent, Tout y tombait en ruines. Ajoutez à cela que le pays était pauvre et si mal disposé à l'égard des religieux, que pendant les premiers temps de leur séjour, le Père Paul et son jeune compagnon recueillirent à grand'peine, dans leurs quêtes, de quoi suffire à leurs besoins.

Cependant peu à peu de nouveaux religieux survinrent, Sainte-Marie de Jésus reprit quelque importance et quelque vie, et dut même envoyer, en 1568, une colonie au couvent de Saint-Nicolas d'Agrigente. La même règle et les mêmes habitudes furent communes aux deux pieuses retraites : vie paisible et silencieuse, jeûnes et macérations ; on y pratiquait les sept carêmes de saint François ; on portait des vêtements grossiers, on ne mangeait presque jamais de viande, on ne buvait que du vin trempé d'eau. Les habitants de Piazza et d'Agrigente, étonnés et pénétrés d'admiration, sortaient de leurs demeures pour contempler ces hommes austères, quand ils passaient dans les rues.

Le Père Paul de Palazzalo mourut en 1578, après avoir dirigé pendant onze ans les efforts de ses compagnons ; et comme la réforme s'était déjà étendue à la Sicile presque entière et à quelques villes du royaume de Naples, il fallut l'organiser, et on nomma pour premier custode le frère Bonaventure d'Agrigente. A la même époque saint Benoît de San-Pradello remplissait les fonctions de gardien au couvent de Sainte-Marie de Jésus, de Palerme ; d'autres religieux aussi savants qu'éloquents prêchaient l'Observance, et on commençait à voir renaître de tous côtés l'antique austérité des premiers temps de l'Ordre Séraphique.

En 1579, frère Bonaventure se rendit à Rome et obtint du pape Grégoire XIII une bulle qui confirmait l'institution et l'autorisait à recevoir, sous son obéissance, tous les couvents et tous les religieux qui voudraient suivre son exemple. C'est pendant ce voyage que Dieu accomplit en faveur de son serviteur et de Pierre d'Agrigente, son

compagnon, un éclatant miracle qui rappelle celui de Jésus marchant sur les flots. Des pirates turcs ayant attaqué et pris le vaisseau qui les ramenait en Sicile, les deux religieux se jetèrent à la mer pour leur échapper, et furent portés par les eaux sains et saufs jusqu'au rivage.

L'œuvre, aussi manifestement protégée par le Très-Haut, s'étendit rapidement, et en 1584, le frère Bonaventure fut élu une seconde fois custode, quoique sa modestie se refusât à un tel honneur. Il s'en montra digne par ses éclatantes vertus. Durant les quarante années qu'il passa dans l'Ordre, il ne vécut que de pain et de légumes ; jamais de poisson ni de viande ; pour toute boisson, de l'eau chaude ; pour lit, un fagot ; pour oreiller, une pierre. Le mobilier de sa cellule se composait d'un livre de piété et d'un crucifix. Il fuyait comme la peste le contact des femmes, et n'eut jamais qu'un seul entretien de quelques minutes avec l'une d'elles, la marquise de Favara. La solitude et le silence avaient pour lui des charmes ineffables. Il consacrait à la prière la plus grande partie de son temps, et restait souvent à genoux dans sa cellule, depuis le soir jusqu'au matin. On le vit souvent abîmé dans l'extase, la tête enveloppée de flammes, tandis que de ses yeux coulaient des larmes de sang.

Dieu l'éclaira de lumières toutes spéciales sur les points obscurs de la religion, et sa science était si profonde, que les plus savants théologiens en étaient, pour ainsi dire, effrayés. Il commentait les Ecritures avec une merveilleuse netteté, et sa parole, onctueuse et éloquente, faisait descendre la persuasion dans les cœurs. Beaucoup de pécheurs lui durent leur conversion.

Pour les choses de la vie ordinaire, qu'il semblait ne devoir pas connaître, jamais il ne donna un mauvais conseil à ceux qui venaient le consulter. Il se montrait d'ailleurs affable et bienveillant à tous ; car il était aussi charitable que pieux et savant, et en 1576, une peste terrible désolant la Sicile et Agrigente en particulier, il fut pour le pays une véritable providence.

Ce saint homme, qui semble avoir eu toutes les grâces en partage, reçut aussi de Dieu le don de seconde vue et le pouvoir d'accomplir des miracles. Il lisait dans les cœurs, et étonnait souvent ceux qui avaient des relations avec lui, par les révélations qu'il leur faisait sur l'état de leur âme. Il guérit de la cécité un pauvre homme de Catane, venu jusqu'à Palerme pour lui demander le secours de ses prières. Il sauva aussi de la mort un grand nombre de pestiférés, en faisant au-dessus d'eux le signe de la croix.

Aussi lui témoigna-t-on tant d'admiration et de respect, qu'il quitta Agrigente pour y échapper, et vint habiter le couvent de Palerme. C'est là qu'il devait mourir. Quand sa dernière maladie le saisit, en 1608, il annonça lui-même aux religieux que son heure était proche, et renvoya les médecins en leur disant que toute leur science serait inutile, et il ajouta : « Je suis entré dans l'Ordre le jour de « la fête de saint Martin, à l'âge de vingt-huit ans; j'ai « passé quarante années au milieu de vous, j'ai maintenant atteint soixante-seize ans, et je mourrai le jour de « la fête de saint Laurent ».

Puis il se mit à genoux, demanda pardon aux assistants des scandales qu'il avait pu causer, et reçut les derniers sacrements avec des yeux pleins de larmes. Le jour même

de sa mort, il pria, prosterné sur les dalles de sa cellule; mais ses forces l'abandonnèrent tout à coup, et il fallut le porter sur son lit. Quelques moments avant d'expirer, il trouva encore assez d'énergie pour prononcer ces mots : « Je remercie Dieu de ne m'avoir jamais abandonné « dans tout ce que j'ai entrepris pour sa glorification et « pour l'amélioration de notre Ordre, et j'espère, par les « mérites du précieux sang de Jésus-Christ, mon Sauveur, « qu'il ne me fermera pas aujourd'hui les portes du « ciel ».

Il mourut le 10 août 1608, comme il l'avait annoncé. Toute la noblesse de Palerme et la plupart des habitants de la ville se portèrent à ses funérailles, qui furent célébrées avec pompe, et dont l'éclat fut encore rehaussé par les miracles qui s'accomplirent ce jour-là.

Le Père Vincent Buonicontro, évêque d'Agrigente, prononça son oraison funèbre, et le Père Benoît, de Gênes, général de l'Ordre, de concert avec le cardinal Varallo, fit écrire sa vie et ses miracles.

(*Chron. de la prov. de Sicile.*)

ONZIÈME JOUR D'AOUT

LE PÈRE GUILLAUME RERIACH

ET QUELQUES AUTRES FRÈRES MINEURS DE FRANCE

MARTYRS

1565. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Les Huguenots dans le Languedoc. — Prise du couvent de Lavaur. — Glorieux martyre et mort courageuse du Père Guillaume. — Deux autres martyrs de la même province.

Le couvent de Lavaur, en Languedoc, qui fut fondé peu de temps après la mort de saint François, avait été, pendant les guerres religieuses de France, à deux reprises différentes, l'objet des attaques et des cruautés des Huguenots.

Lorsque, en 1565, les hérétiques se furent rendus maîtres de la plus grande partie de la province, ils se jetèrent une troisième fois sur ce malheureux couvent, dont le Père Guillaume Reriach, un saint homme et un savant théologien, était alors gardien. Ils s'emparèrent du pauvre religieux, et après l'avoir outragé, maltraité, bâtonné, menacé du supplice, ils le traînèrent devant leur chef, qui était fort occupé en ce moment à faire bonne chère, à peu de frais, dans une auberge de bas-étage. Là, les plaisanteries grossières et obscènes ne manquèrent pas au Père gardien, fort courageux d'ailleurs,

et tenant haut et ferme l'étendard de la foi au milieu de cette tourbe de bandits : « Ma religion est la vraie et la « seule », leur dit-il ; « je n'ai d'autre foi que la foi catho- « lique et romaine, et je suis prêt à tout souffrir plutôt « que d'y renoncer ».

Puis, voyant bien qu'en effet il lui faudrait bientôt verser son sang pour le Christ, il se jeta à genoux et pria le Seigneur de ne pas l'abandonner à ce moment suprême. Il implorait encore la divine miséricorde quand les barbares se jetèrent sur lui et le frappèrent de coups de pique et de coups d'épée. Il tomba en murmurant : « Seigneur Jésus, eux et moi, prenez-nous en pitié » ; et comme il respirait encore, ils déchargèrent sur lui leurs pistolets et l'achevèrent.

Le lendemain, l'un de ces misérables, ému sans doute par l'intrépidité qu'avait déployée le bienheureux, l'ensevelit, malgré les blasphèmes et les injures de ses coreligionnaires. Plus tard, d'ailleurs, il se convertit, sans doute grâce à la toute-puissante intervention du Père Guillaume dans le ciel, comme autrefois Saül, grâce à l'intervention du premier martyr saint Etienne.

Le même jour les Huguenots mirent à mort deux autres religieux, le Père Etienne Regnac, et le Père Jacques Jambert, ce dernier homme d'une grande science et maître des novices (1).

(1) On trouvera le récit de la mort de plusieurs autres martyrs de la même province, qui s'appelait dans l'Ordre : la Jeune Province de Languedoc, dans le *Palmier Séraphique,* tome III, quatorzième jour de mars ; tome IV, dix-septième jour d'avril, et tome VII, septième jour de juillet.

SŒUR MARIE DE SAINT-ANTOINE

CLARISSE

1513. — Pape : Jules II. — Roi d'Espagne : Ferdinand d'Aragon.

SOMMAIRE : Le couvent des Clarisses de Belalcazar. — Sœur Marie, première coadjutrice. — Ses vertus. — Elle se démet de ses fonctions, pour être plus libre de s'occuper de ses pieuses pratiques. — Sa mort.

Le couvent des Clarisses de Belalcazar, qu'on appelait le couvent de la Colonne, parce qu'on y conservait un fragment de la colonne à laquelle a été attaché Notre-Seigneur Jésus, est célèbre autant par les vertus que par la noble origine des religieuses qui y ont vécu.

Sœur Marie de Saint-Antoine, ainsi nommée à cause de sa dévotion à ce grand thaumaturge, en fut la première coadjutrice. Elle était née à Tordesillas, de parents illustres, et avait été, pendant sa jeunesse, dame d'honneur de Léonore de Castille, épouse de Pierre Manrique, gouverneur de la province de Léon. A la mort de son mari, Léonore se retira, avec ses deux filles, au couvent des Clarisses de Calabazanos, et Marie suivit l'exemple de sa maîtresse.

Elles ne tardèrent pas à acquérir une grande réputation de vertu, et quand les sœurs du bienheureux Jean de la Puebla, comte de Belalcazar (1), eurent résolu de transformer le couvent des Frères Mineurs de Belalcazar en couvent de Clarisses, elles appelèrent à elles Catherine

(1) Voir leur biographie dans le *Palmier Séraphique*, tome V, deuxième jour de mai.

Manrique, en qualité d'abbesse, et Marie de Saint-Antoine, à qui elles offrirent la charge de coadjutrice.

Marie s'acquitta de ses fonctions avec le zèle qu'on pouvait attendre d'elle. Quoique le couvent possédât de riches revenus, elle obtint des religieuses qu'elles vécussent dans la pauvreté et répartissent leurs biens entre les pauvres.

Plus tard, quand on établit à Palence un nouveau couvent de Clarisses, on voulut l'en nommer abbesse; mais elle refusa par humilité, et demeura à Belalcazar, où elle ne tarda pas à se démettre de sa charge de coadjutrice. Redevenue simple religieuse, et dégagée de tout souci intérieur, elle put ainsi s'abandonner plus librement à son goût pour les mortifications et les austérités. Elle portait un cilice et se donnait la discipline tous les jours jusqu'à ce que ses forces l'abandonnassent. Elle parlait peu, et son entretien ne roulait jamais que sur les choses de la religion. Elle passait la plus grande partie de ses nuits en prières, au chœur, à genoux devant l'autel, ou bien elle méditait sur les souffrances et la Passion de Notre-Seigneur, en versant des larmes abondantes. On l'a vue plus d'une fois entourée d'une auréole lumineuse, pendant qu'elle contemplait ainsi, les bras étendus, Jésus crucifié. Elle eut aussi le don de prophétie et d'extase.

Les dernières années de sa vie furent troublées par de longues et pénibles maladies qu'elle supporta d'ailleurs avec beaucoup de constance. Dieu la rappela à lui le 11 août 1513, la veille de la fête de sa sainte mère Claire, dont elle avait été l'une des filles les plus parfaites.

(*Chroniques de la province des Saints-Anges.*)

MARIE DE SAINT-ANTOINE

CLARISSE

Dans le même couvent (1) de Belalcazar a vécu une autre Marie de Saint-Antoine, aussi pieuse que la première. Les larmes qu'elle versait au souvenir de la mort de Jésus crucifié avaient creusé sur ses joues, comme autrefois sur les joues de l'apôtre saint Pierre, deux profonds sillons. Elle se plaisait à l'infirmerie, au chevet des malades qu'elle consolait et soignait, et au chœur, où elle demeurait parfois la nuit entière, les bras en croix.

Un jour de Noël, ses sœurs la virent enveloppée d'un tourbillon de lumière, et ses pieds ne touchaient plus la terre. Une autre fois la sainte Vierge lui apparut; on l'entendit s'écrier : « Belle comme la lune, étincelante comme « le soleil »; et elle répéta plusieurs fois : « comme le « soleil, comme le soleil », tandis qu'elle s'élevait en l'air à une assez grande hauteur, où elle resta suspendue pendant plus d'une heure.

Elle annonça le moment précis de sa mort, et le jour où elle expira, un céleste parfum remplit tout le couvent, qui en fut embaumé durant toute une année.

(DAZA.)

(1) Nous plaçons ici, à la suite de la biographie de sœur Marie de Saint-Antoine, a vie de plusieurs autres Clarisses du couvent de Belalcazar, de la mort desquelles on n'a pu fixer la date précise.

LÉONORE ET ELVIRE DE SOTO-MAYOR

ET ISABELLE DE ZUNIGA

FONDATRICES DU COUVENT DE BELALCAZAR

Léonore et Elvire, filles d'Alphonse de Soto-Mayor, Isabelle de Zuniga, de race royale, sœurs du bienheureux Jean de la Puebla, et nièces de Ferdinand, roi d'Espagne, transformèrent en couvent de Clarisses la maison qui avait été construite par leur mère pour les Frères Mineurs.

Léonore, qui avait été dans sa jeunesse demoiselle d'honneur de la reine Isabelle, et qui avait étonné la cour du spectacle de ses vertus, prit la dernière le voile, et termina sa vie dans les mortifications.

Elvire lui avait donné l'exemple du renoncement au monde en entrant, jeune encore, au couvent qu'elle avait fondé. Aussi humble qu'elle était noble, aussi amoureuse de la solitude et de la retraite, qu'elle était belle, on peut dire qu'elle a atteint la limite de la perfection religieuse. On peut se faire une idée de ses vertus, en songeant qu'à son lit de mort elle remerciait Dieu pour la grâce qu'il lui avait faite de ne lui laisser jamais prononcer une parole inutile, encore moins une parole méchante ou légère.

Elle dormait peu, sur une natte de jonc, se donnait régulièrement la discipline, et portait sur ses plaies saignantes un cilice de crin. Son application à la prière, sa

charité envers le prochain étaient proposées comme exemple à suivre aux autres religieuses.

Elle vécut jusqu'à un âge très-avancé, et après sa mort son corps répandit une odeur de myrrhe et d'ambroisie.

Isabelle de Zuniga la suivit de près dans la voie de perfection, guidée qu'elle était par les conseils de son frère, le bienheureux Jean de la Puebla. Elle se considérait comme la plus indigne des religieuses, et s'estimait moins que le dernier des pécheurs. Les travaux les plus rudes et les moins agréables avaient pour elle des charmes inexprimables, elle aimait à s'occuper des soins de la cuisine. Toujours prête à rendre service aux autres, elle ne comprenait pas qu'on pût s'occuper d'elle, et un jour qu'elle était malade et qu'on lui préparait les remèdes prescrits par les médecins : « D'où me vient tant d'hon-« neur », s'écria-t-elle, « à moi misérable, d'être servie « par les fiancées du Christ ».

Dieu, en considération sans doute de ses vertus, ne la laissa pas longtemps exilée sur cette terre; il n'y avait que quatre ans qu'elle avait pris le voile des Clarisses, quand elle mourut.

(Daza.)

MARIE DES CINQ-PLAIES

CLARISSE

Voici venir encore une descendante de l'illustre famille des comtes de Belalcazar, qui a fourni au couvent de la ville du même nom tant de religieuses d'une si haute valeur. Marie des Cinq-Plaies était la nièce des glorieuses

fondatrices dont nous venons de raconter les mérites : elle entra dans l'Ordre au moment où ses parents voulaient lui faire épouser un jeune seigneur de distinction.

Elle y fut l'image vivante de ses tantes ; c'était la même humilité, la même ardeur à la prière, les mêmes veilles, les mêmes austérités. Comme elles, Marie se couvrit le corps d'un cilice ; comme elles, elle ne possédait pour toute richesse qu'une misérable robe de toile grossière ; comme elles, enfin, elle aimait à rester au chœur après les matines, plongée dans une profonde contemplation.

Dieu la favorisa de grâces toutes spéciales, et lui donna en particulier une connaissance merveilleuse des mystères de la sainte religion.

Quelques instants avant sa mort, lorsqu'elle avait déjà reçu les derniers sacrements, une flamme brillante emplit tout à coup de lumière sa cellule, et un petit oiseau, d'une éclatante blancheur, voltigeant autour de sa tête, sembla s'entretenir avec elle jusqu'au moment où elle rendit l'âme. Elle était alors âgée de quarante ans.

(Daza.)

CATHERINE DE LA CROIX

CLARISSE

1552. — Pape : Jules III. — Roi d'Espagne : Charles-Quint.

Catherine de la Croix, fille d'Etienne d'Avila, comte de Risco, et d'Elvire de Zuniga, marcha sur les traces de toutes ces saintes filles. Elle était à peine âgée de

douze ans, quand elle reçut le voile des Clarisses, et déjà ses vertus précoces, sa démarche modeste et timide, sa candeur naïve, la faisaient respecter et admirer par ses sœurs plus âgées.

Dans la suite, elle fut deux fois élevée à la dignité d'abbesse. Catherine de la Croix passait la plus grande partie de ses nuits à prier au pied des autels, jeûnait au pain et à l'eau, faisait couler son sang sous les coups de discipline; en un mot, donnait à ses religieuses l'exemple des plus austères vertus.

On sait qu'elle mourut, comme elle l'avait annoncé, le troisième jour après la fête de l'Invention de la sainte Croix, c'est-à-dire le 6 mai. Elle fut ensevelie sans pompe, suivant sa recommandation expresse, dans le caveau commun, en 1552.

(*Chroniques de la province des Saints-Anges.*)

FRANÇOISE DE SAINT-ANTOINE

Françoise de Saint-Antoine, fille d'un gentilhomme d'Alcala, seigneur de nombreux domaines, était plus jeune encore que Catherine de la Croix, quand elle entra dans l'Ordre; elle n'avait pas encore sept ans.

Son intelligence parut d'abord rebelle à toute culture; à douze ans, elle ne savait pas encore lire. Mais la sainte Vierge, en qui la pieuse enfant mit sa confiance, obtint un miracle en sa faveur; tout à coup, en moins d'un mois d'études, sœur Françoise, non-seulement se trouva capable d'accompagner au chœur les chants des autres

religieuses, mais encore elle acquit une connaissance profonde des questions les plus abstruses.

Aussi se produisit-il ce fait bizarre, que cette sainte fille, dont sa maîtresse avait désespéré tout d'abord, devint à son tour directrice des novices. Elle s'acquitta de ses fonctions avec un grand tact, et s'occupa surtout de prêcher d'exemple, ce en quoi elle réussit à merveille; car elle était, selon l'expression de la chronique, un véritable miroir de perfection religieuse. Elle dépassa en austérité celles de ses sœurs qui se mortifiaient le plus, marchant nu-pieds, dormant sur une planche, se donnant la discipline avec tant de violence que son corps n'était qu'une plaie, et que l'abbesse, au nom de la sainte obéissance, dut lui ordonner de ménager ses forces.

Sœur Françoise eut fort à souffrir des attaques du malin esprit, dont elle triompha d'ailleurs toujours avec l'aide de Dieu. Elle mourut dans la paix de l'âme la plus parfaite, et quarante ans après sa mort, son corps conservait encore toutes les apparences de la santé et de la vie.

(Daza.)

AGNÈS DE SAINT-ANTOINE

CLARISSE

Sœur Agnès de Saint-Antoine passa la plus grande partie de sa vie dans l'extase et la contemplation. Pour se faire une idée aussi exacte que possible des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle se suspendait souvent à une croix pendant cinq heures consécutives. D'autres

fois encore, elle se faisait attacher à une colonne par une de ses sœurs, et donner la discipline jusqu'au sang.

Durant sa dernière maladie, elle jouit du suprême bonheur de contempler face à face saint Jean-Baptiste et la Reine des Anges, et longtemps après sa mort un parfum céleste remplissait encore la cellule qu'elle avait habitée.

MARIE DE L'INCARNATION

CLARISSE

Cette pieuse fille qui consacrait à la prière ses nuits entières, ne prit, pour ainsi dire, aucun repos pendant tout le temps qu'elle passa dans l'Ordre. Elle vivait exclusivement de pain et d'eau, portait un cilice, et traîna ainsi une existence volontairement pénible et maladive durant de longues années.

Les ducs de Vega, qui lui témoignaient beaucoup d'admiration et d'estime, lui envoyèrent en vain pour la soigner les plus célèbres médecins de Belalcazar ; elle refusa toujours leur secours : « Si le Seigneur », disait-elle, « veut me donner la force et la santé, les remèdes « sont inutiles; sinon, que sa volonté soit faite ». L'assistance qu'elle attendait d'en haut ne lui fit pas défaut. Un jour que les religieuses, la croyant à l'agonie, priaient pour elle au chœur, elle apparut tout à coup à leurs yeux étonnés pleine de vigueur et de vie, et se joignit à elles pour remercier Dieu de cette miraculeuse guérison.

Par la suite, elle devint abbesse, et administra son couvent avec beaucoup d'habileté et de sagesse. Elle mourut l'année même de son élection à cette charge, et deux religieuses virent sa belle âme monter au ciel au milieu d'un cortége de Séraphins.

CATHERINE DE SAINT-GABRIEL

CLARISSE

On sait peu de chose sur la vie de cette pieuse fille. Elle est restée longtemps célèbre au couvent de Belalcazar pour son humilité, sa patience dans les épreuves, et ses austérités. Elle fut souvent ravie en extase, et plus d'une fois ses sœurs la virent avec admiration soulevée de terre dans un tourbillon de lumière.

MARIE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

CLARISSE

Sœur Marie atteignit à la perfection à force d'humilité. Toujours mécontente d'elle-même, elle avait sans cesse devant les yeux un idéal qu'elle désespérait d'atteindre, et qu'en effet elle n'atteignit pas, parce qu'il était trop au-dessus des forces humaines. Elle fut du moins une religieuse d'une très-grande vertu. Telle était l'ardeur de sa foi et de son amour pour Jésus, qu'elle s'élevait parfois, comme sur des ailes, jusqu'aux pieds du Sauveur

crucifié, et qu'elle y restait suspendue des heures entières par une force invisible.

Dieu lui fit connaître d'avance le jour de sa mort.

MARIE DE LA RÉSURRECTION

CLARISSE

Voici encore une religieuse qui mérita par ses vertus le don de la contemplation et de l'extase. On la vit souvent entourée d'une auréole de lumière. Nous savons malheureusement peu de chose de sa vie, quoique le général de l'Ordre ait fait faire une enquête à son sujet et demandé qu'on écrivît sa biographie.

(*Chroniques de la province des Saints-Anges*, et DAZA.)

SŒUR PHILIPPE DE LA CROIX

CLARISSE (1)

SOMMAIRE : Origine et premières années de sœur Philippe. — Bons exemples qu'elle reçut dans le palais de son père. — Elle entre au couvent des Clarisses de Belalcazar. — Ses vertus pieuses. — Faveur qu'elle reçoit de Dieu. — Sa profession. — Ses soins aux malades. — Sa compassion aux pauvres. — Ses mortifications. — Sa mort. — Elle apparaît à sœur Louise Manrique.

Sœur Philippe de la Croix est la fille d'Alphonse de Soto-Mayor et de Philippa de Castro y Portugal, comtesse de Belalcazar; son frère fut le premier duc de Vega. Elle

(1) Il nous faut encore placer ici la vie de sœur Philippe de la Croix, dont on connait la date de la naissance, mais dont on ignore la date précise de la mort.

naquit en 1509, le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et annonça de bonne heure les grandes vertus qu'elle devait en effet posséder plus tard à un si haut degré; le premier mot qu'elle prononça fut le nom de: « Sainte Croix ».

Elle commençait à peine à marcher, et déjà elle s'occupait à dessiner sur la terre de petites croix, qu'elle adorait ensuite à genoux avec la plus touchante et la plus naïve piété. La sainte pudeur régnait en maîtresse dans son cœur d'enfant, et elle n'avait pas encore quatre ans, qu'elle refusait, pour se mettre au lit, le secours de sa femme de chambre. Un jour, à l'église, elle entendit d'un prêtre lai le récit de la flagellation et de la Passion du Sauveur, et elle en ressentit une si profonde impression, qu'elle se mit à pleurer et à pousser des gémissements de douleur, et comme ses parents lui demandaient le sujet de ses larmes, elle répondit: « Je pleure de voir mon « Seigneur Jésus dépouillé de ses vêtements, couronné « d'épines et attaché à la croix pour le salut des hommes, « lui l'innocence et la sainteté mêmes, tandis que moi, « misérable pécheresse, me voici auprès de vous heureuse « et bien vêtue ».

La pieuse jeune fille recevait, d'ailleurs, l'éducation la plus capable de développer en elle ces excellentes dispositions. Ses parents, sur les conseils des Frères Mineurs, avaient fait de leur palais bien plus un couvent qu'une maison mondaine; on y disait tous les jours la messe, les domestiques recevaient souvent les sacrements et récitaient tous les jours leurs prières et le saint rosaire en commun dans la chapelle. On devine quel fut l'effet de cet exemple sur Philippe. Elle conçut de bonne heure

un grand amour pour la prière et pour tous les exercices de piété, en même temps qu'un dédain absolu pour le monde et ses plaisirs. A l'âge de huit ans, elle fit vœu de chasteté et se promit de devenir clarisse. Elle communiqua cette pensée à son père, qui l'en félicita sincèrement, et qui lui-même avait déjà formé le projet, qu'il accomplit en effet plus tard, d'entrer dans l'Ordre de Saint-François avec ses deux fils, Antoine et Louis (1).

La bienheureuse fille prit en religion le surnom de *A Cruce*, c'est-à-dire de la Croix, comme son père et ses sœurs. Animée comme elle était d'intentions excellentes, elle devint rapidement une clarisse parfaite. Elle sut bientôt s'acquitter à merveille de tout ce qui regardait le service du chœur, et elle chanta les louanges de Dieu avec une voix magnifique, qu'elle n'avait jamais consenti à faire entendre pour des chants mondains.

Le Sauveur lui apparut plusieurs fois pendant le cours de sa vie religieuse. Un jour, à genoux dans le jardin du couvent, elle s'offrait à Dieu sans réserve, selon son habitude, quand tout à coup elle vit venir à elle un beau jeune homme, au visage souriant et éblouissant tout ensemble, qui lui dit en lui donnant une croix de fleurs : « Ma sœur, le Roi du ciel m'envoie à vous, « pour vous dire qu'il vous prend pour sa fiancée et qu'il « est lui-même votre fiancé ».

Cette apparition et d'autres encore augmentèrent l'amour dont le cœur de Philippe brûlait pour son Dieu, et y développèrent le sentiment qu'elle avait déjà de la céleste bonté. Aussi quand l'abbesse, pendant son novi-

(1) Voir à ce propos, dans le *Palmier Séraphique*, la vie du bienheureux Jean de la Puebla, tome V, onzième jour de mai, page 176.

ciat, voulut, en considération de sa jeunesse, la dispenser d'un certain nombre de pratiques un peu rudes, en effet, pour un enfant, Philippe lui répondit: « J'espère que « Dieu, qui m'a donné une si grande preuve d'affection, « me donnera aussi la force de bien remplir tous les de- « voirs de ma condition ».

Et par le fait, la jeune clarisse montra bientôt aux religieuses plus âgées qu'elle, l'exemple du renoncement et de la mortification. Son père lui envoyait quelquefois des friandises d'enfant; elle le pria de s'en abstenir : « La Providence divine », lui dit-elle, « me fournit « au réfectoire une nourriture bénie; vous avez plus « besoin que moi de tout ce que vous m'envoyez. Laissez- « moi me cacher en paix dans mon cloître et dans ma « pauvreté ». Elle ne consentit d'ailleurs jamais à recevoir au couvent son père, qu'elle aimait cependant beaucoup.

A l'âge de seize ans, sœur Philippe, après avoir distribué aux pauvres tous les biens qui lui venaient de sa mère, prononça enfin ses vœux complets, et reçut le voile de clarisse des mains du Père François Quinones, alors provincial, plus tard général de l'Ordre et cardinal de la sainte Eglise. Depuis ce moment béni, elle consacra presque toute sa vie aux soins des malades. Jour et nuit, elle restait à leur chevet, les servait à genoux, prévenait leurs moindres désirs, leur prodiguait, en un mot, tous les soins dont elle était capable. Dieu lui accorda, à sa prière, la guérison miraculeuse d'un grand nombre de ses sœurs.

Les pauvres eurent aussi leur part de ses soins, elle leur donnait tous les jours la meilleure portion de sa

nourriture, et ne gardait pour elle qu'un peu de pain et quelques légumes.

Sœur Philippe dormait au chœur, à genoux ou couchée sur la pierre ; elle portait une robe en fil d'archal, si dure qu'elle lui déchirait le corps et qu'elle lui faisait perdre continuellement son sang par mille petites plaies. Elle marchait nu-pieds, quoiqu'elle eût la permission de porter des sandales. Enfin, elle se frappait souvent à coups de discipline.

La contemplation et l'extase tinrent une grande place dans sa vie ; elle y consacrait ses nuits entières, et bien souvent ses sœurs, en se rendant à la chapelle pour les matines, la trouvaient suspendue en l'air, les mains jointes, la tête resplendissante comme un soleil.

Elle mourut d'un épanchement interne de sang, contre lequel toute la science des médecins fut impuissante. Le mal alla si rapidement, qu'elle eut à peine le temps de recevoir les derniers sacrements et de demander pardon à ses sœurs de ce qu'elle appelait ses péchés. Elle n'était âgée que de vingt-deux ans.

Sa mort fut pleurée de tous les vassaux du duc, son frère, qui l'appelaient la sainte comtesse. Le Père François de Cazalla, gardien du couvent de Belalcazar, qui présida à la cérémonie des funérailles, disait d'elle plus tard : « Si j'avais su alors ce que je sais maintenant, « je n'aurais pas offert pour elle une messe de *re-* « *quiem*, mais la messe des Anges ».

Quelques jours après sa mort, elle apparut toute rayonnante de gloire à la sœur Louise Manrique, qui avait été sa maîtresse pendant son noviciat, s'entretint quelque temps avec elle des jouissances ineffables du

paradis, et lui recommanda instamment de se préparer à paraître devant Dieu ; car elle devait quitter ses sœurs dans deux ans, et c'est en effet ce qui arriva.

(*Chroniques de la province des Saints-Anges.*)

THÉRÈSE DE LA CROIX

CLARISSE

1511. — Pape : Jules II. — Roi d'Espagne : Ferdinand d'Aragon.

Sœur Philippe de la Croix était la tante d'une autre vénérable religieuse issue comme elle de l'illustre famille de Soto-Mayor et de Zuniga, et comme elle clarisse au couvent de Belalcazar : elle s'appelait en religion sœur Thérèse de la Croix.

Thérèse avait vingt ans quand elle renonça aux plaisirs du monde pour entrer au couvent. Elle s'y distingua par les plus grandes vertus, en particulier par son humilité. Quoique d'une éclatante origine, nièce des fondatrices du couvent, elle s'occupait des ouvrages les moins agréables, en particulier de la cuisine, et se considérait comme la dernière des créatures.

Une amitié étroite l'unissait à sœur Anastasie de Saint-Michel, avec qui elle se livrait dans le silence et l'ombre à des mortifications vraiment effrayantes. Malgré la faiblesse de son tempérament et sa constitution maladive, Thérèse ne s'épargna aucune espèce d'austérités. Elle dormait peu, consacrait à la prière ses nuits presque tout entières, marchait nu-pieds, se donnait la discipline.

Dieu l'éprouva par des souffrances et des douleurs corporelles, qu'elle supportait avec résignation, et qu'elle considérait comme une faveur : « O remercions Dieu », disait-elle à celles de ses sœurs qui souffraient comme elle, « remercions Dieu, mes sœurs, de ce qu'il a bien « voulu nous apprendre ce que c'est que la douleur ».

Elle mourut dans les derniers jours d'avril 1511, à l'âge de trente-neuf ans. Il y avait dix-huit ans qu'elle avait prononcé ses vœux. Son corps resta beau dans la mort, et répandit dans la cellule un parfum de myrrhe et d'encens. Sa robe, pieusement conservée par sa mère comme une sainte relique, accomplit beaucoup de miracles et guérit des malades abandonnés par les médecins.

(*Chroniques de la province des Saints-Anges.*)

ANASTASIE DE SAINT-MICHEL

CLARISSE

1511. — Pape : Jules II. — Roi d'Espagne : Ferdinand d'Aragon.

Cette sainte fille, dont nous avons eu occasion de citer le nom en racontant la vie de Thérèse de la Croix, quitta le couvent de Calabazanos, pour venir exercer à Belalcazar les fonctions de première maîtresse des novices.

Anastasie de Saint-Michel ne contribua pas peu, par l'excellente direction qu'elle imprima aux nouvelles Clarisses, à former ces religieuses si parfaites que nous venons de voir : Philippe de la Croix, Marie de l'Im-

maculée Conception, Catherine de Saint-Gabriel et tant d'autres. Elle était douée d'un talent de parole extraordinaire chez une femme, et arrivait même à l'éloquence quand elle commentait les récits de la Passion du Sauveur.

Les dernières années de sa vie furent éprouvées par de cruelles maladies, au milieu desquelles elle eut la consolation de recevoir souvent la visite bienfaisante de son Sauveur. Elle mourut en 1511, à l'âge de quarante-cinq ans, en invoquant les noms de Jésus et de Marie, de sainte Claire, sa mère spirituelle, et de saint Michel, son patron.

(*Chroniques de la province des Saints-Anges.*)

DOUZIÈME JOUR D'AOUT

SAINTE CLAIRE D'ASSISE, VIERGE

FONDATRICE DE L'ORDRE DES CLARISSES

1257. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Naissance de Claire. — Son enfance et sa jeunesse. — Saint François lui donne l'habit religieux. — Vains efforts de ses parents pour la ramener dans le monde. — Elle obtient de Dieu que sa sœur Agnès l'imite. — On ne peut enlever Agnès du monastère. — Fondation du monastère de Saint-Damien. — Claire abbesse. — Ses vertus. — Amour de la pauvreté. — Les *Pauvres-Dames*. — Multiplication des pains. — Multiplication d'huile. — Austérités de Claire. — Son oraison. — Apparition des démons. — Faveurs et consolations célestes. — Elle délivre son monastère et la ville d'Assise des Sarrasins. — Seconde délivrance de la ville d'Assise. — Sa dévotion envers le Saint-Sacrement et envers la Passion. — Soufflet que lui donne le démon. — Guérisons miraculeuses. — Sa soif de la parole de Dieu. — Soin qu'elle prend de ses religieuses. — Le pape l'assiste à la mort. — Tout le monde s'empresse de partager ce bonheur. — Visite céleste. — Décès de Claire.

Claire naquit à Assise, dans les Etats de l'Eglise, comme le séraphique Père saint François, d'une famille noble et riche, dont presque tous les garçons avaient fait profession des armes. Son père se nommait Favorino Sciffi. On montre encore aujourd'hui les ruines imposantes de Sasso-Roso, château qu'il possédait sur la pente méridionale du mont Subasio. Sa mère, de l'antique maison de Fiumi, se nommait Hortolana. C'était une dame très-pieuse qui entreprit par dévotion les pèlerinages de Jérusalem, de Saint-Michel au mont Gargan

et de Saint-Pierre de Rome, et, après la mort de son mari, entra dans l'Ordre que sa fille avait fondé, où elle vécut et mourut en odeur de sainteté. Un jour qu'elle faisait ses prières devant un crucifix pour mériter l'assistance du ciel dans ses couches, elle entendit une voix qui lui disait : « Ne craignez rien, Hortolana ; vous « mettrez heureusement au jour une lumière qui « éclairera tout le monde ». Cette voix fut cause qu'elle fit donner à sa fille, au baptême, le nom de Claire. Elle en eut encore deux autres, Agnès et Béatrix, que nous verrons bientôt, à l'exemple de leur aînée, renoncer à toutes les choses de la terre pour se faire pauvres disciples de saint François.

L'enfance de Claire fut parfaitement innocente ; la grâce la prévint tellement, qu'on ne vit rien en elle de la pétulance ordinaire à cet âge. Elle était modeste, tranquille, docile, véridique en ses paroles, obéissante et toujours prête à prier Dieu et à s'acquitter des dévotions que sa mère lui prescrivait. Lorsque la raison se fut développée, elle fit bientôt paraître qu'elle suivrait toujours le parti de la vertu : le jeûne, l'aumône et l'oraison étaient ses plus chers exercices ; devenue plus grande, elle fut obligée, pour contenter ses parents, de s'habiller comme les personnes de son rang ; mais elle portait sous ses habits un petit cilice pour crucifier sa chair virginale. Ses parents firent de vains efforts pour l'engager dans le mariage. Elle ne voulut point d'autre époux que Jésus-Christ. Avide d'entendre saint François d'Assise, elle put se procurer ce bonheur et en fut ravie. Elle désira même avoir une entrevue avec lui. L'ayant obtenue, elle vint le voir dans son petit couvent de la

Portioncule, et lui découvrit les sentiments que Dieu imprimait dans son cœur. Le Saint la confirma dans le dessein de garder inviolablement sa pureté virginale et de quitter tous les biens de la terre pour n'avoir plus d'autre héritage que Jésus-Christ. Comme Claire lui rendit ensuite d'autres visites, il la forma de plus en plus selon son esprit de pénitence et de pauvreté, et lui fit concevoir la résolution de faire pour son sexe ce que lui-même avait fait pour les hommes. Ainsi, l'an 1212, le jour des Rameaux, qui tombait au 19 mars, où l'on célèbre ordinairement la fête de saint Joseph, elle parut le matin dans l'église cathédrale d'Assise, avec ce qu'elle avait de joyaux et d'habits précieux; elle se rendit le soir dans la petite église de la Portioncule, où, ayant été reçue avec une très-grande joie par le saint patriarche et par ses religieux, qui avaient tous un cierge à la main, elle se dépouilla de tous ses ornements de vanité, donna ses cheveux à couper, et fut revêtue d'un sac et d'une corde, comme des véritables livrées d'un Dieu pauvre, souffrant et humilié.

Après une action si généreuse, le Saint, qui ne la pouvait pas retirer dans son couvent, et qui, d'ailleurs, n'avait pas encore de maison où il la pût loger en particulier, la conduisit chez les Bénédictines de Saint-Paul.

Lorsque cette résolution de Claire fut divulguée, chacun en parla selon son caprice. Les uns l'attribuaient à une légèreté de jeunesse, car elle n'avait encore que dix-huit ans; les autres à une ferveur indiscrète et à une dévotion mal réglée. Ses proches surtout en furent extrêmement irrités, et ils n'épargnèrent rien pour lui

persuader de revenir au logis de son père et d'accepter une alliance avantageuse dont on lui avait déjà fait la proposition. Ils voulurent user de violence et la tirer par force de l'asile sacré où elle s'était réfugiée ; mais, pour leur ôter toute espérance de la revoir jamais dans le monde, elle leur fit voir ses cheveux coupés et s'attacha si fort aux ornements de l'autel, qu'on ne pouvait pas sans sacrilége et profanation l'en arracher. Ils cessèrent donc de la tourmenter, après plusieurs jours de poursuites, et saint François, qui veillait toujours à sa sanctification, la fit passer du monastère de Saint-Paul, où il l'avait mise, dans celui de Saint-Ange de Panso, aussi de l'Ordre de Saint-Benoît, qui était hors de la ville. Ce fut là que cette chère amante de Jésus, prosternée aux pieds de son Epoux, le pria instamment de lui donner pour compagne celle qu'il lui avait donnée pour sœur, savoir, la petite Agnès de Sciffi. Sa prière fut exaucée, et, seize jours seulement après cette retraite, cette chère sœur sortit secrètement de la maison de ses parents et vint se rendre auprès de Claire, pour pratiquer avec elle les exercices de la pénitence et de la mortification, dont elle donnait de si rares exemples. Si la fuite de l'aînée avait si fort irrité leurs parents, celle de la cadette les offensa encore davantage. Ils viennent au nombre de douze au monastère de Saint-Ange, et, comme Agnès refuse de les suivre, ils l'accablent de coups de pieds et de poings, la traînent par les cheveux et l'enlèvent de force, comme un lion ou un loup enlève une brebis après l'avoir saisie au milieu du bercail. Tout ce que peut faire cette innocente vierge, c'est de crier à sa sœur qu'elle ait pitié d'elle et qu'elle ne souffre pas un enlèvement si

injuste. Claire se met en oraison, et aussitôt, par un grand miracle de la divine Providence, la petite Agnès, qu'on avait déjà emportée assez loin, devient si pesante et si immobile, que ces douze hommes ne peuvent la lever de terre ni la remuer. De rage, Monalde, son oncle, veut la tuer ; mais il est saisi à l'heure même d'une si grande douleur au bras, qu'il ne peut presque plus se soutenir. Enfin, lorsqu'ils sont tous dans la confusion, Claire arrive et les oblige par ses remontrances de lui rendre sa chère sœur : elle la ramène donc au monastère, et, peu de temps après, elle reçoit l'habit des mains de saint François, quoiqu'elle n'ait que quatorze ans. Il mit ensuite les deux sœurs dans une petite maison qui était contiguë à l'église de Saint-Damien.

Ce fut donc là proprement que commença l'Ordre des religieuses de Saint-François, comme celui des religieux avait commencé dans l'église de la Portioncule. Les deux sœurs eurent bientôt un grand nombre de compagnes ; car, l'odeur de la sainteté de la vierge Claire se répandant partout, beaucoup de femmes et de filles voulurent l'avoir pour leur mère. Les principales, outre Hortolana, sa mère, et Béatrix, sa dernière sœur, furent les vénérables dames Pacifique, Aimée, Christine, Agnès, Françoise, Bienvenue, Balbine, Benoîte, une autre Balbine, Philippe, Cécile et Luce, toutes excellentes religieuses et que Dieu a rendues illustres par des miracles, comme il est écrit au martyrologe des saints de cet Ordre. Claire fut d'abord établie leur supérieure par saint François, entre les mains duquel elles promirent toutes obéissance ; mais lorsqu'elle vit leur nombre augmenter, elle voulut se démettre de cette charge, aimant mieux servir Dieu

dans l'humilité et la soumission, que commander à des filles qu'elle croyait plus vertueuses qu'elle ; mais le saint, qui connaissait combien sa nouvelle plante profiterait par la culture d'une si sainte abbesse, la confirma pour toute sa vie dans son office : la communauté applaudit à cette mesure ; car, bien qu'elle fût remplie d'excellents sujets qui ont même été employés à de nouveaux établissements, nulle néanmoins n'était si capable de gouverner que Claire, qui possédait éminemment l'esprit du bienheureux patriarche. Aussi, bien loin de s'enorgueillir de sa prélature, elle ne s'en servit que pour s'humilier davantage. Elle était la première à pratiquer les exercices de mortification et de pénitence. Les emplois les plus bas étaient ceux qui lui semblaient les plus agréables. Elle donnait elle-même à laver à ses sœurs, et souvent, lorsqu'elles étaient à table, elle demeurait debout et les servait. Elle lavait aussi les pieds des filles de service qui venaient du dehors, et les baisait avec respect et humilité. Rien n'est si dégoûtant ni si contraire à la délicatesse des jeunes filles que les ministères qu'il faut rendre aux malades dans les infirmeries ; mais elle ne croyait pas que sa dignité de supérieure l'en dût exempter, et si elle députait quelques sœurs pour en avoir la charge, c'était à condition que souvent elles lui laissassent faire ce qui était plus difficile et dont les autres auraient eu plus d'aversion.

De cette grande humilité naissait dans son cœur un ardent amour pour la sainte pauvreté. La succession de son père lui étant échue au commencement de sa conversion, elle n'en retint rien pour elle-même, ni pour son monastère, mais la fit distribuer tout entière aux pau-

vres. Non-seulement elle ne voulut point que sa maison possédât aucune rente et revenu, mais elle ne souffrit pas même qu'on y gardât de grandes provisions, se contentant de ce qui était nécessaire pour vivre chaque jour. Elle aimait mieux que les frères qui quêtaient pour son monastère apportassent des morceaux de pain déjà secs que des pains entiers. Enfin, tout son dessein était de ressembler à Jésus-Christ pauvre, qui n'a jamais rien possédé sur la terre, et qui, né tout nu dans une pauvre étable, est mort tout nu sur le pauvre lit de la croix. Elle obtint du pape Innocent III le privilége de la pauvreté, c'est-à-dire le droit de s'établir sur le seul fondement de la charité des fidèles, avec l'excellente qualité de *pauvre*, comme un titre d'honneur et de gloire : c'est pourquoi son Ordre est communément appelé l'Ordre des *Pauvres-Dames*. Et lorsque le pape Grégoire IX, jugeant qu'une si grande pauvreté était trop rigoureuse pour des femmes, voulut la mitiger en les dispensant du vœu qu'elles en avaient fait et en leur donnant des rentes, elle remercia Sa Sainteté de cette offre, et la pria instamment de ne rien changer aux premières dispositions de son établissement : ce qu'il lui accorda. Dieu a souvent justifié par des miracles cette conduite de sa servante, et fait voir qu'il veille au secours de ceux qui se confient en lui. Un jour, il n'y avait qu'un pain assez médiocre dans le monastère, et le temps du dîner étant arrivé, elle ordonna à la sœur dépensière d'en envoyer la moitié aux religieux qui les assistaient et de partager l'autre moitié en cinquante morceaux, pour autant de pauvres dames qui composaient alors sa communauté. La dépensière fit avec une obéissance aveugle ce qui lui était commandé,

et, par une merveille surprenante, ces morceaux se grossirent tellement, qu'ils furent suffisants pour nourrir toutes les religieuses. Une autre fois, il n'y avait plus d'huile dans le monastère : Claire prit un baril, le lava, et envoya chercher le frère quêteur, afin qu'il l'allât faire remplir d'huile par aumônes. Il vint aussitôt, mais, au lieu de le trouver vide, il le trouva tout plein. Cela lui fit croire que les bonnes dames s'étaient voulu moquer de lui, et il s'en plaignit; mais il changea ses plaintes en admiration et en actions de grâces, lorsqu'on lui apprit qu'on avait mis le baril vide sur le tour, et que l'huile qu'il y avait vue était une huile miraculeuse.

Pour les austérités de notre sainte, elle n'était vêtue que d'une vile tunique et d'un petit manteau de grosse étoffe; elle marchait toujours les pieds nus, sans socques ni sandales, couchait sur la dure, jeûnait toute l'année, excepté le dimanche, et souvent au pain et à l'eau; elle gardait un perpétuel silence hors les devoirs indispensables de la nécessité et de la charité : il est vrai que ces pratiques lui étaient communes avec ses sœurs. Mais quel rapport entre un corps délicat comme le sien et un vêtement de peau de porc, dont elle appliquait le côté velu et hérissé et les soies dures et piquantes sur sa chair, pour lui faire endurer un martyre continuel ! Elle se servait aussi d'un cilice fait de crin de cheval, qu'elle serrait encore plus étroitement avec une corde de semblable tissure, armée de treize nœuds. Son abstinence était si sévère, que ce qu'elle mangeait n'eût pas été suffisant pour sa nourriture, si la vertu de Dieu ne l'eût soutenue. Pendant le grand Carême et celui de Saint-Martin, elle ne vivait que de pain et d'eau; encore ne

mangeait-elle point du tout les lundis, les mercredis et les vendredis. La terre nue, ou un tas de sarments de vigne, avec un morceau de bois pour oreiller, firent au commencement tout l'appareil de son lit; depuis, se sentant trop faible, elle coucha sur un tapis de cuir et mit de la paille sous sa tête. Enfin, elle était tellement insatiable de peines et de souffrances, que saint François fut obligé de modérer cette ardeur et de la faire modérer par l'évêque d'Assise. Ils lui ordonnèrent donc de coucher sur une paillasse et de ne point passer de jour sans manger. Mais son repas des lundis, des mercredis et des vendredis, en Carême, se composait d'une once et demie de pain et d'une gorgée d'eau, qui servaient plutôt à irriter sa faim et sa soif qu'à les apaiser.

Comme elle était entièrement morte au monde, et qu'elle avait le cœur parfaitement pur, rien ne l'empêchait de vaquer à l'oraison et de s'occuper en tous temps et en tous lieux des grandeurs et des bontés de son Dieu. Son ordinaire était de passer plusieurs heures en prières après Complies, avec ses sœurs, devant le Saint-Sacrement, où elle répandait beaucoup de pleurs et excitait les autres à gémir et à soupirer par l'exemple de sa ferveur. Lorsqu'elles se retiraient pour aller prendre un peu de repos, elle demeurait encore constamment au chœur, pour y entendre, comme furtivement, dans la solitude, les mouvements secrets de l'Esprit de Dieu. Là, toute baignée dans ses larmes et prosternée contre terre, tantôt elle détestait ses offenses, tantôt elle implorait la divine miséricorde pour son peuple, tantôt elle déplorait les douleurs de Jésus-Christ, son bien-aimé. Une nuit, l'ange des ténèbres lui apparut sous la figure d'un petit

enfant tout noir et lui dit : « Si tu ne mets fin à tes larmes, tu perdras bientôt la vue ». Et elle lui répondit sur-le-champ : « Celui-là verra bien clair, qui aura l'honneur de voir Dieu ». Ce qui obligea ce monstre de se retirer avec confusion. Il revint néanmoins après Matines, et ajouta qu'à force de pleurs elle se rendrait malade. Mais elle le repoussa encore vigoureusement, lui disant que celui qui sert Dieu ne craint aucune incommodité. On ne saurait décrire les faveurs qu'elle recevait dans ce saint exercice. Un jour, sœur Bienvenue, une de ses religieuses, aperçut durant ce temps un globe de feu qui se reposait sur sa tête et qui la rendait admirablement belle et lumineuse. Une autre fois sœur Françoise vit sur ses genoux un enfant parfaitement beau, lui faisant de très-aimables caresses. Malade, une nuit de Noël, il lui fut impossible de se lever pour aller à Matines ; cependant elle se mit en prières; dans son pauvre lit, elle entendit distinctement tout l'office qui fut chanté par les religieux de saint François, dans l'église de Notre-Dame de la Portioncule, fort éloignée de son monastère; et, ce qui est plus merveilleux, elle eut le bonheur de voir l'Enfant Jésus couché dans sa crèche. Lorsqu'elle sortait de ses communications avec Dieu, ses paroles étaient toutes de feu, et elles répandaient une certaine onction qui gagnait et emportait les cœurs de tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre.

D'ailleurs, elle avait tant de crédit auprès de Dieu, qu'elle obtenait aisément tout ce qu'elle lui demandait. Il n'en faut point d'autre preuve que ce qui arriva à l'égard de l'armée des Sarrasins que l'empereur Frédéric II, dans ses démêlés avec le Saint-Siége, envoya dé-

peupler le duché de Spolète, et qui vint pour assiéger la ville d'Assise et pour piller le couvent de Saint-Damien. Tout était à craindre, pour des femmes sans défense, de la part de Barbares sans pudeur ni religion. Dans un si grand sujet de terreur et d'effroi, elles coururent toutes à sainte Claire, qui était malade à l'infirmerie, comme les poussins courent sous les ailes de leur mère lorsqu'ils aperçoivent le milan qui vient fondre sur eux. Elle leur dit de ne rien craindre, et, dans la confiance dont elle était remplie, elle se traîna le mieux qu'elle put, soutenue sur leurs bras, à la porte du couvent, où elle fit mettre devant elle le très-saint Sacrement renfermé dans un ciboire d'argent et dans une boîte d'ivoire. Là, se prosternant devant son souverain Seigneur, elle lui dit les larmes aux yeux : « Souffrirez-vous, mon Dieu, que vos « servantes faibles et sans défense, que j'ai nourries du « lait de votre amour, tombent entre les mains des infi- « dèles ? Je ne puis plus les garder, mais je vous les remets « entre les mains, et je vous supplie de les protéger dans « une extrémité si terrible et si pressante ». A peine eut-elle achevé ces mots, qu'elle entendit une petite voix, comme d'un enfant, qui lui répondit : « Je vous garderai tou- « jours ». Alors, se sentant plus hardie, elle ajouta : « Permettez-moi, mon Seigneur, d'implorer aussi votre « miséricorde et votre secours pour la ville d'Assise, qui « nous nourrit de ses aumônes ». — « Elle souffrira plu- « sieurs dommages », répondit le Sauveur, « mais j'em- « pêcherai qu'elle soit prise ». — Après des réponses si avantageuses, la sainte leva la tête et dit à ses filles : « Je « vous donne ma parole, mes sœurs, que vous n'aurez « point de mal ; seulement confiez-vous en Dieu ».

Les Sarrasins avaient déjà escaladé le monastère, et quelques-uns étaient entrés dans le croître ; mais, à l'instant même où cette prière fut achevée, ils furent saisis d'une terreur panique, remontèrent précipitamment les murs et laissèrent les servantes de Dieu en paix, et, peu de temps après, ils levèrent le siége d'Assise et quittèrent entièrement l'Ombrie.

La même ville était une autre fois extrêmement pressée par Vital d'Averse, capitaine de l'armée impériale ; il avait juré de ne point s'en retourner qu'il ne l'eût emportée de force, ou qu'elle ne se fût rendue à discrétion. La sainte, touchée de ce malheur, assembla toutes ses filles et leur remontra que ce serait une ingratitude à elles, si, après avoir reçu tant de charités des habitants d'Assise, elles n'employaient tout ce qu'elles avaient de crédit auprès de Dieu pour obtenir la délivrance de cette ville. Elle fit donc venir de la cendre, s'en couvrit la tête la première et en couvrit ensuite la tête à toutes les autres, puis, en cet état, elles pressèrent si efficacement la bonté de Dieu de regarder cette ville d'un œil de pitié et de miséricorde, que la nuit même toute l'armée de ce nouvel Holopherne fut mise en déroute, et, obligé lui-même de se retirer avec confusion, il mourut peu de temps après d'une mort violente, juste punition de son orgueil.

La dévotion de sainte Claire envers le très-saint Sacrement était admirable. Dans ses plus grandes maladies, elle se faisait mettre sur son séant, afin de travailler à des corporaux pour les paroisses des environs d'Assise. Elle faisait aussi des corporaliers de soie ou de pourpre, et, quoiqu'elle aimât souverainement la pauvreté, elle

ne laissait pas d'employer les plus riches étoffes lorsqu'il était question de faire quelque ornement pour la célébration de ce grand mystère. Elle communiait toute baignée de larmes, n'ayant pas moins de respect pour son Dieu renfermé sous les voiles du Sacrement que pour lui-même tonnant dans les cieux et gouvernant tout le monde visible et invisible. Elle sentait aussi une tendresse extrême pour le mystère de la Passion et pour les plaies de son Sauveur crucifié, qu'elle contemplait avec une ardeur et un amour qui ne se peuvent exprimer. Un jour, elle fut tellement abîmée dans la considération des bontés de son Dieu mourant, qu'elle demeura en extase depuis le jeudi saint jusqu'à la nuit du samedi saint. Le démon, ne pouvant souffrir cette affection pour un mystère dont il a tant d'horreur, lui donna une fois un soufflet qui lui ensanglanta l'œil et lui rendit la joue toute livide; mais la sainte n'en fit que rire et eut une joie extrême de souffrir du démon même ce que son Sauveur a souffert de l'un de ses ministres dans la maison de Caïphe.

Elle fit de grands miracles par la vertu du signe de la croix. Surtout elle guérit par ce moyen un nommé Etienne, malade de fièvre chaude, que saint François lui avait envoyé; et elle rendit la santé à plusieurs de ses filles affligées de diverses infirmités. Un jour, un enfant lui ayant été amené, dont l'œil était tout défiguré, elle le fit conduire à la bienheureuse Hortolana, sa mère, afin qu'elle fît elle-même ce signe salutaire sur son œil : cela fut si efficace, que l'enfant reçut la guérison en même temps. Comme elle était extrêmement affamée du pain de la parole de Dieu, elle écoutait avec joie les pré-

dicateurs qui la distribuaient dans son église ; et ayant ouï dire que le Pape avait défendu aux religieux de son Ordre d'aller chez les religieuses sans sa permission, elle renvoya aussi ceux qui faisaient la quête, disant qu'il n'était pas raisonnable d'avoir des religieux qui apportassent le pain matériel,et de n'en point avoir qui apportassent le pain spirituel, ce qui fit que Sa Sainteté révoqua aussitôt cette défense. Elle donnait des instructions admirables à ses filles : elle leur apprenait à mépriser les demandes importunes et les feintes nécessités du corps, à retenir leur langue et à garder soigneusement le silence intérieur et extérieur ; à se détacher de l'affection de leurs parents, et à mettre leur inclination et leur amour en Jésus-Christ seul ; à secouer toutes sortes de paresse et de négligence, et à faire continuellement succéder l'oraison au travail. Quelque sévère qu'elle fût à elle-même, et quelque soin qu'elle eût que sa règle fût inviolablement observée, elle était néanmoins pleine de compassion et de bonté pour ses sœurs, et elle avait un soin extrême de tous leurs besoins corporels. Aussi ne vit-on jamais de communauté plus unie que la sienne, ni de religieuses plus affectionnées à leur supérieure que ses filles l'étaient envers elle.

Enfin, il plut à Notre-Seigneur de contenter les désirs de son Epouse, qui demandait, avec une ardeur incroyable, de jouir de lui dans l'éternité bienheureuse. Il y avait déjà quarante-deux ans qu'elle était dans la pratique fidèle et assidue de tous les exercices de la religion, sans que plusieurs maladies violentes, qu'elle avait endurées durant vingt-huit ou trente ans, eussent arraché de sa bouche un mot de plainte et de murmure,

ni eussent été capables de diminuer le feu de son zèle et de sa charité. Elle avait aussi prédit, il y avait deux ans, qu'elle ne mourrait point avant que le Seigneur ne fût venu la visiter avec ses disciples. Le temps donc de sa récompense étant arrivé, le pape Innocent IV, qui avait une estime extraordinaire pour sa vertu et qui l'aimait parfaitement en Jésus-Christ comme la plus fidèle Epouse que cet aimable Sauveur eût sur la terre, revint de Lyon à Pérouse avec le collége sacré des cardinaux. Il apprit, dans cette ville, que Claire était dangereusement malade, et qu'il y avait beaucoup d'apparence que sa fin était proche. Il se transporta au plus tôt à Assise, avec sa cour, et dans son couvent de Saint-Damien, accompagné de ses cardinaux, comme Notre-Seigneur et ses disciples, il lui donna sa bénédiction apostolique avec l'indulgence plénière de tous ses péchés, que cette âme déjà toute céleste lui demanda avec grande instance et reçut avec une très-profonde humilité. Elle avait reçu, le même jour, le saint Viatique des mains du provincial des Mineurs, et, lorsqu'on le lui avait administré, on avait vu, dans la sainte hostie, un enfant d'une beauté inestimable, avec un globe de feu au dessus. Lorsque Sa Sainteté fut retirée, sainte Claire, toute baignée de larmes, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, dit à ses sœurs : « Rendez grâces à « Dieu, mes chères filles, de ce que j'ai eu aujourd'hui « un honneur que le ciel et la terre ne pourraient « jamais payer, ayant été si heureuse que de recevoir « mon Sauveur et d'être visitée de son vicaire ». Sa sœur Agnès la pria de ne la point laisser sur la terre, mais de l'emmener avec elle dans le ciel. « Ton heure n'est pas

« encore venue », répondit-elle ; « mais réjouis-toi, car « elle n'est pas éloignée, et, avant de mourir, tu recevras « de ton Epoux bien-aimé une grande consolation ». La chose arriva selon cette prédiction.

Ses religieuses ne l'abandonnèrent point, et ne se mettaient point en peine ni de manger, ni de dormir, pourvu qu'elles ne perdissent pas une parole d'une mère si chère et d'une si sainte amante du Sauveur. A l'exemple de saint François, elle dicta un testament, non pas pour léguer à ses filles des biens temporels dont elle était entièrement dépourvue, mais pour leur léguer la sainte pauvreté et le parfait dépouillement de toutes choses, qui est un plus grand trésor que tous les biens de ce monde. Frère Regnault s'étant approché de son lit pour lui faire une petite exhortation sur les avantages de la patience, elle lui dit, avec une force héroïque, que, depuis que Notre-Seigneur l'avait appelée à son service par le moyen de son ami saint François, nulle peine, par sa grâce, ne lui avait été fâcheuse, nulle pénitence difficile, et nulle maladie désagréable. Plusieurs cardinaux et plusieurs évêques la visitèrent en particulier ; et, ce qui est merveilleux, bien qu'il lui fût impossible de rien prendre, ce qui dura dix-sept jours, on vit toujours en elle une présence d'esprit et une vigueur extraordinaires : elle reçut ces prélats avec toute la piété et la dévotion que demandait l'honneur de leur visite, et elle exhortait même à la piété tous ceux qui l'approchaient, de même que si elle eût joui d'une parfaite santé.

Elle fut encore assistée, dans cette extrémité, par frère Junipère, frère Ange et frère Léon, trois excellents compagnons de saint François, lesquels, mêlant leurs

flammes avec celles de la sainte, en firent un brasier d'amour qui ne se peut exprimer. Enfin, Claire, étant près de mourir, parla elle-même à son âme et lui dit: « Sors hardiment, mon âme, ne crains rien, tu as un bon « guide et un bon sauf-conduit. Sors, dis-je, hardiment; « car celui qui t'a créée, qui t'a sanctifiée, et qui t'a « aimée comme une mère aime sa fille, est lui-même « disposé à te recevoir ». Puis adressant la parole à son Sauveur, elle lui dit: « Et vous, mon Seigneur et mon « Dieu, qui m'avez donné l'être et la vie, soyez béni ». Au même instant Notre-Seigneur lui apparut, avec une compagnie bienheureuse de vierges couronnées de fleurs d'une beauté et d'une odeur sans pareilles; l'une d'elles, dont la couronne était fermée, et rendait plus de lumière que le soleil (c'était la sainte Vierge), s'approcha d'elle pour l'embrasser. Les autres à l'envi étendirent sur son corps un tapis d'une étoffe inestimable, et, pendant cette action, dont elle fit part à ses sœurs, son âme toute pure s'envola dans le sein de la Divinité, pour y posséder éternellement son souverain bonheur. Ce fut l'an 1253, le onzième jour du mois d'août, qui est le lendemain de la fête de saint Laurent, bien que l'on ait remis la sienne au 12, où l'on fit son enterrement.

Le bruit de ce bienheureux décès étant divulgué, toute la ville d'Assise, pour ainsi dire, accourut au monastère de Saint-Damien afin d'y voir le corps qui avait logé une âme si sainte. Le pape même, assisté des cardinaux, s'y transporta pour être présent à ses funérailles. Les religieux de l'Ordre de Saint-François y furent aussi appelés pour chanter l'office: ils commencèrent à entonner celui des morts; mais le pape les

arrêta et leur dit qu'il fallait chanter l'office d'une sainte vierge, comme la voulant canoniser avant qu'elle fût inhumée, et cela eût été fait si le cardinal d'Ostie n'eût fait observer à Sa Sainteté que dans une affaire de cette importance il fallait toujours prendre du temps pour la décider. Ce même cardinal fit l'oraison funèbre, où, après avoir montré la vanité de toutes les choses du monde, il releva avec beaucoup de force et d'éloquence le mérite de cette sainte.

Au reste, quoique sainte Claire ne soit point sortie durant sa vie de son monastère de Saint-Damien, son Ordre néanmoins s'est étendu dès son vivant en plusieurs endroits de l'Europe, et elle a envoyé quelques-unes de ses filles en divers lieux pour fonder de nouveaux monastères. Il s'est depuis multiplié jusqu'à l'infini, et s'est partagé en diverses branches, dont les unes se sont maintenues inviolablement dans l'ancienne observance, ou l'ont reprise par la réforme de sainte Colette, et retiennent le premier nom de Pauvres-Dames de Sainte-Claire; d'autres, qui ont dégénéré de la grande pauvreté du premier institut, en prenant des rentes par la permission du pape Urbain IV, sont nommées Urbanistes ; d'autres, qui ont ajouté aux unes ou aux autres quelques constitutions particulières, sont appelées ou Capucines, ou de la Conception, ou Annonciades, ou Récollettes, ou Cordelières. Il y a de tous ces Ordres ensemble près de quatre mille couvents et près de cent mille religieuses. Le nombre des saintes qu'ils ont données à l'Eglise ne peut se compter. Surtout l'on ne pouvait assez admirer l'austérité des religieuses de l'*Ave-Maria* de Paris, qui vivaient dans un corps comme si elles n'en eussent point, et qui étaient

sur la terre comme si elles eussent été déjà entièrement séparées de la terre. Cette communauté n'existe plus depuis la Révolution, et la maison est devenue une caserne.

(*Petits Bollandistes.*)

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Trésor de sainte Claire. — Agnès de Bohême. — Salomé d'Alsace. — Cunégonde de Pologne. — Yolande de Galicie. — Véronique de Pologne. — Isabelle de France. — Euphémie de Habsbourg. — Hélène de Saint-Antoine de Portugal. — Constance d'Aragon. — Sainte Elisabeth de Portugal. — Magnus Ladalaas de Suède, et sa fille. — Marguerite Colonna. — Agnès, sœur du pape Urbain IV. — Florosende de Paléna. — Agnès et Marguerite de Lorraine. — Judith de Juliers. — Arenburge de Périgueux, et sa fille Marchesia. — Agnès de Habsbourg. — Anne d'Autriche. — Sophie de Carinthie. — Marguerite de Saxe. — Edwige de Pologne. — Léonore, princesse de Sicile. — Elisende de Moncade, reine. — Marguerite de Montecatesso, princesse royale. — Blanche de France, princesse royale. — Jeanne de Navarre, princesse royale. — Blanche de France et de Castille, princesse royale. — Jeanne et Marguerite de Brabant, duchesses. — Madeleine de Bretagne, duchesse. — Endeline de France, princesse royale. — Marguerite de Boulogne, comtesse. — Béatrix de Portugal, reine. — Elisabeth d'Angleterre, reine. — Catherine d'Autriche, archiduchesse. — Béatrix et Catherine de Castille, princesses royales. — Agnès Coriolan, comtesse. — Catherine de Sicile, princesse royale. — Marguerite de Flandre, comtesse. — Philippe et Isabelle de Gueldre, comtesses. — Hélène, Elisabeth et Edwige de Breslau, duchesses. — Agnès et Isabelle de Castille, princesses royales. — Marie Fernandez Coronel. — Blanche Henriquez. — Anne de Silésie, duchesse, etc., etc... — Conclusion sur l'Ordre de Sainte-Claire.

Saint Jean de Capistran a dit avec raison qu'il n'y a jamais eu dans la sainte Eglise un Ordre religieux qui comptât des membres aussi illustres que celui de Sainte-Claire. L'énumération qui suit, bien sèche, hélas ! et bien écourtée, le prouvera surabondamment (1).

Dès le premier siècle de sa fondation, que nous datons de 1212, c'est-à-dire de l'année où sainte Claire reçut de saint François l'habit de l'Ordre, une princesse de sang

(1) Nous plaçons ici, à l'exemple de l'auteur néerlandais, le souvenir des religieuses de l'Ordre de Sainte-Claire, sur lesquelles on a trop peu de documents pour en faire une biographie spéciale, ou dont la date de la mort est restée inconnue. Il est trop juste de ne pas laisser tomber dans l'oubli les pieuses filles qui ont honoré par leurs vertus à la fois leur Ordre et l'Eglise tout entière. Pour quelques-unes d'entre elles, on trouvera de plus longs détails dans les différents volumes qui composent le *Palmier Séraphique.*

royal, la bienheureuse Agnès, fille d'un roi de Bohême, fondait un couvent de Clarisses à Prague, y entraînait à sa suite une foule de grandes dames, et montrait ainsi l'exemple de la perfection chrétienne aux descendantes des rois et des empereurs (1236).

En 1243, la bienheureuse Salomé, reine d'Alsace, se retire au couvent de Zavicost, près de Krakau.

En 1279, la bienheureuse Cunégonde, reine de Pologne, prend le voile au couvent de Sandecz, où elle trouva rassemblées les plus riches et les plus nobles héritières du royaume. En même temps qu'elle, vint recevoir l'habit sa sœur Yolande, veuve de Boleslas, duc de Galicie, surnommée *la Pieuse* à cause de ses vertus, et qui fonda plus tard un couvent à Gnesna, en Pologne. Une autre princesse royale, sœur Véronique, a suivi aussi la règle de Sainte-Claire en Pologne, dans le premier siècle de l'Ordre.

La bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, roi de France, a fondé en 1260, à Longchamp, près de Paris, un couvent de Clarisses dont elle fut l'une des premières religieuses.

Euphémie, que d'autres appellent Colette, fille de l'empereur Rodolphe Ier, entra, en 1273, au couvent de Toul, où elle acquit un renom d'austérité et d'humilité. Saint Antoine lui-même a témoigné de la sainteté de sa vie.

Rodolphe Ier, comte de Habsbourg avant son élection, est la souche de l'illustre maison d'Autriche.

Alphonse III, roi de Portugal, a fondé, en 1259, à Santarem, un très-beau couvent de Clarisses-Urbanistes, que sa fille Hélène, connue sous le nom de sœur Hélène de Saint-Antoine, dota richement et vint elle-même habi-

ter. L'humilité de cette princesse était telle, qu'elle voulut toujours se faire la servante des autres religieuses. On lui attribue des guérisons miraculeuses pendant sa vie et après sa mort.

Constance, reine d'Aragon, fille de Manfred, roi de Sicile, fut toujours favorablement disposée à l'égard de l'Ordre des Frères Mineurs ; elle témoignait une grande dévotion à son saint fondateur, surtout après que saint François fut apparu à une vieille femme de Lérida, malade depuis plus d'un an et lui eut rendu la santé dans une église de l'Ordre. Constance épousa le prince Pierre, du vivant de son Père Jacques I[er] d'Aragon, surnommé *le Saint*, et éleva ses enfants dans l'amour et le respect des Frères Mineurs. L'un de ses fils, Alphonse III, roi d'Aragon, voulut être enseveli dans une église franciscaine et revêtu d'un vêtement franciscain. Son autre fils, Pierre, éleva une église et un couvent et prononça les vœux prescrits par la règle de Saint-François.

Mais de tous les enfants de cette pieuse reine, aucun n'atteignit à un plus haut degré de perfection, que sa fille sainte Elisabeth, qui, devenue plus tard reine de Portugal, porta toute sa vie la robe et le voile des Tertiaires (1). Sa mère l'avait élevée avec un soin tout particulier, et s'était surtout appliquée à lui inspirer l'amour du prochain et le culte des pauvres.

Constance savait d'ailleurs elle-même pratiquer admirablement la charité. Après la mort de son père, le roi Manfred, et de son neveu, le prince Conradin, victimes tous deux de l'ambition effrénée de Charles d'Anjou, elle pardonna au fils du meurtrier, le prince Charles, qui était

(1) Voir sa vie au huitième jour de juillet, p. 172.

tombé entre ses mains. Elle a fondé un couvent de Clarisses à Messine, et devenue veuve en 1284, elle prit elle-même le voile, pratiqua pendant dix-sept ans la règle de l'Ordre, mourut saintement et fut ensevelie au couvent des Frères Mineurs de Barcelone.

Magnus Ladalaas, porté au trône de Suède par les évêques après la déchéance de son indigne frère, le roi Vladimir, fonda en 1289 un couvent de Clarisses à Stockholm, et en posa lui-même la première pierre. Puis, non content d'enrichir sa fondation de revenus magnifiques, il fit prendre à sa fille, à peine âgée de sept ans, la robe des religieuses de Sainte-Claire. Ses restes ont longtemps reposé chez les Frères Mineurs de Stockolm.

En 1277, la bienheureuse Marguerite Colonna, issue d'une des plus nobles familles des Etats-Romains, se consacra à Dieu dans un couvent de Sainte-Claire, et son exemple fut suivi par un grand nombre de dames romaines (1).

Urbain IV, qui devint pape en 1261, avait une sœur religieuse au couvent des Clarisses de Pérouse. Quoique son père ne fût qu'un pauvre savetier, nous plaçons cette sainte fille, nommée Agnès, dans cette liste des princesses de l'Ordre, parce que son frère a occupé le premier trône du monde, celui de saint Pierre.

En 1269, la bienheureuse Florosenda, fille du comte de Palena, prit le voile de Sainte-Claire dans un couvent qu'elle avait fait élever à Solmona, dans le royaume de Naples, avec sa propre fortune (2).

Frédéric II, duc de Lorraine, laissa sa fille Agnès se

(1) Voir sa vie au dix-septième jour de décembre.
(2) Voir sa vie au trentième jour de juin, p. 562.

retirer au couvent de Longchamp, près de Paris, et sa fille Marguerite à celui de Cologne. Plus tard, en 1297, il construisit un couvent de Clarisses à Neufchâtel, dans le diocèse de Toul.

L'année même de la fondation du couvent de Nuys, près de Cologne, en 1288, fut marquée par la prisede voile de Jutta ou Judith, fille du premier duc de Juliers, et celle de trois autres duchesses et de cinq comtesses.

Le pape Clément V accorda, en 1306, des priviléges importants au couvent des Clarisses de Périgueux en France, à la demande de son abbesse Arenburge, sœur du comte de Périgueux, et de sa fille Marchesia, toutes deux servantes de Sainte-Claire.

La même année, Clément V prodiguait aussi ses faveurs au couvent de Longchamp, qui cachait alors la retraite des deux filles du duc de Juliers.

Pendant le deuxième siècle de l'Ordre, c'est-à-dire de l'an 1312 à l'an 1412, beaucoup plus encore de princesses ont abandonné le monde pour la solitude et les splendeurs pour la pauvreté, et seigneurs, rois et empereurs, continuèrent à protéger l'Ordre de leur puissance et à le doter de leurs richesses. En 1284, quand les Clarisses arrivèrent à Munich, Louis II, duc de Bavière, leur attribua le couvent des Frères Mineurs, pour qui il en fit construire un nouveau près de son palais. C'est là qu'en 1349, le jour de la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, vint se consacrer à Dieu, avec plusieurs jeunes filles nobles, la princesse Agnès, fille de l'empereur Louis IV, à peine âgée de quatre ans. Et plus tard, comme des nécessités politiques la rappelaient à la cour de son père, effrayée de quitter ce saint asile, elle demanda qu'on lui permît

de vivre et de mourir au milieu des religieuses qu'elle aimait tant. On le lui refusait ; elle eut recours à la divine Providence dont elle vint implorer l'assistance, prosternée au pied de l'autel. Son désir fut exaucé, car tout à coup cinq plaies profondes se creusèrent à ses mains, à ses pieds et à son côté, et forcèrent ses parents à la laisser dans son cher couvent. On ne sait pas au juste à quel âge elle mourut ; les uns disent huit ans, les autres quatorze, d'autres encore vingt-deux. En 1670, on ouvrit son tombeau qui se trouvait au milieu du chœur, et il en sortit un parfum d'ambre et de miel.

Une foule de nobles jeunes filles, aussi célèbres par leurs vertus que par leur origine, illustrèrent le couvent de Munich, et c'est parmi elles que, en 1586, le Père François Gonzague, général de l'Ordre, choisit un certain nombre de religieuses pour aller habiter le couvent de Clarisses-Urbanistes qui venait d'être fondé à Vienne, par Isabelle d'Autriche, veuve de Charles IX, roi de France.

En 1334, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Frédéric III, prit le voile de Clarisse. Elle avait été successivement fiancée au prince de Pologne, à l'électeur de Brandebourg et au duc de Carinthie ; mais tous trois moururent avant l'époque fixée pour le mariage, et la pauvre princesse, qui portait ainsi malheur à tous ceux qui l'aimaient, commença à croire que Dieu la réservait pour être sienne, dans la condition religieuse. Elle commença par faire relever à ses frais le couvent de Vienne, très-déchu alors de son ancienne splendeur et transformé en hospice ; puis elle vint, à la tête de soixante-deux jeunes filles nobles, s'enfermer dans cette sainte prison et don-

ner avec elles, à l'Allemagne entière, l'exemple de toutes les vertus.

Vers l'an 1340, au couvent des Clarisses de Znaïm, mourut en grand renom de chasteté, d'humilité et d'austérité, la princesse Sophie d'Autriche et de Carinthie. A peu près à la même époque, Marguerite, fille de l'électeur de Saxe, abbesse de ce couvent, guidait ses sœurs dans les voies du Seigneur. Enfin Edwige, veuve de Ladislas III, roi de Pologne, suivant l'exemple que lui avaient donné sa mère Yolande et sa nièce, la bienheureuse Cunégonde, se retirait au couvent de Sandecz, et y devenait un miroir de perfection religieuse.

Léonore, fille de Charles II, roi de Naples, sœur de saint Louis, frère mineur et évêque de Toulouse, femme de Philippe III, roi de Sicile, et mère de Pierre IV, également roi de Sicile, prit le voile des Clarisses après la mort de son époux, le porta pendant quatre ans, et fut ensevelie à Catane, en 1343, dans un couvent de l'Ordre.

Jacques II, roi d'Aragon, et Elisende de Moncade, sa troisième femme, fondèrent en 1326 un couvent de Clarisses près de Barcelone. Cette même année, le roi étant venu à mourir, sa veuve renonça aux dignités et à la richesse et vint consacrer à Dieu le reste de ses jours dans le couvent qu'elle avait élevé. D'autres princesses du sang royal d'Aragon illustrèrent aussi ce pieux asile. C'est là que vint finir sa vie, avec la permission du pape, Marguerite de Montecatesso, nièce de la reine Elisende, et qui avait prononcé ses vœux au couvent de Naples.

La princesse Blanche, fille de Philippe V, roi de France, née en 1313, était à peine âgée de cinq ans et un mois, quand elle fut consacrée à Dieu dans le couvent de Long-

champ, par la duchesse de Bourgogne, sa grand'mère, et par les comtes de Valois et de la Marche, ses oncles, frères du roi. Elle reçut le voile de l'Ordre au chœur, à genoux devant l'autel, des mains de l'archevêque de Reims. Avec elle, reçurent l'habit cinq autres filles de grande maison, destinées à la servir et à être ses compagnes.

La jeunesse extrême de cette princesse fit reculer longtemps le jour de sa profession ; on voulait voir si plus tard l'âge ne modifierait pas au profit du monde cette piété si précoce. Mais Blanche, quoique demandée en mariage par les plus puissants rois de la chrétienté, éclairée par la grâce, resta ferme dans ses bons sentiments, et, devenue orpheline de père et de mère, elle prononça ses vœux avec la permission du roi Philippe VI, son oncle, et de toute sa famille.

Huit ans plus tard, elle reçut des mains de l'évêque de Paris, en même temps que Jeanne de Navarre et dix-sept autres religieuses du couvent de Longchamp, la consécration virginale, en présence du roi de France, du roi de Navarre et des principaux seigneurs de la cour. Par ses vertus, en particulier par son humilité, elle rappelait sa grande tante, la bienheureuse Isabelle de France. Tombée gravement malade à l'âge de quarante ans, elle refusa, malgré la permission du pape, de suivre le conseil des médecins qui lui ordonnaient un changement de climat, et aima mieux mourir que de quitter son cher couvent. Son existence se prolongea encore péniblement pendant quatre ans, au milieu d'atroces souffrances, jusqu'au 26 avril 1358. On l'ensevelit au milieu du chœur, dans un magnifique tombeau, et son cœur, à la prière de la reine, fut conservé dans le grand couvent de Paris.

Jeanne, fille de Philippe, roi de Navarre, petite-fille par sa mère de Louis X, roi de France, et déjà fiancée au prince Pierre d'Aragon, s'enferma à l'âge de douze ans au couvent des Clarisses de Longchamp. Elle est morte en odeur de sainteté le 3 juillet 1387.

C'est encore dans le même couvent que vint se consacrer à Dieu Blanche, fille de saint Louis, roi de France, et veuve de Ferdinand, prince de Castille. Là encore prononcèrent leurs vœux, le 9 mai 1301, Jeanne et Marguerite, filles de Godefroy, duc de Brabant, et nièces du roi de France Philippe III. D'une constitution faible et maladive, elles ne purent suivre strictement la règle sévère de Sainte-Claire, et leur nièce, Jeanne de Navarre, obtint pour elles du Saint-Père l'autorisation d'entendre la messe dans une petite chapelle attenant à leur cellule et dédiée à saint Louis. Toutes deux moururent la même année, en 1337.

Madeleine, sœur du duc de Bretagne, autre religieuse de Longchamp, prononça ses vœux en 1461 ; mais atteinte presque aussitôt d'une maladie terrible, elle mourut cinq mois après.

Outre le couvent de Lonchamp, devenu trop petit pour contenir toutes les saintes filles qui s'y pressaient, le saint roi Louis IX fit construire le couvent de Saint-Marcel, dans un faubourg de Paris. Endeline, fille de Louis X, en fut abbesse, en 1331.

Quelque temps après la fondation, par Philippe IV, roi de France, du couvent de Pont-Saint-Maxence, Marguerite, fille du comte de Boulogne, et sœur du cardinal Guido de Boulogne, y prit le voile en présence du roi, de la reine et de toute la cour.

Béatrix, femme d'Alphonse IV, roi de Portugal, et fille de don Sanche, roi de Castille, prit le voile des Clarisses en 1357, après la mort de son mari. — La même année, mourait sous l'habit de l'Ordre, Elisabeth, reine d'Angleterre, mère d'Edouard III, qui fut ensevelie dans l'église des Frères Mineurs de Londres.

Catherine, fille d'Albert II, duc d'Autriche, nièce de l'empereur Albert Ier, fut, en 1357, abbesse du couvent de Vienne.

Vers l'an 1365, les princesses Béatrix et Catherine, filles de Pierre V, roi de Castille, obtinrent de leur père la fondation d'un couvent de Clarisses à Tordesillas ; après l'avoir magnifiquement doté des revenus de plusieurs paroisses, elles vinrent elles-mêmes s'y consacrer à Dieu. Ce couvent devint par la suite célèbre par la sainteté de ses religieuses.

En 1347, Agnès, veuve du comte Coriolan, se retira chez les Clarisses du couvent royal de Naples. La même année, Catherine, fille de Ferdinand II, roi de Sicile, et nièce de sainte Elisabeth, reine de Portugal, entra, pour y finir ses jours, au couvent de Messine.

En 1343, Marguerite, fille du comte de Flandre et de Namur, se fit religieuse au couvent de Petegem, près d'Audenarde, et le pape permit à sa mère, la comtesse Maria, d'aller la visiter aussi souvent qu'elle le voudrait.

Philippe et Isabelle, filles de Raynald II, comte de Gueldre, renoncèrent à une grande fortune et aux vanités mondaines, pour ne plus songer qu'à Dieu et s'enfermer au couvent des Clarisses de Cologne, en 1317.

Ce couvent, fondé en 1304, avait eu pour première abbesse Pétronille Scherve, religieuse d'une vertu

extraordinaire, à qui Dieu donna l'intelligence des mystères.

A peu près à la même époque, les trois filles du duc de Breslau, en Silésie, se soumettaient à la règle de sainte Claire ; Edwige, veuve du marquis de Brandebourg, au couvent de Breslau ; Hélène et Elisabeth au couvent de Gnesna.

Le couvent des Clarisses de Tolède, fondé en dehors de la ville, en 1250, puis renfermé plus tard dans l'enceinte des murs, reçut, en 1400, les princesses Agnès et Isabelle, fille de Henri II, roi de Castille, qui agrandit la pieuse maison et la rendit capable de contenir soixante-dix religieuses. Agnès exerça longtemps la charge d'abbesse et, après sa mort, sa nièce lui succéda dans cette dignité.

Marie Fernandez Coronel, nièce des rois de Castille et de France, entra, en 1375, en qualité de simple religieuse, au couvent qu'elle avait fondé à Guadalajara (1).

Son exemple fut suivie par Blanche, sœur d'Alphonse Henriquez, amiral de Castille, et nièce du roi Ferdinand, qui suivit la règle de Sainte-Claire au couvent fondé par son frère à Reinoso. Son humilité était remarquable, elle s'occupait des ouvrages les plus vils, et se considérait comme la dernière et la plus indigne des servantes du Seigneur.

Le couvent de Reinoso est d'ailleurs célèbre par la piété de ses religieuses.

En 1362, à Scorlin, en Silésie, la princesse Anne, sœur de deux ducs de Silésie, prit le voile de Clarisse.

Mathilde, comtesse de Lancastre, en Angleterre, obtint,

(1) Voir sa vie au troisième jour de juillet, page 13.

en 1364, du pape Urbain V, la permission de passer de l'Ordre de Saint-Augustin dans celui de Sainte-Claire.

Nous avons raconté, au dixième jour de février, la vie et les miracles de la bienheureuse Claire Agolanti, issue d'une des plus illustres familles de Florence, qui mourut en 1366 au couvent fondé par elle à Rimini, et qui entraîna à sa suite, dans l'Ordre, deux comtesses italiennes.

Troisième siècle de l'Ordre. (1412-1512). — Durant cette nouvelle période, nous allons retrouver encore les mêmes noms glorieux. Voici d'abord la princesse Marie, fille de Jacques, roi de Sicile, qui entre au couvent d'Amiens, et approche presque de la perfection de la sainte fondatrice.

Puis, c'est une autre Marie, reine d'Aragon, qui transporte à Valence les Clarisses-Urbanistes de Gandie, et qui installe tout d'abord dans le nouveau couvent sa propre nièce, Marie Villena, religieuse si pleine de vertus et de perfections, qu'elle mérita de recevoir plusieurs fois la miraculeuse visite de l'archange saint Michel, et fut promue à la dignité d'abbesse.

A la même époque, Yolande, fille du duc de Gandie, était abbesse d'un autre couvent de Clarisses de Valence. Elle succédait dans cette charge à la nièce du roi d'Aragon, la pieuse Yolande, qui l'exerçait depuis 1418.

Vient ensuite Jeanne, princesse de Castille, fille d'Henri IV, simple et pieuse âme, toujours prête à se sacrifier pour son prochain. Elle était fiancée à Alphonse, roi de Portugal, et son union future paraissait devoir amener une guerre entre ce prince et Ferdinand de Castille, quand, renonçant tout à coup à la couronne, elle

abondonna le monde pour prendre le voile au couvent des Clarisses de Coïmbre, où elle donna longtemps l'exemple des plus belles vertus (1480).

Sa tante Catherine, veuve du prince de Navarre, puis du roi d'Angleterre, lui avait donné l'exemple de l'abnégation, en venant se fiancer à Jésus-Christ au couvent des Clarisses de Lisbonne.

En 1462, Rodrigue Manrique, comte de Parédès, installait sa mère et ses sœurs en qualité de simples religieuses au couvent des Clarisses de Calabazanos; et Pierre de Velasco, comte de Haro, s'honorait d'avoir pour filles une abbesse et une sœur au couvent des Clarisses de Médine.

En 1470, la fille du margrave de Brandebourg, Marguerite, et une autre Marguerite, fille du margrave de Bade, prenaient le voile dans un couvent d'Allemagne. La même année, Catherine et Agnès, filles du burgrave de Nuremberg, entrèrent en religion. Elles devinrent dans la suite abbesses du couvent de Hoff, en Misnie.

En 1426, Jeanne de Montbéliard, princesse d'Orange, fonde à Orbe, en France, un couvent de Clarisses, où sa fille Philippine donnera bientôt l'exemple de toutes les vertus.

Mathilde, veuve d'Albert, archiduc d'Autriche, a été, en 1462, abbesse du couvent de Phullingen, dans le Wurtemberg. Une autre Mathilde, de la famille des princes de Bade, entra, à l'âge de cinq ans, au couvent de Trèves, y puisa le goût de la solitude et le mépris du monde, et, plus tard, le dirigea en qualité d'abbesse jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui accorder, en 1486, l'éternelle récompense de ses bonnes œuvres.

Après avoir fondé à Ferrare un magnifique couvent de Clarisses, la princesse de Carpi y appela ses deux nièces, Thadée et Lucie, la mère et la fille, toutes deux religieuses à Mantoue, pour en diriger les commencements. Leurs soins furent bénis du Seigneur, témoin sainte Catherine de Bologne, qui prononça ses vœux dans leur maison avant d'aller fonder celle de Bologne. — La princesse Léonore et d'autres descendantes de la famille des ducs d'Este ont été religieuses au couvent de Ferrare.

La bienheureuse Paula Malatesta, marquise de Mantoue, est morte en odeur de sainteté, en 1449, au couvent qu'elle avait élevé pour les Clarisses de sa bonne ville; et après elle sa fille Claire, et bon nombre de princesses de la maison de Gonzague, toutes filles ou nièces des ducs de Mantoue, y ont fleuri pour le ciel (1).

C'est du couvent de Foligno que le Seigneur est venu chercher, pour les placer auprès de lui dans l'éternité, Jéronyme de Montefeltro, fille du prince d'Urbin et Gubbio, et veuve du seigneur de Pesaro, Rimini et autres lieux, ainsi que sa fille Elisabeth, veuve du prince de Camerino, mortes, la première en 1451, la seconde vingt-six ans plus tard, en 1477.

Vers la même époque, Marguerite, comtesse de Venafre et de Menfri, sœur de la reine de Naples, prenait le voile au couvent de Pérouse. La bienheureuse Philippa de Médicis, suzeraine de tout le pays toscan, mourut saintement au couvent de Monticelli, près de Florence, en 1488 (2). — Nous avons raconté, au trente et unième jour

(1) Voir leur vie au dix-septième jour de mars, page 400.
(2) Voir sa vie au sixième jour de décembre.

de mars, la vie et les miracles de la bienheureuse Camilla Pia, princesse de Carpi, dont la belle âme s'envola vers le ciel en 1504.

Louise, fille du bienheureux Amédée, duc de Savoie, et nièce de saint Louis, roi de France, pratiqua dans un couvent de l'Ordre la règle plus sévère de sainte Colette, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1503. — Enfin Marie Suarez de Tolède, du sang des ducs d'Albe, célèbre par sa sainteté, a laissé dans nos mémoires le meilleur souvenir.

Quatrième siècle de l'Ordre (1512-1612). — Toujours la même affluence de noms illustres. Lucrèce, fille du duc de Gandie, s'enferma, dès sa jeunesse, au couvent des Clarisses de Ferrare, jusqu'en l'année 1516, où elle vint habiter le nouveau couvent fondé dans la même ville par sa tante, la princesse de Ferrare. Son exemple décida la vocation de quatre-vingt-dix nobles jeunes filles.

Le pape Jules II a fait présent à sa nièce Claire, religieuse du même couvent et fille du duc d'Urbin, d'un morceau de la vraie Croix et d'une goutte du précieux sang de Notre-Seigneur, vénérables reliques qui, aujourd'hui encore, attirent de nombreux pèlerins.

La bienheureuse Marguerite, duchesse d'Alençon, est morte en 1560, au couvent des Clarisses qu'elle avait fondé à Argentan, et où elle s'était illustrée par la sainteté de sa vie et ses miracles.

A la même époque, Isabelle de Navarre, princesse de Béarn, nièce du roi de France, honorait le couvent d'Albi par ses vertus et ses miracles, non moins que par l'éclat de son nom. — Nous raconterons au treizième jour

de décembre la vie de Marie, fille du comte de Clermont, abbesse du couvent d'Avignon, qui mourut en 1544.

La bienheureuse Philippine, de la maison des ducs de Gueldre et de la race royale de Bourbon, veuve de Renauld, roi de Sicile et duc de Lorraine, a terminé ses jours dans la mortification, au couvent de Pont-à-Mousson (Lorraine), en 1547, à l'âge de cinquante-huit ans (25 février).

Nous avons raconté, au deuxième jour de juin, la vie exemplaire de la bienheureuse Baptistine Varani, princesse de Camerino, morte en 1527, dans un couvent de l'Ordre.

En 1522, s'était endormie dans le Seigneur, à Trèves, Catherine, descendante des comtes palatins, qui, pendant huit années qu'elle exerça les fonctions d'abbesse, ne manqua jamais une fois d'éveiller ses sœurs pour les matines. Elle avait été précédée dans le tombeau par une princesse de la même famille, Anne, miroir de vertu et modèle de patience et de soumission au milieu des plus rudes épreuves.

Vers l'an 1550, Dorothée, marquise de Brandebourg, fonda avec sa propre fortune, à Bramberg, en Franconie, un couvent de Clarisses, dont elle fut ensuite l'une des plus pieuses religieuses. C'est en sa faveur que l'électeur Albert, son frère, passé dans les rangs de l'hérésie et persécuteur acharné de la religion chrétienne, épargna ce saint asile.

La bienheureuse Pauline Gonzague, sœur du premier duc de Mantoue, est morte en 1596, après une vie de privations et d'austérités, dans un des plus sévères couvents de l'Italie.

Un 28 novembre, expira au couvent de Ferrare, Lucrèce, fille aînée d'Hercule II, duc de Ferrare, sainte religieuse douée des plus brillantes qualités. — Marie Emmanuelle, fille du duc de Medina-Sidonia, a fini ses jours au couvent de Séville, en 1543. — Marie de Luna, fille du marquis de Priego, a fondé, en 1525, avec le produit de la vente de ses domaines, le couvent de Montilia, en Espagne, et elle y a acquis par la suite une grande réputation de sainteté, comme firent Jeanne Antonia et Françoise Pacheco, filles du marquis de Villena, au couvent de Scalona. — Il faut rappeler aussi Elvire et Isabelle (11 août), nièces du roi Ferdinand d'Espagne, et Philippe de la Croix, sœur du premier duc de Vega, mortes toutes trois au quatrième siècle de l'Ordre.

Le couvent de Guadalajara a abrité dans ses murs, vers la même époque, deux filles du duc d'Infantados, une duchesse de Santillane et une foule d'autres nobles femmes, représentantes des premières maisons de l'Espagne, les Mendoza, les Carillo, les Figuerroa, les Barrozo, les Ayala, etc., etc.

Le Père Pierre Salazar rapporte dans ses *Chroniques* que la province de Castille possédait onze couvents de Clarisses, où vivaient dans la paix du Seigneur plus de sept cents religieuses, et qu'il est presque impossible de se figurer pour quelle grande partie la haute noblesse d'Espagne figure dans ce nombre. Ajoutons que pendant ces deux derniers siècles, il n'y a peut-être pas une seule grande famille d'Espagne et de Portugal qui n'ait fourni quelques saintes filles à l'Ordre de Sainte-Claire.

Gardons-nous d'oublier ici Anne Ponce de Léon, fille du duc d'Arcos, qui successivement veuve du comte de

Feria et du marquis de Priego, mourut en 1601 au couvent de Montilia, où Dieu lui avait de son vivant même accordé le don des miracles. Elle a été solennellement rangée au nombre des bienheureux au siècle dernier (26 avril).

Il faut aussi rappeler le souvenir de Marie, princesse de Bavière, femme de Charles II, archiduc d'Autriche, et mère de l'empereur Ferdinand II, qui mourut en 1608, en grand renom de sainteté, au magnifique couvent de Græetz, en Styrie, qu'elle-même avait fait bâtir.

Cinquième siècle de l'Ordre de Sainte-Claire (1612-1712). — Voici venir l'époque la plus brillante de l'Ordre de Sainte-Claire, et tout d'abord en 1612, la profession de Marguerite d'Autriche, nièce de l'empereur Charles-Quint, fille de l'empereur Maximilien II et sœur des empereurs Rodolphe II et Mathias Ier. Cette grande princesse qui dédaigna des couronnes, passa humblement sa vie dans le royal couvent de Madrid, et y mourut saintement. Elle dirigea l'éducation religieuse de sa nièce Dorothée-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Rodolphe II (5 juillet).

Le couvent d'Albi, en France, a longtemps gardé la mémoire de noble dame Catherine Tornebonne, demoiselle d'honneur de la reine de France, qui prit le voile de Sainte-Claire le jour même de la mort de son époux, premier écuyer des rois Henri III et Henri IV.

En 1620, Marie-Antoinette, comtesse de Wurtemberg, termina par une sainte mort une vie d'abnégation et d'austérités. Tous nos lecteurs gardent le souvenir de sainte Hyacinthe Mariscotti, alliée aux plus nobles maisons de Rome, et dont nous avons raconté la

vie et les miracles au trentième jour de janvier (1640).

Catherine, fille du comte de Wolkenstein, fut élue à l'âge de dix-huit ans, à une époque lamentable de l'histoire de la sainte religion, abbesse du couvent de Brixen en Tyrol. Si jeune, elle a su cependant guérir ses sœurs plus âgées dans les voies du Seigneur, et leur inspirer l'amour de la pauvreté, la patience dans les douleurs et la résignation dans les épreuves. Elle a conquis par une mort glorieuse, en 1543, la félicité éternelle des élus du Seigneur.

Irmingarde de Kelzig ajouta le plus brillant joyau à sa couronne de marquise, en abjurant l'hérésie entre les mains du révérend Père Joseph Bergaigne, commissaire général de l'Ordre en Allemagne et aux Pays-Bas, et plus tard archevêque de Kameryk, en Hollande. Elle a rempli pendant six ans les fonctions d'abbesse au couvent de Cologne, et a laissé en mourant un excellent souvenir et d'amers regrets (1659).

Françoise Farnèse, née en Italie de l'illustre famille des Farnèses, s'attacha à ramener à leur ancienne austérité les couvents de Clarisses du pays romain, et mourut en odeur de sainteté en 1652 (17 octobre). — Marie-Gertrude, de la même famille, a fondé les couvents de Frascati, d'Albano et de Palestrina, et recueilli au ciel, en 1648, le juste fruit de ses travaux. — Une nièce de Françoise Farnèse, Marie-Françoise de Jésus, duchesse de Latera, est morte en 1636, après une maladie de quatre ans, admirablement supportée, au couvent de Farnèse.

Les couvents d'Albano, de Rome, de Farnèse et de Palestrina ont tous à cette époque renfermé dans leurs murs les filles des plus anciennes maisons de Rome, et

firent renaître pendant de longues années le pieux esprit de la belle époque de Sainte-Claire.

En 1694, Marie Patentia du Saint-Esprit, fille du marquis de Correto, ouvrit, en compagnie d'un nombre considérable de grandes dames de la Bohême et de la Moravie, le couvent de Znaïm, qu'elle sanctifia ensuite par sa piété et ses austérités.

Il faut s'arrêter dans cette énumération déjà trop longue de ces filles d'empereurs et de rois, de ducs et de comtes, de marquis et de barons, que le vieux chroniqueur de l'Ordre appelle avec un juste orgueil les joyaux du trésor de Sainte-Claire. Nous en avons omis bon nombre, et des meilleures ; car telle fut et telle est encore la splendeur de cet Ordre, telle aussi la multitude de ses représentants, qu'il serait presque absurbe de prétendre être complet. Et puis que de vertus cachées derrière ces hautes murailles que l'œil des mondains ne peut percer ! que d'austérités inconnues ! que d'extases ignorées ! que de grâces, que de prières, que de larmes, que de jeûnes, que de veilles, que de dévouements, que d'humilités, et pour tout dire en un mot,que de saintetés tombées dans l'oubli ! On a conservé les noms des princesses et des reines, mais les filles de paysans et de bourgeois, les plus petites aux yeux du monde et souvent les plus grandes aux yeux de Dieu ! Combien ont mérité par toute une vie de souffrances volontaires l'éternelle félicité, dont nous ne connaissons rien ou presque rien ! En voici cependant quelques-unes qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre, si modestes et si avides d'obscurité qu'elles se soient montrées de leur vivant. Nous suivrons autant que possible l'ordre chronologique.

En 1283 mourait au couvent de Salamanque la bienheureuse Agnès, dont la sainteté nous est attestée par une inscription gravée sur son tombeau.

La bienheureuse Marie Alphonsi, célèbre dans l'Ordre pour avoir été souvent visitée par sainte Claire, et fondatrice du couvent d'Astorga, en Espagne, est morte en 1347. On honore encore aujourd'hui ses reliques, qui accomplissent tous les jours d'éclatants miracles.

On conserve dans l'église des Clarisses de Rimini, avec les restes précieux de la bienheureuse Claire Agolanti, le corps de la bienheureuse Franche (Franca), religieuse du même couvent.

Au couvent de Lusignan, près de Narbonne, en France, la bienheureuse Bonne a pratiqué longtemps la réforme de sainte Colette. Dieu lui accorda le don de seconde vue. Entre autres miracles qui s'accomplirent sur son tombeau, on cite la résurrection d'un mort. Ses reliques, d'où s'exhalèrent un parfum d'ambre et de miel, attiraient une foule de pèlerins.

Les bienheureuses Concordia, et Marguerite Tornielli, ont accompli pendant leur vie et après leur mort un grand nombre de miracles, au couvent de Novare, dans le Milanais.

La bienheureuse Barbara de Bergame fut la première abbesse du couvent que Yolande, duchesse de Savoie, fonda à Verceil pour les Clarisses. Elle eut aussi le don des miracles comme la bienheureuse Euphrasie du couvent de Volaterra, où plus de cent vingt Clarisses servaient le Seigneur dans le recueillement et la solitude.

La bienheureuse Claudine, première abbesse du couvent

de Genève, est célèbre aussi pour la sainteté de sa vie et ses miracles.

La bienheureuse Dorothée Lissonia connut d'avance et prédit le jour et l'heure de sa mort. Ses miracles ont illustré le couvent de Saint-Bernardin, à Milan, qui renfermait, comme celui de Verceil, plus de cent religieuses. La bienheureuse Jacqueline Chivati, première abbesse de ce couvent, qu'elle administra avec une rare habileté pendant de longues années, avait reçu le don de seconde vue. Il en est de même de la bienheureuse Scholastique, du couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, à Milan, où un magnifique tombeau de marbre renferme ses restes précieux.

Milan, l'une des plus grandes villes de l'Italie, comptait plusieurs couvents de Clarisses. Celui de Sainte-Claire, situé en dehors des portes, pouvait contenir plus de cent religieuses; il était réservé aux jeunes filles nobles, qui d'ailleurs y vivaient des aumônes qu'elles recueillaient et du travail de leurs mains. Celui de Sainte-Ursule, où l'on pratiquait aussi la règle dans sa sévérité première, était aussi vaste; celui de Saint-Antoine-de-Padoue admettait quarante religieuses; enfin, celui de Saint-Apollinaire avait été construit pour cent Clarisses-Urbanistes.

La bienheureuse Isabelle de Saint-François a donné l'exemple de toutes les vertus au couvent de Villa-de-Conde, en Portugal, et Dieu montra après sa mort, par les miracles qu'il accomplit sur son tombeau, combien il faisait cas de ses mérites obscurs.

La bienheureuse Marie de Torrès a été pendant quarante ans abbesse du couvent de Torro, en Espagne. Les démons, furieux de sa perfection, se sont acharnés

contre elle sans jamais la vaincre durant toute sa vie.

La bienheureuse Catherine Solisia, véritable miroir de toutes les vertus, et dont s'honorait le couvent de Tordesillas, avait reçu le don de l'extase. Ses sœurs l'ont vue fréquemment soulevée de terre au milieu d'un tourbillon de lumière, tandis que de sa tête, comme d'un soleil, partaient des rayons éclatants. Elle a accompli beaucoup de miracles.

La bienheureuse Gaudentienne rétablit la discipline première au couvent de Burgos. Elle eut aussi le pouvoir d'accomplir des miracles, et les navigateurs en péril durent plus d'une fois leur salut à sa toute-puissante intervention.

Le Seigneur a daigné aussi combler de ses grâces la bienheureuse Catherine Gonzalès, du couvent de Calabazanos. Elle était chargée des pénibles fonctions de boulangère, qu'elle accomplissait d'ailleurs, par cela même qu'elles étaient fatigantes, avec une joie extrême. Parmi les miracles qu'on lui attribue, il faut citer la guérison de Ferdinand II, roi de Castille, si gravement malade que les médecins désespéraient de le sauver, et qui recouvra miraculeusement la santé au contact d'un os de la bienheureuse.

Au couvent de Grenade, la bienheureuse sœur Elisabeth Gonzalès acquit un grand renom de sainteté par ses extases, ses prédictions et ses miracles. — Le même asile a abrité les jours de Béatrix Beaumont, descendante des rois de Navarre, et plus célèbre encore par ses vertus que par l'éclat de son origine.

En 1658, mourut à Munich, capitale de la Bavière, la sœur Ursule Challartin, religieuse presque parfaite,

souvent visitée dans son humble cellule par Dieu lui-même ou par les Saints. Après sa mort, elle apparut à son confesseur, portant sur sa tête la couronne des élus.

Nous renvoyons, pour compléter cette liste, aux différents volumes du *Palmier Séraphique*. Nous en avons assez dit pour montrer de quelles faveurs immenses il a plu au Très-Haut de combler la fondation de sainte Claire. Austérités, mortifications, martyres, prédictions, miracles accomplis pendant la vie et après la mort, chant des anges entendu dans les cellules des agonisantes, cadavres conservant l'apparence de la vie et répandant une odeur de myrrhe et d'encens, d'ambre et de miel, rien n'a manqué à la glorification de cet Ordre merveilleux. D'après les tables publiées par le Père François Harold, à la fin de son douzième volume de *Chroniques*, l'Ordre de Sainte-Claire, depuis ses débuts jusqu'à l'année 1440, avait établi dans tous les pays de la chrétienté sept cent quarante couvents. Beaucoup ont disparu sans doute à la suite des hérésies et des persécutions, mais d'autres aussi se sont élevés, et nous pouvons dire avec un orgueil légitime, qu'aucune entreprise humaine n'a produit d'aussi immenses et surtout d'aussi utiles résultats.

(WADDING, GONZAGUE, *Ménologe*, etc.)

TREIZIÈME JOUR D'AOUT

LE BIENHEUREUX MARC D'AVIANO

CAPUCIN

1699. — Pape : Innocent XII. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Famille du bienheureux Marc. — Miracle qui signale son enfance. — Ses qualités extraordinaires. — Il entre dans l'Ordre des Capucins. — Sa première mission à Saint-Michel. — Merveilleux effets de sa prédication. — Il est nommé supérieur de son couvent. — Ses vertus religieuses. — Station à Altamura. — Station à Padoue. — Miracles accomplis par le Père Marc. — Station à Vérone. — On lui fait une réception triomphale. — Station à Sermido. — Miracle du lac de Garde. — Station à Roveredo. — Résurrection momentanée de deux enfants mort-nés.

Marc, fils de noble seigneur Marc Christophori et de sa femme Rosa Zanoni, naquit au bourg d'Aviano, de la dépendance de Venise, le 17 novembre 1631.

De bonne heure, l'enfant laissa voir les précieuses qualités qu'il devait conserver toute sa vie, et les précoces vertus qui sont souvent celles que Dieu accorde aux hommes qu'il a choisis entre tous pour être ses serviteurs et ses ministres sur la terre. Un événement extraordinaire prédit à ses parents sa haute destinée. Une nuit, penchée sur son berceau avec cette tendre sollicitude des mères qui épient les moindres gestes de l'être chéri qu'elles ont mis au jour, Rosa Zanoni vit le visage de

l'enfant s'éclairer : un rayon lumineux entourait son front d'un vaste reflet d'auréole. Suffoquée de joie et de reconnaissance, la pieuse femme se jeta à genoux et remercia le ciel de ce prodige qui lui annonçait si clairement les desseins de Dieu.

La pieuse mère ne négligea rien pour que l'éducation de Marc fût digne de cette faveur céleste. Dès qu'il atteignit l'âge convenable, elle l'envoya à Gœrtz, au collége des Jésuites, où il grandit à la fois en science et en vertu. Il dépassait les bornes ordinaires de l'humaine piété par une telle ardeur que ses maîtres eux-mêmes en étaient frappés d'admiration, et, craignant pour sa santé, croyaient devoir le modérer. Marc leur disait souvent que son plus grand désir était de partir pour la Turquie afin d'essayer de convertir les Mahométans ; il ajoutait qu'il aspirait à la palme du martyre.

Quand son instruction fut terminée, il fut présenté au provincial de Venise, auquel il demanda d'être reçu dans un couvent de Capucins. Son désir fut exaucé, et on l'envoya passer le temps de son noviciat à Conegliano. Il fut admis à prononcer ses vœux le 21 novembre 1649.

Après trois ans passés dans le silence et dans la méditation du cloître, il fut désigné par ses supérieurs pour la prédication, et il reçut l'ordre de commencer immédiatement ses études. Il y apporta un zèle ardent et une infatigable ardeur, sans toutefois se détourner de ses exercices de piété; il partageait son temps entre le travail et la prière.

En 1665, Marc fit son premier essai, en prêchant le carême à Saint-Michel, faubourg de la ville de Trente. Son éloquence était douce et véhémente à la fois, et ses dé-

buts furent marqués par un éclatant prodige. Comme il parlait sur le sixième commandement de Dieu, l'un des bras du crucifix qu'il tenait à la main se détacha, tomba et vint blesser un homme connu dans tout le pays pour vivre en concubinage. Marc continuant à parler avec feu, l'autre bras du crucifix se détacha à son tour, et cette fois tomba sur la femme complice de cet homme. L'effet produit sur les assistants fut immense, et la foule entière, saisie de terreur et de pitié, s'écria à la fois : « Ayez pitié d'eux, Seigneur ! » Les deux coupables reconnurent leur faute et se repentirent.

Le saint prêtre avait remarqué que la passion de la danse détournait une grande partie de la jeunesse de ses devoirs religieux : il résolut de prêcher contre ce plaisir fatal, source de tant de malheurs et de tant de perditions. Il obtint un si grand succès, qu'un musicien qui tirait de là ses moyens d'existence, vivement ému, brisa son instrument devant la foule assemblée, et se repentit à haute voix des faits dont il avait été le complice.

Après avoir prêché plusieurs stations avec le même bonheur, Marc fut nommé supérieur de son couvent, et dans ces nouvelles fonctions qu'il n'avait acceptées que par obéissance, il donna l'exemple des vertus chrétiennes, de l'humilité et du travail à tous les religieux placés sous sa direction. Il était toujours le premier au chœur ; il prenait pour lui les travaux manuels les plus durs et les moins élevés, balayait lui-même la cuisine, frottait le parquet. Chaque fois qu'un religieux de passage venait demander l'hospitalité au couvent, Marc le recevait lui-même et lui lavait les pieds en signe d'humilité. Il allait souvent recueillir les aumônes ; en un mot,

il ne s'épargnait aucun des devoirs du dernier des frères.

Aussi était-il aimé de tous : un seul, une fois, lui refusa l'obéissance ; il avait des goûts mondains et ne voulait pas se plier à la règle dont Marc était l'observateur rigide. Il avait trouvé un ami et un protecteur dans le curé de la ville, qui, loin de lui donner de bons conseils, l'encourageait au contraire dans la rébellion. Marc alla trouver le curé et lui parla avec tant de respect et d'énergie à la fois, avec une voix si douloureusement émue, d'une voix si suppliante et si éloquente, que le prêtre égaré ouvrit enfin les yeux à la lumière, fit des excuses au saint religieux et exhorta le coupable à rentrer dans l'obéissance. Depuis ce jour, le supérieur n'eut plus jamais à se plaindre du frère infidèle.

En 1676, le Père Marc reçut l'ordre d'aller prêcher le carême à Altamura, dans le royaume de Naples, où il retrouva ses grands succès d'autrefois. L'ardeur et la simplicité de ses sermons fit une telle impression sur les âmes des assistants, que les confesseurs émerveillés ne purent bientôt plus suffire à leur œuvre.

On vint le prier de vouloir bien prêcher le jour de l'Ascension, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, dans la chapelle du couvent de Saint-Prodoscime, à Padoue. Par humilité, Marc refusait, mais il dut céder au désir de ses supérieurs, et surtout du Père gardien, Jean-Baptiste de Bergame. Il se mit donc en route et se rendit à Padoue, où son séjour devait être marqué, non-seulement par l'éclat extraordinaire de sa prédication, mais encore par les nombreux miracles qu'il accomplit au nom du Seigneur.

La sœur Vincentia Francesconi était depuis trois ans couchée sur son lit de douleur par une paralysie dont rien n'avait pu la guérir. Illuminée par une sorte de révélation divine, elle se fit porter au parloir du couvent où demeurait le Père Marc. Le saint missionnaire lui donna sa bénédiction, et tout à coup celle dont le corps était depuis si longtemps cloué sur sa couche, se leva, marcha et s'écria avec une joie profonde : « Je suis « guérie ! gloire à Dieu ! gloire à Dieu et à son saint mi« nistre ! »

A Venise, Marc fut appelé auprès de la sœur Maria Dolfin, du couvent de Saint-Zacharie. En proie à plusieurs maladies terribles, cette religieuse n'était plus qu'un cadavre auquel restait à peine un léger souffle de vie. L'art des plus grands médecins de la ville, des Hiarca, des Brucchi, des Siavanelli, s'était déclaré impuissant; Marc la fit porter au parloir et lui donna sa bénédiction : elle se sentit tout à coup soulagée et se leva louant le Seigneur et son envoyé. Mais sa voix était restée si faible, que, pour l'entendre, il fallait approcher l'oreille de ses lèvres ; elle fit revenir son sauveur et elle lui dit : « Ordonnez-moi de parler plus haut, et je le « pourrai faire ». Marc consentit à sa prière, et elle se mit en effet à parler à haute et intelligible voix. Le lendemain, pour célébrer cette miraculeuse guérison, on sonna les cloches, et les fidèles se rendirent en foule à la messe d'actions de grâces.

Quelques jours après, le Père Marc chassa le démon du corps d'une jeune fille de quinze ans, Marguerite Zuanier, fille d'un commerçant de la rue Saint-Jacob, à Orio. A peine la possédée fut-elle amenée dans l'église, qu'elle

poussa des hurlements affreux. Marc l'exorcisa et la guérit. Son biographe ajoute, en les appuyant sur des documents certains, beaucoup de guérisons miraculeuses que Marc accomplit cette même année dans la province de Venise.

Cependant la réputation de l'homme de Dieu grandissait chaque jour, malgré l'envie et l'incrédulité. Le 8 novembre 1676, il arrivait à Vérone, où l'attendait une réception vraiment triomphale. Il fut obligé de passer dans les rues pavoisées, et de marcher sur les fleurs et sur le feuillage, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, alors qu'il entra à Jérusalem. Dès que le Père Marc se fut établi dans le couvent, sa paisible demeure fut jour et nuit assiégée par la foule des malades qui venaient implorer la guérison de leurs maux. Le missionnaire les bénissait, et ils se retiraient sains et saufs. On cite entre autres les deux fils du comte Liska, dont l'un fut délivré d'une fièvre ardente et l'autre d'une paralysie que les médecins avaient déclarée irrémédiable.

Bientôt on ne se contenta plus d'assiéger les abords du couvent et de se faire porter au parloir, on pénétra à l'intérieur. En même temps de toutes les provinces environnantes, le Père Marc recevait des lettres suppliantes. Après avoir pris conseil de Dieu pendant de nombreuses nuits passées dans la prière et dans l'extase, il se décida à répondre par lettres et à envoyer sa bénédiction écrite : les résultats ne furent pas moins heureux.

En 1677, Marc prêcha la station du carême à Sermide, petite ville de la province de Mantoue. Un nouveau miracle y signala sa présence : la moisson des malheureux habitants ayant été détruite par un orage, il obtint du

Seigneur qu'elle repoussât, et sauva ainsi de la famine toute cette contrée.

L'année suivante, en 1678, nous le retrouvons à Riva, sur le lac de Garde. La foule des assistants accourus de toutes les localités environnantes était si grande que Marc dut se résigner à parler en plein air. Chaque sermon amenait de nouveaux fidèles : il fallut aller jusqu'en Bavière pour en rapporter de quoi nourrir toute cette multitude. L'attention de ce peuple entier ne se ralentit pas un moment, et Marc, pendant toute sa mission, prêcha non-seulement au milieu du silence et du recueillement des populations, mais encore au milieu du calme de la nature. Le lac lui-même, si agité d'ordinaire, calma ses flots et ses tempêtes, comme pour permettre au pieux missionnaire de mieux faire entendre la parole de Dieu. Le vendredi saint, au milieu du sermon eut lieu une scène imposante qui fit une profonde impression sur tous ceux qui y assistèrent. Au moment où, avec une éloquence émue, le prédicateur parlait de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les âmes des fidèles furent tellement saisies que toute la foule éclata en sanglots ; les larmes coulaient de tous les yeux ; mais en même temps et tout à coup les animaux et les objets inanimés eux-mêmes semblèrent prendre part à la douleur générale. De toutes les étables, on entendit sortir les hurlements des troupeaux enfermés, les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux ; le lac agita ses flots et le vent souffla avec une harmonie funèbre ; puis en un instant tout ce tumulte cessa et Marc reprit la parole au milieu du silence.

En 1680, l'infatigable serviteur de Dieu prêcha le ca-

rême à Roveredo, et là encore la foule des auditeurs l'oblige à parler en plein air ; la chaire fut établie sous le portique de l'église, de sorte qu'il était entendu et de ceux qui étaient à l'intérieur, et de la multitude qui n'avait pu trouver de place et qui se pressait au dehors. C'est pendant cette mission qu'il prédit l'approche d'un tremblement de terre, qui eut lieu en effet quelque temps après. Marc obtint, pendant son séjour à Roveredo, deux conversions importantes, celle du juif Jacob Cieconini et d'un autre israélite nommé Cooliman Aprun, qui fut admis dans le sein de l'Eglise catholique, le 30 juin 1680, dans une fête solennelle. Quelques jours après, Franz Prati, de Dasindo, apporta devant le Père Marc ses deux fils jumeaux morts en venant au jour : il le priait de les rappeler à la vie afin qu'on pût les baptiser. Marc fit le signe de la croix sur les deux petits corps ; la vie les anima de nouveau pour quelques minutes, pendant lesquelles on leur donna le sacrement du baptême ; puis ils moururent de nouveau. Le même miracle se renouvela pour la fille de Constantin Personi, de la province de Vérone.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Voyage en Allemagne. — Réception à la cour de Charles de Lorraine, à Insprück, et à la cour de Maximilien-Philippe, à Munich. — Retour à Insprück. — Le pape ordonne au bienheureux de se rendre à Lintz, auprès de l'empereur Léopold Ier. — Retour en Italie. — Prédication à Venise. — Voyage en France. — Mauvais traitements infligés au saint missionnaire. — Correspondance avec la dauphine Anne-Marie-Christine. — Voyage en Flandre et en Westphalie. — Mission à Salo. — Nouveau départ pour l'Autriche. — Le Père Marc à l'armée. — Bataille de Vienne. — Amitié et respect de Jean Sobieski pour le religieux.

Cependant la réputation du missionnaire s'étendait de jour en jour ; elle ne tarda pas à passer de l'Italie dans toute l'Europe catholique. Deux princes d'Allemagne

demandèrent en même temps au pape et au supérieur général de l'Ordre, qu'ils voulussent bien promettre au Père Marc d'aller leur porter sa bénédiction à eux et à leur peuple. L'un était Charles-Joseph-Léopold de Lorraine, qui, ayant perdu ses États héréditaires, administrait le Tyrol, au nom de l'empereur son beau-frère. L'autre était le prince Maximilien-Philippe, régent de Bavière pendant la minorité du duc Maximilien Emmanuel.

Mais le Père Marc, loin de désirer s'approcher des puissants de la terre, aimait mieux rester au milieu des petits et des faibles, des malheureux et des souffrants, les guérissant et les consolant, les guidant au milieu des dures épreuves de leur vie. Il dut cependant obéir au souverain Pontife, qui lui manifesta son désir de le voir se rendre à l'appel des deux princes. Marc se mit donc en route pour Insprück, où l'attendait avec une vive impatience Léopold de Lorraine. Pendant son voyage, partout où il passait, une foule immense l'accompagnait, demandant à genoux sa précieuse bénédiction ; on embrassait ses mains, on baisait la terre où ses pieds avaient touché, on déchirait sa robe et on s'en disputait les morceaux comme autant de reliques.

Quand il arriva dans la ville d'Insprück, il vit venir à lui le prince et sa femme, Eléonore d'Autriche, accompagnés de tous les courtisans et d'une grande multitude. Avant qu'il eût pu prononcer une seule parole, Léopold et Eléonore se jetèrent à ses genoux, implorant pour eux et pour leurs sujets la bénédiction de l'homme de Dieu. Le soir, le couple royal se rendit au couvent où logeait le missionnaire; ils le trouvèrent prenant son modeste

repas, et malgré les humbles prières de Marc, ils dînèrent avec les restes de la pauvre nourriture du capucin.

Pendant tout le temps de son séjour à Insprück, Marc dut prêcher soir et matin au milieu d'une multitude immense accourue de toutes les parties du Tyrol pour entendre sa parole vénérée. Plusieurs fois, Léopold et Eléonore vinrent dans la chapelle du couvent recevoir la sainte hostie de sa main, et quand il partit pour se rendre en Bavière, selon les ordres du souverain Pontife, ils l'accompagnèrent jusqu'à la frontière.

Marc arriva à Munich le 13 mai 1680. Sa présence fut célébrée par une grande fête religieuse, pendant laquelle le régent Maximilien-Philippe, la princesse sa femme, et l'évêque de Freiling, Sigismond Albert, reçurent la communion de ses mains. Marc prêcha avec une telle éloquence, qu'après son premier sermon, deux luthériens, venus là par curiosité, se convertirent : ils se nommaient Paul Borderer, de Nuremberg, et Ferdinand-Charles Murr, d'Autriche.

Bientôt la foule des fidèles accourue à Munich fut si grande, qu'on eût dit qu'on y célébrait un jubilé. D'ailleurs, chaque jour était marqué par un nouveau miracle, signe de la faveur divine. Un livre publié sur l'ordre de Maximilien-Philippe contient le récit de cent sept guérisons miraculeuses accomplies dans la capitale de la Bavière par le Père Marc. Aussi, quand il sortait du couvent, une telle foule se pressait sur son passage, que le duc dut le faire escorter par vingt hallebardiers qui avaient bien de la peine à le protéger contre l'enthousiasme du peuple ; on se disputait les morceaux de sa robe, et le missionnaire fut plusieurs fois blessé par les

mains imprudentes des fidèles qui lui coupaient sa robe avec des ciseaux et des couteaux.

Comme Léopold de Lorraine et Eléonore l'avaient fait à Insprück, Maximilien-Philippe et la princesse régente vinrent dîner au couvent avec les restes du modeste repas de Marc ; ils voulurent emporter comme de précieuses reliques les vases grossiers dans lesquels le missionnaire avait pris sa nourriture. Un soir, le Père gardien du monastère aperçut Marc prosterné dans sa cellule et plongé dans une prière ardente : il était entouré d'une éclatante lumière. On courut prévenir le régent qui vint lui-même voir ce prodige et qui se retira en s'écriant : *Relinquamus sanctum Deo* (laissons le saint à Dieu).

Enfin, avant son départ de Munich, Marc annonça au prince qu'il lui naîtrait un fils avant la fin de l'année, et sa prédiction s'accomplit.

De Munich à Insprück, où il retournait, le voyage de Marc fut un long triomphe. Quand il revit Léopold de Lorraine, le prince lui apprit que l'empereur Léopold, son beau-frère, le demandait à Vienne. Mais Marc, soumis à la volonté de ses supérieurs, se rendit à Acco, sur les bords du lac de Garde, endroit qui lui avait été désigné pour y prêcher une mission. Il était à peine arrivé qu'il reçut une lettre dans laquelle le souverain Pontife lui ordonnait de se rendre à Lintz, où la cour impériale était réunie. A sa vue, l'empereur se leva, le prit par la main et le conduisit à l'impératrice qui, s'agenouillant devant l'homme de Dieu, lui demanda sa bénédiction pour elle et pour ses deux petits enfants.

De Lintz, Marc traversa successivement, prêchant, convertissant, guérissant, les villes de Salzbourg, Passau,

Deggendorf, Straubing, Ratisbonne, Ingolstadt. Le 8 octobre 1680, il arrivait à Neubourg, où le reçut, avec les marques du plus profond respect, l'électeur Philippe-Guillaume. Il était de retour en Italie au mois de novembre.

Il prêcha le carême à l'église Saint-Paul de Venise, devant une foule immense, qui, n'ayant pu trouver de place à l'intérieur, resta pendant plusieurs jours exposée à une pluie battante, à genoux dans la rue transformée en torrent.

A peine sa mission était-elle terminée, que Marc reçut du souverain Pontife l'ordre de se rendre en France, puis en Flandre, puis en Espagne; car les princes, avides de bénédictions pour leurs peuples et pour eux-mêmes, le réclamaient à grands cris. Le pieux serviteur de Dieu se mit en route ; il traversa Venise, Mantoue, Bergame, d'où il fallut l'emmener caché dans une chaise à porteurs, le peuple ne voulant plus laisser partir l'homme béni du Seigneur. Il resta une semaine à Milan, où il prêcha chaque jour huit ou dix fois; une foule immense l'accompagnait, se disputant comme des reliques les morceaux de son manteau qu'il lui fallut renouveler sept fois.

A Turin, le duc Philibert vint lui-même à sa rencontre, accompagné de toute sa cour : l'archevêque se jeta à ses genoux; mais Marc, en voyant s'humilier devant lui l'un des plus puissants princes de l'Eglise, s'agenouilla à son tour et ne voulut se relever qu'après avoir reçu la bénédiction du prélat.

Enfin Marc entra en France et arriva, précédé par le bruit de sa glorieuse renommée, dans la ville de Lyon,

où il trouva réunies devant le couvent des Capucins plus de cent mille personnes. Il s'excusa de ne pouvoir prêcher, n'ayant pas une connaissance suffisante de la langue française ; mais il donna sa bénédiction à la foule courbée respectueusement devant lui. Il se dirigeait vers Paris, lorsque le roi Louis XIV, trompé par des conseillers déloyaux, l'arrêta dans sa marche triomphale. On avait persuadé au roi, dont les rapports avec Rome étaient alors fort tendus, que ce missionnaire n'était qu'un envoyé d'une cour étrangère, chargé de porter le trouble dans ses Etats. Des soldats le saisirent, le jetèrent dans une mauvaise voiture, et le conduisirent à la frontière, les mains liées, le corps étendu sur de la paille, enfermé pendant le jour dans de mauvaises auberges, et ne voyageant que la nuit. La princesse Anne-Marie-Christine, femme du grand-dauphin, avait en vain supplié le roi en faveur du saint prêtre qu'elle avait appelé ; pénétrée de douleur, elle écrivit à Marc une longue lettre dans laquelle elle s'excusait humblement. Marc lui répondit en lui envoyant sa bénédiction ; il lui prédit aussi la naissance d'un fils qui fut le fameux duc de Bourgogne, le futur élève du grand Fénelon.

A la frontière, les satellites de la police française mirent enfin en liberté le serviteur de Dieu, que les populations flamandes reçurent avec enthousiasme. A Mons, il trouva les rues pavoisées ; à Bruxelles, il bénit l'armée réunie pour le recevoir ; à Gand, en un seul matin, quatre-vingt-quinze mille hosties furent distribuées. Le même accueil l'attendait à Malines, à Bruges, et surtout à Louvain, où se trouvait le nonce du pape.

De Flandre, Marc passa en Westphalie ; il y fut reçu

par l'évêque de Paderborn et Munster, Ferdinand de Fuistenberg, à la tête de tout son clergé. Depuis longtemps l'évêque souffrait d'une cruelle maladie ; la bénédiction de Marc le guérit. Marc se rendit ensuite à Cologne, où il était appelé par l'archevêque Moa Henri. Pendant le voyage, il s'arrêta une nuit au château de Wertenholl, et le lendemain matin, quand il voulut se remettre en route, il trouva devant lui une foule immense, qui, se précipitant sur le pont levis, le brisa sous son poids. Grâce au ciel, personne ne fut blessé.

Après avoir passé encore par Mayence, Wurtzbourg, Bamberg, Marc se rendit à Constance, et de là rentra en Italie.

En 1682, il fut chargé d'aller prêcher le carême à Salo, sur la côte orientale du lac de Garde ; cette ville était déchirée par des dissensions intestines ; une partie des habitants attaquaient violemment le nouvel archiprêtre que venait d'envoyer l'archevêque de Brescia. Le premier soin de Marc fut d'apaiser cette querelle, et il y réussit complètement. L'église de Salo, quoiqu'elle pût contenir plus de sept mille personnes, ne fut bientôt plus assez grande pour recevoir la foule avide d'entendre la parole apostolique, et Marc dut prêcher en plein air, sur la place publique. Cette mission fut signalée par plusieurs guérisons miraculeuses : des boiteux déposaient leurs béquilles, un aveugle fut rendu à la lumière, une possédée fut délivrée du démon. Aussi, quand le saint missionnaire quitta la ville, on se partagea les morceaux de son manteau comme autant de reliques. Dans le rapport que l'archiprêtre fit au souverain Pontife, il appelle Marc « le fléau du diable, l'ennemi du

« péché, le médecin des malades, l'avocat du paradis « sur la terre ».

Cependant l'empereur Léopold Ier appelait de nouveau près de lui le serviteur de Dieu; il réclamait sa présence et ses bénédictions. La situation de l'empire était presque désespérée ; la Hongrie était révoltée, le sultan Mahomet IV approchait avec une formidable armée, les finances étaient ruinées ; l'empereur n'avait plus d'espoir que dans l'assistance du ciel, et il accueillit Marc comme un libérateur. Le missionnaire prêcha la pénitence. Comme autrefois les prophètes invitaient Ninive et Babylone à se repentir et à se corriger, Marc, en terminant ses sermons, s'écriait comme animé de l'esprit divin : « O Vienne ! Vienne ! change tes mœurs, et adopte « une nouvelle vie ! » Le deuxième dimanche il y eut une communion générale dans l'église Saint-Etienne ; l'empereur, toute la cour, les plus illustres personnages de la noblesse et une foule immense de peuple vinrent recevoir l'Eucharistie.

De Vienne, Marc se rendit à Salzbourg, où il demeura neuf jours, et de Salzbourg à Udine, où il fut reçu par le vénérable patriarche, le cardinal Jean Delfino. Là encore la multitude des fidèles était si grande, que Marc, malgré la fatigue qu'il éprouvait, dut prêcher en plein air. Il guérit les malades qui se présentèrent à lui, et lorsqu'il partit, après le mardi de Pâques, on mit en pièces, pour en faire des reliques, l'estrade sur laquelle il avait prêché ; on baisait les murs de la petite maison dans laquelle il avait demeuré.

Après ce long et pénible carême, Marc fut appelé à l'armée impériale, réunie contre les Turcs qui appro-

chaient chaque jour de Vienne à Lintz. Le saint prêtre fut reçu comme un sauveur par l'empereur, qui le pria de se rendre au camp, après l'avoir chargé d'une importante mission ; il lui donnait carte blanche pour faire cesser la discorde entre les généraux. Marc rejoignit à Krems le duc Charles de Lorraine, qui avait sous ses ordres quarante mille hommes. Dès son arrivée, il insista pour qu'on allât en toute hâte secourir Vienne, et comme Æneas Caprera, le général de la cavalerie, l'interrogeait sur l'avenir, il lui répondit d'avoir confiance : « Votre Excellence sait que je ne suis pas prophète ; « mais mon cœur est plein d'espoir, et tout me dit que « le Turc sera battu ».

Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence ; du succès de la bataille prochaine allait dépendre le sort de Vienne et de l'empire. Jean Sobieski, l'héroïque roi de Pologne, qui arrivait au secours de la chrétienté, prit le commandement de l'aile gauche ; Charles de Lorraine dirigeait l'aile droite ; les électeurs de Saxe et de Bavière étaient au centre. Le 7 septembre, Marc dit une messe solennelle, que servit le roi Jean Sobieski lui-même. Le 10, l'armée tout entière était réunie à Vienne et se trouvait prête au combat ; le missionnaire lui donna sa bénédiction du haut d'une colline, où il se tint en prière pendant toute la bataille. Au moment décisif, quand le succès n'était pas encore assuré, Marc, étendant les bras, cria d'une voix sonore : « *Ecce crucem Domini,* « *fugite, partes adversæ!* Voici la croix du Seigneur, « fuyez bataillons ennemis ! » Une heure après tout était décidé ; les Turcs, taillés en pièces, fuyaient dans le plus grand désordre, abandonnant aux vainqueurs leur

camp, leurs convois, leurs richesses. Le roi Jean Sobieski, plein d'une joie immense, se jeta dans les bras du missionnaire, et le remercia, au nom de toute l'armée, d'avoir appelé sur les soldats de la foi la bénédiction du Très-Haut.

Après cette brillante victoire, Marc quitta le camp impérial et revint en Italie.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Nouvelle station à Venise. — Le pape désigne Marc pour son envoyé apostolique. — Bataille de Waïzen. — Prise de Wissegrad. — Bataille de Bude. — Désaccord entre les généraux. — On lève le siége de Bude. — Prédiction de Marc. — Station à Uderzo. — Prise d'assaut de Neuhaufel. — Station à Schio. — Résurrection d'un enfant mort-né. — Attaque et prise de Bude. — Mission à Heidelberg et conversion de plusieurs luthériens. — Voyage à travers la Suisse. — Station à Vicence. — Bataille de la Drave. — Station à Brescia. — Siége et prise de Belgrade. — Conversion d'un général luthérien.

En 1684, le bienheureux Apôtre prêcha le Carême à Venise, dans l'église de Saint-Cassian; le nombre des fidèles était comme à l'ordinaire si considérable, qu'il fut obligé de prononcer tous les jours quatre et cinq sermons, afin que tout le monde pût prendre sa part de la parole divine.

Au moment où il allait quitter Venise, Marc reçut du pape, sur la demande de l'empereur, le brevet et le titre de missionnaire apostolique à l'armée de Hongrie. Le Saint-Père s'exprimait ainsi : « *De tua fide, prudentia, charitate, integritate, vigilantia, religiositate, et catholicæ fidei zelo plurimum in Domino confisi te missionarium apostolicum... constituimus et deputamus.* Confiant, « grâce au Seigneur, dans votre dévouement, votre prudence, votre charité, votre intégrité, votre vigilance, « votre piété, votre zèle aux intérêts de la foi catholique,

« nous vous nommons notre envoyé en qualité de mis-
« sionnaire apostolique.

Le premier soin de Marc, quand il fut de retour auprès de l'empereur, fut de mettre ses Etats sous la protection de la Vierge Marie et de l'ange Gabriel ; une messe solennelle en l'honneur du bienheureux Archange fut célébrée le même jour et à la même heure dans toutes les églises de l'empire. Marc se rendit alors auprès du duc Charles de Lorraine, qui assiégeait Wissegrad, place forte au secours de laquelle une armée turque arrivait à marches forcées; Marc prépara les soldats au combat. Charles de Lorraine, vainqueur à Waïzen, revint sur Wissegrad, qu'il emporta après trois attaques. Dans son rapport à l'empereur, il attribua le succès à la sainte intercession du missionnaire.

Le 13 juillet 1684, Charles de Lorraine, accompagné de Marc, mettait le siége devant Bude et livrait bataille à l'armée turque qui fut taillée en pièces, laissant entre les mains des vainqueurs son camp, la tente du séraskier et l'étendard même de Mahomet. Marc chanta après la victoire un *Te Deum* qui fut entonné par l'armée tout entière.

Malheureusement de si grands succès troublèrent l'esprit des généraux saisis d'un fol orgueil ; leurs discussions et leurs querelles firent obstacle à la réussite du siége de Bude, et Marc, n'ayant pu les mettre d'accord, quitta l'armée après leur avoir prédit que leur entreprise, commencée sous de mauvais auspices, ne réussirait pas.

A Presbourg, il rencontra l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, qui amenait douze mille hommes à Charles de Lorraine : Marc lui fit la même prédiction.

Enfin, après avoir expliqué à l'empereur les motifs de son départ, il obtint de lui un congé et revint en Italie.

Après une mission à Uderzo, où l'envoya le général de l'Ordre, Bonaventure de Recanati, Marc retourna à l'armée de Hongrie, qui réclamait à grands cris son bien-aimé protecteur. Charles de Lorraine assiégeait alors la ville de Neuhaufel, qu'il prit d'assaut, après une victoire remportée l'avant-veille de l'Ascension. Un *Te Deum* fut chanté, et Marc distribua la sainte communion aux principaux chefs de l'armée. Après cette campagne, Marc, malgré les prières de l'empereur qui voulait le garder à sa cour, revint en Italie, et s'enferma, dans la méditation et dans la solitude, au couvent de Padoue.

En 1686, Marc est désigné par ses supérieurs pour prêcher le Carême à Schio, petite ville de l'évêché de Vicence, tout près de la frontière du Tyrol. Le succès de cette mission, comme des précédentes, fut éclatant : le 18 mars, un nommé Jean Lora d'Arcignano vint prier le Père Marc de rendre pour quelques instants la vie à son enfant mort-né, afin qu'il pût être baptisé. Quoique le petit corps eût été enseveli depuis plus de quinze jours dans un coin de la maison, Marc le fit apporter, le plaça sur l'autel de l'Immaculée-Conception, et le bénit. Tout à coup l'enfant ouvrit la bouche, les yeux, et versa d'abondantes larmes. Le curé de la paroisse, appelé en toute hâte, le baptisa. Après quoi, il mourut de nouveau. Quoique le miracle paraisse presque incroyable, il est attesté par le témoignage de nombreux témoins oculaires, qui en ont déposé et juré entre les mains d'un notaire de la ville. Le lendemain, le serviteur de Dieu guérissait un garçon de dix ans, aveugle de naissance et paralytique.

Après avoir prêché le Carême à Schio, Marc fut appelé de nouveau par l'empereur Léopold, qui le pria de se rendre encore une fois à l'armée, afin de mettre l'accord entre eux les différents généraux. Le missionnaire les décida à marcher contre Bude, mais quand on fut arrivé pour la deuxième fois devant cette ville, la discorde se glissa encore dans le conseil du duc Charles de Lorraine, qui se serait démis de son commandement si Marc ne l'eût prié de n'en rien faire et ne lui eût promis le succès prochain. L'assaut fut en effet livré, et la ville succomba enfin; Marc, portant une image de saint Joseph au bout d'un bâton, pénétra un des premiers par la brèche.

Le lendemain, en présence d'une grande partie de l'armée victorieuse, le missionnaire célébra une messe solennelle et prononça un magnifique sermon sur ce texte : « *Cantate Domino canticum novum, qui mirabilia fecit.* « Chantez un cantique nouveau en l'honneur de Dieu « qui a fait des choses merveilleuses ». A son retour à Vienne, Marc fut reçu en triomphe par l'empereur, par la cour, par le peuple enthousiasmé, qui l'appelait son sauveur.

De là Marc se rendit, sur les ordres du souverain Pontife, à Heidelberg, où le réclamait l'électeur Philippe-Guillaume. Le prince reçut le missionnaire comme un fils reçoit son père. Pendant tout le temps que dura la mission de Marc, il ne cessa de l'accompagner avec toutes les marques du plus profond respect. Le serviteur de Dieu produisit un tel effet sur les assistants, qu'un grand nombre de luthériens qui étaient venus l'écouter par curiosité furent touchés jusqu'au fond de l'âme et se convertirent. A son départ, l'électeur, pour le remercier et lui témoi-

gner sa reconnaissance, lui promit de rebâtir le couvent des Capucins qui avait été détruit, et il tint scrupuleusement et généreusement sa promesse.

D'Heildelberg, Marc se dirigea vers la Suisse. Il fut chargé par le nonce apostolique d'apaiser à Lucerne des querelles d'Eglise, réussit à merveille dans cette délicate mission, traversa le Saint-Gothard, et arriva en Italie. Au printemps de 1687, il prêcha le carême à Vicence.

En cette même année 1687, il fut rappelé en Autriche par l'empereur qui l'envoya encore une fois à l'armée, où il décida les généraux toujours hésitants et tergiversants, à diriger une attaque contre la ville forte d'Essech. Quelques fautes commises par les Impériaux les forcèrent à la retraite ; mais Marc prétendit que cette retraite serait une occasion de bataille et de victoire. En effet, le grand-vizir se mit à la poursuite des chrétiens, et se jeta sur l'arrière-garde, qui, par une résistance héroïque, permit au reste de l'armée de revenir sur ses pas. Le succès de l'armée impériale fut complet : huit mille ennemis furent tués, beaucoup se noyèrent dans la Drave et dans les marais environnants. Le lendemain Marc célébrait la sainte messe dans la tente même du grand-vizir, et prêchait sur ce texte : « *In te, Domine, speravi, non confundar in æter-* « *num* (1). Seigneur, j'ai mis en vous ma confiance, je ne « serai pas confondu dans l'éternité ». Enfin un *Te Deum* solennel d'actions de grâces fut chanté en l'honneur du Dieu des armées.

En 1688, nouvelle mission à Brescia, nouveaux succès. Un abcès à la tête, dont souffrit le courageux apôtre, n'interrompit que deux jours sa prédication, bien que les

(1) Ps. xxx, 2.

médecins l'eussent jugé très-dangereux. Il se rendit ensuite à Vienne pour servir une fois encore la sainte cause dans l'armée de l'empereur, qui, toujours plein de confiance dans ses talents, mit en œuvre sa science de l'art militaire, en traçant d'après ses dessins le plan d'un camp.

Ce fut Marc qui décida les généraux à l'attaque de Belgrade. L'armée était campée à Bude ; il s'y rendit et pressa le maréchal Caprera de commencer le siége. « Il y faudrait un miracle », répondit le maréchal, et il refusa en appuyant son refus sur des considérations sérieuses, et en montrant les difficultés de toute sorte qui paraissaient rendre l'entreprise impossible. Mais Marc qui songeait, non pas à ce qui était possible à l'homme, mais à ce que Dieu lui promettait sans doute, redoubla d'instances. Le maréchal en appela à l'empereur qui se rangea à l'avis du bienheureux.

L'assaut fut fixé au 6 septembre, et le matin Marc dit la messe et bénit l'armée. Il annonça la victoire au prince électeur qui l'accompagnait : « Ayez confiance, Altesse », lui dit-il, « nous vaincrons, car Dieu est avec nous ». L'attaque fut poussée avec vigueur, et bien qu'on eût à franchir un fossé et une double muraille, en deux heures on était maître de la place. La citadelle, où huit cents Turcs s'étaient réfugiés, se rendit peu après, et ses défenseurs ne durent la vie qu'à l'intercession de Marc.

Cette chute de Belgrade, qui depuis cent soixante-huit ans appartenait aux Turcs, et qui était la clef de la Hongrie et de l'Allemagne, combla de joie non-seulement l'armée, mais encore l'Europe tout entière. Un *Te Deum* fut chanté par Marc, qui prêcha dans la même solennité pour

inviter le vainqueur à faire honneur à Dieu de son triomphe. Pour lui, sa victoire avait été plus complète encore : un général luthérien avait pendant le siége abjuré entre ses mains.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Station à Este. — Lettre de l'empereur. — Station à Montagna. — Le Père Marc se retire dans la solitude. — Station à Padoue. — Miracles. — Nouveau voyage à Vienne et victoire de Zentha. — Vertus du bienheureux Marc. — Sa foi inébranlable. — Sa charité. — Sa piété angélique. — Ses mortifications. — Son obéissance. — Son humilité. — Maladie du saint homme. — Douleur qu'en éprouve toute la famille impériale. — Mort de Marc. — Effet produit par cette nouvelle. — Inscription gravée sur le cercueil. — Exhumation. — Béatification.

Sans prendre de repos, l'infatigable apôtre retourna en Italie, et prêcha le Carême de 1689 dans la ville d'Este. L'année suivante, une lettre de l'empereur Léopold, qui était d'ailleurs avec lui en correspondance suivie, lui apprenait la plus heureuse nouvelle : l'armée impériale avait battu les Turcs entre Péterwaradin et Semlin, leur avait pris cent trente-trois canons et tué douze mille hommes. L'empereur attribuait ce nouveau succès à la protection du ciel et aux prières de Marc.

En 1692, autre station à Montagna, près de Padoue : on regarda comme due à son intercession l'extinction soudaine d'un incendie qui menaçait de détruire toute la ville.

Comme sa santé était altérée par les travaux du saint ministère, il demanda à ses supérieurs la permission de se retirer quelque temps dans la solitude, et l'empereur lui écrivit en ces termes : « J'ai appris que vous aviez « obtenu la permission de vous reposer ; j'en suis heu- « reux, puisque c'était le désir de Votre Révérence, j'en

« suis affligé d'un autre côté, pour tant d'âmes à qui vos « prières et vos conseils ouvraient le chemin du ciel. Je « suis bien assuré que Votre Révérence ne prend plus guère « intérêt aux choses de ce monde ; j'espère cependant « que vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse « part de mes embarras les plus graves, et vous demande « vos conseils toujours si sages. Je vous en prie, pour « l'amour de Dieu, ne m'abandonnez pas ».

Ce repos de Marc ne fut pas de longue durée ; en 1697, le cardinal-évêque Grégory Barbarigo le chargea de prêcher le Carême à Padoue. Marc cherchait à s'excuser, alléguant qu'il n'avait plus, et que d'ailleurs il n'avait jamais eu les talents nécessaires à un prédicateur dans une ville de cette importance, et disant avec Jérémie : « Je ne sais pas parler, « je ne suis qu'un enfant ». Mais le prélat lui répondit avec ces paroles du Seigneur : « Ne dites pas, je ne suis « qu'un enfant ; vous devez aller partout où je vous en- « voie, et parler comme je vous le commande (1) ».

Dieu bénit les efforts de Marc. Un gentilhomme dont la vie n'avait été qu'un long tissu d'impiétés fit pénitence entre ses mains. Angéla, fille de Valentino Piccini, percluse depuis longtemps de tous ses membres, et dont la maigreur faisait mal à voir, fut touchée par sa mère avec un rosaire béni le matin même par Marc. Aussitôt elle s'écria : « Je suis guérie ! » et se leva. L'authenticité de ce prodige a été constatée par témoins et consignée dans un procès-verbal en forme.

Vers cette époque se place un nouveau voyage à Vienne. L'empereur se trouvait dans un extrême embarras, une révolte avait éclaté en Hongrie, et le sultan Mustapha II

(1) Jérém., I, 6, 7, 10.

avait conclu un traité avec les révoltés. Consulté sur le parti à prendre, Marc conseilla d'abord d'apaiser la colère de Dieu, engagea l'empereur à faire venir à Vienne la célèbre madone de Raschau, à aller, en procession solennelle, implorer saint Etienne, et à prescrire dans tout l'empire une confession et une communion générales.

Ce pieux avis fut suivi ; au jour de la communion, le saint célébra la messe ; et au moment où elle se terminait, arriva à l'improviste le prince Charles de Vaudemont, avec la nouvelle de la bataille de Zentha, le 11 septembre : le grand-vizir et l'aga qui commandait la cavalerie tués, vingt-six mille Turcs gisant sur le champ de bataille, quatre-vingt-trois canons et trois mille chariots pris. Marc était venu, et avec lui la victoire.

Ainsi aucune gloire n'a manqué à ce saint homme, pas même celle qui semble incompatible avec le caractère religieux dont il était revêtu, la gloire des armes. Mais ce n'est pas là ce qui le recommande le plus à notre admiration. Il était par-dessus tout un homme de foi. Il avait foi surtout en Jésus, le Fils de Dieu fait homme pour nous racheter, et il eût donné avec joie sa vie pour cette croyance. On lui disait que les Turcs avaient juré sa mort : « Non, je n'ai pas », dit-il, « mérité de mourir pour « une aussi belle cause. Mais je verserais avec bonheur « mon sang, s'il plaisait au Seigneur de me le demander ». Jamais sa confiance en Dieu ne s'ébranla un moment ; ni obstacle, ni mécomptes, ni malheurs, rien ne put le décourager. Comme Abraham, Job et David, « il espérait « toujours, même en face de l'impossibilité (1) ».

C'est par l'habitude constante de la prière qu'il avait

(1) Epît. aux Rom., VIII, 17.

acquis ces précieuses vertus. Il passait en oraison la moitié des nuits, et il avait mérité le surnom de frère Angélique. Et comme l'amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain, sa charité chrétienne était inépuisable. On pouvait dire de lui comme du Christ: « Il « va et il fait le bien ». De là ce zèle qui le soutint à travers tant de fatigues pendant tant d'années ; jamais on ne l'entendit dire: « J'ai fini ma journée ; c'est maintenant « l'heure du repos » ; tant qu'il eut un souffle de vie, il travailla à la vigne du Seigneur.

De ses vertus monacales, la pauvreté, l'obéissance, la mortification, l'humilité, tous ses contemporains ont rendu le même témoignage. Il refusa toujours les présents que lui offraient les princes ; son bréviaire et son crucifix étaient toute sa richesse. Son vœu le plus cher eût été de rester dans sa cellule à prier Dieu ; ses supérieurs l'envoyèrent à travers le monde, il y courut avec la soumission d'un enfant.

Doué de l'esprit de mortification, il s'abstenait de viande, et observait les sept carêmes de saint François. Rarement il se permettait des œufs. Il ne dormait que trois heures sur vingt-quatre, et se donnait tous les jours la discipline. Toujours humble, il n'eut jamais une pensée de vanité à la vue des honneurs qui s'offraient à lui de tous côtés. Il brûlait les lettres qu'il recevait de l'empereur, jusqu'au jour où ses supérieurs le lui défendirent: On en a conservé ainsi cent soixante-cinq. Le jésuite Frédéric Wolf de Silésie disait de lui: « Le plus grand miracle « que j'aie vu, c'est une aussi grande humilité au milieu « d'honneurs bien faits pour égarer la raison la plus « solide ».

En 1699, le saint homme tomba malade ; l'empereur le fit venir à Vienne. Quand il fut rétabli, il continua de prêcher devant le peuple et de donner des conseils au prince. A la fête de saint Antoine de Padoue, il fit le sermon le plus pathétique devant la cour d'Autriche. Le même jour, il prêcha encore dans la cathédrale de Saint-Etienne ; c'est alors que ses douleurs le reprirent avec plus de force que jamais. Aussitôt on appela un prêtre ; le saint homme se confessa et demanda le saint Viatique. Quand on le lui apporta, il se dressa sur son séant et demanda pardon aux frères de tous les torts qu'il pouvait avoir eus à leur égard, puis il reprit son calme et sa sérénité.

Autour de lui tout le monde s'inquiétait : l'empereur, l'impératrice et les princes pleuraient à chaudes larmes auprès du lit, et répondaient aux prières des agonisants que récitait le Père gardien Ephrem. Marc leur donna sa bénédiction, et les exhorta à vivre toujours dans la crainte de Dieu ; puis il s'endormit dans le Seigneur, le 13 août de l'année 1699, à onze heures du matin. Il était âgé de soixante-dix-huit ans, et en avait passé cinquante dans l'Ordre.

Quand la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, une foule immense accourut pour voir le corps. On pouvait à grand'peine entrer dans la chambre mortuaire transformée en chapelle. Le 17 fut célébrée la triste cérémonie des funérailles, en présence de la famille impériale qui baisait les mains glacées de l'apôtre. Les religieux enlevèrent le corps, et sur l'ordre de l'empereur, le placèrent dans un double cercueil qui portait cette inscription :

Patri Marco ab Aviano,	Au Père Marc d'Aviano,
Capucino,	Capucin,
Concionatori evangelicis virtutibus	Prédicateur orné de toutes les vertus
exornato,	évangéliques,
Viennæ Austriæ	Et qui mourut doucement
In osculo Domini sui	dans le sein du Seigneur,
Suaviter expiranti,	à Vienne, en Autriche,
Leopoldus Augustus,	Léopold Auguste,
Augusta sua	Augusta son épouse
Filiique	et leurs fils
Mœsti posuere.	Ont consacré ce triste souvenir.
—	—
Patri Marco ab Aviano,	Au Père Marc d'Aviano,
Vero Jesu servo,	véritable serviteur de Jésus,
Requies et lux perpetua	Repos et lumière éternelle.

Le corps fut enterré dans le caveau commun du couvent. Trois ans plus tard on l'embauma en présence de l'empereur, de toute la cour, du cardinal Colonitz, de l'évêque Harrach, etc., pour le transporter dans la chapelle impériale de l'église des Capucins, le 29 avril 1703. La décomposition commençait à peine, et le cadavre d'ailleurs n'exhalait encore aucune mauvaise odeur.

Une enquête sur la vie et les miracles du saint homme fut commencée par les soins de l'empereur, et continuée après sa mort qui arriva le 15 mai 1705, par l'impératrice Augusta. La cour de Rome a déclaré Marc bienheureux.

(LECHNER.)

PIERRE DE MOLLIANO

1490. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Entrée de Pierre de Moliano dans l'Ordre Séraphique. — Il devient compagnon de saint Jacques de la Marche. — Ses sermons. — Miracles qu'il accomplit. — Extrêmes souffrances et mort du bienheureux Pierre.

Ce saint homme naquit à Molliano, petit village de la province des Marches, en Italie. Il étudiait depuis trois ans le droit à Pérouse, quand un jour, à la suite d'un sermon du bienheureux Dominique de Léonissa (1), il résolut tout à coup de renoncer au monde et d'entrer dans la vie religieuse. Il demanda donc au grand prédicateur et reçut de ses propres mains l'habit de l'Ordre, qu'il devait illustrer par des vertus singulières.

Le bienheureux Pierre fut pendant quelque temps le compagnon de saint Jacques de la Marche, dont il s'efforça d'imiter le zèle apostolique. Ses sermons, pleins d'une éloquence forte et serrée, portaient des fruits dans les âmes des pécheurs, et les ramenaient à la pénitence ; beaucoup d'entre eux firent même plus que de se convertir : ils prirent l'habit de l'Ordre.

Pierre administra deux fois, en qualité de provincial, la province de la Marche et une fois celle de Rome. En 1472, le chapitre général d'Aquila l'envoya dans l'île de Candie pour y rétablir la discipline dans les couvents de l'Ordre, qui commençaient à se relâcher un peu : il accomplit sa mission avec succès.

(1) Voir, pour la vie du bienheureux Dominique de Léonissa, le *Palmier Séraphique*, tome IV, vingtième jour d'avril, page 395.

De retour en Italie, il acquit par ses miracles un grand renom de sainteté. Il guérissait les malades en invoquant le nom de Jésus et en faisant au-dessus d'eux un signe de croix. Il eut aussi le don de prédiction et de seconde vue, et le comte de Camerino, qui s'honora de son amitié, le consultait toujours dans les affaires un peu importantes. Enfin il contribua puissamment, par les conseils qu'il lui donna, à faire marcher dans les voies du Seigneur la bienheureuse Baptistine Varani, princesse de Camerino, et plus tard Clarisse (1).

Le bienheureux Pierre de Molliano était déjà avancé en âge, quand, un jour, sur la route de Camerino, il fut tout à coup saisi d'une violente douleur, qui le cloua sur la place et l'empêcha d'avancer. Puis sa figure reprit sa sérénité habituelle, ses bras se levèrent vers le ciel, et il parut plongé pendant quelque temps dans une profonde contemplation : Dieu venait de lui révéler que le jour de sa mort approchait.

En effet, à partir de ce moment il ne fit plus que traîner un misérable reste d'existence. Incapable de prendre aucune nourriture, il maigrissait à vue d'œil, et en peu de temps, il devint semblable à un squelette vivant ; son état et surtout la patience angélique avec laquelle il supportait ses douleurs, inspirait de la pitié et faisait verser des larmes à tous ceux qui le connaissaient. Au commencement de la deuxième quinzaine de juillet 1490, il prit le lit pour ne plus le quitter. Toujours aussi calme, d'ailleurs, il consolait ses frères affligés et s'entretenait avec eux de l'éternelle félicité et du bonheur

(1) Voir dans le *Palmier Séraphique*, tom. VI, deuxième jour de juin, page 12, la vie de la bienheureuse Baptistine.

sans mélange qu'ils goûteraient bientôt en se retrouvant tous ensemble dans le ciel.

Puis vint l'agonie et la suprême lutte du corps se débattant contre l'anéantissement. Au milieu d'atroces souffrances, le bon Père se faisait lire le récit de la Passion de Jésus-Christ, selon saint Matthieu, et il trouvait encore la force d'exprimer quelques pensées profondes sur cette page suprême de Notre-Seigneur. Le calme succéda à cette crise terrible, et le mourant put recevoir le saint Viatique et les saintes Huiles. Il adressa encore à ses frères d'utiles recommandations, et expira le 22 juillet 1490.

La cérémonie des funérailles s'accomplit avec pompe, dans l'église du couvent qui était situé en dehors de la ville. Mais douze ans plus tard, le pape Alexandre VI, suzerain du fief de Camerino, ayant fait raser le couvent pour construire en sa place un château, les Pères Observantins en élevèrent un autre dans l'intérieur de la ville, et y transportèrent les reliques du bienheureux Jean de Parme, premier général de l'Ordre, et celles du bienheureux Pierre de Molliano. Le corps de ce dernier fut trouvé dans un parfait état de conservation; on le plaça dans un sépulcre particulier, au milieu de la chapelle de l'Immaculée-Conception; mais plus tard on réunit ses restes et ceux de Jean de Parme dans le même tombeau.

Le pape Clément XIII prononça la béatification de Pierre de Molliano, et ordonna que sa fête serait célébrée dans l'Ordre le treizième jour du mois d'août, quoiqu'il fût mort le 22 juillet.

(Marc Ulys.)

FRÈRE PIERRE DE CARDAROLA

Frère Pierre de Cardarola fut l'ami du bienheureux Pierre de Molliano, dont il s'efforça toute sa vie d'imiter les vertus. On rapporte qu'aux derniers moments de ce saint homme, le bon frère manifestait la joie la plus plus vive, et s'écriait : « Monte au ciel, monte au ciel ! »

Son vœu le plus ardent était de l'y rejoindre tout de suite ; mais Dieu en décida autrement, et c'est seulement le 25 juillet 1508, qu'il fut admis à entrer dans le royaume des élus.

(Marc Ulys.)

BARTHOLOMÉ DE FABRIANO

Ce religieux est une preuve vivante de l'influence du bienheureux Pierre de Molliano. C'était un homme savant, docteur en droit civil et en droit canon, et qui remplissait la charge de bourgmestre à Fabriano, sa ville natale. Sa jeunesse avait été assez orageuse, et quoique arrivé à un âge assez avancé, il paraissait s'occuper beaucoup plus des plaisirs de la terre que des intérêts de l'éternité, quand tout à coup, à la suite d'un sermon du bienheureux Pierre, il se sentit envahi par la grâce, renonça à ses errements et prit l'habit de frère mineur.

Il ne tarda pas à étonner ses frères par ses progrès rapides dans les voies du Seigneur, sa constance dans la prière, ses veilles, ses jeûnes. Il célébrait le saint

sacrifice de la messe avec onction, et restait ensuite à genoux devant l'autel, la tête dans ses mains, absorbé dans une muette contemplation. Doué d'une parole facile et éloquente, il fit par ses sermons un bien immense autour de lui. Il a écrit divers ouvrages de piété, et enseigné la théologie au couvent de Chieti, dans le royaume de Naples, où il mourut saintement.

(WADDING.)

BERNARD DE FABRIANO

1420. — Pape : Martin V. — Roi de France : Charles VI.

Le couvent de Camerino conserve encore les précieux restes du Père Bernard de Fabriano, religieux austère, connu par ses jeûnes prolongés et ses mortifications.

Ce saint homme a conservé jusque dans sa plus extrême vieillesse la candeur naïve et la pudeur de l'enfance. C'est qu'il veillait avec un soin scrupuleux sur toutes ses pensées, toujours en garde contre les faiblesses de la chair et les tentations du démon. A l'âge de quatre-vingts ans, il disait à un jeune frère, qui le félicitait d'être par son grand âge à l'abri de toute chute : « Avec « ce vieux corps tout délabré et si usé, je vis dans des « transes continuelles. Tant que mon âme ne sera pas dé- « livrée de cette prison, j'aurai peur qu'elle ne succombe « et qu'elle ne cède quelque jour à la matière ». Hâtons-nous d'ajouter que jamais ces craintes un peu excessives ne se réalisèrent, et que lorsque le Père Bernard mourut, en 1420, à quatre-vingt-dix ans, sa belle âme a dû entrer

pure et vierge de toute souillure, dans le royaume des élus.

(JACOBILLE.)

LAURENT DE CAMERINO

Voici encore un autre pieux serviteur de Dieu, de ce même couvent de Camerino si fécond en parfaits religieux. Le Père Laurent se signala surtout par une grande dévotion aux saints Anges. Il allait souvent prêcher le carême et entendre des confessions à Iesi. Un soir que, en revenant à son couvent, il s'était égaré, il vit apparaître à ses yeux ravis un jeune homme d'une taille et d'une beauté extraordinaires, sur les épaules duquel étincelaient des ailes de feu, qui, non content de lui indiquer son chemin, le transporta à travers les airs jusqu'aux portes de Camerino.

(MARC ULYS.)

MARIE DE CLERMONT

CLARISSE

1544. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Illustre origine de Marie de Clermont. — Sa famille. — Miracle accompli par Dieu en sa faveur, le premier jour de sa vie. — Ses qualités physiques et morales. — L'évêque d'Albi fonde à son intention un couvent de Clarisses. — Entrée de Marie au couvent. — Bons soins d'Isabelle de Navarre et du Père Olivier Maillard. — Heureux effets de ces soins. — Vertus de Marie. — Maladie terrible et courage de la bienheureuse enfant. — Guérison inespérée. — Nouvelles souffrances et paralysie.

Marie de Clermont est une descendante d'une des plus illustres familles de France, qui a fourni au royaume des gouverneurs de province et des généraux illustres et à l'Eglise des prélats et des cardinaux. Son père avait nom Pierre de Tristan de Castelnau, comte de Clermont en Languedoc, et sa mère, Catherine d'Amboise, fille de Pierre, seigneur de Chaumont, élevée par sa sœur dans un couvent, avait su conserver au milieu des séductions de la vie mondaine une piété austère, une grande dévotion à la Vierge, et l'amour de la solitude. De son union avec Pierre de Castelnau sortirent neuf enfants, quatre fils et cinq filles, dignes héritiers des vertus de leurs parents. Jeanne, l'aînée, mourut en odeur de sainteté dans un couvent de l'Ordre de Saint-Benoît; Louis, le plus âgé des quatre fils, étonna la cour du roi de France du spectacle de sa perfection chrétienne ; François, le second, devint

archevêque et cardinal de la sainte Eglise; mais Marie les surpassa tous par ses éminentes qualités.

Elle naquit le jour de la Toussaint, mais si faible et si menue, par suite d'une maladie dont sa mère avait souffert pendant les derniers mois de sa grossesse, qu'on la crut morte, et qu'on fut sur le point de la jeter, à l'insu de la pauvre mère, dans les fossés du château. Elle ouvrit les yeux et poussa un faible cri, juste à temps pour échapper à ce trépas prématuré. Quelques jours après on la baptisa, et on lui donna le nom de Marie.

Cette enfant, sur qui la protection de Dieu s'était étendue d'une manière si évidente, grandit en grâce et en sagesse, à mesure qu'elle avançait en âge. Son visage, toujours illuminé par un perpétuel sourire respirait la douceur et la modestie ; ses yeux bleus, presque sans cesse fixés à terre, révélaient, quand ils s'ouvraient larges et purs, une âme à la fois franche et candide. Elle paraissait destinée à obtenir les plus grands succès dans le monde, et sa mère, qui avait autrefois fait vœu de la consacrer au Seigneur, parut regretter un instant sa promesse, et, cédant aux conseils de plusieurs membres de sa famille, elle songea à lui donner une éducation plus brillante que solide. Mais Dieu daigna, en sauvant encore une fois sa fille d'un danger pressant, lui témoigner qu'il entendait qu'elle fût sienne, et peu de temps après cet événement, Marie entrait, pour y recevoir une instruction chrétienne, au couvent des Bénédictines de Gergean.

Elle n'y resta que peu de temps. Louis d'Amboise, évêque d'Albi, frère du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, ayant appris que sa sœur, la comtesse de Clermont, désirait voir sa fille prendre le voile

des Clarisses, résolut de fonder une maison de cet Ordre dans sa ville épiscopale d'Albi. En 1481, sur les conseils et d'après les plans du bienheureux Père Olivier Maillard, religieux aussi vertueux que savant (1), il éleva un couvent près de l'église de Sainte-Catherine, qui fut placée par la suite sous l'invocation de sainte Claire. Huit Clarisses de Metz et de Paris y furent appelées, et la direction spirituelle du nouvel établissement fut confiée au bienheureux Olivier.

C'est là que la comtesse Catherine de Clermont amena sa fille, pour y grandir dans la paix du Seigneur sous l'œil vigilant et paternel de son oncle Louis d'Amboise. Les premiers moments de la séparation furent pénibles; Marie, qui n'était encore âgée que de huit ans et qui n'avait jamais quitté sa mère, pleura quelque peu en se trouvant isolée au milieu de ces religieuses long-voilées et muettes, dans une maison pleine de silence et de mystère. Deux ou trois jours plus tard elle s'était si bien habituée à sa nouvelle condition, qu'il semblait qu'elle y était née, et elle échangea avec joie ses riches vêtements pour la robe grossière des Clarisses.

Son oncle le prélat la recommanda aux soins particuliers de la sœur Isabelle de Navarre, princesse de Béarn et nièce de la reine de France, que les religieuses avaient en grande estime moins pour sa noblesse que pour ses vertus. Sous sa direction, Marie devint rapidement un miroir de perfection chrétienne. Les bons conseils du Père Olivier Maillard, alors provincial du Languedoc, mais qui revenait souvent à son cher couvent d'Albi, aidèrent la directrice dans sa tâche d'ailleurs assez facile.

(1) *Palmier Séraphique*, tome VI, treizième jour de juin, p. 293.

Marie apprit en quelques mois à lire, à écrire, à coudre, et se trouva bientôt capable d'aider les religieuses dans leurs travaux. On la voyait partout où elle pouvait se rendre utile. Elle n'avait de l'enfant que l'âge et la candeur; son humilité, sa patience et sa soumission annonçaient déjà la parfaite religieuse.

A mesure qu'elle avançait en âge, toutes ses belles qualités allèrent se développant. Elle passait la moitié de ses nuits à prier, dormait à peine, et arrivait toujours la première aux matines. Ses jeûnes, ses disciplines étonnaient les plus vieilles religieuses.

Malheureusement la pauvre enfant, dans son courage, avait compté sans la faiblesse de ses douze ans, et elle tomba tout à coup si gravement malade de la pierre, qu'on craignit pour ses jours. Les meilleurs médecins d'Albi, appelés et consultés, déclarèrent que la première condition de guérison était de sortir immédiatement du couvent, et que lui permettre de continuer un genre de vie aussi rude, c'était l'abandonner à la mort. Grande fut la perplexité de la comtesse, qui avait voué sa fille à Dieu et qui n'osait rompre ses engagements, et qui, d'un autre côté, aimait Marie comme les mères aiment leurs enfants, et ne pouvait se résoudre à la laisser mourir.

L'évêque d'Albi fut d'avis qu'il fallait à tout prix l'emmener pendant quelque temps au château de Clermont; et on employa pour l'y décider l'influence toute-puissante du Père Olivier Maillard. Le saint homme lui représenta que sa maladie était plus grave qu'elle ne se l'imaginait, et devenait tous les jours plus dangereuse: « Ma fille », ajoutait-il, « allez passer quelques mois

« chez votre mère, et revenez-nous plus forte et mieux « capable de vous consacrer à Dieu ». Il ne parvint pas à la convaincre : « Je vous suis reconnaissant de votre « affection », lui répondit-elle, « mais jamais l'espoir de « prolonger ma vie ne me fera quitter ce couvent, où je « suis venue pour me soumettre à la volonté du Très-Haut, « où je veux vivre et mourir. Dussé-je n'avoir plus que « trois jours à passer sur cette terre, c'est ici que « j'en attendrai la fin. Et que croyez-vous que Dieu « pense de moi, si je tenais à cette misérable existence « plus qu'à son amour ? »

Ces belles paroles firent couler les larmes de tous les assistants et on n'osa plus tourmenter la sainte enfant. Puis le Père Olivier, comme illuminé tout à coup par l'Esprit-Saint, étendit les mains au-dessus de la tête de la malade en s'écriant : « Ma fille, ayez bon courage, « vous guérirez ». Et durant trois jours de suite il offrit à son intention le saint sacrifice de la messe. Marie guérit en effet, et dans la suite, elle ne souffrit plus jamais de cette terrible maladie de la gravelle.

L'année d'ensuite, quelques jours après avoir commencé son noviciat, la pauvre fille, qui faisait ainsi dans la douleur l'apprentissage de la vie religieuse, fut atteinte de paralysie, et pendant trois ou quatre ans, elle dut garder le lit. Dans cette triste situation, elle accomplissait ses devoirs avec une ponctualité extrême à l'heure où les religieuses se rendaient au chœur pour les différents offices, elle accompagnait leurs chants de son lit et se mêlait à leurs prières. Soumise à la volonté de Dieu, on ne l'entendit jamais pousser une plainte. Son abord était si affable, son visage si souriant, qu'on eût dit qu'elle ne

souffrait pas. Une seule chose la tourmentait, c'est que sa paralysie retardait indéfiniment l'époque où elle devait prononcer ses vœux, et elle parla au Père Maillard de ce chagrin avec des larmes dans les yeux. Elle fut guérie enfin après quatre ans de souffrances, par l'intervention miraculeuse de la bienheureuse Vierge Marie.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Marie de Clermont prononce ses vœux au couvent d'Albi. — Perfection de la nouvelle religieuse. — Sa pauvreté. — Sa chasteté. — Epreuve à laquelle la soumet son confesseur. — Merveilleuse obéissance de Marie. — Son dévouement aux malades. — Son amour du silence et de la solitude. — Ses jeûnes, ses veilles. — Son humilité. — Elle est nommée maîtresse des novices. — Comment elle s'acquitte de cette fonction.

C'est le jour de la fête de l'Annonciation que Marie prononça ses vœux solennels, après s'être préparée à ce grand acte par des confessions renouvelées et une longue retraite : elle était alors âgée de dix-sept ans. La cérémonie fut présidée par le Père Olivier Maillard, provincial du Languedoc, qui prêcha en présence de l'évêque d'Albi, oncle de la nouvelle religieuse, de la comtesse de Clermont, sa mère, et d'un grand nombre de gentilshommes.

Grande fut la joie de la nouvelle religieuse lorsqu'elle se vit enfin liée par des liens indissolubles à son céleste Fiancé. Il lui semblait qu'elle venait d'être sanctifiée par un nouveau baptême qui lavait une seconde fois toutes ses souillures, et jusqu'à la fin de sa vie, elle célébra par des prières, des jeûnes et des veilles, l'anniversaire de ce beau jour. Plus tard, devenue abbesse du couvent d'Avignon, elle conseillait aux novices qui recevaient l'habit de prononcer comme elle leurs vœux le jour de l'Annonciation.

On devine d'avance que la nouvelle Clarisse fut une

religieuse parfaite. On vit bientôt comment elle entendait suivre les leçons de saint François et de sainte Claire : son premier acte fut d'abandonner au couvent tous les biens qu'elle avait reçus de ses parents. Elle ne voulait rien posséder en propre, et tel était son amour pour la sainte pauvreté, que le provincial lui ayant un jour envoyé un petit coffret rempli de croix, d'images, de médailles et de chapelets, elle le porta aussitôt à l'abbesse. Elle eût désiré conserver une médaille de sainte Madeleine, à qui elle avait une dévotion particulière, mais l'abbesse, pour l'éprouver, s'y opposant, elle ne répliqua pas un mot et partit.

Marie considérait sa misérable robe déchirée comme une magnifique parure, qu'elle n'eût pas voulu changer pour toute la soie et les velours de la terre. Ses parents lui envoyaient-ils des vêtements neufs, elle priait l'abbesse de les donner à quelque autre religieuse qui, disait-elle, en avait beaucoup plus besoin qu'elle. L'amour de la pauvreté, voilà la première de ses vertus, et quand un jour elle administrera en qualité d'abbesse le couvent d'Avignon, elle commencera par le débarrasser de ses revenus en argent et en récoltes.

Que dire de son culte pour la chasteté, cette vertu divine plutôt qu'humaine, qui rend les mortels semblables aux Anges, et qu'elle cultiva dans l'ombre et le recueillement, comme ces fleurs précieuses que l'on conserve à force de soins, dans les serres chaudes. Elle veillait sur ses moindres pensées, mortifiait sa chair quelquefois rebelle, faisait chaque jour plusieurs fois son examen de conscience, et toutes les semaines l'aveu public de ses fautes.

Son confesseur, étonné de ne l'entendre jamais avouer même une pensée contraire à la sainte pudeur, lui ordonna une fois de se préparer à une confession générale, parce que, disait-il, il avait appris par une communication de l'Esprit-Saint qu'elle devait mourir sous huit jours. Elle rechercha jusqu'aux fautes les plus vénielles, et déclara tout ce dont elle avait souvenance avec un touchant repentir ; puis elle demanda à se retirer dans la solitude, pour songer au grand voyage qui approchait. Le huitième jour, son confesseur vint la voir, et l'invita, au nom du Seigneur, qui lit dans les cœurs, à avouer les péchés qu'elle avait pu oublier ; elle répondit qu'elle était prête à paraître devant le Seigneur, et qu'elle se sentait pure de toute souillure. Le prêtre n'en pouvait croire ses oreilles, et cependant il fallait bien se rendre à l'évidence ; car comment supposer qu'à un pareil moment et lorsqu'elle s'attendait à se présenter ce jour-là même au tribunal de Dieu, la sainte fille osât dissimuler et mentir : « Ce n'est pas une femme », disait-il plus tard, « elle « n'a rien des humaines faiblesses, c'est un ange du « ciel, égaré sur la terre ».

L'obéissance fut aussi l'une dès vertus que la bienheureuse Marie posséda à un degré extraordinaire : au moindre mot, au moindre signe, elle marchait sans réplique et sans hésitation, comme un aveugle qui se laisse conduire au gré de son guide. Quelque temps après avoir prononcé ses vœux, elle fut chargée de la difficile mission d'éveiller les sœurs pour les matines ; durant vingt ans, elle n'y manqua pas une seule fois. Elle se levait à onze heures, restait en prières jusqu'à minuit, et alors s'acquittait de sa charge.

Quand l'abbesse n'avait sous la main personne pour soigner les malades, Marie était toujours là, prête à tout faire, persuadée, selon la parole de saint Augustin, que l'obéissance est la plus essentielle de toutes les vertus religieuses, et la condition absolue sans laquelle on n'arrive à rien. C'est elle qui citait à tous propos ces mots de saint Bernard : « Avoir une volonté personnelle est un grand « malheur, car c'est la ruine de toutes les bonnes œu-« vres ».

La solitude et le silence avaient pour elle des charmes inexprimables. Pour n'être distraite par aucune chose extérieure, enfermée dans sa cellule, elle se couvrait encore la tête de son voile, et seule à seule, en présence de son âme, elle méditait sur le néant de l'humanité et l'éternité de Dieu. Elle était si avide de retraite, qu'elle se refusait même à recevoir l'évêque son oncle, et son frère le cardinal. Le chroniqueur ajoute qu'elle ne se présenta jamais que voilée devant sa mère elle-même.

Elle avait demandé à l'abbesse et fini par obtenir une cellule sans fenêtre, où le jour ne pénétrait pas ; elle s'y renfermait des heures entières, absorbée dans une profonde contemplation. C'est là qu'elle jeûnait et veillait, là qu'elle aimait à prier et à méditer, là enfin qu'elle faisait jaillir son sang sous les coups de discipline.

On comprend qu'avec ces goûts de retraite, cette humilité, ce mépris de soi-même, Marie ait commencé par refuser les honneurs qu'on voulait lui décerner. On eut toutes les peines du monde à lui faire accepter à Albi la charge de coadjutrice; et plus tard, au couvent d'Avignon, elle ne consentit à exercer les fonctions d'abbesse que sur un ordre formel du pape. Elle se vengea à sa façon de la

violence dont elle était l'objet, en s'abaissant à mesure qu'on l'élevait, en s'humiliant davantage à mesure qu'on lui témoignait plus de respect.

C'est sous le supériorat d'Isabelle de Navarre, que l'on confia pour la première fois à Marie de Clermont la charge si délicate de maîtresse des novices : il n'y avait alors que trois ans qu'elle avait prononcé ses vœux. Avec quelle sollicitude elle veilla sur ces jeunes plantes, dont beaucoup devaient par la suite porter de si beaux fruits! De quels soins touchants elle les entoura! quelles fatigues, quelles veilles elle s'imposa pour s'acquitter dignement de ses fonctions! Elle aimait ses novices comme une bonne mère aime ses enfants, prenait part à leurs joies et à leurs douleurs, les consolait dans l'affliction, venait s'asseoir à leur chevet quand elles étaient malades, et prenait soin surtout de les guider par ses exemples, plus encore que par ses paroles, dans les voies du Seigneur ; enfin, chose presque incroyable, elle les servait elle-même à table, préparait leur manger, nettoyait leurs cellules, raccommodait leurs robes, lavait leur linge ; et jamais elle ne voulut recevoir d'aucune d'elles les mêmes offices.

Il n'est pas étonnant que sous cette sainte direction, beaucoup des novices de Marie de Clermont aient atteint à un haut degré de perfection, si l'on songe surtout qu'elles pouvaient voir chaque jour dans leur vénérée maîtresse les heureux effets d'une vie pieuse et agréable au Seigneur.

Marie reçut en effet de Dieu, en récompense de ses mérites extraordinaires, le don si rare et si précieux de l'extase. Elle jouit à plusieurs reprises de l'incomparable félicité de contempler face à face le Fils de Dieu et sa di-

vine Mère, et de s'entretenir avec les saints sur l'état de son âme et les choses de la religion. Quand le Père Olivier Maillard mourut, en grand renom de sainteté, le 13 juin 1502, au couvent de Toulouse, la nuit même de son trépas, Marie le vit tout à coup lui apparaître tout éclatant de lumière, les bras croisés sur la poitrine, et elle reçut de lui en quelques minutes une suprême leçon de perfection et de sainteté. Plus tard elle fut assez heureuse pour obtenir de la bienveillance du provincial l'os du pouce droit du Père Olivier, précieuse relique qu'elle conserva pieusement en souvenir de l'homme vertueux qui avait dirigé ses premiers pas dans les sentiers du Seigneur.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Vœu de François de Clermont, légat d'Avignon. — Restauration du couvent d'Avignon. — Marie de Clermont est choisie pour en être la première abbesse. — Sa douleur en quittant ses sœurs d'Albi. — Voyage d'Albi à Avignon. — Installation de la nouvelle abbesse. — Commencement des réformes. — Prospérité du couvent. — Comment Marie fait son choix parmi les novices qui se présentent. — Son oncle Louis d'Amboise, gouverneur du Languedoc, l'aide dans l'accomplissement de son œuvre. — Bonne administration du couvent.

François de Clermont, frère de la bienheureuse Marie, élevé au cardinalat par le pape Jules II, en 1503, avait été envoyé par le roi Louis XII à Rome, en 1507, pour y défendre les droits plus ou moins incontestables de la couronne de France sur une partie de l'Italie. Arrêté sur l'ordre du pape pour excès de zèle et enfermé au château Saint-Ange, il fit vœu de fonder en France deux couvents de Clarisses, aussitôt qu'il aurait recouvré sa liberté. Il tint en effet sa promesse et commença par Avignon.

En passant dans cette ville, où le pape, touché de son repentir, l'avait nommé son légat, il avait remarqué l'état de délabrement du vieux couvent fondé par sainte

Claire, quelques jours avant sa mort, et l'incroyable négligence avec laquelle on passait par dessus les prescriptions les plus rigoureuses de la règle. Six religieuses souvent habitaient ces ruines.

A la vue de cette décadence, François de Clermont, péniblement affecté, conçut aussitôt le projet de rendre au couvent d'Avignon son ancienne splendeur et d'y ramener la discipline des premiers jours en y faisant venir sa sœur en qualité d'abbesse. On obtint facilement du Saint-Père la nomination de Marie de Clermont ; il ne s'agissait plus que d'arracher le consentement de la pieuse fille.

Grande fut sa douleur lorsqu'elle reçut à Albi la bulle pontificale qui l'appelait dans une nouvelle résidence, loin de la maison où elle avait vécu depuis sa plus tendre enfance, où elle avait prononcé ses vœux, où elle avait été si souvent comblée des faveurs de Dieu. Il n'y avait pas à hésiter cependant, l'ordre était formel, il fallut se résigner. Marie se souvint des paroles de l'Evangile : « Tu quitteras pour moi ton pays et ta famille ». Elle prit, avec des larmes dans la voix, congé de ses chères novices et des autres religieuses, et se tint prête à partir, soumise à la volonté de Dieu.

Elle allait se heurter à son arrivée à de grandes difficultés. Le Père Jean de la Croix, confesseur des Clarisses d'Albi, qui avait été préparer les Clarisses d'Avignon à la venue de leur nouvelle abbesse, avait été fort mal reçu. On se trouvait très-bien de l'ancien état de choses, on n'en voulait pas changer, on n'avait que faire enfin d'une réforme et on prétendait être libre d'élire soi-même sa supérieure.

Cependant Marie de Clermont s'était mise en route, enfermée dans une voiture couverte pour échapper aux regards, sous l'escorte d'un grand nombre de gentilshommes chargés par le cardinal de l'accompagner jusqu'à Avignon. Le chemin la fatigua extrêmement, et le premier soir du voyage elle était si faible et si abattue, qu'il fallut la transporter de sa voiture sur un lit, incapable qu'elle était de faire par elle-même aucun mouvement. La pensée de la séparation lui causait une peine extrême et contribuait à la rendre plus malade encore.

Cependant, le lendemain on put continuer la route. On arriva enfin à Avignon après un voyage de deux semaines, et on se rendit tout d'abord au couvent des Bénédictines, où la comtesse sa mère l'attendait. Il y eut entre la mère et la fille une entrevue touchante, où elles s'excitèrent l'une et l'autre à la résignation et à la patience, Marie consolant sa mère effrayée de la voir si pâle et si frêle, la comtesse consolant Marie d'avoir été obligée de quitter des religieuses qu'elle aimait, pour entrer dans un couvent où on ne la recevait qu'à contre-cœur.

C'est le 24 mars que la nouvelle abbesse et les cinq religieuses d'Albi qui l'avaient accompagnée furent conduites du couvent des Bénédictines d'Avignon à celui des Clarisses, par le cardinal François de Clermont, entouré de la plus brillante noblesse de la ville. Après une messe solennelle, on lut le bref du pape qui conférait à Marie le titre d'abbesse, avec mission de rétablir la discipline primitive et de réformer les mœurs trop relâchées. Puis le cardinal donna à sa sœur sa bénédiction,

et la laissa avec les autres religieuses dans le chœur qu'il fit refermer sur elles.

Dès le lendemain, Marie de Clermont se mit à la tâche avec une ardeur infatigable. Eclairée par l'Esprit-Saint, elle ne tarda pas à voir clairement la nature du mal qu'elle était chargée de guérir, et les remèdes qu'il fallait y appliquer.

Au bout de quelques semaines à peine, l'ordre avait succédé au désordre, et le spectacle que présentait le couvent sous sa nouvelle directrice était si différent de l'ancien état de choses, que tout le monde en était étonné et proclamait hautement les mérites extraordinaires de Marie de Clermont. On ne tarda pas à voir les novices arriver de tous côtés. L'exemple fut donné par une sœur de l'abbesse qui, veuve à l'âge de vingt-cinq ans, ne voulut plus entendre parler de mariage et vint demander à Marie le voile des Clarisses. Elle amenait avec elle l'une de ses filles, âgée seulement de huit ans, et dont les vertus précoces faisaient concevoir les plus belles espérances.

Puis vinrent six nièces de la bienheureuse abbesse, toutes jeunes et belles, mais aussi pieuses et charmées par l'irrésistible attrait de la vie contemplative.

Le couvent s'emplissait rapidement ; non pas cependant que Marie reçût aveuglément toutes celles qui venaient lui demander l'habit ; elle y apportait au contraire un rare discernement. Comme elle avait le don de lire dans les cœurs, elle fermait sans retour la porte de son couvent aux vocations incertaines et aux vertus mal affermies ; et elle put dire avec orgueil qu'il n'y avait pas auprès d'elle une seule servante du Seigneur, indigne

de le prier dans la retraite et de ne vivre que pour lui.

Son zèle ne se bornait pas au couvent d'Avignon, il s'étendait au loin et se dispensait comme une rosée céleste sur les provinces environnantes. Elle fut puissamment aidée dans son entreprise par son oncle, Louis d'Amboise, gouverneur du Languedoc et frère du cardinal d'Amboise. Le couvent des Clarisses de Nîmes dépérissait : elle y envoie dix religieuses choisies parmi les plus parfaites de ses filles spirituelles, et au bout de quelque temps elle a le bonheur d'y voir refleurir les vertus si chères à sainte Claire. A Montpellier, elle emploie l'influence du cardinal d'Amboise pour faire donner aux Clarisses le couvent des Pères Conventuels, et elle y envoie, pour en assurer la prospérité, quelques-unes de ses sœurs. Malheureusement ces deux maisons furent détruites et rasées pendant les terribles guerres de religion qui désolèrent la France, et les saintes femmes qui les habitaient, obligées de s'enfuir et de se réfugier à Marseille, à Avignon et à Carcassonne.

La bienheureuse abbesse ne prenait pas moins soin des intérêts matériels que des intérêts spirituels de son couvent. Elle en fermait elle-même les portes tous les soirs à neuf heures, et ne se couchait qu'après s'être assurée par elle-même que tout se trouvait dans un ordre parfait. A onze heures et demie, elle était debout et éveillait les religieuses pour les matines ; à quatre heures, elle ouvrait la porte du couvent aux ouvriers qui venaient y travailler, et prenait une heure de repos. Par ses soins, la pieuse maison fut entourée de hautes et fortes murailles; un jardin créé auprès de l'infirmerie pour l'usage

exclusif des malades ; la chapelle s'enrichit d'ornements d'or et d'argent et de reliques plus précieuses encore, que lui envoyaient des évêques, des cardinaux et le souverain Pontife; en un mot le couvent devenait l'un des plus beaux en même temps que l'un des plus saints de la province.

Si l'on ajoute à cela les soins touchants dont Marie comblait ses jeunes religieuses, on se figurera sans peine l'amour qu'elle leur inspirait. Elle les visitait dans leurs cellules, et après s'être entretenue quelque temps avec elles sur l'état de leur âme, elle avait bien soin que rién ne leur manquât sous le rapport du bien-être corporel. La nuit, pendant l'hiver, elle ne s'endormait jamais sans avoir tout d'abord constaté que ses filles spirituelles étaient bien enveloppées dans leurs couvertures de laine ; elle couvrait leurs pieds de leur manteau, leur apportait même pour les réchauffer des cruchons d'eau bouillante. Chaque année, vers l'époque de la Toussaint, au moment où les premières rigueurs de la mauvaise saison commençaient à se faire sentir, elle passait en revue leurs vêtements d'hiver, raccommodait ceux qui pouvaient encore servir, remplaçait ceux qui étaient trop usés. Pour les malades, elle confectionnait elle-même de longues mantes qui les protégeaient contre le froid de la tête aux pieds. Elle-même portait les robes les plus vieilles, et s'imposait les macérations et les souffrances qu'elle épargnait aux autres.

Aussi les religieuses ne pensaient-elles qu'avec effroi au moment où il leur faudrait se séparer d'une aussi bonne mère. Autant on avait redouté son arrivée autrefois, autant on craignait maintenant de la voir partir ; et

il n'est pas une des sœurs qui n'eût donné volontiers son sang et sa vie pour prolonger l'existence de l'abbesse vénérée.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Prédiction du Père Olivier à Marie de Clermont et réalisation de cette prophétie. — Maladies de Marie de Clermont. — Luttes contre le démon. — Mort des membres de sa famille qu'elle aimait le mieux. — Son oncle Louis d'Amboise, évêque d'Albi, lui apparaît après sa mort. — Dernières souffrances de la sainte abbesse. — Elle tombe malade en soignant ses sœurs. — Progrès rapides du mal. — Hydropisie. — Courage de Marie. — Sa résignation à la volonté de Dieu. — Ses derniers conseils à ses sœurs. — Sa mort. — Conservation miraculeuse de son corps.

Quand le bienheureux Père Olivier Maillard était venu faire sa dernière visite à son élève bien-aimée au couvent d'Albi, éclairé de l'esprit des Prophètes, il lui avait dit qu'elle était choisie de Dieu pour être l'une des lumières de l'Ordre de Sainte-Claire et qu'elle ferait un jour le plus grand bien par ses leçons et par ses exemples ; et il avait ajouté : « Préparez-vous à souffrir, ma chère fille ; « car comme on éprouve l'or par le feu, ainsi le Seigneur « éprouve ses élus par les tentations, les souffrances et « les maladies ». Nous avons vu se réaliser la première partie de cette prophétie, presque toute la vie de la bienheureuse abbesse fut l'accomplissement de la seconde.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis la mort du bienheureux Père Olivier, et déjà elle ressentait de violentes douleurs, qui ne firent qu'augmenter avec le temps, et l'affaiblirent au point de lui laisser à peine assez de force pour se soutenir. Elle comprit immédiatement que l'épreuve annoncée commençait, et se jetant au pied des autels, elle s'écria : « Seigneur, « Seigneur, mon Dieu, que voulez-vous de moi ? soumise

« à votre volonté sainte, je suis prête à tout supporter. « Qu'on me brûle, qu'on me tue, qu'on me coupe en mor« ceaux, voilà mon corps, pourvu qu'à ce prix, vous « m'épargniez dans l'éternité ».

Ce qui fut plus pénible à Marie de Clermont que toutes les maladies, ce sont les luttes terribles qu'elle eut à engager contre le démon, soit pour se défendre elle-même, soit pour protéger ses religieuses contre ses attaques. L'esprit malin s'acharna en particulier sur les nièces de l'abbesse; mais pour furieux et répétés que furent ses assauts, il se retira toujours vaincu, repoussé qu'il était par la très-sainte Vierge elle-même, ou par sainte Marie-Madeleine, puissantes protectrices de la bienheureuse religieuse.

Puis vinrent les peines de cœur, si cruelles pour les âmes tendres. Elle perdit son père quelques jours avant de prononcer ses vœux, et peu à peu vit disparaître les membres de sa famille qu'elle aimait le plus, entre autres son oncle Louis d'Amboise, évêque d'Albi, surnommé le Bon, et qui mourut en grand renom de sainteté en 1505. Ce vénérable prélat apparut quelque temps après à sa nièce, pendant son sommeil. Eveillée en sursaut, elle se cacha tout effrayée la figure dans ses mains, sans pouvoir prononcer une seule parole. Mais lui, s'approchant d'elle, lui dit: « Pourquoi trembler, ma chère fille, lorsque « j'accomplis la promesse que je t'ai faite autrefois de « venir après ma mort te voir et m'entretenir avec toi, « aussi souvent que Dieu voudrait bien le permettre ». Elle se rassura, et lui demanda si la justice du Tout-Puissant était en effet aussi sévère et aussi impitoyable que les prédicateurs le disaient dans leurs sermons.

« Non », lui répondit le prélat, « le Dieu que nous ser« vons est infiniment bon et infiniment miséricordieux : « confie-toi en sa Providence ». A ces mots il disparut, la laissant pleine de joie, de courage et d'espérance.

Après ce saint évêque, ce fut Louis d'Amboise, son neveu et neveu aussi de Marie, qui le suivit au tombeau en 1511 ; puis la pieuse comtesse de Clermont, mère de notre pieuse abbesse, en 1521 ; puis son frère Pierre, comte de Clermont, en 1526 ; puis sa plus jeune sœur, en 1540 ; puis son autre frère François, successivement évêque d'Agde et de Valence, archevêque de Narbonne et d'Auch, cardinal et légat du pape, à Avignon. Que de larmes coûtèrent à Marie toutes ces pertes cruelles, que de courage il lui fallut pour les supporter ! Mais elle, loin de se désespérer et de maudire les décisions de la Providence, se soumit sans murmurer à ses décrets immuables et puisa des consolations dans la ferme confiance où elle était que tous ces chers morts avaient reçu au ciel la récompense de leurs vertus.

Le temps approchait où le Seigneur allait à son tour la rappeler auprès de lui. Une maladie contagieuse s'étant déclarée dans son couvent, la vaillante abbesse, sans souci de sa propre conservation, se dévoua tout entière au soin des malades, au chevet desquelles elle passait ses jours et ses nuits. Elle se fatigua tellement dans l'exercice de ce saint ministère, qu'elle tomba malade à son tour et fut obligée de prendre le lit vers la fin de janvier 1544. Depuis ce moment sa vie fut une souffrance continuelle. Elle était devenue si faible, que lorsqu'elle essayait d'accompagner au chœur ses religieuses, elle tombait inanimée entre leurs bras et qu'il fallait la reporter dans

sa cellule. Son estomac délabré refusait toute nourriture. En vain les plus grands médecins essayèrent d'apporter à ses maux quelque soulagement ; que peut la science des hommes contre la volonté de la Providence ? Dieu voulait purifier par la souffrance sa pieuse servante, et la rendre digne d'entrer tout de suite dans le sein de l'éternelle jouissance, sans passer par les flammes rédemptrices du Purgatoire.

On a remarqué que Marie souffrait davantage les jours de fête de ses plus vénérés patrons, saint Jean-Baptiste, Antoine de Padoue, Marie-Madeleine et la sainte Vierge. Au milieu de ses douleurs, elle s'encourageait à bien supporter les atteintes du mal, en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus.

Au mois de mai, une hydropisie se déclara ; vingt ans auparavant elle avait déclaré qu'elle mourrait de cette maladie ; on reconnut alors qu'elle avait dit vrai, et que le moment approchait où cette prédiction allait se réaliser. A partir de ce moment elle ne quitta plus le lit ; des spasmes effrayants secouaient son corps débile ; et ses souffrances étaient si vives qu'on l'entendait s'écrier comme le Sauveur sur sa croix : « Mon Dieu, pourquoi « m'avez-vous abandonnée ? »

Dans les intervalles de répit que la maladie lui laissait, elle réunissait autour de son lit ses religieuses, les exhortait à pratiquer la règle, à aimer les unes les autres, à se soutenir contre l'ennemi commun, à prier Dieu avec ferveur. Et comme elle les voyait pleurer, elle répétait avec saint Martin : « Seigneur, si ces saintes filles, vos « fiancées, ont encore besoin de moi, je ne me refuse pas « à travailler encore pour elles. Que votre volonté soit

« faite et non pas la mienne. Si vous voulez m'appeler à « vous, je m'abandonne à votre miséricorde ».

Le 11 août, elle fit sa confession générale et reçut l'absolution. La grâce l'envahissait de plus en plus; elle se sentait peu à peu pénétrer par un calme immense; le repos de l'éternité commençait pour elle. Depuis ce jour-là jusqu'à sa mort, un sourire perpétuel éclaira son visage, qui par moments s'entourait d'une auréole lumineuse. Le lendemain, jour de la fête de sainte Claire, après avoir entendu la messe, elle reçut le saint Viatique et se trouva tout à coup délivrée de ses souffrances corporelles; puis on lui donna les saintes huiles, et elle tomba dans une profonde extase dont elle ne sortit que quelques heures avant sa mort. Elle fit placer auprès de son lit le vêtement dans lequel elle voulait être ensevelie, son voile et sa corde; et enfin, le 13 août 1544, pendant que les religieuses chantaient autour d'elle les psaumes de la Pénitence, elle s'endormit dans le sein de Dieu. Elle était âgée de soixante-cinq ans; il y avait trente ans qu'elle était abbesse du couvent d'Avignon.

La sainte Vierge elle-même indiqua miraculeusement l'endroit où devait être enterrée la bienheureuse Marie. Le jour des funérailles, tous les habitants d'Avignon envahirent le couvent, désireux de voir une dernière fois les traits chéris de cette sainte fille, traits que la mort n'avait pas altérés. Lorsque, vingt ans plus tard, on ouvrit son tombeau pour y enfermer avec elle sa nièce qui lui avait succédé dans la dignité d'abbesse, il en sortit un parfum d'ambre et d'encens.

En 1653, son corps était encore entièrement conservé; le visage gardait les couleurs de la vie; et le bruit de ce

miracle s'étant répandu dans la ville, il fallut se hâter de refermer le sépulcre, pour éviter un trop grand concours de peuple. De nombreux miracles s'accomplirent par son intercession.

(Abrégé de sa *Vie* publiée à Marseille en 1685.)

QUATORZIÈME JOUR D'AOUT

FRÈRE SANCTUS (SAINT), D'URBIN

1390. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Vertus et mortifications du bienheureux Sanctus. — Miracles que Dieu accomplit en sa faveur. — Ses dernières années. — Nouveaux miracles sur son tombeau. — Vénération des fidèles. — Sa béatification.

Nous pouvons appliquer à ce bienheureux frère les paroles du Roi-Prophète : « Votre éloge est dans votre nom », car ce fut un saint en effet et un homme de Dieu.

Il était né à Monte-Fabro, en Italie, de parents riches, et dès sa jeunesse il conçut le projet d'abandonner le monde pour se consacrer au Seigneur. Il choisit l'humble état de frère lai, d'abord afin de pouvoir se rendre utile à son prochain, et puis parce que c'est la condition religieuse où on a le plus à obéir. Ses mortifications sont restées célèbres : il avait été blessé dangereusement dans sa jeunesse par un meurtrier, et sauvé miraculeusement par Dieu. Quand il eut pris l'habit de l'Ordre, il demanda au Seigneur, par une fervente prière, de rouvrir sa plaie, et jusqu'à sa mort il éprouva les plus vives souffrances à l'endroit où il avait été frappé.

Dieu accomplit en sa faveur beaucoup de miracles. En voici un qui prouve à la fois les complaisances que le Seigneur lui témoignait et sa grande dévotion au saint Sacrement de l'Eucharistie. Un jour, que ses nombreuses occupations l'empêchaient d'assister à messe, au moment où la cloche annonçait la Consécration, il se mit à genoux et pria; au même instant les murailles qui le séparaient de l'église devinrent transparentes comme un cristal limpide, et il put assister de corps comme de cœur au saint sacrifice.

D'autres prodiges signalèrent toute la vie du bienheureux frère et lui conquirent l'estime et la vénération, non-seulement des religieux, mais encore des mondains.

Ses dernières années furent éprouvées par des maladies longues et cruelles qu'il supporta avec une patience angélique, jusqu'à mort, arrivée en 1390, au couvent de Scotoneto, le quatorzième jour d'août.

Des miracles s'accomplirent encore sur son tombeau. La reconnaissance des fidèles lui a élevé un sépulcre de marbre, à côté de l'autel de la Très-Sainte-Vierge. On y lisait l'inscription suivante : « Ici repose le corps du « bienheureux Saint ». Avec son cadavre resté intact longtemps encore après sa mort, on avait enfermé, avec une croix de bois qu'il avait lui-même sculptée, la natte sur laquelle il dormait, et ses vêtements.

Une lampe brûle continuellement au-dessus de ces précieuses reliques; et des ex-voto suspendus tout autour du tombeau attestent les miracles accomplis par le bienheureux et la confiance des fidèles en son intercession. On célébrait depuis longtemps la fête annuelle du frère Sanctus, avec une grande solennité et au milieu

d'un grand concours de peuple, quand le pape Clément XIV l'a mis au nombre des bienheureux. Le pape Paul VI a autorisé l'Ordre Séraphique à ajouter en son honneur à la messe qui se célèbre ce jour-là, des leçons et des prières.

(WADDING.)

LE PÈRE JACOB PRIMATICE

1456. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Voyage du Père Primatice en Orient. — Sa mission heureuse en Arménie. — Deuxième voyage. — Il est nommé vicaire général de son Ordre. — Comment il s'acquitte de cette dignité. — Troisième mission. — Mort du Père Primatice. — Miracles.

Le Père Jacob ou Jacques Primatice, issu d'une des plus nobles familles de Bologne, en Italie, est l'un des premiers religieux qui aient pratiqué la règle réformée des Frères Mineurs Réguliers de l'Observance, dont les commencements furent si difficiles.

Quand le pape Grégoire IV ordonna au chapitre général d'Assise de désigner un certain nombre de religieux recommandables à la fois par leur science et par leurs vertus, pour aller porter la lumière de la vérité dans tous les pays du monde, Primatice fut désigné l'un des premiers pour cette glorieuse mission. Le Saint-Père l'envoya en Orient, en compagnie de deux autres vénérables religieux, et lui confia le soin de ramener à la religion catholique les nombreux hérétiques et schismatiques de ces contrées, et en particulier les Arméniens, dont on voulait avoir des représentants au concile

général de Florence. Le bienheureux Primatice partit muni d'une lettre très-élogieuse du pontife pour les magistrats de Caffa, et avec pleins pouvoirs pour conférer les saints sacrements, prêcher, établir des couvents de son Ordre, nommer des supérieurs, faire des réformes, en un mot pour agir comme s'il était lui-même général de l'Ordre.

Il s'acquitta merveilleusement de la mission qui lui avait été confiée, et fut assez heureux pour se concilier les Arméniens qui envoyèrent sous sa conduite leurs représentants au concile de Florence, pour faire leur soumission au Saint-Père et se réunir à la sainte Eglise romaine dont ils étaient séparés depuis neuf cents ans. (1439.)

En 1440, le Père Primatice se remet en route, et se dispose à parcourir les contrées habitées par les Sarrasins, les Grecs, les Maures, les Persans, les Indiens, les Tartares, les Mèdes, les Géorgiens, les Arméniens et les Hongrois. Cette fois encore le pape, par une bulle, lui conférait des pouvoirs extraordinaires, et ordonnait à tous les chrétiens de la terre de reconnaître le Père Primatice comme l'envoyé du Saint-Siége apostolique, et de se soumettre à ses décisions souveraines.

En 1444, après avoir prêché et converti pour ainsi dire dans tout l'univers, il revient en Italie prendre quelques instants de repos. Dès l'année suivante, il se remet en route, d'abord pour aller quêter avec quelques autres frères mineurs l'argent nécessaire à équiper une flotte et une armée destinées à combattre le sultan du Caire, qui venait pour la troisième fois assiéger Rhodes; puis pour aller, avec le titre de commissaire du Saint-Siége, porter

la réforme de l'Observance dans quelques couvents d'Orient.

En 1446, les Frères Mineurs de l'Observance tiennent à Rome leur chapitre général au couvent d'Ara-Cœli, et nomment d'une voix unanime pour leur vicaire général le Père Jacques Primatice. Il était le troisième qui exerçât ces fonctions dans l'Ordre, le premier par suite d'une élection, car ses deux prédécesseurs, saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran, avaient été nommés par le pape.

Le Père Jacques se montra digne de succéder à ces deux grands hommes; il remplit pendant trois ans la charge de vicaire général avec beaucoup de prudence et d'habileté, et pria ensuite le chapitre de mettre à sa place saint Jean de Capistran, à qui lui-même avait autrefois succédé.

En 1453, lorsque Constantinople eut été prise par les Turcs, Jacques fit un nouveau voyaye en Orient, autant pour délivrer les frères mineurs prisonniers que pour consoler les chrétiens attristés et relever leurs courages abattus.

Il mourut saintement, comme il avait vécu, au couvent de Saint-Paul, à Bologne, en 1456, et fut enseveli avec pompe au milieu même de l'église. Dieu l'honora après sa mort par d'éclatants miracles.

(Wadding.)

JEAN DE CALAHORRA

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Ce saint homme, né à Calahorra, en Espagne, a passé de longues années dans les couvents sévères de la province de l'Immaculée-Conception. Elevé par ses frères à la dignité de gardien, il la refusa afin de pouvoir s'enfermer dans une solitude complète et se livrer en paix aux charmes ineffables de la contemplation. Il ne sortait du couvent et même de sa cellule que dans les cas d'absolue nécessité, et quand l'obéissance lui en faisait une loi.

Austère comme les ermites des Abruzzes, il était vêtu d'un cilice, dormait à terre avec une pierre pour oreiller, se donnait la discipline tous les jours, vivait de pain et d'eau, et faisait de toute l'année un carême perpétuel.

Après quelques moments de sommeil, il se rendait à dix heures du soir à la chapelle, et y demeurait en prières jusqu'à trois heures du matin. C'est pendant qu'il disait sa messe ou lorsqu'il récitait ses actions de grâces, que le Seigneur prenait plaisir à le combler de ses faveurs : on le voyait souvent resplendir de lumière, comme un soleil, et il était alors si profondément abîmé dans l'extase, qu'il n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Il ne reprenait ordinairement ses sens que sur un ordre de son supérieur.

Ce saint homme, qui connut d'avance le jour de sa

mort, fut éprouvé par des souffrances physiques de toute espèce. Sa dernière maladie ne fut pas longue; elle l'abattit comme un coup de massue, et en deux jours fit de lui un cadavre. Il s'endormit doucement dans l'éternité, le sourire aux lèvres et les bras en croix, le 14 août 1575, au couvent d'Abroxo, près de Valladolid.

Tous les habitants de la ville accoururent à ses funérailles, et l'on se disputa avec acharnement les lambeaux des vêtements du saint, les grains de son rosaire et tous les menus objets qui lui avaient appartenu. Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa réputation.

JEAN ENRIQUEZ

1600. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

Le Père Jean Enriquez (1), neveu de l'amiral de Castille, a mérité, par ses austérités, ses contemplations et ses extases, l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. Son exemple et ses conseils eurent une grande influence sur les religieux de son époque.

Il refusa l'évêché de Calahorra et préféra la pauvreté évangélique aux splendeurs. Très-patient dans les épreuves et très-courageux dans les maladies, il eut le bonheur de recevoir de Dieu même à ses derniers moments l'assurance qu'il était sans souillures et absous de toutes ses fautes. Il était gardien du couvent d'Abroxo,

(1) Comme nous ne connaissons pas la date de la mort des quelques religieux qui suivent, tous de la même province que le Père Jean de Calahorra, nous plaçons après sa biographie une courte notice sur chacun d'eux.

quand il mourut en 1600 : des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

FRANÇOIS DE LORIA

C'est au couvent de Carrion de las Condes que repose le bienheureux Père François de Loria, homme d'une grande science et d'une grande piété. Il rétablit la discipline et l'austérité primitive de la règle dans les couvents des Clarisses de Salamanque, de Ségovie, de Burgos, de Palencia, de Zamorra, de Rapariegos, et dans d'autres encore où la mollesse avait pénétré. Le pape avait pour lui la plus grande estime et l'appelait le *miroir du parfait religieux.* Jean II, roi d'Espagne, en avait fait son conseiller habituellement, et l'envoya même en ambassade chez le roi de Navarre. Les historiens espagnols s'accordent à reconnaître qu'il s'acquitta merveilleusement de sa mission, et Ferdinand Perez de Gusman, qui a écrit la vie du roi Jean, parle du Père François comme d'un religieux plein de science et de vertu, et digne d'être mis au rang des saints pour les miracles qu'il a accomplis pendant sa vie et après sa mort.

ALPHONSE DE L'ÉPINE

Le Père Alphonse de l'Epine, prédicateur éloquent et religieux plein de zèle, est connu surtout par un éclatant miracle que Dieu accomplit en sa faveur. Un jour que,

penché sur la margelle du puits, il se demandait si ses sermons avaient contribué pour quelque chose au bien des âmes et à la glorification de la religion, une voix du ciel lui ordonna tout à coup de tirer de l'eau. Il obéit, remonta le sceau, et trouva au fond vingt-quatre petites pierres d'une éclatante blancheur, portant toutes gravé le nom de Jésus, et rappelant les vingt-quatre sermons que le bon religieux avait prononcés à Valladolid sur les mérites de ce nom divin. Douze de ces pierres furent emportées au siége de Grenade par la reine Isabelle ; les douze autres, incrustées dans un crucifix d'argent, furent conservées au couvent de Valladolid.

Ce miracle redoubla le zèle apostolique du Père Alphonse. Il a écrit un beau livre sous le titre de *Fortalitium fidei*, ou la *Forteresse de la foi*, et s'est endormi dans le sein de Dieu au couvent de Palencia.

Le Père Alphonse Mérino, dont le corps repose au couvent d'Abroxo, a donné l'exemple de l'humilité, de la prière, et surtout de la chasteté. Il a mérité par ses vertus d'être assisté par des Anges, pendant qu'il offrait le saint sacrifice de la messe.

Le Père Alphonse de Nebreda a vécu de pain et d'eau, ou pour mieux dire, de jeûnes, d'austérités et de veilles. Sur vingt-quatre heures, il en consacrait trois à peine au sommeil, et passait le reste de son temps à prier et à méditer devant le sacré tabernacle. Il laissa à sa mort un grand renom de sainteté au couvent de Soria.

Le couvent de Valdescopezo s'honore de posséder les précieux restes du frère Pierre de Campo, qui avait reçu le don de l'extase et paraissait souvent enveloppé de lumière et couronné de rayons. Il est célèbre pour les miracles qu'il a accomplis.

Le frère Balthazar de Herrera repose au couvent de Calabazanos. Quarante ans après sa mort, son cadavre, dans un état de parfaite conservation, gardait encore toutes les apparences de la vie.

(GONZAGUE, DAZA, etc.)

LE PÈRE SÉRAPHIN NENCINI

1669. — Pape : Clément IX. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Vertus et austérités du Père Séraphin. — Ses sermons et son éloquence. — Sa charité chrétienne et son dévouement à ses frères. — Il a le don de prophétie et de miracles. — Sa mort à Florence.

Ce pieux serviteur de Dieu naquit à Prato, en Toscane, de parents pauvres, l'an 1605.

Entré comme novice au couvent du Mont-Alverne, il s'y montra en tout digne fils du saint patriarche François d'Assise, qu'il s'était proposé comme modèle. Non content de porter un vêtement de crin et de faire couler son sang sous les coups de discipline, il couchait sur une planche garnie de pointes de fer, qui changeait son sommeil en une véritable torture. Il avait demandé et obtenu la faveur de faire à tous les repas la lecture spirituelle,

et mangeait si peu qu'il trouvait encore moyen de sortir du réfectoire en même temps que ses frères.

Il fut en même temps qu'un religieux austère un éminent prédicateur, et ses sermons firent le plus grand bien dans toutes les villes et tous les villages du voisinage. Il se préparait à la prédication par la prière et la contemplation qui donnent, disait-il, plus de force à la parole, que les études et les livres.

Charitable envers le prochain, il se signala par son dévouement lors de la peste de Lucques. Quand il n'avait pas de malades à soigner, il se faisait au couvent le serviteur des autres religieux, préparait leur nourriture, raccommodait et lavait leurs habits, et le provincial le comparait pour ses vertus au Père Benoît Bacci, saint homme dont nous avons raconté la vie et les vertus au deuxième jour de mars.

Le Père Séraphin reçut de Dieu le don de prophétie et de miracles. Entre autres prédictions, il annonça le jour et l'heure de sa mort.

Il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter, à Florence, où il était venu pour assister à la canonisation de saint Pierre d'Alcantara. Comme on lui donnait des soins empressés, il sourit doucement, et rappelant une prédiction qu'il avait faite longtemps auparavant : « Ne « vous ai-je pas dit », ajouta-t-il, « que je mourrais ici « dans les bras du Père Benoît Bacci et du frère « Rufin ».

C'est en effet ce qui arriva le 14 août 1669. Une grande multitude se pressa à ses funérailles, et des malades furent guéris miraculeusement auprès de son tombeau.

(BONAV., BARONIUS.)

QUINZIÈME JOUR D'AOUT

LE B. ALBERT DE SARTHIANO

1450. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Quelques mots sur l'époque où vécut le bienheureux Albert. — Sa naissance et sa famille. — Il est élevé dans un couvent de Frères Mineurs. — Il adopte la réforme de saint Bernardin de Sienne. — Commencements de l'Ordre des Observantins. — Progrès d'Albert dans la vertu. — Ses prédications en Italie à cette époque. — Succès du nouvel apôtre à Modène. — Son éloquence et sa science. — Miraculeux résultats qu'il obtient dans toute l'Italie. — Empressement du peuple à ses sermons.

Vers la même époque la sainte Eglise romaine et l'Ordre de Saint-François s'honoraient de posséder ensemble quatre hommes d'une science immense, d'une éloquence incomparable, et surtout d'une vie austère et sainte, tous quatre doués du pouvoir d'accomplir des miracles : saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, saint Jacques de la Marche, et le bienheureux Albert de Sarthiano. On connaît davantage les trois premiers, parce que leur histoire a été écrite par un grand nombre de biographes; le quatrième ne mérite pas moins d'être signalé à l'admiration de la postérité.

Il était né l'an 1385, dans la province italienne de Toscane. Son père, qui appartenait à l'illustre famille des Berdini, et sa mère, femme pieuse et craignant le Seigneur,

frappés des excellentes qualités qu'il montra dès son enfance, le placèrent sous la protection spéciale de saint François, et le firent élever dans un couvent de Frères Mineurs. Il y contracta des habitudes modestes et paisibles, une piété profonde, un grand amour de Dieu, en même temps qu'il devenait l'un des latinistes et des hellénistes les plus savants de son époque.

A l'âge de vingt ans, il reçut l'habit de l'Ordre des mains du bienheureux Bartholomé Albisius de Pise, religieux dont la science égalait la vertu. Ce saint homme communiqua à son jeune disciple l'ardeur de perfection dont il était animé et la charité chrétienne qui devait un jour lui faire accomplir de si grandes œuvres.

Albert vécut pendant dix ans sous sa direction, dans un couvent de Pères Conventuels; puis attiré par l'éclat des vertus et des miracles de saint Bernardin de Sienne, il embrassa la réforme naissante et ne tarda pas à en devenir l'un des plus fermes appuis. Bernardin, qui prêchait alors dans toute l'Italie, confia au bienheureux frère l'inspection et la surveillance de ses nouveaux prosélytes, et celui-ci se montra si digne de l'amitié du saint, qu'il mérita d'être nommé trois fois de suite provincial de la province de Toscane. Les Observantins possédaient déjà trente-quatre couvents, sans compter celui de la Portioncule, que le bienheureux Albert leur conquit en 1415. Les trois cloîtres de Rieti, qui contenaient deux cents religieux, tous frères lais, n'étaient desservis que par un seul prêtre. Ces saints hommes, que le monde méprisait, riches de leur pauvreté, grands par leur humilité, ignorants des choses du monde, mais instruits des choses du ciel par les saints et les anges, ont étonné

pendant plusieurs siècles, du spectacle de leurs vertus, ceux-là mêmes qui les méprisaient.

Le bienheureux Albert vécut au milieu d'eux pendant sept ans, apprenant d'eux l'humilité, la patience dans la douleur, le dédain des vanités mondaines, l'amour de la solitude, le goût des macérations et de la prière. Doué d'une belle prestance, d'un visage agréable et d'une voix forte, savant et éloquent, il était destiné à réussir dans la prédication; mais il voulut attendre, pour s'engager dans cette voie, l'heure où il serait assuré que ses forces ne lui manqueraient pas. Il demanda donc à ses supérieurs la permission d'aller compléter à Vérone ses études théologiques. Il y passa dix mois et s'attacha ensuite à saint Bernardin, qui prêchait alors à Trévise ; après quoi, jugé capable d'affronter les difficultés de la prédication, il reçut l'ordre de se mettre à l'œuvre et de partir sans retard pour Modène.

A cette époque sévissait dans toute l'Italie, et en particulier dans les provinces du Nord, la terrible guerre des Guelfes et des Gibelins. Pas une ville, pas un bourg, pas un village qui ne fût divisé ; chaque jour des luttes à main armée, des combats dans les rues, du sang versé. Avec la fureur qui signala toutes les dissensions civiles, on attendait son ennemi pour l'assassiner à la porte de sa maison. Les vieillards, les femmes et les enfants eux-mêmes n'étaient pas épargnés ; quand le fer ne suffisait pas, on employait la flamme, et des cités entières furent ainsi détruites pour la vengeance et la satisfaction de l'un des deux partis.

Tel était l'état où le bienheureux Albert trouva la ville de Modène. Chose merveilleuse, et qui prouve jus-

qu'à quel point il était animé du souffle puissant de l'Esprit-Saint; dès son premier sermon, il parla des horreurs de la guerre avec une si grande éloquence, que, comme autrefois saint Augustin à Hippone, il calma en un jour les cœurs irrités et rétablit la tranquillité et la paix là où régnaient depuis longtemps la fureur et la discorde.

Après ce grand succès le bienheureux Albert, désireux de se perfectionner encore, alla suivre les sermons de saint Bernardin, à Feltre, puis à Bologne. Il parcourut ensuite les différentes cités du pays Toscan et de l'Italie tout entière, partout déployant la même ardeur et la même éloquence, et méritant d'être appelé le prince des prédicateurs. La parole coulait de ses lèvres, rapide, nette et brillante, comme une liqueur limpide et généreuse d'un beau vase. Dans toutes les questions qu'il traitait, il apportait la lumière; d'une logique impitoyable, d'un raisonnement serré, il n'offrait aucune prise aux attaques et effrayait les pécheurs par la rigueur de ses déductions.

Partout le même succès l'accompagnait. Nobles et bourgeois, lettrés et ignorants, prêtres et laïques, hommes, femmes, enfants, de tout âge et de toute condition, accouraient à sa voix, et les plus vastes cathédrales ne pouvaient suffire à contenir la multitude de ses auditeurs. On venait des villes et des villages environnants, des hameaux isolés au sommet des montagnes, des bourgs perdus sur le bord de la mer, ceux-ci quittant leurs troupeaux, ceux-là leurs affaires, pour entendre le saint homme annoncer la parole de Dieu. Il prêchait tous les jours, et plusieurs fois dans la même journée. Quand on l'avait entendu, on voulait l'entendre encore, comme ce

professeur de Ferrare, nommé Guérin, qui disait : « Il « nous a enseigné hier ce que nous devons savoir, allons « apprendre aujourd'hui ce que nous devons faire ».

Les hérétiques rentraient dans le giron de l'Eglise, les pécheurs se convertissaient, la noblesse débauchée et ferrailleuse adoucissait et réglait ses mœurs ; des princes, des ducs, des comtes entraient en religion, les couvents de femmes s'emplissaient, de nouveaux asiles s'ouvraient de toutes parts.

Cependant le pieux missionnaire semait les miracles sur son passage, guérissait les malades abandonnés de leurs médecins, prédisait l'avenir ; il accomplissait enfin ce merveilleux prodige de faire quitter aux femmes leurs parures et leurs bijoux pour des vêtements plus simples et plus discrets ; il transformait, si j'ose ainsi parler, la Lombardie et la Toscane entières en un couvent immense, où toutes les femmes étaient chastes et tous les hommes vertueux.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Père Albert est compris parmi les six religieux chargés de réunir à l'Eglise romaine tous les chrétiens de l'univers. — Départ pour Jérusalem. — Retour à Venise. — Nouveau voyage en Orient à la suite de l'arrivée de l'empereur grec et du patriarche de Constantinople. — Le bienheureux Albert chez le sultan du Caire. — Heureux succès de sa mission. — Il ramène à Florence les députés des chrétiens Maures et des Jacobites. — Sa rencontre avec saint Bernardin de Sienne. — Concile de Florence.

Quand le pape Eugène IV conçut, en 1431, le projet de rendre à l'Eglise catholique la splendeur de ses premiers siècles et de réunir sous l'autorité du successeur de saint Pierre tous les chrétiens de l'univers, il demanda au chapitre général des Frères Mineurs de l'Observance de lui désigner, pour l'aider dans cette œuvre gigantesque,

six religieux choisis parmi les plus saints, les plus savants et les plus éloquents. Ce furent saint Jean de Capistran et saint Jacques de la Marche, les bienheureux Jacques Primatice et Albert de Sarthiano, et les Pères Bartholomé de Yano et Louis de Bologne, tous plus ou moins célèbres par les services qu'ils avaient déjà rendus et qu'ils allaient rendre encore à la bonne cause.

La partie la plus difficile de la mission incomba au bienheureux Albert, sur lequel le pape comptait le plus, et que, en raison de sa profonde connaissance de la langue grecque, il envoya en Orient. Il s'agissait de ramener à l'obéissance les Grecs, les Arméniens, les Abyssins, les Syriaques, les Cophtes, les Nestoriens, les Maronites, les Géorgiens, les Jacobites et les Indiens, tous chrétiens, mais formant des sectes schismatiques, c'est-à-dire séparées de l'Eglise romaine, la seule véritable, la seule épouse du Christ.

Le bienheureux Albert partit pour Jérusalem, en 1435, après avoir étudié l'état actuel des peuples qu'il allait parcourir. A peine arrivé, il sentit le besoin de se mettre en rapport direct avec les rois, les princes et les évêques de ces contrées, afin de s'entendre avec eux sur les moyens de mener à bonne fin son entreprise ; et il envoya à cet effet le Père Louis de Bologne au pape Eugène IV, pour lui demander des lettres de recommandation et des pleins pouvoirs.

Après avoir passé un an à Jérusalem et dans les divers lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, il se rendit en Grèce avec le Père Bartholomé d'Yano et quelques autres frères mineurs, et travailla activement à la sainte cause de la réconciliation ; puis il revint à Venise, en passant par Chypre et par Rhodes.

A son arrivée à Venise, il fut obligé de reprendre l'étole du prédicateur ; car saint Laurent Justinien, alors patriarche de la ville, et la noblesse, déclarèrent qu'ils ne le laisseraient pas partir avant d'avoir entendu de lui plusieurs sermons. Il accéda à leurs désirs, et resta à Venise jusqu'au moment où le pape l'appela à Bologne. En 1438 eut lieu le magnifique concile général de Florence, où assistèrent l'empereur de Constantinople, Jean Paléologue, et Joseph, patriarche de Constantinople, venus pour faire, au nom de toute la Grèce, leur soumission au souverain Pontife ; puis les députés des Arméniens, sous la conduite des Pères Jacques Primatice, François et Louis de Bologne, qui eurent ainsi la gloire de les rattacher, pour quelque temps du moins, à la sainte Eglise romaine.

Cependant le courageux Eugène IV, dont les projets immenses embrassaient l'univers, ne se contentait pas de ce demi-succès, si magnifique qu'il pût paraître : et au milieu même du concile, il renvoya en Orient le bienheureux Albert, pour achever la victoire commencée. Il lui remit cette fois des lettres pour l'empereur Thomas qui régnait aux Indes, pour l'empereur Jean ou Papejean qui régnait en Abyssinie, et en général pour tous les princes et tous les souverains dont la puissance s'exerçait en Egypte, en Syrie, en Palestine et en Mauritanie. Sa Sainteté les conjurait de suivre l'exemple de l'empereur Jean Paléologue, des quatre patriarches grecs, et des Arméniens, et d'envoyer comme eux des représentants au grand concile. Il donnait à Albert le titre de légat et de commissaire apostolique, lui conférait pleins pouvoirs sur tous les Ordres religieux de ces contrées, avec le droit de nommer des supérieurs, de conférer la prêtrise et de

diriger ses compagnons de mission vers les pays où ils pourraient se rendre le plus utiles à la sainte cause de l'Eglise.

Albert partit en compagnie de quarante frères mineurs, au nombre desquels se trouvaient le Père Baptiste de Levanto, qui fut plus tard vicaire général de l'Observance, et le bienheureux Thomas de Florence, célèbre pour la sainteté de sa vie et de ses miracles. Il fut reçu avec de grands égards, à Jérusalem par les Cophtes, et en Egypte par Philothée, patriarche d'Alexandrie. De là il se rendit au Caire, que le chroniqueur de l'époque appelle la moderne Babylone, et où il demanda au sultan un sauf-conduit qui lui permît de pénétrer librement dans les Indes. Le sultan le combla d'honneurs, lui offrit dans son propre palais un appartement somptueux, et refusa de lui donner un sauf-conduit, sous prétexte que le zèle du bienheureux missionnaire pouvait aussi bien s'exercer en Egypte qu'aux Indes, et qu'il y trouverait des oreilles et des cœurs tout aussi prêts à l'entendre. Quelques jours après il le faisait charger de chaînes et jeter en prison.

Ajoutons bien vite à son honneur qu'il ne l'y laissa pas longtemps. Cédant aux réclamations des chrétiens du Caire et surtout à l'admiration que lui inspirait le courage du saint frère, il le fit venir auprès de lui, implora son pardon et lui accorda toute licence pour aller prêcher dans l'Egypte entière, la Syrie et la Palestine ; mais il lui interdit le pays des Maures et celui des Indiens.

Le bienheureux partit, bien décidé à accomplir jusqu'au bout la mission que lui avait confiée le Saint-Père, sans tenir compte du bon plaisir d'un sultan infidèle. Malheureusement, à son arrivée en Perse, il tomba

malade et fut obligé de s'arrêter. Il envoya donc chez les Maures et les Indiens le bienheureux Thomas de Florence et trois autres frères mineurs. La mission de ces religieux aboutit heureusement ; car ces deux peuples envoyèrent leurs représentants au concile. Quelques tribus de Sarrasins en firent autant.

Cependant le bienheureux Albert, à peine remis de sa maladie, avait résolu de retourner à pied en Egypte, et malgré sa faiblesse il put traverser la Palestine et la Syrie. Mais en arrivant dans les solitudes où les Hébreux avaient vécu de la manne du ciel pendant quarante ans, ses forces l'abandonnèrent tout à coup, et il fut obligé de s'étendre sur le sable : « Seigneur », murmura-t-il, « je vais mourir sans avoir pu accomplir les ordres de celui qui est « vôtre représentant sur la terre, ni ramener au giron de « votre sainte Eglise les malheureux égarés qui errent « encore au milieu des ténèbres de l'hérésie. Que votre « volonté soit faite, et non la mienne ».

Comme il achevait ces mots, il vit tout à coup venir à lui un beau jeune homme qui lui demanda en italien où il allait et qui il était, et lui donna un peu de vin et quelque nourriture. Réconforté à la première bouchée, le bon Père contemplait avec étonnement la majesté et la douceur du visage de son bienfaiteur inconnu. Quelle ne fut pas sa stupeur quand il entendit ces paroles : « Mon « fils, ne désespère jamais de ma providence : n'ai-je pas « promis à mon serviteur François de ne jamais abandonner ses enfants? et toi-même, as-tu jamais entendu « dire qu'un seul d'entre eux fût mort de faim ? » Et le Seigneur Jésus (car c'était lui-même) disparut aux yeux d'Albert, qui put achever sa route sans difficulté.

Au commencement de l'année 1441, il eut le bonheur d'amener au pape six députés des chrétiens Maures et autant des chrétiens d'Egypte. Ils débarquèrent à Ancône, en Italie, où les attendait une escorte composée des plus nobles seigneurs du pays. Ils firent route vers Florence à travers l'Ombrie et la Toscane, tout étonnés d'être reçus partout avec grand appareil, au son des cloches et des instruments de musique. Saint Bernardin s'avança à leur rencontre un peu en avant de Cortone, et voyant le bienheureux Albert magnifiquement vêtu et monté sur un superbe cheval, il ne put s'empêcher de le rappeler à l'observance des vœux de pauvreté et d'humilité, qu'il avait autrefois prononcés entre ses mains : « Mon fils », lui dit-il, « regardez à vos pieds, songez à la mort, et « prenez garde de vous laisser enorgueillir par les hon« neurs qu'on vous rend et le respect qu'on vous témoi« gne ». Le saint missionnaire descendit aussitôt de cheval : « Mon Père », lui répondit-il, « ne craignez rien ; « car chaque fois que pareille chose m'est arrivée, j'ai « répété avec le psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, « sed nomini tuo da gloriam* ». « Ce n'est pas nous, Sei« gneur, ce n'est pas nous, mais votre nom trois fois « saint qu'il faut glorifier dans l'éternité ». Dans la suite des temps, on éleva une chapelle au lieu où les deux saints religieux s'étaient rencontrés après une aussi longue séparation.

Albert se rendit alors avec les envoyés, et suivi d'une foule de religieux et de laïques, à l'église de Cortone, pour y rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Là il donna aux envoyés un morceau de la vraie croix, retrouvée autrefois par l'impératrice Hélène, et que le

Père Elie de Cortone, deuxième général de l'Ordre et successeur de saint François, avait rapportée de Constantinople. Puis il rendit compte de sa mission, et bénit les assistants au nom du Saint-Père dont il était le légat.

Ainsi l'union était accomplie des Jacobites et des autres chrétiens d'Orient avec la cour de Rome. Le pape remit en 1442, du haut de la chaire de saint Pierre, à l'abbé André, chef de la députation des Orientaux, la bulle qui confirmait ce grand événement. Le bienheureux Albert, dont les travaux avaient amené ce résultat inespéré, et qui avait ainsi sauvé de l'éternelle damnation les âmes de tant de milliers d'hérétiques et de schismatiques, se tenait debout près du trône épiscopal. On voit encore aujourd'hui, sur les portes de bronze du Vatican, une ciselure qui rappelle ce triomphe de la vraie foi.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Dernière partie de la vie du bienheureux Albert. — Il recommence ses prédications et son apostolat à Brescia, à Milan, à Côme, à Bergame... — Les Conventuels de Venise le choisissent pour leur provincial. — Il est nommé par le pape Eugène IV vicaire général de l'Ordre. — Chapitre général de Padoue préparé et présidé par le bienheureux Albert. — On lui préfère le Père Antoine Rusconius. — Fondation de deux couvents de Clarisses à Brescia. — Dernière maladie et mort du bienheureux. — Son culte.

De retour en Europe, le bienheureux Albert reprit sa vie d'apostolat et de prédication. Les honneurs qu'on lui témoignait, la faveur même dont il jouissait auprès du pape, les dignités qu'il exerçait ne l'empêchèrent jamais de continuer son œuvre.

Après avoir prêché une croisade contre les Turcs qui venaient d'envahir la Grèce et la Hongrie, il parcourut

tout le Milanais et se rendit à Brescia, où on réclamait depuis longtemps sa présence, et où il fut reçu avec grande joie. A Milan, à Côme, à Bergame, à Busto, partout il prêcha avec le même succès, conviant les fidèles à l'exemple de son saint maître Bernardin, à honorer le saint nom de Jésus.

On le demandait à grands cris de tous côtés; les évêques le suppliaient de venir dans leurs diocèses, élever les âmes par ses belles leçons et convertir les pécheurs.

Cependant les honneurs lui arrivaient de tous côtés. Le provincial des Frères Mineurs Conventuels de la province de Saint-Antoine ou de Venise étant mort, le bienheureux Albert fut élu à sa place par quatre-vingt-douze voix; un seul membre de l'assemblée prit la parole contre lui. Tout le monde se montra heureux de cette élection, et le pape lui-même espéra un moment que le nouveau provincial des Conventuels, étant observantin, allait réunir sous une même loi les deux Ordres rivaux.

Il confirma donc la nomination du bienheureux Albert, et même, quelque temps après, il le nomma vicaire général de l'Ordre, avec de pleins pouvoirs et des priviléges extraordinaires jusqu'à l'élection d'un nouveau général par le chapitre général qui devait se tenir à Padoue l'année suivante. Albert ne se servit d'ailleurs de sa puissance qu'une seule fois, pour infliger une punition sévère à un religieux de Paris, qui avait gravement manqué à la sainte obéissance. Cette dignité, dont saint François lui-même, saint Bonaventure et tant d'autres grands hommes avaient été investis avant lui, lui pesait comme un lourd fardeau; il la considérait

comme une punition de ses fautes, plutôt que comme une récompense de ses mérites.

Cependant il s'occupait activement à réaliser les espérances que le Saint-Père avait conçues et à se rendre digne de la confiance qu'on lui témoignait. C'est ainsi qu'il envoyait à tous les provinciaux de l'Ordre, Conventuels et Observantins, une lettre où il les engageait à travailler avec lui à la fusion de l'Ordre, en même temps qu'il les invitait à se rendre, l'année suivante, au chapitre général de Padoue. Il avait pris pour collaborateur saint Jean de Capistran, et lui avait donné le titre de commissaire-inspecteur des provinces de France, de Bourgogne, d'Angleterre, d'Irlande et des Pays-Bas.

En même temps il écrivait au roi d'Espagne pour lui demander son concours à l'œuvre poursuivie par le souverain Pontife. Malheureusement l'élection de l'anti-pape Félix V, qui fut reconnu par un certain nombre de souverains européens, apporta du trouble dans l'Eglise et entrava les efforts du vaillant vicaire général, en donnant à beaucoup de religieux mal intentionnés un prétexte pour refuser leur obéissance.

Cependant, malgré ces désagréments, le chapitre général de Padoue put se réunir en 1443. Le bienheureux Albert, nommé par le pape président de l'assemblée, ouvrit la discussion par un magnifique discours latin, dans lequel il conjurait les Pères de donner à l'Ordre un chef digne de l'Ordre lui-même et de l'Eglise. Les Observantins et bon nombre de Conventuels voulaient le mettre à leur tête, et c'était aussi le vœu le plus ardent du Saint-Père. Mais la majorité des Conventuels s'y opposa; désireuse de conserver les priviléges qu'elle

avait acquis, et redoutant l'autorité bien connue du saint Apôtre, connaissant d'ailleurs sa résolution depuis longtemps arrêtée d'imposer partout la règle de l'Observance, firent élire à sa place le Père Antoine Rusconius. Le pape témoigna hautement son mécontentement; Albert, au contraire, heureux d'être débarrassé de la lourde charge qui pesait sur lui depuis un an et de redevenir simple religieux, se prépara avec joie à reprendre le cours de ses travaux apostoliques.

Il commença par Brescia, et eut le bonheur de conquérir au Seigneur cinquante jeunes filles ou dames nobles qui prirent la résolution de renoncer au monde et de se faire Clarisses. Comme la ville ne possédait alors aucun couvent de cet Ordre, on obtint du pape la permission d'en élever un, en 1446. Dès l'année suivante le nombre des sœurs grossit dans de telles proportions qu'il fallut leur construire un second asile. Le premier couvent contenait soixante-dix religieuses, l'autre quarante.

En même temps le bienheureux prenait garde de ne pas laisser les Observantins se départir de la sévérité de leurs mœurs, et renoncer à la pauvreté qu'ils avaient fait vœu de pratiquer. Un riche seigneur de Florence avait donné aux Observantins de cette ville un magnifique domaine pour y fonder un couvent, et Poggius Brandolinus, savant homme, qui avait eu autrefois quelques discussions avec les religieux, en avait profité pour tourner en ridicule dans un écrit satirique ce qu'il appelait leur prétendue pauvreté. Albert écrivit aussitôt au gardien pour lui ordonner de refuser le présent qu'on lui offrait : « Ce n'est pas la richesse du domaine qu'il

« faut considérer pour élever des couvents », lui dit-il, « mais l'intérêt des âmes ». Dans plusieurs autres occasions encore, le bienheureux montra la même rigidité de principes, et mérita ainsi d'être appelé par saint Jean de Capistran un nouveau saint Bernardin. Æneas Sylvius, qui fut depuis le pape Pie II, faisait de lui le même éloge ; et les écrivains du temps l'appelaient le clairon de Dieu, la colonne de la religion, et le bouclier de la réforme des Observantins.

En 1447, sur l'ordre du pape, il prêcha le carême à Ferrare ; puis il fut autorisé, sur sa demande, à se rendre en Espagne pour enseigner aux Maures non convertis les vérités de la religion chrétienne. Mais une peste terrible, compliquée d'une famine telle qu'on ne se souvenait pas d'en avoir vu une aussi cruelle, et qui désolait toute l'Italie du Nord, et en particulier le Milanais, le retint en Italie. Il consacra au soulagement des malades et des affamés les trois dernières années de sa vie, se prodiguant pour sauver le prochain, recueillant des aumônes, fondant des hospices, appelant les pécheurs à la pénitence.

Il prêchait encore quelques jours avant sa mort, qui arriva le 15 août 1450, au couvent des Saints-Anges, à Milan. Il était alors âgé de soixante-cinq ans ; et il y avait quarante-cinq ans qu'il travaillait dans la vigne du Seigneur avec une infatigable activité.

Saint Jean de Capistran était en ce moment à table avec les frères du couvent de Bourg-Saint-Sépulcre, fort loin de Milan. Tout à coup on le vit tomber dans une profonde extase, qui dura à peine quelques minutes ; puis il revint à lui, le visage souriant, puis levant les

yeux au ciel, il s'écria : « O mes frères, je vois l'âme « du plus cher de nos frères s'envoler dans l'éternelle « gloire ; allons rendre grâces à Dieu ! » Quelque temps après une lettre de Milan confirmait la mort du bienheureux Albert.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, à Milan, et on ne tarda pas à y venir de toutes parts en pèlerinage.

Cent ans plus tard, en 1550, le couvent des Saints-Anges fut incendié par l'armée suisse, et quelque temps après, ce qui avait été épargné par les flammes, rasé. En 1552, on le rebâtit sous le même nom, mais cette fois à l'intérieur de la ville, pour le mettre à l'abri d'une pareille surprise. On transporta dans le nouvel édifice les précieux restes du bienheureux Albert et de quelques autres religieux célèbres par leur vertu, entre autres de la bienheureuse Béatrice Rusconia, comtesse, du Tiers Ordre.

On conserve à l'église de Sarthiano, comme de saintes reliques, deux lettres du bienheureux Albert ; on en conserve seize autres au couvent de Cetona, avec un fragment de la sainte Croix et une épine de la sainte couronne, que le vénérable missionnaire avait rapportés de Constantinople. Dans beaucoup d'églises et de couvents, entre autres à l'église de Sarthiano et au couvent d'Ara-Cœli, à Rome, se trouve exposé le portrait du bienheureux, couronné de rayons.

(Extrait de la *Vie du bienheureux Albert*, publiée à Rome en 1688.)

Le couvent des Saints-Anges, à Milan, avait déjà vu mourir en 1440, un bienheureux religieux, nommé aussi Albert, né à Milan, célèbre par son éloquence et les conversions que ses sermons provoquèrent.

(Wadding.)

FRÈRE COME DE SAINT-DAMIEN

MARTYR, EN ORIENT

1597. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Vertus du Père Damien et son premier pèlerinage à Jérusalem. — Son retour en Espagne. — Deuxième pèlerinage. — Dieu lui annonce qu'il mourra martyr. — Il se prépare à bien mourir. — Son supplice.

Frère Côme de Saint-Damien, qui naquit à Malaga, en Espagne, de Pierre Ruiz Afan et de Léonore Garcia, entra dans un couvent de Frères Mineurs de la province d'Andalousie.

Dès l'année de son noviciat, comme s'il eût eu le pressentiment du martyre, il s'habitua à la douleur en s'imposant les plus rudes mortifications. Jamais il n'eut en sa possession ni une cellule, ni même un lit ; il dormait dans les corridors du couvent, une pierre sous la tête, ou au pied de l'autel, appuyé sur les degrés de marbre. Tous les jours il se donnait deux fois la discipline, il ne se nourrissait que de pain et d'eau, et portait un habit sale, usé et déchiré.

Cet austère religieux n'avait au cœur qu'une seule et unique ambition : souffrir et mourir pour son Dieu, en allant porter la sainte vérité aux peuples qui ne la con-

naissaient pas encore. En conséquence, il demanda au général de l'Ordre, le Père François Gonzague, et obtint de lui la permission de faire le pèlerinage de Jérusalem, pieds nus, sans sandales et sans bâton, espérant bien que Dieu lui fournirait l'occasion de cueillir la palme du martyre aux lieux qu'il avait sanctifiés autrefois par sa présence.

Il passa plusieurs années à Jérusalem et dans les pays voisins, sans y trouver ce qu'il était venu chercher, je veux dire le martyre, mais comblé des faveurs de Dieu qui lui apparut plusieurs fois dans toute sa splendeur et toute sa majesté. Puis, le temps qu'on lui avait accordé étant écoulé, il reprit à pied le chemin qu'il avait parcouru et rentra à Séville, où il édifia ses frères par son humilité, son obéissance et sa piété.

Quatre ans plus tard, toujours poursuivi par la même idée, il se dirigea une nouvelle fois vers le sacré tombeau. Il demeura en Palestine plusieurs années, aussi sévère pour lui-même qu'en Espagne, aussi avide d'austérités et de mortifications. Il visitait la sainte montagne du Calvaire, et passait les nuits à pleurer à l'endroit même où le Sauveur avait été crucifié. C'est là qu'il eut le bonheur d'apprendre que le Seigneur voulait bien exaucer ses vœux les plus ardents, et qu'il mourrait de la mort des martyrs.

Il s'y prépara par une confession générale et une pénitence d'un mois. Le jour de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, il pria le gardien de célébrer la sainte messe à son intention, puis il demanda la permission d'aller visiter la vallée de Josaphat, où se trouve le tombeau de la glorieuse Mère de Dieu. En revenant au cou-

vent, il passa devant une mosquée turque où les Turcs chantaient des versets du Coran, et ne pouvant contenir sa colère, il entra dans le temple des infidèles et, élevant la voix au milieu du silence produit par sa brusque apparition, il déclara que Mahomet était un faux prophète et que la seule vraie religion est celle du Christ, Dieu lui-même et Fils de Dieu.

A ces mots, les Turcs se précipitèrent sur lui, le frappèrent brutalement et le traînèrent devant le cadi ou gouverneur qui lui donna à choisir entre la mort et l'apostasie. Il choisit la mort, et fut exécuté sur la place du Marché, le 15 août 1597. Ses bourreaux attachèrent son corps à la queue d'un cheval indompté, qu'ils lancèrent ensuite sur la grande route, et envoyèrent sa tête à Jérusalem pour effrayer les chrétiens.

(WADDING.)

JUNIPÉRUS DE SICILE ET AUTRES

MORTS EN ORIENT

SOMMAIRE : Les Frères Mineurs de Jérusalem. — Le frère Junipérus de Sicile (1557). — Massacre à Jérusalem après la prise d'Alexandrie (1365). — Le Père François du Christ (1369). — Le Père Innocent Bizarre (1662). — Le Père Guillaume de Castellamare (1364). — Le Père Jean Sagaro (xve siècle). — Les Frères Mineurs d'Antioche (1268). — Marie de Portugal, du Tiers Ordre (1575). — Un inconnu.

En revenant de l'île de Chypre, qu'il venait de conquérir avec cinquante-trois vaisseaux, le sultan d'Egypte rencontra sur la route d'Alexandrie un navire chrétien qui portait des chevaliers de Jérusalem et vingt-cinq frères mineurs. Il les somma de renoncer à leur foi,

et sur leur refus d'embrasser la religion de Mahomet, il les fit mettre à mort, brûla leurs cadavres et jeta leurs cendres à la mer.

Le frère Junipérus, né en Sicile, et frère mineur de la province de Naples, religieux d'une grande vertu et d'une grande piété, avait été envoyé par ses supérieurs au couvent de Jérusalem pour y exercer les fonctions d'infirmier et de pharmacien. Quel ne fut pas son désespoir, lorsque, en arrivant à son couvent, il se vit refuser par le Père gardien la charge à laquelle on l'avait destiné ! Il craignit un moment d'être obligé de revenir en Italie ; mais Dieu, qui dirige à son gré les volontés humaines, l'avait choisi pour en faire un martyr.

Un samedi qu'il était entré par curiosité dans une mosquée, les Turcs lui demandèrent s'il consentait à embrasser leur croyance, et, sur ses refus énergiques, ils le traînèrent devant leur magistrat qui le condamna à être décapité, puis livré aux flammes. La sentence fut exécutée en 1557, le 23 février, à ce que croit du moins pouvoir affirmer le chroniqueur Philippe Ferrari.

En 1365, lors de la prise d'Alexandrie, en Egypte, par le premier roi de Chypre, Pierre Ier, un grand nombre de chrétiens et douze frères mineurs de Jérusalem, victimes de la rage des Turcs, furent jetés en prison et mis à mort.

Melchasa, sultan d'Egypte, ennemi acharné de la

religion du Christ, en avait déjà fait massacrer dix-sept, en 1288.

Le Père François du Christ, originaire de la Marche, en Italie, recueillit à Damiette la palme du martyre, en 1369. Comme il prêchait la vérité dans les rues de la ville, il fut saisi sur l'ordre des prêtres de Mahomet, chargé de fers et jeté en prison. Soumis aux plus atroces tortures, privé même de pain et d'eau, il fut menacé d'être brûlé vif, s'il ne renonçait pas à sa foi. « J'aime mieux », répondit-il, « mourir dans les flammes pour mon Dieu, que « de mériter d'accompagner votre Mahomet au milieu « des feux éternels de l'enfer ». Et il mourut courageusement, en confessant le Christ.

Aussi courageusement mourut au Caire, en Egypte, en 1662, le Père Innocent Bizarre, de la Province romaine des Récollets, qui, après avoir pendant quelques instants cédé à la peur, honteux de son apostasie, confessa la foi de Jésus et déclara qu'il aimait mieux souffrir le martyre que de renoncer à ses croyances.

En 1364, le Père Guillaume de Castellamare, dans le royaume de Naples, conquit par un glorieux trépas la palme des élus. Il allait par les villes et les villages, annonçant la parole de Dieu aux Mahométans, avec une audace si tranquille et si calme qu'on n'osait pas porter la main sur lui. Arrêté enfin par l'ordre d'un magistrat,

il fut conduit au supplice. Pendant qu'on sciait son corps en deux, il chantait les louanges du Très-Haut, et son courage étonna tellement les infidèles que beaucoup d'entre eux embrassèrent, après sa mort, la religion catholique.

En 1289, les Sarrasins de Syrie mirent à mort deux frères mineurs coupables de détruire les arguments des prêtres de Mahomet.

Le Père Jean Sagaro, envoyé en Abyssinie par le pape Sixte IV, avait obtenu de l'empereur de ce pays, appelé Pape-Jan, la permission de prêcher le catholicisme dans les contrées soumises à sa domination. Il s'acquittait de ses devoirs d'Apôtre avec un rare bonheur, lorsqu'il fut appelé au Caire par le Père Jean de Calabre qui était chargé de lui remettre un bref du Saint-Père. Au moment où il se préparait à retourner en Abyssinie, il apprit la mort de l'empereur Pape-Jan, et cette nouvelle le décida à se diriger vers la Palestine, où les Turcs, irrités des conversions qu'il provoquait, lui firent subir le martyre.

En 1219, le saint patriarche d'Assise, lors du pèlerinage qu'il fit en Terre-Sainte, avait été accueilli avec de grands honneurs par les Bénédictins d'Antioche, et pendant les quelques semaines qu'il passa au milieu d'eux, il les avait tellement frappés du spectacle de ses vertus, qu'ils avaient voulu recevoir de ses mains l'habit de son Ordre

et faire de leur maison le premier couvent de Frères Mineurs en Orient. Peu de temps après, un nouveau monastère s'était élevé auprès du premier, et tout ce qu'il y avait dans le pays de chrétiens sincères et de serviteurs fidèles de Dieu avait voulu y prendre l'habit. Mais en 1268, les temps d'épreuve arrivèrent : Bendocbar, sultan de Babylone, emporta d'assaut la ville d'Antioche, rasa les couvents, emmena les chrétiens en captivité et fit mettre à mort tous les Frères Mineurs.

En 1575, c'est une femme qui donna à la chrétienté le beau spectacle d'un trépas glorieux. Elle s'appelait Marie et était née en Portugal. Désireuse de voir les saints lieux, elle entreprit à pied le pèlerinage de la Palestine, et s'installa près de Jérusalem dans un humble ermitage. Pieuse et charitable, elle portait secours à tous les malheureux, à quelque religion qu'ils appartinssent, chrétiens ou mahométans, et les ennemis de la foi eux-mêmes avaient pour elle une admiration mêlée de respect.

Le jour de la fête des Rameaux, après la procession conduite par le gardien de Jérusalem monté sur un âne, depuis Bethphagé jusqu'à la ville, animée tout à coup d'un immense désir du martyre, elle courut dans les rues en criant : « Louange au Seigneur ! gloire au fils de « David ! » Et le crucifix à la main, elle invitait les chrétiens à rester fermes dans leur croyance et les Turcs à embrasser la foi du Christ. Ceux-ci furieux la rouèrent de coups et enfin lui tranchèrent la tête. Ils voulaient ensuite brûler ses précieux restes et disperser ses cendres au vent ; mais en souvenir des services qu'elle avait ren-

dus à quelques-uns d'entre eux, ils consentirent, moyennant une grande somme d'argent, à rendre son corps aux chrétiens.

Terminons ce martyrologe, en rappelant la mort rédemptrice d'un frère lai dont le nom est resté inconnu, et qui vécut vers la fin du dix-septième siècle. Tombé une première fois entre les mains des infidèles, la crainte des supplices lui avait arraché une apostasie. Mais bientôt, bourrelé de remords, il vint se jeter aux genoux du gardien du couvent de Jérusalem, et lui demander l'absolution de son crime. De là, il se rendit à la mosquée, et en présence d'une foule de Turcs, il déclara qu'il ne reconnaissait pour Dieu que le Dieu des chrétiens, et quelques minutes après il lavait dans son propre sang le péché horrible dont il s'était rendu coupable.

(Wadding, Daza, Gonzague, Artus du Moustier, etc.)

SEIZIÈME JOUR D'AOUT

SAINT ROCH DE MONTPELLIER

CONFESSEUR

1327. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Charles IV *le Bel.*

SOMMAIRE : Parents de saint Roch. — Ils l'obtiennent par leurs prières. — Roch pratique l'abstinence dès la mamelle. — Vertus de son jeune âge. — Avis de son père mourant. — Usage que notre saint fait de son patrimoine. — Voyage de Rome. — Guérison miraculeuse des pestiférés. — A Rome, il imprime le signe de croix sur le front d'un cardinal. — Il porte partout les bénédictions de Dieu et la santé. — Dieu le visite par des souffrances. — Comment Dieu le désaltère. — Un chien lui porte sa nourriture. — Un Seigneur qui mendie par vertu. — Plaisance délivrée de la peste. — Roch guéri. — Révélation. — Le solitaire Gothard. — Saint Roch emprisonné à Montpellier. — Ce qu'il souffre. — Il demande le viatique. — Sa mort. — On le reconnait. — Ses funérailles. — Le concile et la peste de Constance. — Culte de saint Roch. — Ses reliques.

Saint Roch naquit à Montpellier, l'une des principales villes du Languedoc, vers la fin du XIII[e] siècle. Son père, nommé Jean, était un des premiers de la ville; comme il joignait la justice et la piété à la noblesse et à la profession des armes, il se faisait aimer et respecter de tous les habitants. En ce temps-là, c'étaient les rois de Majorque qui avaient le domaine de Montpellier, dépendant de la couronne de France : on croit que le père de notre saint en était gouverneur. Sa mère s'appelait Libérie, et elle était, comme son mari, pieuse, bienfaitrice des pauvres et très-dévote envers la sainte Vierge. Cependant ils furent longtemps sans avoir d'enfants, et Libérie n'était même plus en âge d'en avoir sans un secours particulier et miraculeux de la bonté de Dieu. Jean, inspiré du ciel, ordonna à sa femme de faire pour

cela des prières et des vœux à Notre-Seigneur, et d'employer auprès de lui le secours tout-puissant de sa très-sainte Mère. Elle obéit à ce commandement, et, s'adressant au Fils et à la Mère, elle les pria de cette sorte : « Créateur de l'univers, et vous bienheureuse « Vierge, Reine du monde, qui prenez plaisir à exaucer « ceux qui implorent votre secours, nous vous de- « mandons humblement un enfant, s'il peut être utile à « votre service : car nous n'en souhaitons pas un afin « qu'il accroisse nos biens et qu'il augmente l'éclat de « notre maison, mais afin qu'il fasse du bien aux « pauvres et qu'il s'expose à toutes sortes d'adversités, « et même, s'il est nécessaire, à la mort pour la gloire de « votre nom ».

Cette prière si fervente et si désintéressée ne manqua pas d'avoir son effet : Dieu rendit Libérie mère d'un fils qui apporta en naissant une croix rouge sur son estomac : ce qui la remplit d'une telle joie, que, tout âgée qu'elle était, elle résolut de le nourrir de son propre lait. Comme il avait été conçu par miracle, Dieu fit, par un autre miracle qui fut le présage de sa sainteté, qu'il commença, dès la mamelle, à pratiquer l'abstinence, ne buvant les mercredis et les vendredis qu'une fois le jour. On le vit avec étonnement, dès l'âge de cinq ans, observer le précepte de l'Apôtre, de châtier son corps pour le réduire en servitude : car, dès lors, il ne prenait de nourriture que le moins qu'il pouvait. Quand il eut douze ans, il renonça entièrement à tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus éclatant dans le siècle ; son seul plaisir était de faire du bien aux pauvres et aux étrangers, et il les assistait avec la même charité qu'il

aurait fait pour ses propres frères. Toutes ses actions n'avaient pour but que le service et la gloire de Dieu ; et elles étaient accompagnées de tant de douceur dans ses regards, de tant d'honnêteté dans ses paroles, et de tant de majesté dans tout son extérieur, qu'on ne pouvait assez admirer les dons de la nature et de la grâce dont la bonté divine l'avait comblé.

Son père, se voyant près de mourir, le fit approcher de son lit et lui dit : « Voici le temps, mon fils, où je dois « quitter cette vie pleine de troubles et de misères, pour « aller rendre compte à Dieu et pour aller jouir, s'il me « fait miséricorde, du règne éternel avec lui : je n'ai pas « cru devoir partir sans vous donner quelques avis qui « vous seront très-utiles pour passer vos jours dans « l'innocence et la piété. Etudiez-vous sur toutes choses « à servir Dieu. Représentez-vous très-souvent les tra- « vaux et les supplices que Jésus-Christ a soufferts pour « notre salut. Fuyez l'avarice, qui est une source de « toutes sortes de péchés. Secourez de tout votre pouvoir « les veuves, les orphelins et les autres personnes dé- « pourvues de toute assistance. Soyez l'œil des aveugles, « le pied des boiteux et le père des pauvres, et persuadez- « vous qu'en appliquant les grands biens que je vous « laisse à ces œuvres de miséricorde, vous attirerez sur « vous la grâce de Dieu et la bénédiction de tous les « hommes ».

Roch promit d'exécuter fidèlement ce que son père lui recommandait, et, après lui avoir fermé les yeux, il eut soin de le faire enterrer avec tout l'honneur que sa qualité et son mérite demandaient. Sa mère fut si affligée de la mort de son mari, qu'elle ne lui survécut que fort

peu de temps. Ainsi notre saint, qui était leur fils unique, n'étant pas encore âgé de vingt ans, se trouva le possesseur et le maître d'une grande fortune. Il n'oublia pas alors la promesse qu'il avait faite ; mais, ayant devant les yeux les paroles de Notre-Seigneur : « Vendez « vos possessions et faites-en l'aumône », il distribua aux pauvres, le plus secrètement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il put tirer de ses biens, et laissa l'administration du reste entre les mains de son oncle paternel ; puis il partit tout seul, à pied et en habit de pèlerin, dirigeant ses pas vers Rome.

Lorsqu'il fut arrivé à une ville du patrimoine de l'Eglise, nommée Acquapendente, il apprit que la peste y était très-violente. Il s'en alla aussitôt à l'hôpital, et s'offrit à l'administrateur, nommé Vincent, pour l'assister dans cet office de miséricorde. Cet homme charitable, le voyant si jeune et si bien fait, lui répondit qu'il ne pouvait assez louer son zèle, mais qu'il le croyait trop délicat pour supporter un si grand travail et souffrir une telle infection. « Dieu ne nous assure-t-il pas », répliqua le saint, « que rien ne nous est impossible avec « son secours, et que ce secours ne nous manque pas « lorsque nous n'avons point d'autre dessein que de lui « plaire ? » Vincent admira sa ferveur ; mais, craignant d'être coupable de sa mort, s'il le laissait entrer parmi les pestiférés, il lui résista encore quelque temps. Il se rendit enfin à ses instances réitérées et lui permit la visite des malades. Roch les toucha dans la main droite et fit sur eux le signe de la croix, et, par ce signe salutaire, il leur rendit à tous la santé, sans qu'un seul fût privé de cette grâce. Il alla ensuite par toute la ville,

et guérit de la même façon tous ceux qui étaient frappés de cette cruelle maladie : on le regarda comme un ange envoyé de Dieu pour le secours de tant de malheureux. Aussitôt après, ayant appris que la peste faisait de semblables ravages dans la ville de Césène, en Lombardie, il s'y rendit et la délivra de la même manière.

Comme son premier dessein, en partant de Montpellier, avait été d'aller à Rome, cette inclination s'augmenta encore beaucoup, lorsqu'il apprit que la peste y causait de grands ravages. Il s'y rendit en toute hâte et trouva la ville et le peuple dans une désolation extrême.

Au bruit, à l'agitation d'une grande ville avait succédé le silence, quelque chose d'immobile comme la mort. A peine si on entendait, çà et là, les plaintes, les gémissements et les sanglots du deuil, ou les cris sinistres du désespoir !

Des tombereaux circulaient dans les rues. Une cloche, au son lugubre, annonçait leur passage et avertissait les habitants que le moment était venu de descendre leurs morts. Les cadavres étaient entassés, alors, sur d'autres cadavres : les tombereaux suffisaient à peine à les contenir tous !

Et quand la contagion vint à sévir plus cruellement encore, on n'attendait même plus le passage du tombereau funèbre ; on exposait les cadavres devant les portes, on les jetait des fenêtres dans les rues. La ville offrait partout ces spectacles d'horreur !

La mortalité avait atteint des proportions tellement effrayantes, le mal qui donnait la mort était tellement violent que , le matin, les vivants ne s'attendaient pas à voir la fin du jour , et que le soir , en se

couchant, ils désespéraient de revoir le jour suivant.

Au milieu de ce deuil, de cet effroi universel, des scènes bien diverses de grandeur ou d'abjection se produisaient sur ce théâtre de tant de douleurs ! Dans l'impossibilité où on était de se procurer souvent des aliments, on se voyait réduit à la dernière nécessité, à la famine la plus cruelle, ou bien il fallait s'exposer au danger d'une mort presque inévitable. Lorsque le moment était venu de se séparer de ces êtres qui sont comme la moitié de nous-mêmes, tant ils nous sont chers, on voyait des mères éplorées descendre elles-mêmes leurs enfants, les placer de leurs mains sur l'immonde charrette, comme pour leur faire une place plus digne et plus honorable, les baiser ensuite sur le front, payer à grand prix une sépulture particulière pour eux, pour elles-mêmes, lorsque, le lendemain, on viendrait prendre leur triste dépouille, ne voulant pas en être séparées, même dans la mort !

A peine quelques citoyens généreux, quelques magistrats intrépides avaient le courage de se dévouer pour remédier à tant de maux ; la peur, l'égoïsme avaient endurci tous les cœurs. A peine quelques médecins courageux osaient affronter le danger. La plupart, voyant l'impuissance de leur art, s'éloignaient du séjour de la contagion et de la mort.

Saint Roch, à la vue de ce peuple de Rome désolé, décimé par la contagion, gisant dans le deuil et dans la mort, s'inspira de la grandeur et de l'énormité même de ses malheurs, et résolut de le sauver ou de mourir pour lui. Il se mit aussitôt à l'œuvre, visita les hôpitaux et pénétra dans les réduits les plus infects des lazarets où

tant de malheureux luttaient en vain contre la mort. Son héroïque charité ne recula devant aucun obstacle, ne s'arrêta devant aucun danger.

Partout où saint Roch portait ses pas, le mal s'apaisait, la contagion disparaissait. On voyait les malades les plus désespérés revenir à la vie, dès que la main puissante de notre saint les avait marqués du signe sacré de notre salut.

La confiance se ranima bientôt dans les esprits : les rues, les places publiques cessèrent d'être désertes. On n'entendait parler que du médecin miraculeux suscité par le ciel pour remédier à tant de malheurs. On racontait, on redisait en tous lieux les guérisons prodigieuses qu'il opérait partout.

Dans cette expression de la joie publique qui éclatait déjà sur tous les fronts comme dans toutes les bouches, on voyait des malades se traîner çà et là, ou se faire porter sur le passage de notre saint, chercher à le voir, à le toucher, à sentir sur leur chair l'impression de cette main puissante qui donnait la santé et la vie.

Et quand des infortunés, trop maltraités par le venin et la malignité de la peste, ne pouvaient être emportés de leur lit de souffrance, le saint thaumaturge se rendait auprès d'eux et les guérissait.

Le zèle de saint Roch fut infatigable, sa main ne se lassa pas de toucher des pestiférés, de les rendre à la vie par la vertu du signe de la croix. Il se multiplia, il voulut être partout où était le mal avec ses victimes. « Sa charité fut enfin plus forte que la mort » : la contagion était vaincue, Rome était sauvée.

Cependant, la peste infectait encore la campagne

romaine. Des troupeaux abandonnés paissaient çà et là au milieu des champs ; le soir, ils revenaient sans pasteur et tristement dans des maisons désertes ou abandonnées. Les fruits pendaient aux arbres, les récoltes étaient mûres et personne ne recueillait ces trésors de la terre.

Saint Roch accourut au secours de ces malheureux. A peine avait-il porté la guérison et la vie dans un lieu, il disparaissait aussitôt et volait vers un autre lieu affligé par la contagion, et là, comme partout, il opérait les mêmes prodiges. C'est ainsi qu'il sauva de l'épidémie beaucoup de villes d'Italie , et particulièrement du Piémont, du Milanais, de Montferrat, des duchés de Mantoue, de Modène et de Parme.

Ayant su que la ville de Plaisance était extrêmement affligée par ce mal contagieux, il s'y rendit, s'enferma dans l'hôpital, pansa les malades selon la coutume, et, étant accablé de sommeil, il s'endormit. Alors il entendit une voix qui lui dit d'un ton doux et agréable : « Roch, « vous avez supporté jusqu'à présent de très-grands « travaux pour l'amour de moi, il faut maintenant que « vous souffriez aussi d'extrêmes douleurs dans la vue de « celles que j'ai endurées pour vous ». Il s'éveilla à cette voix, et, pris d'une fièvre ardente, il se sentit comme percer la cuisse gauche, avec une douleur si violente, qu'elle était presque insupportable. En cet état, il leva les yeux aux ciel et témoigna à Notre-Seigneur beaucoup de reconnaissance et de satisfaction de cette rude visite. Son mal s'augmenta ensuite de telle sorte, qu'il ne pouvait s'empêcher de jeter des cris, et, parce que cela incommodait les autres malades, il sortit de l'hôpital et

se coucha à terre, auprès de la porte. On voulut le faire rentrer ; mais comme il refusa de le faire, dans la crainte d'être incommode, on le prit pour un frénétique et on le chassa de la ville. Il se traîna donc le mieux qu'il put, appuyé sur un bâton, jusqu'à la forêt voisine, et après s'être un peu reposé sous un cornouiller, il se retira dans une petite cabane, où, se reconnaissant digne de toutes les peines et humiliations qu'il endurait, il pria néanmoins Notre-Seigneur de ne le point abandonner et de lui tendre sa main secourable. Sa prière fut suivie d'un grand miracle ; car, en ce même temps, une nuée descendit du ciel et forma, auprès de sa cabane, une source d'eau qu'on y voit encore aujourd'hui, dont il but et se lava : ce qui adoucit un peu les cuisantes douleurs dont il était tourmenté.

Lorsque la divine Providence eut, par ce moyen, désaltéré la soif de son serviteur, elle en employa un autre non moins miraculeux pour le nourrir, afin que personne ne se décourage dans ses peines et qu'on soit persuadé que Dieu a soin de ceux qui endurent quelque chose pour son amour. Il y avait près de cette forêt un grand village, rempli de belles maisons de campagne, où les principaux de la ville s'étaient retirés à cause de la peste, et, entre autres, un nommé Gothard, qui était fort riche et avait quantité de serviteurs et même une meute de chiens qu'il nourrissait pour la chasse. Un jour, comme il était à table, un de ses chiens vint à lui et prit avec sa gueule un pain qu'il avait à la main. Le seigneur sourit, croyant qu'il le faisait par privauté ou par nécessité, et le laissa faire ; ce chien porta ce pain à saint Roch. Le lendemain, il fit la même chose à dîner et

à souper. Le maître crut alors que ses valets le laissaient mourir de faim ; il se fâcha contre eux et leur en fit la réprimande. Mais, ayant reconnu que rien ne lui manquait, et qu'il ne dérobait pas ce pain pour le manger, mais pour le porter en quelque lieu, il résolut de remarquer où il allait et de le suivre. En effet, ce chien étant encore revenu enlever un pain de dessus sa table, il courut après lui, et l'ayant suivi dans la forêt, il vit qu'il le portait dans la cabane de saint Roch ; qu'il le lui présentait en baissant la tête, et que l'homme de Dieu, en le recevant, le bénissait. Gothard, surpris de ce prodige, accourut au plus tôt à cette pauvre cabane, et ayant trouvé le saint couché contre terre et dans une grande langueur, il le pria de lui dire qui il était et de quelle maladie il était tourmenté. Il lui répondit que c'était de la peste, et qu'il le suppliait de se retirer, de peur de la gagner lui-même. Ce gentilhomme, étant retourné dans sa maison, fit une sérieuse réflexion sur ce qu'il venait de voir, et, se reprochant à lui-même que son chien semblait avoir plus de compassion et de miséricorde pour les affligés que lui, il résolut de s'en retourner vers Roch pour lui offrir tous ses services. Il le pria donc de souffrir qu'il l'assistât, et lui protesta qu'il ne le quitterait point qu'il ne le vît entièrement guéri. Le saint, ne doutant point que sa résolution ne vînt de Dieu, lui permit de demeurer.

Cependant le chien n'apportant plus de pain, cet homme commença à s'inquiéter comment il vivrait et comment il nourrirait son malade. Roch lui conseilla de prendre son habit de pèlerin et de s'en aller en ce costume faire la quête dans les lieux d'alentour. Il eut

de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'on le connaissait partout ; mais, étant encouragé par le serviteur de Dieu, qui lui fit paraître cette action comme un grand moyen de perfection, il s'y résolut et alla même dans Plaisance demander l'aumône. Les uns se contentèrent de le rebuter; d'autres se moquèrent de lui et le chargèrent d'injures ; d'autres lui firent de grands reproches comme à un mauvais ménager qui, ayant mangé son bien, cherchait à s'engraisser du bien d'autrui. Enfin, dans toute la ville, il ne put trouver que deux pains. A son retour, saint Roch le consola, et voulant rendre aux habitants de Plaisance le bien pour le mal, il s'y rendit et guérit par le signe de la croix non-seulement les pestiférés qui étaient dans l'hôpital, mais aussi ceux qui étaient dans les maisons. Lorsqu'il revenait le soir à sa cabane, il fut suivi de plusieurs personnes qui ne pouvaient assez admirer les merveilles que Dieu faisait par son moyen. Pendant le chemin, une voix vint du ciel, qui dit : « Roch, Roch, j'ai exaucé « votre prière, et je vous ai rendu la santé ; retournez « maintenant en votre pays, et y pratiquez les exercices « de la pénitence, afin que vous puissiez avoir place dans « la compagnie des saints ». Cette voix les étonna tous extrêmement ; l'un d'entre eux, qui était un homme de grande piété, vint se jeter aux pieds de Roch, et, l'appelant par son nom qu'il n'avait encore découvert à personne, il le supplia de favoriser la ville et tout le pays de sa protection. Roch le lui promit, à la charge qu'il ne découvrirait point durant sa vie ce qu'il avait vu et entendu. A quoi il acquiesça.

D'un autre côté, Gothard, voyant que le serviteur de

Dieu était passé tout d'un coup de l'état déplorable où il était, dans une parfaite santé, l'eut encore en plus grande estime qu'auparavant, et se laissa facilement persuader, par ses discours pleins de feu, de renoncer à tous les biens et à tous les honneurs du monde, pour finir sa vie dans ce désert. Roch demeura encore quelque temps avec lui pour le former aux exercices de la pénitence et de l'oraison, et pour en faire un saint solitaire. Ensuite, voulant obéir à la voix du ciel, il prit congé de lui et s'en revint en France. L'esprit de Dieu qui le conduisait lui inspira de retourner à Montpellier, lieu de sa naissance, pour y mener une vie cachée et souffrante, dans la ville même où il aurait dû recevoir les plus grands honneurs. Tout le pays était alors désolé par de grandes guerres, et chacun y vivait dans de grandes craintes d'être surpris par son ennemi. Aussi le saint, étant entré en habit de pèlerin dans un bourg de son ancien domaine, et s'étant mis en prières dans l'église, y fut pris pour un espion. On l'arrêta donc et on le conduisit à Montpellier, vers son oncle qui, ne le connaissant pas, le fit mettre dans un cachot comme un ennemi secret. Le saint, au lieu de s'en affliger, loua Dieu de la grâce qu'il lui faisait de pouvoir souffrir des opprobres et des peines pour l'amour de lui, et le pria, par l'intercession de la sainte Vierge, de ne le point abandonner, mais de le soutenir par son assistance.

Ce cachot n'était pas seulement obscur, mais encore sale, puant, humide et plein de scorpions : ce qui en rendait la demeure extrêmement effroyable. Cependant, ne se contentant pas du tourment qu'il en recevait, il y ajoutait des austérités extraordinaires ; car il ne mangeait

rien de cuit, il se noircissait l'estomac de coups, se déchirait le corps avec des fouets, et passait les jours et les nuits dans des veilles et des prières presque continuelles. Il demeura cinq ans dans un état si souffrant et si humilié, sans que personne eût pitié de lui ni qu'on pensât à sa délivrance. Au bout de ce temps, Dieu lui ayant fait connaître que la fin de sa vie approchait, il pria le geôlier de lui faire venir un prêtre. On lui en amena un, qui, entrant dans ce cachot où il n'y avait aucune ouverture par où le jour pût passer, le trouva tout éclairé d'une lumière céleste et vit des rayons de gloire sortir des yeux de ce bienheureux prisonnier; ce qui l'étonna si fort, qu'il ne put qu'à peine lui demander ce qu'il désirait de lui. Le saint se jeta à ses pieds, se confessa et le pria de lui donner la sainte communion. Le prêtre, au sortir de là, alla trouver le gouverneur et lui dit, les larmes aux yeux, que l'on avait beaucoup offensé Dieu de retenir dans une obscure prison un homme, non-seulement innocent, mais aussi très-juste et très-saint. Il lui raconta ensuite quelles étaient ses austérités et sa patience, et comment il avait trouvé le cachot rempli d'une splendeur divine. Le gouverneur prit temps pour y penser, et, cependant, le bruit de cette merveille s'étant répandu par toute la ville, les habitants vinrent en foule à la prison pour avoir l'honneur de voir cet homme de bien.

Il tomba malade aussitôt après, et, pendant qu'il dormait, il entendit une voix qui lui dit : « Voici le temps, « mon bien-aimé Roch, que je dois porter votre âme dans « le sein de mon Père ; si donc vous avez quelque chose « à demander pour vous ou pour les autres, demandez-

« la au plus tôt, et elle vous sera accordée ». Il remercia Notre-Seigneur d'une offre si avantageuse, et le pria par grâce de lui pardonner ses péchés, de le faire entrer dans la jouissance de son bonheur, et de préserver ou délivrer de la peste ceux qui imploreraient son assistance. Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il avait exaucé sa prière. Ainsi s'étant couché sur la terre dans une posture fort modeste, il éleva ses yeux vers le ciel et rendit paisiblement son esprit à Dieu, le 16 août 1327, à l'âge de trente-deux ans. On vit aussitôt paraître, à travers les fentes de ce lieu, une grande lumière qui donna de l'admiration et de l'épouvante au geôlier. Il ouvrit la porte et trouva le corps du bienheureux confesseur étendu sur la terre et des lampes allumées à sa tête et à ses pieds, avec une petite planche à ses côtés, où ces mots étaient écrits : « Ceux qui, étant frappés de peste, auront recours à l'in-« tercession de Roch, seront délivrés de cette cruelle « maladie ». La chose ayant été rapportée au gouverneur, il en fut extrêmement surpris. Sa mère, qui était aïeule de notre saint, lui dit que ce prisonnier qu'il avait si maltraité, était son neveu qui lui avait laissé tant de biens en partant pour l'Italie, et qu'il serait aisé de le reconnaître par une croix rouge qu'il devait avoir sur l'estomac. On y regarda et on trouva cette croix, qui ne laissa aucun doute qu'il ne fût véritablement le fils de Jean, gouverneur de Montpellier, et de Libérie. Son oncle, couvert de confusion et touché de douleur de la cruauté qu'il avait exercée contre son bienfaiteur et son propre sang, tâcha de la réparer par une pompe funèbre des plus magnifiques. Tous les habitants vinrent voir ce corps vénérable, lui baisèrent les pieds et l'arrosèrent de

leurs larmes. On l'enterra d'abord dans la principale église qui n'était pas encore cathédrale, le siége de Maguelonne n'étant pas encore transféré à Montpellier. Depuis, son oncle fit bâtir en son honneur un temple où ses précieuses reliques furent transportées.

Dans le sanctuaire de l'église Saint-Roch, à Venise, on voit les quatre grandes scènes de la vie du saint. Il est représenté : 1° guérissant les pestiférés dans un hôpital ; 2° fortifié dans sa prison par un ange ; 3° guérissant les animaux ; 4° pris pour un espion et conduit en prison. — On le voit aussi représentant la confrérie sous l'emblème d'une femme vêtue de blanc, à la charité éclairée du flambeau de la religion. — Le chien est l'attribut ordinaire de saint Roch avec le bourdon du pèlerin. Un ange est représenté quelquefois comme son compagnon. Ces signes résument, en effet, les merveilles et les gloires de sa vie : Le chien fut le ministre fidèle dont Dieu se servit pour secourir la misère extrême de son serviteur ; le messager céleste fortifie notre saint dans ses souffrances solitaires ; le bourdon, enfin, rappelle les longues marches de cet héroïque apôtre de la charité. — Dans les images de saint Roch on voit un ange qui touche la plaie de sa cuisse ; d'autres fois un ange qui lui apporte du ciel la promesse certaine qu'à son invocation la peste cessera. Dans un tableau de Rubens représentant ce fait, l'ange tient une tablette sur laquelle on lit : *Eris in peste patronus.*

La dévotion envers ce grand saint s'est toujours augmentée depuis sa mort. L'an 1414, un Concile général s'étant assemblé à Constance, en Allemagne, pour étouffer un grand schisme dont l'Eglise était affligée depuis long-

temps, la peste s'alluma dans tout le pays d'alentour et ravagea cette ville : les prélats étaient résolus à se retirer, au grand préjudice du bien public, de toute la chrétienté, mais un jeune allemand, étant inspiré de Dieu, leur dit de s'adresser à saint Roch, dont le nom était invoqué en France, en temps de peste, avec un merveilleux succès, et qu'ils en seraient préservés. Ils suivirent ce conseil, et, après un jeûne universel qu'ils ordonnèrent à toute la ville, ils portèrent l'image de saint Roch en grande pompe dans une procession générale, et implorèrent son secours par de ferventes prières. On ne peut concevoir combien ces vœux et ces gémissements furent vite exaucés. La contagion disparut à l'instant, et, par ce moyen, saint Roch fut canonisé plus solennellement que si l'on avait observé pour lui toutes les formes ordinaires de cette sainte cérémonie. Les évêques, qui étaient présents au Concile, portèrent ensuite dans leurs diocèses l'estime et la dévotion envers saint Roch ; et, depuis, on a bâti une infinité de temples, de chapelles et d'oratoires en son honneur, et à peine trouve-t-on une église où l'on ne voie son image. Vers la fin du xv[e] siècle, le pape Alexandre VI autorisa une Confrérie de Saint-Roch déjà établie à Rome, sous son patronage, et permit qu'elle construisît une église en l'honneur et sous le vocable de ce saint. En 1560, Pie IV renouvela les priviléges et les exemptions accordées à cette même Confrérie par Alexandre VI et par Léon X. Le pape Urbain VIII le proclama saint à la face de l'Eglise et ordonna que sa fête serait célébrée le jour de sa mort.

Pour ses reliques, le martyrologe romain et les auteurs qui ont écrit sa vie disent que, dans la suite des temps,

elles furent transférées à Venise : ce qui arriva l'an 1485, par le larcin de quelques pèlerins de Tortone. Mais cela ne se doit entendre que d'une partie; car il est constant que, dès l'année 1399, le maréchal de Boucicaut, qui aimait tendrement les Pères Trinitaires de la Rédemption des captifs, que l'on nomme en France Mathurins, procura à leur couvent d'Arles les principaux membres de ce glorieux confesseur. C'est de là que le pape Alexandre VI, en 1501, en fit tirer un ossement pour être porté au royaume de Grenade, en Espagne, afin qu'il lui servît de défense et de protection contre les irruptions des Sarrasins et des Maures. C'était l'ossement appelé *nuca dorsi*. C'est de là que Guillaume le Vasseur, chirurgien de François Ier, en 1533, obtint un autre ossement appelé le *spondyle*, qu'il donna depuis à l'église du bourg de Villejuif, à deux lieues de Paris, où il est honoré tous les ans par un grand concours de pèlerins, le premier dimanche de mai. En 1557, une partie de la tête fut transférée à Marseille et déposée avec honneur dans l'église des Trinitaires qui lui était dédiée. En 1617, un autre fragment de la tête fut transféré à Douai et déposé dans une châsse en vermeil. Il s'y fit de fréquents miracles. Une procession solennelle se faisait tous les ans, dans cette ville, le 16 août. On transporta un os à Rome, en 1575, et un autre à Turin, en 1620; diverses églises de Paris, comme celle des Grands-Carmes et la paroisse de son nom, ont reçu quelques portions de ce trésor. On sait assez qu'il y a, en plusieurs lieux, des Confréries de Saint-Roch, et que beaucoup de villes l'ont pris pour un de leurs patrons et protecteurs, comme Venise, Arles, Montargis, Salon, Vermanton et d'autres lieux. A Rome, on

vénère un doigt de saint Roch à Sainte-Marie-la-Neuve. La ville d'Anvers, en Belgique, possède un fragment de l'épine dorsale du saint, qui est renfermé dans une châsse d'argent.

On trouve des parcelles des reliques de saint Roch : à Bruxelles, dans l'église de Saint-Gangéric ; à Prague, dans la Bohême ; à Dure, ville du duché de Juliers, en Allemagne ; à Dindermonde, en Flandre ; dans plusieurs contrées de l'Allemagne et de l'Autriche ; à Cologne ; à Saint-Laurent de l'Escurial, en Espagne ; au port de Césène en Italie, où l'on possède une dent molaire du saint. Les Trinitaires de Montpellier avaient aussi le bâton du saint pèlerin et une parcelle de l'os d'une côte. Cette relique fut sauvée de la rage révolutionnaire et remise, en 1809, à l'évêque de Montpellier, qui la déposa dans le piédestal d'une statue de saint Roch en argent.

Le trésor des reliques de saint Roch était conservé à Arles avant la révolution. Les religieux qui en avaient la garde étaient liés par la menace d'excommunication, qui leur interdisait d'en aliéner la moindre parcelle. Elles échappèrent aux profanations de 1793, par une providence particulière, avec leurs sceaux d'authenticité. Mais la châsse en vermeil qui les renfermait a été la proie des révolutionnaires : elle était surmontée d'une statue en vermeil représentant saint Roch. Actuellement, ces reliques sont sous la garde et en la possession des deux autorités ecclésiastique et civile, qui ont chacune une clef du reliquaire, de manière que le concours des deux est rigoureusement nécessaire pour en obtenir. La châsse fut ouverte le 23 mai 1838 ; huit parcelles en

furent tirées et remises au curé de la paroisse Saint-Roch à Montpellier. Le 30 mai, elles furent reçues par l'évêque de Montpellier qui les transporta à l'église cathédrale et les déposa ensuite dans l'église Saint-Roch.

Venise fut moins prodigue de son trésor que la ville d'Arles. En 1640, Urbain VIII ayant affilié la Confrérie de Saint-Roch de Venise à celle de Rome, les membres de cette corporation envoyèrent une partie notable du bras du saint à leurs confrères de Rome. En 1663, le cardinal de Bonzy, évêque de Béziers et ambassadeur du roi de France à Venise, obtint un fragment du chef et une parcelle d'une côte du saint. En 1856, M. l'abbé Recluz, curé de la paroisse Saint-Roch, à Montpellier, obtint du patriarche de Venise une relique insigne du saint : c'était un tibia de la jambe gauche. Le 14 août, l'évêque de Montpellier reçut cette insigne relique à la porte de la cathédrale et la déposa sur l'autel de Saint-Roch, et le lendemain elle fut portée au milieu d'un concours immense de peuple dans l'église paroissiale de Saint-Roch.

(*Petits Bollandistes.*)

JEAN DE SAINTE-MARTHE

MARTYR

1618. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Jean de Sainte-Marthe. — Il apprend le Japonais. — Ses dons intellectuels. — Sa vie d'apôtre. — Persécution contre les chrétiens. — Courage indomptable du bienheureux Jean. — Il réconforte et soutient les âmes timorées. — Respect qu'il inspire même aux infidèles. — Son arrestation. — Il est traîné en prison à Miyako. — Souffrances qu'il y endure. — Lettre au Père Louis Gomez. — Lettre au Père Didacus de Sainte-Catherine. — Mort glorieuse du bienheureux martyr. — Sa béatification.

L'un des plus vaillants et des plus infatigables religieux que l'Ordre Séraphique ait envoyés au Japon pour y répandre la parole de Dieu, a été le bienheureux Père Jean de Sainte-Marthe, de la province de Catalogne.

Jean prit l'habit dans la province de Saint-Jacques, en Espagne, et c'est de là qu'il partit pour les îles Philippines. C'était un parfait religieux et un digne fils de saint François. Toujours vêtu d'une misérable robe, il marchait pieds nus hiver comme été, à travers les ronces et les cailloux, tête découverte sous la pluie comme sous le soleil. C'est ainsi qu'il faisait souvent le chemin de Fuximi à Osaka, c'est-à-dire plus de neuf lieues ; et tout fatigué qu'il était au retour, il se trouvait encore à la chapelle à minuit, pour les matines, et il y restait prosterné au pied de l'autel pendant de longues heures.

Doué d'une heureuse facilité, il apprit en six mois le Japonais et mérita ainsi, à sa grande joie, d'être envoyé des îles Philippines au Japon. Enfin il était musicien de

première force, jouait merveilleusement de l'orgue et chantait à ravir.

Au Japon, sa vie fut ce qu'elle avait été aux Philippines: un mélange d'études et de prédications, de mortifications et d'œuvres de charité. Il consolait et soignait les malades, même les lépreux, et recueillait pour eux de l'argent et de la nourriture. Son zèle pour la conversion des infidèles ne lui laissait aucun repos, et comme il parlait fort bien la langue du pays, les Japonais l'écoutaient avec plaisir et profitaient de ses enseignements.

En 1613, sous l'empereur Goxosama, commença contre les chrétiens une formidable persécution. Un décret bannit tout d'abord du Japon les prêtres et les religieux de tous les Ordres, en même temps qu'on sommait les nouveaux convertis de renoncer à leur foi. On arrêtait les chrétiens, on les emprisonnait, on les parquait par bandes, en plein air, dans d'affreuses solitudes. Le Père Jean cependant, revêtu d'habits laïques, leur portait les consolations de la religion, sans souci de son propre salut ; il ensevelissait les morts, recueillait les blessés, pansait leurs plaies, et les encourageait à souffrir courageusement pour la religion du Christ.

Forcé de s'enfuir lui-même, il passa dans le royaume d'Amira, puis dans celui d'Omura, grand pays qui s'était récemment converti tout entier, riche en couvents et en églises dont la persécution, hélas ! avait fait des ruines. Les catéchumènes désertaient les missions, les apostasies devenaient nombreuses et les ténèbres de l'erreur allaient de nouveau couvrir ce pays où la lumière du christianisme avait quelque temps brillé d'un éclat si pur.

C'est là que s'exerça surtout le zèle du Père Jean. Gardant son courage au milieu de l'universel affaissement, intrépide sans témérité, audacieux avec prudence, il visitait dans leurs maisons ceux qui étaient demeurés fidèles, ceux dont la foi chancelait, ceux que la crainte avait déjà domptés, administrant les sacrements, baptisant les nouveau-nés, faisant rentrer dans le sein de l'Eglise les malheureux renégats. Tous les jours il disait sa messe, tantôt ici, tantôt là, aujourd'hui dans une cave, demain dans une étable. La nuit, il se retirait dans une anfractuosité de rocher, sur quelque montagne escarpée. Il se nourrissait de légumes et d'eau, et la sainteté de sa vie commandait le respect, même aux persécuteurs. C'est ainsi que le gouverneur du pays de Tono, non-seulement toléra sa présence, mais encore s'honora de son amitié et le protégea contre les bonzes (prêtres de Bouddha).

Il ne put cependant empêcher l'arrestation du saint missionnaire, qui eut lieu sur un ordre formel de l'empereur. Ce furent les bonzes eux-mêmes qui le traînèrent en prison; puis, après lui avoir fait subir mille tortures et l'avoir mis au carcan, ils le conduisirent, la corde au cou, à Miyako, capitale du Japon, et là le laissèrent dans les fers, au milieu d'une foule de voleurs et d'assassins.

Ce que le saint homme eut à souffrir avec ces misérables est chose presque incroyable. Ils l'injuriaient, le frappaient, lui arrachaient la barbe et les cheveux, le jetaient à terre et trépignaient sur ses membres brisés. Aussi, dans une lettre adressée par lui au Père Louis Gomez, autre saint missionnaire qui fut martyrisé

en 1634, le Père Jean écrivait: « Dieu m'a envoyé ici « pour m'apprendre ce que c'est que la souffrance, « jusqu'alors je l'ignorais. Ces païens endurcis qui m'en- « tourent me maltraitent avec tant de fureur, que « plusieurs fois déjà ils m'ont laissé pour mort sur la « place ».

Quand le Père Didacus de Sainte-Catherine fut envoyé au Japon comme ambassadeur du roi Philippe III, il vint visiter le Père Jean dans sa prison, et lui promit d'intercéder auprès de l'empereur Goxosama pour obtenir son élargissement. Les premiers moments de joie que lui donna cette promesse écoulés, le glorieux apôtre écrivit à l'ambassadeur une longue lettre dont voici quelques extraits : « Que Dieu, dans son infinie « bonté, récompense votre Révérence de l'amitié que « vous me témoignez... Pour ce qui regarde mon sort, « que le Seigneur dispose de moi dans l'intérêt de sa « propre gloire et de la religion. Je lui rends grâces de « tout ce qui m'arrive; quoi qu'il m'advienne, je serai « content. S'il lui plaît que je meure dans cette prison ou « d'un autre supplice, tant mieux; c'est dans l'espoir du « martyre que j'ai quitté l'Espagne; s'il croit que je serai « plus utile à la sainte cause en prolongeant ma misérable « vie, que sa volonté soit faite, je supplie instamment « votre Révérence de bien réfléchir à ce qu'elle va « demander pour moi à l'empereur; ce n'est pas seu- « lement ma liberté, mais la liberté et la sécurité de tous « les chrétiens qu'il doit accorder; s'il ne s'agit que de « moi, je refuse. Et pour vous dire toute ma pensée, si « l'on me tirait de mon cachot pour me sauver la vie en « me conduisant aux îles Philippines ou en Espagne, je

« marcherais sur les eaux pour revenir au Japon et y « mourir ».

Il resta en prison, et longtemps encore y fut le jouet de gens aussi grossiers que méchants. C'est seulement au bout de trois ans et deux mois qu'on l'en fit enfin sortir pour le conduire au supplice. On le traîna à travers les rues et les places de la ville, la corde au cou, les mains liées derrière le dos. Lui cependant, le visage rayonnant, tranquille et joyeux comme pour une fête, enseignait la parole de Dieu à la foule qui le suivait. En arrivant sur le lieu du supplice, il s'écria : « Louange au Seigneur de « toutes les nations », puis il embrassa tendrement un chrétien japonais qui avait puissamment aidé les missionnaires dans leur apostolat, et après lui avoir recommandé de prier pour l'empereur et pour ses bourreaux, il tendit la tête au glaive de l'exécuteur, le 17 août 1618.

Les chrétiens recueillirent ses précieux restes, qui accomplirent par la suite beaucoup de miracles. Le pape Pie IX, l'a béatifié le 7 juillet 1867 (1).

(MAZZARA.)

(1) Parmi les deux cent cinq martyrs du Japon que le pape Pie IX a declarés bienheureux le 7 juillet 1867, quarante appartiennent au Premier et au Tiers Ordre de Saint-François. C'étaient, pour le Premier Ordre, dix Espagnols, six Japonais, un Belge et un Mexicain ; pour le Tiers Ordre, dix-neuf frères et trois sœurs, tous originaires du Japon. Citons les noms des plus célèbres : Apollinaire Franco, commissaire de l'Ordre, Pierre de l'Assomption, Richard de Sainte-Anne, Pierre d'Avila, Louis Sotelo, envoyé des Japonais près du roi catholique et du pape, et évêque du Japon ; François de Sainte-Marie, et Antoine de Saint-Bonaventure.

On trouvera d'ailleurs dans les divers volumes du *Palmier Séraphique* le récit de la mort de ces glorieux apôtres : 22 mai, martyre du bienheureux Pierre de l'Assomption ; — 16 août, du Père Jean de Sainte-Marthe ; — 17 août du bienheureux Père François de Sainte-Marie et de ses compagnons ; — 25 août, du bienheureux Père Louis Sotelo et de ses compagnons ; — 8 septembre, du bienheureux Père Antoine de Saint-Bonaventure et du bienheureux Père Dominique de Nangasaki ; — 10 septembre, du bienheureux Père Richard de Sainte-Anne et de ses compagnons ; — 12 septembre, des bienheureux Père Apollinaire Franco, Père François de Saint-Bonaventure, et frère Pierre de Sainte-Claire ; — 28 septembre, du bienheureux Jérôme de Torrès, prêtre, du Tiers Ordre, et du bienheureux frère Gabriel de Sainte-Madeleine ; — 4 décembre, du bienheureux Père François Galve.

Le Père Antoine Valera, prédicateur célèbre et confesseur du comte d'Albe, avait annoncé, dès 1598, la mort glorieuse du bienheureux Jean, dont nous venons de raconter l'histoire. Il est célèbre par ses prophéties et ses miracles.

(WADDING.)

LE B. PÈRE FRANÇOIS DE PAVIE

1454. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : François Ier.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Haute position du bienheureux Père François de Pavie dans le monde et à la tête des armées. — Son mariage. — Sa femme et lui se consacrent au Seigneur. — Ses progrès rapides dans les voies du Seigneur. — Son humilité excessive. — Son obéissance. — Amour du silence et de la solitude. — Austérités. — Comment il interdit aux novices des mortifications exagérées. — Sa charité pour le prochain. — Soins aux malades. — Aumônes aux pauvres. — Emploi d'une journée du Père François de Pavie.

François naquit à Pavie, de l'illustre famille des Beccari. Dans sa jeunesse, il s'adonna au métier des armes et s'y distingua tellement par sa vaillance et son habileté, que Philippe-Marie, duc de Milan, lui confia le commandement en chef de ses troupes. Il exerça aussi des commandements importants dans les armées du roi de France et de la république de Venise.

Dans cette condition, où l'on a toutes les facilités nécessaires pour faire le mal sans danger, il s'attacha toujours à trois choses : respecter et protéger le bien d'autrui contre toute attaque injuste, défendre l'honneur

des femmes, soulager les pauvres. Il avait d'ailleurs une grande dévotion à la sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste, et leur adressait tous les jours, matin et soir, de ferventes prières.

Il était marié depuis quelques années déjà à une femme pieuse et douce, qu'il avait en grande affection, quand, pris tous deux d'une résolution subite, ils convinrent de se séparer et de s'oublier l'un l'autre pour se consacrer au Seigneur. Une vision qu'il eut à cette époque le décida à entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs, qu'on appelait alors l'Ordre des aveugles, parce que ces religieux, en prenant l'habit, font vœu d'obéir aveuglément aux ordres de leurs supérieurs, et passent sur la terre comme des aveugles, sans rien voir de ses faux plaisirs et de ses vanités.

Lors donc que sa femme se fut retirée dans le cloître où elle devait y terminer une vie si saintement commencée, François vendit ses nombreuses propriétés, en distribua le prix aux pauvres et s'en fut frapper à la porte d'un couvent de Frères Mineurs Observantins, qui depuis quelque temps déjà étonnaient le monde du spectacle de leurs vertus. Il ne tarda pas lui-même à devenir l'un des plus parfaits de ces religieux dont la plupart s'avancèrent si loin dans les voies du Seigneur.

Son obéissance surtout le distinguait entre tous; attentif au moindre signe, non-seulement de ses supérieurs, mais de ses égaux et de ses inférieurs mêmes, il faisait abstraction de toute volonté personnelle et n'agissait, dans les limites permises, que par la volonté d'autrui : « Baissez le front », disait-il, « et humiliez-vous ; « voilà le secret de la perfection. L'obéissance est le

« fonds de toutes les vertus, et la condition sans laquelle « on ne peut plaire au Seigneur. J'ai plus d'estime et de « respect pour le religieux qui la pratique bien, que « pour celui qui fait des miracles et qui ressuscite les « morts ; rien n'est tel que de s'anéantir devant ses « supérieurs, car de cette mort volontaire doit sortir un « jour la vie éternelle ».

L'humilité était aussi l'une de ses vertus de prédilection ; on la lisait, si j'ose ainsi parler, dans ses yeux, où se reflétaient, comme dans un miroir, les moindres pensées de sa belle âme. C'est par humilité qu'il demanda à quitter la province de Milan, où sa famille très-riche et très-puissante était à son gré trop considérée, et où l'on se souvenait des hauts faits de guerre que lui-même avait autrefois accomplis. On l'envoya en Ombrie, dans la province de Saint-François. C'est aussi par humilité qu'il ne voulut jamais recevoir la consécration sacerdotale, et qu'il ne consentit à accepter que les Ordres mineurs. Quoiqu'il connût fort bien le latin et qu'il accompagnât au chœur les prêtres qui chantaient les sacrés cantiques, il s'abstint toujours, même lorsqu'il eut été promu à la dignité de gardien, de prendre place à table à côté de ceux qui avaient le droit de dire la messe et de dispenser tous les sacrements. Au contraire, il se faisait le plus humble de leurs serviteurs et leur témoignait un respect sans bornes. C'est lui qui lavait leur linge et leur vaisselle, qui balayait les couloirs et les chambres du couvent, puisait de l'eau pour les besoins de tout le monde, s'occupait en un mot des ouvrages les moins agréables et les plus fatigants.

Silencieux et grave, il ne pouvait supporter les

manières légères et le bavardage, et il adressait de sévères reproches aux religieux qui perdaient leur temps à dire ou à faire des futilités. « La vie est courte et la « mort va venir », leur disait-il, « que répondrez-vous à « celui qui va vous demander compte des années qu'il « vous a accordées? Prenez garde que pour un vain « plaisir vous ne compromettiez votre éternité tout « entière, et souvenez-vous que le maître de la vigne ne « doit aucun salaire à ceux qui ont mal employé leur « journée ».

En quittant le monde pour la vie religieuse, François avait distribué aux pauvres tous ses biens ; et il n'avait gardé de son immense fortune qu'un habit de moine et une corde. Quand il fut devenu supérieur, il exigea des autres la même pauvreté, et ne souffrit jamais qu'un religieux de son couvent possédât autre chose que le plus strict nécessaire. Quoique d'un tempérament faible et délicat, il ne vivait que de pain et d'eau. C'est seulement lorsqu'il fut parvenu à un âge très-avancé, que, épuisé par de nombreuses maladies, il consentit à prendre un peu de soupe, et il fallut l'ordre de ses supérieurs pour le décider à manger un œuf ou un peu de viande, et à boire sinon du vin, au moins de l'eau rougie.

En revanche, il exigeait des novices et des jeunes religieux qu'ils prissent une nourriture abondante et forte : « La perfection », répétait-il souvent, « ne consiste pas « dans l'abstinence du manger et du boire, mais dans la « pratique des vertus et de l'abandon de sa propre « volonté. Les meilleurs jeûnes sont les jeûnes de « l'esprit, interdisez-vous le péché, les paroles légères et

« inutiles, les médisances et les calomnies, l'orgueil et la « vanité ; mais nourrissez votre chair de vin et de viande, « car elle a besoin de force contre les tentations ».

Il y a dans ces paroles du bienheureux un grand fonds de charité ; il ne pouvait voir souffrir son prochain. Aussi les pauvres trouvaient-ils en lui un protecteur et un père, les malades un consolateur et un médecin. C'est ainsi qu'à Milan, au couvent des Saints-Anges, dans une année de peste, il ne rougit pas d'être l'un des vingt religieux qui portaient aux mourants les consolations de la religion.

Il est presque inutile maintenant de parler de la piété du Père François. Quel homme a jamais possédé toutes ces belles vertus : obéissance, pauvreté, humilité, charité sans les soutenir et les développer par un ardent amour de Dieu ? Quand il avait dormi sur une chaise ou sur un mauvais lit, il se levait deux heures avant minuit pour aller à la chapelle prier pour les besoins de la chrétienté. A minuit il éveillait les religieux pour les Matines, priait ou méditait jusqu'à Tierce, servait plusieurs messes, s'occupait des travaux du couvent jusqu'à Vêpres, méditait jusqu'aux Complies, priait encore, et allait enfin prendre quelque repos. Tel est ce que l'on pourrait appeler l'emploi du temps du Père François de Pavie ; jamais il n'y apporta de modifications, que pour faire œuvre d'obéissance.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Dons extraordinaires du bienheureux François. — Persécution des Observantins et consolations que le Seigneur Jésus donne à son fidèle serviteur. — Extases, prophéties, miracles. — Dernière maladie de François. — Il raconte sa vie à son provincial. — Prédiction au maire de Spolète. — Funérailles. — Ensevelissement. — Translation. — Tombeau.

En récompense de tant de vertus, Dieu combla de ses grâces le bienheureux François; il lui accorda entre autres le don de la contemplation et de l'extase. En ce temps-là le général de l'Ordre et les supérieurs des provinces voyaient avec déplaisir qu'une bulle du pape Eugène IV autorisait les Observantins à s'administrer eux-mêmes et à se placer sous la direction d'un vicaire général, et ils employaient tous les moyens possibles pour ramener les dissidents sous leur autorité. Saint Jean de Capistran, alors vicaire général des Observantins, en butte à leurs attaques et sentant la réforme naissante faiblir sous leurs calomnies, ordonna des prières dans tous les couvents. Pendant que François implorait avec ardeur la miséricorde divine, le Fils de Dieu lui apparut tout à coup et lui dit : « Pourquoi vos craintes et votre « désespoir? Votre famille n'est-elle pas la mienne? « Je vous bénirai et je vous multiplierai, si bien que l'on « ne pourra plus compter le nombre de vos enfants. Quel « Ordre religieux, en aussi peu de temps que le vôtre, « entravé dans sa marche par tant d'ennemis, a fait des « progrès si rapides? C'est que je suis avec vous et que je « vous protége, et lors même que vous êtes poursuivis et « misérables, c'est que je vous protége encore; car vos « épreuves vous vaudront une couronne que personne

« ne pourra vous enlever. Soyez humbles seulement « et ayez foi en moi ! » Et le Sauveur disparut.

Aussitôt le Père François se précipite hors de l'église en s'écriant : « O sainte humilité, que tu as de force ! « O sainte humilité, que tu as de puissance ! » Et il raconta sa vision à ses frères. Saint Jean de Capistran ne manqua pas d'en donner connaissance aux religieux de tous les couvents pour leur rendre confiance et courage. On sait d'ailleurs que, grâce à l'assistance divine et à l'appui que leur prêta le pape, les Observantins sortirent sains et saufs de l'épreuve et triomphèrent de leurs ennemis.

A l'époque où saint Jean de Capistran s'occupait activement de la canonisation de saint Bernardin de Sienne, quelques cardinaux paraissaient d'abord peu décidés à lui prêter leur concours dans cette affaire, et le succès des efforts de saint Jean paraissait fort compromis. Le bienheureux François, qui avait la chose à cœur, eut recours à son moyen ordinaire : il pria. A peine avait-il commencé son oraison, qu'il tomba dans l'extase. Il se crut transporté à Rome ; il assistait aux débats, il voyait peu à peu toutes les difficultés s'aplanir. En effet, peu de jours plus tard, on prononçait, à sa grande joie et à la joie de tous les Observantins, la canonisation de saint Bernardin de Sienne.

D'autres fois, dans ses extases, il voyait lui apparaître des frères mineurs qu'il avait connus et aimés pendant leur vie et qui venaient s'entretenir avec lui des choses du ciel, ou lui demander d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur, pour qu'il lui plaise d'abréger leurs années de purgatoire. C'est ainsi qu'il connut l'état des âmes du

bienheureux Lanceslas de Hongrie; de son provincial, Jean de Pérouse; du bienheureux Père Louis, l'allemand, et d'une foule d'autres religieux.

Il eut aussi le don de seconde vue et de guérison. Il annonça à un jeune homme de Pérouse qu'il serait religieux : au bout d'un an il recevait l'habit de frère mineur. Il s'appelait frère Bernardin, et vécut en grand renom de sainteté au couvent de Pouzzoles, dans le royaume de Naples. Après sa mort, des miracles s'accomplirent sur son tombeau, et le roi fit transporter ses reliques dans l'église de la Très-Sainte-Trinité, à Naples.

Le bienheureux Père François guérit miraculeusement une noble dame de Spolète ; il délivra du démon le Père Dominique de Gênes, etc., etc. Son biographe raconte plus de quinze miracles fameux et authentiques accomplis par Dieu, à la demande du bienheureux.

L'un des derniers fut la prédiction de la peste de Spolète, qui arriva comme il l'avait annoncé, et dont il devait mourir. Il tomba malade dans les premiers jours du mois d'août 1454. Aussitôt le provincial vint avec plusieurs autres religieux lui faire visite, puis, s'enfermant seul avec lui, il le pria de lui raconter sa vie tout entière depuis son entrée dans l'Ordre, et ses progrès dans les voies du Seigneur : « Il y a trente-trois ans et trois mois », dit le vénérable religieux, « que Dieu m'a commandé de « prendre l'habit », et il continua le récit que nous avons essayé de reproduire.

Cependant la maladie marchait rapidement, tous les jours la cellule du moribond s'emplissait d'une foule d'habitants de la ville, qui, malgré le danger de la contagion, venaient lui demander une dernière fois sa béné-

diction. Le gouverneur et le maire de Spolète ne manquèrent pas à ce pieux devoir, et ils eurent le bonheur d'entendre sortir de sa bouche ces mots prophétiques : « Après ma mort, la ville sera sauvée, car le Sei- « gneur m'a promis que je serais la dernière victime du « fléau ». Il s'endormit dans le Seigneur, le 16 août 1454. huit jours après la mort du frère Grégoire de Pérouse, comme il l'avait annoncé.

On lui fit de magnifiques funérailles. Noblesse, haute bourgeoisie, magistrature de Spolète, la mère et la sœur du pape Nicolas V, tous les religieux et tous les prêtres, vinrent en procession chercher le corps au couvent de la Montagne, et le transportèrent en chantant des cantiques à l'église des Pères Conventuels. Là, le provincial des Observantins reproduisit le récit de la vie et des miracles du bienheureux François, tel qu'il l'avait recueilli de sa propre bouche quelques jours auparavant. On l'ensevelit dans la chapelle de la confrérie des Saints-Anges, où les Observantins se réunissaient pour faire leurs dévotions, quand ils venaient quêter à Spolète. C'est là qu'un enfant presque sans vie reprit force et santé en touchant le corps du bienheureux.

Quelque temps après, on le transporta dans la nouvelle chapelle élevée par les Observantins, sous l'invocation de saint Bernardin de Sienne. Plus tard, cette chapelle ayant été transformée en église, on lui éleva un tombeau de marbre, que la piété des fidèles a couvert d'*ex-voto* en or et en argent.

(Wadding, Marc Ulys.)

LE PÈRE FRANÇOIS XIMÉNÈS

1597. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Vocation religieuse du bienheureux François. — Ses études en théologie et ses premières prédications. — Il devient custode, puis provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste. — Fondation de plusieurs couvents. — Exemples donnés à ses inférieurs : jeûnes, austérités, veilles, dévotion à la très-sainte Vierge. — Don de seconde vue. — Le soldat de Valence devenu ermite à Montserrat. — Dernière maladie et sainte mort du bienheureux François. — Son cadavre conserve l'aspect de la vie. — Apparitions.

Ce saint homme, l'un des plus austères religieux de la province de Saint-Jean-Baptiste, naquit à Xérès de la Frontera, en Espagne.

Il avait fait d'excellentes études, et était ce qu'on peut appeler un savant, quand ses parents, d'une haute noblesse, voulurent le marier à une jeune fille riche et bien née. Mais François en avait décidé autrement et, résolu qu'il était de se consacrer au Seigneur, il quitta ses parents et sa ville natale, et s'en vint à Valence, demander l'habit dans un couvent de Frères Observantins.

Il devint rapidement un théologien de première force, et prêcha avec beaucoup d'éloquence et de succès dans diverses localités. Quand le Père Pierre Manrique vint inspecter la custodie naissante de Saint-Jean-Baptiste, il choisit pour secrétaire le Père François Ximénès, que le chapitre de 1537 promut en dépit de son humilité à la dignité de custode. Il s'opposa de toutes ses forces à cette nomination, et ne pouvant vaincre la résistance du commissaire, il s'adressa au général, lui parla de ses maladies fréquentes et de ses nombreuses infirmités, qui,

disait-il, le rendaient impropre à exercer la fonction qu'on lui imposait. Il reçut l'ordre d'accepter.

Dès lors il se mit à l'œuvre avec une ardeur incroyable, donnant lui-même l'exemple des plus belles vertus; et en moins de trois ans, il fonda sept nouveaux couvents, malgré l'opposition qu'on lui fit et qui le força d'entreprendre le voyage de Rome pour se justifier. Le pape Grégoire XIII, d'ailleurs, lui témoigna hautement sa satisfaction, et non-seulement maintint la custodie, mais encore la transforma en province.

Devenu provincial au bout de quelques années, le Père François Ximénès continua l'œuvre qu'il avait commencée en qualité de custode. Ses vertus s'affirmaient et se développaient de plus en plus. D'un caractère à la fois doux et énergique, il veillait avec soin à faire scrupuleusement pratiquer la règle dans tous les couvents soumis à son autorité. S'il soignait lui-même les malades, s'il lavait les pieds de ses subordonnés, s'il quêtait pour les pauvres comme pour le plus humble frère lai, s'il visitait les prisonniers, il exigeait des religieux une soumission absolue et une obéissance passive.

Il payait lui-même d'exemple. Ses jeûnes prolongés, ses mortifications devinrent, si j'ose le dire, légendaires. Il observait les sept carêmes de Saint-François, portait un vêtement usé, et dormait sur une planche, enveloppé dans son manteau, même lorsque l'âge et les maladies l'avaient affaibli et épuisé. Sa pauvreté, sa piété étaient également remarquables; il ne manquait jamais aux offices, et demeurait toujours le dernier au chœur. Dès une heure avant les Matines, il était debout, et plus tard, devenu impotent et forcé de garder le lit, il les

récitait avant de s'endormir ; la veille même de sa mort, il se fit lire par un religieux les Matines du lendemain.

Quand il célébrait le saint sacrifice de la messe, des larmes de reconnaissance et d'amour coulaient de ses yeux ; il s'y préparait par de longues prières, et il le faisait suivre d'une méditation sur l'infinie miséricorde et l'infinie puissance du Seigneur. Dans les processions, il portait toujours le Saint-Sacrement, et quand il en parlait en chaire, il trouvait des accents d'une si grande éloquence que le Saint-Esprit semblait s'exprimer par sa bouche. Enfin il avait une profonde dévotion à la très-sainte Vierge, dont il récitait tous les jours les Litanies, et dont il célébrait les fêtes avec autant d'éclat que possible.

Charitable au prochain et zélé pour le salut d'autrui, il prêchait chaque année les stations du Carême et de l'Avent, même lorsqu'il remplissait les fonctions de custode et de provincial. Un crucifix à la main, les yeux resplendissants du feu de l'amour divin, la voix vibrante, il excitait tour à tour dans les âmes de ses pénitents la terreur et la piété, et quelquefois l'émotion de l'auditoire était si vive, qu'elle se traduisait par des pleurs et des sanglots, et le forçait d'interrompre son sermon. Il peignait en traits de flamme le néant des vanités humaines, qui toutes aboutissent au même abîme, et mettait en lumière les charmes de la vie religieuse, la satisfaction de l'âme qui sert Dieu pour lui-même, l'espoir de la vie éternelle ; et c'est ainsi qu'il détermina un grand nombre de convertis à entrer dans les Ordres. On a conservé de lui vingt volumes de sermons écrits, témoins authentiques et incontestables de sa science et de sa sainteté.

Il avait aussi le don de lire au fond des cœurs et de connaître l'avenir. Un jour, un soldat vient au couvent de Valence lui demander l'habit. Le Père François lui ordonne d'assister à la messe, de prier avec ferveur, et enfin de se confesser. A peine le pénitent s'agenouille-t-il au tribunal du prêtre, qu'il est pris d'un tremblement nerveux, pâlit, hésite, et ne peut prononcer une seule parole : « Mon fils », lui dit alors l'homme de Dieu, « le « Seigneur ne veut pas que vous deveniez frère mineur ; « mais allez au couvent de Montserrat, et là vous apprendrez ce que le Très-Haut a résolu à votre sujet ». Le soldat obéit et fut conduit par un religieux de Montserrat dans un ermitage, où il passa plusieurs années et mourut en grand renom de sainteté.

Telle fut la vie du bienheureux François, si pleine de vertus, d'œuvres pies, de conversions et de dévouements. Cependant la vieillesse était venue, et avec elle des infirmités et des maladies. La mort approchait à son tour à pas précipités. Le Père François ne s'en effrayait pas ; loin de là, il la regardait comme une délivrance ; mais il souffrait à la pensée que ses Frères allaient avoir à le soigner et à se fatiguer pour lui. Quand il eut reçu les saintes Huiles, il s'enveloppa dans son manteau monacal et, joignant les mains sur sa poitrine, il attendit patiemment qu'il plût au Seigneur de le rappeler à lui. Il mourut le 16 août 1597, à l'âge de soixante-deux ans ; il y avait quarante ans qu'il avait pris l'habit.

Etendu sur son lit de parade, il conservait encore les apparences de la vie. Ses yeux ouverts fixaient le ciel, sa bouche semblait murmurer une dernière prière ; un sourire de joie ineffable éclairait sa physionomie. Une

grande foule de peuple se porta à ses funérailles ; on baisait ses pieds et ses mains, on se disputait les morceaux de ses vêtements et les objets qui lui avaient appartenu. Au moment où le prêtre entonnait la messe des morts, un vénérable religieux qui avait été l'ami du Père François aperçut une colombe blanche qui planait au-dessus de l'autel : c'était l'âme du bienheureux qui s'envolait vers les célestes royaumes. Quelque temps après, François apparut encore à un autre religieux et lui déclara que Dieu lui avait donné la couronne des élus, en récompense de ses vertus et en particulier des soins avec lesquels il avait administré sa province. Le bienheureux frère André Ibernon (18 avril) a rendu le même témoignage.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Bapt.*)

DIX-SEPTIÈME JOUR D'AOUT

LE B. P. FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE

ET SES COMPAGNONS

MARTYRS AU JAPON

1627. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Vertus et science du bienheureux Père François. — Départ pour le Mexique. — Il s'adjoint pour compagnons le frère Bartholomé Laurel et le frère Antoine de Saint-François. — Qualités extraordinaires du frère Antoine. — Autres coadjuteurs du Père François de Sainte-Marie. — Arrestation. — Prison. — Martyre par le feu ou le sabre. — Béatification.

Le Père François de Sainte-Marie naquit à Montelvanejo, en Espagne, et pratiqua dans la province de Saint-

Joseph la règle austère de saint Pierre d'Alcantara. Ses progrès dans la vertu et dans les sciences théologiques furent si rapides, qu'à peine ordonné prêtre, ses supérieurs lui confièrent des missions qu'on ne donne d'ordinaire qu'aux religieux éprouvés par une longue vie de perfection.

L'amour de Dieu qui brûlait dans son cœur lui inspira la pensée de demander à ses supérieurs la permission d'aller annoncer la parole sainte aux infidèles. On la lui accorda, et il fut chargé d'une mission au Japon, après avoir toutefois travaillé d'abord quelque temps à la vigne du Seigneur, dans la Nouvelle-Espagne. Il partit tout joyeux.

A Mexico, il se lia d'amitié avec un frère lai nommé Barthélemy Larvel ou Laurel, mexicain d'origine, religieux d'une piété profonde, et aussi désireux qu'il l'était lui-même de répandre son sang pour le Christ ; c'est avec lui qu'il s'embarqua pour le Japon. A son arrivée sur cette terre fécondée déjà par tant de martyrs, il s'adjoignit un nouveau compagnon, le bienheureux Antoine de Saint-François, japonais, qui avait été élevé par des frères mineurs dans le culte de la religion catholique, et qui, à peine âgé de vingt ans, avait déjà provoqué de nombreuses conversions. Quand vinrent les mauvaises années et les temps difficiles, le frère Antoine fut comme une seconde providence non-seulement pour les Franciscains, mais encore pour tous les chrétiens du pays; la connaissance qu'il avait naturellement du japonais, sa langue maternelle, lui donnait toute facilité de braver des dangers où les Européens eussent été infailliblement découverts, reconnus et arrêtés. Ajoutez à cela qu'il

courait avec une rapidité prodigieuse, et qu'il échappa plusieurs fois aux persécuteurs qui le poursuivaient à cheval. Il ne prenait de repos ni le jour ni la nuit ; le jour, il le consacrait à visiter les chrétiens et en particulier ceux qui étaient malades ; la nuit, il assistait le Père François dans son pieux ministère.

Partout, d'ailleurs, le bienheureux François rencontrait le même bon vouloir et le même dévouement à la sainte cause. C'est Michel Kizaiemon, un noble japonais, qui lui offre un asile dans sa maison et se fait son serviteur ; c'est un autre japonais, enrichi par le commerce maritime, Martin Gomez, qui lui abandonne ses biens pour en disposer à son gré ; c'est Gaspard Voz et sa femme Marie, tous deux du Tiers Ordre de Saint-François, qui viennent distribuer aux pauvres de ces pays lointains l'argent qu'ils ont acquis par toute une vie de travail.

D'autres, moins riches, mais aussi dévoués, Thomas Vò, Luc Kiémon, François Enfioie, Louis Matzuo, prirent aussi leur part de fatigues et de dangers. Ils devaient comme les autres avoir le bonheur de souffrir et de mourir en même temps que le bienheureux François.

Ils étaient tous réunis dans la maison de Gaspard Voz, quand un coup violent frappé à la porte, et le bruit des armes les avertirent que les épreuves allaient commencer. En effet, presque au même instant un officier entra avec des soldats et arrêta le bienheureux François et son compagnon Barthélemy Laurel. On les chargea de chaînes et on les traîna en prison. Puis les soldats, sur le refus que firent Gaspard et Marie de leur livrer les prétendus trésors renfermés chez eux, les jetèrent à leur

tour dans les fers. Quelques jours après, le deuxième compagnon du glorieux apôtre, frère Antoine de Saint-François, venait les rejoindre sous les sombres voûtes du cachot.

Le jugement ne fut pas bien long ; à la demande qu'on fit aux serviteurs du Christ de renoncer à leur foi : « Plutôt mille morts », répondirent-ils, et la peine capitale fut prononcée.

C'est le 17 août 1627, le jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Laurent, glorieux martyr qu'on fit mourir à petit feu sur un gril, que fut exécutée la sentence. Les bienheureux Père François de Sainte-Marie, prêtre, — Barthélemy Laurel ou Larvel, et Antoine de Saint-François, frères lais, — Gaspard Voz et François Enfioie, du Tiers Ordre, furent brûlés vifs. — Marie, épouse de Gaspard Voz, Thomas Vò, Luc Kiémon, Louis Matzuo, Martin Gomez et Michel Kizaiemon, tous du Tiers Ordre, eurent la tête tranchée.

Tous ces glorieux martyrs ont été béatifiés par le pape Pie IX, le 17 juillet 1867.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX DE SILVA

FONDATRICE DE L'ORDRE DES CONCEPTIONNISTES

1490. — Pape : Innocent VIII. — Roi de Portugal : Jean II.

SOMMAIRE : Famille illustre de la bienheureuse Béatrix. — Voyage à la cour d'Espagne. — Jalousie de la reine. — Apparition de la très-sainte Vierge. — Départ pour Tolède. — Apparition de saint François et de saint Antoine. — Retraite de Béatrix chez les Dominicaines. — Son amitié avec la reine Isabelle. — Création de l'Ordre des Conceptionnistes. — Mort de Béatrix avant la cérémonie de l'installation. — Miracles qui signalèrent la fondation. — Apparition de la bienheureuse à Jean de Toulouse. — Difficultés qui surgissent entre les Dominicains et les Franciscains. — Les Conceptionnistes sont rattachées à l'Ordre de Saint-François. — Développement du nouvel Ordre.

Cette bienheureuse vierge, fille d'Amédée-Rodrigue Gomez de Silva et d'Isabelle Menésès, descendant par conséquent de deux des plus illustres familles du Portugal, se rattachait encore par des liens de parenté plus ou moins éloignés à un roi de Portugal, Emmanuel, conquérant des Indes Orientales, et au roi d'Espagne. L'un de ses frères, Didace, est la souche des comtes de Portalègre ; l'autre, Alphonse, était seigneur de Campo-Mayor. Un autre de ses frères, Amédée, a mérité d'être placé au rang des bienheureux. Mais, plus noble que les deux premiers par cela même qu'elle a méprisé la noblesse, plus sainte que le troisième puisqu'elle a été jugée digne de fonder un nouvel Ordre religieux, Béatrix est sans contredit la plus glorieuse représentante de cette glorieuse famille.

Devenue grande et dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté unies à l'innocence, elle quitta le Portugal, sa patrie, pour accompagner en Espagne sa

tante Isabelle, qui venait d'épouser Jean II, roi de Castille. Sa grâce et sa haute naissance lui attirèrent les hommages des courtisans et des princes. Le roi même lui témoignait tant d'affection que la reine en fut jalouse, et se vengea sur la chaste jeune fille, qui n'en pouvait mais, en la laissant pendant trois jours sans nourriture prisonnière dans une chambre dont elle-même garda la clef. C'est là que la sainte fille fit à la glorieuse Vierge Marie, qui lui apparut sous la forme d'une belle dame vêtue de vêtements blancs, le vœu de conserver pour le Christ la fleur de sa chasteté. Puis, délivrée comme saint Pierre, par l'intervention d'en haut, elle quitta en toute hâte Tordesillas, où se tenait alors la cour, pour se rendre à Tolède et y accomplir sa promesse.

Un incident remarquable signala son voyage. Comme elle traversait une gorge entre deux montagnes élevées, elle fut tout étonnée de s'entendre appeler par son nom, et se retournant, elle aperçut deux frères mineurs qui lui adressèrent la parole en portugais. Elle s'arrêta tout émue, ne sachant si elle devait se réjouir ou s'effrayer ; puis tout à coup, s'imaginant que ces religieux avaient été envoyés par le roi à sa poursuite, elle se prit à pleurer. Elle se rassura cependant en voyant leur physionomie souriante et douce, et poursuivit sa route avec eux. Chemin faisant, la conversation s'engagea : « Nous « ne sommes pas venus pour vous ramener au roi », lui dirent les deux frères, « mais bien pour vous annoncer « que vous aurez un jour une nombreuse postérité ». Et comme la vierge répondait qu'elle se rendait au couvent de Tolède pour y faire vœu de chasteté : « Eh bien, soit », reprirent-ils ; « nous le savons d'ailleurs ; mais cela

« n'empêche pas nos paroles d'être conformes à la vérité ; « un jour arrivera où vos filles se répandront dans le « monde entier, et votre nom sera célébré dans toutes les « nations ». Et les deux religieux, qui n'étaient autres que saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue, disparurent, laissant la pieuse fille dans la stupéfaction : ce n'est que plus tard qu'elle comprit le sens de la prédiction.

A son arrivée à Tolède, elle fut reçue comme un ange du ciel au couvent des Dominicaines ; toutefois elle n'y prit pas le voile, elle se contenta de quitter ses joyaux et ses robes de cour, pour prendre un vêtement sombre et modeste. Elle accompagnait d'ailleurs les sœurs dans tous leurs exercices, et passait son temps à prier, à se mortifier, à accomplir des œuvres pies, à pratiquer, en un mot, toutes les vertus. Elle fit restaurer avec sa propre fortune le mur et le chapitre du couvent.

Sa grande réputation de sainteté lui valut l'amitié de la reine Isabelle, fille de sa persécutrice et épouse de Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, laquelle ne manquait jamais de lui faire visite chaque fois qu'elle venait à Tolède. Pendant trente années qu'elle passa dans ce couvent, Béatrix ne consentit à recevoir personne que cette princesse ; toujours couverte d'un voile, elle se dérobait même aux regards de ses compagnes.

Dans sa solitude, toujours plongée dans la méditation, Béatrix sentit se développer en elle un immense amour de la Mère de Dieu, qui a conçu le Sauveur des hommes sans cesser d'être Vierge, et elle se demanda souvent comment elle pourrait lui prouver toute la vénération dont elle était pleine. La Reine des Anges lui apparut à

diverses reprises, et lui ordonna enfin de fonder un Ordre religieux dont les professes feraient vœu de révérer le mystère de l'Immaculée Conception, et qui pour cette raison s'appelleraient *Conceptionnistes.*

Dès lors Béatrix n'hésita plus ; elle s'ouvrit de ses projets à la reine, sa fidèle amie, qui l'approuva de tout son cœur et lui fit présent d'un palais qu'elle possédait à Tolède, pour y installer un premier couvent.

C'est en 1484, que la sainte fille quitta le couvent des Dominicaines et vint s'établir dans le palais de la reine, avec sa nièce Philippine de Silva et onze autres jeunes demoiselles de grande noblesse. Dès le lendemain de leur arrivée, elles y vécurent comme des religieuses, en se conformant à certaines règles fixes et invariables.

En même temps Béatrix demandait à Innocent VIII, l'autorisation d'instituer un Ordre nouveau qui s'appellerait l'Ordre de l'Immaculée-Conception, et la reine Isabelle joignit ses instances aux siennes ; le souverain Pontife ne tarda pas à y donner son assentiment. Il se refusa seulement à ce qu'on formulât une nouvelle règle, et prescrivit à la fondatrice de choisir l'une de celles qui avaient été approuvées par ses prédécesseurs : Béatrix choisit la règle des religieuses de Cîteaux.

Ainsi se trouva fondé le premier couvent de Conceptionnistes. En 1489, le 13 avril, une bulle du souverain Pontife reconnut l'Ordre et confirma ses statuts. Un miracle signala cet événement. Le vaisseau qui apportait à Tolède le précieux décret s'était perdu corps et biens, mais par un effet de la volonté de Dieu, la mer apporta à Cadix le parchemin signé du pape, et François Quinada,

frère mineur et évêque de cette ville, vint lui-même le remettre à la bienheureuse Béatrix.

Grande fut la joie de l'abbesse et de tous ceux qui s'intéressaient à sa fondation. On décida qu'une procession solennelle aurait lieu dans Tolède, pour rendre grâces à Dieu ; on chanta la prose : « *Te Deum laudamus* », puis on enferma la bulle dans une magnifique châsse en argent. L'évêque de Cadix officia et prononça un sermon où il racontait le miracle et conviait les chanoines de la cathédrale, la cour et toute la noblesse, à la cérémonie de la profession des vœux, qui devait avoir lieu dans quinze jours.

Ce laps de temps qui s'écoula dans l'intervalle fut mis à profit par Béatrix pour préparer dignement cette grande fête, qu'elle attendait avec impatience. Malade, cassée par l'âge et les austérités, elle avait peur de n'y pouvoir assister ; et c'est en effet ce qui arriva. Un jour qu'elle priait avec sa ferveur accoutumée, la sainte Vierge lui apparut tout à coup : « Ma fille », lui dit-elle, « avant la « fin de cette semaine vous serez auprès de moi ; mon « Fils et moi, nous avons décidé que nous recevrions vos « vœux dans le ciel ».

Béatrix reçut cette nouvelle avec soumission et résignation ; elle fit à Dieu l'offrande de sa vie et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Le lendemain même, un nouveau miracle confirma la prophétie de la Vierge. Comme elle arrivait à la chapelle pour chanter Matines, elle trouva la lampe du Saint-Sacrement éteinte, et quelques instants après, sans que personne y eût mis de l'huile, elle jeta une clarté éblouissante. En même temps une voix disait : « Ma chère fille, l'Ordre que vous venez

« de fonder sera, comme cette lampe, plongé pendant « quelque temps dans les ténèbres, à la suite de votre « mort ; mais après avoir souffert des attaques d'en- « nemis envieux, il brillera d'un éclat pur, et ses rayons « éblouiront le monde ».

La maladie de Béatrix prit rapidement un caractère si alarmant, que personne ne douta plus de sa mort prochaine. Une foule de religieux et de religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique vinrent lui faire visite et lui témoigner la douleur que leur inspirait sa perte. Puis la sainte fille se confessa au frère mineur qui était son directeur depuis de longues années, et prononça ses vœux entre ses mains, en présence de plusieurs autres frères de l'Ordre de Saint-François. Au moment où on lui donnait le saint Viatique, une lumière resplendissante éclaira la chambre où elle se trouvait, en même temps qu'un parfum céleste remplissait le couvent tout entier. Enfin, le 17 août 1490, elle s'endormit dans le sein de Dieu. Elle était âgée de soixante-six ans.

Au moment où elle expirait, elle apparut au Père Jean de Toulouse, religieux de grande science et de grande vertu, qui avait été trois fois provincial de la province de Castille, l'ami et le conseiller de Béatrix : « Je sais », lui dit-elle, « que mon Ordre aura à traverser de péril- « leuses épreuves ; mais il en sortira bientôt avec l'aide « de Dieu. Allez à Tolède, car on aura besoin de votre « secours au couvent des Conceptionnistes ».

Le bon Père se rendit en toute hâte où l'envoyait la bienheureuse, et il y trouva les Dominicains fort occupés à intriguer pour garder chez eux le corps de Béatrix. Il fut assez heureux pour faire avorter leur tenta-

tive et pour présider lui-même la cérémonie de la profession des vœux qui eut lieu huit jours plus tard au couvent fondé par la bienheureuse. Philippine de Silva, nièce de Béatrix, fut nommée abbesse.

Cependant le Père François Ximénès, provincial de la province de Castille et confesseur de la reine, voyant le nombre des Conceptionnistes s'accroître tous les jours, désirait vivement leur faire accepter la règle des Frères Mineurs, qui ont d'ailleurs professé le plus grand culte pour l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Il obtint en effet, du pape Alexandre VI, grâce à l'intervention de la reine, que les nouvelles religieuses suivraient la règle des Clarisses. Malheureusement des dissentiments éclatèrent ; l'abbesse elle-même refusa d'obéir et alla jusqu'à donner aux Dominicains les reliques de Béatrix. C'est seulement en 1495, lorsque François Ximénès fut devenu archevêque de Tolède, qu'il obtint du pape pleins pouvoirs pour agir selon ses volontés, força les Dominicains à restituer aux Frères Mineurs le corps de la bienheureuse, et fonda la maison mère des Conceptionnistes de Tolède.

En 1511, le pape Jules II donna à l'Ordre de Béatrix une règle particulière, comprenant douze chapitres, et qui fut applicable dans tous les couvents qui pourraient se fonder par la suite. Les Conceptionnistes devaient porter une robe blanche et un scapulaire blanc, signes extérieurs de la virginité de leur âme et de leur corps ; par dessus, un manteau bleu de ciel, avec l'image de la glorieuse Vierge Marie sur la manche droite, enfin une corde aux reins, pour montrer qu'elles se rattachaient à l'Ordre de Saint-François. De plus le pape leur désignait

pour protecteur le cardinal protecteur des Frères Mineurs, et les plaçait sous l'obéissance directe du général et des provinciaux de cet Ordre.

En 1520, le pape Léon X compléta ces dispositions, en accordant aux Conceptionnistes les mêmes droits, priviléges et indulgences qu'aux Frères Mineurs, aux Clarisses et aux religieux du Tiers Ordre.

Cependant peu à peu, selon la prédiction qui en avait été faite à Béatrix, la lampe de l'Ordre de l'Immaculée-Conception, d'abord obscurcie et presque éteinte, éclairait le monde de ses rayons. En 1525, Marina de Cardenas, dame espagnole d'une famille noble et riche, fonda à Rome un couvent de Conceptionnistes, et prononça elle-même ses vœux entre les mains du Père François Quinonès, général des Franciscains. En 1526, le diocèse de Tolède comptait à lui seul onze couvents.

En 1673, le pape Clément X autorisa les Conceptionnistes à recevoir deux fois par mois la visite de leur père et de leur mère, et une seule fois celle de leurs parents au premier degré.

(WADDING, GONZAGUE, etc.)

DIX-HUITIÈME JOUR D'AOUT

SAINTE CLAIRE DE MONTEFALCONE

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

1308. — Pape : Clément V. — Empereur d'Allemagne : Albert Ier.

SOMMAIRE : Piété précoce de Claire. — Elle se retire dans une communauté. — Son abstinence. — Ses mortifications. — Son oraison. — Jésus enfant lui apparaît. — Le couvent de *la Croix*. — Claire chargée de la quête. — Ses mortifications. — Son silence. — Sa conduite au parloir. — Elle soulage ses compagnes. — Elle guérit sa sœur. — Elle est élue abbesse. — Son gouvernement. — Elle nourrit miraculeusement ses filles. — Instructions et règles qu'elle leur donne. — Son amour pour Dieu. — Son humilité. — Sa charité. — Elle baise un ulcère. — Pécheurs convertis. — Grâces qu'elle obtient au prochain. — Sa patience. — Sa pureté. — Sa dévotion pour l'Eucharistie. — Communions miraculeuses. — Elle endure les douleurs de la Passion. — Onze ans de sécheresse pour une petite faute. — Fidélité de Claire. — Retour des familiarités divines ; visions. — Jésus plante la Croix dans son cœur. — Don de prophétie et des langues. — Ses miracles. — Sa mort. — On trouve la Croix dans son cœur. — Ses reliques.

Claire naquit à Montefalcone, près de Spolète, en Italie, vers l'an 1275. Son père s'appelait Damien, et sa mère Jacqueline ; ils marchaient l'un et l'autre dans l'observance des Commandements de Dieu, sans donner sujet de mécontentement ni de plainte à personne. Ils eurent une fille aînée nommée Jeanne : dès qu'elle fut en état de pratiquer solidement la dévotion, elle se retira, du consentement de ses parents, dans un petit lieu appelé Saint-Léonard, y assembla une compagnie de vierges, et vécut avec elles, sans se faire encore religieuse d'aucun Ordre, dans une innocence, une piété et une ferveur incroyables. Claire était la plus jeune ; dès l'âge de cinq ans, fort adonnée à l'oraison, elle affligeait son corps par des mortifications que les hommes les plus robustes

auraient de la peine à supporter. Le démon usa de toutes sortes de violences et d'artifices pour étouffer cette dévotion naissante, mais ce fut inutilement ; Claire le chassa toujours par la vertu de Jésus-Christ, qui lui apparut pour l'encourager, et, bien loin de rien diminuer de ses exercices de piété, elle fit tant, par ses prières et par ses larmes, qu'elle fut reçue à l'âge de six ans dans la communauté de sa sœur. Elle en ressentit une si grande joie, que, pour remercier Dieu, elle jeûna huit jours de suite, sans manger chaque jour autre chose que du pain et une pomme. Plus elle avançait en âge, plus elle redoublait son austérité et ses pénitences. Sa sobriété était tout à fait au-dessus des forces de la nature : un pain d'un denier et un peu d'eau faisaient ordinairement toute sa nourriture ; elle passait même assez souvent des jours sans manger. Si, les fêtes et les dimanches, et surtout les jours solennels, elle ajoutait quelque mets à ce pauvre repas, ce n'étaient que des herbes sauvages ou des fèves sèches trempées dans l'eau. Elle était si détachée du plaisir du goût que, si du foin ou de la paille eussent été suffisants pour la nourrir, elle se fût contentée de foin et de paille. Ses autres mortifications répondaient à une abstinence si prodigieuse : elle n'avait point d'autre lit que la terre ou une planche ; elle se mettait souvent le corps en sang, et, au lieu de toiles fines, elle ne portait que des chemises rudes et même la haire ou le cilice. Pendant qu'elle amaigrissait son corps par des austérités si surprenantes dans un enfant, elle engraissait son âme du festin délicieux de l'oraison.

Sa sœur lui donna un oratoire secret, où elle pût s'y occuper sans empêchement ; et il est arrivé plusieurs

fois qu'elle y demeurait immobile, l'esprit et le cœur unis à Dieu, depuis Matines jusqu'à Tierce, et même jusqu'à None. Dans l'un de ses divins entretiens, la sainte Vierge lui présenta son Fils, sous la forme d'un petit enfant. Claire n'en osa approcher par recpect; mais la Vierge lui dit : « Tenez, Claire, embrassez votre « Epoux ». Elle vint pour l'embrasser, et ce divin enfant, pour enflammer davantage son cœur et lui donner un désir insatiable de sa possession, se cacha alors sous le manteau de sa mère et disparut. Quelles furent après cela les ardeurs de cette épouse, et que ne fit-elle pas pour trouver ce bien-aimé dont elle avait aperçu la beauté ? Il lui apparut encore sous la forme d'un agneau d'une blancheur imcomparable, qui se mit entre ses bras et se coucha sur son sein. C'était à cause de ses admirables caresses qu'elle était quelquefois la nuit, dans sa cellule, brillante comme un astre et que le matin, afin qu'elle ne fût point troublée par le jour naturel, il se formait autour d'elle de petits nuages qui lui cachaient la lumière du soleil. Plusieurs choses fort secrètes lui furent dès lors révélées. Elle connut l'état d'une femme qui était décédée : elle la vit en purgatoire, abîmée dans une mer de douleurs qui ne se peuvent exprimer.

Lorsque notre bienheureuse fut un peu plus âgée, Dieu inspira à sa sœur Jeanne, supérieure de la communauté, de quitter la maison où elle était, trop petite et trop incommode pour le nombre de ses filles, et de bâtir un couvent sur une colline voisine, dans un lieu où elle verrait une croix. Toutes les sœurs se mirent en prières pour l'accomplissement de cet ordre, et elles virent en

effet, sur le haut de la colline de Sainte-Catherine, une croix de lumière qui semblait être suivie en procession par plusieurs femmes. Elles ne doutèrent point que ce ne fût là le lieu que la divine Providence leur avait destiné. Ainsi elles en firent l'acquisition et y bâtirent un petit monastère ; s'y étant transportées après une infinité de contradictions et d'obstacles qui leur furent suscités par la malice du démon, elles supplièrent l'évêque de Spolète, leur diocésain, de leur donner des Règles d'une congrégation reçue et approuvée de l'Eglise pour être leur propre Règle, afin de devenir de véritables religieuses. L'évêque leur donna la Règle de Saint-Augustin, qu'elles reçurent avec une joie sans pareille, et sur laquelle elles formèrent parfaitement toute leur conduite. Claire fut celle qui témoigna le plus de zèle et d'ardeur dans toute cette affaire, et elle mérita aussi de recevoir de son Epoux une couronne de fleurs, en attendant qu'il la couronnât d'épines et qu'il lui fît part de toutes les amertumes de sa Passion.

Cependant, comme la construction du couvent avait épuisé tout le bien de ces pauvres filles, elles furent réduites à quêter pour vivre. Claire s'offrit de bon cœur pour cette action d'humilité, et elle la fit quelque temps avec une édification merveilleuse ; jamais elle n'entrait dans aucune maison, de peur d'y rompre le silence ou d'être regardée en face. Dans les pluies même les plus violentes, elle demeurait dans la rue, se contentant de l'abri qu'elle y pouvait trouver. Lorsqu'on lui donnait l'aumône, elle la recevait à genoux pour en remercier l'Auteur de tous les biens, et ensuite ses bienfaiteurs. Elle ne laissait pas d'observer rigoureusement son jeûne

et ses autres austérités : ainsi, elle se consumait peu à peu, et il fallut nécessairement, pour conserver sa vie, la retirer de cet emploi. Mais quand l'esprit de pénitence a pris une fois possession d'un cœur, rien n'est capable de l'arrêter. Claire n'avait plus la fatigue de la quête, mais elle remplaça cette fatigue par des traitements bien plus rigoureux. Son corps était comme une victime qu'elle immolait tous les jours pour les péchés que l'on commettait dans le monde : le sang en coulait souvent sous les coups qu'elle se donnait. Le crin de cheval, qu'elle appliquait sur ses plaies, lui renouvelait perpétuellement cette douleur : elle ne se donnait aucun soulagement, ni par un sommeil tranquille, ni par une nourriture suffisante. Le silence était le compagnon inséparable de sa pénitence, et un jour qu'elle le rompit sans nécessité, elle se tint, par punition, les pieds nus dans l'eau glacée, l'espace de cent *Pater noster* qu'elle récita avec une humilité et une ferveur incroyables. Elle évitait le parloir autant qu'il lui était possible, et lorsque l'obéissance l'obligeait d'y aller, elle s'y tenait toujours fort couverte, sans voir ni être vue, et ne parlait que fort bas et presque en monosyllabes. Sa sœur se plaignit de ce qu'elle gardait cette rigueur envers son propre frère, qui souhaitait de la voir ; mais elle lui répondit avec beaucoup de sagesse que, puisqu'on ne parlait pas des yeux, mais de la langue, il était tout à fait inutile de se voir dans ces entretiens, et qu'il suffisait de s'entendre.

Il n'y avait point d'emploi dans la maison, quelque vil qu'il fût, auquel elle ne s'appliquât avec joie. Elle était le soulagement de toutes les autres sœurs, et, lorsqu'elle en voyait une un peu trop chargée de travail, elle se met-

tait aussitôt en devoir de l'aider. Sa sœur, la supérieure, étant tombée malade, elle lui mérita la guérison par ses prières, mais d'une manière toute surnaturelle : des Anges, étant descendus dans sa chambre, y firent un concert si charmant qu'il dissipa toute sa maladie et la remit entièrement en santé. Ce ne fut, néanmoins, que pour peu de temps. Elle mourut au bout de huit ans de son supériorat du monastère de Sainte-Croix, et notre bienheureuse, après avoir eu révélation de sa gloire, fut élue supérieure et abbesse en sa place. Son humilité lui fit faire beaucoup de résistance à son élection ; mais Dieu voulait qu'elle fût supérieure, afin de donner la dernière perfection à cette maison naissante, et il fallut, malgré elle, qu'elle ployât sous ce joug et qu'elle prît le soin de la conduite de ses sœurs. Elle le prit en effet, mais d'une manière toute sainte. Son exemple était une règle vivante qui apprenait à chacune ce qu'elle devait faire. Elle était toujours la première, non-seulement aux exercices de piété et de dévotion, mais aussi aux emplois les plus humiliants. Elle s'appliquait diligemment à l'avancement spirituel et au soulagement de ses filles. Elle les encourageait dans leurs peines avec des paroles de feu. Elle les reprenait de leurs fautes avec une douceur incroyable ; et, si elle était obligée de les punir, c'était toujours avec tant d'amour, qu'elles l'en remerciaient. Pour le temporel, elle faisait son possible pour que les choses nécessaires ne leur manquassent point, de peur que le chagrin et l'inquiétude ne les détournassent de l'oraison et ne leur rendissent la vie religieuse insupportable. Il arriva un jour que le bourg de Montefalcone, et ensuite le monastère de Sainte-Catherine, furent dans une disette

extrême, jusqu'à n'avoir point de pain. Ces pauvres filles en furent un peu troublées ; mais leur trouble ne dura pas longtemps, car la sainte mère, ayant imploré le secours du ciel, les Anges apparurent visiblement, apportant dans des corbeilles une grande quantité de pains qui servirent plusieurs jours à leur subsistance, et ne finirent point que la disette ne fût passée. Elle leur fit là-dessus une exhortation admirable, pour les porter à la confiance en Dieu, à la mortification de leurs sens, à l'amour de la croix et de la pénitence, à l'humilité d'esprit et de cœur, et à toutes les autres vertus religieuses.

Pour les avancer dans la perfection, elle leur donna des règlements admirables ; entre autres, de fléchir le genou mille fois le jour, pour adorer la souveraine majesté de Dieu ; de bannir de leur parloir ces dames, grandes causeuses, qui apportent le monde dans le cloître ; de garder inviolablement leur clôture, de ne parler à des hommes que par nécessité, le rideau tiré et jamais seules ; d'avoir continuellement devant les yeux la pensée de la Passion du Fils de Dieu, et de se mettre souvent dans la posture gênante de ce divin Rédempteur étendu sur la croix. Elle ne souffrait point que les religieuses eussent aucun argent en particulier ; mais elle faisait mettre tous les présents et toutes les aumônes en commun. Elle ordonna qu'après la subsistance de la communauté, ce qui resterait d'argent fût distribué aux pauvres; qu'à chaque fois que l'on cuirait, on leur donnât douze des plus beaux pains, en l'honneur des douze Apôtres, et que, pour le secours des âmes du purgatoire, on dît tous les jours l'office des morts après les heures canoniales. Quant à elle, elle était tellement embrasée de l'amour

divin, qu'elle ne pouvait se lasser de pleurer ni de se châtier pour les offenses et l'ingratitude des pécheurs. Elle souhaitait quelquefois d'avoir cent corps ou un corps aussi grand qu'une montagne, pour se faire souffrir en même temps en cent endroits différents, tant pour ses propres péchés, qui furent toujours très-légers, que pour les péchés de tous les hommes.

Son humilité était si profonde, qu'elle ne se regardait et ne se traitait que comme la plus imparfaite et la plus misérable de toutes les créatures. Elle n'endurait qu'avec beaucoup de peine qu'on lui rendît les honneurs et les déférences que les inférieures doivent à leurs supérieures. Il lui semblait que tout le monde se devait armer pour la persécuter et pour l'écraser, et elle s'étonnait même de ce qu'on la souffrait un moment sur la terre et qu'on ne la chargeait pas de mépris, d'injures et d'opprobres. Après avoir tenu le premier rang au chœur, au chapitre et au réfectoire, par une nécessité indispensable attachée à son office, elle prenait le dernier pour laver la vaisselle, pour balayer, pour faire les lits des malades et pour servir les moindres novices. Elle se décriait elle-même autant qu'elle pouvait, ne croyant pas qu'elle pût rien dire à son désavantage qui ne fût beaucoup moindre que ce que méritait son indignité. Les meubles les plus pauvres, les habits les plus déchirés, les voiles les plus grossiers lui étaient les plus agréables. On ne saurait dignement exprimer sa charité et sa miséricorde, non-seulement envers ses filles, mais aussi envers toutes sortes de misérables. Son dîner et son souper étaient ordinairement pour eux, parce que, se contentant de pain et d'eau, ou de quelques bouchées de légumes, elle consacrait le reste à

Jésus-Christ souffrant et affamé dans ses membres. Elle avait un soin particulier des malades et des ulcérés. Elle préparait des remèdes qu'elle leur envoyait; et, si c'étaient des femmes, elle découvrait leurs plaies, les lavait et les pansait avec une application et une bonté merveilleuses. Bien loin que l'infection la détournât de leur rendre ces devoirs, elle en faisait ses plus chères délices; un jour qu'un ulcère, extrêmement sale et horrible à voir, lui fit bondir le cœur et la fit presque tomber en défaillance, elle eut, pour surmonter cette répugnance naturelle, après s'être un peu remise, le courage non-seulement de regarder fixement cette hideuse plaie, mais aussi d'en approcher sa bouche, de la baiser avec affection. Quand on se surmonte de cette manière, il n'y a plus rien qui coûte dans la vie spirituelle, et l'on est capable des plus fortes impressions de la grâce et des actions les plus héroïques du christianisme.

Que n'a-t-elle pas fait pour convertir les pécheurs, pour leur obtenir miséricorde auprès de Dieu, pour réconcilier les familles et les villes armées et acharnées les unes contre les autres, et pour rendre la paix aux provinces? Ses prières, accompagnées d'humiliation et de pénitence, étaient si efficaces, qu'elle a remporté en cela une infinité de victoires. Elle entreprit un jour la conversion d'un impie qui, plongé dans toutes sortes de crimes, désespérait du pardon et de son salut. L'affaire était bien difficile, et elle ne trouva d'abord que de grands rebuts aux pieds de son Epoux; mais elle fit tant par ses jeûnes, ses veilles, ses disciplines sanglantes, ses gémissements et ses larmes, qu'elle fléchit enfin sa justice et en obtint la grâce de ce désespéré. En effet, il vint la trouver lors-

qu'elle était encore en prières pour lui, mais avec un esprit si humilié et un cœur si contrit, qu'il était aisé de voir que le doigt de Dieu, qui est le Saint-Esprit, avait opéré de grandes choses en son âme. C'est par le secours de son oraison que les habitants de Montefalcone, de Florence, d'Arezzo, de Pérouse, de Spolète et de Réate, aujourd'hui Rieti, étant partis en campagne pour se détruire les uns les autres par d'horribles massacres, mirent bas les armes et s'en retournèrent chez eux. Ajoutons encore ici, pour faire voir la charité de notre bienheureuse, qu'elle était une colombe sans fiel : non-seulement elle pardonnait aisément les injures, mais elle procurait aussi toutes sorte de biens aux personnes qui l'avaient outragée ou avaient offensé sa communauté. Témoin un certain notaire qui avait soustrait tous les titres de son couvent, et deux jeunes hommes qui y étaient entrés à main armée, pour en enlever leur sœur : elle employa tout ce qu'elle avait de crédit auprès de Dieu et auprès des hommes, afin de les délivrer d'une mort violente que leurs crimes avaient justement méritée.

Des maladies très-violentes éprouvèrent souvent sa patience et en firent paraître l'éminence et la perfection ; mais la médisance et les faux témoignages des impies contre son innocence furent encore des épreuves bien plus rudes. Elle était au milieu de ces traverses comme un rocher qui, au milieu des flots et des tempêtes, ne branle point et ne perd rien de sa fermeté. Elle aimait ceux qui la haïssaient, et priait pour ceux qui la persécutaient. Elle n'était jamais plus gaie que lorsqu'elle savait qu'on l'avait décriée ; et on l'a vue accablée, d'un côté, de douleurs corporelles très-violentes, et,

de l'autre, d'horribles calomnies, sans que rien de tout cela affaiblît sa constance ni lui donnât un moment de chagrin et d'inquiétude. Sa pureté était plus angélique qu'humaine, et elle vivait dans la chair comme si elle n'avait point eu de chair. N'ayant encore que onze ans, elle se découvrit un peu en dormant, par mégarde, et sans y avoir contribué de sa volonté ; sa sœur l'en reprit comme d'une grande faute, et elle en fit une longue et rude pénitence, comme d'un péché très-énorme. Depuis ce temps-là, elle s'arrangeait, pour dormir, de façon qu'elle ne pouvait se découvrir et qu'aucun de ses membres ne pouvait toucher l'autre nu. Elle ne souffrait point non plus que personne, pas même ses filles, la touchassent dans la moindre partie de son corps. Enfin, c'était pour la conservation d'une vertu qui lui était si chère, qu'elle était si rude à son propre corps et qu'elle s'accabla de tant d'austérités et de pénitences.

Elle était pour ainsi dire toujours en oraison. Outre les heures canoniales et l'office des morts, auxquels elle assistait avec une attention et une révérence merveilleuses, elle avait encore plusieurs autres prières vocales dont elle s'acquittait très-exactement. Tout le reste du temps, après les devoirs indispensables de sa charge, elle l'employait à l'oraison mentale et à s'unir d'esprit et de cœur à son Bien-Aimé. Le mystère adorable de la très-sainte Trinité était le plus fréquent sujet de sa méditation, et Dieu lui fit un jour la grâce de le lui représenter avec une clarté merveilleuse, bien que beaucoup inférieure à la vision béatifique. Sa tendresse pour le mystère du saint Sacrement de l'autel, où elle trouvait son Epoux caché sous les voiles du pain et du vin, était

incroyable. Elle le mangeait corporellement le plus souvent qu'il lui était possible; mais on peut dire qu'elle le mangeait toujours spirituellement : sa faim pour ce divin aliment ne se rassasiait jamais, et elle avait toujours l'entendement, la mémoire, la volonté et le cœur ouverts pour le recevoir. C'est ce qui lui a mérité deux fois d'être communiée de la main de Notre-Seigneur : une fois que sa sœur, pour la mortifier, lui avait interdit la sainte table, et une autre fois, qu'ayant oublié son manteau, elle n'osa approcher de la grille, parce qu'elle ne se croyait pas en habits décents. Ses soupirs et ses larmes, dans ces deux occasions, furent extrêmes; mais son Epoux les changea bientôt en une indicible consolation, lorsqu'il lui mit dans la bouche Celui que son cœur désirait, afin qu'elle pût dire avec l'Epouse : « J'ai trouvé le « Bien-Aimé de mon cœur, je le tiens et je ne le quitterai « jamais ».

La Passion de Notre-Seigneur était aussi un des plus doux objets de sa contemplation et de ses affections. Elle ne pouvait y penser sans que son cœur ne se fendît de regret et que ses yeux ne se fondissent en des torrents de pleurs. Elle souhaita de voir en esprit tout ce qui s'était passé dans la suite de cette sanglante tragédie, afin de prendre part aux douleurs que son Epoux y avait endurées : elle le demanda, et elle fut exaucée. Toute la Passion lui fut aussi distinctement représentée que si elle se fût passée devant ses yeux, et elle en ressentit toutes les peines l'une après l'autre, avec des souffrances qui ne se peuvent exprimer. Sa tête sentit des piqûres vives et pénétrantes, comme si elle eût été couronnée de longues épines. Ses pieds et ses mains furent aussi sensiblement percés de

douleurs que si de gros clous y eussent passé d'outre en outre avec la violence d'un marteau. Sa salive n'avait pas moins d'aigreur et d'amertume que si c'eût été du fiel, de l'absinthe ou du vinaigre, et son corps était aussi moulu que si quatre ou cinq puissants bourreaux eussent déchargé sur elle, à tour de bras, des fouets et des escourgées jusqu'à s'en lasser. La honte de la nudité, quoiqu'elle fût vêtue, l'angoisse du cœur capable de faire suer le sang et l'eau, la frayeur de la mort et les autres détresses de la Passion lui furent imprimées, de sorte qu'elle devint une image vivante de son Sauveur souffrant et crucifié.

Elle invitait toutes ses filles à la pratique de ces aimables dévotions, dont elle tirait de si grands fruits ; et lorsqu'elle leur en parlait, elle le faisait avec tant d'onction, qu'elles en étaient toutes sensiblement touchées. Dans une de ses conférences, comme elle s'étendit un peu sur la douceur que l'on ressent dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ, une sœur de la compagnie répondit qu'elle les méditait assidûment et qu'elle n'éprouvait néanmoins aucune de ces consolations qu'elle leur faisait espérer. Cette parole émut notre sainte et lui donna nous ne savons quel sentiment de vanité ou d'impatience. Elle n'y consentit pas, mais elle ne l'arrêta pas avec toute la promptitude et le soin que demandait la fidélité d'une épouse bien-aimée. Son Epoux s'en fâcha, et par un jugement terrible il l'abandonna, pour une faute si légère et si imperceptible, à onze ans de sécheresse, de langueurs, de délaissements intérieurs, d'ennuis, de scrupules, de tentations et de maladies, sans qu'un redoublement continuel de jeûnes, de haires, de disciplines, de soupirs et

de larmes, et une infinité d'humiliations et d'anéantissements intérieurs pussent adoucir sa justice. Il fallut en passer par là : plus de visions ni de révélations pour elle, plus de colloques tendres et amoureux avec son Bien-Aimé, plus de goût dans le service de Dieu, plus d'ouverture dans l'oraison, plus d'assurance pieuse et morale d'être en grâce ; enfin, plus que des froideurs et des rebuts de la part de Celui qu'elle chérissait si tendrement, et, au lieu des douces pensées de nos saints Mystères, dont son âme avait coutume d'être remplie, plus que des imaginations déshonnêtes, des mouvements de blasphème, des sentiments de désespoir et mille autres impressions abominables que l'enfer est capable de produire ou de suggérer. Ce fut là le purgatoire de Claire, où, sans qu'elle s'en aperçût, ses passions et ses moindres imperfections se détruisirent, ses vertus se perfectionnèrent, son humilité se consomma, et son amour pour Dieu reçut un accroissement merveilleux ; car, ce qui est admirable dans un abandon de si longue durée, cette fidèle amante demeura constante et inébranlable dans le service de son Sauveur ; tant de tentations et de maux ne purent jamais arracher de son cœur ni un demi-consentement au péché, ni une impatience de se voir si maltraitée, ni un découragement dans ses exercices, ni une diminution de ferveur, ni un instant d'ennui et de mélancolie ; elle portait sa peine avec douleur, déplorait son état avec des larmes intarissables, demandait le secours des prières de toutes les personnes pieuses, pour fléchir la colère de son Amant irrité ; elle lui faisait dire, comme l'Epouse, par les gardiens de la ville, c'est-à-dire par ses confesseurs et ses directeurs, qu'elle languissait

d'amour; mais ce n'était point par plainte, c'était avec un amour anéanti et un anéantissement amoureux qui blessait le cœur de Celui qu'elle cherchait sans qu'il lui en fît rien connaître.

Enfin, après ce long temps d'abandon, il revint à elle et la fit rentrer avec plus de douceur et de familiarité que jamais dans ses divins celliers. Elle fut avertie de ce retour par quelques visions, et y fut disposée par des commencements de caresses qui lui semblèrent d'autant plus douces et plus charmantes qu'il y avait onze ans que les délices du ciel, aussi bien que celles de la terre, lui étaient entièrement inconnues. Ensuite, ce ne furent qu'extases, que ravissements, que visions et que révélations, qui furent suivis de grands miracles et d'une vie déjà toute céleste et toute semblable à celle de l'éternité. Il y a dans le procès de sa canonisation un livre entier qui ne parle que de ces faveurs extraordinaires; mais nous serions trop long si nous en voulions rapporter ici la moindre partie. Nous dirons seulement qu'une nuit de Noël elle vit distinctement tout le mystère de la naissance humble et glorieuse du Fils de Dieu; et que, depuis les Rois jusqu'à la Purification, elle fut dans une extase continuelle où Jésus-Christ se fit voir à elle dans la gloire qu'il a dans le siége de sa justice, avec une infinité d'âmes dont fort peu montaient au ciel sans passer par les flammes du purgatoire; les unes y étaient plongées pour payer la peine de leurs lâchetés, et d'autres étaient précipitées par les démons dans l'étang de soufre et de feu, avec un bruit si terrible, qu'il semblait que l'univers entier y tombât avec elles. Elle apprit, dans ce ravissement de vingt-sept jours, qu'elle avait encore quinze

ans à vivre, comme en effet elle vécut tout ce temps. Ce fut dans ce même temps que Notre-Seigneur lui apparut encore portant sa croix sur ses épaules, et qu'il lui dit: « Il y a longtemps, ma fille, que je cherche sur la « terre un lieu ferme et solide où je puisse planter ma « croix, et je n'en ai point trouvé de plus propre que ton « cœur; il faut donc que tu la reçoives et que tu souffres « qu'elle y prenne racine ». On ne pouvait lui faire une proposition plus charmante et plus aimable. Elle ouvrit tout son cœur pour recevoir une plante si précieuse et qui ne peut porter que des fruits de salut : l'on croit que dès lors les marques de la Passion y furent imprimées comme on les y trouva après sa mort, ainsi que nous le dirons à la fin de cet éloge. Depuis ce temps, la bienheureuse Claire passait des semaines et des mois entiers sans manger. Elle était douée d'un si excellent don de prophétie, qu'elle connaissait et prédisait distinctement les choses qui devaient arriver; ainsi, elle prédit au cardinal Jacques Colonne sa déposition du cardinalat et son rétablissement. Ce cardinal, après avoir été rétabli, lui fit présent d'un doigt de sainte Anne, dont la chair était toute vermeille. Elle prédit de même à l'évêque de Spolète, son diocésain, qu'il serait élevé à un plus haut degré; en effet, il fut promu à la dignité de cardinal et d'évêque d'Ostie. Elle avait aussi quelquefois le don des langues, parlant avec des étrangers dans leur langue maternelle, bien qu'elle n'eût appris que l'italien. Les secrets des consciences lui étaient connus, et elle y lisait les péchés les plus cachés que des sacriléges avaient célés en confession. Elle le fit bien voir à une de ses religieuses qui avait retenu un crime honteux et ne pouvait se

résoudre à le déclarer. Enfin, cette excellente abbesse avait une science infuse qui lui découvrait les plus sublimes raisons de nos mystères, et la rendait capable de résoudre les plus fortes objections des hérétiques.

Par cette science, elle confondit et désarma un prêtre hérétique de la secte des Frérots. Sous une belle apparence de piété qui le faisait regarder comme un saint et comme un apôtre, il vint à la grille de son monastère pour corrompre sa foi et celle de toutes ses filles, en leur persuadant que la liberté de l'Evangile leur permettait de tout faire et même de se plonger dans les vices les plus infâmes. Elle l'attaqua avec une vigueur digne d'un docteur de l'Eglise, et réfuta si savamment ses blasphèmes, qu'il fut contraint de se retirer avec la honte d'avoir été vaincu par une femme. Elle surmonta avec la même facilité le démon qui lui apparut pour lui inspirer les mêmes erreurs; mais, quoiqu'elle versât continuellement des larmes et fît de très-grandes pénitences pour obtenir la destruction de cette hérésie, elle n'eut pas néanmoins la consolation d'en venir à bout, et elle ne finit que quelques années après sa mort.

Ces actions admirables la mettaient en grande réputation; on ne parlait partout que de la sainteté de Claire de Montefalcone. Ses miracles relevèrent encore cette estime : car elle ressuscita deux morts et guérit des malades de fièvre, d'écrouelles, d'épilepsie et d'autres sortes d'infirmités; enfin elle chassa le démon des personnes qui en étaient tourmentées. Le temps de sa mort étant proche, Notre-Seigneur l'avertit qu'elle recevrait bientôt la récompense de ses travaux, qu'elle n'avait point commis de fautes qui ne fussent entièrement effacées par la

pénitence, et que son abandon de onze ans avait tiré mille personnes de la damnation éternelle. Depuis ce moment, elle fut comblée de tant de délices, qu'elle était déjà à moitié dans le ciel. On lui administra les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec l'ardeur d'un séraphin. Les Anges et le Souverain même des Anges la visitèrent, et le démon, qui eut l'effronterie de se présenter devant elle, n'en reçut qu'une éternelle confusion. Elle protesta à ses filles que la croix de Jésus était au fond de son cœur, et qu'elles l'y trouveraient gravée; elle s'écria, dans un espèce de ravissement, que la récompense qu'on lui préparait était trop grande. Enfin, après avoir encore exhorté sa communauté, elle rendit son très-pur esprit à Notre-Seigneur, pour jouir éternellement de sa présence. A la même heure, plusieurs personnes la virent monter au ciel toute rayonnante de gloire et accompagnée d'une troupe d'esprits bienheureux. Son visage demeura aussi frais et vermeil qu'il l'était durant sa vie. Comme elle avait dit à ses filles qu'elles trouveraient la croix de Jésus dans son cœur, elles se résolurent à l'ouvrir pour se rendre témoins de cette vérité. C'était une action assez hardie pour des filles, à qui la tendresse naturelle ne permet guère ces sortes d'opérations. Elles l'exécutèrent néanmoins, et, ayant ouvert sa poitrine, elles y trouvèrent un cœur presque aussi gros que la tête d'un petit enfant. Le respect pour ce cœur vénérable les fit délibérer si elles le fendraient; mais une sainte curiosité l'emporta sur ce respect. Elles coupèrent ce cœur par le milieu, en deux parties égales, et alors elles y aperçurent, d'une part la figure de Jésus-Christ crucifié et percé d'une lance au côté droit, avec

celle de sa couronne d'épines, de ses clous, de sa lance et de l'éponge avec laquelle on l'a abreuvé de vinaigre; de l'autre, la figure de la colonne et du fouet, composé de cinq branches, qui ont servi à sa flagellation : ce qui était formé d'une manière admirable des fibres et des petits nerfs du cœur. Une merveille si surprenante ne put demeurer renfermée dans ce couvent: les religieuses en donnèrent elles-mêmes avis à leur évêque, lequel, n'y ajoutant guère foi, envoya chez elles son vicaire pour en examiner la vérité. Le grand-vicaire n'y alla que dans un esprit de contradiction, se persuadant que ce n'était qu'une imagination de filles, et son humeur altière et bizarre le porta même, lorsqu'il vit ces marques de la Passion si bien gravées, à les couper avec un rasoir afin qu'on n'y pensât plus. Mais il fut bien surpris de les trouver imprimées de la même manière dans la nouvelle surface que son rasoir fit à un cœur si précieux. Il se rendit à ce coup et reconnut le miracle de la puissance amoureuse de Dieu. Les religieuses, qui avaient aussi trouvé à notre sainte la bourse du fiel extrêmement grosse et dure, prièrent encore ce grand-vicaire de souffrir que les médecins qu'il avait amenés en fissent l'ouverture. Elle fut faite, et il parut trois petites boules grosses comme des noisettes de couleur de cendre et extrêmement dures. Dieu inspira de les peser, et on trouva que ces boules, si semblables, qu'on ne pouvait pas distinguer l'une de l'autre, étaient aussi d'égale pesanteur, et, néanmoins, chacune pesait autant que les deux autres, et toutes les trois mises ensemble, sans qu'on pût reconnaître d'où venait cette égalité; ce qui était une figure admirable du mystère de la Trinité, que notre bienheu-

reuse avait profondément imprimée dans son esprit. Enfin, le sang qui coula dans les incisions du cœur de cette incomparable vierge, est demeuré sans corruption et dans la forme de sang, et même on l'a vu depuis bouillir, lorsque l'Eglise a été menacée de quelque grand malheur, comme Bollandus témoigne qu'il arriva avant que l'île de Chypre fût prise par les Turcs. On voit encore à présent, à Montefalcone, ce cœur enrichi des signes de la Passion; ces trois boules d'égale pesanteur, dont une, néanmoins, se fendit par le milieu dans l'année que l'hérésie entra dans le royaume de France; et ce sang caillé, avec le corps tout entier. Plusieurs miracles se sont faits par son intercession depuis son décès; on en trouve le récit dans les auteurs de sa vie qui sont en grand nombre, tant de l'Ordre de Saint-Augustin que de celui de Saint-François.

Ce décès arriva le 17 août 1308, sous le pontificat de Clément V, successeur de Boniface VIII. Huit ans après, le pape Jean XXII donna deux bulles pour procéder aux informations nécessaires pour sa canonisation. Ces deux bulles portent que la sainte était de l'Ordre de Saint-Augustin. Le pape Urbain VIII a permis à tous les religieux et religieuses de cet Ordre d'en célébrer la messe et l'office. Abraham Bzovius parle amplement d'elle dans ses *Annales*.

Le pape Clément X approuva les leçons propres de son office et fit inscrire son nom au martyrologe romain. La cause de la bienheureuse fut reprise sous le pape Clément XII. Enfin, le 7 septembre 1850, la S. Congrégation des Rites déclara qu'il constait des vertus théologales et cardinales de la bienheureuse Claire au degré

héroïque. Sa Sainteté le pape Pie IX confirma cette sentence le 13 du même mois. Le procès apostolique des miracles de la bienheureuse Claire, commencé le 22 octobre 1850, fut achevé le 21 novembre 1851, et approuvé par la S. Congrégation des Rites, le 25 septembre 1852. Le pape Pie IX confirma ce décret le 30 du même mois.

Dans ses images, sainte Claire tient à la main une balance dont un des plateaux contient un globule et l'autre deux. Quand elle fut morte, rapporte la tradition, on trouva dans son cœur trois petites globes solides. On regarda cela, nous venons de le voir, comme une image de sa dévotion à la sainte Trinité, et, en effet, un de ces globules, n'importe lequel, placé dans un des plateaux de la balance, faisait exactement contre-poids aux deux autres.

(*Petits Bollandistes.*)

LE FRÈRE NICOLAS PATENOTRE

1355. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean II *le Bon*.

Le bienheureux Père Patenôtre a illustré par ses vertus le couvent de Mevania ou Bevagna, dont saint François lui-même est le fondateur. Il est surtout resté célèbre par sa simplicité naïve et son admirable humilité. Dieu lui accorda le précieux don de l'extase.

La renommée de la sainteté du bienheureux Père Patenôtre attirait au couvent de Bevagna une foule de visiteurs ; on venait lui demander le secours de ses prières, et quelquefois chercher auprès de lui la guérison de

maladies réputées incurables par les médecins. Il convertit beaucoup de pécheurs par les moyens les plus simples, en leur apprenant le *Pater noster* et en le leur faisant réciter tous les jours. Comme il aimait aussi à enseigner cette prière aux enfants, on l'appela le frère *Pater noster* (Patenôtre), et ce nom lui fut conservé.

Nicolas Patenôtre vécut quarante années au couvent de Bevagna, chéri des autres religieux qu'il édifiait par ses bons exemples, vénéré des laïques qui trouvaient en lui une inépuisable charité. C'est là qu'il mourut en 1355. Des miracles signalèrent son tombeau à la vénération des fidèles.

(JACOBILLE.)

LE PÈRE ANTOINE D'ALCANTARA

1565. — Pape : Pie IV. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Glorieuse famille du Père Antoine. — Il s'appliqua à imiter les vertus de saint Pierre d'Alcantara, son oncle. — Humilité du Père Antoine. — Son amour du silence et de la retraite. — Sa pauvreté et sa charité évangéliques. — Mortifications auxquelles il se livre. — Maladies cruelles et courage avec lequel il les supporte. — Sa mort au couvent de Brozas.

Il y a des familles où, selon l'expression de saint Ambroise parlant de saint Jean-Baptiste, « Dieu semble avoir « permis que la vertu se transmît comme un précieux hé« ritage ». Ces paroles peuvent s'appliquer à la noble et sainte maison d'où sortirent, avec saint Pierre d'Alcantara, tant d'illustres religieux, l'honneur des provinces de Saint-Gabriel et de Saint-Joseph, et tant de pieux gentilshommes qui ont donné, soit à l'armée, soit à la cour, l'exemple des plus belles qualités.

C'est de cette race glorieuse que descendait le Père Antoine d'Alcantara. Il était fils de Pierre Barante Maldonado, frère de saint Pierre ; sa mère, Marianne de Pareja, appartenait à une famille noble et pieuse. Antoine ne démentit pas son origine : dès sa jeunesse, il fit concevoir de lui les plus belles espérances, et, arrivé à l'âge où le monde offre d'ordinaire le plus d'attraits, il le quitta pour recevoir l'habit de l'Ordre dans l'austère province de Saint-Gabriel.

Antoine n'avait pas besoin de regarder bien loin pour trouver un grand exemple à suivre ; son oncle, saint Pierre d'Alcantara, lui avait tracé la voie : il s'y engagea après lui, et l'y suivit de près. Humble au-delà de ce qu'on saurait imaginer, il prenait pour lui les ouvrages les plus rebutants et les plus pénibles, se faisait le serviteur de tous les religieux, même des novices, lors même qu'il fut élevé aux dignités de l'Ordre, et n'était jamais si heureux que lorsqu'on lui adressait des reproches sévères, quoique immérités, et qu'on lui imposait de rudes pénitences : « Je m'appelle », disait-il souvent, « Antoine, « pécheur », et il regrettait qu'on ne lui eût pas permis de vivre dans la condition de frère lai. Il refusa la prêtrise jusqu'au jour où ses supérieurs le forcèrent de l'accepter.

Dans les courses qu'il faisait en dehors du couvent, il jurait toujours obéissance à son compagnon, fût-il plus jeune que lui et tout récemment entré dans l'Ordre. Il marchait modestement, les yeux fixés vers la terre, saluait les pauvres et les malheureux, en qui il voyait les enfants chéris de Notre-Seigneur. On peut dire qu'il vécut surtout pour eux ; presque tout son temps était consacré

à leur rendre service. C'est pour eux qu'il allait au bois chercher d'énormes fagots, pour eux qu'il recueillait des aumônes, pour eux qu'il portait un vêtement usé. Son supérieur le réprimandait un jour parce que son manteau était percé de trous et s'en allait en lambeaux : « Mon Père », répondit Antoine, « ceux à qui j'ai « donné le dernier habit que j'ai reçu sont plus dignes « que moi de le porter. Misérable pécheur, je dois être « vêtu comme un misérable ».

Ses grandes austérités effrayaient ses frères. Quand il passait dans un village, nu-pieds et la tête découverte, traîné, la corde au cou, par son compagnon, on l'eût pris pour le dernier des criminels. Souvent, en plein chapitre, il se mettait le haut du corps à nu, et, se frappant jusqu'au sang à grands coups de discipline, il se jetait à genoux, se déclarant indigne de porter l'habit de l'Ordre, et demandait pardon à ses frères de souiller ainsi de sa présence une aussi sainte maison. Un jour, on le vit entrer au réfectoire avec une couronnes d'épines sur la tête, une lourde croix sur ses épaules, et, un fouet garni de pointes de fer ; puis, s'arrêtant en face du gardien, il se fustigea lui-même jusqu'à ce que les forces lui fissent défaut.

Il vivait de pain et d'eau, et se permettait rarement un peu de soupe ; mais jamais ni vin ni viande n'approchèrent de ses lèvres. Eté comme hiver, il allait nu-tête et nu-pieds, à peine vêtu, bravant les froids les plus rigoureux, pressant dans ses bras, à l'exemple du saint Père François, d'énormes boules de neige, jusqu'à ce qu'elles fussent fondues.

Une de ses vertus de prédilection fut la pauvreté. S'il

mendiait, c'était pour son prochain ; si quelque riche gentilhomme lui faisait un cadeau de prix, il le portait bien vite à un malade ou à un artisan malheureux. Dans les maisons où on l'invitait à manger, il refusait de toucher aux mets que l'on servait, et tirant de son havresac un morceau de pain sec et noir, il le mangeait en bénissant le nom du Seigneur.

Le Père Antoine parlait peu : « Le silence », disait-il, « est l'aliment de la piété ». Quand il ouvrait la bouche, c'était pour exciter les fidèles à l'amour de Dieu et à la pratique de sa sainte loi ; ni mots inutiles, ni bavardage futile, ni plaisanteries fades et inopportunes. C'est par là sans doute qu'il atteignit le haut degré de piété où il s'éleva. Après un court sommeil de deux ou trois heures, il se levait et se mettait à genoux soit dans sa cellule, soit dans le jardin du couvent ou dans la chapelle, et là il passait de longues heures à s'entretenir avec Dieu. Le Seigneur le récompensa en lui accordant le don de la contemplation et de l'extase.

Les épreuves longues et pénibles ne manquèrent pas au saint Père Antoine, et les austérités auxquelles il se livrait lui valurent beaucoup de maladies. Il eut aux genoux des tumeurs douloureuses qui nécessitèrent des opérations chirurgicales, et comme le médecin du couvent hésitait à trancher les parties malades, dans la crainte que le patient ne fût pas assez fort pour supporter la souffrance : « Taillez hardiment, mon Père », lui dit-il, « que sont ces douleurs au prix des peines de l'en-
« fer et du purgatoire ? » Et il s'écriait : « *Alleluia* ! Nous
« vous louons, Seigneur, nous vous rendons grâces ! Bénie
« soit l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge ! »

Le médecin avait déclaré que ces tumeurs provenaient de l'habitude que le Père Antoine avait contractée de toujours marcher nu-pieds: quand il fut guéri, il recommença. Il ne tarda pas à contracter une nouvelle maladie, et comprit que c'était la dernière. Il était alors au couvent de Brozas, et, désireux de mourir dans son cher couvent d'Albuquerque, il offrit de grand matin le saint sacrifice de la messe et se mit en route. Après avoir marché pendant quelques heures, il lui fut impossible d'aller plus loin ; il retourna sur ses pas, et arriva avec bien de la peine au couvent de Brozas. Les frères étaient alors au réfectoire ; Antoine s'y rendit, et, s'agenouillant aux pieds du gardien : « Mon Père », lui dit-il, « je viens « mourir ici ; donnez-moi votre bénédiction ».

On le porta en toute hâte à l'infirmerie, et on lui administra les derniers sacrements : quatre heures après, il avait cessé de vivre (18 août 1565). On l'ensevelit dans le caveau du couvent.

Six ans après sa mort, on ouvrit son tombeau pour y coucher à ses côtés un autre religieux, et on remarqua avec étonnement que son corps était encore parfaitement conservé et répandait un parfum délicieux.

(*Vie de saint Pierre d'Alcantara.*)

LE PÈRE JEAN D'ALCANTARA

SOMMAIRE : Vertus remarquables du Père Jean. — Ses luttes contre le démon. — Terrible pénitence que lui imposent ses supérieurs. — Dernières années de sa vie. — Sa sainte mort.

Voici encore un autre neveu du grand saint Pierre d'Alcantara, aussi pieux et aussi austère que celui dont nous venons de raconter la vie. Le Père Jean prit l'habit de l'Ordre dans la province de Saint-Joseph. Fidèle observateur de la règle ramenée par son oncle à la sévérité primitive, il pratiqua surtout la pauvreté et l'obéissance. Il servait la messe et l'offrait lui-même avec la plus touchante piété, et parvenu à la plus extrême vieillesse, à l'âge de quatre-vingts ans, il aimait encore à assister le prêtre dans l'exercice de ses saintes fonctions. Nuit et jour, il priait et se mortifiait.

Ses vertus extraordinaires armèrent contre lui la rage de l'esprit du mal. Durant de longues années, pendant lesquelles Dieu sans doute voulut le purifier par l'épreuve, le bon Père eut à lutter contre de terribles tentations. A genoux, au pied de la croix, il se tordait les mains de désespoir et versait d'abondantes larmes en criant : « Pitié, « mon Dieu ! pitié pour le misérable pécheur ! » Il paraissait bourrelé de remords, lorsqu'il n'était coupable que d'attirer sur lui par des vertus admirables la fureur du démon. Ses supérieurs eux-mêmes s'y trompèrent et lui défendirent de célébrer le saint sacrifice de la messe ; ils ne lui permirent de se confesser et de communier que les jours de fête de la sainte Eglise et de l'Ordre. Ce lui fut un coup plus cruel et plus rude à supporter que tous

les supplices imaginables. Il s'y soumit cependant sans murmurer, et s'inclina sous la main de Dieu qui l'éprouvait, comme autrefois le saint prophète Job.

Enfin ses supérieurs reconnurent que le bon Père était véritablement un ami du Seigneur, et que ses souffrances mêmes en étaient la meilleure preuve ; ils retirèrent leur interdiction. Avec quelle joie le Père Jean profita de cette grâce, il n'est pas difficile de se l'imaginer. Privé comme il l'avait été longtemps des sacrements, il communiait maintenant tous les jours, et se confessait jusqu'à quatre fois en une heure.

Ses dernières années se passèrent dans le calme et la paix de l'âme la plus absolue. Courbé sous le poids des fatigues, la tête blanchie par la souffrance, il voyait approcher avec bonheur le moment où il quitterait cette terre d'exil pour l'éternelle félicité. Une inaltérable sérénité brillait dans ses yeux, son visage toujours souriant montrait jusqu'à quel point il avait confiance dans l'avenir.

Sa dernière maladie ne fut ni longue ni douloureuse ; Dieu, sans doute, trouvait qu'il avait assez souffert. Il se confessa avec une scrupuleuse attention, reçut pieusement le saint Viatique et l'Extrême-Onction ; puis il parut abîmé dans une profonde contemplation. Quand il revint à lui, il murmura les paroles de David : « Seigneur, « quel homme vous avez comblé de vos faveurs ! » On lui mit entre les mains un crucifix et une petite statuette de la sainte Vierge ; il les baisa avec respect et rendit l'âme. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans.

Comme il était mort en dehors du couvent, à l'hôpital de Paracuellos, on vint chercher ses précieux restes en

procession solennelle. Une foule de peuple accourut à ses funérailles et se disputa comme de précieuses reliques les morceaux de ses vêtements. Des guérisons miraculeuses s'accomplirent par son intercession.

(*Vie de saint Pierre d'Alcantara.*)

DIX-NEUVIÈME JOUR D'AOUT

SAINT LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

1297. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe IV, *le Bel.*

SOMMAIRE : Naisance royale de Louis. — Vertus de son enfance. — Sa captivité. — Il la sanctifie. — Le lépreux mystérieux. — Délivrance de Louis. — Il est nommé évêque. — Il se fait franciscain. — Sa charité pour les pauvres. — Erection de l'évêché de Pamiers. — Louis vit en frère mineur. — Fruits de son administration. — Sa mort. — Merveilles qui la suivent. — Son culte et ses reliques.

Ce saint est né dans la pourpre; mais il n'y est né que pour la mépriser et pour donner un grand exemple aux princes et aux rois du peu d'estime qu'ils doivent avoir pour la naissance et le pouvoir. Il eut pour père Charles II, roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, et neveu de saint Louis, roi de France ; et pour mère, Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. On l'appela Louis, au baptême, à cause du même saint Louis, son grand oncle, qui n'était pas encore canonisé. Cet enfant n'eut jamais rien d'enfant que la faiblesse des membres et la petitesse du corps. On vit reluire en lui,

dès ses premières années, un jugement mûr, une piété solide, un mépris généreux des honneurs et des délicatesses qui étaient inséparables de sa condition, et une gravité modeste et honnête qui lui conciliait l'amour et le respect de tout le monde. Le jeu, pour lequel cet âge a tant d'inclination, ne lui inspirait que du dégoût, et souvent il se dérobait de la compagnie des petits seigneurs qu'on élevait avec lui et qui ne pensaient qu'à se divertir, afin de suivre l'attrait du divin amour qui l'appelait à la retraite et à la solitude. La reine, sa mère, a déposé que, dès l'âge de sept ans, il sortait la nuit de son lit, qu'il trouvait trop doux, afin de se coucher sur le tapis de la chambre ou sur le parquet. Son plus grand plaisir était d'aller aux églises et aux monastères, qui sont comme des écoles du Saint-Esprit, et il y passait avec joie des heures entières, à réciter ses prières et à répandre son cœur en la présence de Dieu.

Dieu l'éprouva de bonne heure par des afflictions qui achevèrent de purifier son cœur. Dès l'âge de treize à quatorze ans, il fut envoyé, avec deux des princes ses frères, en Catalogne, pour y demeurer en otage à la place du roi son père, qu'Alphonse III, roi d'Aragon, y détenait prisonnier. Ainsi il fut cause de la liberté de celui de qui il avait reçu la vie. Sa constance fut admirable durant sa prison. Il y demeura sept ans et il y reçut de fort mauvais traitements de ses gardes ; ils le traitaient, non comme un prince, mais comme un captif vulgaire. Cependant rien ne put lasser sa patience ni tirer de sa bouche un mot de colère et d'emportement. Il s'estimait, au contraire, extrêmement heureux de souffrir quelque chose à l'imitation de Jésus-Christ, son souverain Maître,

et il disait souvent à ses frères et aux gentilshommes qui étaient avec lui, que, selon l'esprit de l'Evangile, l'adversité étant meilleure que la prospérité, ils devaient chérir leur état et se réjouir de ce que Dieu leur donnait le moyen de lui témoigner de l'amour par leurs souffrances. Il augmentait encore les rigueurs de sa captivité par des pénitences volontaires ; car il mangeait peu, jeûnait souvent, châtiait son corps jusqu'au sang avec des chaînes de fer, se ceignait les reins très-étroitement d'une corde garnie de plusieurs nœuds ; enfin, il ne voulait porter que des chemises grossières pour mater sa chair. Cette austérité l'aida beaucoup à conserver sa chasteté intacte. On lui voyait toujours les yeux baissés ; il ne parlait jamais aux femmes sans témoin. Il avait fait de sa chambre un cloître ; il y avait avec lui deux religieux de Saint-François d'une sagesse et d'une probité à toute épreuve.

Il profita de ces sept ans de réclusion pour s'adonner à la méditation des choses divines et des mystères de Jésus-Christ, et à tous les autres exercices de piété. Il se confessait presque tous les jours avant d'entendre la messe, afin d'assister à cet auguste sacrifice avec une plus grande pureté de cœur. Il ne manquait jamais de dire tout l'office divin : ce qu'il ne faisait pas avec moins d'attention et de respect, que s'il eût vu Dieu même devant lui. Il récitait aussi chaque jour l'office de la croix, les bras étendus, et quantité d'autres prières en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle il était très-dévot, et de plusieurs saints. S'il pouvait obtenir un peu de liberté, il l'employait à visiter les pauvres malades et à les secourir dans leurs misères : un jour même, il fit assembler tous les

lépreux de Barcelone, pour leur laver les pieds et leur servir à manger : ce qu'il fit avec humilité et une ferveur incroyable. Il s'en trouva un, dont la lèpre paraissait si horrible, qu'elle fit bondir le cœur aux autres princes ; mais lui le caressa plus que les autres et s'appliqua particulièrement à le laver et à le servir. Le lendemain, on le chercha dans la ville, et il fut impossible de le trouver : ce qui fit croire que c'était Notre-Seigneur qui avait pris la forme d'un lépreux pour recevoir ces bons offices du jeune Louis, son fidèle serviteur. Lorsqu'il donnait un peu de repos à son corps, lassé des fatigues de la journée, il trempait son lit de ses larmes, aimant mieux être purifié par cette eau que par le feu. Ces pratiques de dévotion ne l'empêchèrent pas de s'appliquer sérieusement à l'étude, et, par ce moyen, il se rendit si habile dans la philosophie et dans les saintes lettres, sous la discipline des religieux de Saint-François, que, à la fin de sa captivité, il était capable de discuter les points les plus subtils de la théologie et de prêcher publiquement les vérités les plus hautes du christianisme.

Dans une grande maladie, il fit vœu d'embrasser l'Ordre des Frères Mineurs, s'il revenait en convalescence. Ce vœu fut cause de sa guérison, et il le ratifia dans la chapelle du château, où il était prisonnier, aussitôt qu'il se vit rétabli en santé. Il fut encore confirmé dans son dessein, lorsque, dans un divertissement à cheval, qu'il prenait par complaisance pour les princes, ses frères, le cheval qu'il avait monté le jeta à terre et se roula trois fois sur lui sans le blesser ; cet accident lui fit connaître la misère et l'instabilité de toutes les satisfactions de la terre, et que sa vocation n'était pas pour l'exercice des

armes. Enfin, en 1291, les affaires s'accommodèrent entre le roi de Sicile, son père, et le roi d'Aragon, Jacques II, surnommé le Juste, à condition que Blanche, fille du premier et sœur de notre saint, épouserait ce roi d'Aragon. Le roi de Sicile mena lui-même la princesse, sa fille, en Catalogne, pour l'exécution de ce traité, et délivra, par ce moyen, ses enfants prisonniers. On parla, en même temps, de marier notre Louis avec la princesse Majorque, sœur de l'Aragonais ; mais, malgré les instances de son père et de tous les seigneurs des deux cours qui le pressaient de consentir à ce mariage, qui devait cimenter la parfaite réunion des deux Etats, il demeura inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de garder perpétuellement la chasteté. Les splendeurs, la royauté n'étaient rien pour lui : « Jésus-Christ », dit-il alors, « est mon royaume : « en le possédant seul j'aurai tout ; si, au contraire, je ne « le possède point, je perds tout »

Il voulut exécuter son vœu en entrant chez les Franciscains de Montpellier ; mais on refusa de l'y recevoir dans la crainte de déplaire à sa famille. Louis fut donc obligé de suivre son père et ses frères en Italie. Mais à Rome, il renonça absolument à la couronne de Naples qui passa ainsi au prince Robert, son cadet ; puis, avec la permission de son père, il reçut les Ordres sacrés dans la ville de Naples. Il s'opposa à ce que, dans ses ordinations, on lui fît plus d'honneur qu'aux autres clercs. C'est pourquoi il remercia le pape, qui voulait lui conférer lui-même l'Ordre de la prêtrise. Quelque temps après, le souverain Pontife Boniface VIII le nomma à l'évêché de Toulouse, à la place de Hugues Mascaron, qui venait de décéder à Rome, et lui commanda de l'ac-

cepter. Il fallut se soumettre à ce commandement; mais il fit néanmoins, avant son sacre, le voyage de Rome; là, il prononça, chez les Frères Mineurs, dans le couvent d'*Ara-Cœli,* les vœux qui engagent dans cet Ordre. C'était laveille de Noël de l'an 1296. Pour ménager d'abord les susceptibilités de sa famille et de ses amis, il avait caché l'habit religieux sous l'habit ecclésiastique. Mais il ne put résister longtemps au désir de revêtir publiquement la pauvreté de Jésus-Christ. Le jour de Sainte-Agathe, vêtu d'une mauvaise robe de frère mineur et d'une corde, il traversa nu-pieds les rues de Rome, depuis le Capitole jusqu'à l'église Saint-Pierre, où il devait prêcher : la foule le suivait avec respect.

Dès qu'il eut été sacré évêque, il partit pour Toulouse. En passant par Florence, il trouva que les religieux de son Ordre lui avaient préparé une chambre tendue de riches tapisseries, marquées aux armes mi-partie de France et de Sicile : « Qu'est-ce que cela, mes frères », leur dit-il, « est-ce ainsi qu'on loge un pauvre frère mi- « neur? Ne savez-vous pas que j'ai renoncé aux royautés « de la terre et que je n'ai plus d'autre héritage que « la Croix de Jésus-Christ? » Il fit donc ôter tout cet appareil mondain pour être logé comme un simple religieux. Un des principaux Pères lui ayant dit qu'il avait extrêmement honoré leur Ordre, en voulant bien y entrer : « Ne parlez pas ainsi, mon frère », répliqua-t-il; « votre « Ordre, au contraire, m'a fait beaucoup d'honneur de « me donner son habit ».

On lui fit un accueil magnifique à son entrée dans Toulouse; mais son cœur en était si détaché, qu'il ne le souffrait qu'avec beaucoup de répugnance. Ayant pris

connaissance du revenu de son évêché, il n'en employait que la moindre partie pour la subsistance de sa maison, et distribuait libéralement le reste aux églises et aux pauvres. Il en traitait tous les jours vingt-cinq à sa table, qu'il servait les genoux en terre, avec autant de dévotion et d'humilité que s'il eût rendu ces offices à Jésus-Christ lui-même. Sa vigilance pour le salut de son peuple était admirable; il s'y appliquait sans acception de qui que ce fût, et avec une charité que nulle difficulté ne pouvait arrêter. Passant un jour par une rue de Toulouse, il apprit qu'une pauvre femme malade demandait le sacrement de Pénitence : il descendit à l'heure même de sa mule et lui alla administrer ce Sacrement. Lorsqu'il sortit d'auprès de son lit, ceux qui l'accompagnaient l'avertirent qu'il était tout couvert de vermine : « Ce sont là », leur répondit-il sans s'émouvoir, «les perles des pauvres».

Un an avant qu'il fût nommé à l'évêché de Toulouse, qui ne fut érigé en archevêché que vingt ans après sa mort, le pape Boniface VIII en avait détaché la ville et le territoire de Pamiers, pour en faire un nouveau diocèse. L'église du monastère des chanoines réguliers fut prise pour servir de cathédrale, et les chanoines y demeurèrent comme auparavant, sous la Règle de Saint-Augustin, pour en composer le chapitre. L'abbé Bernard de Saisset, que le pape considérait, fut destiné à en être le premier évêque. Mais le roi Philippe le Bel, mécontent de cette érection, s'opposa à l'épiscopat de Bernard et voulut que Pamiers demeurât sous l'évêque de Toulouse. Le pape trouva un expédient pour tout concilier; ce fut de nommer au nouvel évêché saint Louis, qu'il avait dejà fait évêque de Toulouse, en lui donnant, sous deux titres

différents les deux diocèses à gouverner, et réservant l'abbé Bernard pour lui succéder dans celui de Pamiers, au cas qu'il lui survécût.

Louis prêchait partout avec un zèle apostolique qui touchait les pécheurs, éclairait les hérétiques et convertissait même les Juifs. Ce zèle le porta à faire divers voyages pour le bien du christianisme et pour la prédication de l'Evangile; et l'on dit qu'il se rendit pour cela à Paris, en Espagne et en Italie, et qu'il retourna même une fois à Rome. Il y fit un sermon, dans lequel il montra, d'une manière très-persuasive, que les prospérités de la terre ne sont que de pures vanités, et qu'il ne faut chercher que le bonheur de la vie éternelle. Quoiqu'il fût un grand prélat et un grand prince qui aurait pu hériter des couronnes des Deux-Siciles, il n'était néanmoins, dans toutes ses manières, qu'un pauvre frère de l'Ordre des Mineurs. Il en portait l'habit, il en gardait les austérités, il en observait la Règle autant que sa prélature le lui pouvait permettre. Il ne logeait point ailleurs, dans ses voyages, que dans leurs couvents; il en avait toujours quelques-uns avec lui : et surtout il en menait un à qui il avait donné la charge de le reprendre de ses défauts sans aucune crainte. Ce bon Père le fit un jour assez librement devant plusieurs personnes qui le trouvèrent fort mauvais et s'en fâchèrent contre lui; mais l'évêque l'excusa, disant que c'était à sa prière qu'il l'avait fait, pour lui faire plaisir, parce qu'il n'y avait rien de plus nuisible que la flatterie, ni rien, au contraire, de plus profitable que la correction faite par des amis.

L'administration de ce saint prélat fut courte, mais très-fructueuse pour le diocèse de Toulouse : il le fournit de

bons prêtres et de sages curés pour la conduite des âmes; il en bannit beaucoup de vices et de dérèglements que les hérétiques y avaient introduits : il y répandit une si agréable odeur de sainteté, que plusieurs prirent la résolution d'embrasser l'étroit sentier de la vertu. Enfin, l'on était si surpris de voir l'héritier de deux beaux royaumes et le successeur de tant de grands prélats, mépriser tout ce que le monde a d'agréable, que chacun se sentait porté à le fouler aux pieds et à ne plus attacher son cœur qu'à Jésus-Christ. Cependant notre saint, croyant n'avoir encore rien fait, forma le dessein de renoncer à toute dignité ecclésiastique pour se cacher dans une cellule, où, inconnu aux hommes, il pût ne penser qu'à Dieu seul; mais, tandis qu'il se disposait à aller à Rome, pour faire cette démission entre les mains du pape, Notre-Seigneur lui révéla que la fin de sa vie était proche et qu'il aurait bientôt le royaume du ciel pour celui de la terre, qu'il avait cédé à son frère.

Il n'oublia rien pour se préparer à bien mourir; il était sans cesse en contemplation et en prières, et entendait avec joie les exhortations des personnes de piété qui l'assistaient : il faisait tous les jours dire la messe dans sa chambre pour participer aux fruits inestimables de ce divin sacrifice. Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, on lui apporta le Saint-Sacrement en viatique; quoique sa maladie l'eût exténué et qu'il n'eût plus que la peau collée sur les os, il ne laissa pas de sortir de son lit pour aller au-devant de Jésus-Christ, afin de lui rendre l'honneur que toutes les créatures lui doivent. Il le reçut donc à genoux devant l'autel de sa chambre, avec une dévotion qui tirait les larmes des yeux de ous les assistants.

Il prédit le jour de sa mort trois jours avant qu'elle arrivât. Le quinzième jour de sa maladie, s'étant un peu haussé sur son lit et ayant les yeux levés vers le ciel, il répétait souvent cette prière : « Nous vous adorons, Jésus-« Christ, et nous vous rendons grâces de ce que vous avez « bien voulu racheter le monde par votre sainte croix ». Il disait aussi ce verset du Psaume XXIVe : « Ne vous sou-« venez point, Seigneur, des péchés de ma jeunesse, ni « de ceux que j'ai commis par ignorance ». Enfin, il récitait presque sans cesse la Salutation angélique, et, comme on lui demanda pourquoi il la récitait tant de fois, il répondit : « Je m'en vais mourir, et la bienheu-« reuse Vierge m'assistera ». En achevant ces paroles, il rendit son très-pur esprit à Dieu, le 19 août 1297, à l'âge de vingt-trois ans. Il était alors à Brignoles, en Provence, où plusieurs croient qu'il était né. Son visage, après sa mort, parut aussi beau que durant sa vie, et on l'aurait plutôt pris pour une personne endormie que pour une personne morte. Un religieux vit son âme s'élever dans le ciel en compagnie de plusieurs esprits bienheureux qui chantaient : « C'est ainsi que sont traités ceux qui ont « servi Dieu avec innocence et pureté ». On dit aussi qu'il sortit de sa bouche une rose parfaitement vermeille, pour marquer sa chasteté incomparable. Son corps fut porté solennellement aux Cordeliers de Marseille, où il avait ordonné de l'enterrer. Sur le chemin, des rayons de lumière furent vus autour de son cercueil, et les cierges, que le vent éteignit, se rallumèrent d'eux-mêmes par miracle.

Quelque temps après, des personnes très-dignes de foi assurèrent l'avoir vu sur le haut du grand-autel, re-

vêtu pontificalement et avec un visage resplendissant, marque de sa félicité éternelle.

Il se fit une infinité de miracles à son sépulcre ; Henri Sédulius les a laissés par écrit. Plus de dix morts furent ressuscités, des boiteux et des estropiés recouvrèrent l'usage de leurs membres ; des goutteux perdirent leurs gouttes, des aveugles, des sourds et des muets furent délivrés de leurs incommodités; des insensés revinrent à leur bon sens ; des personnes qui tombaient du haut mal furent guéries, et toutes sortes d'autres malades reçurent une parfaite santé. Tous ces prodiges portèrent le pape Jean XXII à canoniser notre saint dès l'année 1317, quelques années seulement après son décès. Surius a transcrit la bulle de ce pape, et MM. de Sainte-Marthe, en parlant des évêques de Toulouse, rapportent, après Frison, la lettre qu'il écrivit à la reine de Sicile, mère du nouveau canonisé, pour la congratuler d'avoir donné au monde un fils de si grand mérite.

Le 11 novembre de l'année suivante, on leva son corps du milieu du chœur des Cordeliers de Marseille, pour le mettre dans une châsse d'argent sur le grand-autel : ce qui fut fait en présence de Robert, roi de Naples et de Sicile, à qui il avait cédé son droit à la royauté. Enfin, en 1423, Alphonse le Grand, roi d'Aragon et de Naples, après avoir pris Marseille de force, emporta sur sa galère ces précieuses reliques qu'il fit mettre à Valence, en Espagne, où elles sont encore en très-grande vénération.

(*Petits Bollandistes.*)

LE B. PÈRE JEAN BORGHÈSE

1494. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Vocation religieuse du bienheureux Père Jean Borghèse. — Il prend l'habit de frère mineur. — Ses prédications. — Fondation d'un couvent à Paris. — Il devient confesseur du roi Charles VIII. — Fondation de couvents à Cluses, à Lyon, à Chambéry, etc. — Mort du bienheureux. — Les huguenots jettent ses reliques à la Saône.

Le bienheureux Père Jean Borghèse, né à Saint-Trivier, en Savoie, après avoir fait de fortes études latines et grecques, se sentit tout à coup une vocation fortement prononcée pour la vie religieuse et en particulier pour la prédication. L'éloquence sacrée avait pour lui des charmes inexprimables ; il s'attachait aux pas des prédicateurs en renom, et s'exerçait quelquefois à composer lui-même des sermons.

A l'âge de vingt ans, Jean Borghèse entra au couvent des Frères Mineurs de Dôle, et il s'exerça dès lors à pratiquer dans l'ombre et le silence les plus belles vertus. Passionné pour l'état qu'il avait embrassé, avide de mortifications, enfin d'une grande dévotion à la très-sainte Vierge Marie, la vie monacale lui parut facile et pleine d'attraits.

Ses études terminées, il se livra à la prédication, et il y réussit. Il s'attacha à combattre dans ses sermons le luxe et les débordements de la noblesse de l'époque, exaltant les humbles, terrassant les superbes, prêchant à tous l'unité, la concorde et la charité chrétienne.

En 1488, il fut envoyé à Paris pour présider à l'instal-

lation du couvent du Pont-de-Vaux, et sa sainteté jeta tant d'éclat que le roi Charles VIII le prit pour son confesseur. Le Père Jean fut aussi le maître de ce prince, à qui son père Louis XI avait toujours refusé l'éducation du plus simple gentilhomme, sous prétexte que pour être roi, il suffit de retenir ce précepte et de comprendre ces quelques mots latins : *Qui nescit dissimulare nescit regnare* : Celui qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner ; et il lui enseigna le latin. Charles VIII témoigna toujours une grande estime au bienheureux religieux, et quand la reine Anne lui eut donné un fils, il choisit pour parrain saint François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes, et pria le Père Jean de le baptiser. La cérémonie eut lieu le 13 octobre 1492, au château de Plessis-lès-Tours, et le jeune dauphin reçut les noms de Charles-Roland.

Lors de l'expédition de Charles VIII en Italie, le Père Jean accompagna la reine à Lyon, et il profita de ce voyage pour fonder dans cette ville le couvent de Notre-Dame-des-Anges, dont les deux souverains posèrent eux-mêmes la première pierre, sous la présidence de l'évêque d'Anjou.

En 1471, au moment où commençait à Genève l'affreuse hérésie des calvinistes, le Père Jean décida par ses lettres pressantes le comte de Genève à fonder à Cluses, dans le diocèse de Genève un couvent de Frères Mineurs. C'est encore lui qui éleva les couvents de Tarentaise et de Chambéry, en Savoie.

Ainsi travaillant pour la foi et manifestant en toute occasion un zèle infatigable, recommandant à ses frères la stricte observance de la Règle, en prévision des malheurs

que l'hérésie allait faire fondre sur la France, le Père Jean Borghèse mérita de recevoir du Seigneur le don de prophétie et de miracle. Il mourut en 1494, le 19 août, au moment où il se préparait à rejoindre en Italie son roi et disciple Charles VIII.

Plus tard on construisit, dans le couvent qu'il avait fondé à Lyon, une chapelle placée sous son invocation, et on y déposa ses précieux restes. Mais en 1560, lorsque les Huguenots occupèrent la ville, ils pillèrent les couvents et les églises, et jetèrent dans la Saône, avec les reliques de beaucoup de saints personnages, celles du bienheureux Père Jean Borghèse.

(Wadding.)

LE PÈRE JEAN TISSERAND

Vers 1500. — Pape : Jules III. — Roi de France : Louis XII.

Quelque temps après le Père Jean Borghèse, mourait au couvent de Lyon le Père Jean Tisserand, autre vénérable et savant religieux, confesseur et directeur spirituel de Sa Majesté Anne de Bretagne, reine de France.

Jean Tisserand fut aussi un prédicateur éloquent. Pendant plus de dix ans il enseigna la parole de Dieu dans les différentes églises de Paris, au milieu d'un immense concours de peuple, et détermina un grand nombre de conversions. C'est lui qui fonda pour les pécheresses repentantes le couvent qui subsiste encore

aujourd'hui (rue d'Ulm) sous le nom de maison des Filles-Repenties.

Il prêcha aussi dans plusieurs villes de France, et partout avec le même succès. On lui attribue un grand nombre de fondations pieuses, et beaucoup d'écrivains religieux l'appellent le fondateur de l'Ordre des Pécheresses converties.

(WADDING et ARTUS.)

LE FRÈRE JEAN DE TEMBLÈQUE

1624. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Un miracle décide Jean à entrer dans les Ordres. — Hésitations et tergiversations. — Il reçoit l'habit au couvent de Cebreros. — Tentations. — Nouveau miracle. — Mortifications du Père Jean. — Ses visites au Champ-Sacré de Madrid. — Humilité et soumission du Père Jean. — Sa dévotion au Saint-Sacrement de l'Eucharistie. — Ses extases. — Sa dernière maladie et sa mort.

Un miracle décida le frère Jean, né à Temblèque (Espagne), à embrasser la vie religieuse. C'était un jeune homme ardent et intrépide, passionné pour tous les exercices violents et en particulier pour la chasse. Un jour qu'il parcourait les bois à la suite de quelque chevreuil effrayé ou de quelque malheureux lièvre, une violente tempête éclata subitement, et un coup de foudre tua raide le cheval qu'il montait. Plein de reconnaissance pour la protection évidente dont il avait été l'objet, Jean fit vœu d'entrer dans les Ordres.

Après quelques mois d'hésitation et d'incertitudes, tantôt retenu dans le monde par l'amour des plaisirs bruyants, tantôt appelé à la vie religieuse par la voix

d'en haut, Jean institua ses deux sœurs ses héritières et vint demander l'habit au couvent de Cebreros, dans la province de Saint-Joseph, en Espagne. Il n'y avait pas encore trois jours qu'il y était entré, que déjà le démon commençait à le tourmenter et lui inspirait le désir de s'enfuir et de retourner dans le monde. Mais un nouveau miracle lui prouva que Dieu était avec lui; comme il entrait au chapitre, un crucifix, visible pour lui seul, se dressa tout à coup devant ses yeux étonnés, et, au moment où il se jetait à genoux pour implorer l'assistance du Sauveur, les cinq plaies divines parurent s'ouvrir, et des pieds, des mains et du côté de Jésus tombèrent sur le novice réconforté quelques gouttes du précieux sang. Jean était sauvé, et, depuis ce moment, s'il eut encore des jours de faiblesse, la confiance du moins ne lui manqua jamais entièrement, convaincu qu'il était que la protection divine ne lui ferait jamais défaut.

Son noviciat terminé à la satisfaction de ses supérieurs, le Père Jean prononça ses vœux, et, pendant quatre ans encore, il resta au couvent de Cebreros, où il édifia ses frères par sa patience dans les douleurs et ses mortifications. Toujours en mouvement, ne prenant de repos ni jour ni nuit, il n'est pas de moyens qu'il n'ait imaginés pour écarter le souvenir de sa vie passée, qui se représentait sans cesse à sa mémoire. Vêtu d'un cilice, jeûnant, veillant et priant sans cesse, il faisait couler son sang sous les coups de discipline, et employait à des austérités le temps que ses frères consacraient au repos.

De Cebreros, il passa au couvent de Saint-Bernardin de Madrid et y continua ses pieuses pratiques. L'endroit où il se rendait de préférence à cette intention était le cime-

tière des frères, que l'on appelle encore aujourd'hui le Champ-Sacré. Bien souvent on l'y trouva plongé dans une contemplation infinie, la tête entourée d'une auréole, et resplendissant comme un soleil. Souvent aussi il voyait lui apparaître les âmes des glorieux morts qui étaient ensevelis dans le Champ-Sacré; il s'entretenait avec elles de la félicité éternelle des élus, il en apprenait la manière de vivre saintement; elles lui racontaient leur vie sur la terre, leurs épreuves, leurs luttes et leur récompense.

Au couvent, le Père Jean s'appliqua à mettre en œuvre les leçons de vertu qu'il recevait ainsi miraculeusement des habitants du ciel. Plus humble et plus modeste que le dernier des frères lais, il s'occupait de tous les travaux du couvent et choisissait pour lui les plus pénibles; c'est ainsi qu'il était à la fois cuisinier et jardinier. Un désir de ses frères était pour lui un ordre : au moindre geste de ses supérieurs, il se précipitait pour obéir; on avait d'ailleurs plutôt à lui adresser des défenses que des commandements; il entreprenait toujours au-delà de ses forces.

Sa piété n'était pas moindre que son obéissance; tout fatigué qu'il était par ses austérités et par ses travaux, il servait tous les jours plusieurs messes, et cela avec une telle dévotion que le Seigneur l'en récompensa en l'enveloppant de lumière et en le soulevant dans les airs. Il avait reçu le don des larmes et passait la plupart de ses nuits à gémir sur la Passion de Notre-Seigneur. Après les Matines, où il arrivait toujours le premier, il restait à genoux au chœur, et priait jusqu'à la Messe du matin. Dans les processions du Saint-Sacrement, il ambitionnait

l'honneur de porter le dais, et alors il marchait comme s'il eût été ravi en une extase continuelle.

Il tomba tout à coup gravement malade un jour qu'il parcourait les rues de Madrid pour recueillir des aumônes. On le porta à l'infirmerie du couvent de Saint-Gilles, en même temps que le Père Gaspard de l'Immaculée-Conception, professeur de théologie. Il n'y avait encore que quelques heures qu'il s'y trouvait, lorsque, quittant son lit, il s'approcha de celui du Père Gaspard et lui dit : « Je vais mourir ici, voulez-vous venir au ciel « avec moi? » — « Il en sera ce qui plaira à Dieu », répondit le Père Gaspard. — « Eh bien, restez encore sur « cette terre », reprit Jean, « moi, je me prépare à la « quitter ».

Deux ou trois jours plus tard, un mieux sensible s'était déclaré, et les médecins crurent à sa guérison prochaine : « Oui », leur dit-il, « je vais, en effet, être bientôt délivré de tous mes maux; la sainte Vierge m'a « promis que je mourrais le jour de sa fête ». Il expira en effet le 19 août 1624, octave de l'Assomption de Marie.

Ses funérailles furent célébrées avec pompe, et leur éclat fut encore rehaussé par les miracles que Dieu accomplit en faveur de son pieux serviteur.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

LE FRÈRE DIDACE DE SAINT-MARTIN

1573. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : On sait peu de détails sur la première partie de sa vie. — Il entre au couvent des Frères Mineurs Réguliers de Madrid. — Nourriture du frère Didace. — Son brouet noir. — Ses humilités et ses mortifications. — Il fuit le contact des mondains. — Sa réponse à la princesse Jeanne. — Sa compassion pour les malheureux. — Comment il employait son temps. — Sa piété et ses extases. — Sa mort.

Le frère Didace, qui naquit à Saint-Martin-de-la-Vallée, en Espagne, est l'une des gloires de la province de Saint-Michel. Après s'être illustré pendant trente ans par toutes sortes de vertus, il alla travailler quelque temps à la conversion des idolâtres de la Nouvelle-Espagne, aux Indes Occidentales.

Quand l'âge l'eut rendu incapable de continuer ce fatigant apostolat, il revint dans sa patrie; mais, au lieu de prendre le repos dont il avait besoin, il demanda à être reçu dans l'austère province de Saint-Joseph, et entra au nouveau couvent de Saint-Bernardin, à Madrid.

Il ne tarda pas à y atteindre les plus hauts sommets de la perfection religieuse. Pauvre autant qu'homme du monde, il mangeait les restes de ses frères, dont souvent les chats du couvent ne voulaient pas, mêlait ensemble des résidus de poisson, de viande, de pain et de légumes, et s'en composait un brouet noir, aussi rebutant que devait l'être celui des anciens Lacédémoniens. Quand par hasard on l'invitait à s'asseoir à table dans les maisons où il allait quêter, il ne consentait jamais à prendre autre chose que du pain, rarement un peu de soupe : « Donnez

« aux pauvres ce que vous m'offrez là », disait-il, « car ils « en ont plus besoin que moi-même ». Quelquefois il restait deux ou trois jours sans manger ; et, même lorsqu'il fut devenu vieux et malade, il ne buvait que de l'eau.

Il marchait toujours nu-pieds, même en hiver, quoiqu'il souffrît beaucoup d'énormes engelures, continuellement en suppuration. Il s'ét it fait un lit dans un coin de sa cellule avec tous les chiffons, tous les vieux habits, les bouts de corde et les sandales usées qu'il ramassait dans le couvent.

Son humilité était extrême, et l'amitié que lui témoignaient beaucoup de gentilshommes et de prélats était pour lui un motif d'affliction. Il préférait de beaucoup à ces honneurs les railleries des enfants sur son costume délabré et les insultes des gens de mauvaise vie. Il s'imposait les plus rudes mortifications, tantôt travaillant comme une bête de somme, d'autres fois se condamnant au supplice d'une faim prolongée, s'enfermant dans sa cellule pendant des semaines entières sans dire un mot à qui que ce soit, se fouettant jusqu'au sang avec des lanières de cuir, aujourd'hui gai et joyeux, demain triste et abattu. Les uns le regardaient comme un saint, d'autres le traitaient de fou; c'est à ceux-ci qu'il se montrait le plus reconnaissant.

Le saint frère Didace fuyait autant que possible le contact des mondains, en particulier le contact des femmes; et quand quelqu'une lui adressait la parole, il ne répondait que par monosyllabes. A l'âge de soixante-dix ans, il ne levait pas les yeux sur elles et n'osait pas les regarder au visage. Un jour Jeanne, princesse de Portugal et fille de l'empereur Charles-Quint, qui aimait les

Frères Mineurs Réguliers et les avait fait venir à Madrid, vint entendre la messe au couvent. N'apercevant pas le frère Didace, elle demanda de ses nouvelles; on lui répondit qu'il était malade; elle courut à l'infirmerie lui témoigner la part qu'elle prenait à ses souffrances. Le bon religieux lui tourna brusquement le dos : « Madame », lui dit-il, « vous auriez mieux fait de rester chez vous ».

Le provincial l'envoya une fois passer huit jours dans sa famille; il ne prit part à aucun repas, vécut de la charité publique et n'adressa la parole à sa sœur, qui avait demandé pour lui cette permission au provincial que pour lui souhaiter le bonjour et lui faire ses adieux.

Les pauvres seuls et les malheureux avaient le privilége de l'attirer; autant il fuyait le contact des grands et des mondains, autant il se plaisait dans leurs humbles chaumières. Il allait couper pour eux du bois dans la forêt, il quêtait pour subvenir à leurs besoins, préparait leur nourriture, faisait même leur lit, nettoyait leur maison et lavait leur linge.

De retour au couvent, le bon frère, sans prendre un instant de repos, se mettait à l'ouvrage, tirait de l'eau pour l'usage de la cuisine, épluchait les légumes, récurait les pots et les casseroles, cultivait le jardin. A soixante-dix ans, il étonnait les plus robustes des religieux par la continuité de son travail et les fatigues qu'il supportait.

Et n'allez pas croire que toutes ces occupations l'empêchaient de penser à Dieu et à son salut; au contraire, il priait sans cesse, et, tandis que ses bras et ses jambes travaillaient pour le service du prochain, son âme, s'élevant jusqu'au ciel sur les ailes de la foi et de l'amour,

s'abîmait dans la contemplation des célestes splendeurs. Souvent, après les Matines, lorsqu'il assistait le prêtre à la Messe du matin, il était ravi en extase.

Ainsi vécut le frère Didace jusque dans un âge très-avancé, édifiant ses frères, véritable miroir de perfection religieuse. Il s'endormit dans le sein du Seigneur en 1573, à soixante-treize ans. Quand on l'ensevelit on trouva sur son corps un cilice qu'il n'avait pas quitté depuis long-temps, tout souillé de sang et adhérant encore à sa chair.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

VINGTIÈME JOUR D'AOUT

LE B. PÈRE ANTOINE SCALMATI

1552. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Pieuse jeunesse du bienheureux Père Antoine. — Il entre dans un couvent de Frères Mineurs Observantins. — Son noviciat. — Ses progrès rapides dans les sentiers du Seigneur. — Ses vertus extraordinaires. — Mortifications. — Humilité, obéissance, chasteté. — Conversions qu'il provoque. — Sa mort. — Guérisons miraculeuses.

Ce saint homme naquit à Calatagirone, dans le royaume de Sicile, de la noble famille des Scalmati, et dès sa jeunesse, il se fit remarquer par son ardente piété et ses bonnes œuvres. En grandissant, il évita soigneusement les mauvaises compagnies, et au lieu de passer son temps au bal et dans les lieux de débauche comme la plupart des jeunes gens nobles de cette époque, il fréquenta les églises et s'adonna à la prière et à la méditation.

Après avoir fait de fortes études dans l'une des plus célèbres universités du royaume, devenu orphelin, il entra dans un couvent des Frères Mineurs Observantins, qui avaient alors en Sicile une grande réputation de sainteté. Son noviciat se passa dans la pratique des plus rudes mortifications. Quand il eut prononcé ses vœux, ce fut bien pis encore : il resta pendant six ans sans manger de viande, vivant de pain, de légumes et d'eau, et ne faisant par jour qu'un seul repas. Ses supérieurs lui disaient-ils de prendre une nourriture plus solide, il s'en défendait en répondant qu'il manquait d'appétit.

Il avait attaché à sa discipline quatorze rondelles d'éperons, et il s'en fouettait jusqu'à ce qu'il tombât épuisé. Une planche lui servait de lit, une pierre d'oreiller; son manteau, vieux et percé de mille trous, cachait à peine son cilice, et ne le protégeait ni contre le froid de l'hiver, ni contre les ardeurs de l'été.

Sa piété égalait ses autres vertus. Les Complies dites, il demeurait à l'église, plongé dans ses contemplations, jusqu'à trois heures après le coucher du soleil : puis, après quelques heures de repos, il revenait à la chapelle pour les Matines, et y priait encore au petit jour. Quand il offrait le saint sacrifice, sa figure respirait une telle béatitude, qu'on eût dit qu'il chantait avec les anges, dans les régions célestes, les louanges du Très-Haut.

Le Père Antoine était encore un modèle d'obéissance, d'activité et d'humilité. Alors même qu'il exerça dans sa province les premières dignités, il ne cessa pas d'aller recueillir des aumônes pour les pauvres et de s'occuper avec les frères lais de tous les travaux du couvent. Il visitait les pauvres, soignait les malades, accomplissait en

un mot toute sorte d'œuvres de charité. D'un abord facile et doux, il accueillait avec bonté tous ceux qui s'adressaient à lui, et jamais il ne renvoya un malheureux sans l'avoir secouru et consolé.

Comme il avait une grande réputation de vertu et de sainteté, son influence sur les pécheurs s'exerçait avec autorité et aussi avec succès. Jamais on n'eût osé prononcer en sa présence une parole malsonnante ou même légère; les femmes de mauvaise vie se cachaient quand il passait dans la rue, et plus d'une vint implorer à ses pieds l'absolution de ses fautes. Enfin il chassait les démons, qui s'enfuyaient à sa seule présence du corps des possédés.

Le Pere Antoine, pratiquant toujours toutes ces belles vertus, aimé et estimé de tous, parvint à un âge très-avancé. Quand il sentit venir la mort, il demanda humblement pardon à ses frères assemblés du scandale qu'il avait causé, et après avoir reçu les derniers sacrements, il partit pour l'éternel royaume, le 20 août 1552. Il y avait quarante-six ans qu'il faisait l'honneur de sa province.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau ajoutèrent encore à l'éclat de sa réputation. Pierre Guazzar était depuis quatre ans perclus de tous ses membres; il ne pouvait ni marcher ni se tenir debout, ni même parler. On l'amène au tombeau du bienheureux sur une charette; il y passe la nuit à prier, et le lendemain il retourne chez lui guéri et louant le Seigneur.

Flora Lescata, hydropique, Matthieu Billia, malade d'une hernie; Joseph la Matina, boiteux; Pétronille Naufo, paralytique; Ange Cagniaco, aveugle de naissance, etc., recouvrèrent le santé par l'intercession du saint.

Ces miracles et d'autres encore sont relatés tout au long dans deux procès qui furent rédigés sur l'ordre de l'évêque de Syracuse. Le corps du bienheureux, d'abord enseveli dans l'église de l'Ordre, fut ensuite, conformément à une bulle du pape Urbain VIII, transporté dans la sacristie (1) et enfermé dans une châsse magnifique. Le peuple de Calatagirone l'honore comme un saint et implore encore aujourd'hui sa toute-puissante intervention.

(*Archives des couvents de Palerme.*)

VINGT ET UNIÈME JOUR D'AOUT

LE PÈRE CONRAD PROBUS (LE PROBE)

55e ÉVÊQUE DE TOUL

1296. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Glorieux débuts du Père Conrad dans l'Ordre. — Il est chargé par l'empereur d'une mission auprès du pape. — Le pape à son tour lui confie une mission. — Chapitre de Strasbourg. — Fermeté du prélat. — Il se démet de sa dignité. — Sa mort.

Ce glorieux Père, né à Tubingue, ville du Wurtemberg, en Allemagne, est l'un des plus savants hommes qui aient illustré les premiers siècles de l'Ordre. Il enseigna avec éclat la théologie dans une université célèbre, et devint, par la suite, provincial de la Haute-Allemagne. Thomas de Catimpré, prédicateur éloquent et vice-évêque

(1) Dans la même sacristie reposent aussi les restes du bienheureux Paris et ceux du bienheureux Antoine le Maure, originaire d'Afrique, dont nous avons parlé au vingt-deuxième jour de février et au vingt-huitième jour de mars.

de Cambray, disait de lui que Dieu l'avait comblé de tous ses dons et de toutes ses grâces.

En 1278, il fut choisi par l'empereur Rodolphe pour renouveler les traités et les conventions qui unissaient l'empire et le Saint-Siége, et envoyé à Rome auprès du pape Nicolas III en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il présenta au Consistoire des cardinaux et au Saint-Père lui-même les observations du prince, et se tira à son honneur de la difficile mission dont il était chargé.

Plus tard le pape le chargea à son tour d'apaiser les différends qui séparaient alors l'empereur et le roi de Sicile, et qui pouvaient amener un conflit funeste à la chrétienté. Ses efforts furent une seconde fois couronnés de succès, et le pape, en récompense des bons services rendus par lui à la cause de la paix et de la religion, le nomma, en 1279, évêque de Toul.

Le Père Conrad avait été un provincial admirable; il administra son diocèse aussi bien qu'il avait administré sa province. Ses vertus angéliques le firent appeler Conradus Probus, c'est-à-dire le bon, le pieux, le probe Conrad. En 1282, il assista au chapitre général de l'Ordre qui se tint à Strasbourg, et où se trouvaient avec lui trois évêques et les supérieurs des trente-trois provinces délimitées vingt-deux ans auparavant par saint Bonaventure. C'est lui qui, en 1287, lorsque tous les évêques et tous les prélats d'Allemagne tremblaient devant le cardinal-légat Jean Buccamonte, réclamant au nom de l'empereur le quart des revenus ecclésiastiques des quatre années qui allaient venir, prit la parole au milieu du silence de ses collègues, et protesta avec énergie pour défendre la cause de la liberté de l'Eglise.

Quelques années plus tard, ayant été outragé dans sa dignité sacerdotale par l'empereur, le saint prélat se rendit à Rome et se démit entre les mains du souverain Pontife de l'évêché qu'il avait glorieusement administré pendant douze ans.

Puis, de retour au couvent qu'il avait fondé dans sa ville épiscopale, il vécut encore quelques années dans la pratique des plus belles vertus, et s'endormit dans le Seigneur le 21 août 1296. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, qui est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des fidèles.

(WADDING.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR D'AOUT

LE BIENHEUREUX DOMINIQUE ALEXIS

DU TIERS ORDRE

1510. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Mariage du bienheureux Dominique et son entrée dans le Tiers Ordre de Saint-François. — Ses mortifications. — Sa charité chrétienne. — Le pot miraculeux. — Piété de Dominique. — Il reçoit en récompense le don de prophétie et de guérison. — Sa mort. — Exhumation. — Piété des fidèles pour le bienheureux. — Procès de sa béatification.

Le bienheureux Dominique naquit à Monreale, dans le diocèse de Rieti, en Italie, de l'illustre famille des Alexis. Sa jeunesse fut pieuse, et, devenu homme, il épousa une jeune fille noble et vertueuse comme lui, avec qui il vécut selon le Seigneur. Quelques années après son

mariage, il alla, du consentement de sa femme, recevoir l'habit du Tiers Ordre à l'église de Saint-Bernardin d'Aquila, et depuis lors les deux époux devinrent l'un pour l'autre un frère et une sœur, et pratiquèrent saintement les commandements de Dieu, dans un célibat volontaire.

Le bienheureux Dominique fut sans doute un élu du Seigneur; il s'astreignait aux plus rudes mortifications, portait un cilice et une ceinture de fer, se donnait fréquemment la discipline. D'une charité vraiment évangélique, il distribuait aux pauvres la plus grande partie de son bien; il leur préparait lui-même à manger, et plus de vingt malheureux venaient tous les jours à sa porte recevoir la nourriture dont ils avaient besoin. On prétend que, par un effet de la bonté divine, le pot de cuivre, dans lequel le bon Dominique faisait la soupe, ne s'est jamais vidé, tant qu'il vécut; ce qui est certain, c'est que la famille du bienheureux conserve encore ce pot à Pérouse, avec nombre d'objets qui ont appartenu au saint homme.

Non content de recevoir les malheureux dans sa maison, Dominique allait lui-même les visiter chez eux; il soignait les malades, portait des consolations et de l'argent aux prisonniers, quelquefois même obtenait leur délivrance. Sa sollicitude s'etendait surtout sur les pauvres honteux, qu'une fausse honte empêchait d'avouer leur misère; il leur faisait parvenir en secret des secours, dotait leurs filles et prenait soin que leurs enfants fussent élevés chrétiennement.

L'amour du prochain ne va pas sans l'amour de Dieu; quand on songe à la créature, il est difficile de ne pas se reporter aussitôt vers le Créateur. L'exemple du bien-

heureux Dominique en est une preuve de plus. Tous les jours, au retour des courses qu'il entreprenait par charité, il allait pendant de longues heures s'agenouiller au pied des autels, et là, souvent plongé dans une délicieuse extase, il remerciait Dieu des grâces dont il l'avait comblé.

Il reçut en récompense de ses mérites le don de prophétie et celui de seconde vue. Bien qu'il n'eût jamais fait d'études, il parlait avec une clarté merveilleuse sur toute sorte de questions; il apportait surtout une admirable lucidité d'esprit dans les discussions théologiques. Enfin il guérit des malades, entre autres un boiteux et une muette de naissance, en faisant sur eux le signe de la croix.

Le bienheureux Dominique termina une sainte vie par une mort plus sainte encore. Il expira le 22 août 1510, à Monreale, et fut enseveli, au milieu d'un grand concours de peuple, dans l'église de Notre-Dame. Des miracles s'accomplirent par son intercession.

Quelque temps après sa mort, quand on exhuma son cadavre pour le placer dans un tombeau plus digne de lui, on trouva qu'il était encore parfaitement conservé et qu'il avait toutes les apparences de la vie, et ce prodige redoubla la vénération des fidèles pour le bienheureux Dominique. On célèbre chaque année sa fête à Monreale avec grande pompe, le dimanche qui suit l'Assomption, et le pape a accordé des indulgences aux personnes qui y prennent part. Sur l'ordre du cardinal Jean Colonna, évêque de Rieti, on a rédigé le procès de la vie et des miracles du bienheureux Dominique.

(Jacobille.)

LE PÈRE PATRICE O' HELY

ET LE PÈRE CONNACK O' RUORK

MARTYRS EN IRLANDE

1578. — Pape : Grégoire XIII. — Reine d'Angleterre : Elisabeth.

SOMMAIRE : Persécution anglicane en Irlande. — Le Père Patrice O' Hely en Espagne et en Italie. — Grégoire XIII le nomme évêque de Maïo. — Son séjour à Paris et conversions qu'il y provoque. — Départ pour l'Irlande avec le Père Connack O' Ruork. — Arrestation et emprisonnement des deux religieux. — Leur supplice. — Leur mort glorieuse.

Quand l'impie roi d'Angleterre Henri VIII se souleva contre l'autorité du pape et sépara l'Eglise anglaise du reste de la chrétienté, l'Irlande catholique protesta contre ce crime et sacrifia à la foi un si grand nombre de ses enfants qu'elle a mérité d'être appelée l'Ile des Saints.

Au nombre des glorieux martyrs qui versèrent leur sang pour la bonne cause se trouve le Père Patrice O' Hely. Irlandais d'origine, il avait pris l'habit de l'Ordre Séraphique en Espagne, et il est resté célèbre à l'université d'Alcala pour sa science théologique et sa connaissance profonde des saintes Ecritures.

En 1577, il fut envoyé à Rome sur sa demande, y fut reçu à bras ouverts et y enseigna la théologie avec tant d'éclat que le général de l'Ordre adressa au pape Grégroire XIII un rapport particulier et très-élogieux sur son compte. Il y conquit l'amitié du Saint-Père et des cardinaux, et plaida souvent devant eux la cause de la béatification des glorieux martyrs, ses compatriotes, avec

tant d'éloquence qu'il leur faisait verser des torrents de larmes. Aussi Sa Sainteté, trouvant en lui les vertus que l'apôtre saint Paul demandait aux évêques, lui donna le diocèse de Maïo, en Irlande, et l'envoya dans sa patrie, muni de pouvoirs extraordinaires, d'indulgences et d'argent, pour secourir et maintenir dans leur foi les catholiques persécutés.

Chemin faisant, le Père Patrice s'arrêta à Paris, où il demeura pendant huit mois, et provoqua de nombreuses conversions parmi les ministres protestants eux-mêmes. Ses vertus lui attiraient l'estime des ennemis de la foi, en même temps que sa science théologique réduisait à néant leurs arguments. Peut-être fût-il resté plus longtemps à Paris, où il travaillait avec tant de bonheur à la sainte cause; mais de mauvaises nouvelles venues d'Irlande le décidèrent à hâter son départ et à aller protéger contre les loups dévorants le troupeau que le Saint-Père lui avait confié.

Au dernier moment il trouva un compagnon de voyage, que l'exemple de son audace avait entraîné : le Père Connack O' Ruork, fils aîné de Bernard O' Ruork, prince de Bresne, en Irlande, qui, méprisant les vanités mondaines et abandonnant les richesses et les titres de sa famille, avait pris l'habit de frère mineur et donné en Espagne et en Italie, comme le Père Patrice, l'exemple de la perfection. Les deux courageux apôtres se dirigèrent ensemble vers l'Angleterre, qu'ils traversèrent rapidement; puis, poussés par un bon vent, ils arrivèrent en Irlande.

En débarquant sur le sol de la patrie doublement aimée, parce qu'elle était la terre natale et parce

qu'elle était persécutée, les pieux religieux se jetèrent à genoux, remercièrent Dieu de les avoir conduits sains et saufs au port, et lui demandèrent la force dont ils avaient tant besoin pour lutter avec succès contre la rage de l'hérésie.

Ils ne tardèrent pas à être victimes de leur dévouement. Quelques semaines après leur arrivée, ils furent espionnés, reconnus et dénoncés à la comtesse de Desmond, calviniste cruelle et amie de la reine Elisabeth. Accusés d'avoir déchiré les placards apposés par ordre de la reine dans les villes de l'Irlande, ils furent conduits, sous une escorte de soldats, à Limerick, auprès du gouverneur anglais, qui les fit jeter en prison à Kilmalog, forteresse située à deux milles de Limerick.

Après quelques jours d'une rude captivité, les deux apôtres comparurent devant le tribunal de Guillaume Drure, juge extraordinaire, ou, selon d'autres, vice-roi d'Irlande. Cet homme cruel, entré en fonctions depuis peu de temps, et désireux de conquérir les bonnes grâces de sa maîtresse, ne manqua pas de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui. Il commença par faire mettre Patrice et Connack à la question, puis il procéda à l'interrogatoire : « Nous sommes tous les deux, par la « grâce de Dieu, prêtres de Saint-François », répondit le Père Patrice, « et moi, évêque de Maïo ; j'ai été en- « voyé ici par le pape Grégoire XIII, représentant de « Dieu sur la terre, seul et unique chef de la sainte « Eglise catholique, pour combattre et arrêter les empié- « tements de l'hérésie, et soutenir les fidèles dans la « foi de leurs ancêtres ; vos placards et vos décrets ne

« me feront jamais avouer le contraire. Ce que j'ai dit, « je le maintiendrai jusque dans la mort, et le véné- « rable religieux qui m'accompagne est prêt, comme « moi, à souffrir et à verser son sang pour son Dieu ».

On essaya de les séduire par des promesses magnifiques ; ils refusèrent avec indignation. Alors Guillaume Drure, emporté par la rage, fit appeler les bourreaux et apprêter les instruments de torture. On coucha les deux martyrs sur des chevalets, on leur rompit les os à coups de massue, on leur coupa l'extrémité des doigts, et telle était la fureur des hérétiques, que le corps de chacun des bienheureux ne présentait plus qu'une masse informe de chair sanglante ; après quoi on les jeta en prison sur un tas de paille malpropre.

Le courage des glorieux apôtres finit par émouvoir les bourreaux eux-mêmes, et le vice-roi, touché de compassion, leur fit en secret promettre la vie sauve, s'ils consentaient à respecter les placards de la reine et du parlement. « Plutôt mille morts », répondirent-ils, et ils ne songèrent plus qu'à se préparer à paraître devant Dieu. Ils se confessèrent l'un à l'autre, s'exhortèrent mutuellement au courage et montrèrent la plus grande fermeté lorsqu'on les conduisit à la potence, le 22 août 1578. Leurs cadavres restèrent exposés pendant quarante jours.

Quand on les ensevelit, au bout de ce temps, on remarqua avec étonnement qu'ils exhalaient une odeur de myrrhe et d'encens, et les catholiques irlandais recueillirent et conservèrent avec soin leurs précieuses reliques.

(Barrezzo et Bruodun.)

LE PÈRE CORNEILLE DE ZIERIKSÉE

ET L'ORDRE SÉRAPHIQUE EN ÉCOSSE

SOMMAIRE : Première apparition de l'Ordre Séraphique en Ecosse. — Affaiblissement de la discipline. — Réforme opérée par le Père Corneille et ses compagnons. — Fondation de nombreux couvents. — Mort du Père Corneille. — Ses disciples. — Perséeutions et malheurs des religieux écossais.

L'Ordre Séraphique a pénétré en Ecosse, au témoignage de Gonzague, dès 1224, du vivant même de saint François, et, selon d'autres, seulement en 1231, quelques années après la mort du glorieux fondateur de l'Ordre. Malheureusement, pour des raisons restées inconnues, on oublia bien vite, dans les quatorze couvents de l'Ecosse, les prescriptions de la règle primitive, et c'est seulement beaucoup plus tard, lorsque la réforme accomplie en Italie par saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran et quelques autres pieux personnages, eut déjà pénétré dans la plupart des pays du continent, que Jacques I[er], roi d'Ecosse, fit venir de Hollande de saints religieux de l'Observance, pour rétablir la discipline et rendre aux couvents de son royaume leur ancienne splendeur.

Le vicaire-général de l'Ordre, Jean Maubert, enchanté des bonnes dispositions du roi, se hâta de lui envoyer l'un des plus saints hommes de la province de Cologne, aussi savant que vertueux et austère, le Père Corneille de Zieriksée, avec six autres frères mineurs.

L'exemple de leurs vertus ne tarda pas à produire l'effet qu'on en attendait; et en peu de temps les couvents de l'Ordre, en Ecosse, prirent une face toute

nouvelle. Autant la discipline était relâchée, autant elle devint rigoureuse et forte; les maisons du Seigneur cessèrent de ressembler à des habitations mondaines; on y pria avec ferveur, on s'y livra à de rudes mortifications, on y étudia les livres saints dans le silence et le recueillement. Plus de bavardages inutiles et de promenades à tout propos; plus de relations perpétuelles avec les mondains; des cilices et des disciplines, des méditations et des travaux sérieux, une charité mieux comprise et mieux appliquée, l'amour du prochain remplaçant l'amour du bien-être; en un mot, Dieu servi, et le monde oublié.

Le Père Corneille et ses compagnons traçaient à leurs frères moins affermis la voie qu'ils avaient à suivre; ils y marchaient eux-mêmes en tête, soutenant ceux qui faiblissaient, pressant les retardataires, et montrant du doigt le ciel.

On les admirait et on les respectait, non-seulement dans les couvents, mais encore au dehors. Le roi lui-même leur témoignait beaucoup d'amitié, et il nomma le Père Corneille son confesseur. Les aumônes abondaient aux couvents, de nouvelles maisons s'élevaient; il y avait à peine quelques années que les Observantins avaient péntré en Ecosse, et déjà ils y avaient construit neuf monastères. En 1447, le Père Corneille eut le bonheur de présider à l'installation du magnifique monastère d'Edimbourg, capitale de l'Ecosse, qui fut doté d'une riche chapelle et d'un parc immense, et dont il fut nommé gardien par le Saint-Père lui-même.

La renommée de sainteté méritée par les bons Pères leur attira non-seulement de l'Ecosse elle-même, mais

de l'Allemagne et de la France, une foule de novices, dont plusieurs, dans la suite, illustrèrent l'Ordre par leurs vertus.

Après avoir ainsi installé la réforme des Observantins dans le royaume d'Ecosse, le bienheureux Père Corneille prit congé de ses frères et du roi Jacques Ier, et revint mourir obscur dans un couvent de la Hollande, sa patrie. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

Au nombre des disciples du Père Corneille, il faut citer le Père Jérôme Lindsay, fils du comte de Crafvort, docteur en droit laïque et en droit canon, religieux d'une piété ardente, célèbre pour ses contemplations, son humilité et l'austérité de sa vie ; — le Père Robert Creithie, fils du comte de Merchale, qui, renonçant à une brillante position dans le monde, prit le modeste habit de frère mineur, mérita d'être élu deux fois provincial d'Ecosse, et reçut le don des miracles ; — le Père Robert Stuart, proche parent de Jacques V, roi d'Ecosse, homme d'une science étendue, plus vertueux encore que savant, éclairé de l'esprit des prophètes, grand guérisseur et grand thaumaturge, l'une des gloires de sa patrie, de l'Ordre et de l'Eglise.

Malheureusement survint l'hérésie anglicane : les couvents des Frères Mineurs furent brûlés et détruits ; les religieux eux-mêmes traqués comme des bêtes fauves, et plus de quatre-vingts prêtres de l'Ordre obligés, pour échapper à la mort, de passer en Hollande sous la conduite du Père Jean Patrice.

(Gonzague et Wadding.)

SŒUR JEANNE DE JÉSUS-MARIE (1)

CLARISSE

1650. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine et jeunesse de Jeanne de Jésus-Marie. — Ses vertus précoces. — Prédiction de sainte Thérèse à ses pieux parents. — Jeanne dans la chapelle de la maison paternelle. — Son désir d'entrer en religion. — Les jeux de son enfance. — Ses entretiens avec saint François, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. — Son ardent amour pour Dieu. — Premières apparitions et fiançailles mystiques avec Jésus. — Ses parents la contraignent à se marier.

Cette pieuse servante du Seigneur qui, dans les différentes conditions par lesquelles elle a passé, jeune fille, épouse, veuve et religieuse, a toujours atteint à la perfection, naquit à Burgos, en Espagne, d'une famille de riches marchands. Son père, Jean Rodriguez, et sa mère, Jeanne de la Fuente, étaient l'un et l'autre des chrétiens sincères et pratiquants. Ils passaient leurs matinées presque entières à l'Eglise, s'approchaient souvent des Sacrements, se faisaient lire à table les chroniques de l'Ordre Séraphique ou d'autres livres spirituels, puis s'enfermaient chacun dans leur chambre pour se livrer à la méditation. Leurs aumônes, les soins dont ils entouraient les malades et les nécessiteux leur avaient valu la considération et le respect universels.

Quand sainte Thérèse vint à Burgos pour fonder un couvent de son Ordre, Jean Rodrigue et sa femme

(1) C'est par suite d'une erreur typographique que la vie de sœur Jeanne de Jésus-Marie se trouve placée au 22 août et non au 21 août, ainsi que l'indique le calendrier.

l'aidèrent à trouver le terrain et l'argent nécessaires ; ils reçurent la sainte dans leur demeure, et c'est alors que celle-ci, prenant dans ses mains la petite Jeanne, à peine âgée de deux ans, et la regardant au visage, dit aux parents radieux : « Ayez soin de cette enfant, et « félicitez-vous de lui avoir donné le jour ; car Dieu « manifestera en elle sa toute-puissance et son infinie « bonté ». Cette prédiction allait bientôt commencer à se réaliser.

Ses parents ne négligèrent rien pour élever à la fois son cœur et son intelligence : ils lui donnèrent des maîtres spéciaux de lecture, d'écriture, de musique. Mais ce que Jeanne apprit le mieux, ce pourquoi elle montra d'admirables dispositions, c'est la prière, l'amour de Dieu, la piété. A peine âgée de quatre ans, elle récitait son rosaire, assistait à la messe avec une dévotion si touchante qu'elle inspirait à tous le désir de servir Dieu, connaissait et exposait même les vérités de la foi.

Il y avait dans la maison de Jeanne une chapelle richement ornée, où l'on voyait une statuette de l'enfant Jésus assis sur un trône enrichi d'or. C'est là que la petite fille passait le temps réservé à ses jeux ; aussitôt l'heure de la récréation venue, elle courait à la chapelle, et, se mettant à genoux devant son cher Jésus, elle lui racontait, avec sa douce voix, ses travaux, ses projets, ses espérances d'enfant. Des témoins oculaires ont affirmé que plusieurs fois la statue de pierre s'était animée et que le divin Fils de Marie n'avait pas dédaigné de prendre part aux jeux de la petite Jeanne.

A la suite d'une visite dans un couvent de Clarisses,

Jeanne conçut un violent désir de se consacrer au Seigneur. Elle commença par se faire dans la chapelle de sa maison une sorte de cellule : « Voilà mon couvent », disait-elle, « je ne dois plus sortir d'ici ; car les reli-« gieuses ne quittent jamais leur cloître », et plaçant tout autour d'elle des candélabres, des chaises, des coussins : « Ceci est l'abbesse », ajoutait-elle, « et voici « les clarisses, mes sœurs », et elle leur parlait à voix basse, avec une humilité respectueuse.

Les saints patriarches Dominique et François se plurent à instruire Jeanne des vérités de la foi et à lui enseigner à aimer Dieu et la sainte Vierge Marie. Un jour qu'elle s'était enfermée dans sa cellule de la chapelle, comme dans un couvent, elle aperçut tout à coup auprès d'elle un frère mineur qui la regardait en souriant : « Comment avez-vous pu venir ici », lui dit-elle, un peu effrayée de cette apparition inattendue, « et qui vous a envoyé près de moi ? » — « Votre « Père céleste, ma fille », répondit le religieux ; « et vous, « mon enfant, que faites-vous en ce moment ? » — « Je « vais lire les Vêpres, comme les Clarisses font à cette « heure au couvent. Il est vrai », ajouta-t-elle en riant, « que je ne sais pas très-bien encore mon alphabet ». — « N'importe, lisez », reprit la vision, et l'enfant se mit à lire sans hésiter, les litanies de la sainte Vierge. Quand elle eut fini, elle demanda à son maître improvisé comment il s'appelait et s'il devait revenir : « On « me nomme François », répondit-il ; « tous les jours, à la « même heure, vous me trouverez auprès de vous ».

Quelquefois le saint fondateur de l'Ordre venait, accompagné de saint Dominique et de sainte Catherine

de Sienne. La première fois que les trois saints apparurent ensemble à Jeanne, François, la prenant par la main, la conduisit auprès de Dominique, et lui ordonna de se mettre à genoux devant lui et de lui demander sa bénédiction : « Je ferai volontiers ce que vous désirez de moi », lui dit saint Dominique, « mais « priez l'autre Père de vous bénir le premier ». Puis il lui recommanda d'ajouter tous les jours à la lecture des litanies de la sainte Vierge la récitation d'un rosaire, et lui promit, en la quittant, de revenir souvent prier avec elle.

C'est ainsi que s'enflammait peu à peu l'amour ardent de Jeanne pour Dieu, pour la Vierge Marie et pour l'enfant Jésus : « Mon Dieu », s'écriait-elle, « soyez « mon père, je vous aimerai et je vous obéirai comme « une fille soumise et respectueuse ». Ou bien encore, à genoux devant sa statuette de Jésus, elle répétait : « Voici mon frère et mon fiancé ». C'est sans doute pour la récompenser de cette dévotion à Jésus enfant, que la Vierge lui apparut un jour, tenant son Fils dans ses bras ; elle était accompagnée de saint Dominique, de saint François et de sainte Catherine de Sienne : « Que penses-tu, ma fille, de cet enfant ? lui dit la di- « vine Mère ? n'est-il pas plus beau dans le ciel que sur « la terre ? veux-tu être sa fiancée et lui donner ta « main ? » — « Mais le voudra-t-il », reprit la timide Jeanne ; « j'ai bien peur qu'il ne refuse l'offrande que « je lui fais de mon cœur ». — « Non, ne crains rien », répondit Marie, « ce que tu désires, il le désire aussi ». Et en même temps, l'Enfant divin tendait à Jeanne sa main ; puis la glorieuse Mère lui mit au doigt un anneau

précieux, et l'embrassant tendrement, elle lui donna sa bénédiction ainsi que son Fils et les saints qui l'accompagnaient, et disparut avec eux.

Avec de tels maîtres, Jeanne ne pouvait manquer d'avancer rapidement dans les voies de la vertu. En effet, à peine âgée de six ans, elle montra une perfection où n'atteignent pas souvent les plus vieux et les plus saints religieux. Son humilité, son amour de la pauvreté, son dévouement au prochain, ses mortifications même étonnaient dans une enfant. Elle baisait les pieds de ses servantes, leur demandait en grâce de lui permettre de laver la vaisselle ou de faire le ménage, sans en rien dire à sa mère. Et quand on n'accédait pas à son désir : « Pourquoi me refusez-vous », disait-elle, « est-ce que je vaux mieux que vous ? C'est « vous qui valez mieux que moi ; quel malheur d'être « née de parents riches ! Tous les jours je prie Dieu de « me rendre pauvre, pour me permettre de m'humi- « lier ».

En effet, Jeanne aimait la pauvreté et les pauvres. Quand elle en apercevait un dans la rue, elle courait à lui, et, en lui témoignant le plus grand respect, elle lui offrait timidement son aumône. La vue d'un malade, d'un lépreux la faisait pleurer, et pour adoucir leurs misères, elle eût volontiers souffert mille maux. Elle s'imposait des mortifications volontaires et s'infligeait la discipline avec une verge d'épines, jusqu'à se couvrir de sang. Puis, se trouvant trop faible pour se frapper, elle appelait auprès d'elle une pauvre fille de quatorze ans, dont elle avait fait son amie, qui l'attachait à son lit et lui donnait de grands coups d'une

corde à nœuds. La nuit, pour se reposer de pareilles fatigues, Jeanne couchait sur un natte de roseaux. Elle portait un cilice, jeûnait, veillait, priait, et ne se soutenait que par l'ardeur de son amour pour Dieu.

A mesure qu'elle avança en âge, les vertus de cette pieuse fille brillèrent d'un éclat plus vif. Quand elle put comprendre de quel prix inappréciable est la chasteté chrétienne, elle veilla avec un soin jaloux sur toutes ses actions, sur tous ses regards et sur toutes ses pensées. Elle fuyait les hommes comme la peste. Elle était belle, et on le lui disait quelquefois ; il n'y avait rien au monde qu'elle redoutât plus que de pareils compliments. Elle pensait, comme Tertullien, que les jeunes filles qui se respectent ne doivent entendre qu'avec crainte parler de leur beauté, qui est le seul mérite des impures.

En même temps se développait sa passion pour la vie religieuse ; elle rappelait souvent à Dieu, dans ses prières, qu'il l'avait pris pour sa fiancée, et elle le suppliait de lui ouvrir les portes d'un couvent. Ses parents visitaient souvent avec elle les maisons des filles de Sainte-Claire et de Sainte-Thérèse ; la paix et la tranquillité de ces pieux asiles avaient pour elle des charmes ineffables. Elle parlait du bonheur des sœurs avec tant de chaleur, que sa mère, qui, toute chrétienne qu'elle était, ne voulait pas voir sa fille entrer en religion, s'en effraya pour l'avenir et cessa de la mener dans les couvents. Elle défendit même à ses servantes de s'entretenir avec Jeanne de la vie religieuse, et s'efforça de lui inspirer le désir du mariage. Ce fut dès lors une lutte ouverte entre la mère et la fille, lutte

dont le souvenir troublait encore les dernières années de Jeanne. Un jour le confesseur de Jeanne révéla à sa mère les mortifications auxquelles elle se livrait. On ouvre ses armoires et ses placards ; on y trouve des cordes à nœuds, des fouets, des verges, des cilices tachés de sang, témoignages indiscutables de ses austérités. On jette tout au feu devant elle ; elle en conçut une douleur indicible : « Mon Dieu », s'écria-t-elle, « pourquoi avez-vous permis que l'on découvrît mon « trésor? Que vais-je maintenant devenir ; frappez-moi « vous-même, puisque à présent je ne puis plus le « faire ».

Mais ce n'était là que le commencement de la terrible épreuve qu'elle avait à subir, et comme le présage avant-coureur de la tempête. Jeanne était alors âgée de quatorze ans : jeune, belle et riche, elle avait été déjà plusieurs fois demandée en mariage, et avait d'ailleurs refusé tous les partis. Ce n'était pas le compte de sa mère ; un beau matin, elle lui apprit qu'elle avait été accordée à Mathias Hortiz, fils d'un riche marchand, et que le mariage aurait lieu dans quelques semaines. La pauvre Jeanne en fut toute consternée ; elle n'avait à attendre aucune pitié de sa mère, et son père, pour ne pas être témoin de scènes affligeantes, avait quitté Burgos, et laissé à sa femme le soin de terminer l'affaire. Désespérée, elle eut recours à son confesseur ; elle en reçut cette réponse, que « l'obéissance aux pa« rents est le premier et le plus saint des devoirs », et il l'engagea à se marier et à servir Dieu en épouse et en mère chrétienne. Ainsi les hommes abandonnaient Jeanne ; le Seigneur du moins ne lui fit pas défaut.

« Mon Sauveur et mon Dieu », s'écriait la désespérée, à genoux devant la statue de Jésus, « ne m'avez-« vous pas, en présence de votre sainte Mère, choisie « pour votre fiancée ? En quoi ai-je mérité que vous « m'abandonniez ? » — « Ma fille », répondait une voix, en même temps que le visage de pierre s'animait, « je « ne vous abandonne pas, et je veille sur le dépôt sa-« cré que vous m'avez confié ; mais suivez la volonté « de vos parents ; car vous ignorez ce que je vous ré-serve dans l'avenir ».

Quelques jours après, Jeanne Rodriguez épousait Mathias Hortiz.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Douleurs et épreuves. — Consolations et secours que Jeanne reçoit du ciel. — Brutalité de son mari. — Impuissance de ses parents à la protéger. — Sa famille est ruinée. — Nouvelles épreuves. — Elle passe vingt-quatre heures dans un puits. — Conversion inespérée de Mathias Hortiz. — Jeanne se consacre entièrement aux bonnes œuvres. — Soins aux malades dans un hospice. — Aumônes aux pauvres. — Comment Dieu la récompense de sa charité. — Mort chrétienne de Mathias. — Veuvage de Jeanne. — Emploi de son temps. — Son dévouement à son prochain. — Miracles qu'elle accomplit.

Le soir même de son mariage, la nouvelle épouse s'en fut pleurer à la chapelle, et prenant en main une statuette de saint Paul, elle lui demanda quel parti elle devait prendre : « Ne craignez rien », répondit l'Apôtre, « votre céleste Fiancé défendra son bien ; vous ne per-« drez pas votre virginale pureté ».

En effet, en pénétrant dans sa chambre à coucher, elle aperçut à ses côtés saint François et son ange gardien, qui ne devaient pas la quitter un moment pendant les quarante années que dura son mariage.

Cependant Mathias, dont l'union n'était qu'un célibat

prolongé, ne tarda pas à perdre patience ; il ne laissait pas perdre une occasion de tourmenter sa femme. S'occupait-elle de quelque ouvrage manuel, il disait que l'épouse de Mathias Hortiz ne devait pas travailler ; si elle ne faisait rien, il la traitait de paresseuse et lui reprochait de singer les grandes dames ; quand elle demeurait à la maison et se renfermait dans la solitude, il l'accusait de n'avoir nulle affection pour ses parents ; quand elle sortait, il l'appelait coureuse et vagabonde ; quand elle priait, il l'outrageait en la nommant hypocrite ; quand elle ne priait pas, il l'outrageait encore en la nommant impie.

Les parents de Jeanne s'émurent des mauvais traitements infligés à leur fille ; de là des brouilles et des querelles dont la cause innocente était la première victime. Des deux côtés on lui reprochait d'être un instrument de discorde et de ne vouloir faire aucun sacrifice pour provoquer une réconciliation. Les choses en vinrent à un tel point, que sa mère voulut la tuer de sa propre main, aimant mieux, disait-elle, lui ôter elle-même la vie, que de la voir périr sous les coups d'un étranger. Et un jour elle la frappa au visage avec tant de violence que, pendant deux semaines, la pauvre Jeanne fut obligée de se cacher pour dérober au monde la vue de ses blessures. Son père regrettait amèrement d'avoir autorisé et rendu possible ce mariage par sa faiblesse vis-à-vis de sa femme. « Mon Dieu », disait-il, « quelle faute j'ai commise, moi qui, par trop d'affec-« tion pour mon épouse, ai abandonné mon enfant à « un homme qui la traite en esclave. Ah ! oui, je mérite « de souffrir ce que je souffre aujourd'hui ; mais cette

« pauvre enfant est innocente, prenez-la sous votre « protection ; car elle n'a plus d'espoir qu'en vous ; je « la remets entre vos mains ; soyez pour elle un père « et un époux ». Puis, se sentant plus fort, ce brave homme baisa sa fille au front et lui promit de la défendre envers et contre tous : « Tu reviendras dans la « maison de ton père », dit-il, « ou, si tu le préfères, tu « entreras dans un couvent pour y servir Dieu en toute « tranquillité ».

Malheureusement ces promesses ne tinrent pas envers les droits du mari, qui, quelques mois plus tard, emmena Jeanne dans sa nouvelle demeure, et lui déclara, en la regardant avec des yeux féroces, qu'elle était maintenant en sa puissance, et que Dieu seul pourrait l'en arracher. La pauvre fille n'était encore âgée que de quinze ans : son martyre commençait.

On ne saurait imaginer les mauvais traitements qui lui furent infligés. Un jour, pour avoir parlé à sa mère à l'église, elle se vit dépouiller de ses vêtements, coucher les bras en croix sur des morceaux de bois, comme autrefois saint André, et frapper jusqu'au sang avec une corde à nœuds. Le lendemain, il fallut mander un médecin ; son mari la menaça de la mettre à mort si elle révélait la cause de sa maladie, en sorte que les remèdes, mal choisis et mal appliqués, ne firent qu'augmenter ses souffrances au lieu de les diminuer.

Une autre fois, une de ses nièces, en jouant dans les appartements, ouvrit une cage d'où s'échappa un serin des Canaries. Furieux, Mathias accuse sa femme d'avoir ouvert elle-même la porte de la cage ; il la déshabille, et après l'avoir rouée de coups, il l'attache toute san-

glante à la corde du puits, et la plonge jusqu'au cou dans l'eau glacée. Il eut la cruauté de l'y laisser vingt-quatre heures; c'est un miracle qu'elle ne soit pas morte de froid. Elle y gagna une fluxion de poitrine qui la retint au lit pendant six mois.

Ses parents essayèrent encore de s'interposer; Jeanne elle-même les en dissuada : « Je saurai bien », leur dit-elle, « porter ma croix ». Quelque temps après, d'ailleurs, ils perdirent tout à coup leur fortune, et tombèrent dans une extrême misère ; Mathias se trouva ruiné du même coup, et se vit forcé d'entrer au service de Pierre de Cerezo y Torquemada, l'un des plus nobles et des plus riches seigneurs du pays. Il voulut renvoyer sa femme chez ses parents ; elle refusa, en déclarant que le devoir de l'épouse est de suivre son époux ; il la chassa. Abandonnée de tous, sans secours, sans argent, Jeanne eut un instant la tentation de mettre fin à ses jours, en se jetant à l'eau ; mais elle pria, et le courage lui revint ; elle se résigna à vivre et à souffrir. Elle n'osait plus se montrer en public. Non pas qu'elle fût honteuse de sa pauvreté, mais elle craignait d'entendre les mauvais propos qui circulaient sur le compte de Mathias. Il ne lui sut pas gré de cacher ainsi ses souffrances, et au lieu de se laisser désarmer par une patience aussi angélique, il ne fit que redoubler de fureur. L'énumération des tortures qu'elle eut à subir serait trop longue ; il alla jusqu'à la frapper à coups de couteau, avec une telle violence qu'il lui cloua le bras contre un mur. Aucun martyre n'est comparable à celui qu'elle a souffert.

Cependant Dieu n'abandonnait pas sa pieuse ser-

vante ; elle puisait dans la prière une force surhumaine ; elle trouvait dans l'approche des sacrements d'ineffables consolations ; elle finit même par obtenir la conversion de son mari.

Un jour qu'elle revenait d'entendre prêcher un célèbre orateur, Mathias lui demanda quel était le sujet du sermon : « En deux mots », lui répondit-elle, « voici ce « que le prêtre a dit : « Il n'y a rien de plus agréable à « Dieu que la méditation et les bonnes œuvres ; rien « ne lui déplaît autant que les entraves qu'y apportent « les impies ». Il l'écouta sans prononcer une seule parole ; puis tout à coup, comme éclairé par la grâce, il s'écria : « Eh bien ! donc, madame, priez et occupez-« vous d'œuvres pies autant qu'il vous plaira ; je ne « vous en empêcherai plus ». Quelque temps après, Jeanne eut le bonheur de le voir aller à la messe. Il était converti.

A partir de cette époque, Jeanne fut heureuse ; elle put se consacrer autant qu'elle le voulut au service de son prochain. Elle commença par soigner les malades d'un hospice fondé par Ursule d'Arganza ; elle s'y dévoua jusqu'à ne prendre de repos ni jour ni nuit. Les souffrances qu'elle avait subies lui avaient appris à plaindre et à aimer tous ceux qui souffrent. Les prisonniers dans leurs cachots, les pauvres dans leurs masures, les orphelins, les veuves trouvèrent en elle une mère féconde en ressources, inépuisable en charité.

Dieu l'en récompensa par des apparitions miraculeuses. Un jour elle trouva à la porte d'une église un pauvre qui l'aborda en ces termes : « Béni soit le « saint nom de Jésus ». — « Béni soit-il », reprit-elle.

« dans l'éternité ». Puis il lui demanda, au nom du Seigneur, un peu de toile pour panser ses plaies. Au moment où Jeanne le lui donnait, il s'évanouit comme un songe. Tout affligée, elle n'osait ni avancer ni retourner sur ses pas ; elle finit cependant par rentrer chez elle, et au moment où elle franchissait le seuil de sa porte, le Sauveur lui apparut et lui dit : « Ma « fille, c'est moi, ne craignez rien ; c'est moi qui vous « ai demandé un peu de toile, et non le démon qui ne « saurait supporter les œuvres de charité. J'ai voulu « moi-même vous remercier pour les aumônes que « vous distribuez en mon nom ».

Mais rien ne fut plus agréable à Jeanne que la transformation complète qui s'était opérée dans la personne de son mari. Autant Mathias s'était montré dur et cruel vis-à-vis de tous, autant maintenant il était bon et généreux. Il soignait les malades, il distribuait aux pauvres des aumônes, il priait enfin, et s'approchait souvent des sacrements. C'est ainsi qu'il racheta les fautes énormes de sa vie passée, et qu'il put voir venir sans trop d'effroi l'heure de la mort, si terrible aux grands pécheurs. Ce fut Jeanne qui le soigna dans sa dernière maladie, c'est elle qui lui annonça le moment de la séparation, et qui, malgré les médecins, le conjura de se préparer au passage de l'éternité. On prétendait qu'il allait mieux ; lui-même espérait peut-être renaître à la vie ; il s'abandonna cependant à la direction de sa femme, et bien lui en prit ; car à peine eut-il reçu les derniers Sacrements, qu'il perdit l'usage de la parole. Il mourut le 14 octobre 1622. Sainte Thérèse avait prédit à Jeanne, que, par la permission de

Dieu, elle serait mariée pour porter sa croix et obtenir à force de prières la conversion de son mari ; la prophétie de la sainte s'était réalisée de point en point.

Délivrée de la chaîne du mariage, qui pendant longtemps lui avait été si lourde, Jeanne renouvela son union mystique avec le Sauveur, union que n'avaient pu briser tous les efforts de l'Esprit malin. L'archevêque Ferdinand Azevedo, qui avait été toujours son père spirituel, s'occupa d'elle plus encore que par le passé ; il en fit la dispensatrice de ses aumônes. Comme ses fonctions ne lui permettaient pas de veiller toujours sur elle, il chargea le Père Alphonse-Marc de la Torre de la diriger. Jeanne se soumit comme une enfant à tout ce qu'on lui ordonna. Ses maladies et son infirmité l'empêchaient de se rendre tous les jours à l'église ; l'archevêque acheta la maison où elle habitait, et transforma sa chambre en chapelle. C'est là que Jeanne vécut heureuse et calme, souvent visitée par les anges, les saints, la sainte Vierge et Dieu lui-même, toujours occupée de prières et de mortifications.

Elle s'était imposé une règle de conduite dont elle ne se départit pas un seul instant. Après avoir passé la plus grande partie de la nuit en contemplation, elle se rendait tous les matins, soutenue par le prêtre Marc et sa suivante, Madeleine d'Arze, au couvent des Carmélites, où elle communiait. Rentrée chez elle, elle récitait avec Marc les prières du bréviaire romain et les litanies de la sainte Vierge ; le reste du jour, elle le consacrait à des bonnes œuvres.

Sa maison était le lieu de refuge de tous les malheureux ; les pauvres, les lépreux, les petits enfants

abandonnés venaient à elle, comme à une bonne mère. Elle leur préparait à manger, pansait leurs plaies, raccommodait leurs vêtements, blanchissait leur linge ; elle était, en un mot, la servante de ceux que le commun des hommes repousse et méprise.

Le soir venu, au lieu de prendre le repos dont elle avait si grand besoin, Jeanne, accompagnée de sa suivante, allait faire un chemin de la croix à l'église paroissiale de Notre-Dame, qui se trouvait située au milieu de la ville. Longue était la route, et presque nulles les forces physiques de la sainte veuve ; elle marchait cependant d'un pied léger, comme un enfant qui court à ses plaisirs, heureuse de terminer sa journée comme elle l'avait commencée, en pensant au Seigneur et en l'honorant.

Pendant son veuvage, comme durant le temps de son union avec Mathias Hortiz, Jeanne fut souvent visitée par les habitants du céleste royaume. Elle aperçut une fois, dans une extase sublime, les trois personnes de la sainte Trinité, assises dans leur gloire, au milieu des chœurs des anges ; et au même instant la divine Mère la prit par la main et la conduisit jusqu'au pied du trône. Les trois personnes divines l'embrassèrent avec tendresse et lui donnèrent leur bénédiction. Dieu le Père disait : « C'est ma fille », — Dieu le Fils : « C'est « ma fiancée », — et l'Esprit-Saint : « C'est ma bien-ai« mée ». Et le Père tout-puissant ajouta ces belles paroles : « A partir d'aujourd'hui, ma fille, vous n'aurez « plus affaire avec les créatures, mais avec moi ; car « vous êtes en moi, et je suis en vous ».

Des miracles de toutes sortes signalèrent cette pé-

riode de la vie de la bienheureuse Jeanne. Nous en rapporterons un entre mille.

Un seigneur du pays, atteint d'une maladie mortelle, ne craignait pas de conserver auprès de lui une femme de mauvaise vie, et il refusait d'entendre parler de confession. Une dame, nommée Catherine d'Asperilla, recommanda cet infortuné aux prières de Jeanne, qui vint quelque temps après le visiter avec le prêtre Marc. Au moment où elle sortait de chez elle, Jeanne se sentit tout à coup paralysée des jambes et de la langue ; elle fit comprendre néanmoins à ses compagnons qu'il fallait la conduire à la maison du moribond. Quand ils arrivèrent, le malheureux avait cessé de vivre. Le prêtre et Catherine d'Asperilla entrèrent dans la chambre ; ils virent le mort couvert de son linceul, et revinrent dire à Jeanne que tout était fini. Mais la sainte veuve, levant les yeux au ciel, s'écria : « O Dieu « bon, laissez-moi entrer ; il faut que je le voie ». A peine pénétrait-elle dans la chambre, que celui que l'on croyait mort se leva et salua Jeanne, au grand étonnement des assistants. Elle fit un signe de croix sur son corps et le guérit sur-le-champ : puis elle le convertit et le prépara elle-même à terminer saintement sa vie.

La renommée de la sainteté de Jeanne et des miracles qu'elle accomplit, ne tarda pas à se répandre dans l'Espagne ; de tous côtés on accourait pour lui faire visite ; et comme la foule des pèlerins comptait beaucoup de pauvres gens, elle les hébergeait dans sa propre maison et l'archevêque de Burgos pourvoyait à leur nourriture. Bon nombre de malades furent

guéris par elle, bon nombre de possédés lui durent leur délivrance.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Renouvellement des fiançailles de Jeanne avec Jésus. — Elle prend le voile des Clarisses. — Cérémonie de son installation. — Joie de Jeanne. — Sa vie dans la solitude et ses mortifications. — Ses extases et ses relations perpétuelles avec les saints, les anges, la Vierge et Jésus lui-même. — Vains efforts du démon contre elle. — Elle reçoit le don de prophétie et celui de guérison. — Sa dernière maladie. — Sa mort et ses funérailles.

Depuis le jour où le Fils de Dieu, caché sous l'apparence d'une statuette de pierre, avait appelé Jeanne sa fiancée et lui avait donné la main en signe d'alliance éternelle, dans la chapelle de la maison de son père, la pieuse servante du Seigneur s'était pour jamais consacrée à Jésus, et elle attendait avec impatience l'heure bénie où elle pourrait enfin accomplir son vœu.

Un soir qu'elle priait dans son oratoire, elle se trouva tout à coup ravie en extase ; puis saint Joseph lui apparut ; il la transporta dans le céleste royaume. Elle aperçut le Sauveur assis sur un trône resplendissant, dans tout l'éclat de son infinie majesté ; à droite se tenait sa glorieuse Mère, et tout autour les anges et les saints ajoutaient leurs supplications à celles de Marie, pour qu'il plût au Seigneur de renouveler et de confirmer son alliance avec Jeanne. Alors Jésus se leva, embrassa tendrement se servante, et lui tendit la main ; puis il lui plaça au doigt trois anneaux, en disant : « Mon Père vous offre le premier, comme gage de la « force qu'il met en vous ; je vous donne le second, « comme gage de la sagesse que je ferai briller en

« vous ; le Saint-Esprit vous donne le troisième, comme « gage de l'amour divin dont il embrasera votre cœur ». A partir de ce moment, elle ne songea plus qu'à s'enfermer dans un cloître, pour n'avoir à l'avenir d'autre pensée que Dieu.

Les Carmélites désiraient la voir entrer dans leur Ordre ; mais sur l'ordre de saint Dominique, de sainte Catherine de Sienne et de saint François, Jeanne résolut de prendre le voile des Clarisses. L'archevêque de Madrid approuva pleinement son projet, et voulut lui-même présider à la cérémonie qui eut lieu à cette occasion.

Ce fut un deuil immense parmi les pauvres, les malades, les orphelins et les prisonniers, qui perdaient en Jeanne une consolatrice et une mère. Quand l'archevêque vint jusque sur la porte de la demeure de Jeanne pour la conduire dans l'asile qu'elle s'était choisie, une foule innombrable l'accompagna et lui fit comme une escorte d'honneur. Le prélat lui-même célébra le saint sacrifice et donna à la nouvelle clarisse la communion : « Je vous amène », dit-il à l'abbesse, « ma sœur vénérée Jeanne Rodriguez de Jésus-Marie ; « elle est vieille, malade, sans dot ; si vous ne l'acceptez « pas, je la reconduirai avec joie dans sa demeure ; car « Dieu sait quelle douleur je ressens en perdant pour « toujours sa chère compagnie ». — « Monseigneur », reprit l'abbesse, « nous l'accueillons avec joie ; fût-elle « plus vieille, plus malade et plus pauvre encore, nous « lui saurions gré de venir au milieu de nous ; nous « pourvoirons à tous ses besoins ».

Ce jour de bonheur fut signalé par un miracle ; on

avait dû porter Jeanne, infirme et paralysée, jusqu'au couvent; quand elle arriva, elle se sentit subitement guérie, et put aller s'asseoir aux côtés de l'abbesse sans le secours de personne. C'est le 17 avril 1626, qu'elle prit le voile de Clarisse; elle était âgée de soixante-deux ans. L'année suivante, à la même époque, elle prononça ses vœux.

Grande fut la joie de Jeanne, quand elle se vit enfin admise au nombre des filles de sainte Claire. Elle jouissait donc pour jamais de la solitude et du silence qu'elle avait si longtemps désirés; elle pouvait donc s'entretenir avec son Dieu, sans être distraite par le fracas du monde et par les vains bruits du siècle. Cachée dans sa cellule, elle priait jour et nuit; et non contente de prier, elle se mortifiait, malgré son grand âge et ses infirmités; pour tout vêtement elle portait sa pauvre robe, qui couvrait mal un cilice; quand elle marchait, on entendait sonner sur ses reins la chaîne de fer dont elle se donnait la discipline. Tous les dimanches, tous les mercredis et tous les vendredis, jours où elle communiait, elle ne prenait aucune nourriture; les autres jours, elle vivait de pain arrosé de jus d'orange ou de citron.

Les maladies dont elle souffrait la retenaient souvent au lit; et cependant elle trouvait encore assez de force pour se traîner à la chapelle et prendre part aux pieux exercices de ses compagnes. Quand elle était privée de ce bonheur, Dieu, qui l'aimait tendrement, lui accordait d'ineffables consolations. Bien que sa cellule fût très-éloignée du chœur, elle entendait néanmoins tous les chants et toutes les prières par lesquelles les sœurs

célébraient la gloire du Très-Haut; et souvent même les saints et les anges vinrent s'asseoir au chevet de son lit, et lire avec elle les oraisons qu'elle ne pouvait, comme les autres religieuses, réciter à la chapelle. De huit heures du soir à neuf heures, sœur Jeanne disait son rosaire, puis elle faisait un chemin de la croix. C'est alors qu'elle assistait, pour ainsi parler, à une nouvelle Passion du Sauveur des hommes. Elle le voyait avec les yeux de l'âme, frappé au visage, fustigé, attaché à la colonne, traîné devant un tribunal; elle le suivait dans sa pénible ascension sur le Calvaire; elle essuyait avec la sainte Femme la sueur de son visage divin; elle pleurait au pied de la croix avec la Mère de douleurs. Il y avait là pour elle une souffrance et une joie : une souffrance, parce qu'elle sentait vivement les peines qu'endurait le Christ; une joie, parce que l'infinie miséricorde de Dieu, souverainement bon, la pénétrait de reconnaissance et l'enflammait d'amour.

Chaque jour procurait à la bienheureuse sœur Jeanne de Jésus-Marie de nouvelles et inappréciables jouissances. Elle priait une fois dans le chœur, quand tout à coup elle vit apparaître la très-sainte Vierge, qui lui plaça sur la tête une couronne éblouissante de blancheur, en récompense de sa chasteté inviolée. Une autre fois, c'est le Fils de Dieu qui lui recommande d'imiter la pauvreté de sainte Claire sur la terre, pour être riche en bonheur dans le ciel; ou bien encore c'est saint François qui se montre à elle vêtu de son manteau déchiré.

Ainsi soutenue et portée en quelque sorte par l'assis-

tance divine, la pieuse fille ne pouvait manquer d'être une religieuse parfaite. Ce qui le prouve, c'est non-seulement le respect que lui témoignaient ses compagnes, mais encore les attaques qu'elle eut à subir de la part du démon. Il n'est pas de ruse, en effet, que l'esprit malin n'ait imaginée pour la perdre ; hâtons-nous d'ajouter qu'il ne réussit jamais à l'ébranler. Que peut le démon contre ceux qui ont mis en Dieu leur confiance, contre celle surtout à qui le Seigneur Jésus disait, dans une ineffable vision : « Ma « fiancée, nous ne sommes qu'une volonté et qu'un « cœur ? »

Rien d'étonnant à ce que sœur Jeanne ait eu le don de seconde vue et celui de guérison. Avant même d'entrer en religion, elle avait été animée de l'esprit des prophètes. Le Père Louis du Saint-Sacrement, carme déchaussé, religieux d'une grande science et d'une grande vertu, avait été son confesseur pendant dix ans, et elle montrait pour lui beaucoup de respect et d'affection : « Mon Père », lui dit-elle un matin, « prépa-« rez-vous à mourir; sainte Thérèse m'est apparue, et « m'a révélé qu'avant la fin de cette semaine Dieu vous « rappellerait à lui ». En effet, huit jours plus tard, au moment où il achevait le saint sacrifice, le Père Louis se sentit tout à coup pris de douleurs violentes, et il fut obligé de se faire porter au lit. Le soir même, Jeanne reçut la visite du Père Didacus Lopez, lecteur et gardien du couvent des Frères Mineurs de Burgos, en même temps que grand ami du Père Louis. Au moment où il franchissait le seuil de sa maison, Jeanne l'arrêta : « Hâtez-vous », lui dit-elle, « hâtez-vous

« d'aller lui donner l'Extrême-Onction ». Il y courut. A peine avait-il accompli son saint ministère, que le Père Louis rendait l'âme.

Devenue clarisse, Jeanne conserva le même don de prophétie : c'est ainsi qu'elle annonça à François Manso, archevêque de Mexico, qu'il reviendrait en Espagne et serait nommé archevêque de Burgos.

Elle a aussi guéri miraculeusement une foule innombrable de malades.

Cependant l'heure approchait où Dieu allait la rappeler à lui : elle était âgée de quatre-vingts ans et semblait ne conserver que par un prodige un misérable souffle de vie. Elle ne se faisait aucune illusion sur sa faiblesse ; mais telle était sa pieuse ardeur, qu'elle voulait encore assister aux Matines, et que son confesseur et l'abbesse furent obligés de le lui défendre. Dans cette dernière période de sa vie, ses extases redoublèrent ; presque tous les jours on la trouvait abîmée dans de célestes contemplations : « Mon Dieu », s'écriait-elle, « mon souverain bien ; je vous vois et je « vous possède ; quand serai-je à vous pour tou- « jours ? » Quelques semaines avant sa mort, le Fils de Dieu lui apparut, et lui dit : « Ma fiancée, vous avez « assez souffert ; maintenant la douleur n'aura plus « prise sur vous ; quand on a combattu, comme vous, « un grand combat, on doit mourir en paix ». En effet, à partir de ce moment, elle jouit d'un calme inespéré ; elle s'éteignit doucement comme une lampe qui meurt faute d'huile. On vit alors combien cette vénérable religieuse avait inspiré d'affection et d'amour. Quand elle reçut le saint Viatique, une foule immense d'hommes

et de femmes accourut au couvent pour la voir et l'entendre encore une fois. Elle accueillait tout le monde avec bonté, et parlait des devoirs de la créature envers le Créateur d'une manière si éloquente qu'on ne pouvait retenir ses larmes.

C'est le 20 août qu'on lui donna l'Extrême-Onction ; le lendemain elle mourut, au milieu des pleurs de ses compagnes ; elle était âgée de quatre-vingt-six ans ; il y avait vingt-quatre ans qu'elle portait le voile des filles de sainte Claire.

On rapporte qu'immédiatement après sa mort, son corps, jusque-là maigre et décharné, sillonné de rides et de plaies, prit tout à coup l'aspect du corps d'une belle jeune fille ; en même temps son visage se remplit, ses yeux brillèrent d'un éclat incomparable ; une vie nouvelle parut circuler sous sa peau devenue transparente.

Au dehors la multitude s'amassait en criant : « La « sainte est morte ; notre sainte sœur Jeanne de Jésus- « Marie vient d'entrer au ciel ». Il fallut faire garder le cadavre pour empêcher une piété indiscrète de le mettre en lambeaux. Toute la ville assista aux funérailles, qui furent annoncées par les cloches des quinze paroisses de la ville. Les chanoines, les prêtres et les chapelains de l'église archiépiscopale marchaient en tête du cortége ; suivaient les Chartreux, les Bénédictins, les Jésuites, les Carmes Déchaussés, puis le clergé séculier, la noblesse et le peuple. On se rendit en procession à l'église des Clarisses, où le vicaire général officia. On rappela dans l'éloge funèbre de la vénérable religieuse sa vie d'épreuves, de résignation et de vertus, puis les

faveurs inappréciables dont Dieu l'avait comblée, et les miracles qu'elle avait accomplis. Les prodiges qui eurent lieu par la suite ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée (1).

(J.-B. FREMAUT.)

JEAN DE BURGO

DU TIERS ORDRE, MARTYR

1610. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Naissance illustre de Jean de Burgo. — Excellente éducation qu'il reçoit. — Sa jeunesse féconde en vertus. — Courage dont il fait preuve pendant les persécutions. — Son arrestation. — Il se livre lui-même aux soldats. — Son procès. — Fermeté dont il fait preuve. — Ses exhortations à sa femme et aux catholiques d'Irlande. — Comment il se sépare de sa famille. — Sa mort, ses funérailles.

Thomas Morus, le grand chancelier d'Angleterre, avait autrefois, par une mort glorieuse, illustré tout ensemble son pays et l'Eglise ; ainsi Jean de Burgo, par son martyre, honora l'Eglise d'Irlande.

Jean était le second fils du puissant baron de Castelconnel, seigneur de nombreux châteaux et de domaines immenses dans la province de Limerick. Ses parents s'efforcèrent de lui inculquer dès sa jeunesse les vérités de la religion chrétienne, et ils lui donnèrent une instruction si solide, que jamais, dans l'avenir, les sophismes spécieux des hérétiques n'eurent de prise sur lui.

(1) François d'Ameyugo, lecteur et provincial de la province de Burgos, a écrit en espagnol une biographie de Jeanne de Jésus-Marie. — Les Chartreux de Cologne en ont publié une autre en allemand et en latin. — Ses derniers confesseurs, Jean de Mata, Sébastien Sanchez et Pierre de Sobrevilla, ont aussi raconté sa vie.

Jean était un enfant pieux, soumis, doux et chaste. Il lisait tous les jours les Litanies de la sainte Vierge et récitait son rosaire : il écoutait à genoux la sainte messe ; soir et matin il priait pendant plusieurs heures et méditait avec fruit sur les souffrances inouïes du Sauveur des hommes. Il essayait déjà de se mortifier, jeûnait, veillait, et quoique d'un tempérament faible et d'une constitution débile, il ne craignait pas de s'épuiser davantage et ne se ménageait pas les macérations. Plus tard, devenu jeune homme et mêlé à la vie turbulente des étudiants ; plus tard encore, quand il se fût marié, il continua à suivre la même règle de conduite qu'il s'était imposée de si bonne heure.

Jean avait déjà perdu ses parents quand commença la terrible persécution de la reine Elisabeth contre l'Eglise catholique. Des placards furent affichés dans les trois Royaumes-Unis, qui ordonnaient des châtiments sévères non-seulement contre les prêtres et les religieux, mais encore contre ceux qui leur donneraient asile, contre ceux qui assisteraient au saint sacrifice de la Messe, ou simplement qui reconnaîtraient l'autorité du pape. Aussitôt Jean de Burgo déclare qu'il recueillera tous les persécutés ; il transforme son château en un lieu de refuge pour les serviteurs du vrai Dieu proscrits ; et sans craindre de perdre à la fois et la vie et la fortune, il va jusque dans les prisons leur porter des consolations et des aumônes.

Cette conduite courageuse ne pouvait manquer d'exciter la rage des Calvinistes ; on n'osa pas attaquer ouvertement Jean de Burgo, mais on acheta le portier du château à prix d'argent, et un dimanche, pendant qu'on

célébrait la Messe dans la chapelle, une bande armée fit tout à coup irruption, sous la conduite du shérif. Jean commença par mettre en sûreté son chapelain et les prêtres qu'il cachait ; puis tirant l'épée hors du fourreau, il courut avec les fidèles au-devant des assaillants : « De quel droit », s'écria-t-il, « m'attaque-t-on ainsi chez « moi ? » — « Du droit que nous donne votre désobéis-« sance aux ordres du souverain », répondit le shérif, et il le fit saisir par ses soldats. Jean aurait facilement pu résister, mais il ne voulut pas causer la mort de beaucoup de braves gens, et il se laissa emmener, au milieu d'une nombreuse escorte, jusqu'à Limerick. Là, sans égard pour son rang, sans tenir compte des nombreux services que ses ancêtres avaient rendus aux rois d'Angleterre, on le chargea de chaînes et on le jeta au fond d'un cachot.

Jean supporta courageusement son malheureux sort; calme au milieu des outrages que ses geôliers lui prodiguaient, il se souvenait de Jésus souffrant pour le salut des hommes, et montrait un visage riant. On eût dit, tant il était serein, qu'il ne se trouvait pas sous le coup d'une perpétuelle menace de mort ; il encourageait ses compagnons d'infortune à rester fermes dans leur foi, les soignait quand ils étaient malades, et trouvait encore le moyen de leur procurer, ainsi qu'à lui-même, les consolations de la religion. Cependant, comme s'il ne lui suffisait pas d'être privé de la liberté et des douceurs de la vie de famille, il s'imposait encore des mortifications, veillait, jeûnait, se donnait la discipline avec la corde qui serrait autour de ses reins la robe du Tiers Ordre de Saint-François.

Enfin on nomma des juges pour lui faire son procès : c'étaient le vice-roi d'Irlande et le gouverneur de la province de Momonie, homme cruel, qui s'était élevé à cette haute position à force de lâchetés et de turpitudes. Jean comparut devant ce tribunal qui l'avail déjà condamné d'avance, avec des chaînes aux pieds et aux mains ; et il entendit sans faiblir l'acte d'accusation. On lui reprochait d'avoir transgressé les ordres du roi en donnant asile à des prêtres, en assistant à la messe, en se confessant et en communiant. Il sourit et répondit : « Ce « sont là de bonnes œuvres, j'imagine ; et quels sont « enfin les crimes que j'ai commis ? Si c'est un crime « que de pratiquer ses devoirs de catholique romain, « je me réjouis d'être coupable des mêmes fautes que « saint Patrice d'Irlande, saint Augustin d'Angleterre, « saint Colomban d'Ecosse, et les illustres parents du roi « qui nous persécute aujourd'hui. Je suis prêt à mou- « rir comme eux pour la même foi ».

La sentence ne se fit pas attendre. On le condamna à être pendu : ses quatre membres et sa tête seraient ensuite exposés sur les places publiques de la ville. A cette triste nouvelle, une immense douleur se répandit dans Limerick ; il n'y eut peut-être que le frère Jean qui ne montra ni affliction, ni faiblesse. Il consolait sa femme éplorée, exhortait à la constance les chrétiens effrayés, et, par sa fermeté plus encore que par ses paroles, il prêchait la résignation et la confiance en Dieu.

Les derniers moments furent terribles pour ce glorieux serviteur de Dieu. Quand Gratienne, son épouse, lui apporta son jeune fils pour qu'il l'embrassât et le bénît, ce pauvre père sentit son cœur s'abîmer de dou-

leur, et une peine immense l'envahit tout entier. Mais bientôt, reprenant le dessus, sa belle âme se manifesta dans toute sa splendeur ; il prit son enfant sur ses genoux, le baisa tendrement, lui donna sa bénédiction et supplia le Seigneur de lui accorder une fin semblable à la sienne.

Cependant les préparatifs du supplice étaient terminés ; des soldats vinrent avertir Jean de Burgo, pour qu'il eût à se disposer à les suivre. Il marcha d'un pas assuré jusqu'à la place où se dressait le gibet, et quand le bourreau lui eut passé la corde au cou : « Je meurs « joyeux », s'écria-t-il, « et je remercie le Seigneur de « ce qu'il m'a jugé digne d'offrir ma vie pour lui et pour « son Eglise ». Puis il monta sur l'échelle de mort, murmura encore : « Mon Dieu, je remets mon âme « entre vos mains », et tout fut fini.

Aussitôt qu'il eut expiré, le bourreau coupa la corde, puis il arracha le cœur et les entrailles et les jeta sur un bûcher qui avait été préparé ; la tête coupée fut placée sur un piquet à l'entrée principale de la ville ; les quatre membres furent exposés dans les lieux les plus fréquentés.

Mais les hérétiques ne purent empêcher les pieux sentiments des catholiques de Limerick de se manifester d'une manière éclatante ; la nuit suivante, on recueillit les précieux restes du glorieux martyr et on les ensevelit avec les prières et selon le rite du culte catholique (1610).

(Bruodin.)

ANTONINE MICELI

VIERGE, DU TIERS ORDRE

1652. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Antonine ne doit la vie qu'à un miracle. — Ses qualités d'esprit et de cœur. — Sa belle conduite au sein du monde. — Elle organise une école de jeunes filles. — Mort de son père. — Elle prend la robe du Tiers Ordre de Saint-François. — Comment elle pratique la règle. — Elle décide sa mère et sa sœur à entrer en religion. — Son amour du silence. — Extases et visions. — Prophéties et guérisons miraculeuses. — Courage d'Antonine au milieu des souffrances. — Sa mort.

Cette fiancée du Seigneur naquit à Burgio, en Sicile, et reçut au baptême le nom de Crescentia. Elle ne vit le jour, pour ainsi dire, que par miracle ; sa mère, pendant qu'elle la portait dans son sein, avait fait une grave maladie, et les médecins avaient déclaré que son enfant ne vivrait pas. Antonine vécut cependant ; Dieu sans doute avait voulu la conserver pour qu'elle donnât un jour au monde l'exemple des plus belles vertus.

Elle fut élevée dans un couvent de Bénédictines, et montra tout d'abord des qualités d'esprit et de cœur si extraordinaires, que les bonnes sœurs ne purent se consoler de son départ. Rentrée dans le monde, elle ne se laissa pas séduire aux vanités du siècle. De manières douces et modestes, vêtue de vêtements simples et sans prétention, les yeux toujours baissés vers la terre, elle montrait par sa seule démarche une âme candide et pure, ignorante du mal, avide seulement de bien connaître et de bien servir Dieu. Elle se confessait

fréquemment, s'approchait de la table sainte avec une pieuse avidité, et assistait tous les jours au moins à une messe.

A l'âge de vingt ans, Antonine qui, par sa beauté et ses vertus, eût pu prétendre à un beau mariage, aima mieux se consacrer à son prochain, et organisa une école de jeunes filles. Elle leur apprenait à coudre et leur enseignait tout ce dont les femmes ont besoin dans leur ménage ; mais elle s'occupait d'abord d'élever leur âme par la piété, elle les exhortait à se présenter souvent au tribunal de la pénitence et à communier toutes les semaines, et comme elle-même prêchait d'exemple, son enseignement produisit d'excellents fruits.

Après la mort de son père et le mariage de sa sœur, Crescentia, demeurée seule avec sa mère, conçut le projet d'abandonner le monde, et, à l'âge de vingt-neuf ans, elle fut admise dans le Tiers Ordre de Saint-François. Ce fut un spectacle édifiant quand on vit cette pieuse fille se rendre à l'église accompagnée de ses parents, et quitter avec joie les riches vêtements dont elle était couverte, pour prendre la grossière robe des Tertiaires. Elle reçut et porta dès lors le nom de sœur Antonine.

Dans la nouvelle condition qu'elle s'était choisie, sœur Antonine se montra animée d'un zèle plus ardent encore que par le passé pour la pratique de toutes les vertus, et elle ne tarda pas à atteindre à la perfection. Elle se donnait la discipline jusqu'au sang, jeûnait quelquefois durant plusieurs jours de suite, et ne se nourrissait d'ailleurs que de pain et de légumes. Quand sa sœur devint veuve, elle revint habiter à Burgio avec sa mère, et Antonine les décida toutes deux à prendre

la robe du Tiers Ordre. Elle eut le bonheur de les voir s'avancer fort loin dans les sentiers du Seigneur ; les mortifications de sa mère, en particulier, furent si agréables à Dieu, qu'elle reçut la faveur de connaître d'avance le jour de sa mort.

A mesure qu'elle croissait en âge, Antonine croissait aussi en vertus ; elle avait d'ailleurs pour directeur un saint religieux, le frère Bonaventure de Bivona, qui est resté célèbre pour ses extases. C'est peut-être, avec son confesseur, le seul homme à qui elle parla. Le silence était comme son rempart et sa force contre les attaques du démon ; elle marchait dans les rues, sans rien dire, les yeux fixés sur l'endroit où elle allait poser le pied, insoucieuse de ce qui se passait autour d'elle. Un jour son confesseur la chargea de porter un chapelet à un bienfaiteur de l'Ordre ; elle obéit, mais ayant trouvé sa nièce sur la porte de la maison, elle la chargea de la commission qui lui paraissait difficile à accomplir, tant la seule idée de lever les yeux sur un homme lui causait de frayeur. Quand Antonine sortait de son silence, c'était pour parler de Dieu. Elle s'exprimait alors avec chaleur, se laissait entraîner par son sujet pendant des heures entières et tenait tous ses auditeurs sous le charme de sa parole.

Par ses prières, elle mérita le don d'extase ; on la trouvait souvent ravie dans des contemplations et on l'entendait s'écrier : « Assez, mon Dieu, assez ! » On disait d'elle que sa vie n'était qu'une longue suite de méditations.

Antonine avait pour amie Marie Roccaforte, bénédictine de Bivona, dont la sainteté et les miracles

étaient connus dans toute la Sicile, comme le prouve le procès de sa béatification. Quelque temps après la mort de cette vénérable religieuse, Antonine, qui avait demandé à Dieu par d'ardentes prières la faveur de la contempler dans sa gloire, la vit apparaître. Marie était accompagnée de la très-sainte Vierge, et toutes deux embrassèrent Antonine, en l'appelant : « Ma « chère fille ».

D'autres habitants du ciel, des saints et des anges, visitèrent aussi la pieuse tertiaire ; le Christ lui-même daigna descendre jusque dans sa cellule.

Les prophéties et les guérisons miraculeuses accomplies par Antonine sont restées célèbres ; son biographe en rapporte un grand nombre.

Un homme de Bivona se préparait à partir pour Palerme, quand elle l'avertit d'avoir à se confesser avant de se mettre en route : « Vous avez oublié un « péché », lui dit-elle quand il eut fini. « Que devien-« drait votre âme si des malfaiteurs vous attaquaient ? » Il reconnut qu'elle avait raison, se confessa de nouveau, et se rendit le cœur léger à Palerme, où il termina heureusement ses affaires.

Elle annonça la grande inondation qui devait détruire presque entièrement Bivona, en 1659.

A Jean-André Olivier, elle prédit qu'il mourrait avant peu et l'engagea à s'y préparer. Grâce à cet avertissement salutaire, cet homme termina saintement sa vie.

Entre autres guérisons miraculeuses, il faut citer celle d'un enfant aveugle, à qui elle rendit la vue. Des paralytiques et des boîteux lui durent aussi la santé.

Il semble que, songeant ainsi aux besoins matériels de son prochain, Antonine n'oublia jamais qu'elle seule. Dans les longues maladies qu'elle eut à supporter, loin de recourir à l'assistance d'un médecin et de chercher quelque soulagement à ses maux, elle priait Dieu, au contraire, de l'éprouver, s'il était possible, davantage encore. Peu soucieuse de son corps, elle veillait, jeûnait et se donnait la discipline, comme si elle eût été en bonne santé. Le Seigneur, qui ne lui ménageait pas les afflictions, ne lui ménagea pas non plus les consolations. Antonine reçut plusieurs fois la visite de sainte Ursule et de sainte Claire, pour qui elle professait une dévotion toute particulière. La sainte Vierge elle-même lui apparut à deux reprises différentes.

Cependant la fin de cette vénérable fille approchait. Elle reçut avec une piété touchante les sacrements des mourants, et s'envola vers le ciel, accompagnée des prières de quelques frères mineurs qui avaient voulu l'assister, le 22 août 1652.

Son corps gardait toutes les apparences de la vie et répandait un délicieux parfum. Les habitants de la ville vinrent baiser ses pieds et ses mains; on se disputa comme de précieuses reliques les lambeaux de ses vêtements; on alla jusqu'à lui couper les cheveux, les oreilles, le nez et les doigts; on aurait déchiqueté son corps, si la milice de Burgio n'avait écarté la foule.

Des miracles s'accomplirent après sa mort et contribuèrent à faire vénérer son souvenir.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

VINGT-TROISIÈME JOUR D'AOUT

LE BIENHEUREUX GUIDE DE SPADA

1340. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Illustre origine du bienheureux Guide. — Son éloquence et bons résultats de ses sermons. — Son influence sur l'esprit de ses concitoyens. — Respect dont il est l'objet. — Son humilité. — Sa mort. — Miracles qui la suivent. — Lieu de sa sépulture.

Le bienheureux Guide naquit à Bologne, de l'illustre famille des Spada, qui a fourni à la sainte Eglise des prélats éminents et des cardinaux.

Tout jeune encore quand il prit l'habit de frère mineur, Guide ne tarda pas à conquérir la réputation d'être l'un des plus éloquents prédicateurs de son siècle. Le zèle qui l'enflammait donnait à ses sermons une force et un éclat incomparables. Quand il parlait de l'inépuisable bonté de Dieu ou de la Passion de Jésus, mort pour le salut des hommes, ou des douleurs maternelles de Marie au pied de la croix, il arrachait des larmes à tous ceux qui l'écoutaient. On peut dire qu'il inspirait à ses auditeurs les sentiments qui l'animaient lui-même. Quand on l'avait entendu, on se sentait plus honnête homme et plus parfait chrétien. Les conversions qu'il opéra se comptent par centaines.

Lorsque la ville de Bologne s'arma contre le pape et eut chassé le légat pontifical, Napoléon Ursini, le bienheureux Guide osa protester contre cet attentat, et il le fit en termes si énergiques que les rebelles, honteux

de leur conduite, se mirent en devoir de la réparer immédiatement, et se déclarèrent les fidèles enfants de l'Eglise et de son chef. Il eut aussi le bonheur de mettre un terme aux duels et aux haines de famille qui ensanglantaient sa patrie.

Toute l'Italie honora ce vénérable religieux dont la conduite austère confirmait les sages enseignements. Quand il marchait, semant sur son passage la parole de Dieu et recueillant la vertu, il était toujours accompagné d'une foule pieuse et respectueuse, qui se faisait une gloire de l'escorter.

Cependant le saint homme fuyait les hommages et les redoutait ; l'humilité était pour lui un besoin ; il eût préféré les outrages et les injures au respect qu'on lui témoignait. C'est pourquoi il s'efforçait de s'abaisser lui-même en s'occupant, dans les différents couvents où il passa, des travaux les plus désagréables. Quoique fatigué par ses longs voyages et par l'exercice constant de la prédication, il ne prenait que le repas indispensable et une nourriture à peine suffisante pour conserver ses forces. Quand il lui restait quelques instants, il les consacrait à la méditation.

Dieu exalta son serviteur, dès cette terre, en lui accordant le pouvoir d'accomplir des miracles et de prédire l'avenir. Il mourut en odeur de sainteté au couvent de Bologne, le 23 août 1340.

Les prodiges qui s'accomplirent par la suite sur son tombeau et les faveurs que les habitants de Bologne durent à son intercession, témoignent hautement de sa gloire dans le ciel.

Laurent, seigneur de Spada, obtint plus tard l'auto-

risation de transporter les précieux restes du Père Guide sous l'autel de la chapelle de la Confrérie de Saint-François. Dans cette même chapelle se trouve aussi son portrait.

(WADDING.)

LE PÈRE MATTHIEU DE FAËNZA

1355. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean II le Bon.

Le bienheureux Père Matthieu de Faënza repose au couvent des Frères Mineurs Conventuels de Bologne. Durant sa vie, il fut le compagnon et le secrétaire du Père Michel de Cesena, général de l'Ordre. Comme le Père Guide de Spada, son zèle pour l'Eglise et son amour pour Dieu et le prochain, ont fait de lui un sermonnaire infatigable autant qu'éloquent.

Le Père Matthieu a passé les dernières années de sa vie au couvent de Bologne, où il a terminé saintement sa vie, vers l'an 1355. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau. En 1611, ses restes furent exhumés et transportés dans la chapelle de l'illustre famille de Montecuculi.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX BONICE

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS

C'est le couvent des Clarisses de Bologne, consacré à saint Bernardin, qui possède les restes d'un disciple

de saint François, le bienheureux Bonice, un saint homme, grand par son humilité, riche par son amour pour la pauvreté volontaire. Il fut le compagnon du glorieux fondateur de l'Ordre dans ses pérégrinations à travers l'Italie et le monde entier. C'est ainsi que, lorsque le saint patriarche écrivit sa règle sur le mont Palumbo, Bonice jouit de la faveur précieuse d'entendre le Fils de Dieu lui-même approuver ses statuts et blâmer sévèrement les provinciaux qui ne voulaient pas l'accepter. Après la mort de saint François, son fidèle disciple eut encore le bonheur de le voir et de toucher de ses propres mains ses plaies, d'où jaillissaient des rayons de lumière.

Le bienheureux Bonice est mort à Bologne, en grand renom de sainteté. Plus tard on enferma ses précieux restes avec ceux des bienheureux Nicolas Pépoli et Guillaume de Cortimilio, dans un même cercueil qui fut placé au milieu du chœur de l'église des Clarisses.

(WADDING.)

LE B. GUILLAUME DE CORTIMILIO

Ce saint homme est aussi un disciple de saint François, comme l'atteste l'inscription gravée sur son tombeau. La sainteté, les miracles qu'il accomplit, l'éloquence passionnée de ses sermons, l'ont rendu célèbre. Les habitants de Bologne, qui, de son vivant, lui témoignaient un grand respect, ont précieusement gardé son souvenir, et ils n'ont jamais invoqué en vain son intercession.

(MASINI.)

LE VÉNÉRABLE ANGE DEL PAS

1596. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Sa naissance et son enfance. — Il entre au couvent de Saint-François. — Colère de son père. — Il se livre au ministère de la prédication. — Il est nommé custode de la réforme des Récollets. — Il est envoyé au couvent de Gênes. — Il se rend en Sicile. — Il est appelé à Rome par le Pape. — Emploi de ses journées. — Le ciel lui révèle le temps de sa mort. — Il tombe malade. — Sa mort.

Ce saint religieux appartenait à la famille *Del Pas de Camporrells*, une des plus considérables de la Catalogne, et qu'on voit alliée aux familles de Blanes, d'Oms, d'Albaret, d'Oriela, de Generès, de Ros, de Gazanuola, etc. Il naquit à Perpignan, au mois de novembre 1540, du noble Jean del Pas, baron de Saint-Marsal, et d'Anne Pincarde, son épouse. Il fut baptisé à l'église de Saint-Jean-Baptiste, et reçut le double prénom de *Jean-Charles*, sous lequel il fut connu jusqu'à son entrée en religion. Ses parents songèrent de bonne heure à faire germer dans son cœur les pieux sentiments qui les animaient eux-mêmes, tout en s'appliquant à orner son esprit par l'étude des lettres.

Les progrès du jeune enfant ne furent pas moins rapides dans l'étude que dans la piété. Dès l'âge de sept ans, on voyait en lui une gravité douce et naturelle et une grande sagesse dans les habitudes qu'il s'était formées. Avant de se rendre à l'école, et après avoir consacré un temps assez long à ses prières, il assistait tous les jours au saint sacrifice de la Messe avec un recueillement angélique. Il évitait la compagnie de tous ceux

qui pouvaient le scandaliser, et il ne savait pas dissimuler sa peine et son trouble, lorsque des propos légers étaient tenus devant lui ; alors, ni railleries, ni persécutions ne lui étaient épargnées, sans qu'il proférât jamais une seule parole. Il ne rompait le silence que pour demander la grâce de ceux que le maître, instruit de ce qui s'était passé, jugeait devoir réprimander ou punir.

De bonne heure il s'adonna aux saints exercices de l'oraison et de la charité envers les pauvres, et son cœur s'épanouissait quand il entendait parler de Dieu et de la sainte Vierge. Aussi le ciel lui accorda-t-il un sens si droit, un jugement si précoce et des connaissances si variées, que ses maîtres ne pouvaient voir sans étonnement tant de qualités réunies chez un enfant. A quinze ans, il avait terminé ses études, y compris sa philosophie. Les jeunes écoliers recouraient à ses conseils pour connaître les moyens qui devaient les faire réussir dans leurs études : Jean-Charles ne cessait de leur indiquer la crainte de Dieu et l'imitation de Notre-Seigneur.

Une vertu si précoce et déjà si solide ne pouvait manquer d'exciter l'infernale jalousie de l'esprit de ténèbres. Une malheureuse créature ne rougit pas de diriger d'audacieuses attaques contre la vertu du saint jeune homme. Celui-ci, sans attendre que le danger s'accrût, prit la fuite et courut chez ses parents : là, humblement prosterné dans sa chambre, au pied du crucifix, il s'écria, les yeux baignés de larmes : « O mon Dieu, ne permet-
« tez pas que je réponde à vos bienfaits par l'ingrati-
« tude et par la perte du plus bel ornement de mon

« âme ! » Le calme et la force lui furent rendus, et il sortit victorieux de son premier combat.

Dès ce jour, Jean-Charles se livra aux exercices de la mortification, et commença à vivre plus retiré, fréquentant très-peu le monde ; il passait la plus grande partie de ses journées dans les églises ou dans sa chapelle, et suppliait Dieu de lui faire connaître l'état dans lequel il pourrait l'aimer et le servir. Il ne tarda pas à comprendre que Dieu l'appelait à la vie religieuse ; la famille du séraphique Père saint François l'attirait ; bientôt sa résolution fut arrêtée. Mais il comprit aussi que de grandes difficultés allaient s'élever contre son dessein d'entrer en religion, surtout de la part de son père ; cependant rien ne put arrêter ni décourager notre vertueux jeune homme. Voulant faire avant tout la volonté du Père qui est dans les cieux, il se rendit au couvent de Saint-François de Perpignan, où se trouvait le provincial en cours de visite. Il se jeta à ses pieds et lui exposa son désir d'être admis dans la milice séraphique. Le provincial questionna le jeune postulant, et commença par s'assurer qu'il était en présence d'une véritable et solide vocation ; il lui exposa les obligations de l'état qu'il désirait embrasser ; puis il l'engagea à rentrer chez lui, ajoutant que si, dans trois jours, il persistait dans son dessein, il pourrait recevoir le saint habit. Dans son impatience, Jean-Charles se rendit dès le lendemain auprès du provincial, qui, l'ayant de nouveau examiné, crut pouvoir lui promettre de le recevoir ; mais, devant poursuivre le cours de ses visites, il autorisa le gardien à le revêtir du saint habit et à l'admettre parmi les novices, après quelques jours d'épreuve.

Le Père Rabasse était alors gardien du couvent de Perpignan.

Le baron Del Pas de Saint-Marsal, qui avait ignoré les desseins de son fils, ne put contenir sa colère, lorsqu'il apprit l'entrée de cet enfant au couvent de Saint-François. Il y courut et ne craignit pas de prodiguer les reproches et les menaces, soit au jeune homme, soit au gardien. Sur l'invitation de ce dernier, le novice dut se résigner prudemment à suivre son père, qui, croyant ainsi le détourner de ses résolutions, l'accompagna chez son beau-frère, le Révérend Michel Pincarde, chanoine de la cathédrale d'Elne, auquel il donna des instructions particulières; après quoi le baron retourna satisfait à Perpignan.

Que peuvent les jugements des hommes contre les dispositions de Dieu? Le saint jeune homme disparut le lendemain de grand matin, et retourna secrètement au couvent de Perpignan, et, humblement prosterné aux pieds du gardien, il sollicita la grâce d'être enfin revêtu du saint habit. La cérémonie s'accomplit en présence de toute la communauté. C'était en 1556; notre novice était dans la seizième année de son âge : dès ce moment il changea son nom contre celui de *Frère Ange*, dont il était si digne par sa pureté et ses vertus. On fit partir le jeune novice pour le couvent de Barcelone.

Nous croyons inutile de rapporter ici les scènes de violence que le baron renouvela dans le couvent de Perpignan, et même les paroles de malédiction qu'il lança contre son fils en apprenant son départ. Pendant ce temps, le frère Ange commençait son noviciat à Barcelone, rendant mille actions de grâces au Seigneur de

lui avoir donné la force de s'arracher à sa patrie et à sa famille. Aux austérités déjà rudes et assez nombreuses imposées aux novices, il en ajoutait plusieurs autres volontaires. Ce ne fut pas sans quelque résistance de la nature; car il fut bientôt atteint d'une maladie qui, en peu de temps, s'aggrava au point de faire perdre tout espoir. Dieu, qui le destinait à de grandes choses, permit son rétablissement d'une manière merveilleuse. Le frère Ange reprit avec plus de ferveur que jamais le cours de son noviciat, pendant lequel il était déjà considéré comme un religieux consommé dans les voies de la spiritualité. Le provincial voulut recevoir lui-même la profession du jeune novice.

Messire Del Pas, informé de cet engagement irrévocable, et n'espérant plus dès lors recouvrer son fils, sent son cœur paternel s'attendrir au récit des hautes vertus du jeune religieux. Il court à Barcelone, et demande à voir son fils. Le Père Ange hésite un instant; mais, à la voix de l'obéissance, il se rend auprès de son père, qui se jette en pleurant dans ses bras, et le tient longtemps pressé contre sa poitrine. La grâce avait transformé le cœur du baron, qui ne put qu'avec peine se résoudre à se séparer du religieux ; on devine les émotions et les consolations de ce dernier.

Quelque temps après, le Père Ange fut envoyé à l'Université d'Alcala de Hénarès, pour faire de solides études de théologie. Il y rencontra un jeune novice, frère François de Gonzaga, qui devait devenir plus tard général et historiographe de l'Ordre franciscain. Après avoir passé trois ans à Alcala, où son temps était partagé entre l'étude de la théologie mystique et scolas-

tique et les exercices de la pénitence, il soutint des thèses publiques avec un grand éclat, et retourna en Catalogne, précédé par une haute réputation de science et de vertu. Il avait vingt-cinq ans. D'abord envoyé au couvent de Figuières, il commença d'exercer le ministère de la prédication. L'onction était le principal caractère de son éloquence: la solidité de ses sermons était rehaussée par la simplicité de la forme. Aussi ses premières prédications excitèrent-elles un grand enthousiasme et produisirent-elles des fruits bien précieux à Figuières et aux environs. Rentrant un soir au couvent, après avoir prêché dans le voisinage un sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge, il fut surpis par la pluie et bientôt mouillé jusqu'aux os; ses sandales restèrent dans la boue, sans que notre religieux, avare d'un temps qu'il voulait consacrer entièrement à la gloire de Dieu, songeât à s'arrêter; il médita sur les souffrances de Notre-Seigneur dans sa Passion, et particulièrement sur la nudité de ses pieds. Dès ce jour, il promit d'imiter sur ce point son divin Maître le reste de sa vie; sauf des cas de nécessité extraordinaire, il alla toujours nu-pieds jusqu'à sa mort, sans tenir compte des objections de ses confrères.

En 1565, les supérieurs du Père Ange, redoutant les suites des rigoureuses pénitences qu'il s'imposait au milieu des fatigues de l'apostolat, le chargèrent d'une chaire de théologie au collége de Vich. Le religieux se soumit, en se réservant toutefois de consacrer à la prédication le temps que pourrait lui laisser l'enseignement; et il le fit, au grand profit spirituel des fidèles.

Un an après, le Père Ange fut désigné pour aller pro-

fesser les arts au couvent de Tortose. Durant deux ans, il fut, comme à Vich, à la fois professeur et missionnaire ; l'évêque le fit prêcher à la cathédrale. Une foule immense accourait pour l'entendre, et de nombreuses conversions consolèrent son cœur. Dans toute la contrée, le Père Ange était désigné comme saint par la voix publique ; cette grande réputation causait le tourment de cette âme vraiment humble. Aussi demanda-t-il la faveur de passer à un autre couvent. Les supérieurs lui accordèrent au-delà de ce qu'il sollicitait, en lui donnant la liberté de prêcher partout où l'attirerait l'esprit de Dieu. Le saint religieux donna dès lors libre carrière à son zèle, et parcourut les diverses parties de la province, répandant partout les enseignements de l'Evangile et les exemples vivants de toutes les vertus.

Il fallait élever cette lumière sur le chandelier. Le Père Ange, âgé de trente-deux ans, fut élu gardien du couvent de Tortose. L'année suivante (1573), il fut élu définiteur au chapitre provincial; puis élu, quelque temps après, gardien du couvent de Perpignan, sa ville natale. Dans l'exercice de toutes ces charges, il sut concilier, malgré sa jeunesse, la prudence et l'autorité dans la direction avec l'indulgence et l'affection fraternelles. Tous l'aimaient comme un père. Du reste, il était toujours le premier à remplir ponctuellement toutes les obligations de la Règle, afin d'y porter les autres par son exemple. S'il arrivait à quelques-uns de se relâcher un peu de l'austérité, ils ne tardaient pas à rentrer en eux-mêmes à la vue des exemples de leur supérieur, et se corrigeaient le plus souvent sans attendre une simple correction.

A l'époque où nous sommes parvenus, le Père Ange, en qualité de définiteur de la province franciscaine de Catalogne, ne cessait de déployer un grand zèle pour l'extension de l'observance réformée. Désireux, avec quelques autres Pères, de suivre la Règle avec plus de rigueur et d'austérité, il demanda au Général, Christophe de Capite-Fontium, la création d'une nouvelle custodie composée des couvents de la province, qui, sous le nom de *maisons de Récollection*, avaient embrassé précédemment la réforme ; c'étaient le couvent de Tortose, de Figuières, d'Horta, d'Ille et de Villefranche-de-Conflent. Le général y consentit, en investivant le futur custode de nombreux priviléges. (1576.)

Les Pères de la nouvelle custodie furent convoqués dans le couvent de Figuières, à l'effet de nommer le custode de cette Réforme de Récollets *(Recollecti)* de Catalogne. Notre vénérable Père Ange Del Pas fut élu. Peu de temps après, il se rendit, avec le gardien de la custodie, au chapitre provincial, dans le couvent de Barcelone (1579). Cette assemblée reconnut et approuva la nouvelle custodie, à laquelle fut cédé et annexé le couvent de Lérida. Elle reçut le titre de *Custodie du très-saint Nom de Jésus des Réformés de Catalogne.* La même année, le chapitre général devant se tenir à Paris, notre vénérable, en qualité de custode, dut se rendre à cette assemblée, où fut élu ministre général de l'Ordre le célèbre annaliste François de Gonzaga. A son retour, le Père Ange redoubla de zèle et de ferveur dans le but de propager la réforme. Ses désirs reçurent bientôt un premier accomplissement : le 8 janvier 1580, l'archevêque de Tarragone céda aux Récollets

l'église et le couvent de Saint-Michel d'Escornalbou, occupé précédemment par les chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Les Récollets étaient restés soumis à la juridiction du provincial. Le Père Ange, jugeant qu'une certaine liberté d'action était la condition de la prospérité de la réforme qu'il avait entreprise, sollicita et obtint de Grégoire XIII que les Récollets fussent entièrement séparés de l'Observance et ne relevassent désormais que du général de l'Ordre. Sur les représentations du provincial de l'Observance de Catalogne, le nonce apostolique, qui avait déjà reçu le décret pontifical, crut devoir en suspendre l'exécution ; puis il écrivit une lettre au Père Ange, pour lui ordonner de renoncer à ses prétentions. On peut juger à quel point tout cela contrista le Père Ange ; il crut devoir en appeler au jugement du Pape qui pouvait seul révoquer ou suspendre son décret. C'est alors que, désirant exposer le véritable état des choses au souverain Pontife et connaître sa volonté, notre religieux résolut de se rendre à Rome.

Grégoire XIII fut frappé par la douceur et l'humilité de l'homme de Dieu ; reconnaissant ses excellentes intentions et sa haute sainteté, et désirant donner une prompte solution à l'affaire des Réformés de Catalogne, il rendit une nouvelle bulle, par laquelle il les sépara de l'Observance, et érigea une nouvelle province distincte, composée non-seulement des six couvents que les Récollets avaient en Catalogne, mais encore de ceux qu'ils occupaient dans les provinces d'Aragon et de Valence. (Février 1581.) Cette décision, loin d'apaiser les

oppositions qui s'étaient manifestées, ne fit que les rendre plus vives et plus regrettables ; les prélats de l'Ordre, et particulièrement l'illustre de Gonzaga, alors général, s'efforcèrent d'aplanir ces obstacles et de rétablir la paix. On eut recours au roi Philippe II, qu'on savait profondément attaché à l'Ordre Séraphique. L'intervention du monarque fut prépondérante ; car les mesures qu'il proposa furent confirmées par le pape et expédiées en forme de bref.

Le Père Ange renonça à tout espoir de succès et n'essaya plus aucune protestation. Cependant, comme on craignait l'influence de ses vertus et de sa parole, il reçut l'ordre de quitter Rome et de se rendre au couvent de Gênes. Il n'hésita pas un instant à se soumettre, et ses nouveaux frères ne tardèrent pas à admirer en lui la pauvreté et l'humilité les plus parfaites. Durant les deux années qu'il passa à Gênes, il prêcha continuellement, avec un grand profit pour les âmes. On ne l'appelait que le *saint,* et l'on vit s'accomplir de nombreuses conversions déterminées bien moins par la solidité de ses instructions que par l'influence de ses vertus et l'édification de ses exemples. Le nonce de Gênes reconnut hautement le mérite de notre vénérable comme prédicateur. L'humilité du serviteur de Dieu souffrait de tous ces éloges : c'est pourquoi il conçut la pensée de quitter Gênes pour retourner dans sa province de Catalogne, sentant qu'il éprouverait beaucoup moins de peine à supporter les persécutions qu'à subir les honneurs. Le ciel voulut lui manifester clairement sa volonté. Un jour qu'il venait d'achever sa Messe, une pieuse femme demanda à l'entretenir : elle lui fit con-

naître que Notre-Seigneur lui était apparu la nuit précédente, et lui avait ordonné de se présenter à lui pour lui faire part de la volonté divine ; elle ajouta que Dieu ne voulait pas qu'il donnât suite à son projet de retourner en Catalogne, parce qu'il était destiné à faire plus de bien en Italie. Le serviteur de Dieu fut singulièrement frappé de cet événement ; car les pensées de départ qui l'avaient si fort agité étaient connues de Dieu seul. Il comprit dès lors qu'il ne pouvait rentrer en Catalogne sans résister à la volonté de Dieu. En conséquence, il demanda et obtint la permission de passer dans le royaume de Sicile. Il s'embarqua secrètement ; grâce à un vent des plus favorables, le vaisseau se trouva bientôt en vue de Palerme, lorsque tout à coup éclata une tempête qui mit l'équipage en grand péril. Le serviteur de Dieu, après avoir prié, exhorta les marins et les passagers à une entière confiance en Dieu et à un grand repentir de leurs fautes ; puis il fit le signe de la croix avec le crucifix qu'il portait, et toucha de sa main les eaux en fureur. Aussitôt la tempête cessa. L'humble serviteur de Dieu supplia les témoins de ce prodige de ne point le divulguer ; mais ce fut en vain : à peine avait-on débarqué, que tous les habitants de Palerme connaissaient l'arrivée du *saint*, comme on l'appelait déjà ; chacun voulait voir l'humble fils de Saint-François au couvent des Observantins ; les fidèles s'y rendaient en foule pour recevoir sa bénédiction. Le temps du Carême étant venu, le Père Ange prêcha par obéissance la station à la cathédrale de Palerme. Il attira une immense foule d'auditeurs, et opéra un grand nombre de conversions. Toutes les fois qu'il sortait

pour se rendre à la cathédrale ou rentrer au couvent, il était suivi par la foule ; le plus souvent il ne pouvait passer, tant était grande la multitude de peuple qui voulait baiser ou seulement toucher son habit.

On comprend que notre vénérable désirât se soustraire à tous ces honneurs. Aussitôt après le Carême, il se rendit à Messine, résolu d'ailleurs à renoncer au ministère de la prédication, pour se livrer au saint exercice de l'oraison et à la composition d'ouvrages propres à accroître la piété.

Sur ces entrefaites, Grégoire XIII, étant mort, eut pour successeur le cardinal de Montalte, de l'Ordre de Saint-François, qui prit le nom à jamais célèbre de Sixte-Quint (1585). Le nouveau Pontife, qui avait eu l'occasion de connaître et d'apprécier le Père Ange, l'appela à Rome. Le départ du religieux provoqua à Messine le regret le plus vif et les démonstrations les plus enthousiastes, bien qu'il n'eût fait qu'un assez court séjour dans cette ville. Arrivé à Rome, notre vénérable alla descendre au couvent de San-Francesco a Ripa, au Trasteverre. Sixte-Quint le reçut avec une bienveillance marquée et accepta avec une grande satisfaction l'hommage de l'*Explication du Symbole des Apôtres*. Le maître du sacré palais rendit compte de ce livre au pape dans les termes les plus élogieux, en disant que nul écrit de ce genre ne l'avait si pleinement intéressé et satisfait, après les œuvres immortelles de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin. Le pape confirma ce témoignage, dès qu'il eut goûté par lui-même le mérite du livre, et il n'en fut que plus résolu à retenir le serviteur de Dieu à Rome : « Ma volonté », dit-il au

Père Ange, « est que vous abandonniez tous vos pro-« jets de réforme, que vous renonciez même à votre « province, et que vous entrepreniez paisiblement une « *Exposition sur les quatre Evangélistes* ». Ce fut une nouvelle épreuve pour le religieux : son obéissance triompha de son humilité. Cependant, comme il hésitait encore, un jour qu'il s'était rendu dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure pour se prosterner aux pieds de la Reine du ciel et lui soumettre ses perplexités, cette bonne Mère, voulant le rassurer d'une manière éclatante, daigna lui apparaître avec saint Matthieu et une multitude d'anges : tous l'encouragèrent à écrire l'ouvrage dont le pape l'avait chargé. Le Père Ange n'hésita plus. Afin de travailler avec plus de calme, il se retira au couvent de Tivoli ; dans le court espace d'un an, et sans avoir une grande bibliothèque à sa disposition, il composa vingt-huit livres sur l'Evangile de saint Matthieu et un traité sur la connaissance et l'amour de Dieu.

Le pape voulut que le Père Ange se fixât à Rome : il l'appela donc. Comme le séjour de Saint-François a Ripa, qu'il avait d'abord habité, eût pu lui être nuisible à cause de l'insalubrité de l'air, il s'établit, sur l'invitation du pape et par les soins du cardinal Mattei, au couvent de Saint-Pierre in Montorio ; c'est là que le Père Ange devait passer les neuf dernières années de sa vie dans les exercices de la retraite et les labeurs de l'étude. Sixte-Quint, par une faveur signalée, l'affranchit de l'obédience de tous les prélats de l'Ordre et le plaça sous la juridiction du cardinal protecteur.

Voici quel était l'emploi de ses journées : Le matin,

après avoir célébré la sainte messe de très-bonne heure, vaqué à l'oraison et récité Prime et Tierce, il se mettait au travail jusqu'à l'heure de Sexte. Après midi, il était occupé depuis la fin de Vêpres jusqu'à Complies. Souvent il écrivait, en outre, deux ou trois heures après Matines. La porte de sa chambre restait ouverte ; aussi venait-on fréquemment lui demander des conseils ou des consolations : le Père Ange, sans déposer sa plume, recevait ces visiteurs avec une grâce et une bonté parfaites, et, après les avoir satisfaits, les congédiait avec la même douceur. Puis il reprenait son travail là où il l'avait interrompu. Dans les nombreux ouvrages écrits de sa main, on ne remarque aucune erreur, ni même aucune rature ou correction. Le Père Zaragoza, compagnon du maître du sacré palais pour l'examen des livres du Père Ange, en témoigna sa surprise ; le saint religieux répondit avec une humble simplicité : « Ce n'est pas « moi qui suis l'auteur de ce que j'écris ; mais le Saint-« Esprit a soin de me faire connaître et même de me « dicter les citations qui peuvent être utiles, comme il « m'accorde la faveur de tomber du premier coup sur « le tome et la page des auteurs qu'il m'inspire de con-« sulter ». Le Père Zaragoza déclara un jour, en présence de plusieurs personnes très-instruites, qu'il ne connaissait aucun écrivain qui eût cité les saintes Ecritures avec une si grande profusion, et qui, d'un autre côté, eût composé un nombre aussi prodigieux d'ouvrages ; aussi, ajouta-t-il, sans une assistance spéciale de la grâce d'en-haut, il est humainement impossible d'écrire tant et sur des sujets si variés. Une des gloires de l'humble serviteur de Dieu, aux yeux des historiens

de sa vie comme aux yeux de ses contemporains, sera d'avoir été souvent consulté par le souverain Pontife dans la plupart des affaires difficiles ou compliquées.

A part ces circonstances et quelques autres de grande importance, le Père Ange ne sortait en ville que très-rarement, marchant toujours d'un pas très-pressé ; et si son compagnon se permettait de lui observer que cette démarche ne paraissait pas assez convenable pour un religieux : « Les serviteurs de Dieu », lui répondait le Père Ange, « doivent glisser au milieu des hommes « du monde comme l'étincelle au milieu des roseaux : « *tanquam scintillæ in arundineto discurrent.* D'ailleurs, « il faut servir Dieu avec amour et empressement ». Le vénérable hâtait surtout le pas lorsqu'il croyait s'apercevoir qu'on voulait baiser sa corde ou son habit, ou que les personnes se tenaient sur le seuil de leurs maisons pour le voir passer. Par les mêmes motifs, toutes les fois qu'il devait sortir, il indiquait à son compagnon le lieu où il devait se rendre, le priant de le conduire par les quartiers les moins fréquentés et par les rues où l'on aurait le moins d'affluence. Pour lui, il conservait une union si intime avec Dieu, qu'il ne se rappelait jamais les rues de Rome qu'il avait parcourues plusieurs fois, et son compagnon était souvent obligé de veiller, afin qu'il ne fût pas renversé par les voitures.

César Pergamo, prêtre vénérable et prédicateur distingué de l'Ordre de Saint-François, fut le compagnon du Père Ange durant les premières années de son séjour à Rome. Ce religieux étant tombé malade, quitta Saint-Pierre in Montorio pour demander l'hospitalité

dans l'infirmerie de Saint-François a Ripa, en annonçant qu'il allait y mourir. En effet, le 20 novembre 1589, il rendit paisiblement son âme à Dieu. Sa mort avait été si prompte, qu'on n'avait pu lui administrer l'Extrême-Onction ; le Père Ange en fut vivement affecté ; quatre jours après, il eut une vision qui lui donna l'assurance que César avait reçu miraculeusement le sacrement des mourants.

Pendant les trois dernières années de sa vie, le Père Ange eut pour compagnon le frère Boniface Bonibelli de Sabio, qui nous a laissé de si intéressantes relations sur la vie du vénérable, ses miracles et sa mort. Nous aurons occasion de citer souvent son témoignage en parlant des vertus du Père Ange. Disons seulement que Boniface, qui avait sa cellule en face de celle de notre vénérable, dont la porte restait toujours ouverte, déclare n'avoir jamais rien remarqué de tant soit peu contraire à la sainte règle ; mais qu'au contraire, tous les actes du saint religieux furent toujours pour lui autant d'occasions d'édification et de pieux étonnement.

La vie du vénérable était remplie : Dieu daigna lui découvrir que sa mort n'était pas éloignée. Il avait l'habitude de donner gracieusement, à quiconque la lui demandait, la belle palme du dimanche des Rameaux ; mais, en 1596, alors que rien ne pouvait lui faire naturellement prévoir sa fin, et que quatre mois devaient encore s'écouler avant son passage à l'éternité, il refusa la palme aux nombreuses personnes qui avaient manifesté le désir de l'avoir : « La palme », disait le serviteur de Dieu, « doit être conservée pour moi cette année ». Il était bien juste, en effet, que le saint religieux, après

avoir triomphé de tous les ennemis ici-bas, ne se dépossédât pas d'une palme destinée à lui préparer sa couronne dans le ciel.

Depuis le jour de Saint-Bonaventure, le vénérable Ange s'adonnait avec une nouvelle ferveur aux saints exercices de l'oraison et de la pénitence; il ne sortait plus, même lorsqu'il en était instamment prié, pour visiter les malades. Comme le frère Boniface semblait le lui reprocher : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de « toutes ces choses », répondit le bon Père ; « car le Sei- « gneur, notre maître absolu, au moment où nous tissons « notre toile avec plus de complaisance, en coupe le fil, « sans que nous puissions pénétrer les motifs qui le font « agir ». Le Père faisait évidemment allusion à sa mort prochaine et à l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'achever les travaux qu'il avait entrepris.

On connaissait dans Rome les pressentiments que le vénérable avait de sa mort prochaine ; et la réputation de sainteté du serviteur de Dieu donnait à ces propos, aux yeux de tous, un triste caractère de certitude. Aussi quand on demandait : « Comment se porte le bon Père ? » on répondait qu'il ne tarderait pas à mourir, bien qu'il ne fût nullement malade.

Dans la nuit du 13 au 14 août 1596, notre vénérable fut atteint de la maladie qui devait le mettre en possession du souverain bien. Une fièvre violente se déclara et persista toute la nuit. Néanmoins, le Père Ange descendit au réfectoire le lendemain, à l'heure ordinaire ; mais il mangea à peine : on crut qu'il avait voulu faire une abstinence plus rigoureuse à l'occasion de la vigile de l'Assomption. La fièvre reparut la nuit suivante ; ce

qui n'empêcha pas le malade de se rendre au chœur, comme il l'avait fait la nuit précédente, pour les Matines de la sainte Vierge. Mais il ne pouvait vaincre la fatigue, et il se vit même obligé de s'asseoir avant la fin de l'office et de se recoucher ensuite. Le lendemain, jour de l'Assomption, il voulut célébrer la sainte Messe : ce devait être pour la dernière fois. Notre vénérable s'y prépara avec un redoublement de ferveur et de larmes. Après la Messe, il se retira pour faire oraison et refusa de parler à qui que ce fût, durant toute cette matinée. A l'heure de Sexte, frère Boniface entra dans sa cellule ; et, ayant compris la gravité de l'état du malade, il crut devoir lui adresser quelques reproches avec un certain ton d'autorité ; à quoi le vénérable répondit qu'il promettait de se laisser gouverner à partir de ce jour, et d'obéir en tout à son compagnon : ce qui fut fidèlement tenu. Puis il se jeta sur son lit, et ne le quitta plus. La fièvre redoublait et ne tarda pas à se compliquer de violents vomissements qui ne cessèrent pas durant quatre jours, à tel point que le malade ne pouvait garder dans son estomac ni les aliments, ni aucun des remèdes qui lui étaient administrés. Il se trouvait extrêmement affaibli, d'autant plus que la double chaleur de la saison et de la fièvre lui causait un malaise et une agitation insurmontables. Il ne pouvait goûter un peu de repos qu'en se tenant couché sur le dos, et les bras étendus en croix : dans cette position, le bon Père méditait sur la Passion de notre divin Sauveur, et faisait entendre de courtes, mais ardentes oraisons, telles que celles-ci : *Non sicut ego volo.... da mihi virtutem.... paratus sum.... adjuva me.... me-*

mento congregationis tuæ.... spero.... Jesus, Maria.... Un jour, au plus fort de la fièvre, le malade fit agenouiller son compagnon près de son lit, ainsi qu'il le faisait lui-même quand il visitait les infirmes; puis il lui ordonna de faire sur lui le signe de la croix. Mais comme l'humble frère n'osait obtempérer à ce désir, il prit lui-même la main de son compagnon, avec laquelle il fit trois fois sur lui le signe de la croix, en suppliant le divin Jésus d'avoir pitié de lui, de calmer cette fièvre ardente, si telle était sa volonté, et surtout de lui laisser la liberté d'esprit pour ses derniers moments et de le délivrer de ses ennemis visibles et invisibles. Un autre jour, le médecin et l'infirmier, voulant lui procurer quelque soulagement, l'engageaient à quitter l'habit de laine qui le gênait et augmentait le feu qui le consumait. Mais il résista avec fermeté, si bien qu'on n'osa plus lui en parler.

Deux jours avant sa mort, le soir du mercredi 21 août, le frère Boniface ayant remarqué que le malade avait fait entendre à diverses reprises de profonds soupirs, lui en demanda la cause : « Je soupire pour mon salut », répondit le vénérable. Et alors s'établit entre les deux religieux un colloque spirituel qui fut une source d'édification réciproque, et qu'il serait trop long de reproduire ici.

Pendant toute la nuit qui suivit, le vénérable fut constamment occupé de la Passion de Jésus-Christ, avec lequel il s'unissait d'esprit d'une manière si intime, qu'il ne sentait pas l'ardeur de la fièvre.

Le lendemain matin (22 août), le bon Père fit une confession générale de ses péchés, avec une grande abon-

dance de larmes de repentir. Puis, il demanda avec une profonde humilité qu'on voulût bien lui apporter la sainte Eucharistie. Aussitôt que le saint malade entendit approcher de sa cellule les religieux de la communauté, accompagnant le saint Sacrement, il descendit de son lit, se jeta à genoux, et adora le pain des Anges avec une humble dévotion, murmurant quelque parole d'amour et de confiance, comme celle-ci : *Ego scio quia tu semper mecum fuisti....* Après s'être nourri du Viatique, il demeura quelque temps agenouillé au même endroit, et fut ensuite remis sur son lit, où il pria encore longtemps, rendant grâces à Dieu qui avait daigné le visiter et le fortifier dans ses souffrances.

Le vendredi 23 août, dans la matinée, on remarqua que la chaleur commençait à abandonner les extrémités. A deux heures, ce digne enfant de Saint-François manifesta humblement le désir de recevoir l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec une dévotion angélique et une grande joie de son âme. A partir de ce moment, il fut facile de voir qu'il approchait de sa fin, et la nouvelle s'en répandit promptement dans Rome. Tous, et plus particulièrement ceux qui avaient eu l'occasion de connaître le serviteur de Dieu, accoururent à Saint-Pierre in Montorio, demandant qu'il leur donnât sa sainte bénédiction avant de partir pour le ciel. Le saint malade se rendit à leurs pieux désirs, et les auteurs de sa vie assurent que cette bénédiction fut un remède, non-seulement pour des maladies du corps, mais aussi pour des infirmités spirituelles.

Comme l'état du malade faisait appréhender sa fin prochaine, son supérieur demanda au pape de donner

sa bénédiction apostolique au Père Ange. On comprend et l'émotion du souverain Pontife à cette nouvelle et son empressement à condescendre au désir du supérieur. Dès que le mourant fut informé que le pape daignait lui accorder cette grande faveur, il s'écria : « Je « remercie très-humblement Sa Sainteté pour une grâce « si précieuse ; je prierai Dieu pour la sainte Eglise....... « Nous avons remporté la victoire », continua-t-il après une pause ; « dites à Sa Sainteté qu'elle remportera la « victoire.... » Son esprit ne cessa d'être élevé vers le ciel. Peu d'instants après, on voulut le soulever pour lui faire prendre une potion ; mais ce mouvement lui causa un grand affaiblissement, et bientôt il entra en agonie. Enfin, vers neuf heures du soir, le vénérable Père Ange rendit son âme à Dieu. Des dons surnaturels remarquables furent départis au Père Ange, des faits extraordinaires et assez nombreux suivirent sa mort.

Les religieux de Saint-Pierre in Montorio transportèrent dans l'église le corps du vénérable, que l'on entoura d'un grand nombre de lumières. Bientôt tous les abords de la colline furent encombrés par la foule, avide de vénérer mort celui qu'elle avait admiré durant sa vie. On baisait ses pieds et ses mains ; et, nonobstant la présence des religieux chargés de veiller auprès de cette précieuse dépouille, on dut, pendant les deux journées du samedi 24, et du dimanche 25 août, vêtir successivement cinq fois le corps du religieux, tant on était empressé pour emporter des fragments de ses vêtements.

Le duc de Cesse, ambassadeur d'Espagne, vint vénérer

les restes du religieux avec sa famille et toute sa suite. La duchesse, sa femme, fit faire à ses frais un cercueil de plomb, dans lequel on plaça, le mardi 27 août, le corps du vénérable, renfermé d'abord dans un cercueil de bois. Il fut inhumé le lendemain. Mais, sur ces entrefaites, un tombeau en marbre ayant été découvert dans Rome, le cardinal Mattei, protecteur de l'Ordre franciscain, le fit transporter à Saint-Pierre in Montorio, et décida qu'il servirait à renfermer le corps du vénérable Père Ange del Pas. En effet, le samedi 31 août, ce tombeau fut établi dans le sanctuaire, à droite du grand-autel, du côté de l'Evangile ; et le lundi 2 septembre, les travaux d'appropriation étant achevés, le corps fut enseveli dans ce tombeau, où il attend les honneurs de la béatification, si telle est la volonté de Dieu.

Au-dessus du sarcophage fut gravée une effigie du Père Ange représenté dans l'attitude qu'il prenait ordinairement pour faire oraison ; au-dessous de ce portrait fut gravé le vers suivants :

SIC ORANS DOMINO PLACUIT ; SIC SÆCULA JUVIT.

et un peu plus bas :

CONDITUR HAC INGENS MERITIS PATER ANGELUS URNA,
HISPANUS PATRIA, RELLIGIONE MINOR.

Puis enfin l'épitaphe proprement dite :

OBIIT R. P. FR. ANGELUS DEL PAZ, PERPINIANENSIS,
ANNO DOMINI MDXCVI, DIE XXIII AUGUSTI.

Enfin, sur la pierre tumulaire en marbre blanc, qui

recouvre le sarcophage intérieur dont nous venons de parler, et qui se trouve au niveau du pavé du sanctuaire, on lit :

HIC JACENT OSSA ET COR P. ANGELI A PAS, EXIMIÆ VIRTUTIS DOCTRINÆQUE VIRI. VIXIT ANNOS LVI. OBIIT IN HOC CŒNOBIO DIE XXIII AUGUSTI MDXCVI.

(*Petits Bollandistes.*)

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AOUT

LE PÈRE BERNARDIN D'AREVALO

1553. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Famille du Père Bernardin. — Ses études à Salamanque. — Son entrée en religion et année de son noviciat. — Dignités qu'il exerce dans l'Ordre. — Ses prédications. — Sa science. — Conversion de nombreux pécheurs. — Il dépose la charge de provincial et refuse l'archevêché de Tolède. — Sa vie dans la retraite et ses vertus religieuses. — Sa mort.

Le vénérable Père Bernardin naquit à Arevalo, en Espagne, de parents nobles et riches. Son père avait nom Jean Velasquez, et sa mère Catherine d'Arevalo. Des quatre fils qui sortirent de l'union de ces deux pieux serviteurs de Dieu, deux prirent l'habit de notre Ordre, les deux autres entrèrent dans l'Ordre de Saint-Jérôme. Celui dont nous nous occupons reçut au baptême le nom de Bernardin, en l'honneur de saint Bernardin, dont le Saint-Père venait de prononcer la canonisation.

Il fit ses études à Salamanque et y obtint facilement le grade de bachelier en théologie. De retour à Arevalo et pénétré d'un profond dégoût à l'égard des vanités

du monde, il prit l'habit de frère mineur en 1509, à l'âge de dix-huit ans. Quoique jeune encore et dans un âge où les passions sont maîtresses, il prit sur lui-même un empire absolu, et loin d'avoir besoin des conseils des plus vieux religieux, il enseignait aux autres novices leurs devoirs avec une autorité et une fermeté merveilleuses.

Quand il eut prononcé ses vœux, le Père Bernardin parut être aussi étranger au monde que s'il n'y avait pas vécu. Ses vertus et sa science ne tardèrent pas à le désigner au choix de ses supérieurs ; on le chargea d'enseigner la théologie ; il s'acquitta de ses fonctions avec zèle et montra dans l'explication et le commentaire des saints livres une admirable précision. Quelque temps après, son amour de la solitude et de l'austérité le décidait à entrer dans un couvent de Frères Mineurs Récollets.

Dans la retraite, il se consacra tout entier à l'étude. Il lut les ouvrages des Pères de l'Eglise primitive et ceux des plus savants docteurs de son temps ; il s'y abîmait, pour ainsi dire, et s'y absorbait tellement qu'il était alors étranger à tout ce qui se passait près de lui. Il atteignit ainsi à un tel degré de science, que les plus célèbres théologiens de l'Espagne avaient recours à lui pour trancher les difficultés qui les embarrassaient. Cependant ses études ne l'empêchaient pas de s'occuper de son couvent et d'exercer avec soin les fonctions dont il était revêtu.

Les plus puissants seigneurs du royaume montraient un profond respect pour ce vénérable religieux, et Charles-Quint, qui se trouvait alors en Allemagne, le

chargea, avec quelques autres prêtres et religieux, d'examiner les plaintes à lui adressées par les Indiens du Nouveau-Monde. Bernardin écrivit à ce sujet un rapport très-circonstancié, dont Pilippe II, infant d'Espagne, faisait le plus grand cas. Il y développait ses idées sur la façon dont il convenait de traiter et d'instruire les Indiens.

En Espagne, le Père Bernardin employait à prêcher tout le temps dont il disposait. Les nombreux miracles qui signalèrent sa prédication la rendirent fructueuse : il convertit un nombre considérable de pécheurs. On l'aimait malgré sa sévérité et sa rudesse, parce que sa mâle éloquence était tempérée par une profonde sensibilité et inspirée par une ardente charité. Il parcourut, toujours enseignant et confessant, la province de Léon et celle des Asturies, suivi partout de nombreux disciples et d'une foule de pénitents.

Le Père Bernardin a exercé la dignité de gardien dans beaucoup de couvents, et notamment dans ceux d'Abrojo, de Calahorra et de Valdescopezo. C'était un supérieur à la fois doux et sévère, attentif à faire respecter et pratiquer la règle, mais aussi veillant aux intérêts matériels et spirituels de ses religieux. Humble au-delà de ce qu'on peut imaginer, il déposa la charge de provincial au bout de trois jours, déclarant que c'était là un fardeau trop lourd pour ses faibles épaules. Néanmoins, comme il savait pratiquer la vertu de l'obéissance, il se résigna, sur l'ordre de ses supérieurs, à gouverner une province pendant dix-huit mois ; après cette époque, il déclara au chapitre général qu'il

ne se sentait plus la force d'aller plus loin, et offrit une seconde fois sa démission. On l'accepta, quoique à regret, et il se retira dans la solitude ; mais il n'y resta pas longtemps ; on l'en retira pour le nommer commissaire inspecteur des couvents de Castille, et confesseur de l'impératrice Isabelle, épouse du grand Charles-Quint.

Cependant sa renommée allait croissant, et quoi qu'il fît pour rester dans l'ombre, il ne put échapper au respect et aux honneurs qu'il méritait. Charles-Quint, revenu d'Allemagne en Espagne, assista fréquemment à ses sermons, et reconnaissant par lui-même les qualités exceptionnelles, la science profonde et les hautes vertus du saint religieux, il lui offrit l'archevêché de Tolède, qu'allait bientôt diriger le Père François Ximénès, frère mineur. Bernardin courut à Valladolid, se jeta aux genoux de l'empereur, et le supplia de donner à un plus digne cette haute fonction. Charles-Quint n'osa pas insister et laissa le Père Bernardin se cacher au fond de sa chère solitude.

C'est là, dans l'ombre du couvent, que se développaient ses belles aspirations vers toutes les vertus religieuses, son amour de l'austérité, son application à la prière et à la méditation. Il jeûnait fréquemment et ne soutenait ses forces que par un peu de pain trempé d'eau. Sa robe et son Crucifix, c'était là tout ce qu'il possédait ; les murs de sa cellule étaient nus et dépouillés de tout ornement. Tous les jours il assistait aux Matines, après quoi il demeurait encore à prier dans la chapelle, pendant plusieurs heures.

L'extrême humilité du Père Bernardin était telle-

ment connue, qu'on eût craint de le blesser en lui témoignant trop de respect. Mais plus il cherchait à s'abaisser, plus le Seigneur voulut l'élever aux yeux des hommes en lui accordant de précieuses faveurs. Un jour qu'il était à genoux sur les marches de l'autel, l'église se remplit tout à coup d'une éblouissante lumière, et il vit apparaître auprès de lui deux vénérables vieillards, qu'il reconnut pour être les saints apôtres Pierre et Paul : « Demandez au Seigneur ce « que vous voudrez », lui dirent-ils, « et vous l'obtien- « drez ». Ce n'est pas la seule fois, d'ailleurs, que le Père Bernardin reçut la visite d'habitants du ciel ; ses frères en furent fréquemment les pieux témoins, malgré les soins que le saint homme mettait à dissimuler les grâces dont Dieu le comblait.

Il prêchait à Valladolid, devant la cour, quand sa dernière maladie vint l'arrêter court et le clouer sur son lit. Il éprouva de violentes douleurs à la tête et au côté, et on dut lui donner bientôt les derniers sacrements. Il reçut pieusement le saint Viatique, et mourut, le 24 août 1553, à l'âge de soixante et un ans : il y avait quarante-quatre ans qu'il portait l'habit de frère mineur.

Ses funérailles eurent lieu avec pompe, et l'on conserva, comme de précieuses reliques, des morceaux de ses vêtements.

(DAZA.)

LE FRÈRE JEAN D'AGUDO

1631. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Le frère Jean, sauvé miraculeusement, est consacré par sa mère à l'Ordre Séraphique. — Sa jeunesse pieuse. — Son entrée en religion. — Son noviciat. — Vertus extraordinaires de Jean. — Sa charité chrétienne. — Ses extases. — Sa mort et ses funérailles.

Le frère Jean naquit à Agudo, en Espagne. Il n'avait encore que deux ans, quand sa mère, le voyant en danger de mort, invoqua pour lui l'assistance de saint François et promit qu'il porterait l'habit de l'Ordre s'il échappait au péril qui le menaçait. Jean, sauvé miraculeusement, accomplit plus tard le vœu que sa mère avait prononcé pour lui.

Tout jeune, il s'exerça à la vertu et réussit déjà à en atteindre les plus hauts sommets. A cinq ans, il jeûnait au pain et à l'eau deux fois par semaine; à sept, il observait le Carême et l'Avent des Frères Mineurs. Après avoir fait ses études à Tolède, il reçut l'habit de l'Ordre dans la province des Saints-Anges, et il montra, dès son noviciat, que sa vocation lui venait bien de Dieu. Les novices, ses frères, se le proposaient pour modèle; mais bien peu eurent la force de supporter les longs jeûnes, les disciplines, les veilles et les austérités de toute nature qu'il s'imposait sans se lasser et sans faiblir.

Ce fut bien mieux encore quand il eut prononcé ses vœux, car il s'attacha à ne plus vivre que pour Dieu, et à traiter le monde comme s'il n'y avait jamais passé.

Il gardait un silence presque absolu, dont il ne sortai même pas vis-à-vis de ses parents; renfermé dans sa cellule, il évitait tout contact avec les gens du siècle et passait ses nuits à prier, ses jours à lire et à méditer la règle de saint François, les chroniques de l'Ordre et la vie des pieux personnages qui l'avaient illustré.

Charitable aux autres autant que sévère pour lui-même, Jean montrait pour son prochain un amour plus que fraternel. Il soignait les malades avec patience et douceur, et leur donnait des vêtements capables de les préserver du froid, tandis qu'il portait sous sa robe un cilice, et se frappait de sa discipline jusqu'au sang. Quand il ne dormait pas à genoux sur les marches de l'autel, il se reposait dans sa cellule, étendu sur une planche, avec une pierre pour oreiller.

Son plus grand plaisir était de s'occuper de la sacristie et des ornements de la chapelle; il y dépensait des soins assidus et des efforts inouïs : « C'est la mai-« son de mon Dieu », disait-il souvent, « toutes les ri-« chesses de la terre ne suffiraient pas à la rendre « digne de lui ».

Dieu le récompensa de sa piété en lui accordant le sublime don de l'extase. Un jour de vendredi-saint, ses frères le trouvèrent étendu, les bras en croix, et versant un torrent de larmes sur la pierre qui recouvrait l'entrée du caveau funéraire du couvent : « Que faites-« vous là », lui demanda-t-on, et il répondit : « Je « pense à mes frères défunts, je pense aussi à ma mort « qui arrivera bientôt ».

En effet, quelque temps après, quoique jeune en-

core, il tomba malade et prit le lit pour ne plus le quitter. Sa confession générale fut courte; au témoignage de son confesseur, il n'avait pas dans toute sa vie commis un seul péché mortel. On lui administra les derniers sacrements; puis il se coucha sur le dos, tenant entre les mains son crucifix, et il s'endormit du sommeil des justes, comme il l'avait prédit, le 24 août 1631, jour de la fête de saint Bartholomé. Il n'était âgé que de vingt-deux ans.

Les habitants se rendirent en foule à ses funérailles; on se disputa les lambeaux de ses vêtements; les frères se partagèrent ses cilices, ses disciplines, et les chaînes de fer qu'il avait coutume de porter.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau; et trois mois après sa mort, quand on ouvrit son cercueil pour lui donner dans l'église une place plus digne de ses mérites, il en sortit un délicieux parfum; son corps était d'ailleurs dans un parfait état de conservation.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

LE PÈRE MICHEL DES ANGES

SOMMAIRE : Origine du Père Michel. — Il s'attache à Jean de la Puebla. — Ses travaux apostoliques. — Il participe à la fondation de la province de Saint-Gabriel. — Sa retraite à Salvaterra. — Miracle qui accompagne sa mort.

Le Père Michel des Anges appartenait à une noble et riche famille espagnole de Cordoue : il renonça, tout jeune encore, à un grand nom et à une immense fortune, pour s'attacher au bienheureux Père Jean de la

Puebla, autrefois comte de Belalcazar, neveu de Ferdinand, roi d'Espagne, qui commençait alors à fonder la custodie des Saints-Anges.

Le Père Michel travailla à cette œuvre glorieuse durant plusieurs années; et après la mort de Jean de la Puebla, il accompagna le bienheureux Père Jean de Guadalupe dans sa tournée apostolique pour la conversion des Maures du royaume de Grenade. Plus tard on le retrouva occupé à fonder la nouvelle custodie des Saints-Evangiles, qui devint par la suite la province de Saint-Gabriel. Il élève des couvents, rétablit la règle dans d'autres, exerce en différents endroits les fonctions de gardien, puis celles de custode, quelquefois même de commissaire, durant les absences du Père Jean de Guadalupe.

Sur la fin de sa vie, le Père Michel se retira au fond du couvent de Salvaterra, asile silencieux et paisible, où n'arrivaient pas les vains bruits de la terre. Là, dans l'ombre et la solitude, il se prépara, par le recueillement et la prière, au grand voyage de l'éternité, presque continuellement abîmé dans la contemplation et l'extase, jouissant par avance de la félicité des élus. Il passait la moitié de son temps dans la chapelle de Sainte-Anne, située au sommet de la montagne sur laquelle était bâti le couvent. Il s'y rendait d'habitude en compagnie du frère Alexandre, surnommé l'Italien, plus tard martyr de la foi (1).

Un matin les religieux furent tout étonnés d'apercevoir une éblouissante clarté dans la cellule du Père

(1) Voir, pour le martyre du frère Alexandre, au quatrième jour de janvier, tome I.

Gabriel : ils y coururent et le trouvèrent mort, à genoux et appuyé contre le mur de sa cellule, les mains jointes et les yeux levés au ciel. Une auréole de lumière l'enveloppait tout entier.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

LE PÈRE FRANÇOIS DE LORA

SOMMAIRE : Vertus du Père François. — Il exerce de hautes fonctions dans l'Ordre. — Sa dévotion à sainte Anne. — Sa mort. — Il apparaît à un religieux de Herrera.

Voici encore un autre vénérable religieux de cette province des Saints-Anges, si féconde en serviteurs de Dieu. Né à Lora, en Espagne, le Père François se signala tout d'abord par son ardeur de mortifications et sa soumission à la Règle. Il fut plusieurs fois désigné par le choix de ses supérieurs pour remplir la charge de gardien ; et il prouva par son habile administration qu'il était digne de cette haute distinction. Dieu lui accorda le don d'accomplir des miracles.

Le Père François montra toujours une grande dévotion à sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge ; il en fut récompensé par l'assistance qu'elle lui apporta au moment de son agonie. Il donna à l'infirmier qui le soignait une médaille de cette glorieuse aïeule du Christ, qu'il avait portée pendant toute sa vie : « Prenez « cette médaille », lui dit-il, « et ne la quittez, comme « moi, qu'à la mort » ; et aussitôt il rendit l'âme en 1609, au couvent de Guadalcanal.

On fit à cet humble frère de magnifiques funérailles dont l'éclat fut encore rehaussé par les miracles qui

s'accomplirent ce jour-là. Quelque temps après, il se montra dans toute la splendeur de sa gloire à un de ses amis, religieux du couvent de Herrera.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AOUT

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

DU TIERS ORDRE

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : **Sa famille. — Sa naissance. — Son enfance chrétienne. — Troubles pendant sa minorité. — Il prend la conduite de son royaume. — Son mariage. — Guerre qui le suit. — Il gouverne avec sagesse. — Ses austérités.**

Ce n'est pas une chose fort surprenante qu'un homme, retiré dans un cloître et séparé de toutes les occasions du péché, surmonte les inclinations déréglées de la nature et s'avance dans la pratique des plus belles vertus du Christianisme; mais qu'un prince, que personne n'a la liberté de reprendre ni de contredire, qui n'a point d'autre nécessité de faire le bien que celle qu'il s'impose à lui-même, qui vit au milieu des honneurs et des voluptés les plus dangereuses, et que sa condition engage à une infinité d'affaires où l'intérêt et la conscience ne peuvent s'accorder que très-difficilement,

dompte néanmoins ses passions, se conserve dans l'innocence et la pureté de cœur, observe inviolablement les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, et se rende parfait dans l'exercice de la piété chrétienne, c'est ce qui est tout à fait admirable, et que l'on peut appeler un prodige dans l'ordre de la grâce. Cependant, ce qui est impossible selon les forces de l'homme, ne l'est nullement à l'égard de Dieu ; et si l'histoire de l'Ancien Testament nous fournit plusieurs têtes couronnées qui ont su allier la sainteté avec l'autorité souveraine, et la qualité de prophète avec celles de chefs, de juges et de rois, celle du Nouveau Testament nous en fournit un bien plus grand nombre dans presque tous les royaumes chrétiens. Aujourd'hui l'Eglise nous propose un prince, que nous pouvons appeler la perle des souverains, la gloire de la couronne de France, le modèle de tous les princes chrétiens, et, pour tout dire en trois mots, un monarque véritablement selon le cœur de Dieu, selon le cœur de l'Eglise et selon le cœur du peuple.

C'est l'incomparable saint Louis, le quarantième roi de France, en comptant depuis le commencement de la monarchie, et le neuvième de la troisième race, dont Hugues-Capet a été la tige. Il eut pour père le roi Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, et pour mère la princesse Blanche, a qui nos historiens attribuent la gloire d'avoir été fille, nièce, femme, sœur, mère et tante de rois. Et, de fait, elle était fille d'Alphonse IX, roi de Castille, qui remporta sur les Maures la célèbre victoire de Navas-Tolosa, où plus de deux cent mille infidèles demeurèrent sur la place ; nièce de Richard

et de Jean, rois d'Angleterre ; femme de Louis VIII, roi de France ; sœur d'Henri, roi de Castille ; mère du saint dont nous écrivons la vie, et de Charles, roi de Naples et de Sicile, et tante, par ses sœurs Urraça et Bérengère, de Sanchez, roi de Portugal, et de saint Ferdinand III, roi de Léon. Saint Louis naquit du bienheureux mariage de ce prince et de cette princesse, le 25 avril 1215, pendant qu'on faisait par toute la chrétienté les processions solennelles du jour de Saint-Marc, du vivant même de Philippe-Auguste, son aïeul, qui venait de gagner la célèbre bataille de Bouvines, et huit ans avant que son père arrivât à la couronne. Le château de Poissy, sur la Seine, à cinq lieues au-dessous de Paris, fut le lieu de sa naissance, et il naquit à l'endroit même où, d'après la tradition, était autrefois le grand-autel de l'abbaye, qui n'existe plus. Il fut depuis baptisé à la paroisse de ce lieu ; voilà pourquoi ce saint roi témoignait une affection particulière pour la ville de Poissy ; écrivant à ses plus familiers, il signait ordinairement *Louis de Poissy*, ou *seigneur de Poissy*. Enfin, étant un jour en cette ville, il dit à ceux qui étaient auprès de Sa Majesté, que c'était là le lieu où il avait reçu le plus grand honneur et le bien le plus considérable de sa vie, parce que la grâce du baptême, qui nous fait enfants de Dieu et héritiers de son royaume, est infiniment au-dessus de tous les avantages de ce monde. Le roi Philippe le Bel, son fils, y a depuis fondé et fait bâtir le monastère des religieuses de Saint-Dominique.

L'enfance de ce grand prince fut un miroir d'honnêteté et de sagesse. Son père, qui joignait une éminente

sainteté et un zèle ardent pour la religion, à cette bravoure martiale qui lui a fait donner le surnom de *Lion*, prit un soin particulier de son éducation. Il lui donna de bons précepteurs et un sage gouverneur : Matthieu II de Montmorency, premier baron chrétien ; Guillaume des Barres, comte de Rochefort, surnommé l'*Achille français ;* Clément de Metz, maréchal de France, qui lui inspirèrent les sentiments que doit avoir un roi très-chrétien et un fils aîné de l'Eglise. Blanche, sa mère, n'épargna rien non plus pour en faire un grand roi et un grand saint : surtout depuis la mort de Philippe, son aîné, et pour lui imprimer plus fortement la haine du péché et l'amour de la vertu, elle lui disait souvent ces belles paroles : « Mon « fils, j'aimerais beaucoup mieux vous voir dans le « tombeau, que souillé d'un seul péché mortel ». La mort ayant enlevé son père, âgé seulement de quarante ans, à son retour de la guerre contre les Albigeois, dans la ville de Montpellier, en l'année 1226, qui n'était que la quatrième de son règne, notre saint, âgé seulement de douze ans, monta sur le trône de ses ancêtres, sous la tutelle de la reine Blanche, sa mère. Ce fut le 30 novembre ; le lendemain, premier dimanche de l'Avent, il fut sacré et couronné à Reims, par Jacques de Bazoches, évêque de Soissons, le siége archiépiscopal de Reims étant alors vacant.

Sa minorité fut traversée de plusieurs guerres intestines par l'ambition et la jalousie des princes, qui ne pouvaient supporter que la reine eût la régence et le gouvernement absolu du royaume, et qui voulaient profiter du bas âge du roi pour avancer leurs affaires ;

mais Dieu dissipa toutes leurs factions par une protection visible sur la personne sacrée de ce jeune monarque. Car, premièrement, Raymond, comte de Toulouse, l'un des princes conjurés et grand fauteur des hérétiques albigeois, ayant commencé des actes d'hostilité dans le Languedoc et autour de Toulouse, où le roi Louis VIII l'avait contraint de se renfermer, fut tellement pressé par Robert de Beaujeu, général de l'armée royale, qu'il se vit contraint de demander la paix et de recevoir telles conditions qu'il plut au roi de lui imposer.

Le traité en fut signé à Paris au mois d'avril 1228, et il portait : 1° Que le comte rembourserait au roi cinq mille marcs d'argent pour les frais de la guerre ; 2° qu'il lui abandonnerait dès lors toutes les terres qu'il avait au-delà du Rhône ; 3° qu'il ne protégerait plus les hérétiques dans son comté, et que lui-même abjurerait publiquement l'hérésie, comme, en effet, il en fit abjuration à genoux devant le grand-autel de Notre-Dame, la tête, les bras et les pieds nus ; 4° qu'il donnerait sa fille Jeanne en mariage à Alphonse, frère du roi, et qu'en faveur de cette union, il céderait à ce prince son comté de Toulouse, ne s'en réservant que l'usufruit ; 5° que, cette comtesse venant à mourir sans enfants, ce même comté serait réuni à la couronne pour n'en être jamais démembré ; 6° qu'il paierait tous les ans une somme pour indemniser des ecclésiastiques qu'il avait ruinés, et qu'il ferait démolir les murs de trente villes de son Etat, qui avaient eu part à sa rébellion. Ainsi, cette grande guerre contre les Albigeois, a laquelle il semblait que Philippe-Auguste n'avait osé

toucher, et que le roi Louis VIII n'avait fait qu'effleurer, fut heureusement terminée en moins d'un an par la prudence de la reine régente.

Les autres seigneurs conjurés, parmi lesquels se distinguait Pierre Mauclerc, plus irrités par ce succès qu'auparavant, résolurent de se saisir de la personne du roi, pour tirer ensuite par force de lui tout ce qu'il leur plairait. C'est à un rendez-vous de chasse, à quelques lieues de Paris, entre Etampes et Corbeil, que le coup devait avoir lieu, et tout était préparé à cet effet, quand Thibaud, comte de Champagne, ayant eu connaissance de la nouvelle félonie de Pierre Mauclerc, arriva à la tête de trois cents chevaliers, mit en fuite les conspirateurs, mena le petit-fils de Philippe-Auguste à Montlhéry, et se jeta avec lui dans une forteresse dont une haute tour se voit encore aujourd'hui ; elle date de l'an 1005, et s'élève sur une colline imposante, dominant une forêt toute semée de roches de granit. Thibaud File-Etoupe, forestier du roi Robert, la bâtit ; on l'aperçoit de sept lieues de distance. Philippe Ier devint possesseur de cette forteresse au mariage de Louis le Gros.

La reine régente, ayant appris le danger qu'avait couru le roi, était partie en grande hâte de Paris, et peu d'heures après arrivait à Montlhéry : ni la force de ce château, ni la valeur des chevaliers qui avaient empêché son fils de tomber entre les mains de Pierre Mauclerc et de Hugues de Lusignan, ne purent rassurer son amour maternel ; elle descendit avec lui dans les profondeurs d'un immense souterrain, à l'extrémité duquel une porte s'ouvrait sur la campagne, bien loin des murailles crénelées.

Si, parmi les grands vassaux et les hauts barons, Blanche de Castille et le jeune Louis IX comptaient des ennemis que l'ambition de ces hommes puissants leur avait suscités, dans la bourgeoisie et dans le peuple de Paris il n'en était pas de même ; là, la pieuse et vaillante régente et le royal adolescent étaient aimés et adorés. Aussi, à la première nouvelle de l'odieuse tentative des comtes de Bretagne et de Poitou, la population entière de la grande ville se leva : grands et petits, riches et pauvres, nobles et artisans, sortirent ensemble de l'enceinte fortifiée, bâtie par Philippe-Auguste, pour aller à Montlhéry chercher son petit-fils, et le ramener dans la capitale. Jamais plus touchant enthousiasme pour la monarchie n'avait encore éclaté en France. L'élan des Parisiens fut ressenti spontanément dans les campagnes ; entre Paris et Montlhéry, pas une petite ville, pas un bourg, pas un village, pas un hameau, pas une ferme où il restât un habitant ; tout demeurait vide : jeunes hommes, vieillards, femmes et enfants avaient voulu courir au-devant du jeune roi. Dans cette armée populaire et improvisée, la faux et la fourche se voyaient à côté des piques, des hallebardes et des lances, et les bannières des églises auprès des guidons et des étendards des hommes d'armes.

Les princes conjurés se jetèrent ensuite sur la Champagne, où ils firent de grands dégâts. Le roi les y suivit, à la tête de son armée, avec un courage intrépide, et les effraya tellement par sa seule présence, que, n'osant plus combattre contre lui, quoiqu'ils fussent beaucoup plus forts, ils se retirèrent en divers lieux. Cette retraite fut cause de leur séparation, et leur séparation de leur

réduction ; car, ne se voyant plus assez forts pour résister à la puissance royale, ils furent ravis de faire leur paix à des conditions honorables.

Il n'y eut que Pierre, duc de Bretagne, qui, se flattant de l'alliance et de la protection du roi d'Angleterre, eut la hardiesse de continuer la guerre contre le roi, et de faire toujours des actes d'hostilité contre ses sujets Le roi, quoique ce fût en hiver et qu'il fît un froid très-rigoureux, marcha néanmoins contre ce rebelle, avant qu'un secours étranger lui fût arrivé. Il alla d'abord droit à Angers, que Louis VIII, son père, avait arrachée des mains des Anglais et donnée à ce perfide : elle lui ouvrit aussitôt ses portes, avec presque toutes les autres villes de l'Angoumois. Bellesme, que l'on estimait imprenable, supporta quelques attaques ; mais elle ne put résister au courage de notre jeune guerrier. Enfin, tout secours manquant au duc, il fut forcé de demander une trêve, et, après trois ans de troubles et d'agitations continuelles, il n'eut point d'autre moyen de conserver son rang, que d'implorer la clémence du roi, de lui demander pardon, de se reconnaître son vassal et de lui faire hommage de son duché. Sa révolte si peu excusable, surtout pour un homme qui s'était rendu très-habile en philosophie et en théologie dans l'université de Paris, et d'autres actions encore de cette nature, furent cause qu'on l'appela ordinairement *Mauclerc,* qui signifie mauvais clerc ou mauvais docteur.

La minorité du roi s'étant passée dans ces troubles, qui ne servirent qu'à faire paraître sa prudence, sa valeur, sa bonté et ses autres vertus royales, il prit lui-

même, au commencement de sa vingtième année, suivant la coutume du temps, la conduite de son royaume, sans jamais néanmoins exclure des affaires la reine sa mère, qui les avait si sagement gouvernées durant son bas âge. Il épousa, le 27 mai 1235, Marguerite, fille aînée de Raymond Béranger, comte de Provence et de Forcalquier, et de Béatrix de Savoie, son épouse. C'était une princesse que la grâce et la nature avaient douée de toutes sortes de perfections. Elle était parente du roi à un degré prohibé ; mais le Pape accorda dispense de cet empêchement : le mariage fut célébré à Sens, dans l'église Notre-Dame, par Anselme de Saint-Médard, évêque et comte de Noyon, en présence de Gaucher Cornu, archevêque de cette ville, qui donna aux mariés la bénédiction nuptiale, et couronna aussi la reine avec une magnificence digne du rang où elle était élevée. Sa dot n'était que de dix mille livres ; mais elle valait elle seule un monde entier, et Louis crut avoir trouvé un grand trésor en trouvant une épouse de son mérite. Elle avait les mêmes inclinations que lui pour la piété et pour le secours des malheureux. Jamais elle ne se mêlait d'aucune affaire, si elle n'y était appelée, ou qu'il ne s'agît du soulagement des pauvres et du pardon des criminels. Elle suivait le roi partout, et elle eut même le courage d'aller avec lui à son premier voyage d'outre-mer, comme nous le dirons par la suite. Enfin, après son décès, elle se retira au monastère de Sainte-Claire, qu'elle avait fondé au bourg de Saint-Marcel-lès-Paris, où, après une sainte vie, elle mourut très-chrétiennement, âgée d'environ soixante-dix ans, le 20 décembre de l'année 1285 ; et

son corps, précédé et suivi des pauvres, qui l'appelaient leur mère, fut porté à Saint-Denis.

Les réjouissances de ce mariage furent suivies d'une guerre dangereuse de la part de Hugues de Lusignan, comte de la Marche, qui, pour n'être pas obligé de prêter foi et hommage à Alphonse, frère du roi, à qui Sa Majesté avait donné le comté de Poitou, eut la témérité de lever les armes contre son souverain. Il y était principalement poussé par sa femme, veuve de Jean sans Terre, père de Henri III, roi d'Angleterre, qui ne voulait point reconnaître d'autre princesse au-dessus d'elle, que la reine-mère et la reine, épouse du roi. L'insolence du comte alla même jusqu'au point d'investir le roi et toute sa cour dans Poitiers, lorsqu'il y alla pour en donner la possession à son frère. Louis, qui n'avait pas alors d'armée, fut contraint de se retirer de ses mains par adresse ; mais il fit bientôt voir qu'il n'avait pas moins de justice que de piété, et que, s'il savait pardonner à ceux qui imploraient sa clémence et se soumettaient à sa juste domination, il savait aussi écraser les superbes et humilier l'audace des rebelles. En effet, s'étant mis à la tête de ses troupes, il prit, en peu de temps, les villes et les châteaux les mieux fortifiés du comté, et, sachant que le roi d'Angleterre venait avec une puissante armée au secours du félon, il alla au-devant de lui, lui livra bataille à Taillebourg, le mit en complète déroute, lui tua une partie de ses gens, et fit jusqu'à quatre mille prisonniers. Ce fut dans cette occasion que, assisté seulement de huit cavaliers, il passa le pont de la Charente au travers d'une nuée de dards, de flèches et de lances, pour aller attaquer le

gros des ennemis, et qu'il soutint longtemps, presque lui seul, le choc d'un millier de gens d'armes, jusqu'à ce que ses troupes, animées par son exemple, eussent passé le même pont et se fussent jetées, comme des lions, sur les Anglais et sur les rebelles, pour le tirer du danger. Le carnage eût été sans mesure, sans la clémence invincible de Louis, qui voulut qu'on fît quartier à ceux qui mettraient bas les armes. Les Anglais s'enfuirent après cette défaite, et le comte de la Marche, privé de tout secours, demeura à la merci de son vainqueur. Il ne méritait point qu'on lui fît grâce, non plus que la reine et comtesse sa femme, laquelle, durant cette guerre, avait plusieurs fois suborné des gens, tantôt pour empoisonner le roi, tantôt pour le poignarder ; mais ce bon prince eut égard aux grands services que ce seigneur avait rendus à la France, et lui accorda le pardon qu'il fut forcé de lui demander, se contentant de lui retrancher une partie de son comté, ainsi qu'une pension de dix mille livres que ses premières actions lui avaient méritées, lorsqu'il se conduisait en bon français. Ce saint roi fit encore voir la force de son esprit et la grandeur de son courage, soit dans les démêlés entre les Papes et les empereurs, où on tâcha de l'engager; mais où il n'intervint que pour rétablir l'accord, soit dans les guerres entre le comte de Provence, son beau-père, et le comte de Toulouse, beau-père du prince Alphonse, son frère, qu'il termina heureusement, sans souffrir que l'un des partis empiétât sur l'autre ; soit dans le piége que l'empereur Frédéric lui tendit pour se saisir, à ce que l'on croit, de sa personne, pendant une conférence

qu'ils devaient avoir ensemble à Vaucouleurs : il rendit ce piége inutile, en se trouvant au lieu assigné, avec des forces qui étonnèrent et firent fuir ce prince perfide ; soit enfin lorsque les évêques de France, qui se rendaient à Rome pour un concile furent emprisonnés par l'ordre du même empereur : saint Louis le contraignit, par ses menaces, de les renvoyer libres et de réparer l'injure qu'il leur avait faite.

Comme ses premiers soins étaient de rendre à Dieu le service et l'honneur qu'il lui devait, cette divine Bonté l'assistait dans tous ses besoins, le conseillait dans toutes ses entreprises, le protégeait contre tous ses ennemis et donnait une heureuse issue à tout ce qu'il traitait. Dieu lui donna un grand nombre d'enfants mâles dont la postérité a régné si longtemps. L'aîné fut nommé Louis ; il naquit le 15 février 1244, dix ans après le mariage du roi. Philippe le Hardi était le second, et il devint le premier par la mort de ce jeune prince ; il a, depuis, succédé à son père, et ses enfants ont été rois, jusqu'à Henri III. Jean Tristan fut le troisième ; on lui donna ce nom, parce qu'il naquit à Damiette, en Orient, durant l'emprisonnement du roi, son père, et l'affliction de la reine, sa mère ; il mourut avant eux sans avoir d'enfants. Le quatrième fut Pierre, comte de Chartres, de Blois et d'Alençon, qui n'eut point non plus de lignée. Le cinquième fut Robert de Bourbon, dont les enfants, après neuf générations, sont ensuite montés sur le trône pour le bonheur de la France et de toute la chrétienté. Outre ces garçons, saint Louis eut aussi cinq filles, lesquelles, excepté l'aînée, qui mourut en bas-âge, épousèrent

toutes des souverains. Au reste, il ne ressemblait pas à la plupart des autres princes, qui négligent l'éducation de leurs enfants et s'en reposent entièrement sur les soins des gouverneurs qu'ils leur donnent, sans même examiner s'ils s'acquittent de leurs devoirs, et s'ils s'étudient à imprimer de bonne heure, dans leur âme, la haine du vice et l'amour de la vertu. Il prenait la peine de les instruire lui-même et de les porter au mépris des plaisirs et des vanités du monde et à l'amour de leur souverain Créateur : ce qu'il faisait ordinairement le soir, après Complies, dans sa chambre, où il les faisait venir pour recevoir de sa bouche ses excellentes leçons. Il les menait avec lui au sermon ; il leur enseignait à réciter tous les jours le petit Office de Notre-Dame ; il les obligeait d'assister tous les jours de fête aux grandes messes et aux divins offices chantés en musique ; il voulait qu'ils s'accoutumassent, dès l'enfance, à la mortification et à la pénitence, et, dans cette vue, il ne souffrait pas que, les vendredis, ils portassent sur leur tête aucun ornement, parce que c'est en ce jour que Notre-Seigneur a été couronné d'épines. Enfin, nous avons encore les instructions qu'il écrivit de sa main, à sa fille Isabelle, lorsqu'elle fut reine de Navarre ; elles sont si saintes et si remplies de l'esprit de Jésus-Christ, qu'il n'y a point de directeur, quelque éclairé qu'il soit, qui en puisse donner de plus excellentes.

S'il savait bien gouverner ses enfants, il était encore plus admirable dans le gouvernement de son Etat. On ne vit jamais tant de paix et de prospérité en France que durant son règne. Toutes les autres nations, à

l'Orient, à l'Occident, au Midi et au Septentrion, étaient dans le trouble ; mais les Français, qu'il gouvernait, jouissaient d'une heureuse tranquillité qu'il leur procurait par sa sagesse. Il eut soin de bannir de son Etat, par de saintes lois, tous les déréglements qu'il y put reconnaître. Le premier fut le blasphème et les jurements impies et exécratoires. Il fit, contre ce crime, des ordonnances trop sévères, que le pape Clément IV lui fit modifier. Pour lui, il n'avait point d'autre jugement que de dire : *Par mon nom;* mais un religieux de Saint-François l'ayant averti qu'il n'appartenait qu'à Dieu de jurer de cette sorte, il cessa aussitôt de le faire et se contenta de dire *oui* et *non*, selon la doctrine du Fils de Dieu dans l'Evangile. Les autres déréglements qu'il s'efforça d'exterminer furent les duels, les jeux de hasard, la fréquentation des lieux de débauche, le luxe des femmes et les chicanes dans les procès. Il est le premier qui ait défendu les duels en France : car, avant lui, les rois les toléraient, et quelquefois même les ordonnaient pour connaître le droit des parties : ce qui était un moyen aussi trompeur que contraire aux lois de la justice et de l'humanité. Les habitants n'eussent osé, de son temps, se trouver dans les cabarets de l'endroit : cette commodité publique n'était permise qu'aux passants et à ceux qui n'avaient point de domicile. Les charges de judicature n'étant pas encore vénales, il en pourvoyait les personnes d'une sagesse et d'une probité connues : ce qu'il ne faisait qu'après avoir pris l'avis des plus vertueux et des plus habiles de son royaume.

Lorsqu'il envoyait des baillis, des juges et des offi-

ciers dans les provinces, pour y rendre pour un temps la justice, il leur défendait d'y acquérir du bien et d'y établir leurs enfants, de peur qu'ils ne prissent de là occasion de commettre des injustices. Il voulait qu'en quittant leurs charges ils rendissent un compte exact de leur administration, et qu'ils satisfissent aux plaintes des villes et des provinces où ils avaient été commissaires. Il députait souvent, au-dessus d'eux, des juges extraordinaires pour examiner leur conduite et pour revoir leurs jugements, à l'exemple de Dieu, qui assure qu'il jugera les justices. S'il se trouvait qu'ils eussent mal agi dans leurs offices, il s'en imposait lui-même une sévère pénitence, comme s'il eût été coupable de leurs excès, et il les en punissait aussi très-rigoureusement, les obligeant surtout de restituer ce qu'ils avaient pris au peuple, et de dédommager ceux qu'ils avaient condamnés injustement ou dont ils avaient trop prolongé les affaires. Au contraire, lorsqu'il apprenait que ces officiers s'étaient dignement acquittés de leur devoir, il les en récompensait avec magnificence, soit par de bons appointements, soit en les élevant à des emplois plus honorables. Dans ses propres affaires, il était le premier à se condamner, et il se faisait même l'avocat de ceux qui lui disputaient quelque droit. Ses oreilles étaient toujours prêtes à recevoir les plaintes et à écouter les causes de ses sujets, sans que personne osât les empêcher d'approcher de lui. Dans ses promenades mêmes, soit dans son jardin de Paris, soit au bois de Vincennes, il se mettait à l'ombre d'un arbre pour juger, sans forme de procès, leurs différends. Souvent il les accommodait à l'amia-

ble, d'autres fois il les terminait par un arrêt décisif; mais c'était toujours avec tant d'équité, que nul ne pouvait trouver à redire à ses sentences. Jamais la noblesse ni les grandes richesses ne l'empêchaient d'être impartial ; il se sentait, au contraire, plus incliné à favoriser les personnes médiocres et qui n'avaient point d'autre appui que les moyens de leurs causes. Nous avons, dans son histoire, des exemples si illustres de la protection qu'il a donnée aux pauvres contre la tyrannie et la violence des grands, et de la rigueur avec laquelle il a puni l'injustice de ceux-ci, qu'il n'y a rien de comparable dans celles des juges les plus sévères de l'antiquité. Il avait aussi une adresse merveilleuse pour découvrir la vérité que l'on tâchait d'obscurcir par de fausses lettres ou en subornant de faux témoins. Un grand seigneur ne pouvant obtenir d'une pauvre veuve qu'elle lui vendît son héritage, qu'il voulait enfermer dans son parc, supposa un contrat de vente, en vertu duquel il s'en mit en possession comme d'un bien qu'il avait légitimement acquis. La veuve eut recours au roi, qui, touché de ses plaintes, manda aussitôt ce seigneur, pour qu'il se défendît de l'accusation que l'on faisait contre lui. Il y vint avec deux témoins, qu'il corrompit à force d'argent, pour déposer que le contrat était véritable et qu'il n'y était intervenu aucune fraude. Le roi, les ayant entendus, vit bien qu'ils parlaient contre leur conscience, et qu'on les avait séduits. Pour en découvrir la vérité, il les interrogea séparément, et obtint ainsi successivement de chacun d'eux l'aveu de la fausseté du contrat que le seigneur avait fait faire. Ils déclarèrent aussi toutes les circons-

tances de cette action, et la quantité d'argent qu'ils avaient reçue. Louis, connaissant par ce moyen l'iniquité du gentilhomme et de ses malheureux complices, les renvoya par-devant les juges ordinaires, pour recevoir leur châtiment, et remit la veuve dépouillée dans la jouissance paisible de son héritage.

L'application de saint Louis à la conduite de sa famille et de son Etat ne l'empêchait pas de pratiquer tous les exercices d'un parfait chrétien. Comme il savait que la chasteté se perd aisément dans les délices, que l'humilité est en grand danger au milieu des louanges et des honneurs du monde, et que la véritable dévotion ne s'accorde guère avec les inquiétudes que les richesses immenses apportent avec elles, il prenait les seuls plaisirs que la nécessité et la bienséance l'obligeaient de prendre. La flatterie n'était jamais bienvenue auprès de lui. Il s'humiliait autant qu'il lui était possible dans l'état de grandeur et d'autorité où Dieu l'avait mis. Ses trésors étaient plus aux pauvres qu'à lui, et il n'avait point de plus grande satisfaction que de s'en dépouiller pour en enrichir les malheureux. Sa coutume était de jeûner exactement tous les vendredis de l'année, ainsi que l'Avent de Notre-Seigneur, depuis la Toussaint jusqu'à Noël, et toutes les veilles des fêtes de la Vierge ; quant aux jeûnes commandés par l'Eglise, il ne s'en dispensait, dans ses maladies, que par obéissance à ses confesseurs. Les vendredis d'Avent et de Carême il ne mangeait ni fruits, ni chair, ni poisson ; mais seulement du pain et des légumes. Il y avait aussi des jours qu'il jeûnait au pain et à l'eau, comme la veille de Noël, le Vendredi-Saint et les vi-

giles de Notre-Dame. Il dormait fort peu, afin d'avoir le temps de s'occuper à la prière et à la contemplation des vérités divines. Le cilice était son habit ordinaire, et, lorsque son confesseur lui défendait de le porter, il suppléait à cette mortification par une aumône particulière de quarante sous par jour, qui était, en ce temps-là, une somme très-considérable et suffisante pour nourrir quarante personnes. Il allait quelquefois les pieds nus dans ses souliers, sans néanmoins qu'on pût s'en apercevoir, parce qu'il s'était fait faire des chausses coupées, qui lui facilitaient cette austérité. Bien qu'il veillât perpétuellement sur lui-même, pour ne laisser échapper aucune action contraire à la perfection, toutefois il marchait toujours dans une sainte frayeur devant la majesté de Dieu et ne se regardait que comme la plus vile de toutes les créatures.

Il ne manquait pas, tous les samedis, d'assembler une troupe de pauvres dans un lieu secret, où il leur lavait, essuyait et baisait humblement les pieds. Il leur lavait aussi les mains, et ne les renvoyait point sans leur faire une grosse aumône. Il en traitait ordinairement cent vingt dans son palais, à dîner et à souper, et souvent il les servait lui-même, de ses mains royales, les faisant manger avant de se mettre à table. Aux vigiles et aux jours de fêtes, il en grossissait le nombre jusqu'à deux cents, et se faisait aussi leur échanson et leur maître d'hôtel. Il ne prenait point de repas qu'il n'eût encore trois pauvres vieillards à ses côtés, auxquels il présentait ce qu'il y avait de meilleur sur sa table, et quelquefois il faisait revenir les mets qu'ils avaient mangés, s'estimant bien heureux de se

nourrir des restes des pauvres. Il ne portait point d'habits précieux et relevés d'or et de broderies, mais il se contentait des habits les plus communs, surtout après son retour de la Terre-Sainte, excepté dans les occasions de cérémonie, où il savait soutenir l'éclat de sa couronne par une magnificence digne de la grandeur du premier monarque du monde. Il disait tous les jours, de grand matin, les Heures de Notre-Dame, et assistait saintement à la Messe. Pour les jours de fête, il se trouvait de bonne heure à Matines, dans l'église, et les entendait tout au long avec un grand respect et une dévotion capable d'en inspirer à tous ses courtisans. Enfin, sa piété était si pure et si parfaite qu'elle pouvait faire honte aux religieux les plus austères et aux ermites les plus retirés du monde.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : La sainte Couronne est apportée en France par ordre de saint Louis. — Autres reliques obtenues de l'empereur de Constantinople. — Croisade contre les Sarrasins. — Saint Louis est fait prisonnier. — Son retour en France. — Ses largesses. — Il soigne les malades.

Que dirons-nous de son zèle pour la ruine de l'hérésie et du libertinage, et pour l'établissement de la foi et de la discipline chrétienne dans toute l'étendue de ses Etats? Il fit, à cet effet, des règlements très-sévères ; le même motif lui donna beaucoup d'affection pour les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, qu'il regardait comme des instruments sacrés dont la divine Providence voulait se servir pour le salut d'une infinité d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Il les invitait même quelquefois à dîner avec lui, surtout

saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, deux des plus excellentes lumières de l'Eglise, dont les pieux et savants entretiens lui donnaient une joie et une consolation merveilleuses. Il fonda de tous côtés des collégiales, des paroisses, des monastères, des chapelles, des hôpitaux, des maladreries et d'autres lieux de dévotion et de charité.

La religion de ce grand prince parut encore d'une manière admirable dans le zèle qu'il déploya pour faire venir dans son royaume la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Il l'envoya chercher à Constantinople par le frère Jacques et le Père André de Lonjumeau, de l'Ordre de Saint-Dominique, et la fit transporter jusqu'à Venise, parce qu'elle avait été engagée aux Vénitiens pour un prêt d'argent fort considérable. Ensuite il la racheta de leurs mains, en leur payant le prix de l'engagement.

A cette époque, l'esprit catholique était si fervent en France, que dans tout le royaume il y eut une grande et nationale joie quand on y apprit que la couronne d'épines du Sauveur était devenue une propriété française.

Ayant reçu des avis officiels, Louis IX, dans les premiers jours d'août 1239, partit de Vincennes avec les reines Blanche et Marguerite; les comtes d'Artois, de Poitiers et d'Anjou, ses frères; l'archevêque de Sens; Bernard, évêque du Puy, plusieurs autres prélats et une foule de princes et de hauts barons.

A Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens, ce noble et brillant cortége rencontra les religieux et leur nombreuse suite; car les populations, sachant ce

qu'avec eux ils apportaient en France, s'étaient empressées de les suivre, avec la résolution de ne retourner au pays que lorsqu'elles auraient vu et adoré les sacrés vestiges de la passion de l'Homme-Dieu.

C'était le 10 août, fête de saint Laurent. Le Père André et le frère Jacques présentèrent au monarque, à la reine son épouse, à la reine sa mère, et au fils de France qui les accompagnait, la triple caisse couverte des sceaux des seigneurs français et du doge de Venise, Jacques Tiepolo.

Tout fut fait avec ordre et dans un grand recueillement. D'abord on examina et on reconnut les sceaux; puis on les rompit. L'ouverture de la caisse de cèdre étant terminée, on en sortit la châsse d'argent avec le même cérémonial; le couvercle de cette châsse fut levé, puis enfin un prélat agenouillé en tira le vase d'or renfermant la sainte couronne. A cet instant, roi, reines, princes, chevaliers, archevêques, évêques, prêtres, moines, soldats, bourgeois, peuple, se prosternèrent, fondant en larmes et osant à peine lever la tête pour regarder cette branche d'épines que les bourreaux de Jérusalem avaient tordue pour en faire une couronne dérisoire à leur divine Victime.

Oh! comme ce diadème de moquerie est devenu un diadème de gloire, et comme tout ce qui est grand, comme tout ce qui est fort, comme tout ce qui est humble, comme tout ce qui est petit, comme tout ce qui est heureux, comme tout ce qui est dans les larmes, le vénère aujourd'hui!

La journée et la nuit se passèrent en prières et en antiques de joie; et ce ne fut que le lendemain que le

pieux fils de Blanche de Castille, ainsi que ses trois frères, Robert, Alphonse et Charles, tête nue, les pieds déchaussés et vêtus d'une simple tunique de laine blanche, portèrent la couronne de Jésus de Nazareth, roi des Juifs, jusque dans le sanctuaire de la métropole de Sens, où Louis IX avait pris pour épouse Marguerite de Provence. Toutes ces cérémonies étaient belles et produisaient un grand effet. Elles furent closes par la journée du 20 août. Ce jour-là, la sainte couronne fut offerte à la vénération des Parisiens, dans l'église de Notre-Dame. Tous les moines, tous les religieux du royal monastère de Saint-Denis, des deux abbayes de Saint-Germain, allèrent au-devant de la couronne d'épines jusqu'à l'entrée du bois de Vincennes ; et c'était un saisissant et magnifique spectacle que toute cette foule chrétienne suivant les croix et les bannières flottantes des communautés, des couvents et des paroisses de la grande ville ; s'enfonçant sous les ombrages des chênes séculaires, pour s'aller prosterner devant une relique si sainte et qui rappelait la grande immolation du Golgotha.

Dans cette multitude empressée brillaient toutes les illustrations des camps, toutes les grandeurs des palais, toutes les gloires du sanctuaire.

A l'entrée du faubourg Saint-Antoine, par les soins des officiers du roi, on avait dressé une vaste estrade couverte de tentures soie et or, à laquelle on arrivait en foulant les plus riches tapis de la couronne, étendus sur le sol. La châsse d'argent fut montée sur l'estrade par plusieurs évêques en chape et la mitre au front. Un des prélats découvrit alors le diadème de la

Passion et le montra à l'immense multitude. Soudain l'immense multitude, comme un seul homme, tomba prosternée en poussant des cris d'allégresse qui durent monter jusqu'au ciel et être entendus de Celui qui y règne ; car ils partaient de cœurs sincères et croyants.

Louis IX et ses trois frères, toujours pieds nus et le front découvert, renfermèrent le vase d'or dans le reliquaire d'argent et le portèrent sur le maître-autel de Notre-Dame. Après la cérémonie d'actions de grâces, la précieuse relique fut déposée dans la chapelle de Saint-Nicolas, bâtie par Louis le Gros.

Dans les siècles de foi et de piété, les grands personnages avaient toujours dans leur demeure, ou dans les environs de leur résidence, une chapelle qualifiée de *sainte*. Dans le voisinage de l'enclos du palais de la Cité, les ducs de France, les comtes de Paris eurent la chapelle de Saint-Barthélemy, qui, pendant quelque temps, porta le nom de Saint-Magloire ; et, en outre, les chapelles de Saint-Georges, de Saint-Michel et de Saint-Nicolas, que Louis VII fit bâtir et qu'il mit sous l'invocation de Notre-Dame de l'Etoile.

Louis IX ne trouva rien, parmi les chapelles alors existantes, qui fût digne de recevoir dans son enceinte la couronne rougie du sang du Rédempteur ; et il chargea Pierre de Montereau d'édifier pour elle ce magnifique reliquaire de pierre, que nous admirons encore aujourd'hui, monument aussi délicatement sculpté que ces châsses d'or et d'argent que l'on voyait jadis dans les trésors de nos vieilles églises.

Saint Louis avait élevé la Sainte-Chapelle pour que les choses les plus sacrées y fussent à jamais religieu-

sement conservées. Là il avait fait déposer sur le velours et garder dans des coffrets de vermeil la couronne qui avait déchiré le front de l'Homme-Dieu, le roseau qui lui avait servi de sceptre, et le fer de lance qui lui avait percé le côté.

Lors des saturnales de 1793, comme on le sait, on jetait au vent les reliques, pour avoir l'or des reliquaires ; sous les voûtes bâties par Pierre de Montereau, on avait porté tous les papiers du greffe ; et nous avons vu tous les jugements de la justice humaine, des dossiers poudreux, entassés là où avaient jadis brillé les ornements sacrés de l'Eglise.

Aujourd'hui, nous devons le dire, on a, par amour de l'art, en attendant que ce soit par amour de Dieu, restauré le monument de la piété de Louis IX, et nous allons revoir cette chapelle aussi belle, aussi brillante que du temps du saint roi. Puissent les murs repeints et redorés du royal oratoire revoir un jour une foi pareille à celle qui s'y manifestait au XIII[e] siècle !

Louis IX obtint encore de Baudouin II, empereur de Constantinople, quantité d'autres reliques d'une valeur inestimable, savoir : les langes de l'enfant Jésus, une grande partie de sa croix, la chaîne de fer dont il a été lié, le fer de la lance dont son côté a été percé, le roseau et la robe de pourpre que les soldats lui donnèrent pour sceptre et pour manteau royal, l'éponge avec laquelle on lui présenta du fiel et du vinaigre, le linge dont il se ceignit pour laver les pieds des Apôtres, un linceul et une partie du suaire dans lequel il fut enseveli, et quelques autres reliques des Saints spécifiés dans l'acte authentique de cet empereur, donné à Saint-Ger-

main-en-Laye, au mois de juin 1247. Ainsi, par la sage prévoyance de notre incomparable monarque, la Grèce fut dépouillée et la France enrichie, et nous reçûmes, avec ces saintes dépouilles, un gage assuré de la bienveillance et de la protection perpétuelle de Dieu envers ce royaume.

Il est temps de parler du plus mémorable endroit de la vie de saint Louis, qui est son voyage en Orient pour délivrer les saints lieux de la puissance tyrannique des Sarrasins et des autres Barbares. Il avait eu, dès sa jeunesse, beaucoup d'inclination pour cette expédition, qu'il estimait très-digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Eglise ; mais les grandes affaires de son Etat l'avaient toujours empêché de l'exécuter. Enfin, en l'année 1245, à Pontoise, il tomba si gravement malade, d'une fièvre continue et d'une dyssenterie, qu'on désespérait tout à fait de sa santé. Il fut même tenu près d'un jour pour mort, n'ayant plus aucun sentiment ni mouvement sensible. Dans cette extrémité, tous les Français, qui l'aimaient comme leur père, levèrent instamment les mains vers le ciel. On porta aussi en procession, à Saint-Denis, les châsses précieuses du même saint Denis, de saint Rustique et de saint Eleuthère, patrons de Paris, et on fit de tous côtés des vœux pour la guérison d'un si bon prince ; enfin, étant revenu de cette longue léthargie, il fit vœu d'aller lui-même en Palestine pour secourir les chrétiens opprimés par les infidèles. Ce vœu fut suivi de sa convalescence. Ainsi il ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu qu'il quittât pendant quelque temps son royaume, pour passer avec une armée dans la

Terre-Sainte. Il fut encore engagé à faire ce voyage par les fâcheuses nouvelles qui vinrent d'Orient, que Barbakan, roi des Greffiens ou Korasmiens, nations persiques, ayant été chassé de ses Etats par le grand khan de Tartarie, s'était réfugié vers le sultan d'Egypte, et qu'avec ses troupes il avait repris Jérusalem, saccagé la Palestine et réduit les affaires des chrétiens dans un plus mauvais état qu'elles n'avaient jamais été. D'ailleurs, le pape Innocent IV, qui était venu à Lyon, tant pour éviter les persécutions de l'empereur Frédéric Barberousse que pour célébrer un concile général, afin de remédier aux maux dont l'Eglise était accablée, exhorta fortement le roi à cet acte héroïque de la piété et de la générosité chrétienne. Enfin, plusieurs prodiges, et surtout des croix de lumière qui parurent en divers lieux, firent voir que ce dessein d'une nouvelle croisade venait de Dieu.

Cependant la reine-mère et l'évêque de Paris, considérant les dangers de cette croisade et le peu de succès des précédentes, et surtout les grands biens que la présence du roi causait en France, firent ce qu'ils purent pour l'en détourner, et lui remontrèrent que son vœu ne devait pas l'inquiéter, parce que, lorsqu'il l'avait fait, étant accablé de maladie et n'ayant pas l'esprit suffisamment libre, il n'était pas en état de contracter une obligation si importante et si difficile. Mais ce saint roi, à qui Dieu avait donné une force et une constance inébranlables lorsqu'il était question de son service, ne put se rendre à leurs sollicitations ; et, pour leur ôter tout moyen de le presser davantage, ayant rendu sa croix à l'évêque il lui dit : « Vous ne sauriez

« douter maintenant, mon père, que je ne sois dans un « plein usage de ma raison, jouissant, par la grâce de « Jésus-Christ, d'une parfaite santé : c'est donc en cette « disposition que je renouvelle le vœu que j'ai fait « d'aller moi-même en Palestine, et que je vous de- « mande la croix : rendez-la-moi, comme je vous l'ai « consignée ; car, si mon premier vœu avait quelques « défauts qui pussent faire douter de sa validité, ce « second n'en a point, et il m'oblige indispensablement « de faire ce que j'ai promis ». Ces paroles fermèrent la bouche à ceux qui étaient le plus opposés à la croisade. Les princes et les plus grands seigneurs de France se croisèrent avec le roi : entre autres, Robert, comte d'Artois ; Alphonse, comte de Poitiers, et Charles, comte d'Anjou, ses frères ; les archevêques de Reims et de Bourges, et les évêques de Laon, de Beauvais et d'Orléans ; Blanche, mère du roi, fut laissée régente. Marguerite, sa femme, voulut l'accompagner, malgré les dangers et les incommodités inévitables d'un si long voyage. Ses trois belles-sœurs, femmes de ses trois frères, imitèrent le courage de cette grande reine. Les Français firent serment de garder la fidélité aux enfants du roi s'il lui arrivait malheur hors de France. Enfin Sa Majesté prit le chemin de Lyon, où elle rendit visite, pour la seconde fois, au pape Innocent IV, et reçut sa bénédiction apostolique. De là elle alla à Aigues-Mortes, où était la flotte et le rendez-vous de toute son armée. Le 25 août de l'an 1248, ce grand roi s'embarqua avec toute sa suite, et avec Eudes, évêque de Tusculum (Frescati), que le Pape fit son légat en cette expédition. La navigation fut heureuse jusqu'à l'île de Chypre, où il aborda le

20 septembre. Il fut reçu à Limisso avec tout l'honneur et la magnificence possibles par le roi Henri, fils d'Amaury, et petit-fils de Guy de Lusignan, qui avait fait par son ordre des magasins incroyables de blés, de vins, d'armes et d'engins de batterie. S'il n'eût consulté que son zèle, il fût partit aussitôt pour gagner l'Egypte ; mais il se vit contraint de demeurer tout l'hiver dans cette île, d'abord à cause de la peste qui se mit dans son camp et emporta plus de la sixième partie de ses troupes, ensuite parce que son frère Alphonse, retardé par la mort du comte de Toulouse, son beau-père, n'était pas encore arrivé avec le reste de son armée. Cependant il ne perdit pas de temps ; car premièrement, par l'exemple de son courage, il porta le roi de Chypre à prendre la croix et à entreprendre le reste du voyage avec lui. Secondement, il éteignit, par sa prudence, les querelles des deux archevêques de l'île, qui l'avaient toute brouillée par leurs factions et les entreprises qu'ils faisaient l'un sur l'autre.

Ainsi, à Chypre comme en France, sous la tente comme sous le chêne de Vincennes, le petit-fils de Philippe-Auguste se montrait comme un ange de paix et de conciliation. Tant de sagesse et de vertus unies à tant d'habileté et de courage, tant de gloire, en un mot, devait porter ses reflets au loin.

Enfin il eut la consolation de recevoir les ambassadeurs d'un prince Tartare, nommé Ecalthaï, qui ayant vaincu depuis peu les Persans, et s'étant fait disciple de Jésus-Christ et enfant de l'Eglise par le Baptême, lui envoya offrir de joindre son armée avec les siennes pour éteindre la puissance de l'Egyptien et délivrer les

saints lieux de la domination tyrannique des infidèles. La suscription de la lettre que ces députés présentèrent, portait : « Au grand roi de plusieurs provinces, l'in« vincible défenseur du monde, le glaive des chrétiens, « le protecteur de l'Evangile, Louis mon fils, roi de « France ». Le roi leur fit tout l'accueil que méritait une ambassade si solennelle, sans néanmoins se trop fier à leur parole, ni leur laisser voir trop clair dans ce qui se passait à sa cour.

Quelques-uns de nos historiens ont écrit que leurs promesses n'étaient pas sincères. D'autres en ont eu une opinion toute contraire. Quoiqu'il en soit, il est certain que saint Louis ne reçut dans la suite aucun secours de ce côté. Pendant qu'il hivernait dans l'île de Chypre, les princes Sarrasins, avertis de son armement, quittèrent pour la plupart leurs dissensions particulières pour s'unir contre lui, et le chef des assassins, nommé le Vieux de la Montagne, envoya plusieurs des siens pour le tuer ; mais ils furent tous découverts et justement condamnés à mort. Enfin, le vendredi 13 mai 1249, avant la Pentecôte, il remonta sur mer avec dix-huit cents vaisseaux tant grands que petits. De ce grand nombre il y en eut, dès le départ, plus de la moitié qui s'écartèrent par la tempête ; de sorte que le roi, faisant la revue à la pointe de Limisso, ne trouva avec lui que sept cents chevaliers, de deux mille huit cents dont son armée était composée. Il continua néanmoins la navigation, et en chemin, le duc de Bourgogne, Guillaume de Salisbury et Guillaume de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, se joignirent à lui. Avec ce renfort, il vogua vers Damiette, où il

trouva les Sarrasins rangés en grand nombre sur le port. Tout semblait favoriser leurs armes : la difficulté que nous avions d'aborder, l'éminence du lieu où ils étaient et d'où il leur était aisé de tirer une grêle de traits sur les nôtres, et une tour qui était derrière eux, d'où ils pouvaient encore notablement incommoder les vaisseaux qui auraient la hardiesse d'approcher. Mais la valeur de saint Louis rendit tous ces avantages inutiles. Il fit donner le signal du combat par le son des cors et des trompettes, et en même temps celui qui portait la bannière de Saint-Denis ayant sauté à terre, saint Louis sauta dans l'eau jusqu'aux aisselles, le coutelas à la main, et l'écu pendu au cou. Les siens le suivirent aussitôt, sans que les traits des Sarrasins pussent les empêcher de monter sur le rivage : de sorte qu'il eut le moyen d'en former un bataillon serré pour soutenir le choc des infidèles. Six mille cavaliers vinrent en même temps fondre sur les Français ; mais ils furent repoussés avec tant de vigueur, et un si grand carnage qu'ils ne voulurent plus revenir à la charge. Ils mirent donc le feu à Damiette en plusieurs endroits, massacrèrent tous les Francs qui se trouvaient dans leurs murs, et, se chargeant de ce qu'ils y trouvèrent de plus précieux, ils s'enfuirent honteusement, laissant la ville ouverte et exposée aux armes de notre saint Monarque. Une si grande lâcheté passa au commencement pour un pur stratagème ; mais la vérité ayant été reconnue, Sa Majesté ordonna une procession avec la croix et des flambeaux ardents pour entrer solennellement dans cette première conquête. Il y assista les pieds et la tête nus avec le légat du pape, le pa-

triarche de Jérusalem, et les autres prélats et seigneurs qui étaient à sa suite. La mosquée fut purifiée et bénite, et on en fit une église pour célébrer les saints mystères, après l'avoir dédiée à la sainte Vierge. Après une si heureuse victoire, qui n'avait presque point coûté de sang, saint Louis mit en délibération s'il se mettrait aussitôt en campagne pour poursuivre les infidèles. L'avis de son conseil fut qu'il fallait attendre les vaisseaux que la tempête avait dissipés, et Alphonse, comte de Poitiers, son frère, qui venait de France avec l'arrière-garde. Ce n'était guère là le sentiment du roi, qui croyait qu'il fallait donner sur les ennemis pendant qu'ils étaient dans l'épouvante ; mais il ne voulut rien entreprendre contre le jugement de tant de vieux capitaines. Cependant, l'abondance du pays et la paresse de nos soldats introduisirent bientôt la dissolution et la débauche dans l'armée. Les soldats et même plusieurs des seigneurs s'abandonnèrent aux crimes et aux abominations des barbares qu'ils venaient exterminer. Ils dissipaient par des jeux et des festins continuels, ce qui devait servir à les faire subsister dans un pays si éloigné. Saint Louis fit ce qu'il put, par ses remontrances et par ses lois, pour empêcher ces désordres ; mais ce fut inutilement. Il tira même pour cela son armée de la ville, l'établit dans un camp vaste et bien gardé, dont les tentes furent dressées sur les deux rives du Nil et dans l'île de Maalé (le Delta) ; mais la débauche les y suivit. Il ne faut pas s'étonner, après cela, si la justice de Dieu châtia ces libertins par plusieurs défaites dont nous allons parler.

Dès que l'armée fut assemblée, notre saint monarque

marcha sur le Grand-Caire, alors capitale de l'Egypte et le siége de ses souverains. Le soudan Negmeddin venait de mourir, ne laissant qu'un fils qui était absent; mais Sécédin (ou Fakr-Eddin) prit la régence du royaume, et amassa de fortes troupes pour disputer tous les passages aux Français. Le premier qu'il disputa fut celui du Rexi, qui est un bras du Nil, où on tenta inutilement de jeter un pont de bateaux; mais on trouva enfin un gué, par lequel toute notre armée étant passée, se jeta avec furie sur les Sarrasins.

Le combat fut d'autant plus grand que les infidèles étaient six contre un, et que, se battant chez eux, ils avaient des avantages et des commodités que nous n'avions pas. On ne peut exprimer la vaillance que notre saint Roi fit paraître en cette journée. On le voyait, couvert d'une armure dorée et le cimeterre à la main, briller comme un éclair et frapper comme un tonnerre. « Et vous promets », dit le sire de Joinville, témoin oculaire, « que oncques si bel homme armé ne « vis ». Il surpassait tous les autres par sa taille gigantesque, et, comme si sa force lui eût été divinement redoublée, il donnait tant de coups d'épée et de massue, qu'il écartait ou renversait tous ceux qui approchaient de lui. Il semblait qu'il fût en même temps en trois ou quatre endroits différents, tant il était prompt et ardent à secourir les siens. Six cavaliers ennemis l'ayant enveloppé, comme il allait dégager un de ses capitaines que l'on emmenait prisonnier, il se défendit si courageusement, qu'il en coucha quelques-uns par terre et échappa adroitement aux autres. Ses actions prodigieuses soutinrent et rehaussèrent le courage des

chrétiens, et il n'y en eut pas un qui ne sentît, par son exemple, sa vigueur se renouveler, malgré l'excessive chaleur, la lassitude et l'assaut des ennemis. Enfin, Sécédin ayant été tué, les infidèles s'enfuirent en désordre, et laissèrent leur camp aux nôtres, qui couchèrent dedans et recueillirent leurs dépouilles. Une victoire si éclatante ne laissa pas de nous coûter du sang ; Robert, frère du roi, et trois cents chevaliers du Temple, poursuivirent les ennemis à travers la ville de Mansourah, qu'ils trouvèrent ouverte. Comme ils voulaient revenir triomphants par la même ville, ils y furent enfermés et assommés à coups de traits, de pierres et de tuiles. Peu de temps après, les Sarrasins ayant élu un autre général, nommé Bibars-Bendocdar, qui était un homme de grande expérience, il présenta une seconde bataille aux Français. Elle fut plus dans les formes que la première, mais elle ne nous fut pas moins favorable ; car, lorsque l'honneur du combat eut été disputé durant trois heures, les infidèles tournèrent le dos, et les chrétiens, les poursuivant, en firent une horrible boucherie, tant que le soleil les éclaira. Ce fut en cette occasion qu'Alphonse, comte de Poitiers et frère du roi, étant dans un extrême danger, ce généreux monarque courut avec tant de valeur à son secours, qu'il le délivra heureusement des mains de ceux qui l'environnaient.

Les Français, tout glorieux de ces deux défaites, au lieu de lever les yeux au ciel, d'où leur était venu ce secours, attribuèrent la cause de leur bonheur à la force de leurs épées, et se replongèrent plus que jamais dans le vice. Le bon roi, ne pouvant souffrir leur

vanité ni leur débauche, leur disait souvent : « Reconnaissons, seigneurs, que tant de biens nous viennent « de Dieu, rendons-lui-en grâces, prions-le qu'il nous « les conservè ; et, si nous souhaitons cette faveur, « conservons nous-mêmes sa grâce et notre innocence, « sans laquelle tous nos progrès ne feraient qu'avancer « notre ruine ». Tous promettaient de n'y pas manquer ; mais presque tous y manquaient continuellement. Aussi la prospérité ne dura pas longtemps, et elle se changea bientôt en une très-grande adversité. Car l'infection des corps morts, tant des nôtres que des ennemis, ayant allumé une peste furieuse dans notre camp, une grande partie de l'armée en fut consumée ; et, comme le roi se vit trop faible, avec le peu de gens qui lui restaient, pour résister aux forces des Sarrasins dont le nombre grossissait toujours, principalement depuis l'arrivée du Soudan, il fut contraint de reprendre le chemin de Damiette. Ce fut dans cette retraite, qu'ayant fait marcher son avant-garde et son corps d'armée devant, il se mit à son arrière-garde pour la soutenir par sa présence et par son courage contre les efforts des Sarrasins. En effet, il fit en cette occasion, tout malade et languissant qu'il était, des traits de bravoure qui n'ont presque point d'exemple ; mais Dieu, voulant consommer sa sainteté par une patience héroïque et plus glorieuse que tous ses exploits de guerre, permit qu'il fût fait prisonnier par les infidèles, avec Alphonse et Charles, ses deux frères, et quantité d'autres seigneurs, que leur langueur avait mis hors d'état de se sauver. Saint Louis eut pour prison la maison de Fakr-Eddin-Ben-Lokman, secrétaire du sul-

tan (1); il fut confié à la garde de Sabih. Il fut d'abord assez bien traité, parce que le Soudan, craignant de perdre une rançon considérable par sa mort, prit un soin particulier de le faire guérir; mais, depuis qu'il fut en santé, on lui fit souffrir les traitements les plus barbares, et ce tyran le menaça même de le faire mettre aux bernicles, espèce de torture semblable au chevalet, pour disloquer et déboîter tous les os, s'il n'acceptait pas ses propositions.

La constance de Louis parut admirablement dans un revers si surprenant. Bien loin de s'affliger des peines qu'il endurait, il en avait et en témoignait de la joie : les menaces du Sarrasin ne l'ébranlaient point, et il n'était pas moins calme dans sa prison et chargé de fers, que s'il eût été sur son trône, au milieu des hommages de ses sujets. Une force si extraordinaire surprit le Soudan : il lui proposa de le mettre en liberté avec tout son monde, s'il voulait lui rendre Damiette, et lui donner cinq cent mille livres. Le roi ne voulut jamais mettre sa personne à prix d'or et d'argent ; aussi n'avait-elle point de prix ; mais il convint de ces conditions pour la délivrance de ses frères et des autres prisonniers chrétiens. Le Soudan, encore plus étonné de sa franchise, lui remit cent mille livres de cette somme, n'en demandant plus que quatre cent mille. Pendant cette négociation, la reine, qui était à Damiette, accoucha d'un fils qui fut appelé Tristan, pour être né durant la captivité de son père. D'ailleurs les émirs, qui étaient les principaux officiers d'Egypte, étant mécontents de leur Soudan, parce qu'il les avait

1. Cette maison donne sur le Nil : elle est à l'extrémité de la ville, vers le canal.

éloignés de sa cour pour élever de nouvelles créatures, suscitèrent contre lui les Mamelucks, qui l'assassinèrent à coups de dague. Un de ses assassins vint en même temps trouver le roi, les mains toutes sanglantes, pour lui dire qu'il avait tué son ennemi; mais ce grand prince, à qui un crime si exécrable ne pouvait donner que de l'horreur, tourna le visage de l'autre côté, sans vouloir même le regarder. Il y avait sujet de craindre que les émirs ne se tinssent pas aux conditions que le défunt lui avait accordées ; néanmoins sa patience, sa modestie, son courage et la sainteté de toutes ses actions firent une telle impression sur leurs esprits, tout barbares et cruels qu'ils étaient, que même ils délibérèrent longtemps entre eux s'ils ne l'éliraient point pour leur Soudan. N'en ayant pas pu tomber d'accord, ils lui accordèrent une trêve pour dix ans, jurant d'observer ce traité par les plus terribles serments qui fussent dans leur loi. Ils le voulurent obliger de faire des serments semblables selon sa loi, comme de renier Jésus-Christ s'il ne tenait pas sa parole ; mais, bien qu'il eût tout à fait envie de la tenir et qu'on lui dît que, dans cette résolution, il pouvait faire ce serment, il avait tant d'horreur de ces mots : « Renier la foi, et renier Jésus-Christ », qu'il ne voulut jamais y consentir. Alphonse, son frère, fut laissé en otage, et lui, avec tous les seigneurs, s'achemina vers Damiette, d'où il envoya aux émirs deux cent mille livres, et de là il se rendit à Acre. La reine l'y attendait avec son trésor, dont il fit tenir, selon qu'il en était convenu, les autres deux cent mille livres, et retira son frère. Il se montra si religieux à garder sa parole,

qu'un de ses trésoriers lui ayant rapporté que les émirs s'étaient trompés de dix mille livres dans le paiement, il les leur renvoya sur-le-champ, quoique, de leur part, ils eussent manqué en beaucoup de choses, soit en faisant mourir les chrétiens malades de Damiette, soit en ne renvoyant pas tous les prisonniers.

Au reste, au milieu de tant d'afflictions capables d'ébranler les âmes les plus constantes, le saint roi ne se laissa jamais emporter par aucun mouvement d'impatience ; mais il bénissait continuellement Dieu, et ne le remerciait pas moins de ces croix et de ces adversités que des plus grandes prospérités. Son dessein était de revenir aussitôt en France avec la reine, ses enfants et les princes ; mais, voyant que les Sarrasins avaient rompu la trêve et violé leurs serments, il ne voulut pas encore abandonner l'Orient, de peur de laisser les chrétiens exposés à la rage des infidèles. Il demeura donc quelque temps à Acre, où ses exercices ordinaires étaient de consoler les chrétiens du pays, de leur fournir libéralement tout ce qui leur manquait, de racheter ceux qui étaient prisonniers entre les mains des Mahométans, de faire rebâtir les temples, de recueillir les reliques des martyrs, et, à l'exemple de Jésus-Christ son Maître, de prêcher efficacement la vraie foi, non par des sermons étudiés, mais par des actions énergiques. Notre-Seigneur bénit admirablement son zèle et ses travaux ; car il fit grand nombre de conversions et fut la joie et la consolation de tout l'Orient. Il devint aussi, par ce moyen, plus glorieux et plus éclatant qu'il n'avait été avant sa défaite et sa prison, et il s'acquit une si haute estime parmi tous les princes

d'Orient, qu'on ne parlait partout que de ses vertus royales et de ses actions héroïques. Il reçut à cette époque les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, qui faisaient semblant d'être venus pour négocier sa délivrance ; mais il ne se fia pas à eux, parce qu'on soupçonnait leur maître de s'entendre avec les Sarrasins. Le sultan de Damas lui envoya aussi des députés pour entrer en ligue avec lui contre les émirs d'Egypte ; mais cela n'eut point d'autre effet que d'obliger ces émirs de tenir le traité qu'ils avaient fait avec les chrétiens, et de réparer les dommages qu'ils avaient causés en y contrevenant. Le prince des Bédouins ou assassins, qui était redouté de tous les autres princes, sous le nom de Vieux de la Montagne, parce qu'il avait sous lui des soldats dévoués au massacre de ceux qu'il leur marquait, fut contraint d'honorer sa vertu et de révérer sa puissance ; il lui envoya de riches présents, avec sa chemise et son anneau, le priant de le laisser en repos, et de ne le point venir inquiéter dans les châteaux qu'il avait sur les montagnes autour de Tyr.

Le roi ne se contenta pas de se rendre utile aux chrétiens dans Acre, il acheta de nouvelles troupes et rétablit son armée ; puis, s'étant remis en campagne, il entra dans la Palestine, où il visita les saints lieux de la province de Galilée, comme la montagne du Thabor et la ville de Nazareth. Il y fortifia quelques villes, entre autres Césarée de Philippe, que l'on appelait Bélinas, et Joppé, outre Tyr et Sidon, en Phénicie. Il avait l'intention de visiter aussi la sainte Cité, et les Sarrasins ne lui en eussent pas refusé l'entrée avec peu de gens, s'il la leur eût demandée ; mais son conseil

le dissuada de le faire. Il fit de tous côtés des charités incroyables aux fidèles : on remarque qu'un jour, en ayant trouvé à la campagne un grand nombre qui étaient morts dans un combat contre les Sarrasins, il descendit de cheval pour les enterrer, et commença lui-même à les porter dans la fosse, sur ses épaules, disant à ceux qui l'accompagnaient : « Aidez-moi, mes « frères, à ensevelir les martyrs de Jésus-Christ ».

Il méditait encore de plus grandes choses, sans que les dangers qu'il courait et les difficultés qui se présentaient à tous moments pussent ralentir la ferveur de son zèle ; mais, lorsqu'il se promettait un heureux succès de ses entreprises, la reine Blanche, sa mère, qu'il avait laissée régente du royaume, et qui l'avait gouverné durant son absence avec toute la sagesse et la fermeté que l'on eût pu attendre des plus grands princes, décéda à Melun, âgée de soixante-cinq ans, en 1252. Cette triste nouvelle lui fut annoncée dans la ville de Sidon, par le légat du Pape, accompagné de l'archevêque de Tyr, et de Geoffroy de Beaulieu, de l'Ordre de Saint-Dominique, son confesseur. Alors, il se mit à genoux devant l'autel de sa chapelle, où il était, et, joignant les mains, il dit avec abondance de larmes : « Je vous rends grâces, mon Seigneur et mon Dieu, de « ce qu'il vous a plu me prêter ma très-honorée dame « et mère jusqu'à maintenant. Je l'aimais assurément « au-dessus de toutes les créatures mortelles, comme « elle méritait bien que j'eusse pour elle cette affection « et cette tendresse ; mais, puisque vous avez jugé à « propos de la retirer à vous, que votre saint nom en « soit loué et béni éternellement ! » Il récita pour elle,

à l'heure même, tout l'office des morts, avec autant d'attention et de tranquillité d'esprit, que si c'eût été pour une personne indifférente, et il fit dire à son intention beaucoup de messes, surtout dans les maisons religieuses.

Cette perte ne l'empêcha pas de demeurer quelque temps dans la Terre-Sainte, pour y achever les fortifications des villes qu'il avait entrepris de mettre en état de défense ; mais, ayant reçu des lettres qui lui donnaient avis que son royaume était en danger de la part des Allemands et des Anglais, s'il ne s'y rendait au plus tôt, il reprit le chemin de France, le 25 avril, jour de la Saint-Marc, en 1254, avec la reine et ses enfants. Lorsqu'il monta dans son vaisseau, il fit dresser un autel et un tabernacle très-magnifiquement ornés, où, par la permission du légat apostolique, il fit mettre le Saint-Sacrement de l'autel. On y disait toutes les heures de l'office divin, et même toutes les prières de la messe, excepté le Canon : on y prenait aussi la sainte hostie, pour la porter en Viatique aux malades. Le troisième jour de l'embarquement, il s'éleva sur la mer une furieuse tempête, qui, jetant le vaisseau où était Sa Majesté contre une langue de terre, le mit en danger de s'ouvrir et de couler à fond. Chacun désespérait de sa vie ; mais le saint roi, s'étant prosterné devant le Saint-Sacrement et devant les reliques des Saints, fit tant, par ses prières et par ses larmes, qu'il sauva son navire de ce péril. Au reste, il fit, en cette occasion, une action de générosité incomparable : les mariniers lui conseillèrent de passer dans un autre navire, avec la reine et ses enfants, parce que le sable avait rompu

trois toises de la quille du sien ; il refusa absolument de le faire, de peur de décourager les autres seigneurs qui étaient avec lui et de leur donner du dégoût du voyage. Enfin, il arriva le 19 juillet à Hyères, passa le Rhône à Beaucaire, traversa le Languedoc et arriva au château de Vincennes le 5 septembre. Le lendemain, il fit son entrée solennelle dans Paris.

Tout le monde fit paraître des marques d'allégresse de son heureux retour. Le pape Clément IV l'en envoya féliciter, l'assurant, dans son bref apostolique, que, pendant son absence, il avait pris son royaume sous sa protection, ayant fait défense à tout chrétien, sous peine d'excommunication, de rien entreprendre sur ses terres. Henri III, roi d'Angleterre, vint aussi de Bordeaux à Paris, pour lui rendre ses respects et lui témoigner la part qu'il prenait à la joie publique et universelle de son heureuse arrivée dans ses Etats. Il avait encore d'autres desseins dont il vint aisément à bout par la souveraine bonté du saint, qui ne lui voulut rien refuser, afin d'établir une paix stable et permanente entre les Français et les Anglais. Ce fut en cette occasion que, Louis offrant par honneur le pas à Henri, comme on l'offre toujours à ses hôtes dans sa propre maison, ce prince le refusa constamment, lui disant : « Non, grand roi, cet honneur vous appartient, « vous êtes mon seigneur, et vous le serez toujours ».

Une des premières occupations de ce saint monarque, après son retour, fut de mettre la paix entre tous les princes et les grands seigneurs de l'Europe. Il réconcilia le comte de Bourgogne avec le comte de Châlons, son père ; il les réconcilia l'un et l'autre avec

Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre. Il fit la paix entre les comtes de Bar et de Luxembourg. Il termina les contestations entre les enfants des deux lits de Marguerite, comtesse de Flandre. Enfin, il n'y avait point d'Etats ni de souverains qui ne voulussent l'avoir pour arbitre des différends qui leur survenaient avec leurs voisins. Les gens de son conseil lui remontraient quelquefois qu'il ferait mieux de laisser ces princes en guerre les uns contre les autres, parce qu'en s'affaiblissant d'argent et de soldats, ils lui donnaient lieu de profiter de leurs dissensions; mais il les reprenait de cet avis comme d'un très-mauvais conseil, « parce que », disait-il, « si je laisse mes voisins en « guerre pour tirer avantage de leur affaiblissement, « outre que je manque à la charité chrétienne, ce qui « me rend digne des fléaux de la colère de Dieu, j'en- « cours encore le blâme des hommes, et je mérite que, « oubliant leurs propres querelles, ils se joignent en- « semble pour m'attaquer et m'enlever ce qui m'ap- « partient ».

Jamais prince ne fut plus magnifique que lui pour la construction des églises, des monastères et des hôpitaux. Il fonda l'abbaye de Royaumont, au diocèse de Beauvais, pour des religieux de Cîteaux; celle du Lys, au diocèse de Sens, pour des religieux du même Ordre, et celle de Longchamps, au diocèse de Paris, pour des religieuses de Sainte-Claire. Il acheva celle de Maubuisson, près de Pontoise, et accorda de fort beaux priviléges à celle de Saint-Antoine, un des faubourgs de Paris. Il établit les Chartreux, près de la même ville, dans le lieu nommé Vauvert, qui avait été

le palais du roi Robert. Il contribua beaucoup au couvent des Jacobins et des Cordeliers, que les rois ses prédécesseurs y avaient déjà reçus. L'abbaye de Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers, et l'hôpital des Quinze-Vingts, le reconnaissent aussi pour leur fondateur. Il fonda la dernière pour y entretenir perpétuellement trois cents aveugles, en mémoire de trois cents chevaliers de sa suite, à qui les infidèles avaient cruellement crevé les yeux, lorsqu'il était dans la Terre-Sainte. Il fit faire aussi de grandes réparations à Saint-Denis, en France, y donna plusieurs châsses pour la conservation des saintes reliques, et releva la plupart des tombeaux des rois ses prédécesseurs. Mais, de toutes ses fondations, la plus remarquable est celle de la Sainte-Chapelle de Paris, qu'il dota de très-beaux revenus pour honorer, par un culte perpétuel, les reliques sacrées de notre rédemption, comme nous l'avons déjà remarqué. Nous ne parlons point du monastère des Amurées de l'Ordre de Saint-Dominique, près de Rouen, ni des Maisons-Dieu de Pontoise, de Compiègne, de Saumur, d'Orléans, de Reims, de Fontainebleau, de Villemande, de Saint-Denis et de Vernon, qui le reconnaissent pour leur fondateur. Sa charité n'avait point de bornes, et il en eût répandu les effets par toute la terre, si ses finances avaient pu égaler la grandeur du désir qu'il avait de faire du bien à tout le monde. Lorsqu'il savait que quelque province avait été affligée de la grêle et de la stérilité, et qu'elle souffrait de la disette, il y envoyait aussitôt des sommes considérables pour préserver les pauvres de la dernière nécessité. Il prenait aussi le soin d'un grand nombre

de jeunes filles que l'indigence de leurs parents mettait dans l'impuissance de se marier ; car, de peur que cette misère ne les engageât à quelque action contraire à la pureté, il les dotait de son propre fonds et leur faisait trouver des partis conformes à leur condition.

Il ne se contentait pas d'employer ses deniers au soulagement des pauvres et des malades ; il les visitait lui-même et leur rendait les services les plus bas. La Bulle de sa canonisation en rapporte deux exemples. Ce saint monarque, étant un jour dans l'abbaye de Royaumont, apprit qu'un religieux de ce monastère, nommé Léger, était tellement couvert de lèpre, qu'il en avait les yeux, le nez et les lèvres déjà tout consumés ; de sorte qu'on ne voyait presque plus en lui aucune forme de visage. Il voulut le voir, et, ne prenant avec lui que l'abbé, il alla à sa cellule, qui était séparée de celles des autres frères. Il le trouva à table, mangeant avec beaucoup de peine le pauvre dîner qu'on lui avait apporté. Il se mit à genoux devant lui comme devant celui qui lui représentait Jésus-Christ couvert de nos péchés, et, prenant de ses mains royales les mets qui étaient dans son plat, il les lui porta lui-même à la bouche ; il envoya aussi chercher des mets qu'on lui préparait pour son dîner, et les lui servit avec une humilité et une dévotion tout à fait surprenantes ; enfin, avant de quitter ce malade, qui faisait horreur à tous ceux qui le voyaient, il l'embrassa et le baisa, ne jugeant pas indigne d'un baiser de sa bouche celui qui était la figure de son Sauveur crucifié.

L'autre exemple se passa dans la Maison-Dieu de

Compiègne : notre Saint y rencontra un homme affligé de la maladie que la Bulle appelle de *Saint-Eloi ;* il lui voulut absolument rendre les mêmes services qu'il avait rendus au précédent. Sa main fut incontinent couverte du pus qui coulait des plaies de ce malade ; mais il ne s'en étonna point, il se la fit laver sans s'émouvoir, et ne laissa pas de continuer ces offices admirables de charité.

Sa dévotion et sa clémence étaient incomparables. Ayant un jour été averti que des assassins avaient été envoyés pour lui ôter la vie, il les fit chercher avec grand soin et eut le bonheur de les découvrir. Il leur pardonna et les renvoya libres à leur maître. Les *Annales d'Ecosse* disent que cette conspiration fut découverte par les seigneurs écossais qui avaient été donnés à saint Louis par leur roi Alexandre III, pour l'assister et le servir à la guerre sainte ; et qu'en reconnaissance de cette fidélité, saint Louis leur confia sa première garde, comme elle a été conservée longtemps aux soldats du même pays. Le capitaine des gardes écossais portait le titre de premier capitaine des gardes-du-corps du roi. Il arriva une autre fois qu'une pauvre femme, dont le procès, par quelque mésintelligence, ne se vidait pas aussi vite qu'elle le souhaitait, s'adressa elle-même à notre saint monarque, et lui dit plusieurs injures, lui reprochant qu'il n'était pas digne de porter le sceptre et qu'il méritait au contraire d'être dépouillé de la pourpre et d'être honteusement chassé de ses Etats. Bien loin de concevoir de l'indignation contre elle, il la remercia, au contraire, de ce qu'elle lui découvrait si bien ses vérités. « Vous avez raison, ma mie », lui

dit-il, « je suis indigne d'être roi, et si l'on me traitait « selon mes mérites, on me chasserait non-seulement « de la France, mais aussi de toute la terre ». Après quoi il lui fit faire une aumône considérable.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Sages ordonnances de notre Saint. — Nouvelle croisade. — Il tombe malade. — Il exhorte ses soldats et son fils. — Sa sainte mort. — Ses reliques.

Nous avons dit que saint Louis avait fait, avant son départ pour la Terre-Sainte, de sages ordonnances pour policer son royaume et en bannir tout désordre. A son retour il en fit de nouvelles qui achevèrent ce grand ouvrage. Sa singulière modestie, soit pour sa table, soit pour ses habits, soit pour les livrées des gens de sa suite, était une condamnation visible du luxe des princes et des seigneurs ; mais il le condamnait et le défendait encore dans ses édits.

Comme les drois de régale et de patronage lui donnaient la nomination à plusieurs *bénéfices*, il prenait un soin très-exact de n'y nommer que des personnes sages, prudentes, vertueuses et capables de remplir les places sur lesquelles les flambeaux de l'Eglise devaient être élevés, les faisant, auparavant, examiner par des docteurs ou par des religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, dont il connaissait singulièrement la piété et l'érudition. Mais, craignant de trop charger sa conscience par ces sortes de nominations, il ne voulut jamais augmenter ses droits en ce point ; il laissait aux prélats, aux chapitres et aux communautés les provisions et les élections qui leur appartenaient selon les

canons. Le pape Alexandre IV, voulant reconnaître, en quelque manière, les bienfaits que l'Eglise avait reçus de son zèle et de sa magnificence, lui envoya une Bulle par laquelle il lui accordait la nomination aux prélatures de son royaume ; mais cette grâce, bien loin de lui être agréable, lui déplut extrêmement, et il la refusa avec une fermeté incroyable, disant qu'il serait assez embarrassé de rendre compte à Dieu de l'administration de son royaume, sans se mêler encore de celle de l'Eglise; puis, de peur que ses successeurs ne voulussent se servir de la faveur qu'il refusait, il en brûla la Bulle, afin qu'elle ne demeurât point parmi les papiers de la couronne. Il ne pouvait souffrir la pluralité des bénéfices ; et, lorsqu'on le sollicitait de nommer quelqu'un à une prébende, il ne le faisait jamais sans être sûr qu'il n'en possédait point d'autre, ou qu'il résignerait celle qu'il possédait. Son respect envers le pape et envers le Saint-Siége était extrême ; il se montra, en toutes sortes d'occasions, le protecteur de ses droits et son invincible défenseur.

Il y aurait une infinité de choses à dire touchant sa piété envers Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints patrons de son royaume ; touchant ses prières, ses pénitences, sa délicatesse de conscience et sa dévotion en recevant le très-saint Sacrement de l'autel. Son zèle et sa religion augmentaient continuellement, et, bien loin de diminuer ses exercices spirituels, il en ajoutait sans cesse de nouveaux, et s'acquittait toujours des anciens avec une nouvelle ferveur. La réputation de sa sainteté devint si grande, que les religieux mêmes avaient recours à lui dans leurs peines,

et le priaient de les instruire, de les réformer et de vider leurs différends domestiques. Ce bon roi ne se scandalisait nullement de voir en eux diverses imperfections, mais tâchait d'y remédier par sa sagesse, qui n'avait point d'égale dans toute l'étendue de ses Etats. Il y avait quelques seigneurs qui ne pouvaient goûter ses pratiques, et qui en faisaient même quelquefois des railleries ; mais Dieu a fait voir, dans ce grand prince, que la modestie chrétienne est infiniment plus puissante que l'arrogance et la fierté de l'esprit du monde, puisqu'il n'y a jamais eu d'autre roi que lui qui ait conservé son Etat avec tant de paix, qui ait été si influent sur les grands de son royaume, et si redouté des princes ses voisins. On dit qu'un jour le comte de Gueldres, ayant envoyé un de ses officiers à Paris pour quelques affaires qui regardaient son service, lorsqu'il fut de retour, lui demanda s'il avait vu le roi. Cet officier, qui était un bouffon, voulant le faire rire aux dépens de notre saint monarque, contrefit sa posture, qui était de pencher un peu la tête de côté, et dit : « Oui, je l'ai vu, « ce bigot, et ce pauvre roi qui porte son chaperon sur « l'épaule » ; mais son impudence ne fut pas sans châtiment : car, à l'heure même, il se trouva le cou de travers, la tête penchée et tournée : ce qui lui demeura tout le reste de sa vie. Nous n'avons pas dit de notre saint qu'il refusa d'aller voir un bel enfant tout couvert de lumière, qui apparut dans la sainte hostie lorsqu'on levait le Saint-Sacrement de l'autel à la Messe, disant que sa foi sur la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie était ferme ; qu'elle n'avait pas besoin d'être fortifiée par la vue ; car nos meil-

leurs historiens conviennent que cette action est du grand Simon, comte de Montfort, et non pas de saint Louis, quoiqu'il la citât souvent et en parlât avec beaucoup d'estime et d'admiration.

Cependant, ce prince incomparable portait toujours dans l'esprit un cuisant regret du mauvais succès des armes françaises en Orient, et de l'oppression où il avait laissé les chrétiens. Sa peine s'accrut encore lorsqu'il apprit que le nouveau soudan d'Egypte avait pris et ruiné la ville d'Antioche, et qu'il menaçait le reste de la Syrie et de la Palestine. Dans ce misérable état, les chrétiens de la Palestine imploraient continuellement le secours de ses armes, et leurs plaintes résonnaient plus fort dans son cœur qu'à ses oreilles. Il pensait toujours à une seconde croisade, et enfin il s'y résolut. Ses trois fils et un grand nombre de princes et de seigneurs se croisèrent avec lui, outre Richard, roi d'Angleterre, qui voulut l'accompagner, et assembla pour cela de fort belles troupes. Son conseil n'était pas d'avis de ce voyage ; mais l'amour de Dieu et le zèle de la religion l'emportèrent dans son esprit sur toutes les raisons de la politique. Son premier dessein était d'aller droit en Syrie, où on le demandait avec tant d'instance ; mais, parce que le roi de Tunis lui envoya promettre de se faire chrétien, s'il voulait descendre en Afrique ; que son frère, le roi de Sicile, souhaitait extrêmement que l'audace des Africains fût réprimée pour la conservation de ses côtes, et qu'enfin il y avait apparence que, le soudan d'Egypte ne tirant plus de forces des mahométans d'Afrique, il serait plus facile de le subjuguer, il se résolut à faire voile

pour Tunis. A son départ, il donna le gouvernement de l'Etat à Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, à Simon de Clermont, sieur de Nesle, et, à leur défaut, à Philippe, évêque d'Evreux, et à Jean, comte de Ponthieu. Il fit aussi son testament, daté de Paris, au mois de février 1269, qui contient plusieurs legs pieux aux églises et aux monastères, avec des assignations de pension aux nouveaux baptisés qu'il avait fait venir d'outre-mer. On le trouvera tout entier dans Du Chêne, Ménart, Du Cange, qui ont rapporté ce qui concerne l'histoire de saint Louis.

Avant de s'éloigner du beau royaume de France, le pieux fils de Blanche de Castille alla faire un pèlerinage à Notre-Dame de Vauvert, et à d'autres lieux renommés alors pour leur sainteté ; ainsi le noble fils de France voulait emporter du pays natal toute la confiance, toutes les espérances que l'on ne puise nulle part aussi abondamment qu'aux sources de la religion.

Le jour du départ étant venu, le roi manda près de lui ses trois fils, et quand ils furent entrés dans le pavillon royal, d'une voix émue il leur dit : « Vous voyez « comment, déjà vieux, j'entreprends pour la seconde « fois le voyage d'outre-mer ; comment je laisse votre « mère avancée en âge, et mon royaume rempli de « prospérités.

« Vous voyez comment, pour la cause du Christ, je « n'épargne pas ma vieillesse, et comment j'ai résisté « aux prières, à la désolation de tous ceux qui me sont « chers et qui voulaient me retenir.

« Je sacrifie pour Dieu repos, richesses, honneurs,

« plaisirs ; et ce faisant, je ne remplis que mon devoir « de roi chrétien... Je vous emmène avec moi, vous, « mes chers fils, ainsi que votre sœur aînée ; j'aurais « aussi pris avec moi, soldats de Jésus-Christ, mon « quatrième fils, s'il avait été plus avancé en âge..... »

Puis s'adressant à l'aîné de ses enfants, à Philippe, qui devait régner après lui, il ajouta : « J'ai voulu vous « dire ces choses afin qu'après ma mort, et lorsque « vous serez monté sur mon trône, vous n'épargniez « rien pour le Christ et pour la défense de son Eglise. « Fasse le ciel que jamais ni votre épouse, ni vos en- « fants, ni votre royaume, ne vous arrêtent dans la « voie du salut ! J'ai voulu vous donner ce dernier « exemple à vous et à vos frères, et j'espère que vous « le suivrez, si les circonstances le demandent ».

Profondément émus de ce touchant discours, les trois fils de France tombèrent aux genoux de leur père, qui, étendant ses mains sur leurs jeunes têtes inclinées, les bénit tendrement au nom du Dieu pour lequel ils allaient tous combattre.

La flotte mit à la voile le 4 juillet 1270. Une grande tempête dispersa bientôt les vaisseaux et en mit plusieurs hors d'état de faire voile ; mais, s'étant presque tous radoubés et rejoints, ils abordèrent à Tunis. Saint Louis croyait entrer dans le port sans nulle difficulté, après les promesses avantageuses du roi de cette ville ; mais il éprouva la vérité du vieux proverbe : « La foi punique ». Ce barbare, traître et infidèle, qui l'avait lui-même appelé à son secours, s'opposa à sa descente ; il fallut le combattre sur mer et sur terre, pour avoir un lieu de sûreté. Dieu bénit ces commen-

cements. On coula à fond une partie des vaisseaux ennemis, et on s'empara des autres. Il y avait, proche des ruines de l'ancienne Carthage, une île défendue par une forte tour bâtie sur un rocher. Les Français l'assiégèrent, la prirent et y mirent une forte garnison. Le roi de Tunis leur fit, depuis, diverses attaques ; mais il fut toujours battu, surtout dans une sanglante rencontre, où il perdit dix mille des siens. Ainsi sa capitale fut sérieusement assiégée. Cependant, comme elle était forte et bien munie de gens de guerre, il était difficile de la prendre autrement que par la famine. Nos troupes, pour en venir à bout, firent de grands dégâts aux environs, et ruinèrent tous les endroits d'où on leur pouvait apporter des vivres. Ils lui causèrent, par ce moyen, beaucoup d'incommodités ; mais celles qu'elles-mêmes en reçurent furent incomparablement plus grandes. La disette des vivres fut bientôt dans le camp, laquelle, jointe au mauvais air et aux chaleurs étouffantes du climat, y fit en même temps entrer la dyssenterie, les fièvres chaudes, et mit presque tous les soldats hors de combat. Saint Louis eût bien désiré livrer bataille aux Africains ; mais ils se contentaient de quelques légères escarmouches et se retiraient aussitôt dans des lieux avantageux, où il était impossible de les assiéger. Enfin, le mal croissant, les chefs et les princes ne s'en purent préserver. Le légat du pape en fut emporté ; Philippe, fils aîné du roi, en eut des attaques, outre une fièvre quarte qui le tourmentait, et son frère, Jean Tristan, en ressentit la violence par une mort assez prompte. Le roi, leur père, sensiblement touché de ces maux, fut aussi lui-même atteint d'un

flux de sang et d'une fièvre chaude pestilentielle, qui firent incontinent désespérer de sa vie.

Cet accident, qui eût épouvanté tout autre prince, ne le troubla ni ne l'effraya nullement. Il adora la conduite de Dieu sur lui ; il le remercia de ces adversités, qu'il regardait comme des instruments de sa prédestination, et il s'abandonna entre ses mains pour toutes les dispositions de sa Providence. Dans le plus fort de sa maladie, il répétait souvent cette prière : « Faites-nous la « grâce, Seigneur, de mépriser tellement les prospé- « rités de ce monde, que nous n'en redoutions point « les adversités ». Il disait encore : « Soyez, Seigneur, « le sanctificateur et le gardien de votre peuple ». Il reçut le Viatique avec une piété et une ferveur admirables, le cœur tout embrasé d'amour et les yeux baignés de larmes. Le prêtre lui demanda s'il ne croyait pas avec fermeté que celui qu'il lui présentait était Jésus-Christ, fils du Dieu vivant : « Je le crois aussi « fermement », répondit-il, « que si je le voyais de mes « propres yeux et en la même forme qu'il avait lorsqu'il « monta dans le ciel ». Après s'être ainsi muni des Sacrements de l'Eglise, il fit venir les principaux officiers de son armée, leur témoigna sa joie de mourir dans le service de son divin Maître, de les voir tous pleins de zèle pour la défense et la propagation de la religion chrétienne, et les exhorta à se comporter en véritables serviteurs de Jésus-Christ : « Puisque vous êtes ses sol- « dats », leur dit-il, « non-seulement par le Baptême, « mais aussi par la croix que vous avez prise avec tant « de générosité, ne vivez pas comme ses ennemis, ne « lui faites point la guerre par l'impiété, l'avarice, la

« gourmandise et l'impudicité, pendant que vous sou-
« tenez son nom par la force de vos armes ; ne soyez
« pas mahométans par vos mœurs, tandis que vous
« faites une profession si authentique d'être chrétiens,
« en exposant votre vie pour son Eglise ». Il parla ensuite à Philippe, son fils aîné, qui était l'héritier de sa couronne, et lui donna ces belles instructions, écrites de sa propre main :

« Je te recommande, avant toutes choses, mon cher
« fils, de t'appliquer de tout ton cœur à aimer Dieu ;
« car celui qui ne l'aime point ne peut être sauvé.
« Garde-toi de rien faire qui lui déplaise, de commettre
« aucun péché mortel, et souffre plutôt toutes sortes
« de peines et de misères que de tomber dans ce mal-
« heur. Si Dieu t'envoie des adversités, reçois-les avec
« humilité et endure-les avec patience, étant persuadé
« que tu les as bien méritées et qu'elles te seront avan-
« tageuses. S'il te remplit de prospérités, n'en tire pas
« sujet d'orgueil, mais reconnais la main secourable
« de ton Bienfaiteur et lui en rends de très-humbles
« actions de grâces : car ce serait une grande ingrati-
« tude de se servir des dons de Dieu pour lui faire la
« guerre. Confesse-toi souvent, et choisis pour cela des
« confesseurs sages et expérimentés, qui aient de la
« lumière et de la vigueur pour te porter au bien et te
« détourner du mal. Comporte-toi tellement envers
« eux et envers les personnes de probité qui t'appro-
« chent, qu'ils aient la liberté de te reprendre. Entends
« dévotement le service divin, sans causer ni regarder
« de côté et d'autre. Prie Dieu de cœur et de bouche
« avec une grande ferveur, surtout à la Messe et après

« la Messe, et après la consécration. Sois pieux et hu-« main envers les pauvres et les affligés, et favorise-les « selon ton pouvoir. Si quelque chose te pèse sur le « cœur, découvre-le aussitôt à ton confesseur ou à « quelque autre conseiller fidèle, qui te sache donner « de bons conseils ». Il l'exhorte ensuite à ne point souffrir auprès de lui les impies et les libertins, mais à se procurer toujours la compagnie des gens de bien; à entendre volontiers les sermons des prédicateurs les plus zélés, tant en public qu'en particulier; à gagner les indulgences accordées par l'Eglise; à bannir de sa cour les railleurs et les médisants; à garder inviolablement l'équité en toutes choses, sans jamais décliner ni à droite ni à gauche; à restituer fidèlement les biens qu'il saurait ne lui pas appartenir, et, s'il en doutait, à éclaircir promptement ce doute pour ne rien avoir qui fût à autrui; à conserver, autant qu'il pourrait, la paix et la charité entre ses sujets; à défendre et protéger les biens de l'Eglise; à chérir et assister les religieux et les prédicateurs de l'Evangile; à distribuer saintement les bénéfices, sans en donner plusieurs à un seul; à apaiser les différends de ses voisins; à exterminer les hérésies; à bien régler la dépense de sa maison; enfin, à aimer tout ce qu'il saurait être droit et équitable, et à détester tout ce qu'il saurait être contraire aux règles de la piété et de la justice. Il termina cette admirable exhortation par ces mots : « Je te supplie aussi, mon cher fils, que, « lorsque je serai décédé, tu me fasses assister par des « Messes, des oraisons et des aumônes par toute la « France, et que tu me fasses part des bonnes actions

« que tu pratiqueras. Dans cette attente, je te donne « toutes bénédictions qu'un bon père peut donner à « son fils, priant la sainte Trinité de te garder de tous « les maux et de répandre sur toi la plénitude de ses « grâces ».

Nous avons aussi d'autres instructions très-saintes et très-spirituelles, qu'il donna à sa fille Isabelle, reine de Navarre ; on peut les voir dans les *Notes* sur Joinville, par Ménart. Il les avait écrites, aussi bien que les précédentes, lorsqu'il était en France ; mais il y a apparence qu'il les récita de bouche, au moins en partie, étant au lit de la mort. Enfin, il tomba en agonie, et, prononçant ces paroles du Roi-Prophète : « J'entre- « rai, Seigneur, en votre maison, et je bénirai votre « nom » ; avec ces autres : « Mon Père, je remets mon « esprit entre vos mains », il rendit son âme à Dieu, le 25 août de l'an 1270, âgé de cinquante-six ans, et la quarante-quatrième année de son règne.

La mort du roi fit tomber les armes des mains à toute son armée, et elle enfla tellement le cœur des barbares, qu'ils se tinrent tous assurés de remporter une entière et parfaite victoire. Mais Philippe, son fils, digne héritier de sa valeur aussi bien que de sa couronne, ce qui lui a fait donner le surnom de *Hardi*, releva le courage des siens, et, étant fortifié par la nouvelle armée du roi de Sicile, son oncle, qui arriva le jour même de la mort de saint Louis, il livra deux batailles aux infidèles, où il les défit complètement. Ainsi le roi de Tunis fut contraint de lui demander la paix ; Philippe la lui accorda à condition de payer un tribut annuel à Charles, son oncle ; de le dédom-

mager lui-même des frais de la guerre ; de laisser vivre les chrétiens en paix et dans le libre exercice de leur religion, au lieu qu'ils habitaient en Afrique ; de souffrir que les Frères Prêcheurs, les Mineurs et les autres religieux y prêchassent partout la parole de Dieu ; de ne point empêcher ceux qui se convertiraient de recevoir le baptême et de fréquenter les églises ; enfin de ne rien exiger des marchands chrétiens qui viendraient apporter des marchandises en Afrique. On attribua cet heureux succès aux prières que saint Louis offrait dans le ciel, pour son armée, au pied du trône de Dieu.

Saint Louis fut un roi selon le cœur de Dieu par l'innocence de sa vie, par la pureté de son amour et par l'ardeur de son zèle ; un roi selon le cœur de l'Eglise, par son respect pour ses ordonnances, par sa promptitude à la défendre contre ses ennemis et par son application continuelle à l'étendre et à l'amplifier ; un roi selon le cœur du peuple, par sa compassion et sa libéralité envers les pauvres et les misérables, par le soin qu'il prenait de l'entretenir en paix, de le préserver de toutes sortes d'incommodités et de maux, et par celui qu'il avait de son instruction et de son salut. La bulle de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de miracles qu'il a faits après sa mort ; car, par son intercession, les aveugles ont été éclairés, les sourds ont recouvré l'ouïe, les boiteux ont commencé à marcher droit, les paralytiques, dont quelques-uns étaient tellement courbés, qu'ils touchaient presque la terre de leur front, et d'autres malades ont été guéris.

On représente quelquefois saint Louis soutenant une

petite église, pour rappeler la Sainte-Chapelle de Paris; mais ce n'est pas la façon ordinaire de le représenter. — On le voit souvent représenté : 1° assis sur son trône, tenant un sceptre; 2° tenant une discipline, comme associé au Tiers Ordre de Saint-François ; 3° tenant un sceptre et une main de justice, vêtu d'un manteau bleu à fleurs de lis, et la tête entourée d'un nimbe circulaire.

Les reliques de saint Louis furent apportées de Tunis en France par Philippe III, son fils, à l'exception des entrailles qui furent envoyées à l'abbaye de Montréal, en Sicile, à la demande de Charles, roi de ce pays, et frère du saint, et déposées dans l'église qui est aujourd'hui cathédrale. Elles sont conservées dans une urne de marbre placée sous l'autel qui lui est dédié. L'archevêque de cette ville les a visitées et scellées de nouveau, le 1er juillet 1843.

Le reste du corps fut déposé à l'abbaye de Saint-Denis. Dans tous les lieux où il passa, le peuple accourut en foule pour lui donner des marques de vénération. Le culte de saint Louis, déjà consacré par la voix du peuple, fut juridiquement examiné et approuvé par le pape Boniface VIII. Le pape Paul V, à la demande de Louis XIII, dit le Juste, ordonna que sa fête fût célébrée du rite double dans toute la France. Philippe le Bel fit donner une des côtes du saint roi à l'église de Paris, et son chef à la Sainte-Chapelle de la même ville. Le roi Jean, un de ses descendants et de ses successeurs, donna la mâchoire supérieure de ce saint monarque au monastère royal des Dominicains de Passy (1351).

La belle châsse qui renfermait ses reliques fut en-

levée de Saint-Denis le 11 novembre 1793, et ses ossements dispersés et profanés. Sa mâchoire inférieure, conservée à Saint-Denis, mais dans un reliquaire séparé, fut sauvée, et se garde encore à Notre-Dame de Paris, ainsi que la côte donnée par Philippe le Bel, une de ses chemises et sa discipline. L'église de Lamontjoie, au diocèse d'Agen, possède de très-insignes reliques de saint Louis. L'église de Poissy possède un reste de la pierre baptismale où fut baptisé saint Louis : nous disons un reste, car la majeure partie a été grattée par les fidèles, pour se guérir de la fièvre ou s'en prémunir.

On voit aujourd'hui, sur le sol de Tunis, à l'endroit même où le saint monarque avait rendu sa belle âme à Dieu, un monument que les Français élevèrent, en 1830, à la mémoire de saint Louis.

(*Petits Bollandistes.*)

LE BIENHEUREUX PÈRE MARTIN RUIZ

1374. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V.

SOMMAIRE : Vertus du Père Martin. — La corbeille de pain descendue du ciel, et conversion de la reine Marie. — Mort et sépulture du vénérable religieux.

On sait peu de chose sur la jeunesse du Père Martin Ruiz ; on ne connaît même pas le lieu de sa naissance. Mais ce qui est certain, et ce qui nous importe le plus, c'est qu'il a été un saint religieux, un prédicateur éloquent et un thaumaturge.

Un jour, le pain manquait au couvent de Tolède, dont

il était le gardien, et l'heure du repas approchait. Le Père Martin se mit en prières, et, prodige étonnant, Marie, reine de Castille et femme de don Sanche, surnommé le Cruel, qui se trouvait alors appuyée sur une fenêtre de son appartement, vit une corbeille immense descendre du ciel dans la cour du couvent. La corbeille était remplie de pain. Pleine d'une pieuse émotion, la reine envoya demander un de ces pains merveilleux; elle lui trouva un goût exquis; puis elle eut l'idée d'en distribuer de petits morceaux aux malades : tous ceux qui en mangèrent furent immédiatement guéris. Par la suite, Marie témoigna beaucoup de respect et d'affection aux bons religieux qu'autrefois elle méprisait, et elle s'attacha à être pour eux comme une seconde Providence.

Bien d'autres miracles signalèrent la vie du Père Martin qui s'éteignit tout doucement dans un âge très-avancé, le 25 août 1374, au couvent des Frères Mineurs de Tolède. Sa statue en pierre décore son tombeau : une inscription gravée sur les côtés rappelle ses vertus et les grâces spéciales dont il fut comblé.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX PÈRE LOUIS SOTELO

ET SES COMPAGNONS

MARTYRS AU JAPON

1624. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Origine du Père Louis Sotelo. — Son entrée dans l'Ordre. — Il est envoyé en mission aux îles Philippines. — Il se prépare à passer au Japon. — Ses austérités. — Il étudie la langue japonaise. — Sa retraite à San Francisco del Monte. — Départ pour le Japon. — Ses prédications dans le royaume de Voxu. — Miracles qui l'accompagnent. — Conversion d'une foule de Japonais et du roi lui-même. — Première persécution. — Ambassade en Europe. — Arrivée en Espagne et en Italie. — Les ambassadeurs à Rome. — Retour au Japon. — Arrestation, emprisonnement et mort du Père Louis et de ses compagnons.

Le Père Louis Sotelo, ce vaillant martyr, infatigable ouvrier de Dieu, qui travailla avec tant de persévérance à arracher des âmes au démon, naquit le 6 septembre 1574, à Séville, de parents illustres qui avaient nom Didacus Cabrera et Catherine Nigno Sotelo. Il fit ses études à l'Université de Salamanque et conçut dès lors le projet de renoncer au monde, à ses richesses et à une haute position pour prendre l'habit de frère mineur dans la province de Saint-Joseph, fondée par saint Pierre d'Alcantara.

Quelques années plus tard, le Père Louis commençait son apostolat. On l'envoya d'abord aux îles Philippines, dans la Malaisie ; et c'est là que le récit de la glorieuse mort de saint Pierre-Baptiste et de ses compagnons, victimes de leur dévouement à leur prochain, au Japon, enflamma sa belle âme d'une immense ardeur. Il se prépara à combattre à son tour le grand

combat contre les infidèles par la prière et la méditation : il étudiait les Livres saints, relisait les récits des premiers martyrs, et éprouvait ses forces et son courage en s'imposant de rudes mortifications, de longs jeûnes et de sanglantes disciplines. Il s'était choisi pour compagnon un frère lai, robuste paysan à qui il obéissait comme à son supérieur, et qui lui donnait tous les jours cinquante coups d'une énorme corde à nœuds. Quand ce frère était absent ou que le Père Louis allait prêcher dans les environs de Manille, il comptait avec soin les jours, et à son retour recevait en une seule fois tous les coups auxquels il se serait offert.

Cependant il mettait à profit le temps dont il disposait pour apprendre la langue japonaise; il la parla au bout de quatre mois comme sa langue maternelle. Aussi fut-il naturellement désigné pour être le directeur spirituel des chrétiens japonais qui se trouvaient à Manille. Avec la permission du vice-roi, il leur fit construire une église particulière. Il reçut aussi la mission d'inspecter les vaisseaux étrangers, et en particulier les caïques japonaises qui abordaient dans le port de Manille ; il s'acquitta de ces fonctions délicates avec douceur, gagna l'estime des Japonais, et bientôt son nom fut connu dans tout leur empire.

Il songea alors à y passer; le vice-roi s'y opposa d'abord et refusa de lui donner les moyens de faire la traversée. Mais son successeur se montra ou plus facile ou plus confiant : on obtint un vaisseau et un équipage, et les supérieurs de l'Ordre désignèrent le Père Louis comme chef de la mission. Toutefois ce saint homme ne voulut pas partir avant de s'être pré-

paré, par une année de retraite, à une œuvre si glorieuse; il alla s'enfermer au couvent de San-Francisco del Monte, situé dans une solitude à deux lieues de Manille, avec les autres religieux qui devaient l'accompagner. Il y donna l'exemple d'une incroyable austérité. Couvert d'un cilice qu'il ne quittait jamais, il passait la moitié de la nuit à veiller, et avant de prendre du repos, il se faisait attacher à une colonne par un frère lai, qui le frappait ensuite à coups redoublés et transformait son corps, de la tête aux pieds, en une vaste plaie. « Frappez hardiment, mon frère », disait-il, « frappez ce misérable corps qui a tant offensé son « Dieu ».

Après cette année d'épreuves volontaires et de préparation au martyre, le Père Louis s'embarqua pour le Japon, en 1602. Il parcourut tout d'abord le grand royaume de Voxu (1), enseignant sur son passage les vérités de la foi aux indigènes, et sollicitant une audience du roi Idatès Massamunès. Sa demande fut d'abord repoussée, le roi de Voxu ne laissant pénétrer jusqu'à lui que de hauts et puissants personnages. Dieu lui vint en aide par un miracle. Dans un voyage qu'Idatès fit à la cour de l'empereur du Japon, à Yeddo, l'une de ses femmes tomba gravement malade, et les médecins déclarèrent que tous les secours de leur art ne la sauveraient pas. Là se trouvaient quelques frères mineurs, récemment installés à Yeddo avec l'autorisation de l'empereur, et dont on racontait des cures mira-

(1) Le royaume de Voxu, la plus importante des soixante-six provinces qui composaient alors l'empire du Japon, s'étendait sur une longueur de plus de cent milles; il comptait plusieurs millions d'habitants, et fournissait à son chef quatre-vingt mille soldats.

culeuses. Le roi manda près de lui le frère Pierre de Burquillos; le saint homme obéit, s'assit au chevet de la malade, pria et la guérit.

Dès ce jour, la protection d'Idatès Massamunès fut acquise aux Frères Mineurs. Il fit asseoir à sa table le Frère Pierre et le Père Louis, et ravi de les entendre s'exprimer en Japonais aussi bien que lui-même, il les autorisa à parcourir son royaume en prêchant la foi du Christ, et les invita même à venir à sa cour.

Grande fut la joie du bienheureux Père Louis : il se mit aussitôt à l'œuvre avec ardeur, visita plus de cent villes et villages, enseigna, prêcha, convertit et baptisa au nom du Seigneur, comme autrefois les Apôtres et leurs premiers disciples. Puis il se rendit à la cour du roi, qui lui fit le plus gracieux accueil et le remercia d'avoir entrepris un aussi long voyage pour venir le voir. Là il ne perdit pas son temps, comme on peut le penser; au contraire, il mit à profit toutes les occasions qu'il trouva d'accomplir sa pieuse mission. Il expliqua à Idatès et à ses courtisans la création du monde et sa conservation qui n'est qu'un miracle prolongé ; il raconta la séparation des eaux, de la terre et du ciel, l'apparition du soleil et des astres à l'ordre du Tout-Puissant, la naissance des plantes, des animaux et de l'homme fait à l'image du Créateur; il dit la vie d'Adam et d'Eve et leur premier péché dont tous leurs descendants portent encore la trace indélébile, le déluge et l'arche d'alliance, Abraham, Jacob et leur postérité d'où sortit Marie, la sainte Vierge, mère de Dieu fait homme ; il dit l'Incarnation du Verbe, la vie publique de Jésus, comment il souffrit et mourut pour

le salut du monde ; il expliqua les devoirs de la créature envers le Créateur, le mérite et le démérite, les vertus et les vices, les peines éternelles et les éternelles récompenses ; et telle fut l'éloquence qu'il déploya, que le roi, touché et convaincu, renonça à ses erreurs et demanda à recevoir le baptême.

La cérémonie eut lieu avec pompe ; le jour même où il fut baptisé, Idatès, brûlant ce qu'il avait adoré, fit publier par tout son royaume l'ordre de briser les idoles, de détruire les temples des faux dieux, et d'élever des autels au Sauveur Jésus. On commanda aux bonzes de détruire pareillement les statuettes qu'ils avaient dans leurs maisons, et de se faire instruire dans la foi catholique. Déjà les princes de la famille royale, les ministres et les courtisans avaient suivi l'exemple du roi. Le peuple ne tarda pas à les imiter, et l'on vit surgir des églises fréquentées par de nombreux chrétiens, dans les lieux où, quelque temps auparavant, on n'invoquait que de vaines idoles.

En même temps s'élevaient des couvents pour les Frères Mineurs à Méaco, à Fuccimi, à Osaca et à Saccaï. Deux ou trois religieux seulement les occupaient et consacraient tout leur temps à l'instruction de la jeunesse du pays. Ils ne cessaient leur enseignement que pour visiter et soigner les malades dans les hospices construits auprès du couvent.

Cependant le roi ayant appris que le pape est le représentant de Jésus-Christ sur la terre et le chef suprême de toute la chrétienté, résolut de lui envoyer une ambassade et de lui faire acte de soumission comme tous les princes et tous les rois catholiques. Il supplia

le Père Sotelo de vouloir bien prendre le commandement de cette mission; et il lui donna les navires, l'argent et les hommes nécessaires pour accomplir heureusement une aussi longue traversée. Tout fut prêt pour prendre la mer, le 3 octobre 1612 ; mais on avait compté sans les intrigues perfides des ministres hollandais et anglais, qui obtinrent de l'empereur des ordres sévères contre les Frères Mineurs et leurs catéchumènes. On les poursuivit partout, jusque sur les montagnes et dans les bois ; on les traqua comme des bêtes fauves ; beaucoup furent obligés de s'enfuir aux îles Philippines et en Chine. Seul avec six compagnons dévoués, le Père Sotelo resta sur la brèche ; il portait aux persécutés les consolations de la religion et leur administrait les Sacrements. Malheureusement il fut pris par des soldats et amené en présence de l'empereur avec un grand nombre de catholiques.

Leur jugement ne fut pas long ; en vain le roi de Voxu intercéda-t-il pour eux ; on les condamna à avoir la tête tranchée. Vingt-cinq subirent leur peine ; le Père Sotelo lui-même ne dut son salut qu'à un miracle. Il retourna en toute hâte à la cour du roi de Voxu.

Il y demeura vingt jours, et pendant ce court espace de temps, il eut le bonheur de voir de ses propres yeux combien la foi chrétienne avait déjà fait de progrès dans ce pays. De tous les coins du royaume, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, accouraient à Xandaï, la capitale, les uns pour prendre congé du Père Sotelo et lui souhaiter une heureuse traversée, les autres pour recevoir le baptême de ses mains. Tous les princes de la famille royale étaient déjà de parfaits chrétiens.

Cependant le roi Idatès avait repris son projet d'envoyer une ambassade à Rome. La flotte était prête ; il y conduisit le Père Sotelo et les envoyés qui devaient l'accompagner : « Je n'ai pas d'autre intention », leur dit-il, sur le pont du navire, « que de faire ma sou- « mission à la cour de Rome ; j'espère que le Saint- « Père voudra bien me donner un plus grand nombre « de Frères Mineurs, pour prêcher la vraie religion « dans tout mon royaume ». Puis il ordonna à tous les Japonais d'obéir au Père Sotelo, comme ils lui obéissaient à lui-même, et il prit congé du saint religieux en l'embrassant tendrement. Cinq frères mineurs demeuraient au Japon pour y continuer leur mission pendant l'absence du Père Sotelo.

C'est le 28 octobre 1613 que le Père Sotelo s'embarqua en compagnie du Père Ignace de Loyola et du Père Didacus de Bagnes, frères mineurs ; le prince Faxicura, avec cent cinquante des plus nobles japonais, prit place sur le même navire. Le 25 janvier 1614, ils relâchèrent à Acapulco, au Mexique, traversèrent ce pays à cheval, et partirent enfin pour l'Espagne, où ils arrivèrent le 23 octobre de la même année, après une heureuse traversée.

Leur passage à travers l'Espagne, depuis Séville jusqu'à Madrid, ne fut qu'une longue marche triomphale. Le roi Philippe III vint au-devant d'eux avec toute sa cour ; il se jeta aux pieds des missionnaires, et leur demanda leur bénédiction. Le lendemain, nouvelles fêtes : le prince Faxicura, chef de l'ambassade, fut baptisé avec pompe, dans l'église du couvent royal de Saint-Egidius, qui appartenait aux Frères Mineurs Déchaus-

sés. Puis on signa un traité d'alliance entre le roi d'Espagne et le roi de Voxu.

De l'Espagne on se rendit en Italie, où une réception plus brillante encore attendait les envoyés. Ils trouvèrent aux portes de Rome les litières des cardinaux et des ambassadeurs de la chrétienté pour les transporter jusqu'au palais pontifical. Des seigneurs et des princes tinrent à honneur de leur faire escorte. Les rues de la Ville sainte étaient jonchées de fleurs ; des tapis décoraient les maisons ; une foule innombrable emplissait les rues, se pressait aux fenêtres, couvrait les terrasses. En tête du cortége marchait le grand-maître des cérémonies du pape, puis venaient les princes, les ducs et les barons romains ; puis les cent cinquante japonais, ayant chacun à leurs côtés deux chevaliers chrétiens montés sur des chevaux blancs. Derrière eux s'avançait l'envoyé du roi de Voxu, conduit par le prince Marc-Antoine-Borghèse, neveu du Saint-Père, au milieu d'une nombreuse escorte ; entouré des interprètes français, espagnols et italiens; enfin le Père Sotelo dans la litière du cardinal Borghèse. Des hallebardiers et des hommes d'armes fermaient la marche.

Quelques jours après le pape Paul V reçut les ambassadeurs en audience solennelle, et lecture fut donnée de la lettre du roi de Voxu ; elle était ainsi conçue :

« Au très-saint Père, salut et soumission. Je ne puis « assez rendre grâces au ciel pour les faveurs inappréciables dont il m'a comblé, et les divines lumières dont « il m'a éclairé, en m'envoyant le révérend Père Louis « Sotelo. Je vous l'envoie en mon nom et au nom de mes « sujets, pour porter à Votre Sainteté l'assurance de

« ma très-humble soumission, et lui confirmer l'établis-
« sement de la foi catholique dans mon royaume. Je
« vous supplie instamment de veiller sur mon royaume
« avec une sollicitude paternelle, de me rendre le saint
« homme qui nous a tirés des ténèbres, et de lui adjoin-
« dre plusieurs collaborateurs ; car tout mon peuple
« veut être instruit de la vérité et se soumettre comme
« moi et ma famille aux ordres du Seigneur. Le très-
« humble et très-obéissant fils et serviteur de Votre
« Sainteté, Idatès Musamunès, roi de Voxu, en Japonie.
« — Ecrit et scellé le 17 octobre 1612 ».

Après la lecture de cette lettre, le Père Grégoire Petrocha, frère mineur, qui devint par la suite évêque d'Alba-Pompeia, prononça un remarquable discours en latin. Acte fut pris de la soumission du roi de Voxu à l'Eglise romaine, et des fêtes furent célébrées en l'honneur d'un si grand événement, jusqu'au moment du départ de l'ambassade.

Cependant, au Japon, la persécution avait recommencé avec une nouvelle fureur, et les missionnaires furent obligés d'attendre aux îles Philippines qu'elle se fût un peu calmée. Ils y restèrent quatre ans ; durant ce laps de temps, un Japonais, déjà frère lai, fut ordonné prêtre ; un autre prit l'habit de l'Ordre et reçut le nom de frère Louis Baba. C'est avec ces deux nouveaux religieux que le Père Sotelo reprit la route du Japon. En débarquant dans un port du royaume de Sazuma, ils apprirent que le Père Louis Flores, frère prêcheur, né à Anvers, le Père Pierre de Zuniga, Augustin, un chrétien japonais et un capitaine de vaisseau venaient d'être brûlés vifs : douze passagers et matelots avaient

été décapités. Les Chinois qui avaient transporté au Japon le Père Sotelo et ses compagnons, craignant le même sort, résolurent de les livrer aux idolâtres, pour assurer leur propre salut ; ils les conduisirent au gouverneur de Nangasaki, qui tout d'abord les fit jeter en prison. Ce que les missionnaires souffrirent à partir de ce moment jusqu'à leur mort dépasse l'imagination. On ne leur épargna ni les tortures de la faim et de la soif, ni les outrages, ni les coups ; on les traita comme les derniers des hommes. Le Père Pierre Vasquez, frère prêcheur, et le Père Michel Caravaggio, jésuite, partageaient leur captivité. C'est du fond de cette prison, où il demeura vingt-deux mois, que le Père Sotelo adressa à Paul V un rapport sur l'état de la foi catholique au Japon, rapport qui fut plus tard publié à Madrid.

Enfin arriva d'Yeddo l'ordre de brûler vifs les courageux missionnaires ; on leur en donna communication huit jours à l'avance, afin qu'ils eussent à se préparer à la mort. Ils reçurent cette terrible nouvelle avec joie ; ils voyaient déjà les palmes du martyre qui leur étaient réservées.

C'est le 25 août, jour de la fête de saint Louis, qu'on les tira de prison, pour les amener devant le gouverneur général de la province d'Omura. On leur demanda à quel Ordre religieux ils appartenaient. Le Père Sotelo prit la parole et répondit pour tous : « Je « suis frère mineur, et je me nomme Sotelo ; voici le « Père Pierre Vasquez, frère prêcheur, le Père Michel « Caravaggio, de la Compagnie de Jésus ; les deux « autres sont Japonais : l'un est prêtre et religieux de

« mon Ordre ; j'ai donné à l'autre en prison l'habit du « Tiers Ordre de Saint-François. Nous prêchons tous la « foi de Jésus-Christ, Sauveur du monde, et nous « sommes prêts à mourir pour lui ».

Aussitôt on leur lia les mains et on leur passa une corde au cou ; puis on les mena dans un petit bois, où le Père Franck Apollinaire, frère mineur, et deux frères prêcheurs avaient déjà subi le martyre, le 12 septembre 1622. Chemin faisant, les courageuses victimes prêchaient la vérité et encourageaient les chrétiens qui se trouvaient dans la foule à demeurer fermes dans leur croyance. Puis ils furent liés à des poteaux, et on mit le feu au bois ; presque aussitôt le chant du *Te Deum laudamus* s'éleva dans les airs, dominant les crépitements de la flamme et les cris des bourreaux. La flamme s'approchant et ayant brûlé leurs liens, on vit les frères Japonais se mettre à genoux aux pieds du Père Sotelo et le remercier de les avoir rendus dignes du martyre ; puis ils retournèrent à leur poteau, où ils achevèrent leur sacrifice. Après eux moururent le Père Pierre et le Père Michel ; le Père Sotelo, qui avait été placé au milieu des quatre autres, succomba le dernier, le 25 août 1624. Les bourreaux jetèrent leurs précieux restes à la mer, pour empêcher les chrétiens de les ensevelir.

Le Père Sotelo et ses compagnons sont au nombre des glorieux martyrs dont la béatification, réclamée depuis longtemps, a été enfin solennellement prononcée par le pape Pie IX, le 17 juillet 1867.

(Lettres japonaises.)

VINGT-SIXIÈME JOUR D'AOUT

SŒUR JEANNE DE JÉSUS

FONDATRICE DES PÉNITENTES RÉCOLLETTES EN HOLLANDE

1648. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Jeunesse de Jeanne. — Son entrée en religion. — Ses vertus; elle conçoit le projet d'une réforme. — Le provincial l'autorise à l'instituer. — Difficultés qu'elle rencontre. — Fondation du couvent de Limbourg et sa rapide prospérité. — Nouveau couvent à Philippeville. — La réforme se répand dans tout le pays compris entre Sambre et Meuse. — La mère Jeanne de Jésus est nommée supérieure du couvent de Limbourg. — Eclat de ses vertus. — Faveurs spéciales que le Seigneur lui accorde. — Sa mort.

Sœur Jeanne de Jésus, qui portait dans le monde le nom de Jeanne Néring, fut choisie par Dieu pour établir et développer en Hollande la réforme des Pénitentes Récollettes du Tiers Ordre. Elle était née à Gand, de parents pieux qui l'élevèrent avec soin dans l'amour de Dieu et le respect de la religion.

Jeanne ignorait encore les vanités du siècle quand elle prit le voile, en 1607, dans un couvent du Tiers Ordre, dépendant de la paroisse de Saint-Jacques. Son noviciat fit éclore la précieuse fleur de ses vertus religieuses, d'où devaient plus tard sortir de si beaux fruits : son humilité, son amour de la solitude, son mépris pour le monde, sa soif de mortifications. La prière avait pour elle des charmes ineffables ; elle y consacrait ses nuits entières, et, le jour, elle ne quittait sa chère cellule que par esprit d'obéissance.

Les vertus sévères de Jeanne de Jésus inspirèrent à quelques jeunes religieuses le désir de l'imiter; comme elle, ces pieuses filles s'éloignèrent du monde le plus possible, et firent de la prière leur plus constante occupation. C'est alors que Jeanne conçut le projet de réformer son couvent, et de donner à toutes ses sœurs une règle plus sévère. Elle entendit des voix mystérieuses lui exprimer à ce sujet les volontés d'en haut, et déjà convaincue que ses desseins étaient agréables à Dieu, elle en parla au Père Pierre Marchant, custode de la province et professeur de théologie au couvent de Gand. Ce vénérable religieux ne tarda pas à reconnaître le pieux zèle qui animait Jeanne et ses compagnes ; il vit clairement que leur résolution était dictée par l'Esprit-Saint, et obtint pour elles du provincial l'autorisation de s'imposer une vie plus austère et de se choisir une mère qui les guiderait dans la voie nouvelle où elles voulaient entrer.

C'est sœur Jeanne de Jésus qui fut désignée la première pour ce glorieux emploi. D'abord sa tâche fut fort difficile. Si, en effet, la réforme avait été fort bien accueillie par un certain nombre de religieuses, il s'en trouva quelques-unes qui s'y montrèrent hostiles et qui témoignèrent leur mécontentement par des criailleries et des plaintes. Celles-ci intriguèrent même auprès du provincial pour le faire revenir sur sa décision; elles lui adressèrent des lettres très-pressantes, qu'elles firent apostiller par leurs parents et par les personnes les plus considérables de Gand. Les religieuses des autres couvents se joignirent aux ennemies de la réforme, et reprochèrent amèrement à Jeanne de

Jésus une tentative qui troublait sa maison et nuisait à l'Eglise.

Tel ne fut pas l'avis du provincial qui soutint Jeanne de tout son pouvoir. On s'adressa à Rome ; le général de l'Ordre, ému par des réclamations d'une extrême violence, chargea son commissaire pour les provinces d'Allemagne et de Hollande, le Père André de Soto, confesseur de la princesse Isabelle-Claire-Eugénie, de s'occuper de l'affaire. Le Père André se rendit au couvent; il fit tous ses efforts pour y provoquer une réconciliation ; mais il se brisa contre la mauvaise volonté des récalcitrantes. C'est alors que la mère Jeanne, voyant bien qu'elle ne parviendrait pas à installer la réforme dans son propre couvent, se démit de sa dignité entre les mains du commissaire général, qui rétablit aussitôt l'ancienne supérieure dans sa charge. Il promit d'ailleurs à Jeanne de Jésus et aux religieuses qui voudraient la suivre de sortir du couvent, et il chargea en secret le Père Marchant de leur trouver un lieu de refuge.

On ne pouvait confier à de meilleurs mains les intérêts des persécutées. En effet, le Père Marchant ne tarda pas à obtenir de madame Françoise de Gavere, veuve du marquis de Malaspina, une maison abandonnée à Limbourg, avec permission d'y bâtir un couvent pour des religieuses du Tiers Ordre de Saint-François. Le 16 septembre 1623, arrivèrent de Gand dans leur nouvelle résidence la mère Jeanne de Jésus et les sœurs Françoise de Sainte-Marie, Marie de Saint-Bonaventure, Catherine de Saint-Antoine de Padoue et Jeanne de Saint-Bernardin. Le Père Marchant les installa la veille

de la fête du saint Apôtre Matthieu, et le lendemain, il célébra pour elles la Messe dans la chapelle du nouveau couvent.

Il sembla à Jeanne qu'elle entrait au ciel, et sa joie se manifesta par un redoublement de piété. Ses sœurs suivirent son exemple, et bientôt la renommée de leurs vertus se répandit dans la ville et le duché de Limbourg. En moins d'un an, le couvent se peupla de jeunes filles et de pensionnaires qui voulaient suivre la règle des sœurs. Le Père Marchant ajouta à la règle du Tiers Ordre, telle qu'elle avait été approuvée par le pape Léon X, quelques préceptes très-sages et fort propres à entretenir et à développer l'amour de la retraite et de la pénitence. Le pape Urbain VIII y donna bientôt pleine et entière approbation ; et c'est ainsi que cet homme illustre, non content d'honorer l'Ordre Séraphique par ses écrits, honora l'Eglise entière en protégeant et en dirigeant la réforme des Pénitentes Récollettes.

Un an après leur entrée dans leur maison de Limbourg, les cinq religieuses de Gand prononcèrent de nouveaux vœux, et se placèrent sous la direction des Récollets. Elles portèrent une croix brodée sur leur scapulaire.

Cependant de nouvelles sœurs venaient tous les jours peupler le nouveau couvent, et la mère Jeanne sentait ses forces et son zèle s'accroître en proportion du nombre de ses filles. Attentive à donner de bons exemples, forte de la protection de Dieu, elle s'éleva bientôt, dans les régions sereines de la vertu, jusqu'à la hauteur des plus saintes servantes du Seigneur.

Tous ses jours étaient pour ainsi dire des jours de jeûne. Sa pauvreté s'étalait, si l'on peut parler ainsi, dans sa cellule et sur ses vêtements. Elle fuyait la société des mondains, et se renfermait presque continuellement dans un silence profond, d'où elle ne sortait que pour s'entretenir de Dieu et de ses devoirs avec ses religieuses. Le respect qu'on lui témoignait lui était à charge ; elle le redoutait comme un fléau, et c'est pourquoi elle préférait à la compagnie des riches et des heureux du siècle, celle des pauvres et des misérables. Elle trouvait d'ailleurs parmi ces derniers un aliment à son inépuisable charité ; sa nature aimante se plaisait à soulager leurs infortunes, à les consoler dans leurs chagrins, à les soigner dans leurs maladies.

Au couvent, elle montrait pour ses sœurs une sollicitude maternelle. Sévère avec douceur, elle s'attachait à faire observer strictement la règle ; mais en même temps elle écartait, de la route ardue où elle les dirigeait, les ronces et les épines qui auraient pu effrayer les plus faibles d'entre elles. Aux âmes tendres qui avaient conservé quelque affection pour le monde, comme Léonore de Sainte-Marie, elle parlait de Dieu avec une éloquence si passionnée, qu'elle ne laissait bientôt place dans leur cœur que pour l'amour divin.

Cependant la maison de Limbourg ne suffisait plus à contenir toutes ses pensionnaires. Dieu y pourvut : François d'Oignies, baron de Courrières, donna à Jeanne, avec l'autorisation du roi et du prince-évêque de Liége, un emplacement pour bâtir un nouveau couvent à Philippeville, petite place forte située entre la

Sambre et la Meuse. La mère abbesse elle-même s'y rendit avec six de ses filles. En passant à Bruxelles, elle alla visiter la marquise de Malaspina, protectrice de l'Ordre, qui témoigna sa joie de voir ainsi prospérer une réforme qu'elle avait encouragée. C'est à l'occasion de cette visite, que madame de Tay, femme pieuse et mère de l'abbesse du couvent des Bénédictines de Vorst, prononça ces paroles mémorables et qui témoignent des faveurs dont Dieu comblait ses servantes : « Voilà les six anges que j'ai vus hier pen- « dant mon sommeil ; elles tenaient chacune à la main « un plateau d'or ».

Leur arrivée à Philippeville fut comme une entrée triomphale. Le 6 septembre 1626, tous les habitants allèrent au-devant des religieuses et les conduisirent en procession solennelle jusqu'à l'église paroissiale, où le provincial lui-même célébra le saint sacrifice de la Messe et prêcha sur ce texte : *Misit ancillas suas ad arcem et ad mœnia.* (Prov. VI.)

La prospérité du nouveau couvent ne le céda en rien à celle du premier. De tout le pays compris entre Sambre et Meuse accoururent une foule de jeunes filles qui renonçaient pour la plupart à un grand nom et à une grande fortune, afin d'avoir le droit de porter le voile obscur des Pénitentes Récollettes. Madame Jeanne de Crohin, femme de noble seigneur Erasme de Scheingen, qui habitait avec sa sœur, la baronne de Roly, un château situé à une lieue de Philippeville, conçut le projet d'entrer au couvent. A trois reprises différentes, elle avait vu, la nuit, durant son sommeil, une religieuse pénitente qui, lui prenant les mains

dans les siennes, l'invitait avec une voix douce à venir partager sa vie de paix et de bonheur. Cette religieuse n'était autre que la mère Jeanne de Jésus. Madame Jeanne de Crohin demanda donc à son mari la permission de prendre le voile. Il la traita d'abord de folle et de visionnaire ; mais bientôt, cédant aux observations du Père Marchant et de l'archevêque de Cambrai, Van der Burght, il la conduisit lui-même au couvent, et assista à la prise de voile avec toute la noblesse des environs. Dans la suite, Erasme de Scheingen honora Jeanne de Crohin comme une sœur ; c'est à elle sans doute qu'il dut de se convertir et de devenir un chrétien sincère (1).

Cependant la réforme s'étendant de plus en plus, les religieuses d'Eecloo, à Gand, ayant fondé un couvent à Saint-Pierre, prièrent la mère Jeanne de venir leur donner la règle des Récollettes. Bientôt après, elle fondait à Fontaine-l'Evêque et à Couvin, à Liége, à Namur, à Beaumont, à Avennes, à Grandmont, à Stockhem, à Ruremonde, à Aken, de nouvelles maisons qui se peuplaient rapidement de religieuses.

Au milieu de cette œuvre magnifique, sœur Jeanne fut rappelée par le provincial au couvent de Limbourg, qui était demeuré comme la maison-mère, pour y remplir les fonctions de supérieure. C'est dans cette dernière période de sa vie que ses vertus brillèrent du plus vif éclat. Sans cesser de s'occuper des religieuses de tous les couvents qu'elle avait fondés, elle consacra plus de temps que jamais à la prière et à la médita-

(1) Voir, pour la vie de Jeanne de Crohin, en religion sœur Jeanne de Saint-Erasme, le tome XI du *Palmier Séraphique*, sixième jour de novembre.

tion. On la trouvait sans cesse absorbée dans ses contemplations ; ces seuls mots : *Deo gratias* la plongeaient dans l'extase. Comme elle avait une grande dévotion aux souffrances de Jésus, elle aimait à prier devant l'autel du Saint-Sacrement ; elle voulait que deux religieuses y méditassent continuellement sur les mérites infinis de Jésus crucifié : « Quel bonheur pour « vous et pour moi », disait-elle un jour à une religieuse après avoir communié ; « voici que nous portons « toutes deux dans notre cœur le même Dieu que la « Vierge Marie a porté dans son sein pendant neuf mois ». Un autre jour elle répéta plusieurs fois : « Dieu est en « moi, et je suis en Dieu », comme saint François disait : « Mon Dieu et mon tout ».

Le Seigneur récompensa cette sainte fille en lui accordant une connaissance profonde des choses du ciel et le don de l'extase. On peut dire que, dès cette terre, sœur Jeanne a vécu par instants de la vie des élus. Quand elle sentait venir ces heureux moments, elle se renfermait dans sa cellule pour n'être aperçue par personne; mais elle ne put empêcher ses sœurs de jouir plusieurs fois du spectacle de son bonheur : « Partez, mon « Jésus », s'écriait-elle un jour, « partez, c'est assez, c'est « trop pour moi. Partez, et remplissez de votre amour « celles de vos servantes que vous aimez ».

Les épreuves ne lui furent pas épargnées, elle s'en réjouit ; ce n'était pas pour elle une occasion de plainte, mais un sujet de joie : « L'amour de Dieu », répétait-elle souvent, « change en fleurs les épines ; « aimez le Seigneur, mes filles, et tout vous sera fé« licité ».

Sœur Jeanne jouit aussi du merveilleux pouvoir d'annoncer l'avenir et de lire dans les cœurs.

Sur la route de Bruxelles, en se rendant à Philippeville pour y fonder un couvent, elle rencontra une jeune fille qui connaissait l'une de ses compagnes : « Songez-« vous », lui demanda-t-elle, « à vous faire religieuse ? « Je vous offre une place dans ma maison ». Et comme la jeune fille la remerciait, mais n'acceptait pas : « Vous « ne voulez pas aujourd'hui de la cellule que je vous « offre », reprit Jeanne, « bientôt vous viendrez me supplier de vous la donner ». En effet, quelque temps après la jeune fille fut obligée de demander plusieurs fois la permission d'entrer au nouveau couvent de Philippeville.

Une autre fois, c'est une sœur qui n'ose pas faire connaître à ses supérieures les tentations dont elle est assaillie : « Allons, parlez, ma fille », lui dit la pieuse fille, « nous connaissons votre mal » ; et elle lui exposa l'état de sa conscience. Puis, lui plaçant son scapulaire sur le cœur : « Remerciez Dieu », ajouta-t-elle, « le « démon est parti ».

Ainsi s'écoulait, comme un ruisseau limpide, la vie de cette bienheureuse servante du Seigneur. Parvenue à un âge très-avancé, Jeanne avait hâte de voir cesser son pèlerinage sur la terre, et de retourner vers la céleste patrie ; mais elle n'osait pas demander au Seigneur cette suprême faveur, elle attendait. Quand vint sa dernière maladie, elle manifesta une joie ineffable. A partir du jour où elle prit le lit, on la trouva presque continuellement plongée dans l'extase. Ses religieuses essayaient de la consoler et de lui adoucir l'approche

de la mort : « Pauvres raisons que vous me donnez là », leur dit-elle ; « et d'ailleurs, qu'ai-je besoin de conso-« lations ? je n'ai jamais été plus heureuse ; c'est à vous « maintenant qu'il faut du secours ; car vous êtes en-« core sur le champ de bataille ; moi, j'ai combattu le « grand combat, et je sors victorieuse ».

Elle reçut pieusement le saint Sacrement, et adressa à ses sœurs de touchantes exhortations. Puis après avoir supplié le Seigneur de faire descendre sur elles ses bénédictions, elle rendit l'âme, le 26 août 1648, à l'âge de soixante et onze ans. Le Père Pierre Marchant, alors commissaire de l'Ordre pour les provinces d'Allemagne et de Hollande, composa l'inscription funéraire qui fut gravée sur la pierre de son tombeau.

Beaucoup de personnes qui, par la suite, se recommandèrent à l'intercession de Jeanne de Jésus, obtinrent du Seigneur des grâces toutes particulières.

(Le Père Simon Mars.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR D'AOUT

LE B. PÈRE GILBERT NICOLAÏ

SURNOMMÉ GABRIEL-MARIE

1532. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Education pieuse du Père Gilbert. — Sa dévotion à Marie. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Ses vertus religieuses. — Son ardente piété. — Sa dévotion aux souffrances du Sauveur. — Il enseigne la théologie. — Il est nommé confesseur et directeur de la bienheureuse princesse Jeanne de Valois. — Fondation de l'Ordre des Religieuses de l'Annonciation. — Difficultés vaincues par le Père Gilbert. — Il écrit la règle du nouvel Ordre. — Dignités qu'il exerce dans l'Ordre Séraphique. — Voyage en Hollande et miracle à Louvain. — Derniers jours du Père Gilbert. — Ses funérailles.

Voici l'un des religieux qui montrèrent le plus de dévotion à la sainte Vierge, un Français du pays d'Auvergne. Gilbert naquit en 1463 ; ses parents lui donnèrent une bonne éducation et accoutumèrent son âme à la piété et son intelligence aux pensées nobles et élevées. Ils lui enseignèrent par-dessus tout à vénérer la Mère de Dieu et à avoir recours à sa puissante intercession dans toutes ses afflictions et tous ses dangers. C'est l'amour de Gilbert pour Marie, la Reine du ciel, qui le décida à entrer dans l'Ordre Séraphique : il entendait un jour un frère mineur parler d'elle en termes si éloquents, qu'il se sentit entraîné vers lui et qu'il résolut de prendre l'habit chez des religieux qui honoraient ainsi la Mère du Sauveur.

On ne le reçut pas tout d'abord, malgré sa piété et sa

science ; c'est seulement à la suite de trois demandes pressantes qu'il vit s'ouvrir devant lui les portes du couvent de la Rochelle. Pourtant nul n'était plus digne que Gilbert d'être admis au nombre des fils spirituels de saint François. Il commença par se faire humble et petit ; « l'humilité », disait-il, « est la clef de voûte de « toutes les vertus ». On le voyait empressé à se charger des travaux les plus fatigants et les plus désagréables ; il aidait les frères, leur obéissait comme à ses supérieurs, ou plutôt il se faisait de son plein gré le subordonné de tous.

Cependant sa dévotion à Jésus crucifié et à Marie, la Mère des douleurs, allait croissant. En s'éveillant, le matin, il lisait les sept mots que le Sauveur a prononcés durant son agonie, et les sept autres que les Evangélistes attribuent à sa glorieuse Mère : c'était là le sujet de ses méditations de toute la journée. Quand il priait pour l'Eglise, pour les chrétiens, pour les âmes du purgatoire, il ne manquait jamais d'invoquer le souvenir des souffrances du Dieu fait homme et de la très-sainte Vierge ; il rappelait au Très-Haut que son Fils s'était sacrifié pour racheter les péchés du monde, et il le suppliait, par les cinq plaies du grand Crucifié, de répandre le trésor de son infinie miséricorde. C'est de lui que les religieuses de l'Annonciation tenaient cette belle prière : « Jésus, mon Sauveur et mon Dieu, « qui êtes tout-puissant au ciel, sur la terre et dans les « enfers, nous vous supplions de prendre en pitié les « âmes du purgatoire, de conserver votre faveur aux « hommes de bien et d'augmenter leur nombre, de « convertir les pécheurs et de les fortifier de votre

« grâce, de soutenir enfin ma pauvre âme que je con-
« sacre à votre sainte Mère ».

Le Père Gilbert exerça longtemps les fonctions de professeur de théologie en beaucoup d'endroits; son humilité seule l'empêcha de prendre le grade et le titre de docteur. Les plus savants hommes de l'époque ne dédaignaient pas de recourir à ses lumières; et les livres qu'on a de lui ont été souvent cités comme faisant autorité.

Au lieu de la position élevée à laquelle il pouvait prétendre, il aima mieux rester caché et vivre obscur; il préférait à la société des puissants du monde celle des pauvres et des malheureux. C'est pour eux qu'il quêtait et recueillait des aumônes, pour eux qu'il entassait des trésors de science, pour eux qu'il prêchait sans cesse. Gardien, provincial, commissaire général des provinces de France et d'Espagne, il n'a jamais cessé de songer à ceux qui souffraient, et si l'on peut ainsi parler, leur âme lui paraissait plus précieuse que l'âme des riches et des heureux. Non pas pourtant que sa charité ne se répandît pas partout; il priait Dieu pour tous, et lui demandait tous les jours de tirer une âme de l'état de péché mortel, une autre des ténèbres de l'hérésie, une autre des flammes du purgatoire. Deux fois par nuit, il se donnait la discipline à l'intention des pécheurs et des âmes du purgatoire; il s'appliquait sur le corps une croix de bois épineuse; enfin il jeûnait le vendredi et le samedi de chaque semaine.

La renommée de la sainteté et de la science du Père Gilbert s'était répandue au loin; Louis XI, roi de

France, le nomma confesseur et directeur spirituel de sa fille, Jeanne de Valois, qui, quoique jeune encore, avança rapidement dans les voies de la sainteté. Répudiée plus tard par son mari, le roi Louis XII, cette princesse reçut la mission d'instituer un Ordre en l'honneur de Marie. Elle en parla à son confesseur, qui ne pouvait manquer de travailler ardemment à une aussi pieuse entreprise ; et en 1500, dix jeunes filles se rendirent de Tours à Bourges, où fut ainsi fondé le premier couvent de l'Ordre institué par Jeanne de Valois. Le Père Gilbert veilla avec un soin paternel sur ces jeunes plantes ; il désigna pour les diriger deux frères mineurs d'une vertu éprouvée. Plus tard, quand leur nombre se fut augmenté, la bienheureuse Jeanne lui demanda d'écrire pour elles une règle qui, selon l'ordre de la très-sainte Vierge, devait être tirée de l'Evangile et approuvée par la cour de Rome.

Le saint homme se mit aussitôt à l'œuvre ; il écrivit une règle qu'il divisa en dix chapitres, en mémoire des dix admirables vertus de Marie : chasteté, charité, humilité, foi, piété, soumission, patience, pauvreté, amour des pauvres, constance dans l'épreuve. Il la dédia à la Reine des vierges, puis il chargea le Père Guillaume Morin, savant théologien et prédicateur éloquent, de la porter à Rome et de la présenter à l'approbation du Saint-Père. L'approbation fut refusée, et, qui pis était, le Père Guillaume, à son retour, perdit le manuscrit. Sans se décourager, fort de sa dévotion à Marie, le Père Gilbert se remit à l'ouvrage, puis, quand il eut fini, il se rendit lui-même à Rome. Après de longues discussions, et grâce à l'intervention bienveillante

du cardinal de Modène, Dataris, le pape Alexandre VI, en 1501, puis Jules II, en 1506, et Léon X, en 1517, confirmèrent solennellement la Règle donnée par le Père Gilbert Nicolaï aux religieuses de l'Annonciation.

En 1502, le saint homme remit aux Annonciades la robe grise de leur Ordre, avec un scapulaire rouge, et en 1504, Jeanne et ses compagnes prononcèrent leurs vœux entre ses mains. Par la suite, il s'occupa de leur faire élever des couvents dans différentes villes, et il obtint pour elles, du pape Léon X, des faveurs toutes particulières. C'est ce même pape qui donna à Gilbert les deux surnoms de Gabriel-Marie: Il s'en montra plus fier que s'il avait obtenu les plus hautes dignités, et signa de ce nom toutes ses lettres et tous ses écrits.

Vers 1525, le Père Gilbert fut nommé, par le général, directeur et inspecteur général de l'Ordre de l'Annonciation. Il parcourut la France et les Pays-Bas, monté sur un âne, à cause de son grand âge. En 1530, on le trouve à Louvain, où une pieuse dame, Marie de Hamèle, venait de fonder un couvent pour les Annonciades; c'est lui qui chante la Messe dans la nouvelle église, qui donne aux religieuses la sainte communion, qui leur rappelle dans une courte allocution les faveurs que leurs compagnes ont déjà reçues de Marie. Un miracle signala son passage : il guérit des douleurs de tête auxquelles elle était sujette, Catherine Costers, encore novice, par la seule imposition des mains.

Cependant les attentions et les soins dont il entourait les Annonciades n'empêchaient pas le Père Gilbert d'exercer des fonctions importantes dans l'Ordre de

Saint-François. Il fut plusieurs fois provincial du Languedoc et définiteur général de l'Ordre. En 1511, les Observantins d'Espagne et de France l'élurent vicaire-général ; en 1516, les Observantins de France le réinstallèrent dans la même dignité. En 1517, lors de la séparation des Observantins et des Conventuels, le chapitre de Rome le nomma à l'unanimité vicaire-général. C'est encore lui qui transforma la custodie des Frères Mineurs Déchaussés d'Espagne en province et qui la plaça sous l'invocation de saint Gabriel. Enfin, en 1532, le pape Adrien VI lui confia la charge d'inquisiteur, avec pleins pouvoirs pour réprimer l'hérésie luthérienne, qui de l'Allemagne commençait à envahir les provinces environnantes. Il s'acquitta de ces différentes fonctions avec zèle et y dépensa une prodigieuse activité ; et cependant, chose étonnante, il trouvait encore le temps d'écrire des livres de théologie et la réfutation des erreurs et des mensonges de Luther.

Le Père Gilbert tomba malade un jour de Noël, après avoir chanté les trois Messes et prononcé trois sermons. Ses douleurs l'empêchaient de manger et de boire, mais non d'exercer son saint ministère, de prêcher et de confesser les religieuses. On le suppliait de ne pas s'épuiser ; les médecins lui ordonnaient du repos ; mais lui, dont l'âme était vaillante, trouvait encore dans son énergie un restant de forces. Il voulut même faire pour la huitième fois le voyage de Rome, et il partit en effet de Bourges, au grand chagrin des Annonciades, qui craignaient de ne plus le revoir. Il était si faible que son compagnon croyait à chaque pas

le voir tomber dans ses bras. Il fut obligé de s'arrêter dans un couvent des environs de Rodez ; puis à Rodez même, chez les Annonciades, où il demeura trois mois et demi. Il trouva encore la force de prêcher et de confesser ; tous les jours il disait sa Messe dans leur chapelle ; mais il fut obligé de s'arrêter le lendemain de la fête de sainte Anne. Il ne cessa cependant pas d'assister au saint sacrifice ; il se fit porter à l'église le jour même de sa mort.

Après la Messe il se rendit au parloir et prit congé des religieuses ; il leur donna sa bénédiction et les exhorta en quelques mots à la pratique de leur règle. A midi, il s'assit à table avec les frères et les médecins, et leur apprit qu'il mourrait ce jour-là même. Puis il s'agenouilla près de son lit, fit fermer les fenêtres, lut ses Vêpres, et rendit l'âme au moment où il arrivait au *Magnificat*. C'était le 27 août 1532 ; le Père Gilbert était âgé de soixante-neuf ans.

Une foule de peuple vint au couvent pour voir le bienheureux mort ; les religieuses le pleuraient comme un père et baisaient tendrement ses pieds et ses mains. Le lendemain eut lieu la cérémonie de funérailles, qui fut rehaussée par des miracles éclatants. Douze ans après sa mort, son corps était encore dans un parfait état de conservation.

(WADDING.)

JACQUES DE MILAN

1437. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Jacques, conseiller du duc de Milan. — Passage de Saint-Bernardin de Sienne à Milan. — Jacques, frère mineur. — Il connaît d'avance le jour de sa mort.

Les hagiographes de l'Ordre nous ont conservé, à la date du 27 août, la mémoire du bienheureux Jacques de Milan.

Avant d'entrer en religion, Jacques exerçait les fonctions de conseiller intime du duc de Milan, qui avait pour lui beaucoup d'estime et d'affection, et qui en reçut d'ailleurs de signalés services. Quand saint Bernardin de Sienne passa à Milan, ses sermons enflammés, son éloquence ardente et l'exemple de ses austérités déterminèrent le conseiller Jacques à quitter le monde pour entrer en religion. Il reçut l'habit de l'Ordre des mains du saint lui-même.

Le frère Jacques n'est demeuré que quelques années parmi les fils de saint François ; il parvint cependant à une telle perfection que Dieu daigna lui accorder le don de prophétie et de miracle. Il était très-malade au couvent d'Urbin, quand son patron saint Jean-Baptiste lui apparut et lui révéla qu'il ne mourrait pas encore de cette maladie, mais de la suivante. Jacques communiqua cette prédiction à un de ses amis, et quelques jours après sa mort en confirma la vérité.

Il expira vers 1437, au couvent d'Urbin, et fut enseveli dans le caveau commun. Dix-sept ans après sa

mort, son cadavre exhumé présentait encore toutes les apparences de la vie ; on eût dit que le bienheureux venait seulement de rendre l'âme.

(VADDING.)

JACQUES DE CAMERINO

1440. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

Ce bienheureux frère vécut, pour ainsi dire, dans une contemplation perpétuelle. On le voyait toujours à la chapelle, pour les Matines, longtemps avant les autres religieux ; il priait pour l'Eglise, pour la communion des chrétiens et pour lui-même. Le démon s'acharna contre lui et lui fit souffrir toutes sortes de vexations sans triompher de sa vertu inébranlable.

Il mourut vers l'an 1440, dans un âge très-avancé. Des miracles signalèrent ses funérailles.

Le couvent de Milan renferme encore les restes précieux du frère Antoine de Monte-Milone, célèbre aussi par les miracles qu'il a accomplis.

(WADDING.)

LE P. THOMAS DE BERINGHEN

MARTYR

1591. — Pape : Grégoire XIV. — Roi de France : Henri IV.

Quand les Gueux envahirent, en 1591, la ville de

Thienen, en Brabant, ils mirent les couvents à feu et à sang, chassèrent quelques-uns des frères, en tuèrent plusieurs et jetèrent les autres en prison. Au nombre de leurs victimes, se trouva le Père Thomas de Beringhen, un savant homme, qu'ils jetèrent tête première au fond d'un puits.

(SÉDULIUS.)

VINGT-HUITIÈME JOUR D'AOUT

FRÈRE MARTIN DE CARASCOSA

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

Le frère Martin, qui naquit à Carrascosa, en Espagne, a illustré la province de Carthagène par ses hautes vertus, en particulier par son obéissance, sa pratique du silence et sa charité envers ses frères. Il jeûnait d'une façon austère et se donnait la discipline avec tant de rigueur, qu'il faisait couler son sang. Sa pauvreté était proverbiale : il ne possédait ni lit, ni cellule ; il dormait quelques instants de ci, de là, partout où le sommeil le prenait. Il passait la plus grande partie de ses nuits en contemplation, à genoux, les bras en croix, ou étendu de tout son long sur la terre. C'est ainsi qu'il mérita des faveurs spéciales, entre autres le don de prophétie : il annonça lui-même l'heure et le jour de sa mort, qui eut lieu au couvent de Cuença, le 28 août 1603 ; il y avait vingt-cinq ans qu'il portait l'habit de l'Ordre.

La foule de peuple qui se pressa à ses funérailles fut telle, que l'on dut faire garder le corps par des hommes d'armes. De nombreux miracles s'accomplirent par son intercession; et on l'ensevelit dans un magnifique tombeau. (DAZA.)

JEAN DE VILLA-MAJOR

C'est aussi au couvent de Cuenca que se rendit célèbre, par sa perfection religieuse, le Père Jean de Villa-Major, dont le corps, vingt ans après sa mort, était encore dans un parfait état de conservation.

(WADDING.)

MATTHIEU DE VALENCE

Le bienheureux Père Matthieu de Valence repose au couvent d'Orihuela. C'était un prédicateur éloquent et plein de zèle, apôtre infatigable, non moins célèbre par ses vertus que par les miracles qu'il a accomplis. Sa robe de moine, conservée précieusement, a beaucoup d'efficacité pour la guérison de toutes les maladies. (WADDING.)

LE PÈRE DIDACUS XIMÉNÈS

SOMMAIRE : Vertus du Père Didacus. — Son ange gardien. — Le charbon ardent du couvent de Huertas. — Le frère de Villeneuve. — Autre apparition à Villeneuve.

Voici encore un saint religieux de la province de

Carthagène : le Père Didacus Ximénès, qui fut un miroir d'humilité, de soumission, de pauvreté, de silence et de prière. Tant qu'il vécut dans l'Ordre, il fut éveillé toutes les nuits par une voix, sans doute la voix de son ange gardien, qui lui disait : « Père Didacus, lève-« toi et va louer le Seigneur ».

Un jour qu'il se promenait dans le clos du couvent de Huertas, il aperçut à ses pieds un charbon ardent. Comme il cherchait à l'éteindre en l'écrasant, il entendit une voix sortir du charbon, qui disait : « Hélas ! « comme vous me faites souffrir ». C'était une âme du purgatoire qui subissait là son châtiment.

A l'époque où il était gardien du couvent de Villeneuve, il vit un matin un frère assis dans une des stalles du chœur ; il le reconnut aussitôt pour un de ceux à qui il avait lui-même donné l'habit, et qui était mort depuis quelques jours. Tout ému, il lui demanda s'il n'était pas le frère Jean Moreno, et ce qu'il faisait en cet endroit. Le mort lui répondit : « Oui, c'est moi : « je suis Jean ; et Dieu m'a condamné à prier ici, pour « n'avoir pas assez prié pendant ma vie. J'y resterai « jusqu'à ce qu'il plaise au Maître des vivants et des « morts de me rappeler à lui. Priez-le, mon Père, pour « qu'il me délivre de mes souffrances ».

Une autre fois, pendant qu'il attendait en méditant l'heure des Matines, il vit venir à lui un homme enterré depuis cinq jours, qui s'inclina profondément devant le saint Tabernacle, puis s'approcha du Père Didacus et disparut sans avoir prononcé une parole. Le bon gardien fit dire des messes pour le repos de son âme, et quelque temps après, la même apparition

se présenta à lui, le remercia, et lui apprit que son âme était entrée au ciel.

Le Père Didacus est mort, en odeur de sainteté, au couvent de Villeneuve.

(MARC DE LISBONNE.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AOUT

LE PÈRE PIERRE-BAPTISTE

1622. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vertus du Père Pierre-Baptiste. — Son voyage aux Indes Occidentales. — Sa dévotion au Saint-Sacrement. — Il a le don de l'extase. — Sa charité. — Son affection pour sa cellule. — Sa mort.

Le Père Pierre-Baptiste naquit à Tarancon, en Espagne, et devint frère mineur dans l'austère province de Saint-Joseph. Son humilité extrême, son obéissance et sa charité chrétienne à l'égard de son prochain, lui valurent de la part de Dieu des faveurs toutes spéciales.

Le Père Pierre-Baptiste travailla pendant quelques années à la conversion des hérétiques des Indes Occidentales : ce qui excita sans doute contre lui la rage du démon, car le saint homme eut à lutter souvent contre lui, et il regarda comme un grand bienfait du Seigneur l'autorisation qu'il obtint de retourner en Espagne.

Il avait une grande dévotion au saint Sacrement : Dieu l'en récompensa par le don de l'extase. Il jouit

de la précieuse faculté de contempler Dieu face à face avec les yeux de l'âme, de l'adorer dans sa splendeur, de réchauffer son amour à ses rayons. Tous les jours il assistait à plusieurs Messes; à midi, à l'heure où ses compagnons faisaient leur sieste, selon la coutume des pays chauds, il travaillait à l'ornementation du saint Sacrement, ou bien encore il tressait à la sainte Vierge des couronnes de fleurs.

Quoique doué d'une certaine éloquence naturelle, qu'il avait perfectionnée par l'étude, le Père Pierre n'aimait pas de prêcher; il préférait confesser, et prétendait qu'ainsi il arrachait plus d'âmes au démon.

L'un des endroits que le Père Pierre-Baptiste respectait le plus, était sa cellule, où Dieu l'avait comblé de dons inappréciables. Il aimait à s'y renfermer; il engageait les autres frères à suivre son exemple : « La « cellule d'un frère mineur », disait-il souvent, « c'est « son paradis terrestre ». Il avait embelli la sienne d'images représentant la sainte Vierge, les Anges et les Saints; c'est là qu'il récitait son bréviaire, les litanies de la Vierge et son chapelet; là encore qu'il recevait fréquemment la visite des habitants du ciel; là qu'il passait ses nuits entières à prier, sans prendre une seule minute de repos.

Le Père Pierre-Baptiste a dû à ces pieux exercices de conserver intacte sa virginale chasteté. Les mortifications qu'il s'imposait, les maladies aussi que Dieu lui envoya, l'aidèrent à triompher des attaques réitérées du démon. Il connut d'avance le jour de sa mort; il l'annonça à son confesseur, et demanda à cette occasion permission au gardien d'envoyer à ses amis

quelques pieux souvenirs, accompagnés de prières par lui composées. Il mourut le 29 août 1622, au couvent de Talavera.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

SŒUR ANNE DE SAINT-JOSEPH

CLARISSE

1618. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Anne de Saint-Joseph, qui descendait d'une noble famille de Belvis, en Espagne, fut élevée dans le palais du comte d'Oropesa et de la marquise de Frechilla. Belle et riche, capable de se procurer tous les plaisirs du monde, elle les dédaigna cependant et s'adonna à la lecture des livres pieux, à la prière et à la contemplation. Ses vertus lui acquirent l'estime de ses maîtres, qui en firent à la fois leur amie, leur conseillère et leur aumônière. Anne veillait à tout, et, grâce à ses soins, les pauvres et les malades du voisinage ne manquèrent jamais de rien.

Sur ces entrefaites, Anne tomba gravement malade, et comme elle s'abandonnait à la volonté de Dieu, saint François lui apparut, la consola et lui annonça qu'elle serait un jour Clarisse. En effet, quelque temps après sa guérison, elle prit le voile de Sainte-Claire, au couvent de Belvis.

C'est dans ce pieux asile qu'elle donna l'exemple des plus admirables vertus. Toutes les vigiles des fêtes de la très-sainte Vierge, elle jeûnait au pain et à l'eau;

de plus, pendant la semaine qui précédait, elle se donnait la discipline et s'imposait de rudes mortifications. Les extases sublimes où ses compagnes la trouvaient souvent plongée, étaient sans doute la récompense de l'abnégation volontaire dont elle avait fait preuve, en renonçant au monde et à ses vanités.

Elle connut par avance l'heure de sa mort. Une nuit, comme elle priait avec sa dévotion accoutumée, elle fut avertie par une voix céleste qu'elle eût à s'y préparer, et le lendemain même elle tomba malade. Après avoir reçu les derniers Sacrements, elle baisa tendrement son crucifix, murmura : « Seigneur, je vais « à vous, puisque vous m'appelez », et rendit l'âme, le 29 août 1618.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

SŒUR MARIE GONZALÈS

DU TIERS ORDRE

1520. — Pape : Léon X. — Roi de France : Louis XII.

Marie Gonzalès de la Fuente naquit à Tolède, de parents riches. Jeune encore, elle se sentit prise d'un profond dégoût pour les vanités du siècle, et elle décida plusieurs pieuses femmes de sa connaissance à suivre son exemple, à porter comme elle une robe d'étoffe noire et à vivre sobrement. Elle forma ainsi une sorte de confrérie dont les membres, attentifs aux besoins du prochain, furent bientôt aimés et estimés de tous. Dans la suite, elle se soumit, avec ses compa-

gnes, à la règle du Tiers Ordre de Saint-François, et se plaça sous la direction du Père François de Quinonez, alors provincial de Castille, plus tard général de l'Ordre et cardinal de la sainte Eglise. Plus tard elle fonda à ses frais un couvent de religieuses Tertiaires, où elle entra en 1514, avec l'autorisation du cardinal François Ximénès, frère mineur et archevêque de Tolède.

C'est là qu'elle mérita par ses vertus de recevoir du Seigneur des grâces toutes spéciales et le pouvoir d'accomplir des miracles. Après sa mort, son corps, trois fois exhumé, fut trouvé trois fois en parfait état de conservation.

(Chron. de la prov. de Castille.)

TRENTIÈME JOUR D'AOUT

—

LE B. P. CHÉRUBIN DE SAINTE-LUCIE

1587. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Origine du Père Chérubin. — Comment il passa sa jeunesse. — Ce que ses maîtres pensaient de lui. — Son entrée au couvent. — Son noviciat. — Il se livre à l'étude du latin et se prépare à la prêtrise. — Il entre chez les Récollets. — Sa retraite à Piazza et ses austérités. — Chasteté angélique du Père Chérubin. — Son amour pour la pauvreté volontaire. — Son obéissance. — Sa charité chrétienne et son humilité. — Sa patience dans l'épreuve et son désir de mortifications. — Comment il recherche le silence et la solitude. — Il reçoit le don des larmes. — Ses extases. — Prophétie. — Seconde vue. — Pouvoir de chasser les démons. — Guérisons miraculeuses. — Il annonce le jour de sa mort. — Ses funérailles. — Procès de sa béatification.

Ce saint homme naquit vers l'an 1545, en Sicile, dans la petite ville de Santa-Lucia, de parents nobles

et pieux, Laurent Mustaccio et Angèle Malfa ; il reçut au baptême le nom de Matthieu.

Orphelin de très-bonne heure, il fut élevé pieusement par sa sœur. A six ans, il jeûnait le mardi, le vendredi et le samedi de chaque semaine ; il restait quelquefois plusieurs jours de suite sans prendre aucune nourriture. Tous les soirs, il récitait son rosaire, à genoux devant un crucifix ou devant une statue de la Vierge ; tous les matins, avant d'aller à l'école, il assistait d'abord à une Messe. Cela ne l'empêchait pas d'être le meilleur élève entre tous, le plus assidu au travail, le plus soumis à ses maîtres, le plus modeste aussi et le plus sérieux. On le voyait rarement prendre part aux jeux bruyants de ses camarades ; retiré à l'écart, il récitait son chapelet, ce qui faisait dire à ses professeurs : « Voici un jeune solitaire qui deviendra un « jour un grand saint ». A ses heures de liberté, il s'occupait d'œuvres pies ; il se confessait fréquemment et s'approchait souvent de la Table sainte.

Sa sœur et son neveu, en voyant ses dispositions à la piété, l'excitaient à se faire prêtre ; un de ses oncles devait même lui abandonner un bénéfice ; mais il déclara qu'il ne voulait pas rester au sein du monde et qu'il entrerait en religion. Il avait de fréquentes relations avec le Frères Mineurs Observantins qui possédaient depuis longtemps un couvent à Santa-Lucia, et près de qui il allait se confesser. C'est sur leurs conseils que, à l'âge de dix-neuf ans, il distribua aux pauvres une partie de ses biens, abandonna le reste à ses frères et à sa sœur, et s'en fut recevoir l'habit au couvent de Messine, sous le nom de frère Chérubin.

Son année de noviciat, quoique semée d'épreuves, ne lui parut longue que parce qu'il attendait avec impatience le moment de prononcer ses vœux. Devenu profès, il se livra à l'étude du latin, sans négliger pour cela ses exercices de piété, qu'il regardait comme la meilleure préparation possible pour toutes sortes de travaux ; il préférait d'ailleurs la sagesse à la science et était convaincu que beaucoup de gens illettrés servent mieux le Seigneur que la plupart des demi-savants.

C'est pour cette raison qu'il demanda l'autorisation d'abandonner ses études et d'entrer dans un couvent de Récollets, dont la réforme commençait à prendre pied et à se développer en Sicile. Il se rendit à Piazza, dans un asile silencieux, admirablement propre à la vie contemplative. Là, malgré sa faiblesse et sa constitution maladive, il se livra aux plus rudes mortifications, ne buvant que de l'eau, ne mangeant de la viande qu'aux jours de grande fête, restant des années entières sans goûter d'aucun fruit. Sa vie ne fut, pour ainsi dire, qu'un jeûne perpétuel, et ses frères ne comprenaient pas qu'il pût se tenir debout.

Qu'eût-ce été, s'ils eussent connu ses disciplines et les coups de chaînes de fer qu'il se donnait chaque nuit, et son sang jaillissant sur les murs de sa cellule, et son cilice, et sa ceinture garnie de pointes, et la planche qui lui servait de lit, et la pierre dont il faisait son oreiller ? Ses austérités l'avaient rendu si maigre, qu'il ressemblait à un cadavre vivant, et qu'on entendait, pour ainsi dire, lorsqu'il marchait, ses os se heurter les uns contre les autres. Parfois, il lui était impossible de se tenir debout, comme ce jour où,

quêtant pour le couvent, il tomba, masse inerte, au milieu de la rue. En vain ses confesseurs lui ordonnaient-ils de mettre un terme à ces mortifications excessives, il s'imaginait encore faire trop peu, et, en songeant à son Dieu mort sur la croix, il se reprochait sa faiblesse et les ménagements dont il usait à l'égard de son corps.

S'il a voulu, au prix de tant de souffrances volontaires, conserver intacte sa chasteté première, on peut dire qu'il y a pleinement réussi ; car jamais une mauvaise pensée n'est venue troubler la sérénité de sa belle âme. Il fuyait d'ailleurs avec soin toutes les occasions d'être induit en tentation ; et plus il redoutait les attaques de l'ennemi, plus il veillait attentivement sur ses moindres actions. C'est ainsi qu'il évita autant que possible le contact des femmes ; quand il était obligé de parler à quelqu'une d'entre elles, il tenait ses yeux obstinément fixés à terre ; encore tremblait-il de frayeur tout le temps que durait l'entretien.

La sainte pauvreté prescrite par la règle avait aussi pour le frère Chérubin des charmes infinis ; on ne lui voyait que des vêtements abandonnés par les autres religieux, et qu'il avait lui-même raccommodés. La couverture de son lit était faite d'un nombre infini de petites pièces cousues ensemble. Dans sa cellule on voyait, pour tous meubles, son bréviaire et un ouvrage de saint Bonaventure, intitulé : *Le Carquois de l'amour divin.* Il sollicitait sans cesse de ses supérieurs la faveur d'être envoyé dans les couvents les plus pauvres, presque inhabités. Un jour un homme riche et charitable lui offrit un chapelet magnifique ; il

l'accepta de bon cœur ; mais, quelque temps après, il le donna à une pauvre femme, en lui faisant promettre qu'elle s'en servirait tous les jours.

En entrant dans l'Ordre, le Père Chérubin s'était librement dépouillé de toute volonté ; on peut dire que jamais il ne chercha à la ressaisir. Il obéissait, sur un mot, sur un geste, non-seulement à ses supérieurs et à ses égaux, mais encore au plus humble des frères lais. Avant d'entreprendre quoi que ce fût, il commençait par en conférer avec son confesseur et lui en demander la permission. Devenu maître des novices, il s'efforça d'abord d'inculquer aux jeunes âmes à lui confiées la belle vertu de l'obéissance, sans laquelle, leur répétait-il sans cesse, il ne saurait exister de parfait religieux. « Quoiqu'on m'ait donné pleine « autorité sur mes jeunes frères », disait-il, « je leur « obéirais volontiers et aveuglément pour l'amour de « Dieu ; ma vie fût-elle en danger, et dussé-je me sau- « ver en désobéissant, je préférerais la mort à un si « grand péché ».

Sa charité chrétienne et son amour pour ses frères lui facilitaient singulièrement la pratique de l'obéissance. Pas n'était besoin de lui ordonner de laver le linge et les vêtements des autres religieux ; il s'y offrait lui-même et de bon cœur, et les frères lais étaient tout étonnés de trouver leur besogne faite. Attentif aux besoins de tous, il consolait les affligés, soignait les malades, se fatiguait et s'exténuait pour leur épargner la moindre peine ou pour leur procurer de petits agréments. Durant une peste qui sévit au couvent, il ne prit pas un instant de repos.

Qu'il fut aimé et estimé de tous, personne ne s'en étonnera ; pour lui, il se considérait comme le dernier des hommes. C'est cette extrême humilité qui l'empêcha pendant longtemps de recevoir la prêtrise ; c'est seulement après avoir lu dans un livre que la condition de prêtre donne les moyens d'entrer plus souvent en relation avec Dieu, qu'il consentit à se laisser ordonner. Ses moindres fautes lui semblaient être des péchés énormes, impardonnables, suffisants pour le condamner à l'éternelle damnation ; il n'aurait pu vivre une heure en état de péché mortel. Quand il lui arrivait de réprimander les novices, il leur demandait ensuite, à genoux, pardon de la peine qu'il venait de leur causer : « Je n'ai pas voulu vous attrister », leur disait-il, « mais seulement guider dans la voie du « salut vos pas encore incertains ». Il agissait de même vis-à-vis de tous les religieux, dans les couvents où il exerçait les fonctions de gardien. Un jour, le sacristain ne s'éveillant pas à temps pour sonner les Matines, le Père Chérubin alla lui toucher l'épaule et lui dit : « Frère, c'est l'heure » ; puis, quelques instants après, il s'excusa d'avoir troublé son sommeil, se jeta à ses pieds, et ne se releva qu'après que le sacristain confus lui eut dit : « Mon Père, je vous pardonne de « tout mon cœur ». Plus tard, parvenu à un âge très-avancé, il baisait encore la terre quand le gardien lui donnait sa bénédiction, et il se soumettait aux mêmes épreuves que les novices.

De l'humilité du Père Chérubin découlaient, comme d'une source vive, sa patience dans l'épreuve et son amour des mortifications. Les austérités auxquelles il

s'était livré dès sa jeunesse avaient épuisé son corps et l'avaient rendu sujet aux maladies. Deux ou trois fois par an, il était obligé de prendre le lit, ce à quoi d'ailleurs il ne se résignait que lorsque la souffrance était plus forte que son courage. On ne l'entendait ni gémir, ni pousser une plainte ; il se soumettait comme un enfant aux ordres du médecin et de l'infirmier. Il se serait laissé mourir sans pousser une plainte. Un jour d'hiver, qu'il se rendait à pied au chapitre provincial, et qu'il marchait lentement, précédé de son compagnon plus jeune, il tomba dans un fossé plein d'eau glacée, d'où il lui fut impossible de sortir. Sans dire un mot, il se préparait à la mort, quand son compagnon, s'apercevant au bout de quelques instants que le Père Chérubin ne le suivait plus, revint en arrière, le trouva au fond de son trou et l'en retira tout transi ; puis tous deux continuèrent leur route sans parler davantage de cette triste aventure.

Le Père Chérubin a passé la plus grande partie de sa vie dans des couvents perdus sur les montagnes ou au milieu des bois, par amour pour la solitude et le silence, si nécessaires à qui veut penser à Dieu sans être dérangé par les vains bruits du monde. C'est là qu'il cachait ses vertus, retiré dans sa cellule, évitant le contact même des autres religieux, ne prononçant jamais une parole inutile. Quand il se trouvait par hasard au milieu d'une société mondaine, il tirait de sa poche son bréviaire, et s'absorbait dans une pieuse lecture. Dans ses voyages, il méditait continuellement ; il ne s'entretenait que de Dieu avec son compagnon, et alors sa parole s'élevait, devenait éloquente,

et ses idées s'exprimaient par de magnifiques images.

Ce saint homme reçut le don des larmes. Il ne pouvait célébrer le sacrifice de la messe sans pleurer abondamment, il pleurait encore quand il songeait aux souffrances infinies de Notre-Seigneur en sa Passion. Il eut aussi le don de l'extase, et apparut plusieurs fois à ses frères étonnés, entouré d'une auréole lumineuse et soulevé de terre dans un tourbillon. Ce n'est pas seulement quand il priait que son visage se transfigurait ainsi, mais encore quand il parlait de Dieu et de la religion. Son provincial, le Père Vincent de Messine, l'un des docteurs du concile de Trente, a attesté ce prodige à différentes reprises.

Le Père Chérubin n'était pas ce qu'on peut appeler un savant homme ; cependant beaucoup de saints religieux et d'éminents docteurs eurent recours à ses lumières, qui ne lui venaient pas de la terre, disait-on, mais du ciel ; et saint Benoît de San-Fradello, entre autres, disait que l'Esprit-Saint se plaisait à habiter dans l'âme et dans l'intelligence du Père Chérubin.

Toutes les grâces dont Dieu comble ses serviteurs furent départies à ce vénérable religieux : pouvoir de chasser les démons, don de prophétie et de seconde vue, guérisons miraculeuses.

Un novice est tourmenté par Satan : le Père Chérubin entre dans sa cellule et le diable s'enfuit en poussant d'épouvantables hurlements.

Une femme nommée Léonore Trigone vient le prier de dire une Messe pour son père en danger de mort ; à peine le saint sacrifice est-il terminé, que le Père Chérubin lui apprend la guérison du malade.

Une autre fois, il travaillait dans un bois voisin du couvent, avec quelques religieux dont les efforts réunis ne parvenaient pas à remuer une grosse pierre. Chérubin invoqua le saint nom de Jésus, et la pierre aussitôt se transporta d'elle-même à l'endroit où on voulait la placer.

Le bienheureux Chérubin, déjà vieux et épuisé par ses travaux et ses mortifications, était gardien du couvent de Saint-Nicolas, à Agrigente, quand un frère, Ange de Rachalmuto, fut atteint d'une maladie mortelle. C'était un jeune religieux, profès depuis deux ans seulement et qui s'était proposé pour modèle le Père Chérubin. Il lui demanda sa bénédiction avant de se rendre à l'hôpital, situé à une demi-heure du couvent : « Mon fils », lui dit le serviteur de Dieu, « allez en paix ; « l'heure approche où le Seigneur va vous ouvrir les « portes du ciel, priez-le qu'il me délivre bientôt moi-« même de cette vie de misères ». Quelques jours après, le frère Ange mourut ; le lendemain même de ses funérailles, le Père Chérubin, qui se trouvait à table avec ses religieux, ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter : « Le Seigneur « a exaucé la prière de notre cher Ange », s'écria-t-il, « mon heure approche ». Et comme on le portait à l'infirmerie, il dit au frère qui le soignait : « Mon frère, « c'est ma dernière maladie ; préparez tout pour ma « mort ; faites tout ce qu'ordonnera le médecin ; pour « moi, je ne veux plus m'occuper des choses de la « terre ».

Pendant les quarante jours que le saint homme garda le lit, il endura des souffrances atroces, souf-

frances physiques qui ne lui arrachèrent pas une plainte, souffrances morales, tentations du démon, en face desquelles il ne faiblit pas un seul instant. On rapporte qu'il fit son purgatoire sur la terre; quelques heures avant sa mort, il devint tout noir et déclara aux assistants qu'il se trouvait au milieu de flammes dévorantes. Puis embrassant son crucifix, il se soumit à la volonté de Dieu, et supplia les religieux de prier pour lui. Ce supplice dura une heure; après quoi on vit tout à coup la figure du bon Père se transformer, reprendre de fraîches couleurs et respirer un calme souverain. Il demanda pardon à ses frères du scandale qu'il avait causé, reçut pieusement les derniers Sacrements, et sa belle âme monta au ciel le 30 août 1587. Il n'était âgé que de quarante-deux ans; il y en avait vingt-deux qu'il faisait partie de l'Ordre Séraphique.

On l'ensevelit, suivant sa demande, au couvent de Saint-Nicolas, qui est situé à une demi-heure de la ville; une foule considérable de nobles, de bourgeois et de manants accompagnèrent son cercueil en invoquant Chérubin comme un saint.

Des miracles signalèrent le jour de son enterrement; d'autres qui se produisirent par la suite firent honorer sa mémoire. Les morceaux de ses vêtements, les objets qu'il avait possédés ou touchés guérirent un grand nombre de malades, paralytiques, boiteux, aveugles même et sourds-muets.

Aussi, en 1608, le Père Vincent Buonincontro, frère prêcheur et évêque d'Agrigente, pour rendre au glorieux Chérubin les hommages qui lui étaient dus, retira ses précieux restes du caveau commun et leur

donna une sépulture d'honneur dans la sacristie. Des évêques, des prélats et de hauts et puissants seigneurs assistèrent à cette cérémonie.

L'année même de la mort du Père Chérubin, une enquête avait été faite sur sa vie et sur ses miracles. Deux autres fois encore, en 1590 et en 1611, l'évêque d'Agrigente en ordonna la révision. En 1621, on écrivit de nombreuses lettres au pape Grégoire XV pour demander la béatification ; en 1625, Urbain VIII nomma des commissaires spéciaux ; tous les renseignements parvenus à la cour de Rome en 1707 furent soumis à l'examen du sacré Collége ; l'affaire est encore pendante aujourd'hui.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

LE B. F. BONAVENTURE DE MALTE

1576. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : De l'Observance, le frère Bonaventure passe aux Récollets. — Sa soumission à ses supérieurs. — Ses vertus extraordinaires. — Ses extases et sa mort.

Le bienheureux frère Bonaventure naquit à Malte. Il prononça ses vœux dans un couvent de l'Observance ; mais il fut l'un des premiers à embrasser en Sicile la Réforme des Récollets. Sous leur règle austère, il atteignit presque à la perfection. Il était cuisinier du couvent et prépara un jour des légumes avec tant de maladresse que personne n'en put manger. En punition de sa négligence, le gardien lui ordonna de s'asseoir par terre et de manger tout seul le brouet amer

qu'il avait servi à ses frères. Il obéit, s'assit, commença à manger, et il aurait subi sans se plaindre son châtiment jusqu'au bout, si le gardien, touché de tant de soumission, ne lui eût fait grâce.

La pauvreté du frère Bonaventure était proverbiale ; il ne possédait que de méchants vêtements en lambeaux. Il jeûnait souvent au pain et à l'eau, pratiquait les sept carêmes de Saint-François, dormait peu, et cela sur des planches raboteuses, et s'imposait toutes sortes de mortifications, de façon à dompter en lui la chair et la matière, et à rendre l'âme maîtresse souveraine.

Tel était son amour pour le travail, qu'il voulut joindre les fonctions de jardinier à celles de cuisinier. Un jour qu'il allait au jardin bêcher son potager, il aperçut devant lui une femme qui avait franchi le mur trop peu élevé et qui s'avançait de son côté. Il s'enfuit en toute hâte, persuadé qu'il vaut mieux s'enfuir que de s'exposer au danger d'être induit en tentation.

Le frère Bonaventure consacrait ses nuits à la prière et à la contemplation ; il appliquait son esprit à méditer continuellement sur la reconnaissance qu'il devait à son Dieu. Il reçut le don de l'extase et le don des larmes ; il en versait des torrents quand il chantait des cantiques en l'honneur du saint Sacrement de l'Eucharistie.

De son amour pour son Créateur découle naturellement son amour pour les créatures : il était le consolateur des affligés, le médecin des pauvres, le bienfaiteur de tous ceux qui souffraient. Il partageait avec les autres frères les travaux les plus rudes, et même lors-

qu'il fut choisi comme gardien du couvent de Juliana, il se croyait encore indigne de servir ses subordonnés. Les miracles qu'il a accomplis lui ont valu l'estime et le respect non-seulement de ses frères, mais encore des mondains ; et ce fut un deuil général, quand il mourut en 1576, au couvent de Saint-Vite, à Agrigente.

De nouveaux prodiges rehaussèrent après sa mort l'éclat de sa mémoire.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

CINQ FRÈRES MINEURS

MARTYRS AUX ILES CANARIES

Les sept îles Canaries, qui sont situées dans l'Océan Atlantique, ont été découvertes et colonisées par les Espagnols : ce sont des Frères Mineurs espagnols qui y ont porté la lumière de l'Evangile au quinzième siècle, et qui ont payé de leur sang la gloire d'arracher des âmes au démon.

Le général Didacus Herrera pénétra dans l'une des Canaries le jour de la fête de saint Bonaventure, et lui donna pour cette raison le nom d'île Forte-Ventura. Il y fonda un couvent, le premier de la province des Canaries, que Ferdinand IV et sa femme Isabelle ont voulu doter de leurs deniers. C'est de là que partirent cinq Frères Mineurs pour convertir les insulaires. Ils furent massacrés malgré les efforts de Didacus Herrera pour les arracher au trépas.

LE PÈRE DIDACUS MUNOS

ET SES COMPAGNONS

MARTYRS

1571. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Les mêmes îles Canaries eurent encore une autre moisson de martyrs en 1571, dans les derniers jours du mois d'août. Des marins européens, huguenots, envahirent l'île de Gomera et prirent d'assaut la ville de San-Sebastiano, dont les habitants affolés s'enfuirent, avec les Frères Mineurs du couvent, sur une montagne voisine. Quelques religieux demeurèrent pour garder l'église ; entre autres le Père Didacus Munos et le Père Gumiel. Mais lorsque les hérétiques, se jetant dans le saint lieu avec des cris de fureur, commencèrent à briser les vases sacrés et à brûler tout ce qui servait à l'exercice du culte, le Père Didacus Munos ne put contenir sa colère ; il marcha droit aux pillards, leur reprocha leur indigne conduite en termes énergiques et les menaça de la vengeance céleste. Pour toute réponse, ils le massacrèrent.

Le Père Antoine de Sainte-Marie, gardien, fut arrêté au moment où il cherchait à enlever le saint Sacrement et les hosties consacrées, puis conduit sur un vaisseau, où on le fit mourir à force de mauvais traitements, et jeté à la mer.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE JEAN DE SANTORCAZ [1]

1485. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

Né dans la province d'Andalousie, en Espagne, le Père Jean de Santorcaz, prédicateur éminent et scrupuleux observateur de la règle, fut l'un des promoteurs de la Réforme de l'Observance. Il habita longtemps un couvent situé sur les hauteurs de la Sierra-Morena, à quelques lieues de Cordoue, misérable asile long de quarante pieds et large de vingt, plutôt fait pour renfermer des animaux que des hommes, dont la chapelle était une grotte et les cellules des espèces de terriers où le jour ne pénétrait guère. C'est là que le Père Jean vécut dans la pratique de toutes les austérités, se nourrissant de pain et de fruits, jusqu'au jour où on le nomma gardien du couvent de Marchena, récemment fondé par le comte d'Arcos.

En 1441, le Père Jean fut envoyé par ses supérieurs aux îles Canaries, pour y prêcher la foi chrétienne et y travailler au développement de l'Ordre. Il s'y rendit en compagnie de saint Didacus et débarqua avec lui au port de l'île Forte-Ventura. Des miracles signalèrent sa prédication, qui ne tarda pas à produire d'excellents fruits : beaucoup de malades, guéris par un signe de croix, embrassèrent le christianisme ; leurs parents,

(1) Nous plaçons à la suite de ces glorieux martyrs des îles Canaries le souvenir de quelques religieux de la même province, dont on ne connaît pas au juste le jour de la mort.

leurs amis et la plupart de leurs compatriotes ne tardèrent pas à suivre leur exemple.

Quand saint Didacus retourna en Espagne, en 1445, le bienheureux Jean continua aux Canaries ses travaux apostoliques. Il mourut en 1485 et fut enseveli au couvent de Forte-Ventura. Dans la suite, ses précieux restes, miraculeusement conservés, furent dispersés dans différentes églises ; le roi d'Espagne, Philippe II, en fit enfermer une partie dans une châsse d'argent qui fut placée au couvent de Saint-Laurent-Escurial.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE LOUIS DE LERME

1554. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

Le Père Louis de Lerme fut d'abord capitaine de vaisseau ; il prit part à l'une des premières expéditions espagnoles contre l'île de Ténériffe. Dans un combat où il se trouva en danger de mort, il fit vœu de se faire frère mineur s'il échappait au péril ; il échappa en effet et tint parole.

Il reçut l'habit de l'Ordre au couvent de Lacuna, fondé par Alphonse-Fernandez Lugo, amiral de la flotte espagnole, pour remercier Dieu de lui avoir accordé la victoire. Après avoir été ordonné prêtre, le Père Louis fut envoyé au couvent de Garacico, où il donna l'exemple des plus belles vertus. Il connut d'avance le jour de sa mort, qui arriva en 1554. Des miracles s'accomplirent par son intercession.

LE BIENHEUREUX FRÈRE MICHEL

Ce saint homme repose aussi au couvent de Garacico, où il remplit pendant trente ans, avec une parfaite humilité, les fonctions de cuisinier. Son pauvre habit de moine était sa seule richesse. Ses extases l'ont rendu célèbre ; on l'a vu plusieurs fois soulevé de terre dans un tourbillon de lumière, comme si Dieu eût voulu témoigner par là qu'il était plutôt fait pour le ciel que pour ce bas-monde.

(DAZA.)

LE PÈRE ANTOINE SOSA

C'est encore dans l'une des îles Canaries, au couvent de Galdar, que mourut le Père Antoine Sosa. Né d'une noble famille portugaise, et revêtu de la prêtrise, le Père Antoine renonça volontairement à une grande fortune pour entrer dans un couvent de Frères Mineurs. Il passe pour avoir reçu de Dieu le don de guérison.

(WADDING.)

LE FRÈRE PIERRE DE LOS MONTES

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

Le frère Pierre de Los Montes dort du dernier sommeil au couvent de Galdar. Il vécut pendant vingt ans

dans une pauvre hutte perdue au milieu d'un bois de l'île Forte-Ventura, loin de toute société humaine. Dieu pourvut miraculeusement à sa nourriture. A l'âge de quatre-vingts ans, averti par le Seigneur de sa mort prochaine, il se rendit en toute hâte au couvent de Galdar et y demanda l'habit de l'Ordre. Trois jours après, il expira.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE MARTIN SARMIENTO

ÉVÊQUE DE TLASCALA

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

SOMMAIRE : Jeunesse du Père Martin. — Sa mission aux Indes. — Il est envoyé au chapitre de Mantoue. — Charles-Quint le nomme évêque de Tlascala. — Son administration, ses vertus et sa mort.

Cet éminent prélat naquit en Espagne, de parents nobles et riches qui s'appliquèrent à développer les précieuses qualités dont Dieu l'avait doué. Sérieux avant l'âge, intelligence d'homme dans un corps d'enfant, toujours plongé dans ses livres, Martin étonnait tous ceux qui le connaissaient. Il jouissait d'une si prodigieuse mémoire, qu'il retenait par cœur un sermon tout entier.

Devenu frère mineur dans la province de Burgos, puis professeur de théologie, il fut envoyé, avec le Père Jean de Gaona et quelques autres religieux, aux Indes Occidentales, pour y travailler à la glorification du Seigneur et au perfectionnement des hommes. Sa

science, son infatigable activité et ses vertus lui attirèrent l'estime des supérieurs de la province des Saints-Evangiles, et en 1541, il fut choisi pour assister au chapitre général de Mantoue avec le Père Jacques Festera, custode. Après la mort du Père Jacques, Martin devint commissaire général de toutes les Indes Occidentales.

L'habileté avec laquelle il s'acquitta de cette pénible fonction lui valut d'universels éloges, et quand le Père Julien Garzès, premier évêque de Tlascala, mourut, Charles-Quint lui offrit sa succession. Le saint homme refusa d'abord, par excès d'humilité; il prétexta son insuffisance et la faiblesse de son corps abattu par les maladies ; mais sur l'ordre de son provincial, il se résigna à accepter ce fardeau.

Ce fut un prélat infatigable autant que modeste, veillant aux intérêts de son diocèse, se faisant le père des orphelins, le consolateur des veuves, l'ami des pauvres. Il portait lui-même ses aumônes, revêtu du pauvre habit de son Ordre, qu'il n'avait jamais voulu quitter. Il ne cessa pas un instant de pratiquer la règle; sa table n'était pas mieux servie que celle des Frères Mineurs dans leur réfectoire.

Les fatigues excessives qu'il s'imposa hâtèrent sa fin; il tomba malade à la suite d'une longe tournée épiscopale, et n'eut que le temps de se rendre, pour y mourir, au couvent de la Puebla (1560). Espagnols et Indiens le regrettèrent comme un père.

(Gonzague.)

LE PÈRE DIDACUS DOLARTE

Capitaine dans l'armée de Fernand Cortez, le Père Didacus fit partie de l'expédition dans laquelle fut pris Montézuma, empereur du Mexique. Ce fut un terrible ennemi des Indiens jusqu'au jour où Dieu lui ouvrit les yeux et lui montra l'horreur de sa conduite. Il reçut l'habit de frère mineur au couvent de Mexico, et ne tarda pas à avancer fort loin dans les voies du Seigneur. Il était humble, actif, austère, soumis à ses supérieurs, enflammé de l'amour divin.

Devenu successivement gardien, définiteur et provincial, il ne changea rien à son genre de vie et partagea les travaux des frères lais. Philippe II voulut lui donner un évêché, il le refusa et mourut simple religieux au couvent de la Puebla.

(DAZA.)

LE PÈRE MICHEL DE TORRE-IONZILLO

Le Père Michel de Torre-Ionzillo est un frère mineur de la province de Carthagène, qui pour ses vertus fut envoyé en mission aux Indes. Il apprit parfaitement le mexicain ; il convertit un grand nombre d'Indiens, jusqu'au jour où il mourut au couvent de la Puebla.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE JEAN DE BÉJAR

C'est aussi de la province de Carthagène que le Père Jean de Béjar est parti pour les Indes en 1542. Il avait une grande dévotion à saint Joseph, qu'il invoquait au début de tous ses sermons, et qu'il contribua à faire choisir pour patron de la Nouvelle-Espagne. Il mourut au couvent de la Puebla dans un âge très-avancé.

(DAZA.)

FRANÇOIS DE VILLALBAR ET AUTRES

Au couvent de la Puebla reposent encore le Père François de Villalbar, le Père Jean d'Alameda, le Père Melchior de Bénévent et plusieurs autres vaillants ouvriers du Seigneur, qui, par l'exemple de leur vie et leur infatigable activité, ont converti un grand nombre d'infidèles et répandu au loin la religion du vrai Dieu.

(GONZAGUE.)

TRENTE ET UNIÈME JOUR D'AOUT

LE BIENHEUREUX BENOIT D'AREZZO

1280. — Pape : Nicolas III. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Passage de saint François d'Assise à Arezzo. — Disciples qu'il y fait. — Origine et prédispositions du bienheureux Benoît. — Il est nommé provincial de la Grèce. — Son ambassade à Constantinople. — Conversion de Jean de Brienne. — Retour de Benoît en Italie. — Il chasse les démons. — Ses dernières années et sa mort.

En 1211, il y avait à Arezzo un grand nombre de démons qui tourmentaient les habitants de la ville et leur faisaient endurer des vexations de toutes sortes. Survint le saint patriarche François d'Assise, et cette nuée d'esprits malfaisants s'évanouit comme un songe. Le repos fut rendu à ceux qui ne l'avaient pas goûté depuis de longs mois.

Les habitants d'Arezzo se montrèrent pleins de reconnaissance à l'égard de leur libérateur, et tout d'abord ils lui firent don d'un endroit propice pour l'édification d'un couvent et d'une chapelle. Bientôt un grand nombre d'entre eux voulurent recevoir de ses mains l'habit de l'Ordre ; parmi les plus empressés se trouvait le bienheureux Benoît d'Arezzo, dont nous racontons ici la vie.

Benoît était fils de parents nobles et riches ; mais admirablement doué pour la vertu, il renonça de bon cœur à ses titres et à sa fortune pour se cacher sous

l'humble habit de frère mineur. Il avança rapidement dans les voies du Seigneur, et au premier chapitre général qui fut tenu en 1216, au couvent de la Portioncule, saint François le nomma provincial de la province des Marches.

Il s'acquitta de cette fonction avec autant de bonheur que de zèle, et mérita ainsi d'être nommé premier provincial de la Grèce. L'empereur de Constantinople le reçut à bras ouverts, lui témoigna le plus profond respect, et lui promit son concours dans son œuvre apostolique. En peu de temps, la nouvelle province se peupla de couvents, dont les religieux, guidés par les paroles et éclairés par l'exemple du Père Benoît, rivalisèrent de pieux zèle avec les Frères Mineurs d'Italie.

Cependant l'amitié respectueuse qu'avait manifestée d'abord l'empereur pour le bon Père, devait être aussi utile aux intérêts de l'Eglise tout entière qu'à ceux de l'Ordre en particulier. En 1233, quand le pape Grégoire IX envoya deux frères mineurs et deux frères prêcheurs au patriarche de Constantinople et aux autres prélats grecs, pour les convier à se réunir à la cour romaine, le Père Benoît facilita aux légats pontificaux leur tâche pénible, et s'ils n'atteignirent pas le but de leur mission, ils en approchèrent du moins de bien près, grâce aux efforts et à l'assistance du saint provincial.

Le Père Benoît ne se contenta pas de parcourir les couvents de la Grèce ; il visita aussi la Syrie et l'Asie-Mineure. Dieu accomplit en sa faveur un prodige auprès d'Antioche : il le sauva miraculeusement d'un

grand danger avec son compagnon et deux moines de l'Ordre de Saint-Basile.

Parmi les œuvres les plus glorieuses du Père Benoît dans sa province de Grèce, se place la conversion de Jean de Brienne, comte de Vienne, en France, plus tard roi de Jérusalem et empereur de Constantinople, qui voulut recevoir de ses mains l'habit de l'Ordre. Jean était venu, en 1204, secourir l'empereur de Constantinople contre le sultan de Damas; et sa bravoure lui avait valu le royaume de Jérusalem. Après avoir pris et perdu Damiette, Jean revint en France demander des renforts; il épousa Bérengère, fille de Ferdinand, roi de Castille, repartit pour Constantinople, fut nommé régent pendant la minorité de Baudouin II, et enfin couronné empereur en 1231. Ce fut pendant longtemps un terrible batailleur, toujours à la tête de ses chevaliers, pour son Dieu et pour sa couronne; souvent vainqueur, quelquefois vaincu, mais ne désespérant jamais du succès définitif, et recommençant sans cesse ses luttes gigantesques. Un jour vint pourtant où il se lassa de guerroyer et où il sentit le besoin du repos. Il demanda longtemps à Dieu de lui indiquer la nouvelle voie où il devait entrer, et une nuit, pendant son sommeil, il aperçut tout à coup devant lui un homme vêtu de blanc, tenant à la main une robe de frère mineur et une corde; en même temps il entendit une voix qui disait: « Jean, la volonté du Seigneur est que vous « mouriez sous cet habit ». Mourir dans l'ombre après avoir vécu si glorieusement! se dérober aux regards quand on a tous les yeux fixés sur soi! Cette pensée effraya d'abord l'empereur; il ne put se résigner à

obéir sur-le-champ; mais la même apparition s'étant renouvelée à diverses reprises, il manda enfin le Père Benoît, lui confia ses peines, écouta ses conseils et, quelques jours plus tard, humble et pénitent, il reçut de ses mains l'habit de l'Ordre.

Quand le bienheureux Père Benoît revint en Italie, il rapporta un doigt du saint prophète Daniel, à qui il avait une grande dévotion. Il s'était procuré cette sainte relique à Babylone, et il en fit présent au couvent de sa ville natale, où elle accomplit par la suite beaucoup de miracles.

Il jouit lui-même du pouvoir de chasser les démons et du don de prophétie.

Parvenu à un âge très-avancé, le Père Benoît était si exténué par les maladies qu'à peine pouvait-il encore se soutenir. Cependant, en 1277, il trouva encore la force de témoigner devant notaire en faveur de la véracité de l'indulgence de la Portioncule, accordée, sur la demande du saint patriarche François, par le pape Honoré III à tous ceux qui, après s'être confessés, visiteraient l'église de Notre-Dame des Anges, depuis les premières Vêpres du premier jour d'août jusqu'au lendemain soir.

Le bienheureux Benoît mourut en 1280, et fut enseveli au couvent d'Arezzo. Ses précieux restes reposent dans une chapelle élevée en son honneur par la famille des Sinigardi, à laquelle il était allié. Sa tête est conservée à la sacristie, dans un reliquaire en argent.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX MARTIN DE VALENCE

APOTRE DU MEXIQUE

1534. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Les Franciscains au Nouveau-Monde. — Leur ardeur de prosélytisme et leur dévouement infatigable. — Comment un frère mineur put être utile à Christophe Colomb dans sa glorieuse entreprise. — Le Père Jean Perez célèbre la première Messe sur le continent américain. — Le couvent de Saint-Domingue. — Mission de 1500.— Mission de 1502. — Administration de Nicolas Ovando. — Premières églises et premières écoles. — Les Antilles sont conquises à la foi. — Arrivée des Frères Prêcheurs en 1510. – Mission franciscaine de 1516. -- Conduite admirable des Frères Mineurs au Nouveau-Monde.

Parmi les plus ardents propagateurs de la foi dans les contrées inconnues et peuplées d'idolâtres, où abordèrent, vers le quinzième siècle et le seizième, d'intrépides navigateurs, il faut placer au premier rang les fils de Saint-François. Aucun Ordre religieux n'a fourni plus de missionnaires infatigables et dévoués jusqu'à la mort, plus d'apôtres, plus de martyrs. Si l'Amérique a vu s'élever si rapidement les autels et les temples du vrai Dieu dans les lieux où triomphait le culte des idoles, si ses contrées les plus reculées ont été visitées, sillonnées de routes, conquises à la civilisation, c'est aux humbles Frères Mineurs de l'Ordre Séraphique qu'en doit revenir presque toute la gloire. Ils partaient pauvres et mal vêtus, sans autre ressource que leur foi, sans autre ambition que de servir Dieu et leur pro-

chain, ignorants et simples de cœur, et comme autrefois les disciples de Jésus, ils enseignaient les nations, prêchant la parole divine à des Indiens qu'ils arrachaient à l'enfer, et qui souvent ne les en récompensaient qu'en les faisant mourir au milieu des supplices.

On sait au prix de quels efforts et de quelle constance le grand marin gênois, Christophe Colomb, parvint à prouver victorieusement qu'il ne se trompait pas en croyant à l'existence d'un autre continent; mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'il fut puissamment aidé dans son entreprise par un pauvre frère mineur, le Père Jean Perez, né à Marchena, en Espagne, autrefois confesseur de la reine, et alors gardien du petit couvent de Rabida, en Andalousie. Quand Colomb, repoussé, honni, traité de fou et de visionnaire, n'osait plus parler à personne de ses projets, le Père Jean vint à lui, releva son courage, lui fit ouvrir les portes de la cour, et obtenir un vaisseau de guerre et cent vingt soldats avec lesquels il partit de Cadix, le 14 août 1492, pour découvrir Hispaniola.

Revenu en Espagne la même année, avec des preuves irrécusables de sa découverte, Colomb repartit l'année suivante pour le Nouveau-Monde, et il emmena avec lui plusieurs frères mineurs, entre autres le Père Jean Perez, dont l'assistance lui avait été si utile, et le Père Jean Bourguignon. C'est le Père Jean Perez qui célébra le premier sur le continent américain le saint sacrifice de la Messe; une misérable cabane, faite de planches et de roseaux, lui servit d'église.

Bientôt la domination espagnole s'étendit sur toute

l'île d'Hispaniola ; une ville s'éleva, que Colomb appela Saint-Domingue, du nom de son père, et dans la ville un couvent et deux églises, placées sous l'invocation de saint François. C'est de ce couvent que partirent les premiers apôtres qui prêchèrent la parole de Dieu dans les Indes. Le Père Jean Perez en fut le gardien.

L'un des premiers apôtres que le couvent de Saint-Domingue lança à la conquête spirituelle du Nouveau-Monde, est le Père Jean de Bourgogne. Accompagné de quelques frères mineurs, ce saint homme se dirigea tout d'abord vers le grand royaume de Magua. Il réussit à se faire ouvrir les portes du palais, gagna les bonnes grâces du souverain, qui s'appelait Guarionex, obtint de lui la permission de prêcher le culte du vrai Dieu, et ne tarda pas à convertir un certain nombre de nobles personnages du pays. Le roi lui-même se sentait invinciblement attiré vers une religion qui enseignait tant de vertus et inspirait de si grands dévouements ; mais les mauvais traitements que les soldats espagnols firent subir à quelques-uns de ses sujets l'irritèrent à bon droit, et empêchèrent les efforts du saint Père Jean de Bourgogne d'aboutir à un heureux résultat. Les religieux furent forcés de quitter la contrée avec leurs compatriotes.

En 1500, une nouvelle mission partit d'Espagne, à la suite du vice-roi, François Bovadilla. Elle était conduite par le Père Jean de Trassière, infatigable apôtre, la terreur des prêtres idolâtres, le destructeur des temples impies, l'un des religieux qui élevèrent le plus de croix, de chapelles, d'églises et de couvents et qui convertirent le plus grand nombre d'hérétiques.

En 1502, le roi d'Espagne envoya au Nouveau-Monde un vertueux chevalier de l'Ordre d'Alcantara, Nicolas Ovando, pour faire une enquête sur le gouvernement du vice-roi, dont les injustices et la conduite indigne à l'égard des Frères Mineurs et de Christophe Colomb lui-même avaient suscité des plaintes légitimes. Avec Nicolas Ovando partirent dix frères mineurs, placés sous la direction du Père Alphonse Espinar, pieux serviteur de Dieu et savant théologien. Il avait reçu l'ordre spécial d'établir des couvents sur tous les points explorés du nouveau continent. C'est de cette mission que firent partie les Pères François Ruyz et Jean Robles, tous deux amis de François Ximénès, archevêque de Tolède, primat d'Espagne et cardinal de la sainte Eglise, autrefois frère mineur, par les soins de qui avait été organisée cette nouvelle mission. Les maladies du Père Ruyz le forcèrent, au bout de six mois, de revenir en Espagne, où le roi lui donna le diocèse de Ciudad-Rodrigo, puis celui d'Avila.

Sous l'administration sage et paternelle du chevalier Nicolas Ovando, la colonie prospéra ; des villes s'élevèrent et les Indiens, jusqu'alors disséminés dans leurs forêts où ils vivaient sans lois et sans gouvernement, commencèrent à goûter les bienfaits de la civilisation. Alors aussi la tâche de Frères Mineurs devint plus facile et plus fructueuse. Ils purent adresser leurs exhortations et enseigner les vérités de la foi aux Indiens rassemblés dans les églises ; ils purent instruire leurs enfants, pour qui s'ouvraient des écoles et des asiles. Les femmes surtout puisèrent dans leurs leçons l'habitude des vertus douces et modestes qui sont

l'ornement de leur sexe ; leur âme plus sensible s'ouvrit plus vite à la conviction ; et en la portant à leur tour dans leur propre maison, elles devinrent pour les bons religieux des auxiliaires infatigables. Le Nouveau-Monde perdait peu à peu son aspect sauvage et ressentait déjà les merveilleux effets du christianisme ; tout renaissait à la voix des disciples de Jésus.

Cependant les grandes îles de la mer des Antilles, Cuba, la Jamaïque, Isabelle, s'étaient en quelques années peuplées de couvents, et le chapitre général qui s'y tint en 1505, crut devoir les rassembler en une seule province qui s'appela la province de la Sainte-Croix. L'année précédente, le roi d'Espagne, pour honorer dans l'un de ses membres l'Ordre Séraphique, et en même temps pour lui témoigner combien il était reconnaissant des services rendus par nos religieux à la vraie foi et à la civilisation, avait nommé premier évêque des Indes Occidentales le Père Garcias de Padilla. En 1506, on créa dans l'île d'Hispaniola un archevêché et deux évêchés. En même temps, ordre fut donné aux gouverneurs et aux administrateurs politiques de protéger partout et toujours les religieux qui se consacraient à l'œuvre sainte de la conversion des idolâtres, d'aider à l'édification des couvents et des églises, et d'user de leur autorité à l'égard des Espagnols qui prétendraient se soustraire à la direction spirituelle des bons Pères.

En 1508, nouveau départ de frères mineurs, munis cette fois d'une foule d'objets sacrés nécessaires à l'exercice du culte.

En 1510, les Frères Prêcheurs arrivent aux Indes et

partagent avec nos frères l'honneur et les fatigues de l'apostolat. Cependant les religieux de l'Ordre Séraphique se dispersent à Cuba, Cumagua, Boriquena, la Jamaïque, l'île Marguerite, Porto-Rico (1511); un ordre du roi leur confie l'éducation et l'instruction de tous les jeunes Indiens âgés de treize à dix-sept ans. Des écoles et des séminaires se fondent; la vérité se répand, la lumière éclate de toutes parts.

En 1516, quatorze franciscains français et flamands s'embarquent pour les Indes, sous la conduite du Père Remi; parmi eux se trouve le frère même du roi d'Ecosse, qui, bien qu'accablé par les années, a voulu lui aussi contribuer au grand œuvre.

Cependant la tâche est difficile et dangereuse, les prêtres indiens essaient de combattre pour leurs idoles, et, dans leur aveugle rage, ils ne craignent pas d'avoir recours à la violence et au meurtre; déjà plusieurs religieux ont été massacrés : le Père Ferdinand Salzedo, le Père Didacus Botelli et un frère lai inconnu. Et comme si ce n'était pas assez encore, les Espagnols eux-mêmes, oubliant qu'ils sont les soldats du Christ, se livrent à tous les excès, et, par l'exemple honteux de leur vie déréglée, entravent l'action des ministres du Seigneur.

Mais eux, pauvres, sans secours, dévoués jusqu'aux privations et à la mort, glorieux martyrs de leur foi, ils poursuivent leur mission sainte sans regarder autour d'eux, d'autant plus admirables dans leur abnégation qu'ils sont par avance condamnés à l'oubli, et que leur vie ne sera connue de personne, si ce n'est de Dieu.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le bienheureux Martin de Valence. — Son origine. — Sa précoce intelligence et son éducation première. — Ses progrès dans l'étude du latin et de la théologie. — Il prend la robe de frère mineur. — Son noviciat. — Luttes terribles contre le démon. — Martin devenu prêtre passe aux Frères Mineurs Déchaussés. — Sa vie au couvent de Belvis. — Retraite sur la montagne. — Austérités du Père Martin. — Sa pauvreté. — Son humilité extrême. — Comment il supporte et exerce les dignités dont il est investi. — Sa charité chrétienne. — Soins aux malades. — Prédications dans les villages de la montagne et conversions.

De tous les missionnaires catholiques qui prirent à cette époque la route des Indes Occidentales, voici venir le plus célèbre, Martin de Valence.

Ce grand apôtre du Nouveau-Monde naquit en 1470, en Espagne, au petit village de Valence (diocèse de Léon), qu'il ne faut pas confondre avec la ville importante de Valence, capitale du royaume du même nom. Il montra dans sa jeunesse une profonde dévotion à saint François et un immense désir d'entrer dans l'Ordre que ce vénérable patriarche du moyen âge avait fondé. Ses parents, les personnages les plus considérables de l'endroit en même temps que les plus recommandables par leur piété, remarquèrent de bonne heure en lui une intelligence vive et altérée de de science et lui donnèrent des maîtres habiles. Bientôt Martin fut cité dans tout le voisinage comme le modèle des écoliers ; il parlait et écrivait le latin aussi bien que sa langue maternelle, et quoique fort jeune encore, il avait déjà fouillé les profondeurs de la théologie.

Cependant, malgré le temps que lui prenaient ses études, malgré la société de condisciples quelquefois turbulents et tapageurs, il ne négligeait aucun de ses

devoirs religieux ; sa piété s'était accrue avec l'âge, et en même temps s'était fortifiée la résolution qu'il avait prise, étant encore enfant, de revêtir l'humble robe des Franciscains.

Il entra donc au couvent de Majorque, dans la province de Saint-Jacques, et il eut d'abord la bonne fortune d'être guidé dans les voies du Seigneur par un homme qui était aussi un savant théologien, le Père Jean Argomanes, provincial. Toutefois l'année de noviciat lui fut pénible ; le démon, qui prévoyait sans doute quel terrible ennemi se préparait pour lui dans cet humble asile, essaya de l'arrêter dès ses premiers pas. Mais le Seigneur veillait sur lui ; son ange gardien le couvrit de son aile ; et, fort de l'appui d'en haut, le jeune religieux sortit vainqueur de la lutte et fut admis à prononcer ses vœux.

Devenu prêtre, Martin entendit parler avec éloge de la vie austère que menaient dans quelques couvents du Portugal les Frères Mineurs Déchaussés, et il résolut de suivre leur exemple et de s'astreindre à leur règle sévère. C'est ainsi que, en 1500, muni de la permission de son provincial, qui avait essayé vainement de modérer les emportements de sa pieuse ardeur, il vint se placer sous la direction spirituelle du Père Jean de Guadalupe, supérieur des Frères Mineurs Déchaussés du Portugal. Deux de ses frères, entraînés par son éloquence, l'accompagnèrent et se retirèrent avec lui, près de la ville de Belvis, sur une montagne où se trouvait une petite chapelle consacrée à Notre-Dame. Là il se construisit une cabane de planches et de roseaux, obscur asile, pieuse solitude qu'il ne quittait

que pour offrir le saint sacrifice de la Messe, ou pour se livrer avec ses compagnons à la prière en commun et à la pratique des plus rudes austérités. Quelquefois il errait à travers les forêts qui couvraient la montagne, et ses frères étonnés et ravis, témoins secrets des bénédictions que Dieu répandait sur lui, le voyaient subitement enveloppé de lumière et soulevé de terre par une force surnaturelle et invisible.

Quelques années plus tard, un ordre de ses supérieurs envoya Martin dans un autre petit couvent, nouvellement fondé, où il continua à s'adonner aux mortifications. Vêtu d'un pauvre habit de moine, qui cachait mal un cilice, il avait pour lit la terre nue, ou une natte lorsqu'il était très-malade. Quand il quêtait pour les pauvres ou pour les besoins du couvent, il marchait nu-pieds par les âpres sentiers de la montagne, sans souci des cailloux qui le déchiraient et de son sang qui teignait la poussière du chemin. On ne le vit jamais boire de vin, et ceux qui connaissaient ses jeûnes prolongés, ses veilles sans fin, ses nuits sans sommeil, s'étonnaient de le trouver toujours debout le premier, souriant et joyeux, comme si sa vie n'eût été qu'une suite non interrompue de plaisirs. La violence avec laquelle il se donnait la discipline faisait frémir les plus austères de ses frères ; tout son corps n'était qu'une plaie. De là, sans doute, les longues maladies qu'il eut à souffrir, épreuves voulues en quelque sorte, et pendant lesquelles, d'ailleurs, il ne faiblit pas un instant ; mais qui lui donnèrent seulement l'occasion de mettre encore plus en lumière l'ardeur de son pieux zèle.

N'allez pas croire cependant qu'il tirât jamais vanité de cette force de résistance à la douleur; au contraire, c'est son humilité même qui le rendait capable de supporter d'aussi terribles mortifications. Comme il ne voyait en lui que le dernier des hommes, le rebut de la création, un misérable indigne de vivre, pétri d'infirmités et de vices, il trouvait naturel de se punir lui-même et d'être puni par Dieu. Il recherchait, pour ainsi dire, les outrages et les injures; il souffrait, au contraire, quand on lui témoignait le respect dont il était si digne. « Il ne suffit pas », disait-il souvent, « qu'un frère mineur soit très-humble, il faut qu'il soit « plus humble que tous les autres religieux ». Et pour mettre cette maxime en pratique, il n'est rien qu'il n'imaginât : on le vit un jour traverser la ville de Belvis, nu jusqu'à la ceinture et une corde au cou, tandis qu'un frère le frappait à grands coups de discipline. Quelques impies ricanaient et le traitaient d'insensé : insensés eux-mêmes qui n'étaient pas capables de comprendre la grandeur du sacrifice de l'homme s'avilissant de lui-même et rachetant, par ses admirables vertus, les fautes de ceux qui le raillaient et le méprisaient.

Dieu récompensa ce martyre volontaire par des joies ineffables et, comme il arrive souvent, il prit plaisir à élever, aux yeux de tous, l'humble frère qui cherchait à s'abaisser. Mais qui le croirait? Les miracles mêmes que Dieu accomplit en faveur de Martin, les extases infinies où il le plongea, ne firent que développer en lui la soif d'anéantissement dont il était dévoré. Il se trouva, même sous l'humble robe de

frère mineur, trop en butte à l'estime du monde avec lequel il était forcé d'entretenir de continuelles relations, et il songea, durant quelque temps, à s'enfermer dans un cloître, dont les murs le sépareraient pour jamais du reste des vivants.

Heureusement le Seigneur, qui avait décidé, dans son éternelle sagesse, que Martin serait l'une des plus brillantes lumières de l'Ordre de Saint-François, ne lui permit pas d'accomplir son projet. Comme le saint homme, après avoir obtenu à grand'peine le consentement de ses supérieurs, quittait les Franciscains pour entrer parmi les Chartreux, il se sentit, sur le seuil même du couvent, pris d'une si vive douleur à la jambe qu'il lui fut impossible de faire un pas. Il vit, dans ce prodige, la volonté de Dieu, et y cédant aussitôt, il revint au milieu de ses frères qui l'accueillirent avec les plus vives démonstrations de joie.

L'humilité exagérée de Martin l'empêcha toujours, non-seulement de convoiter les dignités de l'Ordre, mais encore de les accepter avec plaisir. Il lui fallut bien cependant obéir plusieurs fois au provincial qui avait jeté les yeux sur lui comme sur le frère mineur le plus capable de guider les autres dans les voies de Dieu. Martin s'en vengea en redoublant d'humilité et en se faisant, plus que jamais, le serviteur de tous. C'est alors qu'éclataient dans toute leur splendeur sa charité chrétienne, son dévouement au prochain, sa patience et sa compassion à l'égard de tous ceux qui souffraient. Il soignait les malades du couvent comme une mère ses enfants ; il leur demandait leurs ordres à genoux, et ne savait de quelle manière leur témoigner

sa reconnaissance quand ils voulaient bien accepter ses soins ; s'ils le repoussaient brutalement, il se désolait d'avoir été pour eux une occasion de scandale, et il s'estimait seul coupable.

Le démon, on le comprend, s'acharna contre cette belle âme, et mit tout en œuvre pour entamer cette vertu qui semblait faite d'airain et de diamant. Tous les moyens furent bons à l'esprit malin : tentations de la chair, bouillonnement d'un sang impétueux, et, ce qui était plus dangereux encore, insinuations perfides, doutes terribles sur les vérités de la foi. Chose étrange, ce grand religieux qui devait un jour porter la lumière dans tant d'esprits obscurcis par les ténèbres de l'idolâtrie, se trouva lui-même pendant quelque temps plongé dans une nuit profonde, dont il ne voyait pas l'espoir de sortir. Il en vint à ne pouvoir plus prononcer les paroles par lesquelles le prêtre consacre le pain et le vin, et même à n'oser plus dire sa Messe et offrir le saint sacrifice. Cet etat de son âme l'affecta tellement qu'il en perdit le boire et le manger ; son pauvre corps allait s'affaiblissant en même temps que son intelligence semblait l'abandonner. Sa confiance en Dieu le sauva ; par là il put sortir vainqueur de cette terrible épreuve où tant d'autres auraient succombé ; et quand il se réveilla de ce sommeil étrange, il se sentit plus fort, plus calme et plus tranquille que jamais. Comme l'or qui a passé par le feu, sa belle âme s'était purifiée par la souffrance : l'affreux doute qui l'avait tourmenté quelque temps affermit pour toujours sa conviction, devenue désormais inébranlable.

Sûr maintenant de lui-même, Martin va songer à

assurer aux autres la paix dont il jouit. Comme il connaît les souffrances du chrétien qui doute, il n'a plus qu'une pensée, soulager ceux de ses frères qui endurent les tourments qu'il a lui-même éprouvés. Mais à côté de ceux qui ont reçu le baptême et qui ont failli depuis, il y a l'innombrable multitude de ceux dont la tache originelle n'a jamais été lavée par l'eau sainte, et sur qui semble peser plus que sur les autres le poids de la faute du premier homme. C'est à ceux-là qu'il pense sans cesse, c'est pour eux qu'il prie nuit et jour, pour eux qu'il offre le saint sacrifice, pour eux qu'il donnerait volontiers sa vie. Quand il prononce les paroles de la consécration, il voit, comme dans un vague lointain, des milliers d'idolâtres qui tendent les mains vers lui et qui lui demandent, avec des larmes de désespoir, la lumière de la foi. Il entend leurs cris de douleur, et il souffre de ne pouvoir leur porter secours, et il supplie le Seigneur de lui permettre d'accomplir en réalité la grande œuvre de régénération qu'il a déjà si souvent accomplie en rêve.

Cependant il prêche, il convertit ; à sa voix, de nombreux pécheurs font pénitence et oublient leurs errements pour rentrer dans le devoir. On le trouve à Monte-Cœli, à Feria, à Lapa, à Montilia, infatigable, flagellant les vices du temps, tonnant contre les grands du monde qui donnent aux humbles le mauvais exemple d'une vie déréglée, fort de ses vertus et de l'appui du Seigneur qui accomplit en sa faveur d'éclatants miracles. Il sème le bon grain et il a la joie de voir s'élever autour de lui une resplendissante moisson d'hommes pieux et craignant Dieu, de religieux sou-

mis à la règle et dévoués à leur prochain, d'apôtres même et de martyrs.

En 1522, on le nomme provincial ; il s'acquitte de cette fonction avec son zèle ordinaire ; mais ce n'était pas ce qu'il désirait, il voulait partir pour les Indes ; ses vœux ne devaient être comblés que deux ans plus tard, en 1524.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Départ du bienheureux Martin et de ses compagnons pour le Nouveau-Monde. — Arrivée au Mexique. — Cortez vient les recevoir avec ses principaux officiers. — Entrée triomphale à Mexico. — Paroles de Cortez. — Plusieurs membres s'adjoignent à la mission. — Premiers travaux des missionnaires. — Leur vie simple et austère. — Ils apprennent rapidement tous les dialectes du pays. — Premier synode catholique du Nouveau-Monde. — Les missionnaires se dispersent sur toute l'étendue du territoire. — Efforts désespérés des prêtres des faux dieux. — Luttes de Martin contre des Espagnols. — Arrivée d'une mission de Frères Prêcheurs. — Premiers martyrs indiens. — Progrès du catholicisme.

C'est sur la demande de l'empereur Charles-Quint que fut organisée la nouvelle mission dont le bienheureux Martin de Valence fut le supérieur. On sentait de plus en plus le devoir et le besoin d'éclairer les Indiens et de les arracher au culte des idoles. La domination espagnole s'était peu à peu répandue ; les missionnaires du vrai Dieu marchèrent à la suite des armées ; souvent même ils les devancèrent.

Voici quels etaient les religieux que le Père François Quinonez, général de l'Ordre, désigna pour accompagner le bienheureux Martin ; ils étaient quatorze, tous de la province de Saint-Gabriel : le Père Martin de Jésus de Coronna, — le Père Jean Suarez, qui devint plus tard évêque de la Floride, — François de Soto, — Antoine de Rodrigue, — Toribius Motolinia, de Bénévent, tous prédicateurs illustres et confesseurs, —

Garcias de Cisneros, — Louis de Fuensalida, — Jean de Ribas, — François Ximénès et Melchior d'Astudillo (1), jeunes prêtres, — André de Cordoue et Bernardin de Torrès, frères lais. Ils étaient chargés d'aider le bienheureux Martin de Valence à enseigner la foi et à convertir les idolâtres, à renverser les temples des faux dieux et à élever des églises. La province qu'ils allaient instituer fut désignée par avance sous le nom de province du Saint-Evangile.

Cependant l'empereur donna audience au bienheureux Martin et lui remit de sa propre main la bulle pontificale par laquelle le pape Adrien VI nommait le saint religieux son légat apostolique et lui conférait le titre de commissaire général de la sainte Inquisition au Nouveau-Monde. Le général de l'Ordre remettait, de son côté, ses pleins pouvoirs au chef de la mission, et lui adressait dans une lettre touchante ses dernières recommandations.

Après avoir pris congé de ses frères au couvent de Belvis, le bienheureux Martin se mit en route pour Séville avec ses compagnons, au commencement de décembre. Ils y arrivèrent sans encombre ; mais ils furent forcés d'attendre un vent favorable, et c'est alors qu'ils virent s'éloigner d'eux le frère Bernardin de Torrès, effrayé sans doute par les dangers d'un si long voyage, et qui ne tarda pas à être remplacé par le frère Jean de Palas, de la province d'Andalousie.

Enfin, le 25 janvier 1524, jour de la conversion de

(1) Le Père Melchior ne passa que quatre ans au Nouveau-Monde. Forcé de revenir en Espagne après ce laps de temps, il y fut dans la suite retenu par des maladies. C'est pourquoi quelques auteurs ne le placent pas au nombre des douze premiers apôtres du Mexique.

saint Paul, on mit à la voile, et le rivage espagnol eut bientôt disparu aux regards des courageux serviteurs de Dieu qui s'exilaient volontairement. Le 14 mai de la même année, après quatre mois de navigation, ils abordèrent à Saint-Jean d'Ulloa, l'un des principaux ports du Mexique, et qui est situé à soixante milles de Mexico.

À peine Cortez connut-il leur arrivée, qu'il leur envoya des officiers pour leur souhaiter la bienvenue et des soldats pour leur faire escorte et les conduire en toute sûreté jusqu'à la capitale. En traversant la grande ville de Tlascala, les saints religieux furent si étonnés de l'immense multitude d'Indiens qui s'offrait à leurs regards — c'était alors jour de marché — qu'ils tombèrent à genoux et remercièrent Dieu de les avoir choisis pour sauver tant d'âmes ; et ils ne purent résister au désir de commencer sur-le-champ leur œuvre de régénération. Comme ils ne savaient pas encore le mexicain, ils cherchèrent à expliquer par leurs gestes aux Indiens étonnés la grandeur et la majesté infinies du vrai Dieu, seul créateur, conservateur et souverain de l'univers. On les regardait avec stupéfaction ; leurs robes pauvres et d'étoffe grossière, leur figure austère et vénérable, commandaient le respect ; on cherchait à comprendre ce qu'ils voulaient dire. C'est là que le Père Toribius de Bénévent prit le surnom qu'il a conservé depuis lors jusqu'à sa mort ; quelques Indiens prononçaient devant lui le mot de *Motolinia*, et un espagnol le lui traduisit aussitôt par celui de *pauvre hère :* « Eh bien », dit le Père Toribius, « voilà un nom sous « lequel il faudra que tous les Indiens me connaissent,

« et ils sauront alors que ces pauvres hères ne viennent pas ici pour piller leurs richesses, mais pour « sauver leurs âmes »; et, en effet, on ne l'appela plus que le Père Toribius Motolinia.

L'entrée des missionnaires à Mexico fut solennelle : ils marchaient escortés d'une troupe d'hommes d'armes et portaient chacun un grand crucifix, calmes et majestueux comme il convenait à des envoyés de Dieu. Le vice-roi lui-même, Fernand Cortez, vint à leur rencontre, accompagné d'une brillante troupe d'officiers espagnols et suivi par les caciques des tribus vaincues, qu'il avait convoqués pour cette circonstance. Quand le général arriva près des missionnaires, il sauta à bas de son cheval et, se jetant aux genoux du bienheureux Martin, il baisait ses mains et son manteau, et lui demandait sa bénédiction apostolique pour lui-même et pour ceux qui l'accompagnaient. Puis se tournant vers les princes Indiens : « Voyez », leur dit-il, « ces hommes vénérables que « le Seigneur lui-même nous envoie ! Ils sont venus « ici pour vous arracher au démon, et non pour « vous ravir vos richesses ; car ils méprisent les biens « de ce monde : pour vous, ils ont bravé les dangers « d'une longue navigation, ils vous aimaient sans « vous connaître ; et ils ont abandonné volontairement famille, amis, patrie, afin de vous arracher à la mort éternelle ; ils vous instruiront dans « la vraie foi, ils instruiront vos enfants, ils vous « élèveront des temples où, à leur parole, viendra « habiter le Dieu tout-puissant; ils prieront pour vous, « pour vous ils se dévoueront jusqu'à la mort ».

Puis le cortége se remit en marche et arriva au palais. Les religieux n'y demeurèrent pas : la splendeur qui y éclatait de toutes parts eût effrayé leur pauvreté ; ils se retirèrent dans une maison modeste, où tout avait été préparé pour les recevoir, et qui devint bientôt un grand couvent.

Quelque temps après, trois religieux hollandais qui les avaient précédés au Mexique, vinrent les y rejoindre : c'étaient le Père Jean de Dak, le Père Jean d'Aora et le frère Pierre de Gand, tous trois comprenant et parlant déjà l'idiôme du pays. Le bienheureux Martin fut à l'unanimité élu supérieur, et aussitôt il distribua à chacun sa part dans le grand œuvre de la conversion. Il choisit pour lui-même la besogne la plus lourde, Mexico et les quatre grands royaumes de Mechoacan, de Quauhtitlan, de Tulla et de Xilotepeco ; les autres furent envoyés dans différentes directions.

Bientôt des autels s'élevèrent, et des chapelles qui ne tardèrent pas à se transformer en églises magnifiques. A côté de l'humble demeure des religieux, des maisons plus vastes servaient d'écoles où les enfants du pays se pressèrent pour être instruits de la parole de Dieu et baptisés. Par eux, la vérité pénétra plus facilement dans les familles, car la voix des enfants a une merveilleuse éloquence et retentit doucement dans le cœur des mères ; les pratiques catholiques prirent peu à peu la place des rites de l'idolâtrie, les images des faux dieux disparurent des maisons particulières comme des lieux publics, et quand les religieux pénétraient dans les demeures de leurs ouailles, ils y trouvaient des

âmes préparées à recevoir le saint enseignement qu'ils y apportaient.

D'ailleurs, ils ne s'épargnaient ni le travail, ni la fatigue, et l'on peut dire qu'ils prêchaient plus encore par l'exemple de leur vie que par leurs paroles. Nuit et jour ils étaient sur pied, âpres à la besogne, ardents, indomptables, nouveaux apôtres, comparables aux disciples de Jésus par leur zèle pieux et leur soif de convertir, non moins que par leur détachement des vanités de ce monde. Chose presque incroyable, ces hommes qui se livraient à une tâche ardue et constante, ne soutenaient leurs forces qu'avec un peu de pain et d'eau, ne dormaient que sur des nattes ou même sur la terre, faisaient nu-pieds de longues marches, portaient par tous les temps le même manteau délabré.

On peut dire aussi, que, comme les premiers Apôtres, ils reçurent le don des langues. Il y avait à peine une année qu'ils étaient arrivés au Mexique, et déjà ils parlaient tous les idiômes du pays. Quelques-uns d'entre eux, entre autres le Père Alphonse Molina, écrivirent même en mexicain des livres élémentaires, où étaient exposés les principaux dogmes de la religion catholique, et des recueils de sermons, dont profitèrent dans la suite les prêtres européens qui leur succédèrent au Nouveau-Monde.

Cependant Cortez, voyant les premiers succès obtenus par les religieux, résolut de détruire jusqu'au moindre vestige de l'idolâtrie, et dans ce dessein, il pria le bienheureux Martin, qui avait reçu de Clément VII le titre et les pouvoirs de vicaire pontifical, de présider une assemblée générale où les prêtres et les

religieux en ce moment au Mexique donneraient leur opinion sur cette importante question. C'est ainsi que s'ouvrit, en 1524, le premier synode catholique au Nouveau-Monde. Il y avait là, outre le bienheureux Martin, dix-neuf frères mineurs, cinq prêtres séculiers, et six docteurs en droit ; Cortès lui-même assista quelquefois aux délibérations. On décida, entre autres choses, la suppression de la polygamie, la fondation d'églises et de couvents.

Cependant les armées espagnoles gagnaient tous les jours du terrain ; d'immenses régions s'ajoutaient à l'empire de Charles-Quint, et l'on sentit le besoin d'envoyer une nouvelle mission à l'aide des Frères Mineurs qui ne pouvaient plus suffire à la grandeur de leur tâche. C'est encore de la province de Saint-Gabriel que partirent les missionnaires : le Père Antoine Maldonat, le Père Alphonse de Herrera, le Père Antoine Ortiz et le Père Didacus d'Almonte.

Ce renfort n'était pas inutile ; les jongleurs indiens faisaient des efforts désespérés pour retenir l'influence qui leur échappait, et ils trouvaient un auxiliaire puissant dans la naïveté même et la candeur de ces populations primitives. Les sacrifices humains recommençaient ; le sang coulait comme aux plus tristes temps ; on essayait même de relever par endroit les autels des faux dieux. Cortez fut obligé d'employer la force, et d'opposer les soldats de la civilisation à l'armée de la barbarie. Alors seulement Satan se retira vaincu ; on le chassa, par le glaive, de ses forteresses, selon l'expression de saint Paul (IIe aux Corinthiens).

Cependant ce n'était pas contre les seuls Indiens que

le bienheureux Martin et ses compagnons avaient à lutter, mais bien contre les Espagnols eux-mênes. Pendant que Fernand Cortez poursuivait aux extrémités du Mexique la conquête si rapidement et si heureusement commencée, le gouverneur militaire qu'il avait laissé à Mexico se livrait à toutes sortes d'excès. Il organisa même un complot contre le général en chef, et rallia autour de lui un certain nombre d'ambitieux ; ceux d'entre les officiers impériaux qui refusèrent de s'associer à sa criminelle entreprise furent mis à mort ou obligés de prendre la fuite. Quelques-uns cherchèrent un refuge dans le couvent des Frères Mineurs ; mais ce saint asile lui-même fut violé par les rebelles, qui chargèrent de chaînes leurs prisonniers et les menèrent en prison.

Le bienheureux Martin, qui n'avait pu empêcher ce crime, réclama du moins les prisonniers ; on les lui refusa. Le gouverneur osa même exciter ses complices à mépriser et à maltraiter les serviteurs de Dieu. Martin se mit alors à la tête de ses religieux, et, revêtu des ornements sacrés, il sortit du couvent et traversa la ville, résolu à abandonner à eux-mèmes des misérables qui n'étaient pas dignes d'assister aux cérémonies saintes. Il chantait ce psaume du roi David : *In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de popūlo barbaro.* Les habitants étaient consternés, le gouverneur lui-même fut effrayé de ce qui pouvait arriver, et il fit aussitôt relâcher les prisonniers. C'est seulement quand ces malheureux se trouvèrent en sûreté au couvent que le saint homme consentit à lever l'interdit que, en sa qualité de légat du pape, il avait

prononcé contre la ville et les habitants de Mexico.

Ce n'est pas la seule fois que le glorieux serviteur de Dieu intervint pour la répression de désordres qui eussent pu être funestes à la couronne d'Espagne. Si Cortez rentra tranquillement à Mexico, il le dut sans doute au Père Martin, et le conquérant du Mexique n'a pas hésité à le reconnaître et à le proclamer en diverses circonstances.

Cependant la mort avait déjà fait des vides parmi les missionnaires : deux avaient péri dans un naufrage ; un autre, le Père Jean de Dak, autrefois gardien du couvent de Gand, était mort de froid et de besoin pendant qu'il parcourait le pays pour prêcher la parole de Dieu, et son compagnon, le Père Jean d'Aora, après s'être épuisé à l'école de Tetzcuco, succombait à la vieillesse et aux maladies.

Aussi ce fut une grande joie pour Martin que l'arrivée de douze frères prêcheurs amenés par le Père Dominique Betanços. Il se rendit lui-même au-devant d'eux avec tous ses religieux, et ne souffrit pas qu'ils cherchassent d'abord un autre asile que son couvent, où il les conduisit avec toutes les marques d'un profond respect. Ils y demeurèrent pendant trois mois.

En cette même année 1525, six nouveaux frères mineurs arrivèrent d'Espagne, sous les ordres du Père Jean de la Croix, théologien plein de science et éloquent prédicateur. L'un d'eux, le Père Jean Suarez, devenu gardien du couvent de Guaxocingo, retourna en Espagne avec quelques jeunes nobles Indiens, qu'il présenta à l'empereur Charles-Quint. En 1527, il fut nommé évêque de la Floride.

Il semble que, dans ces premiers temps de la conquête, Dieu ait voulu réserver à l'Ordre Séraphique toutes les fatigues et toute la gloire de la conversion des Indiens. En effet, deux ans à peine après leur arrivée, cinq des frères prêcheurs étaient morts ; les autres, malades, avaient été obligés de retourner en Espagne, à l'exception du Père Dominique Betanços et de deux jeunes novices. Quelque temps après, le Père Dominique lui-même tomba gravement malade, et il ne dut son salut qu'à l'intercession toute-puissante auprès de Dieu du bienheureux Père Martin.

L'œuvre de la conversion marchait néanmoins sans s'interrompre ; la vérité pénétrait peu à peu jusqu'aux extrémités les plus reculées du Mexique, portée par des missionnaires infatigables et inaccessibles aux humaines terreurs. Déjà des Indiens mêmes catéchisaient leurs compatriotes ; un jeune noble d'entre eux mourait pour sa foi, tué par son père ; il s'appelait Christophe, et avait été instruit et baptisé par le bienheureux Martin : c'est le premier martyr mexicain.

Ce glorieux exemple d'un enfant expirant dans les supplices et pardonnant à son bourreau ne tarda pas à être imité. Deux autres catéchumènes, Didacus et Antoine, avaient obtenu la permission d'accompagner deux Pères Européens dans leurs courses pieuses à travers le pays ; un autre enfant, nommé Jean, ami d'Antoine, voulut partager leurs dangers. A Tepeaca, ville encore peuplée de prêtres idolâtres, ces trois jeunes héros, animés par l'Esprit-Saint, résolurent de renverser pendant la nuit les images des faux dieux. Ils y réussirent ; mais les Indiens se vengèrent cruelle-

ment : ils tranchèrent la tête à Antoine et à Jean ; Didacus n'échappa que par miracle au même sort.

Ces morts glorieuses ne servirent qu'à exciter le zèle des missionnaires : ils prêchaient jusqu'à sept ou huit fois dans la même journée, baptisaient et confessaient sans cesse, et l'un des généraux de l'Ordre pouvait écrire, sans exagération, à Clément VIII, que quelques frères mineurs avaient conquis plus d'âmes au ciel que les saints apôtres Pierre et Paul eux-mêmes. Il est certain, d'après le témoignage des contemporains, que le bienheureux Martin et ses compagnons arrachèrent au démon plus de cent mille Indiens ; en un seul jour, ils en baptisèrent quinze mille. Si l'on en croit l'un des gouverneurs du Mexique, Pierre Fernandez de Quiros, les Franciscains ont conquis au catholicisme seize millions d'idolâtres, dans le seul pays des Xuchimilco, et quatorze millions dans le territoire de Mexico. De tous les côtés de semblables témoignages prouvaient l'incroyable activité de nos religieux ; et en 1531, le bienheureux Martin, dans une longue lettre qui nous a été conservée, attestait la prospérité religieuse de la colonie.

Ainsi, pendant que le protestantisme se répandait en Europe, Dieu, pour consoler ses fidèles serviteurs, éclairait de la lumière éternelle des malheureux jusqu'alors plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et pour chaque église brûlée par les Huguenots, pour chaque couvent détruit, des centaines de cathédrales s'élevaient au Nouveau-Monde ; des maisons se construisaient pour les religieux de tous les Ordres, et des écoles qu'ils dirigeaient sortaient de jeunes catho-

liques sincères, ardents, convaincus, moisson glorieuse qui mûrissait pour le ciel.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Premiers couvents de Clarisses au Nouveau-Monde. — Services que ces saintes filles rendent à la foi. — Travaux apostoliques du Père Martin. — Honneurs qu'on lui décerne malgré lui. — Il remet au Père Betanços la charge de commissaire général de la sainte Inquisition. — Méditations et extases du vénérable serviteur de Dieu. — Ses dernières années. — Il meurt sur la route de Tlalmanalco à Mexico. — Ses funérailles. — Miracles dus à son intercession. — Son corps disparait. — Vénération témoignée à ses reliques.

En 1529, l'empereur Charles-Quint, persuadé qu'il importe de former non-seulement des hommes, mais d'abord et avant tout des mères de famille pieuses et craignant Dieu, capables de remplacer le prêtre dans leur maison, et d'enseigner à leurs enfants les vérités fondamentales de la foi, fit élever à Mexico un couvent destiné aux filles de Sainte-Claire, puis bientôt deux autres à Tetzcuco et à Guaxocingo. Les premières religieuses qui y entrèrent venaient du couvent de Salamanque ; elles firent la traversée sur le même vaisseau que la femme de Fernand Cortez qui venait d'être nommé marquis par Charles-Quint et comblé d'honneurs. Quelques sœurs du Tiers Ordre les accompagnaient ; elles devaient former les Indiennes aux travaux du ménage. Comme les Clarisses elles-mêmes, ces dernières étaient placées sous l'autorité du bienheureux Martin.

Dès leur arrivée à Mexico, toutes ces servantes du Seigneur s'installèrent dans l'immense couvent qui leur avait été préparé. Bientôt de tous côtés y affluèrent des jeunes filles ; les écoles dirigées par les Tertiaires en renfermèrent jusqu'à quatre ou cinq cents.

On enseignait aux jeunes Indiennes l'oraison dominicale, la salutation angélique, et les principales vérités de la religion ; puis on leur apprenait à broder, à coudre, à faire des surplis et des étoffes pour les prêtres. Les plus intelligentes surent bientôt lire et écrire l'espagnol et le latin ; celles qui avaient une voix agréable chantaient les hymnes de l'Eglise et les litanies de la très-sainte Vierge.

Cet enseignement féminin produisit les plus heureux résultats : des écoles sortirent des mères de famille pénétrées du sentiment de leur devoir, des chrétiennes ferventes, des servantes du Seigneur pieuses et pleines de zèle, qui restèrent vierges et se firent à leur tour maîtresses et directrices de leurs compagnes plus jeunes.

C'est sur les conseils du bienheureux Martin que les Clarisses étaient venues s'établir au Mexique ; c'est lui qui veillait sur elles et sur leurs élèves avec une sollicitude paternelle, lui qui leur donnait l'exemple de toutes les vertus. Le saint homme était en effet resté un pauvre et humble disciple de saint François, bien qu'il eût été nommé par le pape, comme nous l'avons dit déjà, supérieur général des couvents de tous les Ordres représentés au Nouveau-Monde et légat pontifical. Vêtu de sa robe de moine, sans le moindre insigne qui le distinguât de ses frères, il allait de ville en ville et de province en province, toujours seul pour ne pas interrompre le travail apostolique d'un de ses compagnons, et portant lui-même dans un petit paquet les objets sacrés qui lui étaient indispensables pour célébrer le saint sacrifice et pour baptiser.

Sa charge lui pesait ; il y avait autour de lui des religieux de tous les Ordres, savants et infatigables, qu'il regardait comme valant beaucoup mieux que lui, et sur qui il aurait voulu détourner les honneurs dont il se jugeait indigne. Le pape Adrien VI l'avait nommé commissaire général de la sainte Inquisition au Nouveau-Monde : ce lui fut un autre sujet d'humilité. Par obéissance et par dévouement, il s'acquitta de cette haute fonction pendant quelque temps ; mais aussitôt qu'il put le faire, il la transmit au Père Dominique Betanços, supérieur des Prêcheurs, son ami et son compagnon de fatigue ; et pour se rendre l'égal de ses frères, il s'occupa plus que tous les autres des soins les plus ingrats ; il devint volontairement le compagnon des petits et des malheureux, soignant les malades dans les hôpitaux, apprenant à lire aux enfants dans les écoles.

Le saint homme n'avait pas de demeure fixe ; il croyait par là échapper au respect et à l'admiration de ceux qui le connaissaient ; il ne réussit qu'à s'attacher par ses bienfaits un plus grand nombre d'Indiens et d'Espagnols. A Mexico, à Tlascala et à Tlalmanalco, où il habita de préférence, on honore encore sa mémoire, et on raconte, même aujourd'hui, les miracles qu'il accomplit. Ici il ressuscite un enfant mort ; là il rappelle à la vie une femme agonisante ; ailleurs il délivre un malheureux religieux des démons qui l'obsédaient.

Cependant ses travaux apostoliques ne l'empêchaient pas de se livrer à la méditation et à la pratique des austérités, comme autrefois en Espagne. Il passait des nuits entières en prière, quelquefois en extase ; ses

frères et Cortez lui-même le contemplèrent à son insu à plusieurs reprises, alors que, perdu dans de sublimes profondeurs, les yeux fixés sur la majesté de Dieu visible pour lui seul, il resplendissait d'une lumière surnaturelle, soulevé de terre par une force inconnue. On a montré longtemps, dans la province de Tlalmanalco, près d'un petit village nommé Œmaquemeca, une colline sauvage et escarpée où le bienheureux aimait à se retirer et où il demeurait souvent plusieurs jours sans boire ni manger, vivant de la seule contemplation du Dieu qui créa l'univers.

La renommée de sa sainteté s'était répandue dans tout le pays, et les religieux de tous les Ordres l'honoraient comme un élu du Seigneur. Le Père Jean de Zummarraga, premier évêque de Mexico, voulut l'avoir près de lui dans son palais épiscopal, et il se rendit lui-même à pied au couvent de Tlascala, dont Martin était alors gardien, pour le décider à lui accorder cette faveur. Mais le bienheureux s'y refusa et resta au milieu de ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits.

La fin de sa vie approchait. Agé et accablé d'infirmités, il s'occupait encore de ce qui avait été le désir et l'œuvre de toute sa vie, la conversion des Indiens, et il venait d'être nommé custode de la custodie du Saint-Evangile. Il exerça cette fonction pendant trois ans avec son zèle accoutumé ; cela acheva de l'épuiser. A peine avait-il transmis ses pouvoirs à son successeur qu'il tomba malade : « Voici venir ma fin », dit-il à son compagnon. Il retourna au couvent de Tlalmanalco, où il demanda aussitôt les derniers sacrements. On voulut le transporter à Mexico ; mais la mort le saisit

en route, près du petit village d'Ayotcinca. On l'étendit sur la terre nue, comme il le demanda lui-même; le Père Antoine Ortiz, son fidèle compagnon, prit sa tête dans ses bras et se tint prêt à recevoir son dernier soupir : « Dieu n'a pas voulu m'accorder le martyre « que je désirais », dit le moribond, « voici venir « l'heure que j'avais prédite ; je meurs entre vos bras, « priez pour mon âme ». Puis il leva les yeux au ciel, croisa ses mains sur sa poitrine, se recommanda à la miséricorde du Tout-Puissant et, soutenu par le Père Ortiz, il s'endormit paisiblement de l'éternel sommeil, en 1534. Il était âgé de soixante-quatorze ans; il y avait dix ans et quatre mois qu'il baptisait et convertissait les Indiens avec un zèle qui ne s'était pas démenti un seul instant.

Le corps du bienheureux fut porté avec grande pompe au couvent de Tlalmanalco et exposé dans la chapelle du couvent, où il fut ensuite enseveli. Le custode, en apprenant sa mort, se rendit aussitôt à Tlalmanalco, fit exhumer le cadavre qui était encore dans un état de parfaite conservation, et voulut qu'il fût enfermé dans un cercueil de bois de senteur. Une pierre tumulaire de grande dimension, ornée d'une inscription qui rappelait les vertus du défunt, fut placée sur son tombeau. On célébra une seconde fois la Messe des funérailles et on prononça l'éloge funèbre du glorieux mort.

De nombreux miracles s'accomplirent sur le lieu de sa sépulture ; on cite entre autres la guérison miraculeuse du Père Jean d'Oviedo, gardien du couvent, et la résurrection d'un mort.

Le corps du bienheureux disparut sans qu'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu ; on vénéra davantage ce qui restait de lui : son cilice et quelques objets qu'on avait conservés, et qui furent placés au couvent des Frères Prêcheurs, à Mexico.

Cependant, par les soins de l'archevêque, on avait ouvert une enquête sur la vie et les mérites du Père Martin. Des renseignements nombreux, quoique imparfaits, arrivèrent de tous côtés ; mais comme le Père Martin avait passé sa vie dans l'ombre et travaillé dans le silence, les plus méritoires de ses œuvres sont demeurées inconnues. Ce qui témoigne de la grandeur de son apostolat, c'est le nombre des églises et des couvents qui furent élevés par ses soins, les religieux qu'il a formés et dirigés, la province qu'il a organisée, les souvenirs d'amour et de reconnaissance qu'il a laissés dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

(FREMAUT.)

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

AOUT

Ier JOUR.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR.

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

I

J

L

M

N

P

R

S

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typographie des CELESTINS. — BERTRAND.



